A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172247 6

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

the Century Association

to the

New York Public Library

Digitized by Google

*DM
Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JANVIER. 1758.
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Le Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

Au commencement de chaque mois, on délivre au Bureau du Mercure un volume du Choix des meilleures pieces des anciens Mercures, précédées d'un extrait du Mercure François, dans le format du Mercure de France, & aux mêmes conditions.

Digitized by Google

AVIS.

On trouvera le Mercure dans les Villes nommées ci après.

Abbeville, chez L. Voyez, & Devérité.
Amiens, chez François, & Godard.
Angers, chez Jahier.
Arras, chez Nicolas, & Laureau.
Auxerre, chez Fournier.
Bâle en Suisse, à la Poste.
Beauvais, chez Desaint.
Berlin, chez Jean Neaulme, Libraire François.
Besançon, chez Briffault.
Blois, chez Masson.
Bordeaux, chez Chappuis l'aîné, à la nouvelle Bourse, Place royale; les freres Labottiere, Place du Palais; L. G. Labottiere, rue Saint Pierre, vis-à-vis le puits de la Samaritaine, & J. P. Labottiere, rue S. James, & à la Poste.
Brest, chez Malassis.
Brie, chez Lefevre.
Bruxelles, chez Pierre Vasse, F. Serstevens, & J. Vendenberghen.
Caen, chez Manouri.
Calais, chez Gilles Née, sur la grande Place.
Châlons en Champagne, chez Bricquet.
Charleville, chez Thezin.
Chartres, chez Festil & Goblin.
Coppenhague, chez Chevalier, Libraire François.
Dijon, à la Poste, chez Mailly, & Coignard-de la Pinelle.
Falaise, chez Pistel-Présontaine.
Francfort, chez Varrentrapp.
Fribourg en Suisse, chez Charles de Bosse.

Digitized by Google

Gand, chez P. F. de Goesin.
La Rochelle, chez Salvin & Desbordes fils.
Liege, chez Bourguignon.
Léipsik, chez M. de Mauvillon.
Lille, chez la veuve Pankouke.
Lyon, à la Poste, chez J. Deville; & chez Delaroche, ayant la direction du Bureau d'Avis.
Manheim, chez Charles Fontaine.
Marseille, chez Sibié, Mossy, Boyer & Isnard, sur le Port.
Meaux, chez Charles.
Montargis, chez Bobin.
Moulins, chez Faure, & la veuve Vernois.
Nancy, chez Nicolas.
Nantes, chez la veuve Vatar.
Nismes, chez Gaude.
Noyon, chez Bonvallet.
Orléans, chez Roseau-de Monteau.
Poitiers, chez Faulçon l'aîné, & Félix Faulcon.
Provins, chez la veuve Michelin.
Rennes, chez Vatar pere, Vatar fils, Julien Vatar, Julien-Charles Vatar, & Garnier & Compagnie.
Rheims, chez Godard.
Rouen, chez Hérault, & Fouques.
Saint-Malo, chez Hovius.
Saint-Omer, chez Jean Huguet.
Senlis, chez Desroques.
Soissons, chez Courtois.
Strasbourg, chez Dulsecker, & Pohole.
Toulouse, chez Robert, & à la Poste.
Tours, chez Lambert, & Billaut.
Troyes, chez Bouillerot.
Versailles, chez Fournier.
Vitry-le-François, chez Seneuze.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

JANVIER. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LE PARAPLUIE,

FABLE.

Jetté négligemment à côté d'une porte,
Un humble Parapluie, au maître qui passoit,
Et qui contre le mur durement le pressoit,
En gémissant s'exprima de la sorte :
Quand l'Aquilon du haut des cieux
Précipite en torrent les liquides nuages,
Avouez-le, Seigneur, mon toit officieux

Digitized by Google

Vous garantit de leurs outrages ;
Vous êtes heureux de m'avoir.
Je triomphe, on m'éleve, on étale mes aîles ;
Sous leur abri perruques & dentelles
Des autans pluvieux affrontent le pouvoir :
Mais de son souffle un Zéphyr agréable
A-t'il séché l'humide réservoir ?
Cesse-t'il enfin de pleuvoir ?
Je deviens aussi-tôt un poids qui vous accable ;
Je ne suis plus qu'un meuble méprisable ;
Et même mon aspect, pour comble de malheur,
Si le soleil paroît, vous donne de l'humeur.
De ce discours le maître eut l'ame atteinte,
Et crut ainsi consoler l'Orateur :
Que d'humains généreux éprouvent ta douleur ;
Et peuvent faire même plainte !
Un ingrat ; sur le seuil de la calamité
D'où le tira notre assistance,
Trop souvent se croit acquitté,
S'il ne nous voit qu'avec indifférence :
Mais, ô fortune, éblouis-tu ses yeux
D'un seul rayon de ta fiere opulence ?
Le bienfaicteur lui devient odieux.

De Saulx, Chanoine de l'Eglise de Rheims.

Digitized by Google

LETTRES

D'une femme raisonnable à son Amant (1).

Une honnête femme que le temps a mis à la raison, donne des leçons de sagesse à un Philosophe, & lui prête des armes contre les artifices de son sexe. C'est un vieux Médecin qui dévoile de bonne foi la charlatanerie de sa profession. Après avoir tiré le meilleur parti de son secret, on le dépose dans le sein d'un Amant ou plutôt d'un ami, titre plus décent & plus convenable à un sçavant qu'il s'agit d'instruire dans le seul art qu'il ignore. Vous ne verrez point ici cette passion qui blesse le cœur, ni cette liberté qui remue les sens par le feu des images. Il faut laisser aux petites maîtresses le soin de façonner les jeunes gens au talent de plaire & de séduire. Celle-ci n'a plus que du bon sens, & que cet esprit naturel qui revient enfin, quand on est ennuyé du rouge & de la parure. On prie toutes celles qui sont encore du bel âge de ne point s'amuser au babil d'une pédagogue, qui voudroit leur faire ici des contes de vieilles.

1) Ces Lettres sont traduites de l'Italien.

Digitized by Google

Lettre I.

Vous ne connoissez pas trop, ce me semble, ce qu'on peut appeller par restriction le beau monde, je veux dire celui des femmes. Je vais vous ouvrir cette nouvelle école, & d'autant plus volontiers, que je renonce désormais aux armes de mon sexe, dans l'espérance que vous serez ma derniere passion, comme vous êtes l'unique maintenant & la plus véritable que j'aie jamais eue. Ces armes qui sont offensives entre nos mains, pourront, quand vous en sçaurez l'usage, vous servir de défense pour éviter ou repousser nos coups; car nous avons des filets sans nombre, mon cher ami : la superstition, l'hypocrisie, l'air de sentiment, l'honneur même & la décence, nous fournissent des pieges de toute sorte.

Mais voici ma premiere leçon : retenez là bien. Toute honnête femme qui reçoit des présens de prix, ou n'a jamais aimé, ou n'aimera pas long-temps. Je m'imaginois, Monsieur, que vous auriez cru mon cœur insensible à tout autre intérêt qu'à celui de vous plaire. Cependant ma femme de chambre m'a remis ce matin un meuble de votre part. Je ne vous dirai point qui l'emporte, du travail ou de la matiere;

Digitized by Google

mais je m'estimerois la plus malheureuse du monde, si je l'acceptois sans vous en faire des reproches. J'avois ordonné qu'on vous le renvoyât, lorsque par réflexion j'ai pensé que ce seroit trop vous humilier, & reconnoître mal les petits soins & l'adresse qu'il vous en a coûté pour me jouer ce tour. Je le garde; mais vous prendrez en punition la bague que je vous envoye dans cette lettre, pour vous rappeller quelquefois mon souvenir : autrement ce ne seroit pas la peine de la porter au doigt. Mais souvenez-vous qu'une femme capable d'une passion délicate, est outragée de se voir confondue avec celles qui vendent leurs plaisirs. Dès qu'on tourne les yeux du côté de l'intérêt, que devient la cordialité, cette vertu dont le nom seul vous dit assez qu'elle se nourrit toute de cœur? Ce n'est pas que je n'aie agréé cent fois, vous le sçavez bien, de ces petites galanteries dont l'amour s'amuse & s'entretient. Mais un riche présent n'est pas de mon goût; je n'y veux d'autre prix que celui du sentiment. C'en est trop là dessus. Si vous avez l'esprit de profiter de mes connoissances, mon cœur vous instruira; vous verrez comme il parle. Adieu. Je ne vous demande pas le vôtre; vous sçavez si je puis vivre sans ce soutien.

Digitized by Google

Lettre II.

Vos questions me rappellent ce qu'on m'a dit plus d'une fois, & que j'ai malheureusement appris à mes dépens, que la corruption se perpétue entre les hommes par l'entremise des femmes, qui ne répetent que trop bien les leçons qu'elles ont reçues. Je vais donc à mon tour former un écolier dans l'art que je tiens d'un grand maître, c'est-à-dire dans le manege de l'amour.

Vous ne connoissez le monde que par des études fort abstraites, & vous vous amusez encore à définir ce qu'il doit être, sans avoir conçu ce qu'il est. Mais il n'y a rien de moins ressemblant que l'idée & la réalité. N'avez-vous jamais vu quelque hôpital de fous? Il est bâti, ce semble, tout comme une autre maison. Il faut entrer dedans pour connoître les habitans. Jusqu'ici vous n'avez jugé du monde que par les apparences. Un maintien noble, des habits décens, des manieres gracieuses, un accueil honnête, tout vous annonçoit la meilleure morale. Mais sçachez donc que tous ces beaux dehors n'étoient que le masque des vices les plus hideux.

Vous autres Philosophes, vous préférez les systêmes aux recherches. Souffrez que

Digitized by Google

je coupe un peu les aîles à votre imagination. Quittez pour un moment les espaces vuides & le pays perdu de la vraisemblance, & suivez-moi, s'il vous plaît, dans l'intérieur des palais & jusques dans le secret des cabinets, pour y dévoiler les mysteres de cet artifice exquis, qui établit l'empire des femmes sur la foiblesse des hommes; après quoi vous pourrez revoler aux nues à votre ordinaire. Ne riez pas, je vous prie, de mon attentat contre la sublimité de votre philosophie. La science que je traite n'est pas de votre ressort, il faut bien qu'on vous l'enseigne, & je veux faire les frais de votre instruction.

Le grand vice de l'esprit humain, c'est le manque d'expérience qui nous fait aller à tâtons, & tomber dans des précipices qui n'en sont pas moins profonds pour être couverts de fleurs. Je dois vous épargner des repentirs trop amers pour quiconque n'a pas sçu de bonne heure percer à fonds les ténebres des hommes, & rompre ou éluder les pieges des femmes. Ecoutez donc ma nouvelle philosophie expérimentale.

Tous les hommes naissent dans une ignorance absolue, qui devroit les perdre. Heureusement il a été pourvu à leur salut éternel par la Religion qui les y mene tout

Digitized by Google

droit ; mais qu'il s'en faut bien qu'on se sauvât sur la terre avec cette droiture, ou plutôt avec cette confiance. A la volonté de ne point tromper, il faut donc ajouter la crainte de l'être soi-même, qu'ainsi l'on prend, pour se garantir, des habits de cour ; je veux dire la dissimulation doublée du mensonge. Car remarquez un Courtisan, si vous verrez en lui quelque trace de cette ingénuité qu'il avoit dans l'enfance. Voyez comme l'artifice a déguisé les couleurs naturelles de son caractere. Cet homme enflé d'ambition & d'espérance, tiendroit un secret même sur les tisons ardens ; n'est-ce pas ? Cependant à la vue d'une femme, son âme percée laisse tout échapper. Croyez m'en, cher ami, tous vos Hercules filent dans la maison d'Iole. Ces bras accoutumés à rompre les barrieres de l'ennemi, ces orateurs dont l'éloquence enchaîne les peuples, ces politiques si habiles dans l'art de s'envelopper eux-mêmes & de pénétrer les autres, perdent tous leurs forces & leurs secrets auprès d'une maîtresse. Je le sçais, & je vous le confie avec toute la sincérité de mon amour. Cette science est entrée chez moi par tous mes cinq sens, dont vous n'ignorez pas que le témoignage réuni ne souffre point de doute. Etonnez-vous

Digitized by Google

encore qu'Auguste, ce premier Monarque du monde, ait affronté la réputation d'être un des plus grands adulteres de son temps, quoiqu'on sçût fort bien qu'il s'amusoit à toute autre chose qu'au commerce des femmes, & qu'il n'affectoit de la passion pour elles, qu'afin de mieux surprendre tous les secrets de leurs maris. Jugez donc si un grave Magistrat, qui ne parle que par sentences, & qui n'ose prononcer son avis tout haut, comme s'il craignoit qu'on le sçût, retiendra quelque chose. On résiste à la violence qui nous ferme le cœur en voulant le forcer; mais, qui peut tenir contre les attaques du penchant? Le plaisir qui séduit réussit toujours mieux que les tortures de la tyrannie, à nous arracher nos pensées: car encore une fois, on ne lutte pas long-temps contre les moyens de la nature. A quoi tient-il donc qu'une femme n'ait un empire absolu sur les hommes?

Ne vous scandalisez pas du tort que je vais faire à mon sexe. Quand on révele des vérités utiles à son prochain, on ne mérite pas de reproches. L'art le plus tyrannique d'une femme qui n'aime pas, est de nourrir long-temps la passion d'un amant, & de le faire languir dans une espérance cruelle, qui consume le cœur, sans éteindre

Digitized by Google

l'amour, ou s'il meurt enfin, c'eſt en laiſſant la honte, le déſeſpoir & le repentir à ſa ſuite. Une belle femme, qui n'uſe point de retour envers ſon amant, eſt une peſte, parce qu'elle ſe fait un jeu du menſonge & de la vérité; parce que les ris, les plaintes & les dédains ne ſont qu'une guerre étudiée pour dérober à un homme déſarmé ſon repos ou ſa fortune, ſon honneur, ſa ſanté, ſa vie même.

Mais voici deux préſervatifs que je vais vous donner. En fait de femmes, prenez toujours le bon pour le beau, c'eſt-à-dire accoutumez-vous à trouver le plus agréable, l'objet le plus vertueux & le plus raiſonnable. La plûpart des hommes & des femmes ſe trompent réciproquement d'appeller bon ce qui eſt beau. La beauté n'eſt un bien que pour les yeux; mais le bon flatte tous les ſens, & ſurtout le cœur qui eſt le meilleur juge en ce genre.

Ne vous arrêtez ni à ce que vous voyez, ni à ce que vous ſentez dans les premiers mouvemens d'une inclination. La foi, qui eſt un devoir indiſpenſable en matiere de religion, eſt ſouvent très-préjudiciable dans le commerce des hommes. L'incrédulité ſurtout eſt bien à ſa place avec les femmes. Oh! que de lanternes magiques elles ont à la main pour vous faſciner!

Digitized by Google

comme elles sçavent se servir de verres trompeurs pour agrandir ou rappetisser les objets ! Les choses muettes parlent, & les choses parlantes ne disent mot dans nos cabinets. Suivez-moi, mon cher écolier. Sans être Méduse, je veux vous pétrifier par les prodiges inconcevables que je vous mettrai sous les yeux. Aimez bien votre maîtresse qui renonce à tout pour votre cœur. Adieu.

Lettre III.

Vous voulez que je vous enseigne à marcher sans risque dans le pays enchanté de la coquetterie. Je vais donc vous confier mon secret, d'autant mieux que je ne veux plus en faire usage. Oui, je mourrai dans l'attachement que je vous ai voué ; mais quel déplaisir affreux, si je me séparois de vous, avec la pensée qu'une si belle ame pût tomber dans l'esclavage des femmes après moi ! Car vous avez le naturel si bon & si flexible, que vous devez craindre d'être encore la dupe de leurs artifices. Non, aucune ne vous diroit la vérité comme je fais. Toutes les femmes ont pris une habitude insurmontable de mettre le masque de la vertu sur tous leurs vices.

L'éducation nous gâte aussi vîte que

Digitized by Google

vous. Des parens, des voisins, mais surtout des suivantes : tout sert à nous corrompre. Nous lisons aussi nous, & combien d'ames trop officieuses qui s'empressent de pervertir notre enfance avec des romans, des comédies, & tous ces livres dangereux que les Auteurs François ont tiré de l'antiquité pour les faire passer à toute l'Europe par les charmes de leur langue. Nous sommes au fait de toutes les intrigues domestiques : la curiosité qui naît avec nous, ne manque pas de nous introduire furtivement dans tous les cabinets, où il ne nous échappe rien des propos interrompus de l'amour, & de ces passions suivies qui nous ouvrent si bien l'esprit. Ce n'est pas que nous ayons besoin de leçons ; toutes les femmes, à la réserve de quelques sottes, sont maîtresses dans l'art d'aimer, & d'autant plus habiles que l'air de retenue, la modestie & la rougeur ne servent qu'à couvrir leur manege. L'oisiveté d'ailleurs, & la nature de nos occupations sédentaires & qui ne demandent pas beaucoup de réflexion, nous laisse tout le temps d'avancer ces heureuses dispositions à la coquetterie.

Jugez quel compte il faut tenir de ce ton d'ignorance que nos belles affectent, & de toutes ces petites ruses de guerre ou

Digitized by Google

fausses attaques, par où nous cherchons à faire breche dans vos cœurs. Assurez-vous donc que nous ne sommes jamais si dangereuses, que lorsque nous montrons le plus de candeur & de simplicité. Mais pour vous fixer dans l'idée que vous devez prendre des femmes; réduisons tous les caracteres sous quelques classes, celle des étourdies, celle des femmes sensées, celle des passionnées & celle des rusées.

Les imprenables, celles qu'on n'emporte pas avec un long siege, & qu'on ne tient pas même après qu'elles se sont rendues; celles dont le cœur & la confiance sont le plus difficiles à gagner, ce sont les dernieres. Au dessus des préjugés de leur sexe, de la route battue des passions & des petites menées de l'amour, elles ne veulent que des intrigues bien embrouillées, aussi pénibles à rompre qu'à former. La plus dangereuse espece, & celle dont tout homme sage doit s'éloigner comme du feu, c'est la premiere. Il faut donc s'en tenir à celles du milieu, c'est-à-dire à la seconde classe, qui est de ces femmes raisonnables avec assez d'esprit pour distinguer un honnête homme de la foule des idolâtres imbécilles, ou des adorateurs hypocrites, & pour agréer ses hommages. L'éducation leur apprend à se rendre & à vous en-

Digitized by Google

chaîner de bonne grace, ſans abuſer de leur empire. La mélancolie rend celles de la troiſieme eſpece rêveuſes, circonſpectes & irréſolues; elles ſe livrent ſans artifice à l'impreſſion d'intérêt qu'excite dans leur ame ſenſible quiconque ſouffre pour elles.

Repaſſez maintenant toutes ces leçons, & comptez les obſtacles, les hazards, les dépenſes, la perte du temps, le peu de profit, & les grands riſques qui ſe trouvent à aſſiéger une belle perſonne, & vous conclurez que s'il s'en rencontre une d'un eſprit & d'une beauté médiocres, qui veuille bien vous entendre & ſe mettre de moitié dans un commerce d'amour, vous êtes trop heureux d'éviter les naufrages dans ce port. Non, vous n'imagineriez pas les tourmens & la triſte ſituation d'un galant homme qui voit ſa bonne foi payée de fauſſeté, ſon amour de froideur, & ſes ſoupirs de refus, toujours entre l'eſpérance & le déſeſpoir. Quel honteux ſupplice d'éprouver par ſoi-même ce que dit un vieux Poëte François!

Au fait d'amour beau parler n'a plus lieu;
Car ſans argent vous parlez en hébreu,
Et fuſſiez-vous le plus beau fils du monde...

Entendez-vous ce langage, mon cher novice? Vivez, mon cher, & vivez pour

Digitized by Google

m'aimer, tandis que je passerai le reste de ma vie à vous instruire.

Lettre IV.

Le plus grand malheur d'un homme d'esprit est de rencontrer une folle, ou une de ces prudes qui lui font souffrir les tourmens de Sisyphe & de Tantale. Vous me parûtes hier au soir impatient d'apprendre ce qu'il y avoit à risquer avec les femmes vives, dont le naturel n'a pas été corrigé par l'éducation. Je n'ai rien de caché pour vous; mais je ne puis vous donner de détail, sans entrer dans un labyrinthe à n'en jamais sortir. Maîtresses de bonne foi, leur caractere ardent & impétueux ne se manifeste pas d'abord; elles s'insinuent sourdement dans votre cœur, & s'y attachent comme le lierre à la muraille, jusqu'à vous entraîner avec elles dans le précipice, sans que vous ayez le temps de vous en appercevoir. Elles courent sans bride ni retenue, emportées par la fougue du plaisir. Elles parlent sans trop d'art ni de choix; mais avec une vivacité qui leur prête des charmes. Enfin tous leurs mouvemens, leurs airs & leurs manieres respirent une liberté & une bonne grace que donne la nature, excellente maîtresse dans l'art de plaire. Vous diriez être avec elles à l'âge

Digitized by Google

d'or ; mais écoutez comme les choses empirent insensiblement.

Ou elles se prennent de passion pour vous, ou vous pour elles, ou, ce qui seroit encore pire, l'amour vous blesse du même trait. S'il est tout dans leur ame, c'est une fureur impétueuse qui leur fait mépriser tous les ménagemens qu'une personne sage doit garder pour cacher une passion, quelque avant qu'elle soit enfoncée dans le cœur. Elle vous assiégera jour & nuit comme une Bacchante, sans vous donner un moment de relâche pour vos affaires, & vous fera perdre ainsi par degrés la réputation, la santé, la fortune & le repos.

Mais si par une étoile encore plus sinistre, vous veniez à vous affoller d'un pareil caractere : ô dieux ! à quels rudes assauts il faut vous préparer ? car elles ont l'ame aussi vive, aussi remuante que les yeux ; & sûre de vous tenir dans leurs filets, elles les tendent sans y penser à tous ceux qui se présentent, & la jalousie vient à la traverse de votre bonheur. Votre pénétration m'épargnera la peine de tirer toutes les conséquences ; car je me sens accablée par l'insomnie que m'a valu notre dernier entretien. Je n'ai plus de tête pour penser, ni de main pour écrire. Adieu donc, je vous attends à l'heure ordinaire.

Digitized by Google

Lettre V.

Préparez-vous à lire, car la veine est ouverte, & je suis en train d'écrire ce matin. Vous m'avez demandé, n'est-ce pas, comment il faut agir avec les artificieuses, & quel piege elles employent pour s'établir dans le cœur d'un amant, & le tourmenter à plaisir ? Retenez bien d'abord qu'il est question de ces rusées qui cachent sous l'appas de la franchise & du désintéressement, une ame oblique & des plus tournées à la méchanceté. Les personnes vives ont le défaut de parler toujours avant de penser, & celles-ci parlent peu, mais ne pensent que trop. La nature leur a donné la taciturnité pour se garantir de tous les pieges, & l'art leur prête encore la dissimulation pour en dresser à tout le monde. L'homme le plus fourbe n'a, dit on, que deux intentions tout au plus, une femme rusée a toujours une troisieme intention de reste. Je connois ces caracteres, & je vais dépouiller ici le mien, en vous avouant qu'il étoit de cette trempe. Il faut que vous ayez un terrible ascendant sur mon cœur, pour lui faire ainsi dévoiler ses foiblesses, ou plutôt déployer toute sa force.

Le grand art de nos rusées est de traiter

Digitized by Google

la galanterie avec une certaine dignité, & de manier les intrigues d'amour, comme on fait celles de cour. Elles font un usage merveilleux de l'hypocrisie, & donnent à leur sérieux un air de passion qui vous pénetre & vous persuade, quand elles jettent un regard sur vous, que leur ame est toute occupée de votre personne. Avares de leur secret, fidelles par étude à celui des autres, furieuses pour arriver à leurs fins, quoiqu'assez maladroites dans le choix des moyens, les démonstrations ordinaires ne les touchent pas; elles ont appris dans les romans à tenter l'incroyable, & à demander l'impossible. Elles mettent à tout un ton d'héroïsme qui en impose. Ce n'est point à des ames vulgaires, ni à des sentimens communs qu'on s'arrête : on veut des amans distingués, surtout par la libéralité; car on ne monte qu'au plus haut prix à la faveur de ces belles, encore ne descendent-elles jamais du trône de la décence. Mais comme tout homme de bon sens ne sçauroit vivre longtemps d'espérance, s'il vaut la peine d'être gardé, quand on juge à peu près que sa passion est mûre, tout à coup on vous l'arrête en chemin par de belles phrases. Le véritable amour, vous dit-on, se nourrit de pensées; le pur, le vrai plaisir est dans

l'esprit,

Digitized by Google

l'esprit, & non dans les sens. On ne veut des hommes que la probité, l'honnêteté, leur estime & leur amitié, parce que ces sentimens ne vieillissent jamais. Convient-il à un galant homme d'avoir des prétentions si basses ?... Enfin tout au plus on laisse prendre une main, ou dérober un baiser, mais dans la vue d'arracher soi-même un serment ou quelqu'autre gage plus considérable d'une éternelle servitude. S'il leur échappe des foiblesses plus distinguées, c'est avec une précipitation affectée, un air de surprise, de honte ou de frayeur.... Que dites-vous, mon cher, de cette petite guerre ? Y a-t'il là des mines & des feintes ? Mais en voici bien d'autres.

Quand l'amour ne s'en mêle pas, nous ne manquons jamais, nous autres rusées, pour jouir de tous nos avantages, d'interrompre les plaintes des soupirans par ces jolis reproches. A qui pensez vous parler ?.. Suis je une fille d'honneur ? ai je des sentimens ? Vous me voudriez donc avoir à discrétion, sans songer quelle est ma situation ? ... Autant de fausetés, mon cher ami ; car quand l'envie leur a pris de vous plaire, elles se satisferoient aux yeux de mille Argus & sous la garde de tous les Cerberes. Ainsi va notre jeu, pour

nous distinguer des complaisantes de profession. Mais voyez comment, je vous prie ; par quelques vices de plus, & surtout par l'avarice qui nous fait accepter mille dons avant de rien accorder ; encore ne cédons-nous jamais de bon cœur, & qu'à demi. Allez après cela joûter à cette escrime. Rendez grace à votre étoile d'être tombé entre les mains d'une femme qui s'est trouvée heureusement éprise de vous ; sans quoi vous étiez perdu ; & novice, comme vous êtes, j'avois de quoi vous faire devenir fou.

Mais si l'amour nous surprend, quelle chûte & quelle métamorphose ! vous sçavez que j'en suis la preuve. L'orgueil, la majesté, la décence, tout ce trophée est renversé : d'intéressées, nous devenons prodigues ; de fieres & cruelles, souples & prévenantes : on ne craint plus rien, on risque tout. Cependant comme les yeux du public font toujours impression sur nous, on se livre plus volontiers à ces amans du premier vol, que la supériorité de leur rang ou de leur mérite met au dessus de la malignité.

Il nous reste encore la ressource de justifier une passion, ou de la masquer sous les titres de la cordialité, d'une pure estime & d'une juste reconnoissance. Quand

Digitized by Google

une si belle flamme a pris dans notre cœur, elle peut s'y maintenir ouvertement. Je plains tout malheureux qui rode autour de nous en pareille occasion, si c'est un homme simple, & s'il n'est riche qu'en sentimens. C'est vraiment le ridicule de la comédie, qu'on fait servir à toutes les intrigues.

La suite au prochain Mercure.

L'IMAGINATION,

POEME.

BRILLANTE Déité, toi, qui sçais sur tes traces
Enchaîner les talens, les Muses & les Graces;
Imagination, sensible à mon projet,
Viens embellir des vers dont toi seule es l'objet.
Prépare mes crayons, & prête à mon ouvrage
Ces attraits qui des cœurs t'assurent le suffrage.

C'est toi, qui sur les arts fis luire d'heureux jours:
Leurs appas sont les tiens. Sans tes heureux secours,
Ils traîneroient encore une éternelle enfance.
Dans les détours obscurs d'un labyrinthe immense,
Sans culte & sans autels les arts abandonnés
De nuages affreux étoient environnés.

Digitized by Google

Nul beau jour n'éclairoit leur troupe fugitive.
Ils suivoient la raison. La raison trop craintive
Doit éclairer leur marche, & non guider leurs pas.
Les beaux arts languissoient, ou plutôt n'étoient pas.
Bientôt les dégageant de leur prison fatale,
Imagination, tu sçus, heureux Dédale,
Leur frayer dans les airs un chemin ignoré :
Ils volent sur tes pas vers ce séjour sacré,
Vers ce ciel, où le beau (1) loin des ames vulgaires,
Ne dévoile qu'à toi ses sublimes mysteres.

De ses feux éclairés de tes dons enrichis,
De quel éclat pompeux les arts sont embellis !

A leur char glorieux, riches de ta parure,
Les Muses par tes soins enchaînent la nature.
Tu parles. A ta voix l'air est plus radieux,
L'Univers est peuplé de Nymphes & de Dieux ;
Flore peint nos vergers, Cerès dore nos plaines ;
Pan te doit ses pipeaux, les Zéphyrs leurs haleines.
L'éloquence paroît sous tes attraits vainqueurs.
Ici la foudre en main, là le front ceint de fleurs,
Tantôt fiere Déesse, ou timide Bergere,
Elle échauffe nos cœurs, les soumet, nous éclaire.
Qu'à mes yeux la peinture étale de trésors !
La toile doit la vie à ses brillans efforts ;

(1) *Voyez Platon, Dialogue sur le beau.*

Digitized by Google

Tout s'orne & s'embellit sous sa main libérale.
Sa sœur, de Prométhée, immortelle rivale,
Au marbre transformé prête le sentiment,
Tandis que par des sons qu'anime l'agrément,
La touchante harmonie, ainsi qu'un trait de flamme,
Sur l'aîle du plaisir pénetre dans mon ame.

Imagination, jouis de tes bienfaits,
Vois les arts ranimés s'orner de tes attraits.
Du feu que tu répands sur leur troupe immortelle,
Puisse-tu dans mon cœur verser quelqu'étincelle!

Vous, qu'anime ce feu, partisans des beaux arts,
Volez dans la carriere, & fixez nos regards.
C'est par-là qu'entraînés sur les pas de la gloire,
Tant d'Artistes admis au temple de mémoire,
Ont dérobé leurs noms à la nuit du tombeau;
L'imagination des arts est le flambeau.
Sous les doigts de Puget sa main brillante & sûre,
Au triomphe de l'art fit servir la nature.
D'Albane, elle guidoit les crayons enchanteurs.
Tes sons chers à l'oreille, & souverains des cœurs.
Tes accords séduisans, Rameau, sont son ouvrage.

Est-ce elle que je vois dans l'azur d'un nuage?
Moins agile est Hébé, Vénus a moins d'appas,
Les Graces & les Ris accompagnent ses pas.
Les Arts à ses côtés levant leur tête altiere,

Digitized by Google

Du feu de ses regards empruntent leur lumiere.
De fortunés Amans, quel essain glorieux
Par elle est abreuvé d'un nectar précieux ?
D'un laurier toujours verd, de fleurs toujours nouvelles,
Homere couronné par ses mains immortelles,
Le sublime Pindare & le divin Milton,
Sur des roses couché le tendre Anacréon,
Epuisent tour à tour la coupe enchanteresse.
Favoris d'Apollon, c'est là votre Permesse.
Ce nectar séduisant est le charme des cœurs :
Qu'il anime vos vers; mais craignez ses douceurs.
De cette autre Circé redoutez le breuvage,
Que Minerve toujours en tempere l'usage;
L'abus est dangereux. Auteurs infortunés,
Loin du vrai, loin du beau par ce filtre entraînés,
En vain vous nous offrez, amoureux de prodiges,
Des Guerriers en poissons changés par vos prestiges (1)
(2) Des trépieds ambulans, des palais enchantés.
Loin d'embellir les arts, c'est flétrir leurs beautés.

Imagination, sois l'ame de mon ame,
Regne sur mon esprit échauffé de ta flamme;
Regne; mais sans vouloir l'asservir à ta loi,
Souffre que la raison le gouverne avec toi.

(1) *La Jérusalem délivrée*, liv. 10.
(2) *Iliade*, liv. 18.

A Dôle, en Franche-Comté. L. P.

Digitized by Google

A Madame la M... de... sur la lecture des Romans.

J'aurois voulu que le Dieu des Romans
Eût épuré la langue des Amans,
Que le remord persécuteur du vice
Fût son remede autant que son supplice.

M. le C. de...

Vous voilà donc, Madame, dans une de ces situations critiques, dont nous avons parlé quelquefois. Mademoiselle votre fille, âgée de quatorze ans, d'un goût décidé pour la lecture, s'est trouvée seule dans votre cabinet de livres, & s'est saisie du premier venu. Toujours attentive à ses moindres démarches, vous avez bientôt vu, qu'il s'agissoit des Mémoires de... c'est-à dire, d'un Roman. Vous avez pris un prétexte pour suspendre la continuation de cette lecture; & vous voulez que, sans égard pour la tolérance ordinaire, je vous dise sérieusement ce que je pense sur cet article.

Vous vous rappellez sans doute, Madame, que nous avons plaisanté quelquefois sur les inconvéniens de la morale relâchée: je suis pourtant bien éloigné du ri-

Digitized by Google

goriste impitoyable, & votre aimable fille va me prendre pour tel, si vous lui révélez ce que je ne fais que soumettre à vos lumieres suffisantes certainement, mais subordonnées à votre paresse.

On a dit que du mariage de Theagene & de Cariclée, sont sortis tous les Romans du monde (1). L'Evêque Héliodore a donc été le modele de nos Romanciers dans le quatrieme siecle, & dans le précédent, le celébre Evêque d'Avranches en a été l'apologiste.

Nos premiers Romanciers, furent des Moines du XII siecle. Michel de Harne composa le roman du prétendu Archevêque Turpin, & un Religieux de l'Abbaye de la Grasse, celui de Philomena (2). Ces productions remplies des prodiges les moins vraisemblables, furent reçues avec tant d'avidité, qu'il en résulta un inconvénient déplorable : c'est que les Historiens de ces temps-là, pour se conformer au goût dominant, firent un mêlange pitoyable de narrations fabuleuses, & de faits historiques.

Quant à la morale, on n'y fit pas beaucoup d'attention jusqu'à Gerson (3), qui

(1) J'en excepte les Romans de Chevalerie.
(2) Voy. Journal des Sçavans, Novembre 1742.
(3) Dans le quatorzieme siecle.

Digitized by Google

le prit sur le ton le plus sévere. Il écrivit contre le Roman de la Rose, & ne conclut pas à moins qu'à la damnation de l'Auteur, s'il étoit mort sans avoir fait pénitence de la production d'un si pernicieux ouvrage.

Ce zele n'est point de notre ressort. Ce que nous craignons, c'est que la lecture des romans ne cause trop d'émotion dans le cœur d'une jeune personne; qu'elle n'y fomente les principes des passions naturelles qui s'y trouvent déja, & ne la dispose à des sentimens trop tendres, pour ceux qui sont à portée de lui en inspirer. C'est en vain qu'on diroit que les romans, où l'on voit des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui s'aiment le plus tendrement du monde, sans préjudice de la vertu, sont moins dangereux que les autres : car il engagent à croire que l'amour n'est point à craindre, qu'on peut impunément s'y livrer; ce qui est l'appas le plus funeste.

D'habiles gens ont cru que les écrits obscenes étoient moins dangereux que les romans tendres & passionnés, & l'on ne doute point que dans les temps où la langue Françoise étoit moins réservée, certaines expressions qui peuvent révolter dans les anciens romans, faisoient moins d'impression alors, que n'en font aujour-

d'hui ces manieres ingénieuses & délicates, avec lesquelles on expose une intrigue amoureuse, & cette dangereuse adresse, qui paroissant n'inspirer que l'horreur du vice, ménage, flatte si délicieusement les passions.

La lecture des grands romans, tels que Cyrus, Cassandre, &c. seroit plus propre à donner des ridicules. Ceux qui sont connus sous le nom de mémoires, histoires amoureuses, nouvelles galantes, mettent le cœur dans un plus grand danger. Dans ceux-ci, en affectant de peindre les hommes d'après nature, on a fait des portraits trop charmans de leurs défauts; on n'a point assez caché la difformité du vice; on a employé toute l'adresse de l'art à le déguiser, au point même de le faire aimer. Il faut rendre justice aux Auteurs des grands romans, ils n'en ont point usé ainsi : ils ont peint le vice sans déguisement; ils en ont inspiré une juste horreur; ils n'ont donné le nom de vertu qu'à ce qui le méritoit, & encore un coup, il y auroit peu de danger dans cette lecture pour les jeunes personnes, si elles ne couroient pas le risque de se former, sans le vouloir, sur le modele des Clélie, des Statira, &c.

Les anciens romans étoient aussi beau-

Digitized by Google

coup moins pernicieux dans la République des Lettres. Les Auteurs des nouveaux affectent de s'éloigner de l'air romanesque: ils donnent leurs prétendues histoires, comme des faits constans, tirés de certains manuscrits anecdotes. La verité & la fiction y sont mêlées avec tant d'art & de vraisemblance, qu'il faut un travail très-pénible pour les discerner, & que l'embarras pourroit devenir plus considérable pour la postérité.

Le goût des grands romans commença de diminuer sur la fin du siecle passé. On a dit que les ouvrages de Madame de Ville-Dieu y avoient contribué : je crois que ce qui leur nuisit le plus, fut le nombre & la grosseur des volumes sous lesquels la vivacité françoise succomba, après avoir résisté long-temps aux narrations ordinairement diffuses, languissantes, aux fadeurs, aux sentimens ridiculement raffinés, aux descriptions excessivement longues & presque toujours inutiles, aux conversations ennuyeuses, frivoles, déplacées, où l'on ne disoit rien, & où il n'étoit question que de courir après l'esprit.

Si la lecture des romans ne causoit aucune émotion dans le cœur, si elle n'y fomentoit pas les principes des passions naturelles qui existent déja dans les jeunes

Digitized by Google

personnes, si nous pouvions nous assurer de la mesure de leurs sentimens, si la sensibilité du cœur n'alloit souvent de compagnie avec la foiblesse de la tête, quel mal pourroit causer cette lecture? Mais peut-on se dissimuler le danger, qu'elle n'excite une passion qui, par elle-même, n'a que trop d'empire sur le cœur.

Les expressions des amans toujours excessives, toujours outrées dans les romans, mettent en mouvement les esprits les plus engourdis : ils donnent entrée dans le cœur à la passion la plus redoutable, toujours la passion favorite du Héros qui fait tout pour elle, qui lui sacrifie tout. Ces Heros, & ces Heroïnes sont souvent décorés des dehors de la vertu, & même de l'innocence. Le Romancier les forme ainsi pour ne point allarmer des cœurs susceptibles de frayeur au seul nom d'amour. L'image d'un audacieux sans ménagement pour la pudeur, révolteroit, offenseroit même : mais qu'on ne s'y trompe pas, le péril pour être mieux déguisé, n'en est pas moins certain. L'estime & l'amitié sont les degrés les plus sûrs pour parvenir au but que le prétendu Héros s'est proposé. Le respect même, dit Milord Hallifax (1),

(1) Voy. Avis d'un pere à sa fille.

Digitized by Google

n'est, en fait de galanterie, qu'un poison plus lent, qu'un ennemi plus adroit.

Comment cet âge si tendre, si susceptible des premieres impressions, se défendra-t'il contre les charmes de ces sortes de lectures, où les graces du style, l'intérêt des situations, la variété des tableaux, sont autant d'amorces qui déterminent le goût dans cet âge-là ? Ajoutez-y un certain air de noblesse & de grandeur, qui déguise encore mieux la subtilité du venin, qui donne aux vertus & aux hommes un caractere où la vérité est éclipsée, où l'erreur est d'autant plus séduisante, qu'elle se montre avec les ornemens les plus enchanteurs.

Adoucissez, enveloppez, tant qu'il vous plaira, ce qui peut faire sentir l'amour, le danger n'en est pas moindre : il sera même plus imminent pour de certains caracteres. Sera-ce une lecture préparée avec moins de précaution ? Que produiront alors les plus vives images de la volupté, le jeu des passions ? Comment se peut-il qu'on ne soit pas saisi, qu'on ne devienne soi-même l'acteur, & qu'au gré du séducteur romancier, on ne souffre, on n'aime, on ne haïsse ?

C'est en vain qu'on alléguerroit l'utilité qu'on peut retirer d'un roman bien écrit, par la pureté de la diction, la rapidité du récit,

Digitized by Google

la ſimplicité & la nobleſſe du ſtyle ; n'y a-t'il point d'autres livres qui offrent les mêmes attraits, & ceux-ci ne ſont-ils pas toujours le fruit d'une imagination déréglée, toujours tiſſus de quelque intrigue galante ou honteuſe, toujours l'école où l'on apprend à tromper la vigilance des époux, des meres, des gouvernantes? Les chaînes, la captivité, voilà de quoi l'on s'occupe ; les ſoupirs, les larmes, voilà de quoi l'on ſe nourrit. Ce n'eſt pas aſſez de tout ſacrifier à l'amour, ſi l'on ne s'immole ſoi-même ſur ſon autel. Le cœur peut-il n'être pas la victime de tant de paſſions, les ſoupçons, la jalouſie, la haine, le dépit, la vengeance, la rage, la fureur, le déſeſpoir ?

On dira ſans doute qu'une jeune perſonne ne s'engage point dans la lecture des romans à mauvaiſe intention, qu'on ne ſçauroit lire toujours des livres ſérieux, qu'on cherche de l'amuſement. Eh, le trouveroit-on cet amuſement, ſi l'on retranchoit de ces ouvrages ce qui en fait le danger ; & ſous ces vains prétextes, accoutumera-t'on les jeunes perſonnes à des idées qui ne doivent jamais faire la regle de leur eſprit, ni de leur cœur ?

Romanciers ! mettez dans la bouche de vos Héros, les diſcours les plus nobles, ne faites parler à vos Héroïnes que le lan-

Digitized by Google

gage le plus décent : ne développez que des idées de grandeur & de gloire. Qu'en résultera-t'il dans un siecle comme celui-ci, où l'esprit philosophique qui analyse tout, a défini l'amour une illusion des sens, ou un mécanisme aveugle, ne supposant qu'un mérite matériel dans l'objet qui le fait naître. L'amour, oui, l'amour, n'est donc plus qu'un besoin.

Un goût de passage pour la littérature Angloise, nous a procuré beaucoup de romans traduits de cette langue, comme si nous n'étions pas assez surchargés de cette frivole denrée dans nos propres magasins.

Nos Romanciers font aujourd'hui des incursions dans le pays des Fées, & quelques-uns d'entr'eux ont mis dans ces bagatelles tant d'esprit, tant d'art, qu'ils ont laissé à une distance énorme leurs émules dans cette carriere. Charmans Auteurs de T.... du S.... d'A... ah ! vous sçavez trop bien les routes que les passions peuvent se frayer dans les cœurs ; votre pinceau est d'une délicatesse extrême ; rien n'est égal au coloris de vos tableaux : mais sur quel nombre, sur quel genre de lecteurs avez-vous compté ?

Eh bien, nous dira-t'on, un roman est sans doute un ouvrage frivole, dange-

Digitized by Google

reux même par les peintures trop vives des épreuves où la vertu est mise. Cependant le goût de la lecture ne commence-t'il pas souvent par le frivole ? Faut-il toujours rougir d'être sensible ? D'ailleurs ne lit-on pas les romans pour connoître les mœurs, pour les apprécier ? Faisons-leur donc quelque grace : mais supposons que le Romancier veuille l'obtenir, en nous donnant une fable ingénieuse, qui corrige les hommes sous des noms empruntés, en bannissant de son ouvrage toute idée de Héros & d'Héroïne *invraisemblable*, en ne présentant, comme dans les bonnes pieces de théâtres, des sujets sur la scene, que pour avoir lieu de couronner la vertu, de censurer le ridicule, d'écraser le vice & le coupable.

A V.... en P....

Nous n'avons pas reçu la piece qui a pour Epigraphe : *Catera de genere hoc (adeo sunt multa)*.

Digitized by Google

ODE.

Dieux superbes, Dieux sanguinaires ;
A qui les aveugles mortels
Adressent des vœux mercénaires,
Erigent de honteux autels ;
Que ne peut périr la mémoire
De tous ces attraits, dont la gloire
A fait gémir l'humanité :
Je hais toute vertu farouche ;
Et je n'ouvre aujourd'hui la bouche
Que pour chanter la Probité.

J'en trouve le parfait modele
Dans cet illustre Magistrat,
Qui sçut, à son devoir fidele,
Servir & le Prince & l'Etat.
Jamais, au gré de l'innocence,
Thémis ne remit sa balance
En de plus équitables mains ;
Par ce choix un Monarque auguste
Nous fait admirer le plus juste
Dans le plus grand des Souverains.

Molé, ce qu'aujourd'hui j'avance
N'est point un éloge flatté ;
Ainsi de toi parle la France,
Ainsi parle la vérité.
C'est elle seule qui m'anime ;

Digitized by Google

Reçois ce tribut légitime,
Cet encens pur qu'on offre aux Dieux :
Quel eſt ton vrai panégyrique ?
C'eſt cette alégreſſe publique
Qui porte ton nom juſqu'aux Cieux.

C'eſt par les vertus de tes peres
Et par ton amour pour la paix,
Qu'en rendant nos deſtins proſperes,
Tu deviens ſi cher aux François.
Cette diſcorde trop fatale,
Déja de ſa rage infernale
Nous voit déteſter les horreurs ;
Qu'elle déſole l'Angleterre,
Le peuple qui nous fait la guerre ;
Doit ſeul éprouver ſes fureurs.

Du haut rang que Louis te donne
Qu'un autre vante la ſplendeur,
Je ne contemple en ta perſonne
Que ta véritable grandeur :
Pour faire un examen ſévere
Des vertus qu'en toi l'on révere ;
Je prends la lanterne à la main :
Je trouve ce que Diogene
Au milieu de la ſage Athene
Se plaignit de chercher en vain.

Toujours luttant contre l'envie,
Quelquefois ſous elle abattus,
Peu d'hommes ont, pendant leur vie ;

Digitized by Google

Vu rendre hommage à leurs vertus.
Jouis d'un si rare avantage ;
De celles qui sont ton partage,
Qui jamais méconnut les droits ?
En vain contre tant de mérite
L'envieux en secret s'irrite,
Lorsqu'il n'ose élever sa voix.

Fuyez, vains Héros de la fable ;
Faux modeles de probité :
Le mensonge est-il comparable
Aux attraits de la vérité ?
Si par de honteux artifices
Vous sçaviez déguiser vos vices ;
Toujours semblables à vos Dieux,
Chez vous par un indigne usage,
On honoroit du nom de sage
Celui qui les cachoit le mieux.

Arrête, Muse téméraire !
Présume moins de tes efforts :
Ceux que ton zele vient de faire,
N'ont produit que de vains accords.
La vertu du siecle de Rhée
Demande d'être célébrée ;
Mais par de plus sublimes chants . . .
Molé, je me tais . . . je t'admire . . .
Mon silence, mieux que ma lyre,
Peut exprimer ce que je sens.

L'Abbé L. . . .

Digitized by Google

A L'AUTEUR DU MERCURE.

PLUSIEURS motifs me déterminent, Monsieur, à vous envoyer la lettre & l'histoire ci jointes. Mais il faut que vous les insériez dans votre prochain Mercure. Vous ne refuserez pas si peu de chose à une femme qu'on dit jolie, quoiqu'elle ne s'en doute pas encore. Instruit que j'aime mon mari, vous me croirez sans peine. Avec ce goût, on ignore ce qu'on vaut. Eh bien, Monsieur, j'ai ce défaut si rare. Le Marquis de M. . . est encore un Amant à mes yeux. Je crains de le perdre; & j'en cours les risques, s'il reste persuadé que les contes des Fées, que j'aime prodigieusement, sont des miseres. A quoi m'exposez-vous, si vous me refusez? Il ne m'aimera plus. Quelqu'un voudra m'en consoler; & je serai une jolie femme, comme les autres. Vous voyez le danger où je me trouve, aidez donc à m'en tirer

Une seconde raison m'oblige à vous faire cette demande. Le Chevalier de R. . & moi, sommes depuis plus de huit ans, dans l'habitude, lui, de me dire qu'il m'aime, moi, de lui protester qu'il perd son temps. Si je supprime sa lettre, je partage

Digitized by Google

le myſtere ; & cela ſuffit pour lui donner des eſpérances, dans leſquelles je ne veux point entrer. En rendant cette lettre publique, je ne lui fais aucun tort, & je lui confirme parfaitement, que je ne veux être que ſon amie. Voilà de preſſans motifs, pour vous déterminer, Monſieur, à ne pas me refuſer. Je pourrois ajouter que je n'ai que vingt-deux ans ; que ſans ſçavoir que je ſuis jolie, je ſuis ſatisfaite de moi ; que bien des femmes, dont on vante la beauté, me haïſſent ; enfin que je mérite des égards. Mais je ne veux vous en rien dire : j'aime mieux devoir ce ſervice à votre diſcernement, & à votre politeſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

La Marquiſe de M....

Le moyen de réſiſter aux deſirs preſſans d'une jolie femme, qui nous ſollicite de ſi bonne grace, & dont le motif eſt ſi louable. Employer l'eſprit pour juſtifier ſon goût aux yeux d'un mari qu'on aime de bonne foi, après quatre ans de mariage, voilà ce que nous devons divulguer pour le bon exemple. Nous croyons que nos Lecteurs ne ſeront pas moins empreſſés à lire l'ouvrage qu'elle nous envoye, que nous le ſommes à le publier. Que ne fait-on pas en faveur d'une femme aimable ?

Digitized by Google

Tout se lit de sa part, & tout se lit avec les yeux de la prévention la plus favorable : tout, jusqu'à la morale, & jusqu'à la métaphysique, prend l'air de la séduction, le ton de l'intérêt, & la couleur de l'agrément : le mauvais même alors paroît médiocre, le médiocre devient bon, & le bon excellent.

A Madame la Marquise de M. . . .

Vous vous plaignez, Madame, & vous avez raison. M. le Marquis de M. . est votre mari depuis quatre ans. Il n'y a qu'un mois qu'il étoit encore votre amant. Vous devez croire que je n'en suis pas surpris. Il y a huit ans que je suis constamment ce qu'il étoit il y a un mois, & je soupçonne que je ne changerai pas encore sitôt. Le Marquis, depuis un mois, vous trouve des défauts, & il vous le dit. Vous avez raison, & je commence à soupçonner avec vous, Madame, qu'il cesse de vous aimer. Quels défauts encore ose-t'il vous reprocher ? Des goûts avec lesquels vous êtes née, qui firent de tous temps vos plaisirs, que vous voulez conserver, & que vous partagez avec toutes les jolies femmes. Il n'y a qu'un mari de

Digitized by Google

quatre ans qui ose afficher de pareils travers.

Vous aimez avec passion les contes des Fées ; vous idolâtrez sans mesure cette Zirphé qui vous suit en tous lieux, & qui fait dire à tout ce qui la voit, la jolie chienne ! S'il m'arrivoit de vous faire des reproches de ces fantaisies, vous ne diriez sûrement pas : Mon Chevalier cesse de m'aimer. Je paroîtrois jaloux des larmes que vous donnez aux infortunes d'un Prince accablé par quelque lutine de Fée ; j'envierois les caresses que vous prodiguez à l'heureux Zirphé, & je me garderois bien de vous dire qu'il y a de l'extravagance à s'occuper sans cesse d'un chien, à s'attendrir sur un conte : mais je ne suis pas un mari de quatre ans.

Vous êtes persuadée, Madame, qu'il cessera de vous aimer, si on ne lui démontre que vos goûts sont des beautés du cœur & de l'ame, & les preuves de la noblesse de vos sentimens, & vous voulez que votre Chevalier l'entreprenne. Je vais vous obéir en amant qui a mille raisons de désirer que le Marquis cesse, non de vous aimer, mais de vous paroître aimable.

Voici l'histoire des Fées. Elle doit le faire revenir sur leur conte. Qui connoît leur

Digitized by Google

origine, doit les respecter, les aimer. Vous verrez incessamment, par celle de Zirphé, combien vous devez lui être attachée. Si le Marquis ne revient pas de ses préjugés, oubliez-le, & souvenez vous qu'en régnant sur le cœur de votre Chevalier, vous disposez de l'amant le plus tendre & le plus soumis.

ORIGINE DES FÉES ET DES GÉNIES.

Conte métaphysique.

Le Créateur, en formant l'univers, l'orna de substances pensantes. Ne lui en demandons pas le motif. Il le voulut. Il donna le jour à Vertu, Bon-sens, & Raison. Longtemps après, & lorsqu'il faisoit l'homme, il fit naître Prudence. Vivacité fut la derniere des Fées qu'il créa.

Vertu & Raison sont les premieres & les plus respectables des Fées. Vertu, dès l'instant de sa création, s'attacha à l'éternelle Vérité. Les liens les plus tendres les unirent. Elle ne se quittent point. Elles prodiguent leurs faveurs aux mortels qui les réverent. Mais on se prive de leurs secours, lorsqu'on invoque l'une sans l'autre.

Raison les aime. Elle est souvent avec elles, sans en être inséparable. Un attachement

Digitized by Google

chement particulier lui imposa des devoirs qu'elle remplit. Elle est belle : sa beauté n'est que la moindre de ses perfections. Bon Sens, le premier des Génies, ne put la voir sans l'aimer. Il le lui dit, & elle y fut sensible. Bon Sens est aimable, attentif, & complaisant. Il a toutes les qualités essentielles. Ceux qui ne le connoissent pas, le trouvent sérieux. En effet il l'est beaucoup dans la mauvaise compagnie. Dans la bonne il se livre au plaisir ; il est même enjoué : mais il ne l'est qu'avec discernement.

Raison & lui s'aimerent au-delà de toute expression. Il y a cent siecles qu'ils sont unis. Ils ne connoissent encore rien de plus aimable qu'eux. La jalousie n'altere point leur satisfaction : la tiédeur n'a jamais interrompu leurs plaisirs. Ils s'aiment toujours, & leur constance nous a donné l'idée d'un amour éternel. Sans un tel exemple, eussions-nous imaginé un sentiment aussi peu connu ?

Raison permet à Bon Sens de se livrer quelquefois à des goûts de caprice. Ce sont des écarts rapides. Ils n'offensent point leur délicatesse, & ils leur confirment qu'ils s'aimeront toujours. Esprit est le premier fruit de cette union. Il vint au monde, lorsque la Fée Prudence naquit.

Digitized by Google

C'eſt un génie charmant : mais à qui l'apprendrai-je ! Tous les hommes le connoiſſent, tous en ſont les favoris ; tous le diſent, & le croyent. Laiſſons-les jouir d'un bien auſſi chimérique.

Raiſon & Bon-Sens lui prodiguent leurs lumieres, lorſqu'il les conſulte. Ce qu'il entreprennent avec leurs ſecours, a les plus étonnans ſuccès, & ces ſecours ne lui manquent que par ſa faute. Il lui prend quelquefois la fantaiſie de courir le monde. Alors il ſe conduit à ſa tête, & il fait tout ce qu'il lui plaît. Lorſqu'il a fait beaucoup d'étourderies, il ſe rapproche de Bon-Sens & de Raiſon. Il convient de ſes torts, il promet de les réparer. Il les careſſe, il les conſulte, il ne ſe conduit que par leurs avis ; & cela dure juſques à la premiere folie.

Il commença d'abord par donner les plus belles eſpérances. Elevé avec la Fée Prudence, & ſenſible à ſon extrême beauté, le déſir de lui plaire le faiſoit réuſſir en tout. Il eſt trop aimable, pour qu'on lui réſiſte, & Prudence trop éclairée, pour ne pas le ſentir. Elle eſt fiere : elle n'eût jamais avoué un vainqueur, ſi ſes yeux ne l'euſſent trahie. Eſprit y lut ſon bonheur. A quels tranſports ne ſe livra-t-il pas? Bon-Sens, & Raiſon les partagerent, & Pru-

Digitized by Google

dence ne leur dissimula pas qu'elle s'intéressoit à leur satisfaction. Esprit & elle devoient être unis. Ils le furent, & tous deux se livrerent au plaisir enchanteur d'être aimé de ce qu'on aime. Les douceurs de cette union se soutinrent pendant un siecle. Prudence mit au monde les génies Bon-Goût, Courage & Devoir, & les Fées Amitié, Justice, Patience & Fidélité.

C'est à ce siecle qu'appartient le titre d'âge d'or. Tout briguoit dans la nature le bonheur de plaire aux respectables Bon-sens & Raison : tous les êtres révéroient l'éternelle verité, & l'auguste Vertu qui ne la quitte jamais ; tous enfin rendoient un pur hommage au Créateur de l'univers. Temps heureux ! Pourquoi passâtes-vous si rapidement ! L'homme, la plus vile des créatures pensantes, le fit évanouir. Le desir de l'indépendance le rendit ingrat. Il en fut puni, & la Vengeance celeste s'étendit sur tous ses descendans.

Plusieurs années après cette effrayante époque, Esprit entreprit le canal qui sépare l'Asie de l'Europe, & qui fait la communication de l'Archipel & du Pont-euxin. Malgré son activité, l'ouvrage avançoit peu. On commençoit même à se rebuter, lorsque quelqu'un indiqua la Fée Vivacité. On résolut d'implorer ses secours. Elle

Digitized by Google

étoit jeune & jolie. L'invitation la flatta. On goûte volontiers les occasions de se faire connoître. Elle parut, & elle rendit des services essentiels. Les mortels ont appris par elle à faire usage de leurs forces. Par l'équilibre, par les ingénieuses machines dont on leur donna l'idée, ils applanirent les montagnes, ils transporterent les rochers, & ils les éleverent jusqu'aux nues. De quels secrets ne lui sommes-nous pas redevables? Nous lui devons l'art de la navigation, l'impression, l'artillerie, & tant d'autres si utiles; quoique balancés par quelques désavantages.

C'étoit la premiere fois qu'Esprit la voyoit. Pêtrie de toutes les graces, il en fut ébloui. Il eut les yeux sans cesse attachés sur elle. Vivacité plus coquette encore que jolie, ne perdit rien de son embarras. Avec plus d'art, elle dissimula mieux le sien. Elle n'avoit rien vu qui l'égalât. Lorsqu'il n'est plus sous les yeux de Raison, il devient fat; mais est-ce un défaut auprès des jolies femmes? Vivacité l'étoit plus qu'une autre. Elle en avoit tous les goûts.

L'ouvrage fut le prétexte de la conversation. Vivacité la soutint avec cet agrément si connu des petites maîtresses. Ce ton étoit nouveau pour Esprit. Il n'avoit

Digitized by Google

encore commercé qu'avec les beautés de la nature. Raiſon & Prudence ignoroit celles de l'art, dont Vivacité fut l'inventrice.

Je ne cite pas la jeuneſſe de Vivacité : c'eſt un avantage inutile aux Fées. Elles ne vieilliſſent point. Elles ont ce ſecret, & Raiſon peut le communiquer aux femmes qui s'attachent à elle. On prétend qu'il en eſt bien peu qui veuillent payer ce ſecret de leur attachement à Raiſon : ſes leçons excedent. Ce ne fut point auſſi par l'éclat de la jeuneſſe que Vivacité ſçut charmer Eſprit. Il ne ſçait pas réſiſter à la nouveauté; & la Fée en avoit pour lui tous les charmes. Dès qu'elle fut certaine de ſon triomphe, elle diſparut. Le Génie encore neuf, n'oſa la ſuivre : le reſpect le retint. Il ne ſentit que ce motif étoit ridicule, que lorſqu'il ne lui fut plus poſſible de réparer ſa faute. Il prit beaucoup d'humeur : il devint bruſque & diſtrait, & l'ouvrage reſta fort impafait.

Il n'eut garde de retourner à la maiſon paternelle : la pénétration de Prudence l'effrayoit ; les conjectures de Raiſon & de Bon Sens l'alarmoient : de plus il vouloit s'occuper de ſa nouvelle paſſion : il ſe flattoit de retrouver Vivacité, de l'aimer, de le lui dire, & de la rendre ſenſible. Il

Digitized by Google

l'alla chercher dans tous les mondes habités. Il revint dans celui-ci ; il parcourut tous les pays, il embrassa tous les états, il instruisit les Bergers dans l'art de la musique : il apprit aux rossignols à chanter leurs amours ; il forma les échos ; il fit la guerre aux animaux des forêts ; il rassembla les hommes ; il construisit des Villes ; il donna le plan de cette tour de Babel, dont les suites furent si extraordinaires : il éleva ces massives pyramides d'Egypte, qui sont & seront longtemps les preuves de son délire. Quels ouvrages enfin ne construisit-t'il pas, sans consulter Raison & Bon Sens? Le temps en a renversé plusieurs, dont nous retrouvons quelquefois des vestiges qui nous étonnent.

Il conseilla ces murs superbes, & ces jardins enchantés que Sémiramis fit élever avec tant de dépenses, & dont on parle encore comme d'une merveille. Il falloit bien que la Fée parût à quelqu'un de ces étonnans ouvrages ; & en effet elle daigna honorer Sémiramis de ses conseils, ou plutôt elle vouloit couronner la constance du Génie. Il ne s'amusa point à lorgner : ce manege lui avoit trop mal reussi. Il fit sa déclaration en termes clairs. L'aveu fut entendu : la Fée en rougit, & ne put y répondre. Esprit la crut irritée. Pour l'ap-

Digitized by Google

paiſer, il tomba à ſes genoux. Son intention étoit de lui jurer qu'il la reſpectoit. Il lui va dire au contraire, qu'il mourra, ſi elle n'eſt ſenſible à ſon ardeur. Ces propos étoient riſibles. Il les appuyoit de ces mines impoſantes, & de ces tons déciſifs, qui ont des ſuccès ſi prodigieux dans nos hommes à la mode. La Fée en fut ſubjuguée. Elle n'eut ni le ſecours de la réflexion, ni le déſir de la reſiſtance. Il en falloit cependant pour la forme, & elle n'en oppoſa que dans ce motif. Eſprit devint preſſant, & toujours étourdi; il ſe mit dans la néceſſité de ſe juſtifier. Ce n'eſt pas un pardon qu'on demande en pareil cas; c'eſt le droit de faire une inſulte nouvelle, qu'on ſe prépare.

Ils oublierent aiſément l'univers pour ſe livrer à leurs tranſports. Ils ſe ſuffiſoient, & longtemps ils ſe ſuffirent. De cet attachement, ſont venus les Génies Orgeuil, Amour, Hazard & Deſir, & les Fées Folie, Ambition, fortune & beauté.

Une flamme ſi vive devoit être éternelle: il n'en fut rien. Eſprit ſe refroidit. La Fée ſe flatta de ranimer ſon goût par une tracaſſerie. Ce ſecret a eu mille ſuccès: en ce moment il ne fit pas fortune. Eſprit étoit encore gauche. Il bouda, il ſe fâcha, & il s'envola.

Digitized by Google

Prudence le cherchoit depuis un siecle. par un de ces à propos si ordinaires aux Fées, elle le rencontra dans l'instant. Il partoit excédé des tons de vivacité. Les beautés de la nature lui parurent mériter la préférence. Il avoit des torts avec Prudence : il s'en souvint. Il voulut les réparer : il dirigea sa course vers elle. Elle l'évita. Il la suivit, & elle le ramena de la sorte dans les bras de Raison.

Les deux Fées débutent par l'accabler de caresses. Elles éloignent tout ce qui tendoit à rappeller son impertinence. Bon Sens alloit uniment lui faire des reproches. Elles lui coupent la parole, & il ne fut question que de fêtes & de plaisirs. Pouvoit-on mieux s'y prendre, pour en faire un enfant gâté ?

Les enfans de Prudence & de Vivacité se rencontrerent dans le monde. Ils s'aimerent sans choix. Ils s'unirent sans goût, & ils se quitterent sans regret ; ton de liberté, qui produisit les Génies & les Fées les plus maussades.

Amour le plus beau de tous, en voulut à toutes les Fées. Il eut, dit-on, triomphé de Prudence, s'il ne lui eût fortement laissé le temps de la réflexion ; instant qu'il ne retrouvera jamais. Il osa soupirer pour Raison : il se flatta de la séduire ;

Digitized by Google

il s'en vanta même, & il en fit des contes à ses sœurs Folie & Beauté, qui le redirent en secret. L'histoire courut : elle revint à Raison, qui sur le champ déclara une haine sans bornes au Génie. Humilié d'une vengeance aussi vive, pour un écart aussi léger, il fit le même serment, & ils se sont tenus parole. Ils n'habitent jamais le même séjour. Le dernier qui se présente, est sûr de chasser l'autre. On ignore si Raison a bien eu des avantages à cette guerre.

Bon Goût fut soupçonné d'actions indécentes. Son intimité avec Amour scandalisa. Prudence en fut allarmée : Raison en murmura, & toutes deux lui en firent des reproches. Il les désabusa bien ou mal, & le temps qu'il employa à se justifier vis-à-vis d'elles, fournit de nouveaux traits à la médisance. On prétendit qu'il étoit le pere du Génie Discernement, que Raison donna pour frere au Génie Esprit, & de la Fée Politique que Prudence mit au monde dans le même temps. Mais ce sont des horreurs inventées par la Fée Calomnie.

Bonheur & Malheur, fils jumeaux de Fortune & de Courage, ne peuvent se souffrir. Avarice, fille de Désir & de Fortune, n'a jamais eu d'adorateurs parmi les Génies. Un *quiproquo* funeste au

genre humain, l'a cependant rendue mere du Génie Souci, & de la Fée Défiance. Esprit croyoit converser avec Folie. Avarice profita de son erreur, & cette erreur cruelle, produisit ces Génies d'autant plus terribles, qu'ils sont inséparables l'un de l'autre.

Colere, Témérité, Désespoir, sont enfans de Courage & de Folie; Espérance & Envie, filles de Patience & de Hazard. Dispensez-moi d'entrer dans un détail exact de cette famille; je ne finirois pas. Elle a peuplé l'univers: tous les Génies, & toutes les Fées en descendent.

Bon Sens aime à rassembler cette multitude d'enfans. Par les fêtes qu'il leur donne souvent, il se ménage la douceur de leur prodiguer ses leçons, dont Raison & lui ne sont pas avares. Vivacité n'en est point exempte. Un jour qu'elle étoit furieuse de quelque remontrance, Folie lui conseilla de s'en venger, en enlevant Bon Sens à Raison. La Vengeance étoit singuliere, & le trait hardi. Mais que ne peut pas une jolie femme?

Elle parut un de ces jours de fête, avec tout ce que l'art sçait employer. Elle fut la complaisante de Bon Sens. Elle le loua, le prévint, le caressa jusques à l'occuper. Alors vis-à-vis d'une jolie femme

Digitized by Google

on n'eſt pas loin de la ſéduction. Bon Sens la trouva charmante, adorable, & il en devint engoué ſans ſujet. C'eſt à ce trait que Raiſon ſe doutoit d'une infidélité.

Vivacité vouloit abſolument avoir le Génie. Mais il falloit une occaſion ; & il n'étoit pas facile de l'amener. Bon-ſens eſt épais, ſurtout en galanterie. Il n'entend point à demi mot. Vivacité pénétra la difficulté. Attentive à flatter tous les goûts du Génie, elle amena cette occaſion. Ils en profiterent. Qu'en reſulta-t'il ? Un eſſain de Génies inutiles ou mal-faiſans. Tels ſont Rebus, Quolibet, Acroſtiche, Anagramme, Ballade, Chant-royal, Phébus, Enigme, Logogryphe, & cent autres dont les noms ſeuls font trembler.

A cette mauſſade production, Eſprit devint furieux. Il querella pere & mere ; il invectiva contre Prudence, Vivacité, & toute la nation ginne. Il maudit les nouveaux nés : & il jura de ne leur fournir jamais ſes ſecours.

Vivacité joua la déſeſpérée, fit des reproches, & s'évanouit. Elle n'en revint que lorſqu'elle fut certaine de l'attendriſſement du Génie. Ils ſe réconcilierent, & cette réconciliation donna le jour à la Fée Mode, qui devint l'objet des prédilections de Vivacité. Ce fut par cet enfant chéri

Digitized by Google

qu'elle se flatta d'adoucir un jour le sort des Génies qu'Esprit avoit maudits.

Mode entra dans ce projet, quelque difficile qu'il parût : car Esprit revient rarement, & on ne doit espérer de le mener, que quand il est séduit. Mode s'y disposa. C'est la Fée la plus séduisante. Elle possede supérieurement le grand art de plaire. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, est l'ouvrage des Graces. Rien n'est bien, si elle ne le dirige, & ce qu'elle dirige à le mérite d'éblouir.

Elle se conduisit comme un ange. Elle fit exactement sa cour à Raison & Bon Sens Elle les consultoit ; elle n'agissoit que par eux, & tout ce qu'elle exécutoit alors, étoit admirable. Chacun la loua, l'encensa & l'invoqua. Esprit fut frappé de ses succès. Il s'y intéressa. Il eut de l'attention pour elle. Il la conseilla. Bientôt il la loua, & enfin il en fut épris. Pour triompher plus sûrement, elle n'oublia pas d'opposer cette résistance qui flatte toujours.

Alors elle se démasqua. Elle prétendit gouverner ; & dans cette vue, elle persuada au Génie, qu'il étoit indispensable de s'éloigner de Raison & de Bon Sens, toujours tyranniques dans leurs opinions. Le séjour de Raison ne pouvoit plus être le théâtre de la Fée Mode, qui prétend don-

Digitized by Google

ner des loix. Elle se destina l'empire de la terre. Esprit & elle s'y transporterent, & Vivacité les y suivit avec le plus grand nombre de ses enfans. Depuis cette époque, ils gouvernent les humains, & tout va comme il leur plaît.

Esprit, esclave des beaux yeux de Mode, respecte ses goûts, ses travers, ses caprices. Il veut ce qu'elle ordonne, ce qu'elle désire. Aucun mortel n'ose résister aux arrêts qu'ils prononcent. Il s'en trouve cependant quelque uns, qui paroissent toujours enclins à secouer le joug. On les nomme Philosophes. Ils osent de temps en temps murmurer contre cette forme de gouvernement. Ils vont plus loin. Ils reclament Raison & Bon Sens, & ils vont jusques à vouloir établir, que ces êtres seuls ont le droit de nous conduire. Ces assertions peuvent avoir des suites : elles peuvent rétablir l'empire de Raison sur la terre, & par conséquent, détruire celui de Mode. Elle en fut allarmée. Il étoit de la derniere conséquence d'en prévenir les accidens. La troupe immortelle délibere, & le conseil ne trouva pas d'autre expédient que celui de substituer de nouvelles Fées, qui pussent remplacer Raison aux yeux des humains. Dès-lors les ménagemens furent suspendus. Mode le pouvoit. Ils étoient

Digitized by Google

de ſon imagination. Le fruit de ce nouvel accord fut les Fées Raiſon de Goût, Raiſon de Convenance, de Devoir, d'Intérêt, de Caprice, & pluſieurs autres, qui juſtifient tout à nos eſprits. Elles nous faſcinent les yeux, elles nous perſuadent que la Fée Raiſon nous éclaire toujours; & Eſprit lui-même y eſt trompé : cela ne doit pas étonner. Sans Raiſon, ſans Bon Sens, il ne fut jamais qu'un ſot.

Il falloit encore un être, pour achever d'éblouir les ſectateurs de Raiſon. Mode ne tarda pas à le créer. C'eſt le Génie de tous le plus ſingulier, & le plus impoſant. On le nomme Eſprit fort. Bavard intariſſable, il cite la Fée Raiſon à tous propos. Il ne parle que par elle. Elle le conduit, & le décide. Elle eſt, ſi on l'en croit, l'objet de ſes actions, de ſes opinions & de ſes ſentimens.

Defiez-vous de ce Génie, foibles humains : il ne veut que vous tromper. Fils de Mode, il n'a jamais connu la reſpectable Fée dont il profane le nom. Celles dont il s'étaie, ſont ſes ſœurs, Raiſon de Goût, de Néceſſité, ou de quelqu'autre.

Projettez de le démaſquer. Parlez-lui de Vertu. Un rire moqueur ſera ſa réponſe. Citez-lui l'éternelle Vérité. Conduiſez-le même juſqu'au Créateur. Ces êtres,

Digitized by Google

ſelon lui, ſeront des chimeres. Preſſez le, il diſparoîtra. Voulez vous mieux le connoître ? Il a tous les défauts enſemble, & ſurtout celui de porter le maſque des vertus fauſſes. Jamais il ne ſe para des traits des vertus véritables.

Eſprit ſouffre les inſolens écarts de ce monſtre, puiſque Mode l'aveugle toujours. Les ſouffrira-t il longtemps ? On l'ignore. Une ancienne centurie annonce qu'il retournera auprès de Bon Sens & de Raiſon; qu'éclairé de leurs lumieres, il confondra les fauſſes Raiſons qui nous dirigent, & leur frere Eſprit fort, qui nous aveugle; qu'il en délivrera la terre, & que nous rentrerons ſous l'empire de Raiſon & de Bon Sens. Dès que nous oſerons déſirer ce moment, il arrivera.

Mala & impia conſuetudo eſt contra Deos diſputandi. Cic. de nat. deo. l. 2.

VERS.

LAs de bouder, Phœbus & le Dieu des richeſſes,
En même magazin réunirent leurs fonds.
Çà pour diſtribuer vos dons,
Et pour répandre mes largeſſes,
Choiſiſſons, dit Plutus, chacun un ſubſtitut.
Le mien eſt prêt, dit le Dieu du Parnaſſe.

Digitized by Google

Connoiſſeur en mérite, il l'accueille avec grace ;
Sage, éclairé, qui de tout temps me plût ;
Son goût eſt ſûr, ſon ſçavoir eſt affable,
Du vrai talent juge eſtimable...
Bon : vous m'en répondez, dit Plutus ; il ſuffit.
Quoique je me connoiſſe un peu moins en eſprit ;
Mon ſubſtitut à moi ſûrement doit vous plaire :
C'eſt un mortel prudent, diſcret, ſincere,
Un mortel franc, ami de tous les bons ;
L'humanité l'orna de tous ſes dons :
Point faſtueux, noblement économe ;
Tenez, liſez ; c'eſt celui que je nomme.
Son nom déja parmi d'illuſtres noms...
Quoi, c'eſt Boullongne ? hé vraiment, c'eſt mon homme,
Dit Apollon : ami, dormons en paix ;
Le bonheur des mortels commence ;
Le mérite & la récompenſe
Ne ſe fuiront plus déſormais.

VERS

*De Mademoiſelle ***, préſentant ſon portrait à Madame de ***, le jour de ſa Fête.*

CHACUN ſe plaît dans ſon ouvrage ?
Mais en vous offrant mon portrait,
Je ne borne point mon projet

A faire admirer mon image :
Mon cœur feroit bien plus flatté,
Si le crayon avoit pu rendre
Dans une exacte vérité,
Le ſentiment ſincere & tendre,
Dont pour vous il eſt agité.
Dès le moment de ma naiſſance
Vos mains daignerent me former ;
Auſſi ma premiere ſcience
A-t'elle été de vous aimer ;
Inſtinct ſecret de ma reconnoiſſance :
Mais dès que l'âge éclairant ma raiſon,
Put m'apprendre à régler mon zele,
Vous imiter fit toute ma leçon :
Voyez ſi la copie approche du modele.
Si la peinture eût conſulté mon choix,
Pour un portrait vous en euſſiez vu trois :
Chacun ſuivant ſon caractere,
Egalement occupé de vous plaire.
Mais ſans uſurper un talent,
Qui n'eſt pas fait pour mon uſage,
Renfermons-nous dans le langage
Que m'inſpire le ſentiment :
C'eſt à lui ſeul que je m'arrête ;
Et pour augmenter mon bonheur,
Laiſſez croire à mon cœur, par une douce erreur,
Que tous les jours pour moi ſont ceux de votre
Fête.

Digitized by Google

Le mot de l'Enigme du Mercure de Décembre est *Bouteille*. Celui du Logogryphe est *Artichaut*, dans lequel on trouve *arc*, *air*, *Turc*, *ara*, *arca*, *Auch*, *Vic en Lorraine*, *rit*, *ha*, *char*, *cri*, *rat*, *ira*, *chat*, *tu*, *ut*.

ENIGME.

Utile en temps de guerre, utile en temps de paix,
Nécessaire au commerce,
Quoique souvent on me traverse,
Je ne me rebute jamais.
Aussi vieux que la terre & l'onde,
Je ne suis pas près de ma fin :
Tel étant mon destin
De ne finir qu'avec le monde.
Je touche tous les ports de mer.
Très-fréquemment qui me tient, me demande.
Souvent par trop d'éclat j'embarrasse en hyver.
A ne se pas tromper pour lors la peine est grande.

Adrien-de Vincheguerre.

Digitized by Google

*LETTRE à Madame de M***, en lui envoyant le Logogryphe suivant.*

MADAME, vous êtes charmante. Cette expreſſion n'eſt pas bien relevée, elle eſt naturelle au moins : je n'entrerai à cet égard dans aucun détail, parce que quand on commence une lettre, on doit ſonger qu'il la faut finir. Oui, vous êtes charmante : pour en être certaine (car ſur cette matiere je vous connois un peu incrédule), montrez-vous dans une compagnie d'hommes & de femmes, regardez quelle joie & quel chagrin vous inſpirerez. Je vous laiſſe l'application de ces deux ſentimens contraires. Vous murmurez déja, j'en ſuis fâché ; mon plaiſir, à moi, eſt d'accabler la modeſtie que je vois acharnée à ſe ſoutenir ; pardonnez-le moi, je me réjouis ſi rarement ! Il s'offre une belle occaſion, j'en profite.

Vous avez de l'eſprit, Madame, & d'autant plus que vous n'en voulez jamais avoir : vous écoutez tout le monde avec complaiſance, vous attendez tranquillement qu'on vous preſſe de parler ; mais vos yeux ſont toujours de la converſation, & ſe font parfaitement entendre au défaut

Digitized by Google

de votre bouche. Voilà ce qu'en toute une année je n'aurois point le courage de vous dire en face : je suis plus hardi à vous l'écrire. Vous n'êtes pas à votre aise, que voulez-vous ? J'ai destiné cette lettre à vous faire proprement souffrir ; il n'est pas défendu, je crois, de prendre sa revanche : il y a assez long-temps que c'est votre tour. J'abrégerai pourtant votre supplice ou votre éloge, c'est la même chose. Un mot sur votre caractere, & je me tais.

Vous êtes, Madame, extrêmement sensible aux peines d'autrui : il n'y a que celles de vos Amans que vous ne plaignez point. Ce n'est pas, par parenthese, l'endroit de votre histoire le plus admirable. Vous êtes obligeante, vous en faites un mystere, mais tous les cœurs ne sont point ingrats. Une humeur douce & invariable acheve l'ouvrage de la beauté ; vous traitez de grace la justice qu'on vous rend : ce n'est point chez vous une ruse de l'amour-propre, vous ne connoissez d'autre art que celui d'être ce que vous êtes. Tous les hommes, hors les fats, vous estiment, s'ils ne vous aiment ; & si quelque femme se trouve déplacée auprès de vous, c'est sa faute.

Que conclure de ce petit nombre de

Digitized by Google

vérités ? Que vous êtes charmante, & que je ne puis raisonnablement vous refuser un *Logogryphe* que vous me demandez. C'étoit au college, ma plus forte occupation ; je m'en suis bientôt lassé : je redeviens écolier pour vous, soyez mon précepteur ; & si je remplis bien mon devoir, récompensez-moi.

C'est à votre toilette, Madame, que vous vous amusez de ces sortes d'ouvrages : quelle distraction ! elle est incroyable. Mon *Logogryphe* est aisé & court, parce que je veux vous procurer le plaisir de le deviner en une séance, & que vous ne les faites pas longues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Chartrait, près Melun, ce 3 Novembre 1757.

LOGOGRYPHE

*A Madame de M***.*

Je suis mauvais ou je suis bon,
Aimable Orphise, c'est selon.
Je cause des desirs à plus d'une fillette,
Et la femme (ce n'est pas vous,
Car je ne vous offris jamais rien que de doux)
De m'avoir accepté presque toujours regrette,
De ce regret, de ce chagrin,

Digitized by Google

Mon ſein cruel & bienfaiſant renferme
Et l'Auteur & le Médecin :
Du trouble ce dernier porte avec lui le germe,
Et s'il n'eſt circonſpect, l'autre en eſt plus brutal.
Je vous préſente encor ce dont vous n'avez guere,
Et ſurquoi le beau ſexe eſt rarement ſincere ;
Ce que j'arrange ici tant bien que mal,
Le rudiment d'un art où chacun vous admire,
Le charitable cri de votre gros Cocher,
De votre petite *Zaïre* (1),
Ce qui vous défendroit, Orphiſe, d'approcher ;
Enfin, & pour notre martyre,
Ce que tous vos appas ſçavent ſi bien nous dire.

Par l'Anonyme de Chartrait, par Melun.

(1) *Sa chienne.*

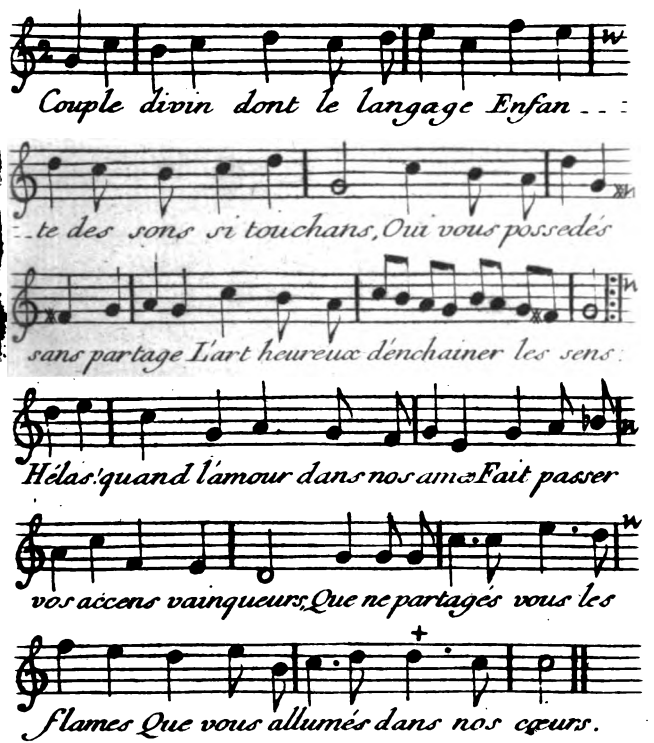
CHANSON

A deux Demoiſelles ſur la délicateſſe de leur voix.

COUPLE divin, dont le langage
Enfante des ſons ſi touchans :
Oui, vous poſſédez, ſans partage,
L'art heureux d'enchaîner les ſens :
Hélas ! quand l'amour dans nos ames
Fait paſſer vos accens vainqueurs,
Que ne partagez-vous les flammes
Que vous allumez dans nos cœurs !

BLAN.

Digitized by Google



Gravé par Mlle. Labassée.

Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Eloge de M. du Marsais.

La vie sédentaire & obscure de la plûpart de Gens de Lettres offre, pour l'ordinaire, peu d'événemens, surtout quand leur fortune n'a pas répondu à ce qu'ils avoient mérité par leurs travaux. M. du Marsais a été de ce nombre. Il a vécu pauvre, & presqu'ignoré dans le sein d'une patrie qu'il avoit instruite. Le détail de sa vie n'occupera donc dans cet éloge que la moindre place, & nous nous attacherons principalement à l'analyse raisonnée de ses ouvrages. Par-là nous acquitterons, autant qu'il est en nous, les obligations que l'Encyclopédie & les Lettres ont eues à ce Philosophe : nous devons d'autant plus d'honneur à sa mémoire, que le sort lui en a plus refusé de son vivant, & l'histoire de ses écrits est le plus beau monument que nous puissions lui consacrer. Cette histoire remplira d'ailleurs le principal but que nous nous proposons dans

Digitized by Google

nos éloges, d'en faire un objet d'instruction pour nos Lecteurs, & un recueil de Mémoires sur l'état présent de la philosophie parmi nous.

César Chesneau, sieur du Marsais, Avocat au Parlement de Paris, naquit à Marseille le 17 Juillet 1676. Il perdit son pere au berceau, & resta entre les mains d'une mere qui laissa dépérir la fortune de ses enfans par un désintéressement romanesque; sentiment louable dans son principe, estimable peut-être dans un Philosophe isolé, mais blâmable dans un chef de famille. Le jeune du Marsais étoit d'autant plus à plaindre, qu'il avoit aussi perdu en très-bas âge, & peu après la mort de son pere, deux oncles d'un mérite distingué, dont l'un, Nicolas Chesneau, sçavant Médecin, est auteur de quelques Ouvrages (1). Ces oncles lui avoient laissé une

(1) Ces Ouvrages sont, 1°. *la Pharmacie théorique*. Paris, Fréderic Léonard, 1679, *in*-4°. Il en donna en 1682 une seconde édition fort augmentée.

2°. Un Traité de Chymie à la suite de cette seconde édition.

3°. *Observationum Nicolai Chesneau, Massiliensis, Doctoris Medici, libri V, in*-8°. Paris, Léonard, 1672.

4°. Discours & Abrégé des vertus & propriétés des Eaux de Barbotan, en la Comté d'Armagnac. Bordeaux, 1679, *in*-8°.

bibliotheque

Digitized by Google

bibliotheque nombreuse & choisie, qui, bientôt après leur mort, fut vendue presqu'en entier à un prix très-modique. L'enfant, qui n'avoit pas encore atteint sa septieme année, pleura beaucoup de cette perte, & cachoit tous les livres qu'il pouvoit soustraire. L'excès de son affliction engagea sa mere à mettre à part quelques livres rares, pour les lui réserver quand il seroit en âge de les lire; mais ces livres mêmes furent dissipés peu de temps après: il sembloit que la fortune, après l'avoir privé de son bien, cherchât encore à lui ôter tous les moyens de s'instruire.

L'ardeur & le talent se fortifierent en lui par les obstacles: il fit ses études avec succès chez les Peres de l'Oratoire de Marseille; il entra même dans cette Congrégation, une de celles qui ont le mieux cultivé les Lettres, & la seule qui ait produit un Philosophe célebre, parce qu'on y est moins esclave que dans les autres, & moins obligé de penser comme ses Supérieurs. Mais la liberté dont on y jouit n'étoit pas encore assez grande pour M. du Marsais. Il en sortit donc bientôt, vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans, s'y maria,

On a fait à Leyde, en 1719, une nouvelle édition des Ouvrages de Chesneau; mais on a oublié les deux premiers.

Digitized by Google

& fut reçu Avocat le 10 Janvier 1704. Il s'attacha à un célebre Avocat au Conseil, sous lequel il commençoit à travailler avec succès. Des espérances trompeuses qu'on lui donna, lui firent quitter cette profession. Il se trouva sans état & sans bien, chargé de famille, & ce qui étoit encore plus triste pour lui, accablé de peines domestiques. L'humeur chagrine de sa femme, qui croyoit avoir acquis par une conduite sage le droit d'être insociable, fit repentir plusieurs fois notre Philosophe d'avoir pris un engagement indissoluble. Il regrette à cette occasion, dans un écrit de sa main, trouvé après sa mort parmi ses papiers, que notre Religion, si attentive aux besoins de l'humanité, n'ait pas permis le divorce aux particuliers, comme elle l'a quelquefois permis aux Princes : il déplore la condition de l'homme qui, jetté sur la terre au hazard, ignorant les malheurs, les passions, & les dangers qui l'attendent, n'acquiert d'expérience que par ses fautes, & meurt sans avoir eu le temps d'en profiter.

M. du Marsais aimant mieux se priver du nécessaire que du repos, abandonna à sa femme le peu qu'il avoit de bien, & par le conseil de ses amis entra chez M. le Président de Maisons, pour veiller à l'édu-

Digitized by Google

cation de son fils : c'est le même que M. de Voltaire a célébré dans plusieurs endroits de ses Œuvres, qui dès l'âge de vingt-sept ans fut reçu dans l'Académie des Sciences, & dont les connoissances & les lumieres faisoient déja beaucoup d'honneur à son maître, lorsqu'il fut enlevé à la fleur de son âge.

Ce fut dans cette maison, & à la priere du pere de son Eleve, que M. du Marsais commença son ouvrage sur les Libertés de l'Eglise Gallicane, qu'il acheva ensuite pour M. le Duc de la Feuillade, nommé par le Roi à l'ambassade de Rome. Il étoit persuadé que tout François doit connoître les principes de cette importante matiere, généralement adoptés dans le premier âge du Christianisme, obscurcis depuis par l'ignorance & la superstition, & que l'Eglise de France a eu le bonheur de conserver presque seule. Mais cet objet qui nous intéresse de si près, est rarement bien connu de ceux même que leur devoir oblige de s'en occuper. Les sçavans écrits de MM. Pithou & Dupuy sur nos libertés, un peu rebutans par la forme, sont trop peu lus chez une Nation qui compte pour rien le mérite d'instruire, quand il n'est pas accompagné d'agrément, & qui préfere l'ignorance de ses droits à l'ennui de les

Digitized by Google

apprendre. M. du Marsais, plein du desir d'être utile à ses Concitoyens, entreprit de leur donner sur ce sujet un ouvrage précis & méthodique, assez intéressant par les détails pour attacher la paresse même; où la jurisprudence fût guidée par une philosophie lumineuse, & appuyée d'une érudition choisie, répandue sobrement & placée à propos. Tel fut le plan qu'il se forma, & qu'il a exécuté avec succès; si néanmoins dans le siecle où nous vivons, tant de science & de logique est nécessaire pour prouver que le souverain Pontife peut se tromper comme un autre homme; que le Chef d'une Religion de paix & d'humilité ne peut dispenser ni les peuples de ce qu'ils doivent à leurs Rois, ni les Rois de ce qu'ils doivent à leurs peuples; que tout usage qui va au détriment de l'état est injuste, quoique toléré ou même revêtu d'une autorité apparente; que le pouvoir des Souverains est indépendant des Pasteurs; que les Ecclésiastiques enfin doivent donner aux autres Citoyens l'exemple de la soumission aux loix.

Le Traité de M. du Marsais, sous le titre d'*Exposition de la doctrine de l'Eglise Gallicane par rapport aux prétentions de la Cour de Rome*, est divisé en deux parties. L'Auteur établit dans la premiere les prin-

Digitized by Google

cipes généraux ſur leſquels ſont fondées les deux Puiſſances, la ſpirituelle & la temporelle : dans la ſeconde, il fait uſage de ces principes pour fixer les bornes du pouvoir du Pape, de l'Egliſe & des Evêques. Un petit nombre de maximes générales appuyées par la raiſon, par nos loix & par nos annales, & les conſéquences qui réſultent de ces maximes ſont toute la ſubſtance de l'ouvrage.

Ceux qui croiront avoir beſoin de recourir à l'Hiſtoire eccléſiaſtique pour ſe prémunir contre l'infaillibilité que les Ultramontains attribuent, ſans la croire, aux ſouverains Pontifes, peuvent lire les preuves de la huitieme maxime : ils y verront S. Pierre repris par S. Paul, & reconnoiſſant qu'il s'étoit trompé ; le Pape Eleuthere approuvant d'abord les prophéties des Montaniſtes, qu'il proſcrivit bientôt après ; Victor blâmé par Saint Irenée, pour avoir excommunié mal-à-propos les Evêques d'Aſie ; Libere ſouſcrivant aux formules des Ariens ; Honorius anathématiſé, comme Monothélite, au ſixieme Concile général, & ſes écrits brûlés ; Jean XXII, au quatorzieme ſiecle, condamné par la Sorbonne ſur ſon opinion de la viſion béatifique, & obligé de ſe rétracter ; enfin le grand nombre de contra-

Digitized by Google

dictions qui se trouvent dans les décisions des Papes, & l'aveu même que plusieurs ont fait de n'être pas infaillibles, dans un temps où ils n'avoient point d'intérêt à le soutenir. Les faits qui peuvent servir à combattre des prétentions d'un autre genre, sont recueillis dans cet ouvrage avec le même choix & la même exactitude. On y lit que Grégoire VII, celui qui a le premier levé l'étendard de la rébellion contre les Rois, se repentit en mourant de cette usurpation, & en demanda pardon à son Prince & à toute l'Eglise; que Ferdinand, si mal à-propos nommé le Pieux, & si digne du nom de traître, enleva la Navarre à la maison de France, sur une simple Bulle du Pape Jules II; que la Cour de Rome, si on en croit nos Jurisconsultes, a évité pour cette raison, autant qu'elle l'a pu, de donner à nos Rois le titre de Rois de Navarre; omission, au reste, peu importante en elle-même, & que nos Rois ont sans doute regardée comme indifférente à leur grandeur, le nom de Rois de France étant le plus beau qu'ils puissent porter. Enfin M. du Marsais ajoute que les Bulles de Sixte V & de Grégoire XIV contre Henri IV, furent un des plus grands obstacles que trouva ce Prince pour remonter sur le trône de ses peres. Il fait voir

Digitized by Google

encore, ce qui n'eſt pas difficile, que l'abſolution (réelle ou ſuppoſée) donnée à la nation Françoiſe par le Pape Zacharie, du ſerment de fidélité qu'elle avoit fait aux deſcendans de Clovis, ne diſpenſoit point la Nation de ce ſerment; d'où il s'enſuit que la race de Hugues Capet a pu légitimement recevoir de cette même Nation une couronne que la race de Charlemagne avoit enlevée aux héritiers légitimes.

Non ſeulement, ajoute l'Auteur, les Papes n'ont aucun pouvoir ſur les Empires; ils ne peuvent même, ſans la permiſſion des Princes, rien recevoir des ſujets à quelque titre que ce puiſſe être. Jean XXII ayant entrepris de faire une levée d'argent ſur notre Clergé, Charles le Bel s'y oppoſa d'abord avec vigueur; mais enſuite le Pape lui ayant donné la dixme des Egliſes pendant deux ans, le Roi, pour reconnoître cette condeſcendance par une autre, lui permit de lever l'argent qu'il vouloit. Les chroniques de S. Denis, citées par M. du Marſais, racontent cette convention avec la ſimplicité de ces temps-là: « Le Roi, diſent-elles, conſidérant » *donne-m'en, je t'en donrai*, octroya au » Pape de lever. »

L'Auteur prouve avec la même facilité, par le raiſonnement & par l'hiſtoire, les

Digitized by Google

maximes qui ont rapport à la jurisdiction ecclésiastique des Evêques, & qui sont une partie si essentielle de nos libertés. Selon l'aveu d'un des plus saints Pontifes de l'ancienne Eglise, les Evêques ne tiennent pas leur autorité du Pape, mais de Dieu même : ils n'ont donc pas besoin de recourir au S. Siege pour condamner des erreurs, ni, à plus forte raison, pour des points de discipline. Ils ont droit de juger avant le Pape & après le Pape; ce n'a été qu'à l'occasion de l'affaire de Jansénius en 1650, qu'ils se sont adressés à Rome avant que de prononcer eux-mêmes. L'usage des appellations au Pape n'a jamais été reçu en Orient, & ne l'a été que fort tard en Occident. L'Evêque de Rome n'ayant de jurisdiction immédiate que dans son Diocese, ne peut excommunier ni nos Rois, ni leurs sujets, ni mettre le Royaume en interdit. C'est par les Empereurs, & non par d'autres, que les premiers Conciles généraux ont été convoqués; & le Pape même n'y a pas toujours assisté, soit en personne, soit par ses Légats. Ces Conciles ont besoin d'être autorisés, non par l'approbation du Pape, mais par la Puissance séculiere, pour faire exécuter leurs loix. Enfin c'est aux Rois à convoquer les Conciles de leur nation, & à les dissoudre.

Digitized by Google

Il faut au reste, comme M. du Marsais l'observe après plusieurs Ecrivains, distinguer avec soin la Cour de Rome, le Pape & le S. Siege : on doit toujours conserver l'unité avec celui-ci, quoiqu'on puisse désapprouver les sentimens du Pape & l'ambition de la Cour de Rome. Il est triste, ajoute-t'il, qu'en France même on n'ait pas toujours sçu faire cette distinction si essentielle ; & que plusieurs Ecclésiastiques, & surtout certains Ordres Religieux, soient encore sécretement attachés parmi nous aux sentimens ultramontains, qui ne sont pas même regardés comme de foi dans les pays d'Inquisition.

M. du Marsais dit à la fin de son livre, qu'il avoit eu dessein d'y joindre une dissertation historique qui exposât par quels degrés les Papes sont devenus Souverains. Cette matiere, aussi curieuse que délicate, étoit bien digne d'être traitée par un Philosophe, qui sans doute auroit sçu se garantir également du fiel & de la flatterie. En avouant le mal que quelques Papes ont fait pour devenir Princes, il n'auroit pas laissé ignorer le bien que plusieurs ont fait depuis qu'ils le sont devenus : aux entraves funestes que la philosophie a reçues par quelques constitutions apostoliques, il eût opposé la renaissançe des Arts en Eu-

Digitized by Google

rope, presqu'uniquement dûe à la magnificence & au goût des souverains Pontifes. Il n'eût pas manqué d'observer qu'aucune liste de Monarque ne présente, à nombre égal, autant d'hommes dignes de l'attention de la postérité. Enfin il se fût conformé sur cette matiere à la maniere de penser du Public qui, malgré sa malignité naturelle, est aujourd'hui trop éclairé sur la Religion, pour faire servir d'argumens contr'elle les scandales donnés par quelques Chefs de l'Eglise. L'indifférence avec laquelle on recevroit maintenant parmi nous une satyre des Papes, est une suite heureuse & nécessaire des progrès de la philosophie dans ce siecle.

Nous sçavons, & nous l'apprenons avec regret au Public, que M. du Marsais se proposoit encore de joindre à son Ouvrage l'examen impartial & pacifique d'une querelle importante, qui tient de près à nos libertés, & que tant d'Ecrivains ont agitée dans ces derniers temps avec plus de chaleur que de logique. L'Auteur, en Philosophe éclairé & en Citoyen sage, avoit réduit toute cette querelle aux questions suivantes, que nous nous bornerons sagement à énoncer, sans entreprendre de les résoudre. Si une société d'hommes qui croit devoir se gouverner à certains égards

Digitized by Google

par des loix indépendantes de la Puissance temporelle, peut exiger que cette Puissance concoure au maintien des loix ? Si dans les pays nombreux, où l'Eglise ne fait avec l'Etat qu'un même corps, la liberté absolue que les Ministres de la Religion reclament dans l'exercice de leur ministere, ne leur donneroit pas un droit qu'ils sont bien éloignés de prétendre sur les privileges & sur l'état des Citoyens ? En cas que cet inconvénient fût réel, quel parti les Législateurs devroient prendre pour le prévenir ? ou de mettre au pouvoir spirituel de l'Eglise des bornes qu'elle croira toujours devoir franchir, ce qui entretiendra dans l'Etat la division & le trouble ; ou de tracer entre les matieres spirituelles & les matieres civiles une ligne de séparation invariable ? Si les principes du Christianisme s'opposeroient à cette séparation, & si elle ne produiroit pas insensiblement & sans effort, la tolérance civile, que la politique a conseillée à tant de Princes & à tant d'Etats ?

Telles étoient les questions que M. du Marsais se proposoit d'examiner : éloigné, comme il l'étoit, de tout fanatisme par son caractere, & de tout préjugé par ses réflexions, personne n'étoit plus en état de traiter cet important sujet avec la modé-

Digitized by Google

ration & l'équité qu'il exige. Mais comme ce n'eſt point par des livres qu'on ramene au vrai des eſprits ulcérés ou prévenus, cette modération & cette équité n'euſſent peut-être ſervi qu'à lui faire des ennemis puiſſans & implacables. Quoique les matieres qu'il a diſcutées dans ſon Ouvrage, ſoient beaucoup moins délicates que celle-ci, quoiqu'en traitant ces matieres, il préſente la vérité avec toute la prudence dont elle a beſoin pour ſe faire recevoir, il ne jugea pas à propos de laiſſer paroître de ſon vivant ſon *Expoſition des Libertés de l'Egliſe Gallicane.* Il craignoit, diſoit-il, des perſécutions ſemblables à celles que M. Dupuy, le défenſeur de ces libertés dans le dernier ſiecle, avoit eu à ſouffrir de quelques Evêques de France, déſavoués ſans doute en cela par leurs Confreres. La ſuite de cet éloge fera voir d'ailleurs que M. du Marſais avoit de grands ménagemens à garder avec l'Egliſe, dont il avoit pourtant défendu les droits plus encore qu'il ne les avoit bornés. Il ſe plaint dans une eſpece d'introduction qui eſt à la tête de ſon livre, qu'on ne puiſſe expoſer impunément en France la doctrine conſtante du Parlement & de la Sorbonne ſur l'indépendance de nos Rois & ſur les droits de nos Evêques, tandis que chez les Na-

Digitized by Google

tions imbues des opinions contraires, tout parle publiquement & sans crainte contre la justice & la vérité. Nous ignorons si ces plaintes étoient fondées dans le temps que M. du Marsais écrivoit; mais la France connoît mieux aujourd'hui ses vrais intérêts. Ceux entre les mains desquels le manuscrit de l'Auteur est tombé après sa mort, moins timides ou plus heureux que lui, en ont fait part au Public. Les ouvrages pleins de vérités hardies & utiles, dont le genre humain est de temps en temps redevable au courage de quelque homme de lettres, sont aux yeux de la postérité la gloire des Gouvernemens qui les protegent, la censure de ceux qui ne sçavent pas les encourager, & la honte de ceux qui les proscrivent.

La suppression de ce livre eût été sans doute une perte pour les Citoyens; mais les Philosophes doivent regretter encore plus que M. du Marsais n'ait pas publié sa *Réponse à la critique de l'Histoire des Oracles.* On n'a trouvé dans ses papiers que des fragmens imparfaits de cette réponse, à laquelle il ne paroît pas avoir mis la derniere main. Pour la faire connoître en détail, il faut reprendre les choses de plus haut.

Feu M. de Fontenelle avoit donné en

Digitized by Google

1686, d'après le Médecin Vandale, l'Histoire des Oracles, un de ses meilleurs ouvrages, & peut être celui de tous auquel le suffrage (1) unanime de la postérité est le plus assuré. Il y soutient, comme tout le monde sçait, que les oracles étoient l'ouvrage de la superstition & de la fourberie, & non celui des démons, & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jesus-Christ. Le P. Baltus, Jésuite, vingt ans après la publication de ce livre, crut qu'il étoit de son devoir d'en prévenir les effets dangereux, & se proposa de le réfuter. Il soutint, avec toute la modération qu'un Théologien peut se permettre, que M. de Fontenelle avoit attaqué des principales preuves du Christianisme, pour avoir prétendu que les Prêtres payens étoient des imposteurs ou des dupes. Cependant en avançant une opinion si singuliere, le Critique avoit eu l'art de lier son systême à la Religion, quoiqu'il y soit réellement contraire par les armes qu'il peut fournir aux incrédules. La cause du Philosophe

(1) Il n'y a peut-être qu'une phrase à retrancher de cet Ouvrage : ce sont ces deux lignes de la préface : « Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le sublime *qu'à son corps défendant* : » il est si peu naturel ! J'avoue que le style bas *est* » *encore quelque chose de pis.* »

Digitized by Google

étoit juste, mais les dévots étoient soulevés, & s'il répondoit, il étoit perdu. Il eut donc la sagesse de demeurer dans le silence, & de s'abstenir d'une défense facile & dangereuse, dont le Public l'a dispensé depuis en lisant tous les jours son Ouvrage, & en ne lisant point celui de son Adversaire. M. du Marsais, jeune encore, avide de se signaler, & n'ayant à risquer ni places, ni fortune, entreprit de justifier M. de Fontenelle contre les imputations du P. Baltus. Il accusoit le Critique de n'avoir point entendu les Peres de l'Eglise, & de ne les avoir pas cités exactement; il lui reprochoit des méprises considérables, & un plagiat moins excusable encore du Professeur Mœbius, qui avoit écrit contre Vandale. Assuré de la bonté de sa cause, le défenseur de M. de Fontenelle ne craignit point de faire part de son ouvrage à quelques Confreres du P. Baltus: il ne vouloit par cette démarche que donner des marques de son estime à une Société long-temps utile aux Lettres, & qui se souvient encore aujourd'hui avec complaisance du crédit & des hommes célebres qu'elle avoit alors. Nous avons peine à nous persuader que dans une matiere aussi indifférente en elle-même, cette Société se soit crue blessée par l'attaque d'un

Digitized by Google

de ses membres : nous ignorons par qui & comment la confiance de M. du Marsais fut trompée ; mais elle le fut. On travailla efficacement à empêcher l'impression & même l'examen de l'ouvrage : on accusa faussement l'Auteur d'avoir voulu le faire paroître sans approbation ni privilege, quoique son Adversaire eût pris la même liberté. Il représenta en vain que ce livre avoit été approuvé par plusieurs personnes sçavantes & pieuses, & qu'il demandoit à le mettre au jour, non par vanité d'Auteur, mais pour prouver son innocence : il offrit inutilement de le soumettre à la censure de la Sorbonne, de le faire même approuver par l'Inquisition, & imprimer avec *la permission des Supérieurs* dans les terres du Pape. On étoit résolu de ne rien écouter, & M. du Marsais eut une défense expresse de faire paroître son livre, soit en France, soit ailleurs. Cet événement de sa vie fut la premiere époque, & peut-être la source des injustices qu'il essuya. On n'avoit point eu de peine à prévenir contre lui un Monarque respectable alors dans sa vieillesse, & d'une délicatesse louable sur tout ce qu'il croyoit blesser la Religion : on lui avoit inspiré quelques soupçons sur la maniere de penser de l'Antagoniste du P. Baltus, espece d'armes dont

Digitized by Google

on n'abuſe que trop ſouvent auprès des Princes pour perdre le mérite ſans appui, ſans hypocriſie & ſans intrigue. L'Auteur abandonna donc entiérement ſon ouvrage; & le P. Baltus libre de la guerre dont il étoit menacé, entra dans une carriere plus convenable à ſon état. Il avoit trop légérement ſacrifié les prémices de ſa plume à défendre, ſans le vouloir, les Oracles des Payens; il l'employa plus heureuſement dans la ſuite à un objet ſur lequel il n'avoit point de contradictions à craindre, à la défenſe des prophéties de la Religion Chrétienne.

Comme l'ouvrage de M. du Marſais ſur les oracles n'a point paru, nous tâcherons d'en donner quelqu'idée à nos Lecteurs d'aprés les fragmens qui nous ont été remis. La préface contient quelques réflexions générales ſur l'abus qu'on peut faire de la Religion en l'étendant à des objets qui ne ſont pas de ſon reſſort; on y expoſe enſuite le deſſein & le plan de l'ouvrage, dans lequel il paroît qu'on s'eſt propoſé trois objets; de prouver que les démons n'étoient point les auteurs des oracles; de répondre aux objections du P. Baltus; d'examiner enfin le temps auquel les oracles ont ceſſé, & de faire voir qu'ils ont ceſſé d'une maniere naturelle.

Digitized by Google

Le desir si vif & si inutile de connoître l'avenir, donna naissance aux Oracles des Payens. Quelques hommes adroits & entreprenans mirent à profit la curiosité du peuple pour le tromper : il n'y eut point en cela d'autre magie ; l'imposture avoit commencé l'ouvrage, le fanatisme l'acheva : car un moyen infaillible de faire des fanatiques, c'est de persuader avant que d'instruire ; quelquefois même certains Prêtres ont pu être la dupe des oracles qu'il rendoient ou qu'ils faisoient rendre, semblables à ces Empyriques, dont les uns participent à l'erreur publique qu'ils entretiennent, les autres en profitent sans la partager.

C'est par la foi seule que nous sçavons qu'il y a des démons : c'est donc par la foi seule que nous pouvons apprendre ce qu'ils sont capables de faire dans l'ordre surnaturel ; & puisque la révélation ne leur attribue pas les oracles, elle nous permet de croire que ces oracles n'étoient pas leur ouvrage. Lorsqu'Isaïe défia les Dieux des Payens de prédire l'avenir, il ne mit point de restrictions à ce défi, qui n'eût plus été qu'imprudent, si en effet les démons avoient eu le pouvoir de prophétiser. Daniel ne crut pas que le serpent des Babyloniens fût un démon. Il *rit* en Philo-

Digitized by Google

ſophe, dit l'Ecriture, de la crédulité du Prince & de la fourberie des Prêtres, & empoiſonna le ſerpent. D'ailleurs les Partiſans même des oracles conviennent qu'il y en a eu de faux, & par-là ils nous mettent en droit (s'il n'y a pas de preuve évidente du contraire) de les regarder ſans exception comme ſuppoſés : tout ſe réduiſoit à cacher plus ou moins adroitement l'impoſture. Enfin les payens mêmes n'ont pas cru généralement que les oracles fuſſent ſurnaturels. De grandes ſectes de Philoſophes, entr'autres les Epicuriens, ſe vantoient, comme les Chrétiens, de faire taire les Oracles & de démaſquer les Prêtres. Valere-Maxime & d'autres diſent, il eſt vrai, que des ſtatues ont parlé ; mais l'Ecriture dément ce témoignage, en nous apprenant que les ſtatues ſont muettes. Les Hiſtoriens prophanes, lorſqu'ils racontent ſur un ſimple oui-dire des faits extraordinaires, ſont moins croyables que les Hiſtoriens de la Chine ſur l'antiquité qu'ils donnent au monde. Caſaubon ſe moque avec raiſon d'Hérodote, qui rapporte ſérieuſement pluſieurs de ces oracles ridicules de l'antiquité, & d'autres prodiges de la même force.

Si les oracles n'euſſent pas été une fourberie, l'idolatrie n'eût plus été qu'un

Digitized by Google

malheur excusable, parce que les Payens n'auroient eu aucun moyen de découvrir leur erreur par la raison, le seul guide qu'ils eussent alors. Quand une fausse religion, ou quelque secte que ce puisse être, vante les prodiges opérés en sa faveur, & qu'on ne peut expliquer ces prodiges d'une maniere naturelle, il n'y a qu'un parti à prendre, celui de nier les faits. Rien n'est donc plus conforme aux principes & aux intérêts du christianisme, que de regarder le paganisme comme un pur ouvrage des hommes, qui n'a subsisté que par des moyens humains. Aussi l'Ecriture ne donne à l'idolâtrie qu'une origine toute naturelle, & la plûpart des Peres paroissent penser de même. Plusieurs d'entr'eux ont expressément traité les oracles d'impostures, & aucun n'a prétendu que ce sentiment offensât la Religion : ceux même qui n'ont pas été éloignés de croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans les oracles, paroissent n'y avoir été déterminés que par une façon particuliere de penser tout-à-fait indépendante des vérités fondamentales du Christianisme. Selon la plûpart des Payens, les Dieux étoient les auteurs des oracles favorables, & les mauvais génies l'étoient des oracles funestes ou trompeurs. Les Chrétiens pro-

Digitized by Google

siterent de cette opinion pour attribuer les oracles aux démons : ils y trouvoient d'ailleurs un avantage; ils expliquoient par cette supposition, le merveilleux apparent qui les embarrassoit dans certains oracles. Un faux principe où ils étoient, servoit à les fortifier dans cette idée ; ils croyoient les démons corporels, & S. Augustin s'est expressément rétracté d'avoir donné de semblables explications. Les Chrétiens modernes ont eu des idées plus épurées & plus saines sur la nature des démons ; mais en rejettant le principe, plusieurs ont retenu la conséquence. C'est donc en vain que certains Auteurs Ecclésiastiques, qui n'ont pas dans l'Eglise l'autorité des Peres, & qui croyoient que les démons étoient des animaux d'un esprit aérien, nous rapportent de faux oracles, dont ils prétendent tirer des argumens en faveur de la Religon. Il faut mettre ces faits & les raisonnemens qui en sont la suite, à côté des relations de la Légende dorée, du corbeau excommunié pour avoir volé la bague de l'Abbé Conrad, & des extravagances que l'imbécillité a débitées sur les prétendus hommages que les animaux ont rendus à nos redoutables mysteres. Rien n'est plus propre à avilir la Religion (si quelque chose peut l'avilir), rien n'est

Digitized by Google

du moins plus nuisible auprès des peuples à une cause si respectable, que de la défendre par des preuves foibles ou absurdes; c'est Osa qui croit que l'Arche chancele, & qui ose y porter la main.

Le P. Baltus abuse évidemment des termes, quand il prétend que l'opinion qui attribue les oracles aux malins esprits, est une vérité enseignée par la tradition; puisqu'on ne doit regarder comme des vérités de tradition & par conséquent de foi, que celles qui ont été constamment reconnues pour telles par l'Eglise : le défenseur des Oracles se contredit ensuite lui-même, quand il avoue que l'opinion qu'il soutient n'est que de foi humaine, c'est-à-dire du genre des choses qu'on peut se dispenser de croire sans cesser d'être Chrétien. Mais en cela il tombe dans une autre contradiction, puisque la foi humaine ne peut tomber que sur ce qui est de l'ordre naturel, & que les oracles selon lui n'en sont pas. Le témoignage des Historiens de l'antiquité, ajoute M. du Marsais, est formellement contraire à ce que le P. Baltus prétend, que jamais les oracles n'ont été rendus par des statues creuses : mais quand cette prétention seroit fondée, elle seroit favorable à la cause de M. de Fontenelle, puisqu'il est encore plus aisé de faire parler un

Digitized by Google

Prêtre qu'une ſtatue. Il n'eſt point vrai, comme le dit encore le critique, que ceux qui réduiſent les oracles à des cauſes naturelles, diminuent par ce moyen la gloire de J. C. qui les a fait ceſſer; ce ſeroit au contraire affoiblir véritablement cette gloire, que d'attribuer les oracles aux démons: car le P. Baltus prétend lui-même que Julien dans le ive ſiecle du chriſtianiſme, en évoquant *efficacement* les enfers par la magie & par les enchantemens, en avoit obtenu réponſe. Les permiſſions particulieres que l'Ecriture dit avoir été accordées au démon, ne nous donnent pas droit d'en ſuppoſer d'autres; rien n'eſt plus ridicule dans l'ordre ſurnaturel que l'argument qui prouve l'exiſtence d'un fait miraculeux par celle d'un fait ſemblable. Ajouter foi trop légérement aux prodiges, dans un ſiecle où ils ne ſont plus néceſſaires à l'établiſſement du Chriſtianiſme, c'eſt ébranler, ſans le vouloir, les fondemens de la croyance que l'on doit aux vrais miracles rapportés dans les livres ſaints. On ne croit plus de nos jours aux poſſédés, quoiqu'on croye à ceux de l'Ecriture. Jeſus-Chriſt a été tranſporté par le démon, il l'a permis pour nous inſtruire; mais de pareils miracles ne ſe font plus. La métamorphoſe de Nabuchodonoſor en bête, dont il ne nous eſt

pas permis de douter, n'eſt arrivée qu'une fois. Enfin Saul a évoqué l'ombre de Samuel, & l'on n'ajoute plus de foi aux évocations. Le P. Baltus avoue que les prodiges mêmes racontés par les Peres, ne ſont pas de foi; à plus forte raiſon les prétendus miracles du Paganiſme, qu'ils ont quelquefois daigné rapporter. Si le ſentiment de ces Auteurs (d'ailleurs très-graves) ſur des objets étrangers au Chriſtianiſme, devoit être la regle de nos opinions, on pourroit juſtifier par ce principe le traitement que les Inquiſiteurs ont fait à Galilée.

On aura peine à croire que le P. Baltus ait reproché ſerieuſement à M. de Fontenelle d'avoir adopté ſur les Oracles le ſentiment de l'Anabaptiſte Vandale, comme ſi un Anabaptiſte étoit condamné à déraiſonner en tout, même ſur une matiere étrangere aux erreurs de ſa ſecte. La réponſe de M. du Marſais à cette objection, eſt que le Religieux qui a pris la défenſe des Oracles, a ſuivi auſſi le ſentiment du Luthérien Mœbius; & qu'hérétique pour hérétique, un Anabaptiſte vaut bien un Luthérien.

Ceux qui ont avancé que les Oracles avoient ceſſé à la venue de J. C. ne l'ont cru que d'après l'Oracle ſuppoſé ſur l'en-

fant

fant Hébreu ; Oracle regardé comme faux par le P. Baltus lui-même ; aussi prétend-il que les Oracles n'ont pas fini précisément à la venue du Sauveur du monde, mais peu-à-peu, à mesure que J. C. a été connu & adoré. Cette maniere de finir n'a rien de surprenant, elle étoit la suite naturelle de l'établissement d'un nouveau culte. Les faits miraculeux, ou plutôt qu'on veut donner pour tels, diminuent dans une fausse religion, ou à mesure qu'elle s'établit, parce qu'elle n'en a plus besoin, ou à mesure qu'elle s'affoiblit, parce qu'ils n'obtiennent plus de croyance. La pauvreté des peuples qui n'avoient plus rien à donner, la fourberie découverte dans plusieurs Oracles, & conclue dans les autres, enfin les édits des Empereurs chrétiens, voilà les causes véritables de la cessation de ce genre d'imposture : des circonstances favorables l'avoient produit, des circonstances contraires l'ont fait disparoître : ainsi les Oracles ont été soumis à toute la vicissitude des choses humaines. On se retranche à dire que la naissance de J. C. est la premiere époque de leur cessation : mais pourquoi certains démons ont-ils fui tandis que les autres restoient ? D'ailleurs l'Histoire ancienne prouve invinciblement que plusieurs Oracles avoient

Digitized by Google

été détruits avant la venue du Sauveur du monde, par des guerres & par d'autres troubles : tous les Oracles brillans de la Grece n'existoient plus ou presque plus, & quelquefois l'Oracle se trouvoit interrompu par le silence d'un honnête prêtre qui ne vouloit pas tromper le peuple. l'Oracle de Delphes, dit Lucain, est demeuré muet depuis que les Princes craignent l'avenir ; ils ont défendu aux Dieux de parler, & les Dieux ont obéi. Enfin tout est plein dans les Auteurs prophanes d'Oracles qui ont subsisté jusqu'aux ive & v^e siecles, & il y en a encore aujourd'hui chez les idolâtres. Cette opiniâtreté incontestable des Oracles à subsister encore après la venue de J. C. suffiroit pour prouver qu'ils n'ont pas été rendus par les démons, comme le remarquent M. de Fontenelle & son défenseur ; puisqu'il est évident que le fils de Dieu descendant parmi les hommes, devoit tout-à-coup imposer silence aux enfers.

La suite au prochain Mercure.

M. Bellin, Ingénieur de la marine, vient de mettre au jour par ordre du Ministre de la marine, six grandes cartes réduites des Isles Britanniques ; sçavoir l'Angleterre en deux feuilles, l'Ecosse avec les Isles Orcades & Schetland en deux feuilles,

Digitized by Google

& l'Irlande en une feuille ; la sixieme est réduction de ces cinq feuilles en une seule.

Cet Ingénieur a joint aux détails nécessaires pour la navigation, celui de l'intérieur du pays, de sorte que toutes les Villes, Bourgs & Villages un peu considérables y sont marqués, avec les chemins qui conduisent d'un lieu à un autre. Ces cinq cartes sont sur la même échelle, & construite de façon qu'elles peuvent se rapporter & former une seule carte qui devient alors très-grande.

Elles sont accompagnées d'un volume *in*-4°. fort curieux, tant par les détails qu'il contient, que par la beauté de son exécution. Il porte le titre d'*Essai Géographique sur les Isles Britanniques.* Il est divisé en trois parties.

La premiere est une description géographique, suivant l'état actuel, de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande & des Isles Orcades & Schetland, & même des Isles de Jersey, Grenesey & Aurigny, avec des itinéraires pour l'intérieur du pays.

La seconde est un Routier ou Portuland pour la navigation des côtes, contenant les airs de vent, les routes & distances d'un lieu à un autre, les entrées des ports, les mouillages, les dangers, la maniere de les éviter, &c.

335258

Digitized by Google

La troisieme partie est l'analyse des cartes, c'est-à-dire un détail particulier, & un examen critique des auteurs, dont M. Bellin a fait usage, & les moyens qu'il a employés, pour donner à son travail le plus de précision & d'exactitude qui lui étoit possible.

Ce volume est imprimé avec soin, beau papier, beau caractere, & beaucoup d'ordre dans la distribution. Les chapitres sont distingués par des vignettes, & des culs de lampe très-bien gravés, qui ne sont pas de simples ornemens; mais des plans & des vues des principales Villes de l'Angleterre, Ecosse & Irlande : ils sont au nombre de trente-six, outre quatre petites Cartes *in*-4°.

On sent très-bien qu'un ouvrage de cette nature n'est pas susceptible d'extrait; mais pour en donner une idée, nous ne pouvons mieux faire que de suivre ce que l'Auteur dit dès le commencement de son ouvrage, où après avoir exposé l'objet de son travail, il ajoute : « Je ne crains point » d'avouer que, quelques recherches que » j'aye faites pour remplir ce projet, je » sens que toutes les parties ne sont pas » également bien traitées : outre que les » matériaux m'ont manqué dans beaucoup » d'endroits, je n'ai pas toujours trouvé »

Digitized by Google

» dans ceux que j'étois obligé d'employer,
» cette exactitude & cet accord, qui fait
» la sûreté du travail. Ainsi on ne doit
» regarder mon ouvrage que comme un
» essai, qui pourra avec le temps nous
» conduire à des connoissances plus sûres
» & plus étendues. Mais en attendant, j'o-
» se assurer qu'il est d'autant plus utile au-
» jourd'hui, que nous n'avons rien en
» France qui puisse y suppléer. Il y a plus,
» c'est qu'en Angleterre, d'où j'ai
» cependant tiré tous mes matériaux,
» il n'y en a pas dans ce genre d'aussi
» complet. C'est le fruit de bien de
» recherches & d'un long travail, que
» tout le monde n'est pas en état de
» faire. *Non omnia possumus omnes*, dit
» l'Auteur, & il a raison ».

Nous ignorons si cet ouvrage sera public, & s'il sera aisé d'en avoir des exemplaires. Il est imprimé, chez Didot, Libraire-Imprimeur, quay des Augustins, & quoiqu'il soit fait pour le service de la marine, & par les ordres du Ministre, vraisemblablement l'Auteur en aura quelques exemplaires, dont il pourra disposer.

CATALOGUE raisonné de tableaux, desseins & estampes des meilleurs maîtres d'Italie, des Pays-Bas, d'Allemagne,

Digitized by Google

d'Angleterre & de France, qui composent différens cabinets. Par P. Remy. Se distribue *à Paris*, chez le même Libraire.

La vente des desseins, estampes en feuilles & livres d'estampes, a commencé le Lundi 12 de Décembre 1757, rue Poupée, la seconde porte cochere, à gauche, en entrant par la rue Haute-Feuille. La vente des tableaux se fera le 13 de ce mois, & les jours suivans sans discontinuation. On indiquera par affiches le lieu où se fera la vente.

EPHÉMERIDES Troyennes, pour l'année 1758. *A Troyes*, chez la veuve *Michelin*; & se trouve *à Paris*, chez *Duchesne*, rue Saint Jacques au Temple du Goût.

Ce petit ouvrage qui a paru dès l'année derniere, renferme un précis de l'histoire de Troyes, de ses antiquités, & des principaux événemens auxquels cette Ville a eu part; avec un détail raisonné des monumens qu'elle renferme, en sculpture, en peinture & en architecture.

On y a joint quelques observations sur les mœurs, usages & coutumes qui offrent quelque singularité; des remarques sur la situation de la Ville, & sur le local des environs; un mémoire très-discuté sur les

Digitized by Google

foires de Champagne ; enfin une notice de différentes pieces anecdotes, relatives à l'histoire de France, & conservées dans les archives publiques, ou dans quelques cabinets particuliers de cette Ville.

Pour cette année, ces observations, ces remarques ont été considérablement augmentées. Parmi ces additions, on distinguera une suite chronologique & historique des Comtes de Champagne.

Ces Ephémérides ont pour frontispice un plan réduit & gravé en petit, par M. Patte très-habile Artiste, de la façade de l'Hôtel de Ville de Troyes, élevé vers le milieu du dernier siecle, sur les desseins & sous la conduite du celebre François Mansart.

On se propose pour la suite de décorer chaque année le frontispice de cet ouvrage, de quelqu'un des principaux morceaux d'architecture ou de sculpture, dont les Ephémérides offrent la description, le tout gravé par le même maître.

DICTIONNAIRE Cosmographique, historique & politique, en trois ou quatre volumes *in*-4°. par M. Buy-de Mornas, Professeur de Géographie de l'Ecole royale Militaire.

Digitized by Google

Projet de cet Ouvrage.

Mon dessein n'est point de critiquer ici le grand Dictionnaire de Monsieur de la *Martiniere.* C'est sans contredit l'ouvrage le plus étendu que nous connoissions en ce genre : c'est une assez bonne compilation des Dictionnaires géographiques d'*Ortelius*, de *Ferrari*, de *Baudrand*, de *Corneille*, de *Maty*, &c. & je suis obligé d'avouer qu'il m'a été plusieurs fois d'un grand secours : mais qu'il me soit permis de dire que j'y ai remarqué certains défauts qui nuisent beaucoup à sa perfection, & par conséquent à l'utilité dont il peut être.

Je conviens en effet qu'on y trouve quantité d'excellens articles, mais je ne puis m'empêcher d'avertir qu'il s'y en rencontre un grand nombre de faux & de hazardés, qui m'ont plus d'une fois induit en erreur, pour n'avoir pas eu l'attention de les vérifier dans leurs sources. La partie de la Géographie ancienne y est, à la vérité, assez bien traitée, & même détaillée ; cependant je ne conseillerai jamais de s'y fier sans l'avoir justifiée sur les originaux mêmes. Quant à la Géographie moderne elle ne peut guere être d'un grand usage ; elle demande à être refondue presque en

Digitized by Google

entier, à cause des changemens survenus dans la plûpart des états de la terre. Ce Dictionnaire contient d'ailleurs tant de répétitions & de détails minutieux, que l'on pourroit aisément réduire ce grand ouvrage à un cinquieme, si l'on ne vouloit y admettre que ce qu'il y a de bon & d'utile.

J'ajoute que, quelque étendu qu'il soit, il n'est cependant pas complet, & qu'il y manque grand nombre d'articles intéressans sur l'astronomie, par exemple par rapport à la sphere armillaire, sur l'hydrographie, sur la chronologie, au sujet de la division du temps & de la distribution du calendrier, sur l'histoire enfin, relativement à la connoissance des différentes especes de gouvernemens, des érections de terres en Duchés, Comtés, &c. Tribunaux de justice, police, finances, des traités de paix, des siéges, des batailles, &c.

On convient enfin assez généralement, que tout imparfait qu'est ce grand ouvrage, il est d'ailleurs trop volumineux, par conséquent trop coûteux, & par ces deux endroits il ne peut être entre les mains de tout le monde : c'est ce qui a donné naissance au petit Dictionnaire Géographique de M. *Vosgien*, dont le fonds est de

Digitized by Google

Laurent *Echard*. Ce petit ouvrage est assez bien fait, mais il péche par le défaut opposé à celui du Dictionnaire de la Martiniere. Il est trop succinct & trop resserré, par conséquent il ne sçauroit être que de peu d'utilité. Il ne peut servir, tout au plus, qu'à faciliter l'intelligence des nouvelles publiques, & à donner une idée très-superficielle de la Géographie.

Ce sont ces raisons qui m'ont fait penser que ce seroit bien mériter du Public, que de lui donner, sur un plan nouveau, un Dictionnaire Cosmographique & historique, qui étant exempt de tous les défauts que je viens de faire remarquer, réunit en même-temps toutes les perfections que l'on cherche inutilement dans les autres; & voici le projet que j'en ai conçu. Il consiste :

1°. A écarter d'abord de cet ouvrage tous les endroits dont l'existence est douteuse & la position incertaine.

2°. D'y admettre généralement tous ceux qui, quoique de peu d'importance, seront remarquables par quelques grands événemens, quelques traits historiques, comme siége, bataille, traité de paix, &c. & en cela mon ouvrage sera plus complet que celui de M. de la *Martiniere*.

3°. A n'y citer avec quelques détails

Digitized by Google

(à l'égard des lieux qui portent le même nom) que ceux qui sont les plus connus & les plus dignes d'attention, & à se contenter d'indiquer simplement les autres.

4°. A resserrer & à élaguer les articles trop longs du Dictionnaire de la *Martiniere*, dont je ferai usage, & qui ne servent qu'à grossir le volume en retranchant les inutilités, évitant les répétitions, ainsi que les détails minutieux & tout ce qui n'offre à l'esprit rien d'utile & de nécessaire.

5°. de n'admettre dans ce Dictionnaire aucun article, que l'on n'ait exactement vérifié auparavant, en consultant à ce sujet les Auteurs plus sûrs, & puisant toujours dans les meilleures sources.

6°. A donner à la suite de chaque article la liste des Auteurs les plus véridiques & des voyageurs les plus exacts que l'on peut consulter, & à indiquer les meilleures cartes géographiques auxquelles on doit avoir recours relativement à ces articles.

7°. Enfin à faire attention dans la composition des articles qui formeront cet ouvrage. 1°. De rapporter, autant qu'il se pourra, l'étymologie du nom, qui étant ordinairement tiré de la situation du lieu, de sa figure, de quelques faits mémora-

Digitized by Google

bles, ou de quelques personnes célébres; ne servira pas peu à faire connoître l'endroit dont on parle. 2°. D'en marquer avec précision la position, les bornes, le climat & l'étendue, sa distance, tant de la capitale de la province, que de celle de tout le pays en général. 3°. D'y joindre toutes les particularités historiques, astronomiques, chronologiques qui peuvent servir à illustrer l'endroit dont on parle, ou à en donner une connoissance plus exacte. 4°. De réunir en un mot tout ce qui, dans chaque pays, a rapport à la nature, à l'art, à la religion & à la politique.

Ce qui concerne la nature comprendra, outre ce que j'en ai déja dit, la température de l'air, la qualité des terres, les plaines, les montagnes, les bois, le cours des rivieres, leurs sources, leurs embouchures, les lacs, les étangs, les animaux, les plantes, minéraux particuliers au pays dont on parle, le génie & les usages de ses habitans.

En traitant de ce qui a rapport à l'art, on parlera de tout ce qui concerne le commerce, les richesses, les commodités de la vie, de l'agriculture, par exemple, des manufactures, des machines, des fortifications, des havres, des ports, &c.

Digitized by Google

Dans l'article de la religion on trouvera quelle est la dominante dans chaque pays, son étendue, sa tolérance, les vicissitudes qu'elle a essuyées & la discipline qu'elle observe.

A l'égard de ce qui a rapport à la politique, on traitera des loix, de l'économie, de la police, des intérêts de l'Etat, de la forme du gouvernement, de l'histoire du pays; en un mot de tout ce qui dépend des passions humaines, & de ce qui est purement du ressort de la société civile.

Tel est le plan que je me suis formé d'un Dictionnaire Cosmographique & historique, exact, curieux, utile & instructif. On conçoit sans peine que si j'y faisois entrer toutes les recherches & tous les détails dont il est susceptible, je retomberois dans le défaut que j'ai critiqué plus haut dans M. de la *Martiniere*. Ce livre deviendroit trop diffus & trop coûteux: peu de personnes seroient en état de se le procurer, & encore moins d'en profiter. C'est ce qui m'a fait croire que, pour en étendre & en faciliter l'usage, il étoit à propos de le réduire à trois ou quatre volumes *in*-4°. Si en me renfermant dans ces bornes étroites pour la commodité du Public, je n'ai pas l'avantage de pouvoir

Digitized by Google

entrer dans des discussions longues & sçavantes sur chaque article, j'en donnerai au moins le résultat, & j'ose promettre de ne rien omettre de ce qui peut être essentiel & utile à toutes sortes de personnes.

Ce n'est pas qu'entreprenant un ouvrage de si longue haleine & qui suppose tant de connoissances, j'ose présumer de mes forces. En traitant, par exemple de la Géographie ancienne, mon dessein est d'en dire tout ce qu'il faut en sçavoir pour entendre les anciens Auteurs Grecs & Romains, de travailler à les concilier ensemble, s'il est possible, & de faire voir que s'ils nous paroissent être en contradiction entr'eux, ce n'est souvent que parce que nous ne faisons pas attention, qu'ayant vécu en différens temps & en différens lieux, ils ont pu & même dû parler différemment des pays, dont les bornes & l'étendue ont tant de fois varié. Or à Dieu ne plaise que je croye avoir assez de lumieres pour éclaircir par moi-même ces obscurités, & pour lever à ce sujet des difficultés sans nombre, que des sçavans du premier ordre, n'ont pu applanir entiérement : mais les sentimens qui, avant eux, ne paroissoient que des opinions hazardées, ont acquis de nouvelles

Digitized by Google

forces par les efforts qu'ils ont faits. Leurs conjectures appuyées d'une grande vraisemblance, peuvent devenir des vérités dans un siecle où les sciences acquierent chaque jour de nouveaux degrés d'évidence par les découvertes de l'astronomie. C'est à la faveur de leurs travaux & des lumieres que j'attends de tous les sçavans de l'Europe, que j'espere pouvoir vérifier plusieurs articles intéressans, relatifs à cette partie de la Géographie, & éclaircir divers points d'histoire, qui jusqu'ici ont paru fort obscurs & très-embrouillés.

Il en est de même de la Géographie moderne, presque tous les jours il y arrive quelques changemens. D'ailleurs un Ecrivain ne peut pas tout voir par lui-même; telles sont les deux principales sources du peu d'exactitude qui se rencontre dans les ouvrages de ce genre, imprimés de notre temps. Si je me contente de les consulter & si je les prends pour guides, & que mes foibles lumieres ne soient pas soutenues par des clartés plus vives & plus sûres, que puis-je faire, que multiplier les erreurs? Ce n'est que sur des mémoires vérifiés sur les lieux mêmes, que je puis parvenir à donner une connoissance exacte des états divers dont je dois parler dans un livre de cette nature.

Digitized by Google

Cette vérité eſt principalement ſenſible à l'égard de l'Europe : c'eſt le pays que nous habitons, c'eſt celui par conſéquent qui exige de nous une connoiſſance plus exacte & plus détaillée, & j'avoue ici de bonne foi que mes ſimples lumieres ne ſuffiſent pas pour me guider dans un champ auſſi varié & auſſi vaſte.

J'oſe même aſſurer que, quoique je ne manque ni de forces ni de courage, quoique je travaille depuis plus de quinze ans ſur la partie de la Géographie & de l'Hiſtoire, & qu'en conſéquence j'aie raſſemblé grand nombre de matériaux propres à ſervir à mon deſſein, j'abandonnerois cette entrepriſe, ſi je ne comptois ſur des ſecours étrangers, capables de m'en faciliter l'exécution.

Qu'il me ſoit donc permis d'inviter ici tous les ſçavans de l'Europe, ſurtout ceux de tant de célebres Académies, à concourir par leurs conſeils à la perfection d'un ouvrage de cette importance. J'oſe me promettre de leur zele, pour l'avancement des lettres, qu'ils voudront bien m'aider de leurs lumieres & de leurs travaux, & me faire part (*port franc*) des découvertes qu'ils auront faites, tant ſur la Géographie ancienne, que ſur celle du moyen âge, & ſur la moderne. De mon côté je

Digitized by Google

m'engage à leur en marquer ma reconnoissance par mon exactitude à citer leurs noms à la fin des articles qu'ils m'auront communiqués.

Le sieur Barbou, rue Saint Jacques, vient de recevoir de Hollande plusieurs exemplaires d'un livre intitulé, *Theodori Bezæ Vezelii Pœmata, Marci Antonii Mureti Juvenilia, Joannis secundi Hagiensis Basia, & Pancharis Joannis Bonefonii Arverni.*

Tous ces différens ouvrages réunis aujourd'hui en un seul volume, étoient extrêmement rares. Les portraits de Beze & de Murer y sont très-bien gravés. Ce volume fera le dix-huitieme de la collection des Auteurs Latins. L'édition est des plus élégantes.

On trouve chez le même Libraire un Almanach pieux, qui a pour titre, Etrennes du Chrétien, 1758.

Les agrémens du langage, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de plusieurs dissertations. Par M. de Gamaches, Chanoine régulier de Sainte Croix de la Bretonniere, de l'Académie royale des Sciences. *A Paris*, chez *Dessaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais;

Digitized by Google

Despilli, rue S. Jacques; *Durand*, rue du Foin, & *Cellot*, au Palais 1757.

VOYAGES Pittoresques de Paris, ou Indication de tout ce qu'il y a de plus beau dans cette grande Ville en peinture, sculpture & architecture. Par M. D * * *, troisieme édition. Chez *Debure* l'aîné, quai des Augustins, 1757.

DICTIONNAIRE des fiefs & autres droits seigneuriaux utiles & honorifiques, contenant les définitions des termes, & ample recueil des décisions choisies, fondées sur la jurisprudence des arrêts, la disposition des différentes coutumes, & la doctrine des meilleurs feudistes : ouvrage très-utile & très-commode à tous Seigneurs, Juges & Avocats. Par M. A. la Place, Avocat au Présidial de Périgueux. *A Paris*, au Palais, chez *Knapen*, *Saugrain* & *Cellot*, grande salle, 1757.

Nous annonçons une seconde édition du Géographe Manuel, contenant la description de tous les pays du monde, leurs qualités, leur climat, le caractere de leurs habitans, leurs Villes capitales, avec leur distance de Paris, &c. par M. l'Abbé Expilly. Cette édition est considérablement augmentée, & se trouve chez *Rau-*

Digitized by Google

che ; quai des Augustins, 1757. Prix, 50 sols relié.

ALMANACH historique de Touraine, pour l'année 1758, imprimé pour cette province. *A Tours*, chez *F. Lambert*, grande rue, près le College, & se vend *à Paris*, chez *Despilly*, rue S. Jacques.

PLAN d'un cours de Chimie expérimentale & raisonnée, avec un discours historique sur la Chimie, par M. Macquer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, de l'Académie des Sciences, & M. Baumé, maître Apothicaire. *A Paris*, chez *Jean-Thomas Hérissant*, rue S. Jacques, 1757.

LES Boulevards chantans, anecdotes de tout ce qui s'y passe pendant l'année. *A Paris*, chez *Langlois* pere & fils, Libraires, rue de la Harpe, à la Couronne d'or, 1758.

ALMANACH des Bons Enfans, avec la lotterie des bijoux chantans, chez les mêmes.

LE plus divertissant des Almanachs chantans pour la présente année. *A Paris*, chez *Cuissart*, quai de Gêvres, à l'Ange Gardien.

Digitized by Google

Le plus amusant qu'on puisse donner ; suivi de portraits, Almanach du temps, pour 1758, chez le même.

Almanach du Parnasse, ou Tablettes des Muses ; contenant une idée des Sciences, de la littérature, & des arts en France, avec un tableau des plus grands hommes dans tous les genres, & des inscriptions en leur honneur, chez le même Libraire.

Nostradamus en bel air, Almanach menteur, pour la présente année. Chez le même.

Les Enfans de la joye, Almanach 1758, sur des airs connus par Sans-Chagrin.

Variétés chantantes, avec des remarques sur les naissances des hommes & des femmes pour chaque mois de l'année. Chez le même.

Manuel géographique, contenant une connoissance detaillée des quatre parties du monde, &c. Chez le même.

Cet article est déja si rempli, que nous sommes obligés de nous borner à ces simples indications, & de remettre au second volume de ce mois tous les extraits ou précis des livres nouveaux. Nous commencerons par l'analyse *du Danger des Passions*, qui mérite, à plusieurs titres, cette distinction de notre part.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MEDECINE.

HISTOIRE d'une Inoculation faite à Paris, par M. Hosty, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

MADEMOISELLE de Trellon-d'Estancheau, âgée d'environ 19 ans, instruite par les écrits pour & contre la méthode de l'inoculation, & encouragée par les épreuves faites à Paris, se détermina, de son propre mouvement, à se faire inoculer, sans que sa famille ni son Médecin M. Macmahon, qu'elle avoit consulté, l'eussent confirmée dans sa résolution. Elle fut préparée au château de Vincennes, où elle demeure avec Madame sa mere. Elles vinrent à Paris le 10 Mai dernier pour y rester pendant le traitement. Le 11, la Demoiselle fut inoculée aux deux bras par M. Silvy, Chirurgien de la Reine. La couleur & le sédiment de l'urine sem-

Digitized by Google

bloient indiquer quelque impression du virus sur la masse du sang; mais le 10e jour s'étant passé sans aucune apparence d'éruption, je fis réitérer l'opération aux deux bras, comme la premiere fois, me servant pour plus grande sûreté d'un pus différent du premier, & que j'avois pris le même jour en présence de mon Confrere M. Macquart, d'une malade qu'il traitoit de la petite-vérole naturelle. Je reconnus depuis l'efficacité de ce pus dans plusieurs inoculations. Nous attendîmes avec impatience le résultat de cette seconde opération, qui ne produisit pas plus d'effet que la premiere. Enfin la Demoiselle ayant été purgée, s'en retourna chez elle avec Madame sa mere au bout d'un mois, sans avoir éprouvé aucun symptôme de maladie. Après cette seconde épreuve, qu'elle subit avec le même courage, & la même constance que la premiere; toutes ses inquiétudes pour le danger à venir furent dissipées, & c'étoit-là le motif qui l'avoit déterminée; ce ne fut qu'alors qu'elle commença à soupçonner que ce qu'elle avoit oui-dire, & qu'elle n'avoit pas cru, étoit vrai; sçavoir qu'elle avoit eu la petite-vérole dans son enfance au Couvent de la Magdeleine de Trénel *.

* Madame d'Estancheau ayant été en Province,

Digitized by Google

Pour s'en éclaircir, elle se rendit au Couvent, le 8 Juin dernier, avec M. Macmahon. Les Dames Religieuses s'assemblerent autour de leur Eleve, pour apprendre de sa bouche l'histoire de son inoculation, dont l'événement, tout nouveau pour elles, leur parut surprenant. Elles raconterent à cette Demoiselle toutes les circonstances de la petite-vérole naturelle qu'elle avoit eue à l'âge de six ans environ, dans leur maison. Mademoiselle d'Estancheau me rendit tous ces détails avec une joie incroyable, plus persuadée que jamais qu'elle étoit pour toujours à l'abri d'une maladie si redoutable. J'avoue que je ne fus pas indifférent à son récit. A la vérité, je sçavois un grand nombre de faits semblables, bien attestés, arrivés en Angleterre, n'y eût-il que le seul exemple du Docteur Maty, qui s'est inoculé lui-même en 1754, quoiqu'il eût eu la petite-vérole naturelle, pour se bien assurer que l'inoculation ne produisoit en pareil cas aucun effet.

Mais je n'étois pas fâché que le hazard

n'avoit pu nous éclaircir, & Mademoiselle sa fille nous avoit assurés, M. Macmahon & moi, qu'elle n'étoit restée que 24 heures dans l'infirmerie, d'où nous avions conclu que ce n'avoit pu être une vraie petite-vérole.

Digitized by Google

m'eût procuré en France, où cette pratique est encore nouvelle, un exemple si frappant & si peu équivoque, qui prouve même que la petite-vérole portée dans la masse du sang, ne peut l'affecter, quand une fois on a eu cette maladie, d'où l'on peut conclure que l'inoculation garantit de la petite-vérole pour toujours. Mais comme les faits dont il résulte des vérités importantes à l'utilité publique, ne sçauroient être trop constatés, & que c'est vouloir se rendre méprisable, & se deshonorer que d'avancer de pareils faits légérement sur un oui-dire, sans être détaillés & bien circonstanciés, relativement aux noms des intéressés, aux lieux, aux temps, &c. d'une maniere à pouvoir être éclaircis, & vérifiés par ceux qui voudront s'en donner la peine, & même sans être constatés par des témoignages autentiques, lorsque la chose est possible, je me suis transporté le 12 Juillet, avec M. Macmahon, à la Magdeleine de Trénel, pour y faire de plus amples informations, & y dresser un procès-verbal de fait.

La mort de MM. Hermant & Taillard, l'un Médecin, & l'autre Chirurgien de cette maison, dans le temps où Mademoiselle d'Estancheau y étoit pensionnaire, ne nous permettant pas de recevoir les

témoignages

Digitized by Google

témoignages de gens de l'art, nous nous sommes adressés aux Dames Religieuses, & particuliérement à Madame de Montgommery, parce qu'elle étoit dans ce temps maîtresse de classe, & chargée des pensionnaires.

Cette Dame respectable se fit un plaisir de répondre à nos questions, auxquelles elle satisfit avec toute la netteté, la justesse & la prudence d'esprit possibles. J'ajoute ici le précis de son rapport, signé de sa main, ainsi que le certificat de mon confrere M. Macmahon, & celui de Madame d'Estancheau. L'intérêt du public & la mauvaise foi de quelques-uns qui le trompent d'une maniere notoire & digne de l'animadversion de la justice, m'ont engagé à prendre les précautions les plus propres à constater le fait aux yeux des personnes les plus difficiles à persuader.

Copie de l'écrit signé par Madame de Montgommery, le 12 Juillet 1757.

Madame de Montgommery, Religieuse de la Magdeleine de Trénel, nous a rapporté que Mademoiselle d'Estancheau avoit environ six ans lorsqu'elle eut la petite-vérole; qu'elle étoit la dixieme & derniere pensionnaire qui l'eût eue dans le

même temps ; que les ſymptômes commencerent avec beaucoup de violence, une fievre très-forte, grand mal de tête, délire, tranſport, &c ; que ne doutant point que ce fût la maladie qui régnoit alors au Couvent, on l'avoit traitée en conſequence; qu'elle avoit d'abord été ſaignée du bras, enſuite du pied ; qu'elle avoit pris de l'émétique, qui avoit procuré des évacuations très-abondantes par haut & par bas ; que le quatrieme jour l'éruption avoit paru ; que les ſymptômes s'étoient calmés, & que la malade avoit été tranſportée dans une petite maiſon au fond du jardin, qui ſert d'infirmerie, ſurtout pour les maladies contagieuſes, & dans laquelle étoient les neuf autres penſionnaires attaquées de la petite-vérole ; qu'elle avoit été alitée neuf à dix jours ; mais qu'après l'éruption finie, ſa maladie avoit été très-douce ; qu'elle n'avoit pas eu beaucoup de petite-vérole, relativement à la violence des ſymptômes, ce qu'on avoit attribué aux grandes évacuations cauſées par l'émétique ; qu'elle avoit eu quelques gros grains au viſage, qui ont marqué, & qui marquent encore ; qu'elle a reſté un mois à cette petite maiſon, au lieu de ſix ſemaines (durée ordinaire du ſéjour) ; parce que, nous dit Madame de Montgommery, le temps des

Digitized by Google

autres étoit fini, & que plutôt que de l'y laisser seule, on l'avoit fait sortir avec elles, en lui faisant grace de dix jours (1); enfin, que les marques aux visage, aux bras & aux mains, sont restées rouges pendant du temps, à l'ordinaire.

« Je, soussignée, certifie que ce rapport » est exact, & tel que je l'ai fait à MM. » Macmahon & Hosty. A Paris, ce 18 » Juillet 1757. Signé, sœur *de Montgom-* » *mery*. »

« Je, soussigné, Docteur-Régent de la » Faculté de Médecine, & Médecin de » l'Ecole royale Militaire, certifie avoir » été présent à l'inoculation de Mademoi- » selle de Trellon, fille de Madame d'Es- » tancheau, demeurant au château de » Vincennes. J'ai aussi été présent au rap- » port de Madame de Montgommery; en » conséquence de quoi je certifie que la » relation que fait M. Hosty de l'un & de » l'autre, est très-fidelle & très-exacte. A » Paris, ce 19 Juillet 1757. Signé, *Mac-* » *mahon*. »

(1) Le souvenir de ces dix jours de grace nous a étonné, & en même temps nous a prouvé qu'on pouvoit se rapporter à la mémoire de Madame de Montgommery sur toutes les autres circonstances.

Digitized by Google

« Je soussigné, certifie que le rapport » que fait M. Hosty de l'inoculation de » ma fille, est exact & fidele dans toutes » les circonstances qui regardent le fait. » A Paris, ce 30 Novembre 1757. Signé, » *Benette d'Estancheau.* »

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques réflexions. 1°. Les deux inoculations de Mademoiselle d'Estancheau en valent quatre, puisqu'il y a des Praticiens qui se contentent d'une seule incision, & que cette Demoiselle en a enduré quatre, dans le cours des deux opérations : il me paroît que ces inoculations n'ont été infructueuses, que parce que le germe (1) de la petite-vérole avoit été détruit par celle qu'elle a eue naturellement dans son enfance.

2°. De ce fait il s'ensuit que par l'inoculation on ne peut pas donner la petite-vérole à ceux qui l'ont déja eue, & que l'on peut regarder cette méthode comme une pierre de touche en ce genre, pour reconnoître celui en qui le germe de cette maladie, ou est éteint, ou n'existe pas ; ce

(1) Je me sers du terme de germe comme le plus usité, & j'entends par ce terme, cette disposition, ce caractere particulier de la masse du sang qui le rend susceptible de la petite-vérole.

Digitized by Google

qui a été constaté nombre de fois en Angleterre, d'où il s'ensuit :

3°. Que ce germe ou humeur varioleuse étant une fois éteint, ne se reproduit plus, & qu'ainsi l'opinion de quelques-uns qui croyent qu'on peut avoir plusieurs fois la vraie petite-vérole, vient de ce qu'ils la confondent avec des especes, pour ainsi dire, bâtardes, ou avec d'autres fievres accompagnées d'éruptions cutanées, à peu près semblables à celles que la petite-vérole produit.

4°. On objecte que si la petite-vérole ne revient jamais, c'est une maladie d'une nature inconnue, unique en son genre, & qui n'a point sa pareille. Quand cela seroit ainsi, cela suffiroit-il pour assurer qu'on peut avoir deux fois la petite-vérole ? mais il est faux que ce soit la seule maladie qui soit dans ce cas ; elle est à cet égard comparable à la gourme des chevaux. Cette gourme est une dépuration du sang des jeunes chevaux : chaque cheval, comme tout le monde sçait, est en danger jusqu'à ce qu'elle soit passée ; il n'y en a point qui en soit exempt : beaucoup de chevaux en meurent ; elle ne revient point ; elle se termine par la suppuration, &c. Est-ce un germe ? est-ce un sang menstruel ? &c. Qu'importe ? Du moins c'est un

Digitized by Google

fait. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de la petite-vérole dans l'eſpece humaine ?

5°. Ceux qui ont eu cette maladie d'une maniere équivoque & légere, ſont toujours dans l'inquiétude ſur leur ſort, à cauſe de ces différens ſentimens, ne ſçachant s'ils ont eu la vraie petite-vérole, & la craignant. Or cette incertitude ne peut pas avoir lieu chez les inoculés, qui ſont ſûrs que l'éruption, ſi petite qu'elle ſoit, qui ſuit cette opération, eſt une vraie petite-vérole, puiſque l'on a employé ce qui pouvoit chez eux en développer le germe. C'eſt un des grands avantages de cette méthode pour la tranquillité de ceux qui s'y ſoumettent.

EXTRAIT d'un Mémoire lu par M. Bouguer, dans l'aſſemblée publique de l'Académie royale des Sciences, le 12 Novembre 1757, ayant pour titre, Remarques ſur les moyens de meſurer la lumiere, avec quelques applications de ces moyens.

Ce Mémoire nous a paru ſe diviſer naturellement en trois parties. La premiere étoit deſtinée à réduire en art les moyens de meſurer la lumiere, & à examiner les méthodes déja propoſées ſur ce

Digitized by Google

ſujet par quelques Sçavans. Dans la ſeconde partie, M. Bouguer rendoit compte de ſes expériences ſur la réflection produite par la ſurface de divers corps polis, comme les mines de métal, la ſurface du vif-argent, celle de l'eau, &c. Dans la troiſieme, il examinoit la réflection que ſouffre la lumiere ſur les autres corps, ceux dont la ſurface eſt matte ou brutte.

M. Bouguer, en mettant la diſtinction néceſſaire entre nos ſenſations & leur cauſe extérieure, fit remarquer d'abord, que la lumiere émanée du corps lumineux, & répandue ſur la ſurface des objets qui nous environnent, doit être ſoumiſe aux regles de la géométrie ſuſceptible de meſure; puiſqu'elle eſt capable d'augmentation & de diminution. Nous n'avons qu'à ſuivre le même procédé pour meſurer la lumiere, que lorſque nous voulons dans la géométrie pratique, comparer deux grandeurs: nous les rapprochons; nous les appliquons l'une ſur l'autre: nous devons faire la même choſe, autant qu'il eſt poſſible, à l'égard de la lumiere. Nous nous tromperions extrêmement, ſi nous n'en jugions que par la ſenſation plus ou moins vive qu'elle excite en nous, nos organes ne nous ayant pas éte donnés préciſément pour cet uſage. Mais ſi nos ſens ſont recuſables dans une

Digitized by Google

infinité de rencontres, lorſqu'il s'agit principalement de juger des différences & de les apprécier, nous pouvons nous en rapporter à eux, lorſqu'il s'agit de prononcer ſur l'égalité de deux lumieres, dont les impreſſions ſe font en même temps à côté l'une de l'autre dans le fond de notre œil. Il ſuffit donc toujours, à M. Bouguer, pour comparer les forces de deux corps lumineux, ou les intenſités de la couleur de deux ſurfaces, de les faire varier juſqu'à les réduire à une parfaite égalité, en employant les différens moyens que fournit l'optique, pour faire augmenter ou diminuer la lumiere dans quelle proportion on veut. Il ſçait enſuite par le changement qu'il a été obligé de leur faire ſubir, quel étoit leur premier rapport.

Notre Académicien avoit déja fait diverſes applications curieuſes de cette méthode dans un ouvrage qu'il publia en 1729, ſous le titre *d'Eſſai d'Optique ſur la gradation de la lumiere.* D'autres occupations l'avoient fait perdre cet objet de vue; mais plus libre depuis un certain temps, il a cru pouvoir pouſſer ſes recherches plus loin; & il s'eſt confirmé de plus en plus, qu'il n'y avoit rien de mieux pour la meſure de la lumiere, que d'employer toujours le *Criterium* qu'il avoit propoſé, l'é-

Digitized by Google

galité dans le ton des couleurs, en faisant ensorte que les deux images se touchassent sur la rétine. Quelques Sçavans ont imaginé d'autres moyens. M. Celsius, par exemple, fameux Astronome Suédois, proposa en 1735 à l'Académie des Sciences, de ne pas s'arrêter à l'intensité des lumieres, mais d'examiner le plus ou le moins de distinction, avec laquelle elles font appercevoir les plus petits objets. Mais M. Bouguer nous fait remarquer que cette distinction dépend de la conformation particuliere de nos yeux, & qu'il est encore plus difficile de l'assujettir à une loi certaine, que de mesurer la lumiere même. Le sçavant Etranger supposoit en partie ce qui étoit en question : il se servoit apparemment d'objets trop grossiérement terminés, où il se contentoit d'une vision confuse, qui ne lui permettoit pas d'appercevoir des différences très-considérables.

On évite tous ces défauts en prenant pour regle, comme on l'a déja dit, de réduire toujours à une parfaite égalité les deux lumieres qu'on compare, & en examinant avec soin le changement qu'on leur fait souffrir. Ces lumieres ne paroissent-elles pas en même temps ? la difficulté n'est pas beaucoup plus grande. Il n'y

Digitized by Google

a qu'à les comparer avec une troisieme lumiere dont on puisse disposer, & qui serve de mesure commune. Les explications de M Bouguer devenoient plus sensibles dans l'assemblée publique de l'Académie, par le jour que leur prêtoient des figures tracées en grand sur un tableau. Ce secours nous manquant, nous nous contenterons de décrire un des moyens dont il s'est servi, pour mesurer la lumiere réfléchie par la surface d'une liqueur, ou par celle d'un corps couché horizontalement.

Il fait entrer dans une chambre obscure la lumiere du jour, par deux ouvertures pratiquées à côté l'une de l'autre. Il choisit des endroits du ciel opposés au soleil, & également élevés au dessus de l'horizon. La lumiere qui entre par une de ces ouverture, tombe avec une certaine incidence sur la surface d'un vase plein de vif-argent, par exemple, & elle se réfléchit. M. Bouguer la reçoit sur un chassis qu'il place verticalement, & faisant tomber à côté la lumiere directe qui passe par l'autre ouverture qu'il rétrecit plus ou moins, il rend les deux également fortes, & il a le rapport exact entre l'intensité de la lumiere primitive & de la lumiere réfléchie, dans le rapport qu'ont entr'elles les deux ouvertures. S'il est obligé de rendre la

Digitized by Google

seconde plus petite d'un tiers, ou de mettre le rapport de trois à deux entre les deux, c'est une marque que le vif argent affoiblit dans la même proportion la lumiere qu'il renvoye, & tel est effectivement le résultat du plus grand nombre des observations de M. Bouguer.

Tout le monde a remarqué qu'il y a une diminution très-sensible dans la quantité des rayons que réfléchissent les surfaces des liqueurs, lorsqu'elles sont frappées presque perpendiculairement. Notre Académicien a examiné selon quelle loi se faisoit cette diminution, & il en a construit des tables pour l'eau, pour le crystal & pour le vif-argent. L'eau & le crystal produisent une réflection presque aussi vive que le vif-argent dans les très-petites inclinaisons; mais la réflection s'affoiblit tout-à-coup dans les grands angles d'incidence, & encore plus à l'égard de l'eau qu'à l'égard du crystal. L'eau ne réfléchit guere qu'environ la cinquante-cinquieme partie de la lumiere qu'elle reçoit perpendiculairement.

M. Bouguer a trouvé aussi que les surfaces mattes ou brutes avoient beaucoup d'analogie avec les autres, & qu'elles s'y rapportoient naturellement, pourvu qu'on fît attention aux petites rugosités ou aspé-

Digitized by Google

rités qu'elles ont, qui présentent des faces vers tous les côtés. Il a même réussi à compter, pour ainsi dire, ces petites faces, quoiqu'imperceptibles, en exposant avec différentes obliquités chaque corps à une lampe ou bougie, pendant qu'un autre corps parfaitement de la même couleur, qui étoit éclairé toujours perpendiculairement, mais porté plus ou moins loin, servoit de terme de comparaison. Notre Académicien a fait des expériences semblables sur plusieurs surfaces, entr'autres sur des platines d'argent, que M. Germain, Orfevre du Roi, lui a fait matter avec soin, & blanchir par de l'eau seconde. Il en résulte que la plûpart des surfaces ont beaucoup plus de petites faces qui renvoyent la lumiere perpendiculairement, que dans les directions obliques, & on voit qu'il n'est jamais bien pénible d'en découvrir le rapport.

Il est ensuite facile aux Géometres de résoudre une infinité de problêmes, qui ont la distribution des petites aspérités pour fondement ou pour une des *données* : plusieurs phénomenes qu'offrent les couleurs, deviennent explicables, & on peut même les prévoir. On peut aussi passer à la considération des corps célestes, qui nous renvoyent une si grande partie de la lumiere

Digitized by Google

qu'ils reçoivent du soleil. On a ignoré jusqu'à présent, si ces corps éloignés nous en réfléchissent plus ou moins à proportion des corps d'ici bas, & s'il y a entre les uns & les autres une certaine conformité. Il est vrai que plusieurs Sçavans ont tenté de répandre du jour sur cette matiere, mais ils ont été si peu heureux dans leurs recheches, qu'ils n'ont pas même apperçu qu'il falloit adopter préalablement quelque hypothese sur la distribution des aspérités ou petites faces; ce qui étoit pourtant absolument nécessaire.

M. Bouguer prouve d'abord qu'il ne suffit pas, comme on le pourroit penser, de donner l'exclusion dans la lune à ces grandes mers qu'on s'étoit trop pressé d'y mettre, & qu'il faut encore en exclure les lacs de très-peu d'étendue, qui seroient placés sur l'équateur de la petite planete ou à peu de distance. Ces lacs ne produiroient aucun effet sensible dans les pleines lunes, parce que l'eau ne réfléchit que très-peu des rayons qui la frappent perpendiculairement : mais ils nous renverroient une très-grande lumiere dans les quadratures & tout à fait proche des conjonctions. Nous en serions autant éclairés que nous le sommes actuellement de toute la planete dans ses oppositions même.

Digitized by Google

Nous ne suivons pas M. Bouguer dans toutes ses autres réflexions. Il suppose enfin que les petites aspérités de la planete, sont équivalentes à des Hémispheres, ou qu'il y a le même nombre de petites faces imperceptibles tournées vers chaque côté, & il suppose de plus, qu'elles n'absorbent aucun rayon. Il trouve alors que nous recevrions de la pleine lune, une lumiere qui seroit environ la 95400me. partie de la lumiere du soleil, & comme l'observation immédiate lui a appris que la lumiere de la petite planete est encore au moins trois fois plus foible, le rapport entre l'éclat des deux planetes étant exprimé par 300000 & l'unité, il s'ensuit que les petites aspérités de la seconde, bien loin de réfléchir toute la lumiere dont elles sont frappées, ou d'en réfléchir les trois quarts, comme plusieurs des corps terrestres, n'en réfléchissent tout au plus que le tiers, & qu'elles absorbent tout le reste. Ainsi la lune amortit ou éteint les deux tiers au moins des rayons qui lui viennent du soleil. Notre Académicien a encore poussé son travail plus loin, en comparant entr'elles les différentes phases de la planete, & en observant les changemens que souffrent certaines parties, lorsqu'elles sont éclairées & vues plus ou moins obliquement :

Digitized by Google

mais il a cru devoir renvoyer ces autres observations à quelqu'autre mémoire ; ou les réserver pour un autre ouvrage donné à part.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Inscriptions & Belles Lettres.

Le mardi 15 Novembre, cette compagnie tint son assemblée publique d'après les vacances. Elle ouvrit la séance par la distribution du prix fondé par M. le Comte de Caylus. Ce prix, qui cette année étoit double, & dont le sujet consistoit dans des *Recherches sur les antiquités Egyptiennes*, fut adjugé à M. *Frédéric Samuel Schmit*, demeurant à Berne en Suisse. Ensuite on annonça le sujet du prix, qui sera distribué en 1759, à la rentrée de Pâques ; sçavoir, *Pourquoi la Langue Grecque s'est conservée si long-temps dans sa pureté, tandis que la Langue Latine s'est altérée de si bonne heure.* On lut après successivement l'*Eloge historique de M. le Marquis d'Argenson*, par M. le Beau, Secretaire de l'Académie ; une *Relation du voyage de M. l'Abbé Barthelemi à Rome*, avec la *Description des monumens anciens qu'il y a examinés.* La

Digitized by Google

premiere partie d'un *Mémoire de M. Falconnet*, sur les fautes échappées par inadvertence aux meilleurs Auteurs Grecs & Latins ; & la *Préface* que M. de Bougainville a composée pour être mise à la tête d'un Ouvrage posthume de M. Freret contre la chronologie de Newton ; ouvrage destiné à servir de suite aux Mémoires de l'Académie, & qui doit paroître incessamment.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, du 24 Août 1757.

MONSIEUR le Président de Courbouzon, Secretaire perpétuel de l'Académie, ouvrit cette séance par l'éloge historique de M. de Quinsonas, Académicien, mort le premier Avril 1757.

M. de Quinsonas naquit à Grenoble le 21 de Décembre 1700. Il étoit issu d'une famille distinguée depuis long-temps dans les armes & dans la robe, & alliée aux plus illustres Maisons de Dauphiné. Il fut envoyé à Paris pour y faire ses études sous un excellent Maître. Le Pere Porée, Jésuite, qui sçavoit si bien rendre la vertu aimable par les lettres, & les

Digitized by Google

lettres respectables par la vertu, trouva dans lui un éleve digne de ses soins. M. de Quinsonas sortit de cette école avec les meilleures dispositions que l'on puisse apporter à la magistrature. En 1723, il fut reçu Conseiller au Parlement de Grenoble, & en 1736, il fut revêtu d'une charge de Président à Mortier. La confiance de sa Compagnie répondit bientôt à l'empressement qu'il avoit de la mériter. Il fut député à la Cour pour des affaires importantes : il s'y acquit une estime d'autant plus flatteuse, qu'elle subsista long-temps après son retour dans sa Province, & qu'elle sollicita seule pour lui la premiere Présidence, que la mort de M. Boisot fit vaquer en 1750 au Parlement de Franche-Comté. M. de Quinsonas venoit de perdre une épouse chérie, Gabrielle de Seve de Fléchere, fille d'un Président de la Cour des Monnoies de Lyon. Il étoit trop occupé de sa douleur pour chercher à s'en distraire par l'ambition : il oublia qu'il pouvoit aspirer à la dignité de M. Boisot. Mais M. le Chancelier Daguesseau y suppléa par son attention à mettre le mérite à sa place. Il prévint jusqu'au refus que sa situation ou sa modestie pouvoit lui inspirer, & il le détermina à accepter sa nomination. M. de Quinsonas se livra avec une ardeur infati-

Digitized by Google

gable à tout ce que sa nouvelle dignité lui demandoit. Il remit en vigueur une Commission établie pour la réformation des Coutumes de Franche-Comté. Il y porta plutôt les grandes vues du Magistrat, que la science de détail du Jurisconsulte ; ce n'est pas qu'il eût négligé l'étude des loix, mais il en possédoit mieux l'esprit que la lettre. On peut dire qu'il fit de son cabinet le temple de la concorde : il y attiroit les contestations les plus échauffées, il négocioit en quelque sorte avec les plaideurs, & son éloquence le servoit encore mieux que son autorité. Attentif à entretenir l'émulation dans l'ordre des Avocats, à maintenir l'observation des regles dans les Jurisdictions inférieures, à réveiller l'activité des Officiers dans la poursuite des affaires criminelles, il ne respiroit que pour le bonheur de la patrie qu'il avoit adoptée, & de la Compagnie dont il étoit le Chef. Ses derniers jours furent marqués par de tristes circonstances pour le Parlement. Un effort de zele ranima dans lui un reste de vie. Du lit de la mort il adressa à la Cour une lettre touchante ; & le seul regret qu'il emporta de ce monde, fut de devenir inutile à ses Confreres. Cette sensibilité, qui dominoit dans le caractere de M. de Quinsonas, contribuoit également à

Digitized by Google

en faire un Magiſtrat bienfaiſant, un Citoyen zélé, & un éloquent Académicien. Tout ce qu'il diſoit prenoit la teinture d'une ame ſinguliérement affectée des beautés de la nature & des délicateſſes de l'art : on eût dit que l'enthouſiaſme étoit ſon état naturel. Une imagination vive & féconde lui donnoit peu de relâche, même dans la converſation, où il paroiſſoit plus ſouvent occupé de ce qu'il méditoit, que de ce qu'il entendoit. La poéſie qui fit les délices du célebre Bouhier, qui s'honore encore aujourd'hui du nom de M. Lefranc, avoit ſans doute des droits inconteſtables ſur M. de Quinſonas. Les regiſtres de l'Académie ſont enrichis de ſes ouvrages en vers & en proſe. On y voit briller du feu, de l'énergie, une facilité qui nuiſoit quelquefois à la correction ; un talent en un mot qui auroit demandé de n'être pas diſtrait par des occupations plus importantes. L'aſſiduité de M. de Quinſonas à nos exercices prenoit ſa ſource dans l'empreſſement avec lequel il ſaiſit, à ſon arrivée en cette Province, le projet d'y établir une ſociété littéraire. Il ſe crut aſſuré d'un heureux ſuccès, dès qu'il apprit la nomination de M. de Beaumont à l'Intendance de Franche Comté. Ils s'aſſocierent enſemble pour tracer le plan de cet établiſſement, & pour

Digitized by Google

y intéresser la générosité de feu M. le Duc de Tallard, Gouverneur de la Province. Parmi les bienfaits de M. de Quinsonas, l'Académie ne doit pas omettre l'illustre correspondance qu'il lui a ménagée avec l'Académie de Montauban. Une forte constitution sembloit nous promettre de posséder long-temps M. de Quinsonas. Sa derniere maladie, légere en apparence, devint funeste dans ses suites. La gangrene qui se manifesta au pied, lui donna lieu d'essuyer les douleurs les plus aiguës; mais elles ne servirent que d'aliment à son courage & à sa piété. Il mourut le premier d'avril 1757, en Chrétien qui a fait constamment profession de l'être. La Cour, en accordant une pension de 4000 liv. à M. le Baron de Quinsonas, a témoigné l'estime qu'elle faisoit du pere, & l'espérance qu'elle a conçue du fils.

Après cet éloge historique, M. l'Abbé Talbert, en qualité de Président, annonça que l'Académie avoit réservé pour l'année prochaine le prix d'éloquence qu'elle avoit à distribuer cette année. Le sujet du discours étoit : *Pourquoi dans la société a-t'on communément plus d'indulgence pour les vices que pour les ridicules ?*

Ensuite il déclara que l'Académie avoit déféré le prix d'érudition à M. Trouillet,

Digitized by Google

Docteur en Théologie, Curé d'Ornans en Franche-Comté, & l'*accessit* à M. Bergier, Docteur en Théologie, Curé de Flangebouche, du même Diocese. Il témoigna, au nom de l'Académie, l'estime qu'elle doit à ces deux Sçavans, qui honorent le Clergé & la Province par leurs triomphes littéraires. On avoit proposé pour sujet : *Est ce à titre de conquête ou à titre d'hospitalité, que les Bourguignons se sont établis dans les Gaules ?*

La lecture de la dissertation couronnée fut suivie de la distribution du prix des arts. M. l'Abbé Talbert dit que l'Académie l'avoit adjugé à M. Jeannin, Curé de Mont en Franche-Comté, & qu'en donnant l'*accessit* à l'ouvrage qui a pour devise : *Hoc imprimis stude, ut societati prosis*, elle y avoit reconnu des vues ingénieuses, & une théorie sçavante.

L'Académie avoit demandé *la meilleure maniere de remédier aux engorgemens des moulins dans les crues d'eau.* La question ne regardoit point les moulins sur bateaux, qui ne peuvent s'engorger, parce que l'eau, en élevant le bateau, tient toujours le moulin au niveau du courant. Il ne s'agissoit donc que des moulins fixes, placés sur les ruisseaux & sur les rivieres, dont les roues cessent de tourner dès que l'eau

Digitized by Google

monte au-delà du tiers de leur diametre. M. l'Abbé Jeannin, auteur du mémoire couronné, ne trouve pas de moyen plus sûr pour prévenir l'engorgement, que d'élever la roue à mesure que le courant s'éleve. Cette idée, qui se présente naturellement, ne peut se donner pour neuve : on l'a exécutée dans ce que l'on appelle *les moulins pendans*. Mais M. l'Abbé Jeannin a le mérite de l'invention dans la maniere dont il procede à l'exhaussement de la roue. Il applique sa manœuvre aux moulins de Franche-Comté, & il n'exige qu'un léger changement dans leur structure ordinaire. Leur état actuel ne permet pas d'élever la roue, parce que l'aissieu (vulgairement l'*arbre*) vient s'engager sous une traverse de bois appellée *palier*, qui porte la pointe de l'axe de fer sur lequel tourne la meule, & qui traverse la *lanterne*, &c.

L'Académie distribuera le 24 d'août 1758 deux prix, fondés par feu M. le Duc de Tallard, & un troisieme fondé par la ville de Besançon.

Le prix d'éloquence est une médaille d'or de la valeur de trois cens cinquante livres. Le sujet du discours, qui doit être d'environ une demi-heure, sera : *Pourquoi le grand homme est-il souvent la dupe de l'homme médiocre ?*

Digitized by Google

L'Académie ayant réservé le prix d'éloquence de l'année 1757, aura deux prix de ce genre à distribuer cette année, & elle se déterminera par le degré de mérite des Discours, à donner ces deux prix à un seul, ou aux deux meilleurs Ouvrages.

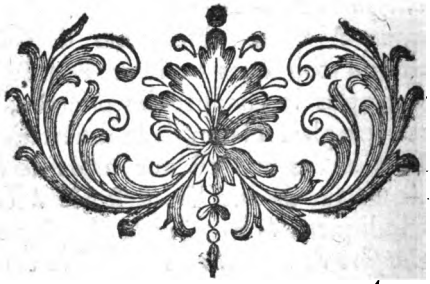
Le prix d'érudition est une médaille d'or de la valeur de 250 liv. Le sujet de la dissertation sera, *Quelle est l'origine des douze Pairs de France, & par quelle raison leur a-t'on donné la préférence pour cette dignité sur les autres Princes & Prélats du Royaume ?* Cette dissertation doit être d'environ trois quarts d'heure de lecture, non compris le chapitre des preuves, qui devra être placé à la fin de la dissertation.

Le prix des arts est une médaille d'or de la valeur de 200 liv. destinée à celui qui indiquera *la maniere la plus simple & la plus sûre de rappeller les noyés à la vie.*

Les Auteurs sont avertis de ne pas mettre leurs noms à leurs ouvrages ; mais une marque ou paraphe, avec telle devise ou sentence qu'il leur plaira : ils la répéteront dans un billet cacheté, dans lequel ils écriront leurs noms & leurs adresses. Les pieces de ceux qui se feront connoître par eux-mêmes ou par leurs amis, ne seront pas admises au concours.

Digitized by Google

Ceux qui prétendront aux prix sont avertis de faire remettre leurs ouvrages avant le premier du mois de mai prochain au sieur Daclin, Imprimeur de l'Académie, & d'en affranchir le port ; précaution sans laquelle ils ne seroient pas retirés.



PRIX

Digitized by Google

PRIX proposé par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1759.

L'ACADÉMIE royale de Chirurgie avoit proposé pour le prix de l'année 1757, le sujet suivant :

Dans le cas où l'amputation de la Cuisse dans l'article, paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade, déterminer si on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.

L'Académie a reçu douze mémoires sur ce sujet, & n'en a point trouvé qui fût digne du prix. Parmi ces mémoires, il en est un dans lequel l'Auteur a en vue de prouver que l'opération proposée, n'est praticable en aucuns cas. S'il eût établi cette assertion de maniere à lever tous les doutes sur cela, le prix lui auroit été décerné, & le seroit encore à celui qui prouveroit incontestablement cette proposition ; parce qu'il seroit censé avoir démontré que cette opération ne peut jamais être une ressource pour sauver la vie à un malade, contre la supposition, suivant laquelle l'Académie demande si on doit la faire, & quelle seroit la meilleure méthode de la faire.

Digitized by Google

L'Académie propose le même sujet pour 1759. Le prix est une médaille d'or de la valeur de cinq cens livres fondée par M. de la Peyronie; & il sera double pour cette année, c'est-à dire, que celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur ouvrage sur le sujet proposé, aura deux médailles, chacune de la valeur de cinq cens livres, ou une médaille & la valeur de l'autre, au choix de l'Auteur.

Ceux qui enverront des mémoires, sont priés de les écrire en François ou en Latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Ceux qui ont déja composé, pourront faire à leurs mémoires tels changemens qu'ils voudront, & les renverront écrits de nouveau.

Les Auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages : mais, pour se faire connoître, ils y joindront à part dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure, & qualité; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

Ils adresseront leurs ouvrages, francs de port, à M. Morand, Secretaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, à Paris; ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au

Digitized by Google

prix ; on n'excepte que les membres de l'Académie.

Le prix sera délivré à l'Auteur même qui se sera fait connoître, ou au Porteur d'une procuration de sa part ; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1758 inclusivement ; & l'Académie, à son assemblée publique de 1759, qui se tiendra le Jeudi d'après la quinzaine de Pâques, proclamera la piece qui aura remporté le prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans sur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie, une médaille d'or de deux cens livres, à celui des Chirurgiens Etrangers ou Regnicoles, non Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matiere de chirurgie que ce soit, au choix de l'Auteur, elle annonce qu'elle en aura deux à adjuger en 1758, s'il se trouve deux bons ouvrages parmi ceux qui lui ont été envoyés en 1757. Ce prix d'Emulation sera proclamé le jour de la Séance publique.

Le même jour, elle distribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq Chirurgiens, soit Académiciens de la classe des Libres, soit simplement Re-

Digitized by Google

gnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année précédente, un mémoire, ou trois observations intéressantes.

L'on imprime actuellement le troisieme volume des prix, qui contiendra les mémoires qui ont concouru depuis l'année 1750, jusqu'en l'année 1756 inclusivement. L'Académie a vu avec peine que quelques Auteurs impatients d'avoir leurs ouvrages imprimés, n'ont pas attendu qu'elle les publiât. L'exactitude avec laquelle elle donne ces mémoires à l'impression, à mesure qu'il y en a de quoi faire un volume, devroit rendre les Auteurs plus circonspects, & peut-être même plus jaloux de se trouver honorablement associés aux autres.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Nous annonçons une jolie Cantatille intitulée, le *Bouquet d'Eglé*, & dédiée à Madame Th. G***, par M. Blainville. Le prix est de 24 sols.

Le sieur le Menu, qui a ci-devant donné au Public une Méthode de Musique, un Livre de Cantatilles, plusieurs autres séparées, & un Livre de Motets, le tout de sa composition, tient à présent magazin de Musique Françoise & Italienne, rue du Roule, à la Clef d'or. Les personnes de Province qui s'adresseront à lui pour un assortiment de Musique choisie, seront sûres d'être bien servies par les connoissances qu'il a dans cette partie.

Digitized by Google

SEI Overture à più Stromenti composte da Francesco Beck, virtuoso di Camera di sua A. S. l'Elector Palatino, è Disepolo di Gioan Stamitz. Opera Prima. Prix 9 liv. Gravé par Ceron. *A Paris*, aux adresses ordinaires.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le jeudi 15 Décembre, l'Académie royale de Musique donna *les Amours des Dieux*. Mlle Arnoud y débuta dans le divertissement du premier acte, par un air détaché, qui commence par ces paroles, *Charmant Amour*, &c. Elle réunit tous les suffrages, & promet d'autant plus qu'elle n'a que seize ans, & que son talent est déja très-avancé. Elle joint une très-jolie figure à une voix charmante. Quoique son extrême timidité ait dérobé une partie de ses beaux sons, ils ont surpris & charmé le Public, qui l'a applaudie à plusieurs reprises. Que sera-ce quand elle sera rassurée ? elle tournera toutes les têtes.

Mlle Sixte a chanté le même jour dans le troisieme acte le rôle d'Ariane, pour la 1ere fois, au gré de tous les spectateurs. Elle est belle dans la douleur ; sa figure est

Digitized by Google

noble & théâtrale ; sa voix est moëlleuse & sensible ; elle a des sons qui vont au cœur. Cette journée a été des plus heureuses pour ce Théâtre. Il a fait rapidement deux excellentes acquisitions. Nous croyons l'une & l'autre appellée à y remplir dignement la scene. Avec du travail & les bonnes leçons qu'elles sont à portée d'y recevoir, on doit tout en attendre. Quand l'usage surtout leur aura donné le courage de développer tout leur talent, & de joindre les graces du jeu à celles du chant, nous augurons qu'elles pourront rétablir les Opera de Quinault & de Lulli dans leur premiere splendeur, & leur procurer une nouvelle vie dont plusieurs ont grand besoin.

Le vendredi 9, on a représenté *Alceste* avec l'affluence & le succès soutenu que son spectacle mérite. Nous allons insérer ici une Lettre que MM. Francœur & Rebel nous ont écrite à ce sujet.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, nous avons lu avec attention l'*Extrait du Spectacle d'Alceste*, que vous avez inséré dans votre Mercure de Décembre : nous sçavons beaucoup de gré à l'Auteur, des détails dans lesquels il est

Digitized by Google

entré, & de ce qu'il a choisi une voie aussi sûre pour instruire toute la Nation du desir que nous avons de plaire au Public.

L'accueil favorable qu'il a fait & qu'il continue de faire au spectacle que nous venons de lui présenter, ajoute à nos obligations & à l'intérêt, déja très-vif, que nous avions, qu'il ne doute à aucun égard de notre façon de penser & de nos vues. Mériter ses suffrages est le but unique où tendent tous nos soins, & le fruit le plus précieux pour nous des efforts que nous faisons pour y parvenir.

Nous osons nous flatter que l'attention que nous avons eue jusqu'ici, & que nous aurons toujours, de varier le genre des Ouvrages que nous avons mis & que nous mettrons par la suite sous les yeux du Public, est une preuve convaincante que nous respectons tous les goûts, & que nous ne cherchons qu'à augmenter, autant qu'il dépend de nous, ses amusemens, par la variété qui, quand elle est soutenue du mérite réel, lui procure infailliblement des plaisirs plus piquans.

C'est principalement pour lui rendre l'hommage que nous lui devons, & pour l'assurer plus positivement de nos sentimens, que nous prenons le parti de vous écrire, & de vous prier d'insérer cette

Digitized by Google

Lettre dans le prochain volume de votre Ouvrage.

Un second motif aussi très-intéressant pour nous, nous y engage encore ; celui d'informer le Public des obligations que nous avons aux hommes d'un mérite distingué, qui, comme nos amis, ont bien voulu nous aider dans la remise d'un Opera aussi susceptible de tableaux frappans, & aussi combiné que celui d'*Alceste*. L'Auteur de l'Extrait a rendu à M. de Chassé toute la justice que sa bienveillance & ses soins éclairés méritent. Nous voudrions bien pouvoir nommer de même ceux qui dans la partie des décorations (1) & dans celle des habillemens, se sont fait un vrai plaisir de contribuer à l'embellissement d'un Spectacle dont le Public paroît être satisfait. Dans la crainte de blesser leur modestie, nous nous privons de cette satisfaction, & nous nous bornons à celle de rendre publique la reconnoissance que nous avons des secours qu'ils nous ont fournis.

Quant aux Artistes attachés à l'Académie, l'Auteur de l'Extrait ne les ayant point nommés, nous nous croyons obligés de le faire, & d'ajouter en quelque sorte

(1) Le dessein de celle du troisieme acte, nous a été donné par l'un de nos plus grands Maîtres.

Digitized by Google

par ce moyen à leur réputation. Toutes les décorations, hors celle du palais de Pluton, au quatrieme acte, ont été faites sous les yeux de M. Pietro-Algieri, & en partie par lui-même; celle du palais de Pluton est de la composition de MM. Guilliet & Deleuse, par qui elle a été exécutée. Tout le méchanisme du théâtre est dû à M. Girault, qui vient de donner dans cet Opera des preuves d'un véritable talent, & qui, malgré les difficultés que le local & la complication des vols, des machines & des décorations opposoient à l'exécution, a trouvé les moyens d'en faire faire le service avec une intelligence & une précision qui lui ont attiré les éloges du Public.

Nous souhaiterions qu'il nous fût décemment permis de rendre justice avec la même liberté à chacun des Acteurs & à chacune des Actrices, tant du chant que de la danse, que le Public a jugés dignes de ses applaudissemens. Contraints à leur égard de nous renfermer dans les bornes les plus étroites, nous dirons au moins en général que jamais un travail plus appliqué ne se réunit, & ne concourut avec un empressement plus vif à l'amusement d'un Spectateur juste, éclairé & délicat. Nous sommes, &c. *Rebel. Francœur.*

A Paris, le 17 Décembre 1757.

Nous croyons devoir suppléer à ce silence, & pouvoir dire, d'après le Public, que les trois principaux rôles ont été parfaitement remplis; Alceste, par Mlle Chevalier; Alcide, par M. Gelin, & Admete, par M. Poirier. M. Larrivée a rendu Lycomede, de maniere que d'un second rôle il en a presque fait un premier. Voilà le pouvoir ou la magie du vrai talent: il a l'art de créer ou de perfectionner tout ce qu'il représente, & fait illusion au point qu'il donne souvent aux défauts l'éclat des beautés. Tout dans cet Opera a signalé son zele jusqu'aux Confidens. M. Pillot a chanté le rôle de Licas avec beaucoup de chaleur, & s'est distingué de la foule au siege de Sciros.

Le Compositeur de Ballet, M. Lani, ne mérite pas moins d'éloges. Tous les divertissemens sont aussi agréables qu'ils sont variés & bien caractérisés. Celui du premier acte nous a paru charmant, ainsi qu'à tout le Public. On ne doit pas en être étonné; Mlle Lani y danse, & Mlle le Miere y chante. Elle met dans son chant toute la précision & tout le fini que la premiere met dans ses pas. L'éloge est grand, mais nous le croyons mérité. On ne sçauroit mieux chanter l'Ariette, & Mademoiselle le Miere pouvoit seule,

Digitized by Google

dans cet Opera, nous consoler de l'absence de Mademoiselle Fel. Dans le Ballet du troisieme acte, Mlle Puvignée brille parmi les ombres heureuses. Elle y prend le caractere de la musique, & peint si bien (1) le local, que nous dirions que sa danse est *Elisienne*, si nous osions risquer cette expression. Elle est accompagnée de deux jolies ombres (Mlle Chaumart & Demirei) qui sont dignes de la suivre. Dans un genre opposé, Mlle Lionnois fait voir que l'enfer a ses beautés, & qu'il est de belles furies & des diables aimables. Dans le divertissement du dernier acte, Mlle Vestris danse seule avec toute l'expression du plaisir, ou de la volupté, qui la caractérise. Mlle Chaumart y forme, avec M. Duval, un pas de deux, qui justifie les belles espérances qu'elle a données dans son début. Tous deux exécutent ce pas avec tant de grace & de noblesse, qu'on est fâché qu'il soit si court. Heureusement on en est dédommagé par M. Vestris, qui vient mettre le comble aux plaisirs des Spectateurs. Ses pas brillans couronnent la Piece avec le Ballet, & rendent Alceste intéressante aux yeux jusqu'au dernier moment.

Plus d'un Lecteur malin, qui n'a du goût que pour la critique, s'écriera peut

(1) Les Champs Elisées.

Digitized by Google

être à cet article, que le Mercure est toujours poli jusqu'à la fadeur, & qu'il distribue constamment chaque mois la louange à tout venant. Nous lui répondrons qu'assez d'autres sans nous exercent l'art plus dangereux que difficile de blâmer, & que si nous nous bornons à louer, nous tâchons du moins que nos éloges soient conformes à la vérité, & propres à chaque sujet. Tels sont ceux que nous venons de faire ; nous osons assurer que la flatterie n'y a point de part, & qu'ils seront avoués du plus grand nombre.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le samedi 10 Décembre, les Comédiens François représenterent, pour la neuvieme & derniere fois, *Adelle de Ponthieu*, avec *Nanine*. Les deux pieces furent très-applaudies. Nous donnerons dans le second volume de ce mois l'extrait de la premiere qui est imprimée, & qui se vend chez *Ferry*, quai des Augustins. Le prix est de 30 sols.

Le lundi 12, les mêmes Comédiens ont repris *Iphigénie en Tauride*, qui a reparu avec éclat. L'Auteur y a fait des changemens heureux, qui ont encore

Digitized by Google

donné un nouveau lustre à sa Piece. Elle attire toujours la foule. Nous en ferons l'extrait après celui d'Adelle. Elle est aussi imprimée, & se débite chez *Duchesne*, rue S. Jacques. Prix 30 sols.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le samedi 17 Décembre, les Comédiens Italiens ont remis la *Petite Iphigénie*, Parodie de la grande, qu'on a revue avec plaisir.

Le Dimanche 18, les mêmes Comédiens ont encore joué les *Ensorcelés*, dont le Public ne se rassasie point. Cette heureuse nouveauté, qu'ils n'ont presque pas discontinuée depuis le premier Septembre qu'elle a été jouée pour la premiere fois, vient enfin d'être imprimée, & se vend chez la veuve *Delormel*, rue du Foin. Le prix est de 30 sols avec tous les airs notés. Nous en donnerons un précis le plutôt qu'il nous sera possible.

CONCERT SPIRITUEL.

Le jeudi 8 Décembre, jour de la Conception de la Vierge, le Concert a com-

Digitized by Google

mencé par une ſymphonie del Signor Caſalis, ſuivie d'*Exaltabo te*, Motet à grand chœur de la Lande. Enſuite M. Beſozzi, Muſicien du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, a joué une Sonate de hautbois de ſa compoſition, & a reçu les plus grands applaudiſſemens. Mlle le Mirere a chanté *Regina cœli*, petit Motet de M. Mondonville. M. Balbâtre a joué ſur l'orgue un Concerto de ſa compoſition. Mlle Fel a chanté un petit Motet pour la Fête du jour. Le Concert a fini par *In exitu*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, *le 30 Octobre.*

Le 29 Octobre à quatre heures du matin, la mort du Sultan Osman III, arrivée la nuit du 28 au 29, après une maladie qui a duré environ trois semaines, fut annoncée par le canon du Port, & bientôt répandue par toute la Ville. Les Grands furent sur le champ mandés au Serrail, & le Sultan Mustapha fut déclaré Empereur. Tout s'est passé jusqu'ici fort tranquillement, & après la proclamation du nouveau Sultan, on procédera aux obsèques du Grand Seigneur. Le Sultan Mustapha; qui est le premier Prince de la Maison Ottomane, a quarante-un ans; on assure qu'il est d'un caractere aussi pacifique que son prédécesseur.

DU NORD.

DE STRALSUND, *le 17 Novembre.*

L'armée Suédoise est campée près de Ferdinandshoff, & ses postes avancés ne sont pas loin de Stettin. Une partie des troupes est occupée à combler le Port de Swinemunde; on y a déja jetté quantité de grosses pierres & de caisses rem-

Digitized by Google

plies de sable, & on y a coulé à fond seize bâtimens qui en rendent l'entrée impraticable.

Les sujets du Roi de Suede qui étoient au service de la Prusse ont été rappellés, & ils viennent successivement grossir l'armée des Suédois. Sur la déclaration publiée de la part de S. M. Suédoise, que les Troupes Polonoises ou Saxonnes engagées de force parmi les Prussiens, en se rendant à l'armée de Suede, y trouveroient toute la protection & toute la sûreté possibles, il est arrivé au camp du Feld-Maréchal Ungern de Sternberg beaucoup de Soldats Polonois & Saxons.

Toutes les marchandises que des Navires Hollandois ou des Bâtimens neutres avoient apportées dans ce Port pour le compte des Négocians Prussiens, ont été confisquées par les Suédois; & ils ne laissent sortir que celles qui appartiennent aux sujets des Puissances neutres.

ALLEMAGNE.

DE HANOVRE, *le 5 Decembre.*

La Capitulation de Closterseven conclue le mois de Septembre dernier entre le Maréchal Duc de Richelieu & le Duc de Cumberland, confirmée par les paroles d'honneur de ces deux Généraux, qui sont déposées entre les mains du Comte de Lynar, Ministre de Dannemarck, & fortifiée de la garantie de Sa Majesté Dannoise, après avoir souffert diverses infractions de la part des Hanovriens, vient d'être enfin rompue ouvertement par eux. Le Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre, de concert avec le Roi de Prusse, a donné le commandement des Hanovriens au Prince Ferdinand de Brunswick, qui, après être

Digitized by Google

arrivé à cette armée, a recommencé les hostilités contre les François. Ce Prince a d'abord marché à Harbourg, & a fait sommer le Château, où commande le Marquis de Perreuse, Maréchal de Camp. Sur le refus que cet Officier Général a fait de se rendre, on s'est canonné de part & d'autre assez vivement pendant trois jours. Mais au premier avis que le Maréchal Duc de Richelieu avançoit avec un corps d'armée, le Prince Ferdinand de Brunswick a laissé deux mille hommes devant la Place, & est allé au devant de lui. Il y a eu quelques escarmouches entre nos Partis & ceux des Hanovriens. Un corps des derniers s'étant avancé à deux lieues de Brême, s'est emparé de Burg & de Vegsac. La plus grande partie des troupes que nous avons en-decà & au-delà du Vezer, & même celles qui sont en Oost-Frise, ont ordre de marcher vers la Vumme.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, *le 26 Novembre.*

Il y a eu d'assez vifs débats dans les Conseils tenus à la Cour au sujet des Officiers de terre & de mer qui étoient chargés de conduire l'expédition faite en dernier lieu sur les côtes de France. L'avis de plusieurs Membres a été qu'ils avoient manqué à leur devoir. On leur reproche de n'avoir pas d'abord attaqué le Fort de Fouras, de n'avoir pas tenté le débarquement du côté de Rochefort, d'avoir eu entr'eux de la mésintelligence, & de ne s'être point accordés dans les Conseils qu'ils ont tenus sur la flotte les 25 & 28 Septembre. On ne sçait point ce qui sera décidé ; mais on croit que le Parlement prendra connoissance de cette affaire. Cet événe-

Digitized by Google

ment, & ce qui se passe en Allemagne, semblent annoncer un changement prochain dans le ministere & dans les armées.

Suivant les lettres de Dublin, il s'est élevé dans cette Ville, le 17 Novembre, à trois heures après-midi, un orage, accompagné de tonnerre, d'éclairs & de grêle, d'une telle violence, que de mémoire d'homme il ne s'y en est point vu de semblable. Une partie du clocher de l'Eglise de Christ a été abattue par la foudre, & sa chûte a fort endommagé ce Temple.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LES suites des couches de Madame la Dauphine ayant été aussi heureuses que son accouchement, cette Princesse se rendit le 19 Novembre à la Chapelle du château, où elle fut relevée avec les cérémonies ordinaires, par le Cardinal de Luynes, son premier Aumônier.

Le 22 du même mois, M. le Duc de Chevreuse prêta serment entre les mains du Roi pour le Gouvernement de Paris.

M. l'Archevêque de Bourges prêta aussi serment le 23 entre les mains de Sa Majesté.

M. le Chevalier Mackensie Douglase, Ministre chargé des affaires de France à la Cour de Petersbourg, eut l'honneur d'être présenté au Roi & à la Reine le 13 Novembre. L'accueil distingué qu'il a reçu de leurs Majestés & de la Famille Royale, prouve assez la satisfaction que l'on a de ses services.

Digitized by Google

Le Roi a accordé un brevet de Conseiller d'Etat à M. Gallois, Président à la Chambre des Comptes de Normandie, & Secretaire d'état du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

Description des Fêtes données en la ville d'Arras, à l'occasion de la Naissance de Monseigneur le Comte d'Artois.

La joie que cet événement a répandue dans l'Artois, ne s'est pas bornée aux sentimens de respect, d'amour & de reconnoissance que les Etats de cette Province ont portés jusqu'au pied du trône, par la députation nombreuse dont le Mercure de Novembre a fait mention. Cette joie a encore éclaté par des fêtes qui méritent qu'on en conserve le souvenir; & nous allons détailler ce qui s'est passé en cette conjoncture dans la Capitale du pays.

Dès le 11 Octobre, jour auquel un Courier du cabinet vint apporter aux *Députés ordinaires* des Etats (1), la nouvelle de l'heureux accouchement de Madame la Dauphine, & du nom donné par le Roi au Prince nouveau-né, il y eut des illuminations & autres démonstrations publiques d'alégresse, tant aux Etats & à l'Hôtel de Ville, qu'au Conseil d'Artois, à l'Evêché, à l'Abbaye de Saint-Vaast, &c. mais elles ne furent que le prélude des réjouissances brillantes qui devoient les suivre.

M. l'Evêque fixa au Dimanche 6 Novembre, le

(1) *Ce sont trois personnes choisies dans les trois Corps des Etats, qui résident à Arras, & sont chargées de l'administration, hors du temps des Assemblées.*

Digitized by Google

Te Deum ordonné par le Roi, & publia à ce sujet un Mandement conçu en ces termes :

« Jean de Bonneguize, par la grace de Dieu » & du S. Siége Apostolique, Evêque d'Arras : à » tous Abbés, Abbesses, Chapitres, Doyens, » Pasteurs, Supérieurs & Supérieures des Eglises » & Monasteres exempts & non exempts, & à tous » fideles de notre Diocese, salut & bénédiction.

» Le Seigneur, Mes Très-Chers Freres, tient » dans, ses mains, & la destinée des Maîtres de » la terre & le sort des Empires. Heureux les Rois » & les Peuples, quand ils ne l'apprennent que » par les preuves qu'il leur donne de son amour » & de sa protection !

» Tel est l'avantage dont nous jouissons, Mes » Très-Chers Freres, surtout depuis que l'heureuse » fécondité de Madame la Dauphine ajoute à tant » d'autres faveurs du ciel, les bénédictions dont » il comble par elle le Roi & le Royaume. Cha- » que année nous ramene au pied des Autels pour » y rendre graces d'un présent nouveau à un Dieu » qui veille au repos & à la prospérité de l'Etat. » Il donne encore aujourd'hui dans le Prince qui » vient de naître un nouvel appui au trône déjà le » mieux affermi, & à la Nation la plus heureuse » un gage de plus de la durée de son bonheur.

» Mais si la naissance de Monseigneur le Comte » d'Artois doit être pour toute la France un sujet » de joie & un objet de reconnoissance, vous le » sçavez, M. T. C. F. cet événement intéresse » particuliérement cette Province ; & le nom de » ce Prince doit lui seul vous rappeller tout ce que » vous devez dans cette circonstance aux bontés » du Roi, ou plutôt aux miséricordes du Sei- » gneur qui, après avoir mis dans l'ame du Mo- » narque, l'amour de tous ses Peuples, daigne

Digitized by Google

» aujourd'hui fixer singuliérement sur nous les re-
» gards de sa tendresse.

» Province heureuse & préférée, hâtons-nous
» de faire éclater notre joie, & de signaler notre
» reconnoissance pour un Dieu qui nous distingue.
» Mais joignons à nos actions de graces pour ce
» présent inestimable de sa bonté, les prieres les
» plus ferventes, pour qu'il daigne nous le con-
» server. Ce Prince est, en naissant, le fondement
» & l'appui de nos espérances : qu'il soit pendant
» le cours d'une longue vie, le gage de notre fé-
» licité, & le lien qui resserre de plus en plus les
» nœuds de cette tendresse paternelle, dont le Roi
» nous donne aujourd'hui dans sa personne, la
» preuve la plus éclatante.

» Demandons au Seigneur de graver de bonne
» heure dans son ame les principes inaltérables de
» de bonté & d'humanité qui nous font trouver
» le meilleur des Peres dans le plus grand des
» Rois : qu'il lui inspire le goût de cette piété ten-
» dre & solide qui fait de la Reine l'exemple de la
» Cour & la gloire de la Religion ; qu'il mette
» dans son cœur le germe des vertus de Monsei-
» gneur le Dauphin, & de Madame la Dauphine,
» si dignes l'un & l'autre des bénédictions multi-
» pliées que le Ciel répand sur leur union, & si
» propres à attirer sur le Royaume celles qui peu-
» vent en perpétuer la gloire, le répos & la
» prospérité.

» Puisse cet auguste Enfant si précieux à cette
» Province en particulier, devenir, pour notre
» bonheur, tous les jours de sa vie, plus parfait, en
» se formant sur de pareils modeles ! puissent
» nos neveux avoir des raisons de renouveller sans
» cesse au Seigneur pour sa conservation les ac-
» tions de graces que nous allons lui rendre pour
» sa naissance.

Digitized by Google

» A ces causes, après avoir pris l'avis de nos » Vénérables Freres les Prévôt, Doyen, Chanoines & Chapitre de notre Eglise Cathédrale, » nous ordonnons de faire chanter le *Te Deum*, » chacun dans vos Eglises, avec les solemnités » requises, le premier Dimanche ou jour de » Fête, après que vous aurez reçu notre présent » Mandement, les Officiers, Magistrats des » lieux, & tous autres qu'il appartiendra, invités » d'y assister.

» Donné à Arras, en notre Palais Episcopal, » sous notre seing & la signature de notre Secretaire, le trois Novembre mil sept cens cinquante-sept ».

† JEAN, Evêque d'Arras.

Par Monseigneur,

PÉCHENA, Secrétaire.

Lettre du Roi, à M. l'Evêque d'Arras.

Monsieur l'Evêque d'Arras, la durée du bonheur de mes sujets étant l'objet de mes vœux les plus ardens, tous les événemens capables de le perpétuer, excitent en moi les sentimens que mérite un peuple toujours empressé à me donner des marques de son zele, de sa fidélité & de son amour. Les princes dont il a plu à Dieu de combler mes souhaits, assurent la tranquillité dans mes états. Celui dont ma très chere Fille la Dauphine vient d'être heureusement délivrée, est un nouveau don de la providence, & c'est pour lui rendre les actions de graces qui lui sont dûes, que je vous fais cette lettre, pour vous dire que mon intention est que vous fassiez chanter le *Te Deum* dans votre Eglise Cathédrale, & dans toutes les autres

autres de votre Diocese, avec la solemnité requise, & que vous invitiez d'y assister tous ceux qu'il conviendra; ce que me promettant de votre zele, je ne vous ferai la présente plus longue, que pour prier Dieu qu'il vous ait, Mons. l'Evêque d'Arras, en sa sainte garde. Ecrit à Versailles le 9 Octobre 1757. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, R. de Voyer. *Et sur le repli :* à Mons. l'Evêque d'Arras, Conseiller en mes Conseils.

La fête fut annoncée le 5 au soir par toutes les cloches de la Ville, que l'on sonna encore le 6, de grand matin. En même temps des salves d'artillerie & de boîte se firent entendre, & recommencerent à différentes reprises dans le cours de la journée. Il y eut ce même jour à l'Hôtel de Ville un dîner somptueux de plus de quatre-vingts couverts, où se trouva M. de Caumartin, Intendant de la Province. On y avoit aussi invité l'Evêque, l'Abbé de Saint-Vaast, le Commandant de la Place, le premier Président du Conseil d'Artois, & la Noblesse, ainsi qu'un certain nombre des Officiers de la garnison, & des autres principaux Corps, ecclésiastiques, civils & militaires. Pendant ce repas, on jetta de l'argent au peuple, & les Magistrats lui firent distribuer du pain, des viandes & du vin. Immédiatement après que la santé de Monseigneur le Comte d'Artois eût été bue au son des instrumens, on présenta à tous les convives des exemplaires de la piece suivante, composée par M Harduin, Avocat, ancien Député des Etats d'Artois à la Cour, & Secretaire perpétuel de la Société Littéraire d'Arras.

Digitized by Google

Sentimens d'un Citoyen d'Arras, sur la Naissance de Monseigneur le Comte d'Artois.

Il sort donc aujourd'hui de son obscurité,
Ce Titre qu'autrefois des Héros ont porté (1).
D'un Enfant de Louis il devient le partage :
Louis, pour couronner notre fidélité,
Daigne de son amour nous accorder ce gage.
Vous reprenez enfin votre antique splendeur,
Lieux où de Pharamond le brave Successeur (1)
Jetta les fondemens du florissant Empire
Qui commande à l'Europe, & que le monde admire.

Monarque triomphant, que le Ciel a formé
Pour les vertus & pour la gloire,
Ton peuple réuni, d'un beau zele animé,
T'a placé dès long-temps au Temple de mémoire,
Sous le nom de Roi Bien-Aimé.
Mais lorsque surpassant toute notre espérance,
Tu veux nous distinguer de tes autres Sujets,
Lorsque tu mets pour nous le comble à tes bienfaits,
Quel nom te donnera notre reconnoissance !

Plaisirs, volez ici sous mille traits divers :
Que Polymnie & Terpsichore
Célebrent à l'envi le Maître qu'on adore.

(1) *Robert I & Robert II, Comtes d'Artois.*
(2) *Clodion.*

Digitized by Google

Qu'un bruit guerrier se mêle aux plus tendres
concerts :
Que la fiere trompette sonne :
Sur nos murs que la foudre tonne :
Que le salpêtre éclate dans les airs.
Que mille bouche enflammées
Annoncent les transports de nos ames charmées
Au bout de ce vaste Univers.

Je vois jusques à l'Empyrée
S'élever de rapides feux :
Ainsi vers la voûte azurée
S'élance l'ardeur de nos vœux.
Tels que ces brillantes étoiles,
Qui de la nuit perçant les voiles,
Retombent en foule à nos yeux,
Sur l'Enfant si cher à la France
Puissent descendre en abondance
Les plus riches présens des Cieux.

Dans le ravissement où mon ame se livre,
En lui déja je vois revivre
Ce Frere vertueux du plus saint de nos Rois (1).
A nos ayeux il fit chérir ses loix :
Des cruels Sarrasins il confondit la rage :
Prince, lis ses exploits, & deviens son image...
Mais pourquoi de l'histoire emprunter le secours ?

(1) *Robert I, frere de Saint Louis, surnommé le Bon & le Vaillant.*

Digitized by Google

Pour acquérir une gloire immortelle,
Il ne te faut d'autre modele
Que ton auguſte Ayeul, ou l'Auteur de tes jours.

Illuſtre Enfant, auprès du trône
Tu ſeras de l'Artois le plus ferme ſoutien :
De Louis & du peuple à qui ſa main te donne,
Tu reſſerres encor le fortuné lien.
Si tu pouvois juger de notre amour extrême,
Si tu liſois au fond de notre cœur,
Ah ! tu t'applaudirois toi-même
Du nom qui fait notre bonheur.

On avoit élevé, vis-à-vis de l'Hôtel de Ville, un Feu d'artifice, pour lequel on n'avoit épargné ni ſoins, ni dépenſe, non plus que pour les illuminations de cet hôtel, de la haute & admirable tour qui l'accompagne, & des autres édifices publics. Tous les particuliers s'étoient auſſi empreſſés à illuminer leurs maiſons, d'une maniere qui répondît à la ſolemnité du jour ; mais une pluie continuelle empêcha l'effet de ces préparatifs. On ne put faire jouer qu'une petite partie de l'artifice ; & le reſte fut remis au ſurlendemain.

L'édifice conſtruit pour le feu, ſur les deſſeins du ſieur Beſſara, Architecte de la Ville, étoit feint de marbre blanc, & avoit 52 pieds d'élévation en deux étages, ſurmontés d'une pyramide de 33 pieds. Le premier étage ou rez-de-chauſſée étoit un quarré d'ordre dorique, ayant 44 pieds de face, dont le côté principal offroit un portique, avec fronton & baluſtrade, orné des Armes du Roi, de Monſeigneur le Dauphin, & de Monſeigneur le Comte d'Artois. Une colonnade ioni-

Digitized by Google

que formoit le ſecond étage, qui étoit circulaire. Vingt-quatre vaſes à fleurs & trophées d'armes ou de muſique, ſervoient d'amortiſſemens aux deux ordres d'architecture. Cette décoration étoit ſemée de chronogrammes ou chronographes, ſorte d'inſcription fort en uſage aux Pays-Bas, dans laquelle on trouve, en chiffre Romain, par la réunion de toutes les lettres numérales qu'elle contient, l'année de l'événement qui en eſt l'objet. Voici quelques-uns de ces chronographes :

nasCItVr CoMes, spLenDor artesIæ.

DonVM CœLI aC regIs.

pVLChra FIDeI MerCes.

LætVs aMor aCCenDIt Ignes.

Entre les différentes illuminations qui avoient été préparées, on remarquoit aux croiſées de l'appartement que la Société Littéraire occupe à l'hôtel du Gouverneur, trois tranſparens, ſur leſquels étoient peints autant de médaillons, imaginés par M. Camp, Avocat, Membre de cette Société, & actuellement Député des Etats à la Cour. On croit devoir donner ici la deſcription de ces morceaux de peinture.

Premier Médaillon.

L'hiſtoire de l'Artois caractériſée ſpécifiquement par une femme vêtue d'une *ſaie* blanche rayée de pourpre (1). Elle a ſur la tête une couronne de laurier, & une plume à la main. Devant

(1) *Cette eſpece d'étoffe ſe fabriquoit autrefois par les habitans d'Arras, nommés* Attrebates, *avec tant de réputation que les Romains en faiſoient leurs plus magniques habillemens.*

Digitized by Google

elle est un grand livre ouvert, sur la couverture duquel se voyent les Armes de la province. Elle tient de la main gauche un médaillon portant celles de Monseigneur le Comte d'Artois, qu'elle regarde avec un étonnement mêlé de joie. Une pile de volumes imprimés & manuscrits, sur laquelle sont les aîles & autres attributs du Temps, sert d'appui au livre que cette femme tient ouvert. Elle a un pied posé sur un débris de monument antique, dont les restes sont épars. Auprès est une urne renversée, d'où se répand un grand nombre de médailles.

Légende.

QUANTA FASTORUM GLORIA !

Exergue.

COMES DATUS IX^A. OCT. M. DCC. LVII.

Second médaillon.

Minerve assise, serrant de son bras gauche un vase aux Armes d'Artois, dans lequel est planté un rejetton de lys, qu'elle prend soin de cultiver. A ses pieds sont des trophées relatifs aux Arts & aux Sciences.

Légende.

CURAT NOBISQUE COLIT.

Exergue.

SOC. LITT. ATR. SPES ET VOT.

Troisieme médaillon.

Les chiffres des Rois Louis VIII & Louis XV, figurés par deux doubles JL, placés sous une même couronne, & accompagnées respectivement

Digitized by Google

des nombres VIII & XV. Un cordon bleu sort de la couronne, entrelace les deux chiffres, & se termine par un nœud, d'où pendent les Armes de Monseigneur le Comte d'Artois (1).

Légende.

AB ÆVO IN ÆVUM.

Exergue.

DECUS FUNDATUM ET RESTITUTUM.

Le même jour 6 Novembre, vers les dix heures du soir, il y eut dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, qu'on avoit superbement décorée, un bal qui fut ouvert par M. l'Intendant avec Madame la Comtesse de Houchin, épouse du Député ordinaire de la Noblesse des Etats. On y servit sur des buffets en gradins, un ambigu suffisant pour satisfaire les goûts divers de deux mille personnes au moins qui se trouverent à ce bal.

Les Etats d'Artois différerent jusqu'à l'ouverture de leur Assemblée générale, la solemnité de leurs actions de graces & de leurs réjouissances, afin que tous les Membres des trois Ordres fussent à portée d'y participer. Ce fut le lundi 21 Novembre que se fit cette ouverture; & après la séance, qui se tint dans la forme ordinaire sur les dix heures du matin, on chanta dans l'Eglise des Récollets un *Te Deum* en musique, auquel M.

(1) *Louis VIII, par son Testament du mois de Juin 1225, assigna l'Artois en partage à Robert son second fils, frere de S. Louis, de qui descend la branche de Bourbon. Depuis ce Robert, premier Comte d'Artois, aucun fils de France n'en avoit porté le titre.*

Digitized by Google

l'Evêque d'Arras officia pontificalement. M. le Duc de Chaulnes, Gouverneur de la Province; M. l'Intendant, & M. Briois, Premier Président du Conseil Provincial, Commissaires du Roi pour la tenue des Etats, assisterent à cette cérémonie, accompagnés de tous les Membres de l'Assemblée. Il y eut ensuite un magnifique dîner de deux cens vingt-cinq couverts, auquel tous les Corps avoient été invités. Sur la fin du repas, on but avec appareil les santés du Roi, de Monseigneur le Dauphin & du nouveau Prince, qui furent annoncées successivement par des salves de boîtes & d'artillerie; & les Députés ordinaires jetterent de l'argent au peuple. Dès que la nuit fut venue, on tira avec toute la réussite possible, un très-beau Feu d'artifice au milieu de la grande place.

Ce feu avoit la forme d'un temple, dont le premier étage, quarré & élevé d'environ sept pieds au dessus du pavé, servoit de socle à tout l'édifice. Quatre grandes rampes de dix marches occupoient le milieu de chaque face, & conduisoient à une galerie fermée de panneaux & d'acroteres, enrichis d'Armes du Roi, de Monseigneur le Dauphin, & de Monseigneur le Comte d'Artois, ainsi que des Chiffres de la province.

Le principal corps établi sur le premier étage avoit huit côtés, dont quatre plus larges que les autres, faisant saillie & avant-corps, formoient des portiques, & répondoient aux rampes. Aux entrées de ces portiques étoient les figures symboliques de *la sincérité* & de *la fidélité*, qui caractérisent les Artésiens, & celles de *la reconnoissance* & de *l'espérance*, sentimens dont ce peuple est particuliérement affecté dans la circonstance présente. Les quatre côtés enfoncés étoient ornés de niches, avec d'autres figures qui désignoient les

Digitized by Google

Vertus protectrices du jeune Prince ; sçavoir, *la Religion*, *la Bonté*, *la Valeur* & *la Prudence*. Des emblêmes relatifs à ces vertus remplissoient le dessus des niches. La décoration générale de toute cette partie étoit un ordre Ionique régulier, dont l'entablement saillant soutenoit une balustrade mêlée d'acroteres, sur chacun desquels on voyoit des grouppes d'enfans, qui sembloient, en exprimant leur joie, disputer à qui porteroit les Armes du Roi, & celles des autres personnes de la Famille Royale.

Sur le deuxieme étage étoit posé un attique à quatre faces, dont trois présentoient des tableaux emblématiques, & l'autre contenoit cette inscription :

NOVO ARTESIÆ COMITI.

Il y avoit des pilastres aux angles de ce corps d'architecture avec un entablement en saillie, lequel étoit couronné de quatre vases de ronde bosse. Une pyramide en mosaïque évidée, s'élevoit sur l'attique qui lui servoit de base, & portoit sur sa cime les Armes d'Artois, surmontées d'un soleil.

Aux quatre coins du temple, & à une distance convenable, étoient de grands obélisques décorés de chiffres, de médaillons, &c.

Toutes les parties de l'édifice étoient peintes en grisaille, à l'exception des tableaux & des emblêmes, qui l'étoient en camayeu de couleur bleue. Mais cette simplicité étoit relevée par l'éclat de l'or répandu sur les armoiries, les inscriptions, les cartouches, les guirlandes ; sur la pyramide, sur les vases, & sur tous les ornemens où l'on avoit pu l'employer avec goût.

Cet ouvrage fut exécuté par les soins & sur les

Digitized by Google

desseins du sieur Linque, Architecte, natif & habitant d'Arras.

Les Commissaires de Sa Majesté & les Etats virent jouer l'artifice d'un amphithéâtre dressé à l'un des bouts de la place, qui est une des plus vastes du Royaume. Des fanfares de cors, trompettes & timbales, animerent ce spectacle, après lequel plusieurs fontaines de vin coulerent pour le peuple.

Les deux façades de l'Hôtel des Etats furent illuminés par une quantité immense de lampions, dont l'arrangement dessinoit, sans confusion, toute la belle architecture de cet hôtel Dans un grand tableau transparent placé au dessus de la porte d'entrée, on voyoit *Lucine* descendant du Ciel, & tenant dans ses bras le Prince nouveau-né. Le Roi montroit à cette Déesse la Province d'Artois personnifiée qui, d'un air empressé, tendoit les mains pour recevoir l'auguste Enfant. Un rayon de lumiere partant du visage de ce nouveau Comte, se répandoit sur celui de la Province ; & on lisoit sur une banderole ce chronographe :

noVo spLenDesCIt CoMIte.

A neuf heures du soir commença un concert, dans lequel on exécuta plusieurs pieces de musique Françoise & Italienne. A ce concert succéda un ambigu pour les Dames, servi sur deux tables de soixante personnes chacune. La fête fut terminée par un grand bal, que M. le Duc de Chaulnes ouvrit avec Madame la Comtesse de Houchin, & qui dura jusqu'au jour. Rien n'y fut oublié, soit pour la décoration des trois salles où l'on dansa, soit pour la maniere dont elles furent éclairées, soit pour la symphonie & les rafraîchissemens de toute espece.

Digitized by Google

M. l'Evêque d'Arras donna de grands soupers la veille de l'ouverture & le jour de la clôture des Etats. Pendant la fête du 21, on distribua abondamment dans son palais du pain, des viandes, de la biere, du bois & de l'argent à cinq cens personnes au moins. La maison du *Bon-Pasteur*, qui renferme plus de cent pauvres filles, a éprouvé les mêmes libéralités de la part de ce Prélat.

Le 6 & le 21, M. de Briois, Abbé de S. Vaast, fit tirer beaucoup d'artifice. Il a pareillement signalé sa charité, en faisant délivrer aux pauvres quatre mille pains, du poids de trois livres & demie.

M. de Caumartin qui, depuis le commencement de l'Assemblée des Etats avoit donné des preuves de sa magnificence ordinaire, y ajouta le Dimanche 17 Novembre un dîner de cent trente couverts. Ce festin ne fut que pour les hommes; mais environ quatre-vingts Dames souperent le même jour à l'Intendance, où il y eut aussi un bal qui ne laissa rien à désirer. M. le premier Président du Conseil d'Artois s'étoit distingué de son côté le jeudi précédent, par un dîner suivi d'un bal, qui fut interrompu pour voir un bouquet d'artifice & une illumination terrestre, formée avec goût dans le parterre du jardin de ce Magistrat. Il fit servir sur les neuf heures un ambigu; après lequel il y eut concert, & l'on reprit le bal qui ne finit qu'avec la nuit.

Enfin le 30 Novembre, les RR. PP. Jésuites du College d'Arras firent chanter dans leur Eglise le *Te Deum* & l'*Exaudiat*, par toute la musique de la Cathédrale. M. l'Evêque d'Arras y officia, & les Etats qu'on avoit invités à la cérémonie, y assisterent en corps; après quoi ils passerent dans

Digitized by Google

la salle des Actes, où le R. P. Dubuisson, Professeur de Rhétorique, leur adressa une harangue latine, dont l'objet étoit de féliciter la province d'Artois sur la naissance du nouveau Comte. L'Orateur s'attacha à prouver dans la premiere partie de son discours, qu'il ne pouvoit rien arriver de plus avantageux à la Province, que de voir son nom porté par un Prince de la Maison de Bourbon; & dans la seconde, qu'aucune Province n'étoit plus digne de cette grace.

Les PP. Jésuites ont fourni ce jour là de quoi dîner à douze pauvres familles de chacune des onze Paroisses de la Ville. Les écoliers, tant externes que pensionnaires, qui sont de la Congrégation de la Vierge, ont donné le même jour à dîner & à souper aux malheureux détenus dans les prisons royales, lesquels étoient au nombre de quarante, les ont servis eux-mêmes, & leur ont encore distribué des aumônes.

Les autres Villes de l'Artois n'ont pas témoigné moins d'ardeur que la Capitale à célébrer une époque si glorieuse pour la Province; & de simples Bourgades ont donné en cette occasion les marques les plus éclatantes de leur zele & de leur alégresse.

Le Roi a nommé le Maréchal de Tomond, pour commander sur les côtes de la Méditerranée.

Sa Majesté a aussi disposé du commandement de la Guyenne en faveur du Comte de Langeron, Lieutenant-Général de ses armées, & Elle a donné au Comte de Gramont, Brigadier d'Infanterie, & Menin de Monseigneur le Dauphin, le Commandement des troupes, dans la partie du Gouvernement de la Guyenne, qui dépend de la Généralité d'Ausch.

Sur la démission de Madame la Duchesse d'Antin,

Digitized by Google

de la place de Dame du Palais de la Reine, le Roi a nommé le 25 Novembre Madame la Comtesse de Clermont-Tonnere pour la remplacer.

Le 27, M. le Comte de Rochechouart prêta serment entre les mains du Roi, pour le Gouvernement de l'Orléannois.

M. Le Duc de Chaulnes étant revenu de l'armée du Maréchal Duc de Richelieu, pour tenir les Etats d'Artois, en fit l'ouverture à Arras le 21 Novembre.

Détail de la bataille donnée le 5 Novembre entre l'armée combinée de l'Empire & de France, & l'armée Prussienne, avec la liste des Officiers non compris dans celle du 19 de ce mois.

L'armée du Roi, combinée avec celle de l'Empire, ayant reçu un renfort de vingt bataillons & de dix-huit escadrons conduits par le Duc de Broglie, après être restée quelques jours en cantonnement entre l'Unstrutt & la Sala, depuis Mulhausen & Langen-Saltza jusqu'à Dornbourg, se mit en mouvement le 23 Octobre pour marcher à l'ennemi.

Celle de l'Empire se porta en avant de la Sala sur l'Estertt, précédée d'un détachement des deux armées aux ordres du Comte de Saint-Germain, & celle de France qui la suivoit se trouva rassemblée le 28 à Numbourg & aux environs.

Pendant cette marche, le Roi de Prusse s'étoit retiré sur l'Elbe, laissant à Léïpsik un Corps commandé par le Maréchal Keith, mais il revint tout-à coup dans cette Ville le 26.

Les deux Généraux ne jugeant pas qu'il fût praticable de l'y attaquer de vive force, ni de le mettre entre Léïpsik & Torgauw en marchant par leur

Digitized by Google

droite, résolurent de repasser la Sala, pour se porter vers Hall & Bernbourg. Ce passage s'exécuta le 30 à Weissenfel, après avoir replié tous les postes qui avoient été avancés jusqu'à Lutzen.

Le Roi de Prusse, averti de cette marche, sortit de Léïpsick, & fit attaquer le 31 au matin la Ville de Weissenfels. Il y étoit resté quatre bataillons Impériaux & dix-sept compagnies de Grenadiers François, commandés par M. le Marquis de Crillon; ces troupes se retirerent en mettant le feu au pont.

Les Prussiens firent ensuite marcher des corps sur Mersbourg & sur Hall, dont les ponts furent pareillement brûlés par les détachemens de l'armée combinée, qui occupoient ces deux Villes.

Le premier Novembre, le Prince de Soubise marcha à Mersbourg dans le dessein de soutenir cette Ville: mais ne pouvant garder tous les passages de la Sala, il préféra de venir camper à Mulchen, où les Impériaux le joignirent le 2.

Le lendemain 3, l'armée Prussienne passa la Sala à Weissenfels où elle avoit déja jetté des ponts; ses Hussards pousserent ceux de l'Empire jusques sur le terrein où les Généraux faisoient marquer un champ de bataille; & l'armée combinée sortit de son camp à l'entrée de la nuit pour venir l'occuper. Les Prussiens camperent vis-à-vis sur une hauteur, & tirerent pendant la nuit plusieurs coups de canon.

Le 4 à la pointe du jour, on vit déboucher plusieurs escadrons de Cavalerie Prussienne, qui se retirerent aussi-tôt que l'armée eut fait un mouvement en avant. Le reste de la journée se passa à tirer quelques volées de canon, & l'armée campa sur le terrein où elle avoit passé la nuit précédente sous les armes.

Digitized by Google

Le 5, elle marcha par sa droite pour se porter sur le flanc gauche de celle du Roi de Prusse, laissant M. le Comte de Saint-Germain avec deux brigades d'infanterie & autant de cavalerie, pour observer les mouvemens des Prussiens. Cette marche se fit sur trois colones, dans le même ordre où les troupes étoient campées; la colonne de la gauche étoit formée de la premiere ligne, celle du centre de la réserve, & celle de la droite de la seconde ligne.

Lorsque l'armée eut dépassé le flanc gauche de l'ennemi, on fit halte vers les deux heures après-midi, & les deux Généraux ayant pris la résolution d'attaquer, on continua la marche en abaissant la droite, pour se mettre en bataille en équerre sur le flanc gauche de l'armée Prussienne.

Jusques-là l'ennemi étoit resté dans son camp, mais dans le moment on le vit détendre ses tentes, monter à cheval, se mettre en bataille & marcher par sa gauche sur le même front par lequel on se présentoit à lui; le tout avec une si grande promptitude, que toute sa cavalerie, composée de quarante escadrons, ayant été quelque temps à couvert d'un rideau, se trouva tout d'un coup avoir dépassé celle de l'Empire, qui fermoit l'aîle droite de l'armée combinée, & la chargea en en flanc avant qu'elle eût pu se déployer devant elle.

Le Prince de Soubise n'eut le temps que de rassembler la cavalerie de la réserve, composée de dix escadrons des régimens de Penthievre, Saluces, Lameth, Lusignan & Descars, qui se formerent en potence dans l'intervalle entre les deux lignes. Il soutint à la tête de cette cavalerie l'effort de la premiere ligne de celle des Prussiens, qui fut aussi repoussée par les cuirassiers

Digitized by Google

Autrichiens ; mais il ne put résister à la seconde ligne. Huit escadrons des régimens de Bourbon, de Bauvilliers, de Fitz-James & de Raugrave, tirés de l'aîle gauche, rétablirent le combat pendant quelques momens, & ensuite furent obligés de céder de même à la supériorité du nombre.

Pendant cette charge de cavalerie, la gauche de l'infanterie Prussienne avoit gagné le flanc droit de celle de l'armée combinée. Nos bataillons, qui s'étoient formés en colonne, ne pouvant soutenir le feu de l'artillerie & de la mousqueterie des Prussiens, furent alors obligés de plier, & entraînerent le reste des deux lignes. M. le Comte de Saint-Germain, qui arriva dans cette conjoncture, favorisa la retraite qui se fit sur Freybourg, où l'armée repassa, pendant la nuit, à la gauche de l'Unstrutt, sans être poursuivie.

Le 6 l'armée de l'Empire marcha à Kosen, pour se retirer sur Arnstatt, & celle de France s'en sépara pour se rapprocher des quartiers de l'armée du Maréchal Duc de Richelieu par Laucha, Saxembourg, Northausen & Duderstatt, où elle est arriée le 14.

On ne peut dire au juste la perte que l'armée Françoise a faite en cette occasion, parce qu'il y revient journellement des Officiers & des Soldats par bandes ; mais il paroît qu'elle ne sera pas à beaucoup près aussi considérable qu'on l'avoit cru d'abord.

Digitized by Google

Liste des Officiers tués, blessés, prisonniers, ou dont on ignore le sort, des Régimens qui se sont trouvés à la bataille du 5 Novembre, & qui ne sont pas compris dans la liste du 19 de ce mois, parce qu'on n'avoit point alors reçu les états détaillés des Régimens.

Régiment de Piedmont. Colonel. M. Le Comte Desparbès, blessé. *Lieutenant-Colonel.* M. de Crest, blessé & prisonnier. *Commandans de Bataillon.* MM. de la Corderie & Sermont, blessés & prisonniers, M. Desplasses, manque. *Major:* M. Broca, blessé. *Aides-Majors.* MM. Malaru & Bagnon, blessés. M. de la Chevalerie, blessé & prisonnier. *Capitaines de Grenadiers.* M. Malausat, blessé & prisonnier. M. Darmissan manque. *Capitaines.* MM. Marans, Noblet, la Lauremie, Beauregard, Fondras, tués. MM. Flavigny, Mondenard, Grely, Dragoue, Brassant, Chevalier de Montaut, Mondenart, de Bieve, la Touche, Chevalier de Tilly, Duplessis, Frestomdam, blessés. MM. Bretigny, la Combe, Marigny, du Vergier, Tilly, Brugassargues, de Mons, Bezançon, Verneuil, Rachaise, Baubert, Pascal, Duvallon, Boissondain, la Perrere, Daussonnes, blessés & prisonniers. MM. Darmissan, la Papotiere, David, Duclusselle, Montaut, Dumans, & Valoir, manquent. *Lieutenans.* M. le Chevalier de Montaud, M. Lespare, & M. le Chevalier de Batquier, tués. MM. Mesnard, la Forestille, Dadrissard, Fontaine, Chevalier de Ponsargues, Colonsbié, Ravisict, & Lecuyer, blessés. MM. Leharivel, Faure, Rabignan, Daliat, Kardavant, Biufort, Langlade, Barer, & Saint-Serdos, blessés &

Digitized by Google

prisonniers. MM. Martillon, Pernon, Pelisserey, Sairigné, Montaclard, & Peliot Maître de mathématiques, manquent. *Régiment de Royal Roussillon. Capitaines de Grenadiers.* M Deions, blessé. *Lieutenans.* M. Soreau, blessé. *Régiment de Castellas, Suisse. Lieutenant-Colonel.* M. Diesenthaler, blessé & prisonnier *Capitaines de Grenadiers.* M. Reich, tué. M. Waldener blessé. *Lieutenans.* M. Muller, tué., M. Krieg, blessé. *Régiment de Planta, Suisse. Lieutenant-Colonel.* M. Darbonnier, blessé & prisonnier. *Commandant de Bataillon.* M Jossaud, blessé & prisonnier. M. Arder, manque. *Aide-Major* M. Viclandt manque. *Capitaines de Grenadiers.* MM. Grenut, & Affleger, blessés & prisonniers. *Capitaines.* MM. Turtin, Gallatin, Bertenschalg, Bouscard & Faller, blessés & prisonniers. *Lieutenans.* MM. Desgranges, Hoeclin, Reynald, Fatis, Ceberg & Christin, blessés & prisonniers. *Régiment de Reding, Suisse. Capitaines.* MM. Reynold & Montaudon, blessés. MM. Schatzel & Witz, blessés & prisonniers. *Lieutenans.* MM. d'Entrague, & Baumain, blessés. MM. Geutil, Techiemain, Gauguin, & Odelieu, blessés & prisonniers. M. Muller, manque. *Régiment de Salis, Grison. Capitaine.* M. Castelberg, tué. *Enseigne.* M. Scouhe manque. *Régiment de Touraine. Lieutenans.* M. de Moyencourt, blessé & prisonnier. *Régiment de Saint Germain. Lieutenans.* M. Bitremant, blessé & prisonnier.

Officiers qui étoient marqués dans la derniere feuille comme manquans, & qu'on a appris depuis être prisonniers, & dont la plûpart sont blessés.

Régiment de Mailly. Lieutenant-Colonel. M. de Boisrenard. *Capitaines.* MM. Montbel, l'aîné,

Digitized by Google

Garcigny, Vilhaut, Chevalier de Montbel, Boisrenault, Coquebert, M. Treville, *Capitaine Aide-Major*, & la Motte. M. Catenay, *Capitaine*, dont on n'avoit point encore fait mention, prisonnier. M. Rouani, *Lieutenant. Régiment de Poitou.* M. de Saint-Mesmin, *Commandant de Bataillon.* M. du Rossart, *Capitaine Aide-Major.* MM. de Mussan, de Pally, Fontenaille, Dangé, des Ansiers, Sorelle, Galleou, *Capitaines*, prisonniers; ainsi que MM. Sablo & Pichon, dont on ignoroit le sort. *Lieutenans.* MM. d'Aldeguier, du Perrete, Ding, Leroy, & Saint-Oin, prisonniers, ainsi que MM. la Montase, du Rougeat, & de Laure, dont on n'avoit pas encore fait mention. *Régiment de Saint-Chamont. Capitaines.* MM. de la Mothe, & Chatelier, qui n'étoient pas dans la premiere liste, & MM. Droisy, de Malhautier, Montignac, Chevalier de Vignier, & de Saint-Florent. *Lieutenans.* MM. de la Grolée, de Bo ssambert, de Buffan, & Bouret. *Régiment de Rohan. Capitaines.* MM. de Wolbock, & Coquerel. *Lieutenans.* MM. la Livè & Lissac, qui n'étoient point dans la derniere feuille. *Regiment de Beauvoisis. Capitaines.* MM. la Molere, Champau, du Bourdet, du Lignon, & de Fougeres. *Aide-Major.* M. Raoult. *Lieutenans.* MM. Rozan, la Roque, & Peignefort. *Régiment de Brissac. Colonel.* M. le Duc de Cossé. *Lieutenant-Colonel.* M. de Mauclerc. *Capitaine.* M. Bonneval. *Lieutenant.* M. Morel. *Régiment de Provence. Lieutenant-Colonel.* M. Durivier. *Capitaines.* MM. Thioumon, de Tessot, Dutertre, de Varignan, Thuisi, & Eclapier, qui n'étoient pas dans la derniere feuille. *Lieutenans.* MM. Issambon, & de Romas, qui n'étoient pas dans la derniere liste. *Régiment de Vittmer, Suisse.*

Digitized by Google

Commandant de Bataillon. M. Gallati. *Capitaines.* MM. Suriet, Perier, Zeng, & Reynoldt. *Lieutenans.* MM. de Gallati, Dilleny, Bayard, & Jacobel *Régiment de Diesback, Suisse. Capitaines.* MM. Balthazard, & de Borard, dont le dernier n'étoit pas dans la précédente liste. *Lieutenant.* M. de Nervost, & l'Aumonier du Régiment *Régiment de la Marck. Capitaines.* MM. Deyrolles, Trichard, des Baraux, de Munlt l'aîné, Delesnau, qui n'étoit pas dans la derniere feuille, Dufort, Liotey, Grandchamp, & Dehaussen. *Lieutenans.* MM. Bramion & Scitz.

CAVALERIE.

Régiment de la Reine. Major. M. le Chevalier de Galifet. *Régiment de Bourbon. Capitaines.* MM. de Chanay & Chambon. M. la Bare, *Cornette. Régiment de Penthievre. Colonel.* M. le Comte de Saluce, blessé & prisonnier. *Capitaines.* M. le Marquis de Langle, MM. Lardevoin, & Traversay. *Lieutenans.* MM. du Breuil, & de Gay, blessé & prisonnier, qui n'étoit pas dans la derniere feuille. MM. de Geraldin, *Major*, & du Saillon, *Cornette*, blessés & restés à Yena, d'où l'on compte qu'ils rejoindront incessamment. *Régiment de Lusignan. Capitaines.* M. de Real & Circey, blessés & prisonniers. M. de Janson, *Lieutenant. Régiment de Beauvilliers. Colonel.* M. le Duc de Beauvilliers. *Lieutenant.* M. de la Buisiere. *Cornettes.* MM. Echoupe & de Luigny. *Régiment de Lameth. Lieutenant-Colonel.* M. Monjouvan. *Capitaines.* MM. de Contrisson, Dancreville, & Frednand. *Régiment de Saluces. Colonel.* M. le Marquis de Saluces. *Capitaine.* MM. Cauzet, Flogny, Castelnau, & Fautrieres, blessés & prisonniers. *Lieutenans.* MM. la Fond, Mordal, & Lepant. M. de la

Digitized by Google

Faye, *Cornette. Régiment de Fitz-James.* M. Nugent, *Capitaine.* M. Coulahan, *Lieutenant.* M. de Mores, *Cornette. Prisonniers non Militaires.* M. Martinfort, Directeur des vivres, & son domestique. N. Monget, Commis des vivres. Un Boulanger des vivres.

On a oublié dans la premiere liste d'employer comme prisonnier M. le Chevalier d'Ailly, Maréchal de camp.

M. le Chevalier des Bares, Capitaine au Régiment Descars Cavalerie, mis au nombre des Officiers tués, a donné de ses nouvelles. Il est prisonnier & blessé de douze coups de sabre.

Le Roi a disposé en faveur de M. le Vicomte de Choiseul, du Régiment de Poitou, vacant par la mort de M. le Comte de Revel.

Du Régiment Royal-Barrois, vacant par la mort de M. le Comte de Bassompierre, en faveur de M. le Marquis de Bassompierre, son pere, Brigadier des armées du Roi, & Sous-Lieutenant des Chevaux-Légers d'Orléans.

De trois places de Colonels dans le Régiment des Grenadiers de France, en faveur de M. le Comte de la Fayette, Capitaine réformé à la suite du régiment de Cavalerie de la Rochefoucault, de M. le Comte de Danois, Capitaine réformé à la suite du régiment Royal de Cravates; & de M. le Comte de Broglie, Enseigne dans le régiment de Poitou:

Et de deux Guidons vacans dans la Gendarmerie; l'un en faveur de M. le Comte de Noé, Capitaine réformé à la suite du régiment de Cavalerie de la Viefville; l'autre pour N. le Marquis de Crenolles, Lieutenant dans le régiment du Roi Infanterie.

Le 11 Décembre, les Princes & les Princesses du Sang rendirent, en cérémonie, à l'occasion

Digitized by Google

de la mort de la Reine de Pologne, Electrice de Saxe, leurs respects à Monseigneur le Dauphin & à Madame la Dauphine. Les Seigneurs & Dames de la Cour, en habits de grand deuil, s'acquitterent du même devoir.

Le Roi a tenu le Sceau pour la dix-huitieme & dix-neuvieme fois.

Sa Majesté a disposé du régiment de Cavalerie, vacant par la mort de M. le Duc de Beauvillier, en faveur de M. le Chevalier de Saint-Aignan son frere, Colonel dans le régiment des Grenadiers de France; & d'une place de Colonel dans le regiment des mêmes Grenadiers, en faveur de M. le Marquis d'Estampes, Lieutenant en second dans le régiment du Roi, Infanterie.

On a été informé que le Prince Charles a dépêché au Roi le sieur de Boisgeslin, pour faire part à Sa Majesté de la prise de Schweidnitz qui a capitulé le 12 Novembre.

Les Prussiens ont perdu, pendant le cours de ce siege, environ dix-huit cens hommes. La garnison qui étoit encore forte de quatre mille sept cens hommes, est prisonniere de guerre, & sera conduite où l'Impératrice Reine jugera à propos de l'envoyer.

Les Autrichiens ont trouvé dans la place cent soixante quatre pieces de canon, quatorze mortiers, beaucoup de munitions, des vivres, du fourage en abondance, & un million d'écus d'Allemagne, dans la caisse militaire.

On a reçu avis que l'armée Prussienne arrivée sous Breslau depuis sept semaines entieres, y occupoit un camp très-fort par lui même qu'elle avoit encore fortifié de toutes parts & avec le plus grand soin; il n'avoit que le défaut d'être trop étendu, pour le nombre de troupes qui devoient le

Digitized by Google

défendre ; sans cela il eût été impossible d'y pénétrer.

S. A. R. ayant reconnu ce défaut, & voulant à quelque prix que ce fût attaquer l'ennemi, fit une disposition qui fait l'éloge de ses talens militaires. Elle jugea que la façon la plus sûre de pénétrer dans cette Forteresse, étoit d'attaquer vivement l'ennemi par le centre & par les extrêmités. Elle ajouta même à cette disposition d'autres attaques intermédiaires, afin de faire une plus grande diversion, & de mettre plus sûrement la confusion dans les manœuvres de l'ennemi.

Le camp retranché avoit sa droite appuyée vis-à-vis le village de Pilnitz, dont les ennemis avoient fait une citadelle ; il falloit même passer la riviere de l'Oh, avant que d'arriver à ses retranchemens. Son flanc étoit couvert par des bois immenses & par la riviere de l'Oder. Sa gauche étoit appuyée à une hauteur qui est à cinq cens pas ou environ des Fauxbours de Breslau. Elle étoit fortifiée d'une excellente redoute garnie de son plus gros canon. Il avoit dans l'étendue du front de son camp, les villages de Smidfeld, d'Effichen, & de Klein-morberg, également bien fortifiés. La riviere de l'Oh bordoit le front de sa position dans presque toute son étendue. Heureusement pour l'armée Impériale, il s'en étoit un peu trop éloigné vers le centre, & c'est-là où S. A. R. fit le plan de porter les coups qu'elle devoit frapper de sa main.

La disposition de l'attaque se borna donc à quatre point essentiels ; l'un entre les fauxbourgs de Breslau & le village de Klein-burg, l'autre vis-à-vis de Klein-morberg ; le troisieme entre Smidfeld & Effichen, & le quatrieme à Pilnitz, sans compter une division qui fut faite de l'autre côté

de la riviere de l'Oder par un corps de cinq à six mille hommes qui menaçoit la retraite de l'ennemi, en cas qu'il fût forcé par sa droite, & qu'on pût couper sa communication avec Breslau.

Les ordres ayant été donnés le 21 pour attaquer l'ennemi le lendemain, l'armée de l'Impératrice qui étoit campée en ligne se divisa à la pointe du jour; chaque troupe se rendit à la destination, & dès que tout fût prêt, on commença à dix heures une canonnade terrible, qui dura jusqu'à midi; alors le signal fut donné pour que chacun fît ses ponts sur la riviere, & pour attaquer en même temps. Les ponts du centre furent les premiers construits, c'étoit l'attaque où étoit placés S. A. R. & le Feld-Maréchal Comte de Daun; il y en eut sept jettés en moins d'une demi-heure, malgré le feu de l'ennemi; à peine furent-ils finis, que trente compagnies de Grenadiers passerent, soutenues de deux mille chevaux d'élite, des bataillons de l'aîle droite de l'armée, & de plusieurs escadrons.

Ces troupes se formerent, malgré le feu le plus vif, avec une vitesse si singuliere, que l'ennemi ne put porter des troupes pour nous charger, que dans l'instant où nous commencions à être formés. S. A. R. s'étant apperçue du dessein qu'il avoit de nous charger en flanc, fit avancer fort vîte quatre pieces de canon chargées à cartouche, soutenues de quatre bataillons qui prirent en flanc l'ennemi lui-même, & l'obligerent de s'arrêter. Les retranchemens qui étoient alors devant nous, & qui enveloppoient le village de Klein-morberg étoient redoutables. Nous avions d'ailleurs sur notre flanc droit le corps de troupes dont on vient de parler, sans compter celui qui faisoit face à notre attaque de la droite. Nous restâmes ainsi pendant plus d'une

heure

heure entiere à essuyer & à rendre le feu le plus vif. Les ennemis chercherent plus d'une fois à nous attaquer de front & de flanc ; mais les troupes & l'artillerie firent de tels prodiges, que les Prussiens, malgré leurs efforts, ne nous firent pas perdre un pouce de terrein. Nous enlevâmes au contraire les retranchemens de Klein-morberg ; & pendant que nous combattions ainsi, celles de nos troupes qui attaquoient Pilnitz & Neikirck faisoient de leur côté des merveilles ; mais ayant trouvé plus de difficultés que nous dans le passage de la riviere, elles ne purent déposter l'ennemi aussi promptement que nous l'avions fait.

La nuit qui survint fit finir le combat. C'est une journée qui comble d'honneur l'armée de l'Impératrice, & qui n'en fait pas moins à S. A. R. & au Feld-Maréchal Comte de Daun.

L'armée Impériale a eu quatre mille hommes tués ou blessés, dans le nombre desquels sont six Généraux, dont un de tué.

Les ennemis ont perdu beaucoup plus du double, & ont eu plus de trois mille prisonniers ou déserteurs. Presque tous leurs Généraux ont été tués, blessés, ou faits prisonniers. Le Prince de Beverne, qui commandoit l'armée, est du nombre de ces derniers. Le Prince Ferdinand, frere du Roi de Prusse, a reçu une légere blessure. Le Prince de Brunswick & celui de Wirtemberg sont aussi blessés. Nous avons pris trente-neuf pieces de canon, trois mortiers, & huit drapeaux, & la ville de Breslau s'est rendue au vainqueur. En un mot, l'action du 22 est moins une bataille qu'une défaite ; mais ce qui doit plaire le plus à Sa Majesté Impériale, est l'ardeur que son armée entiere a montré pour combattre ses ennemis. S. A. R. & le Feld-Maréchal Comte de Daun, ne doivent

Digitized by Google

pas être moins flattés de la confiance des troupes, qui se nourrit dans le soldat par la bonne opinion qu'il a de ses chefs.

Les Princes de Saxe se sont distingués par leur valeur, comme ils le font dans toutes les occasions.

Lorsque la ville de Breslau s'est rendue, & que la garnison de neuf Bataillons est sortie avec les honneurs de la guerre, il n'y a eu que trois cens hommes en tout qui ayent accompagné les drapeaux : tout le reste, Officiers & Soldats, a déserté ouvertement ou sécretement. Il en est venu mille quatre-vingts dans une seule journée au quartier de S. A. R. sans compter ceux qui auront été à celui du Comte de Nadasty, ou ceux encore que raménera le Général Beck, qui est à la poursuite du reste de l'armée Prussienne. Cette armée étoit plus forte que nous ne l'avions cru. On nous a assuré que les ennemis montoient à plus de quarante mille hommes : ils en ont perdu sûrement vingt mille, y compris les déserteurs. Le nombre des blessés est aussi plus grand que nous ne pensions.

Les Vaisseaux du Roi le *Célebre* & le *Bizarre*, se sont rendus maîtres du Corsaire Anglois ci-devant la *Grande-Biche*, de Saint-Malo, armé de 28 canons, de 14 pierriers, & de 109 hommes d'équipage, ainsi que d'un autre bâtiment armé de 6 canons, 10 pierriers, & de 39 hommes d'équipage.

Le Navire Anglois le *Matthy*, de 350 tonneaux, venant de Saint-Christophe, avec une cargaison composée de différentes marchandises, a été pris par la Frégate du Roi la *Calypso*, & est arrivé à Brest.

On a été informé par des lettres écrites de Bergue en Norwege de l'arrivée en ce Port des Navi-

Digitized by Google

res Anglois le *Rolland* & *Jeanne*, de Neufchâtel, l'*Helene*, la *Marie-Betty*, la *Dorothée*, de Witthaven, la *Marianne* de Dublin, & *le Hamkinson* de Lancastre. Ces six Bâtimens qui revenoient, les uns de Riga, les autres de Petersbourg, chacun avec un chargement de chanvre, de lin, de fer, de toiles à voiles, & d'autres marchandises, ont été pris par le capitaine Charles-François Robert, commandant le Corsaire la *Comtesse de la Serre*, de Dunkerque.

L'*Actif*, autre Corsaire de ce Port, s'est emparé d'un navire Anglois d'environ 100 tonneaux, armé de 12 canons & de 80 hommes d'équipage, dont la cargaison est composée de différentes marchandises du cru de la Jamaïque, d'où il revenoit. Ce Bâtiment a été conduit à Brest.

Le Capitaine Monnier, commandant le Corsaire la *Revanche*, de Dunkerque, a pris & conduit en ce port les navires Anglois l'*Ardent*, la *Providence* & le *Norwich*, chargés de charbon de terre. Il a rançonné pour 620 guinées deux autres bâtimens Anglois, dont il s'est rendu maître.

L'*Hyrondelle*, Corsaire du même port, a relâché, moyennant une rançon de 100 livres sterlings, un bateau Anglois qu'il avoit pris.

Les navires Anglois le *Nancy*, de Boston, chargé de 600 barrils de goudron, & la *Marie*, dont la cargaison est composée de bois de construction, ont été pris par le Corsaire le *Voltigeur*, de Boulogne, & sont arrivés, l'un à Calais, & l'autre au Havre.

On mande de Cherbourg que le Corsaire le *Conquérant* de ce port, a pris & y a conduit un bâtiment Anglois de 80 tonneaux, ayant pour chargement du sel, de l'avoine, quelques ballots, & autres marchandises.

Digitized by Google

Les Corsaires les *Deux-Freres* & le *Faucon*, de Marseille, se sont emparés des navires Anglois le *Ligny*, le *Lottéa* & le *Nelly*, de Cork, qui ont été conduits à Cadix. Ils sont chargés, le premier de diverses marchandises, le second de morue, & le troisieme de beurre, de viandes salées & de chandelle.

Trois autres navires Anglois, sçavoir le *Nancy*, dont le chargement consiste en salaisons, en cuirs & en chandelle, le *Charmeng-Betty*, chargé de charbon de terre, & le *Royal-Georges*, chargé de sardines, ont aussi été conduits à Cadix, & ont été pris par les Corsaires François la *Bagatelle*, la *Jacqueline*, le *Saint-Antoine*, & les *Ames*, de Mahon.

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majesté a donné l'Abbaye de Hautvilliers, Ordre de Saint Benoît, Diocese de Rheims, à M. l'Abbé de Bouillé, Doyen des Comtes de Lyon, premier Aumônier de Sa Majesté; l'Abbaye de Bonlieu, Ordre de Cîteaux, Diocese de Bordeaux, à M. Guerin, Prêtre du Diocese d'Avranches; celle de Bénissons-Dieu, même Ordre, Diocese de Lyon, à la Dame de Jarenre-Senas, Religieuse Bénédictine de S. Laurent d'Avignon; l'Abbaye de Boquien, Ordre de Cîteaux, Diocese de Saint Brieux, à M. l'Abbé le Mintier, Prêtre du même Diocese; le Prieuré de S. Denis d'Amboise, Congrégation de Saint Maur, Diocese de Tours, à M. Fermay, Prêtre du même Diocese; le Prieuré de la Haye aux Bons-Hommes, Diocese d'Angers, vacant par la mort de M. l'Abbé de Plancy, à M. l'Abbé Bare, Chapelain du Roi,

Digitized by Google

Chanoine de Noyon, & nommé ci-devant à l'Abbaye de Maymac, dont il a remis le Brevet.

MORTS.

Le 23 Octobre 1757, *Henriette-Emilie de Bautru*, Comtesse de Nogent-le-Roi, femme de Louis, Marquis de Melun, Comte de Nogent-le-Roi, Seigneur de la Mothe-Saint-Androny, mourut à Paris, âgée de 48 ans 7 mois 6 jours, étant née le 21 Mars 1709. Elle étoit fille unique & héritiere de Louis-Armand de Bautru, Comte de Nogent-le-Roi en Beausse, Lieutenant général des Armées du Roi, & de la basse-Auvergne, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, mort d'apoplexie aux Eaux de Bourbon-l'Archambaut, le 6 Juin 1736, & de Marie-Julie Julistanne, fille du Pacha de Neuhausel, en Hongrie; elle avoit pour bisayeul Nicolas de Bautru, Comte de Nogent-le-Roi, Marquis du Tremblay, Capitaine des Gardes de la porte du Roi, Gouverneur de Dourdan, Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & privé, mort le 10 Septembre 1661; laissant de son mariage avec Marie Coullon, entr'autres enfans, 1°. Armand de Bautru, qui suit; 2°. Nicolas de Bautru, Marquis de Vaubrun & du Tremblay, Lieutenant général des Armées du Roi, Gouverneur de Philippeville, tué le premier Août 1675, au combat d'Altenheim sur le Rhin, commandant alors en chef l'armée du Roi, laissant de son mariage avec Marguerite-Thérese de Bautru-Vaubrun, sa niece, à la mode de Bretagne, fille du Comte de Serrant, en Anjou; Guillaume-Nicolas de Bautru-Vaubrun, Abbé de Cor-

mery & de S. Georges sur Loire, Lecteur de la chambre du Roi, mort en 1746, âgé de 85 ans, & Magdeleine-Diane de Bautru-Vaubrun, veuve de François Annibal, Duc d'Estrées, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de l'Isle de France, morte à Paris au mois de Février 1753, âgée de 85 ans; 3°. Louis de Bautru, Marquis de Nogent, Mestre de Camp d'un Régiment de Cavalerie, Gouverneur de Sommiere, mort sans enfans.

Armand de Bautru, Comte de Nogent, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant général de la basse-Auvergne, Capitaine des Gardes de la porte, & Maître de la garderobe du Roi, ayeul de la Marquise de Melun, derniere du nom de Bautru, qui donne lieu à cette article, fut tué au passage du Rhin près du fort de Tolhuis, le 12 Juin 1672. Il avoit épousé le 28 Avril 1663, Diane-Charlotte de Caumont-Lauzun, fille d'honneur de la Reine, mere du Roi, sœur du Duc de Lauzun, & fille de Gabriel, non pas de Caumont, Comte de Lauzun, & de Charlotte de Caumont-la Force. Elle mourut le 4 Novembre 1720, ayant eu de son mariage Louis-Armand de Bautru, Comte de Nogent, pere de la Marquise de Melun; Louis-Nicolas de Bautru-Nogent, ancien Capitaine des Vaisseaux du Roi, Chevalier de l'Ordre de S. Lazare, mort sans être marié le 3 Septembre 1736; Louise-Thérese-Diane de Bautru-Nogent, femme de Blaize, Comte d'Aydie, morte le 6 Février 1732; Marie-Antonine de Bautru-Nogent, morte en 1742, femme de Charles-Armand de Gontault, Duc de Biron, Pair de France, Chevaliers des Ordres du Roi, Gouverneur de Landeau, mort en Juillet 1756, Doyen des Maréchaux de France, âgé de

Digitized by Google

93 ans, pere de Jean-Louis de Gontault, Duc de Biron, Pair de France, Abbé de Moissac & de Cadouin; de Louis-Antoine de Gontault, Duc de Biron, Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de Landrecis, Colonel du Régiment des Gardes Françoises, & de Charles-Armand, Marquis de Gontault, Lieutenant général des Armées du Roi & de la province de Languedoc, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de Landeau; de Madame la Comtesse du Roure, & de Madame la Marquise de Seignelais, actuellement vivante.

Le Marquis de Melun est fils d'Armand, Comte de Melun, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis, mort Gouverneur des Forts Louis & Sainte-Croix de Bordeaux, & de feue Marie-Françoise de Rouvray de Saint-Simon, aîné de la maison, après le Bailly de Saint-Simon, & l'Evêque de Metz. Il a pour bisayeul Charles de Melun, Seigneur du Buignon, Gentilhomme de la chambre de Henri de Bourbon, Prince de Condé, Gentilhomme ordinaire du Roi, qui de Françoise de Saint-Perriez, Dame de Maupertuis, & de Granon, sœur de la Marquise de Vignacourt, mere d'Adrien, Grand Maître de Malte, a laissé 1°. Joachim, Comte de Melun, Seigneur du Buignon, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, nommé le 1 Mars 1649, député de la noblesse du Bailliage de Nemours aux Etats Généraux du royaume, convoqués, par ordre du Roi, en la ville d'Orléans, au 15 des même mois & an, dont la postérité subsiste. 2°. Louis de Melun, Seigneur de Maupertuis, Maître-d'Hôtel du Roi Louis XIII, né en 1603, Lieutenant-Colonel du régiment de Picardie, tué au siege de Giry, en 1649, après trente-cinq campagnes;

Digitized by Google

laissant de Barbe de Chaudet, sa femme, Louis de Melun, Marquis de Maupertuis, Lieutenant Général des armées du Roi, Grande Croix de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis, Gouverneur des ville & comté de Toul, Capitaine Lieutenant de la premiere compagnie des Mousquetaires, en 1684, qui s'est distingué dans plusieurs occasions, entr'autres au siege de Candie, & à celui de Valencienne. Il entra des premiers dans cette place, à la tête des Mousquetaires, & y fut même long-temps avant que les troupes y entrassent, & mort à Paris, au mois d'Avril 1721, dans sa quatre-vingt-septieme année. 3°. Matthieu de Melun, Prieur de Saussence, Chanoine & Grand Vicaire de Chartres, mort en 1678. 4°. Armand, Comte de Melun, Gouverneur des Forts Louis & Sainte-Croix de Bordeaux, pere du Marquis de Melun, François & Charles de Melun; le premier, tué en 1674, à la bataille de Senef, étant Lieutenant aux Gardes; le second, six semaines après, au siege de Grave, étant Capitaine & Major au régiment de Normandie; & Françoise de Melun, morte en 1709, Prieure des Dames Saint Dominique, à Montargis.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

TOUT ce qui tient à la République des Lettres, Monsieur, doit vous être cher par tant de titres, que quand même M. de la Fontaine n'auroit pas eu l'honneur d'être connu de vous personnellement (& je crois qu'il avoit cet avantage), je suis persuadé que vous n'apprendriez pas avec indifférence la mort du petit-fils d'un homme qui vous a montré le chemin par lequel des génies

Digitized by Google

comme le vôtre & le sien parviennent à l'immortalité.

Charles-Louis de la Fontaine, petit fils unique de Jean de la Fontaine, de l'Académie Françoise, est mort à Palmiers, le 15 de Novembre, dans sa quarantieme année. Quoique la nature lui eût donné des talens qui auroient pu le rendre digne du nom qu'il portoit, s'il avoit voulu les mettre à profit, & qu'il eût fait dans la Littérature tous les progrès qu'on peut y faire avec un esprit vif, juste & pénétrant, fécondé d'une mémoire prodigieuse, j'ose même dire unique; son goût pour les plaisirs, & un peu d'indolence naturelle, l'avoient empêché d'en faire usage, & il n'a rien fait pour le public, non plus que pour la gloire de son nom, ni pour son utilité personnelle. Il avoit été recherché pour l'agrément de son esprit, & le brillant de ses saillies, par les gens les plus distingués de la Cour & de Paris, dont il a fait les délices pendant les premieres années de sa jeunesse. Son goût pour la vie privée, son attachement à une jolie femme, qu'il avoit épousée en ce pays, lui avoient fait accepter la direction des biens que le Marquis de Bonnac possede dans cette province, après avoir rempli avec distinction la place de premier Secretaire de ce Marquis, dans son ambassade de Hollande. Il étoit fait de toute façon pour une fortune plus honnête & plus brillante: mais la tournure de son esprit, qui détestoit également le travail & l'assujettissement, lui avoit fait négliger les moyens infaillibles qu'il avoit de se la procurer, s'il eût voulu. Il laisse trois enfans, dont un seul mâle, âgé seulement de quatre mois, unique rejetton d'un nom si illustre dans toute l'Europe. Sa femme se nomme Marie le Mercier, fille du Maître particulier des Eaux & Forêts d'ici-

M. de la Fontaine étoit depuis mon enfance le plus cher de mes amis. Le plaisir de vivre avec lui m'avoit attiré dans ce coin reculé du royaume. J'ai eu la douleur de le voir expirer dans mes bras, après une année presqu'entiere de souffrances. Sa maladie étoit une hydropisie de poitrine, mal auquel la Médecine n'a pas encore connu de remede.

Je dois vous demander mille fois pardon, Monsieur, de la longueur de ce détail : mais je suis excusable de me plaire à parler, le plus qu'il m'est possible, de l'homme que j'ai le plus aimé, & que je regretterai toute ma vie. Je voudrois pouvoir obtenir de vous, Monsieur, que vous voulussiez bien faire l'honneur à la mémoire de mon ami, de faire mention de lui dans le premier Mercure. Le Public doit s'intéresser au sort de la postérité du grand homme dont il descendoit. Je vous demande cette grace avec l'instance la plus vive, & j'en conserverai la plus parfaite reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis DE GUENANDE, *Lieutenant-Colonel de Dragons.*

Le 26 Novembre 1757, mourut à Saint-Germain en Laye Pierre le Monnier, Associé vétéran de l'Académie des Sciences, & Professeur Emérite en l'Université de Paris. Il étoit né le 28 Juin 1676, dans la franche bourgeoisie de Saint-Sever, en Basse-Normandie, là où sa famille est établie depuis le douzieme siecle. L'on donnera sur cela des détails en même temps qu'un extrait de la Physique générale & particuliere, composée en 1714, par M. le Monnier, & que l'on a imprimée en ces derniers temps.

Il avoit succédé dans la chaire de Philosophie,

Digitized by Google

au college d'Harcourt, à Guillaume le Melorel, natif pareillement de Saint-Sever, & dont il étoit allié. Sa grande mere (1) Chardine Talbot, auprès de laquelle il fut élevé, étant mineur, avoit acquis en 1679 une partie des possessions que laisse aujourd'hui M. le Monnier d'un Marin le Melorel, sieur de la Farize. Guillaume le Melorel fut l'un des premiers Professeurs de Philosophie qui quitta la Philosophie d'Aristote pour adopter celle de Descartes. Lui & son successeur ont professé chacun environ quarante ans. Le bourg de Saint-Sever est aussi ancien que la conquête de la province, comme cela se voit par les monumens qui nous restent de l'Abbaye royale, laquelle a été brûlée jusqu'à trois fois. Lorsque Henri V, Roi d'Angleterre, fit la conquête générale de la Normandie, en 1418, il laissa les habitans de Saint-Sever paisibles possesseurs de leurs biens, & se contenta de ce qui étoit entre les mains des Religieux Bénédictins de l'Abbaye royale, les revenus de leur Abbé. Cet acte d'humanité contint les habitans quelques années dans ces lieux-là. Mais les Anglois désespérés dans la Suisse, de n'avoir pu assujettir entiérement la province, faute d'emporter d'assaut le Mont Saint Michel, se pousserent à divers excès. Ils ruinerent le château de Saint-Sever, & il y eut pour lors une transmigration de trente mille familles en Bretagne, attirées de Normandie par le Duc Jean V, lequel entretenoit, après la mort de Henri V, soigneusement la neutralité avec le Duc de Bedfort, soi disant Régent du royaume de France.

La famille dont nous parlons se maintint tou-

(1) *Sa mere Longerin de Richelieu, cousine de Louis de la Croix, Ecuyer, sieur de Richelieu.*

jours à Saint-Sever dans ses possessions, quoiqu'il y en eût quelques branches établies en Bretagne long-temps avant cette derniere irruption des Anglois. L'on compte parmi les branches qui en sont sorties, celle qui a donné, vers l'an 1515, l'Auteur de quelques écrits Latins & François; entr'autres un Traité à la louange du mariage & des femmes vertueuses: il a laissé une fondation à l'Université de Caën, dont il fut deux fois Recteur & Syndic. S'étant fait Prêtre après la mort de sa femme, il mourut Greffier & Vicegérent de la Cour des Privileges Apostoliques de l'Evêché de Bayeux. Il est connu sous le nom de Pierre le Monnier, Ecuyer, sieur de l'Enandrie. Le bisayeul du Philosophe Pierre le Monnier dont il est question ici, s'appelloit François, & vivoit du temps de la ligue & sous Henri IV. Il rendit quelques services, & laissa trois enfans, dont le plus jeune Mathieu le Monnier, épousa Chardine Talbot, & fut pere de Michel le Monnier, mort en 1679.

SUPPLÉMENT
A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron.

Huitieme traitement depuis son établissement.

NOUS avons prévenu le Public dans le dernier Mercure que nous lui épargnerons désormais les détails désagréables des maladies de chaque soldat; nous croyons que huit traitemens consécutifs à l'hôpital, & trois précédemment faits au

Digitized by Google

fauxbourg S. Jacques, doivent suffire pour persuader & convaincre; ainsi nous nous contenterons désormais de lui nommer les soldats traités & guéris, avec les noms de leurs compagnies, comme nous faisons aujourd'hui, & continuerons dans la suite.

Etat des Soldats traités à l'Hôpital de M. le Maréchal de Biron, & sortis guéris depuis le septieme traitement.

Le nommé Saint Germain, Compagnie de Pondeux, guéri.

Le nommé Leveillé, Compagnie de Voisenon, guéri.

Le nommé Margnet, Compagnie du Trévoux, guéri.

Le nommé Meunier, Compagnie de Sinety, guéri.

Le nommé Durosier, Compagnie de Bragelongne, guéri.

Le nommé Cardin, Compagnie de Visé, guéri.

Le nommé Chance, Compagnie de Bragelongne, guéri.

Le nommé Sans quartier, Compagnie du Trévoux, guéri.

Le nommé Joli-cœur, Compagnie de la Sone, guéri.

Le nommé Chaperon, Compagnie Colonelle, guéri.

Le nommé Cleret, scorbutique, sorti pour changer d'air, & n'ayant presque plus de symptômes de scorbut.

Il sera fait au courant du mois prochain une revue générale de tous les soldats traités avant & depuis l'établissement de l'Hôpital, & nous en rendrons le compte le plus fidele.

Digitized by Google

Lettre de M. Delaplaine, Chirurgien de M. de Thomond, écrite de Bordeaux, en date du 22 Octobre, à M. Keyser.

J'ai eu l'honneur de vous informer par mes précédentes, Monsieur, que j'avois entrepris de traiter avec vos dragées, deux filles, dont l'état extrêmement fâcheux étoit connu, & au sçu de toute la Ville de Bordeaux ; qu'avant de les commencer, je les avois présentées à MM. de la Montagne & Betbeder, Docteur en médecine, qui avoient eu la bonté de constater avec moi l'état cruel où ces deux malheureuses se trouvoient. Sans rentrer dans les détails que je vous en ai fait, ni vous importuner de ceux des traitemens que j'ai conduits, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de vous envoyer les certificats de Messieurs les Médecins ci-dessus nommés, par lesquels vous verrez la guérison de ces deux filles, & le succès de vos dragées entre mes mains. Ces traitemens ont été comme publics : les filles sont trop connues dans la ville & à la Comédie, pour que l'on puisse révoquer leur guérison en doute : les suffrages n'ont point été mandiés, & je crois pouvoir vous assurer que leur état & leur cure n'ont pas laissé que de faire du bruit dans cette Ville.

Certificat de M. de la Montagne, Docteur en médecine à Bordeaux.

Premier Malade. Je, soussigné, Docteur en Médecine, Aggregé au College des Médecins de Bordeaux, déclare avoir été appellé par M. de la Plaine, Chirurgien de M. le Maréchal de Thomond, Commandant en chef dans la province de Guyenne, pour examiner une fille âgée d'envi-

Digitized by Google

ron vingt ans, qui avoit contracté depuis quatre mois une G..... virulente, accompagnée d'un grand nombre de pustules, & autres symptômes qu'on ne nommera plus. Dans cet état, elle avoit eu recours à un Chirurgien, qui par le moyen de quelque topiques, avoit fait disparoître les pustules. Peu de temps après elle fut attaquée d'un violent mal de tête, & de douleurs dans tous les membres, qui vers le soir devenoient plus vives, & lui ôtoient entiérement le sommeil. Bientôt les pustules reparurent en plus grand nombre : elles furent suivies à l'entour de l'a.... d'excroissances fongueuses, en forme de champignons très-larges, & tellement douloureuses, qu'elle avoit à peine la liberté de marcher. Dans le même temps, le fond de la gorge & la cloison du palais s'enflammerent, au point de rendre la déglutition très-difficile. Plusieurs ulceres chancreux succéderent à cette inflammation. L'état déplorable de cete fille exigeoit les secours les plus prompts & les plus efficaces. M. de la Plaine entreprit de les traiter avec les dragées, & selon la méthode de M. Keyser. Quelques jours après je fus appellé pour être témoin des effets qu'avoit déja produit l'usage du remede. Le plus grand nombre des pustules avoit disparu, les excroissances s'étoient fondues, l'inflammation de la gorge étoit dissipée. Dix ou douze jours après ce second examen, le sieur de la Plaine me presenta encore la malade, & je vis avec étonnement qu'il ne restoit plus aucune trace des symptômes affreux dont j'avois été le témoin. Au reste, cette fille m'a assuré n'avoir éprouvé aucun accident fâcheux dans le cours du traitement de sa maladie, & avoir vaqué à ses différentes occupations, comme dans le temps de la meilleure santé. En foi de

quoi j'ai soussigné le présent certificat. A Bordeaux le 30 Octobre 1757. *Lamontagne.*

Deuxieme Certificat pour la deuxieme Malade.

Je, soussigné, déclare avoir été appellé par M. de la Plaine, pour examiner une fille, âgée de 17 ans, qui avoit depuis un an contracté une maladie vénérienne des plus considérables. *Ici l'on épargnera les noms des symptômes dénoncés dans le Certificat.* La malade avoit de plus des douleurs dans tous les membres, & étoit tourmentée d'un mal de tête, dont la violence lui avoit fait perdre entiérement le sommeil. Le sieur de la Plaine la mit à l'usage des dragées antivénériennes, & la traita selon la méthode de M. Keyser. Environ trois semaines après, j'ai vu la malade : elle m'a paru parfaitement rétablie, & je n'ai rien observé qui pût me faire douter de l'éfficacité merveilleuse du remede de M. Keyser. Cette fille n'a gardé aucun regime, & quoique sa misere l'empêchât de prendre les plus légeres précautions, elle m'a assuré n'avoir éprouvé dans tout le cours du traitement, rien qui l'ait le moins du monde incommodée. Les effets singuliers de ce remede m'ont étonné, & ma surprise & mon admiration sont égales. A Bordeaux le 20 Octobre 1757. *Lamontagne.*

Certificat de M. Betbeder, Professeur Royal à Bordeaux.

Je, soussigné, Professeur royal de médecine en l'université de Bordeaux, Médecin de l'Hôpital de Saint André, certifie qu'ayant examiné le 12 Septembre dernier, une fille âgée de 18 ans, que M. de la Plaine proposoit de traiter avec le remede & suivant la méthode de M. Keyser, j'ai

Digitized by Google

trouvé que cette fille avoit les plus graves symptômes de la maladie vénérienne. *On soustrait encore ici tous les noms de ces symptômes.* Que l'ayant interrogée si elle n'éprouvoit pas encore d'autres accidens, elle me dit ressentir de violentes douleurs de tête, & dans tous les membres, particuliérement pendant la nuit, des insomnies cruelles, & un grand mal de gorge. Ce qui m'ayant fait examiner l'intérieur de la bouche, je vis la luette, les piliers des amygdales, & le voile du palais considérablement gonflés avec exulcération dans ces parties. Que dans cet état, la malade passa à l'usage du remede de M. Keyser, administré par M. de la Plaine, & qu'ayant été invité une seconde fois d'examiner la malade le 18 Octobre suivant, je vis avec plaisir que les symptômes énoncés, avoient disparus, & la malade m'assura ne point ressentir de douleurs de tête, ni dans les membres, & qu'elle avoit recouvré le sommeil : le gonflement de la luette, du voile du palais, & des piliers des amygdales avoit entiérement disparu ; il ne subsistoit plus que quelque petites ulcérations très-légeres aux gencives, qui me parurent provenir d'un agacement occasionné par le remede qui avoit pu porter à la bouche, & qu'on avoit conduit avec autant de prudence que de sagacité. En foi de quoi j'ai donné le présent certificat. A Bordeaux, le 21 Octobre 1757. *Betheder, Professeur royal de médecine.*

Deuxieme Certificat.

Le 25 Septembre 1757, j'examinai une seconde fille, âgée de 17 ans, pareillement atteinte depuis 15 mois d'une maladie vénérienne bien confirmée & fort grave, au point même qu'elle étoit hors d'état de marcher. *L'on supprime encore ici*

Digitized by Google

tous les noms de maux désagréables. Aux accidens qui existoient lorsque je visitai la malade, se joignoient de violentes douleurs de tête, & dans tous les membres : dans cet état la malade a passé à l'usage du remede de M. Keyser, administré par M. de la Plaine, Chirurgien de M. le Maréchal de Thomond, & après trois semaines de traitement, tous les symptômes pustules, &c. avoient disparus, ce que je declare très-vrai. A Bordeaux le 21 Octobre 1757. *Betbeder, Professeur royal de médecine.*

Lettre de M. Defréssiniat, Docteur en Médecine, à Limoges, écrites à M. Keyser, le 28 Octobre 1757.

C'est avec le plus grand plaisir, Monsieur, que je vous apprends que, graces à vos merveilleuses dragées, le malade pour lequel je vous les avois demandées, se trouve parfaitement guéri. C'est un homme nouveau qui ne se ressent plus des maux passés, qui a pris l'embonpoint le plus parfait, & enfin jouit d'une très-bonne santé. Vous pouvez me citer dans le Mercure, & dans tel Journal qu'il vous plaira, parce que je me ferai toujours gloire & honneur de procurer au Public tous les secours qu'il me sera possible, & de lui faire éprouver les avantages d'un remede dans lequel je viens de voir par moi-même autant d'efficacité. Je vous serai très-obligé de m'en faire passer encore quelque boîtes, & vous exhorte à prendre courage. L'on est bien fort, quand on combat avec les armes de la vérité. Je suis, &c. *De Fressiniat, Docteur en médecine, à Limoges.*

M. Keyser avertit le Public, qu'il a encore plus de 30 à 40 lettres, venues de toutes parts, & à lui écrites, par les plus habiles maîtres de l'art

Digitized by Google

dans toutes les provinces, lesquels ont fait par eux-mêmes les expériences les plus authentiques, & desquels il rendra compte successivement.

AVIS.

BECHIQUE souverain, ou Syrop pectoral, approuvé par brevet du 24 Août 1750, pour les maladies de poitrine, comme rhume, toux invétérées, oppression, foiblesse de poitrine, & asthme humide. Ce Béchique ayant la propriété de fondre & d'atténuer les humeurs engorgées dans le poulmon, d'adoucir l'acrimonie de la lymphe, en tant que balsamique, & de rétablir les forces abattues, en rappellant peu à peu l'appétit & le sommeil, comme parfait restaurant, produit des effets si rapides dans les maladies ci-énoncées, que la Bouteille taxée à six livres, scellée & étiquetée à l'ordinaire, est suffisante pour en éprouver toute l'efficacité avec succès. Il ne se débite que chez la Dame veuve Mouton, Marchande Apothicaire de Paris, rue S. Denis, à côté de la rue Thévenot, vis-à-vis le Roi François.

AUTRE.

RAUX, Marchand Emailleur du Roi, à Paris, rue du petit Lion-S. Sauveur, du côté de la rue S. Denis, aux armes du Dauphin, fait & vend des yeux d'émail, qui imitent si parfaitement la nature, qu'il n'est pas possible de distinguer le postiche du naturel.

Il en vend aussi pour les figures de cire, & pour les animaux fourrés, que l'on conserve dans des cabinets d'histoire naturelle.

Digitized by Google

Il en donne *gratis* aux pauvres.

Les personnes de province pourront lui envoyer la forme, la couleur & les dimensions de l'œil qu'ils voudront remplacer, soit en émail, s'ils en ont déja porté, si non peint en mignature, ou de toute autre maniere qu'ils voudront, & ils auront, s'il leur plaît, l'attention d'affranchir leurs lettres ou paquets.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

Je viens d'apprendre, Monsieur, qu'on a imprimé à mon insçu une Relation de mon voyage aux Indes en 1746. Je serois très-fâché par toutes sortes de raisons qu'on crût que j'ai aucune part à cette édition ; j'ai même obtenu des ordres pour en arrêter le débit, & je vous prie d'en instruire le public. J'ai l'honneur d'être, &c.

LE COMTE DE ROSTAING.

A Paris, le 8 Décembre 1757.

Avis de l'Auteur du Mercure.

Dans l'article Chirurgie du Mercure de Décembre, page 140, par l'imprudence du Compositeur & du Prote, il a été inséré sans l'approbation du Censeur, une piece intitulée, *Lettre à M. ***, Chirurgien-demonstrateur, &c. par M. Cambon, Chirurgien-Major, &c. sur les tailles faites à l'Hôtel-Dieu de Paris*, le 20 *Juin* 1757.

Digitized by Google

L'ayant reçue de la part du Frere Côme, & cet écrit étant d'ailleurs imprimé, je l'envoyai sur le champ, avec confiance, à M. l'Abbé Guiroy, pour être approuvé. Comme il m'étoit parvenu tard, & que mon recueil est un ouvrage qui ne souffre pas de délai, la lettre fut composée, imprimée, tirée, & le volume qui la renferme, distribué, avant qu'elle fût revenue de chez le Censeur qui l'avoit refusée comme offensante pour un Chirurgien célebre. Je n'appris que trois jours après la distribution du Mercure, l'étourderie du Prote & du Compositeur qui n'avoient pas attendu l'approbation contre mes ordres. Par malheur il n'étoit plus temps d'y remédier. Voilà l'exacte vérité. Nous avons cru devoir en instruire le Public pour la justification du Censeur, & par considération pour M. Moreau. Nous n'examinons point le fonds de l'écrit en question. Il suffit qu'il attaque la gloire d'un homme aussi illustre dans son art, pour n'avoir pas notre aveu.

Avis de l'Imprimeur.

Il a paru dans le Mercure dernier, à l'article *Chirurgie*, une Lettre injurieuse à la

Digitized by Google

réputation de M. *Moreau*, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris. Malgré les précautions qu'on prend pour éviter toute surprise, nous ne pouvons nous excuser sur l'inadvertence qui a rendu publique une pareille piece dans ce Mercure. C'est avec la plus vive douleur que nous y avons apperçu un écrit qui a donné lieu aux plaintes d'un homme distingué dans son Art, & dont la réputation est trop solidement établie, pour recevoir la moindre atteinte d'une production pleine de personalités & marquée au coin de la satyre. Nous sommes en faute; mais nous protestons que nous ne l'avons point fait de dessein formé. Nous rendons avec plaisir aux lumieres & aux talens de M. Moreau, la justice qui leur est dûe. Nous serions plus fâchés que personne d'être sur ce point d'un autre avis que le Public.

Errata du Mercure de Décembre.

PAGE 68, *ligne* 12,
Adieu donc, chez Lecteur, &c.
lisez,
Adieu donc, cher Lecteur, &c.

Page 126, *lig.* 7, par M. Goyeau, Docteur en Médecine, *lisez*, par M. Gouan.

Page 156, *lig.* 6, par M. Legac-de Turcy, *lisez*, par M. Legat-de Furcy.

Page 184, *lig.* 27, du cinquieme acte, *lisez*, du quatrieme acte.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier Mercure du mois de Janvier, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Décembre 1757. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

Pieces Fugitives en Vers et en Prose.

Le Parapluie, Fable. *page* 5
Lettre d'une femme raisonnable à son Amant, 9
L'imagination, Poëme, 27
A Madame la M... de ... sur la lecture des Romans, 31
Ode, 41
Lettre à l'Auteur du Mercure, 44
Origine des Fées & des Génies, Conte métaphysique, 46
L'Eloge mérité, 63
Vers de Mademoiselle ***, présentant son portrait à Madame de ***, le jour de sa Fête, 64
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Décembre, 66
Enigme, *ibid.*
Lettre à Madame de M***, & Logogryphe, 67
Chanson, 70

ART. II. Nouvelles Litteraires.

Eloge de M. du Marsais, 71
Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 98

Digitized by Google

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Médecine. Histoire d'une inoculation faite à Paris par M. Hosty, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, 117
Extrait d'un Mémoire de M. Bouguer, &c. 126
Séance publique de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, 135
Séance publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, 136
Prix proposé par l'Académie royale de Chirurgie, 145

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique, 149

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 151
Lettre à l'Auteur du Mercure, 152
Comédie Françoise, 158
Comédie Italienne, 159
Concert spirituel, *ibid.*

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 161
Nouvelles de la Cour, de Paris &c. 165
Bénéfices donnés, 196
Morts, 197
Supplément à l'article de Chirurgie, 204
Avis divers, 211
Lettres à l'Auteur du Mercure, 212
Avis de l'Auteur du Mercure, *ibid.*
Avis de l'Imprimeur, 213

La Chanson notée doit regarder la page 70.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

JANVIER. 1758.

SECOND VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix ;
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

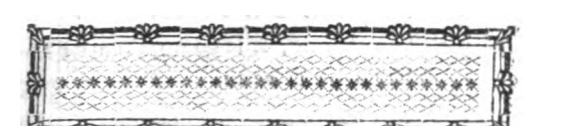
On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

Au commencement de chaque mois, on délivre au Bureau du Mercure un volume du Choix des meilleures pieces des anciens Mercures, précédées d'un extrait du Mercure François, dans le format du Mercure de France, & aux mêmes conditions.

Digitized by Google



MERCURE
DE FRANCE.
JANVIER. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

VERS
A M***.

Je ne veux plus revoir Thémire,
Tes conseils sont hors de saison :
Je sçais qu'en elle tout respire,
Et la sagesse, & la raison.
Au bien son exemple m'attire ;
Et certain charme que j'admire,
D'un air modeste est revêtu ;

Digitized by Google

Mais c'eſt un charme, & le goût qu'il inſpire
Eſt différent de la vertu.

MADRIGAL

*A Mademoiſelle * * *, chantant à un ſouper.*

De la célebre Eglé, quand l'organe enchanteur
Nous fait de l'art des ſons admirer les merveilles,
On n'a jamais aſſez d'oreilles;
Mais on a toujours trop d'un cœur.

LES TABLETTES ENCHANTÉES,

CONTE.

Zelmis raſſembloit en elle les plus brillans avantages, eſprit, graces, talens & beauté. Elle avoit tout ce qui peut charmer & plaire; mais ſon cœur ſembloit avoir été oublié dans la diſtribution de dons ſi précieux. L'inſenſibilité étoit ſon appanage: rien ne l'affectoit, rien ne l'intéreſſoit; les plus doux ſentimens lui étoient étrangers. . . . De l'indépendance naît l'orgueil. *Zelmis* ne tenoit à rien, & n'attendoit ſon bonheur que d'elle-même; elle en prenoit droit de traiter avec une fierté accablante ceux dont l'amour ou le

Digitized by Google

malheur lui soumettoient les destinées. *Agenor* étoit un de ses plus zélés adorateurs; & quoiqu'il fût aussi le plus aimable, il n'en étoit pas plus favorisé. Victime d'un penchant auquel sa raison n'opposoit qu'une foible & inutile défense, il ne pouvoit arracher de son ame le trait fatal qui empoisonnoit sa vie; privé de tout espoir, il aimoit avec une constance digne d'un meilleur sort; accablé sous le poids de ses peines, il fuyoit le monde & même ses plus chers amis; il ne cherchoit que la solitude, où il lui étoit permis de soupirer en liberté. Un jour qu'il étoit plongé dans la plus sombre rêverie, il en fut distrait par l'apparition subite d'un jeune homme, dont la physionomie noble & touchante l'intéressa par ses premiers discours. Il jugea que c'étoit un *Génie*; il en fut plus assuré encore, lorsqu'il lui dit: « Ton état me touche, *Agenor*, je » veux te rendre heureux... Je vois ta » surprise, elle cessera quand je t'aurai » confié les motifs qui m'engagent à te » secourir. . .

» La Fée *Silviane* résistoit à mes vœux; » mon ardeur, mon zele ni mes empres- » semens ne pouvoient l'attendrir. J'é- » tois seul avec elle dans un bosquet em- » belli par les soins de l'aimable nature,

» & je l'accablois de reproches amers sur
» son indifférence, lorsque l'Amour con-
» duisit près de nous deux Amans enivrés
» du plaisir de se voir & de s'aimer.
» Quelle tendresse, grand Dieux ! quelle
» délicatesse dans leurs sentimens ! quelle
» noble & touchante simplicité dans la
» peinture qu'ils s'en faisoient récipro-
» quement ! *Silviane* en fut émue ; je vis
» ses beaux yeux mouillés des larmes que
» sa sensibilité lui arrachoit, je connus
» alors que je ne devois imputer qu'à moi
» sa froideur : elle étoit née tendre, son
» cœur étoit fait pour aimer ; mais mon
» amour n'étoit pas revêtu des heureux
» caracteres qui intéressent les ames déli-
» cates : fier du rang suprême où le sort
» m'avoit élevé, je souffrois impatiem-
» ment la contrariété ; je voulois plaire,
» sans y apporter des soins ; je voulois
» être aimé, sans penser à m'en rendre
» digne. Ah ! m'écriai-je, après avoir
» fait un retour sur moi-même, je re-
» connois mes torts, adorable *Silviane*,
» qu'il me soit permis de croire que le
» plus tendre sentiment pourra un jour les
» expier. *Silviane* lit dans mes yeux mon
» repentir & ma flamme ; les siens s'ani-
» ment, mes soupirs percent jusqu'à son
» cœur... Elle étouffe en vain les siens ;

Digitized by Google

» je les entends... Je tombe à ses pieds...
» Imitons ces Amans, lui dis-je : quand
» de simples mortels nous montrent l'exem-
» ple d'un amour si parfait, il seroit trop
» humiliant pour nous de ne pas le suivre.
» *Silviane* ne se défend plus que foible-
» ment. J'obtiens enfin l'aveu qui cou-
» ronne mes desirs. Dans les transports
» de mon ravissement, je jurai de proté-
» ger toujours les vrais Amans ; je leur
» devois mon bonheur, pouvois-je trop
» faire pour eux ? J'ai tenu parole ; mais
» j'ai eu peu d'occasion d'exercer mon
» zele : le véritable amour n'a presque
» plus de partisans ; son culte est négligé,
» & déja l'on porte l'outrage au point de
» lui disputer l'existence. . .

» Quel aveuglement, dit *Agenor* ! . . .
» S'il m'est permis d'entrer en comparai-
» son avec vous, puissant *Génie*, vos sen-
» timens & les miens seroient bien capa-
» bles de le détruire.

» Que n'ai-je assez de pouvoir pour
» l'entreprendre, dit le *Génie*. En rentrant
» dans ses droits sur les cœurs des mortels,
» cet aimable Dieu leur rendroit leur pre-
» miere innocence, l'âge d'or renaîtroit,
» ils seroient tous heureux : mais ne per-
» dons point de temps à former d'inutiles
» souhaits, revenons à tes intérêts.

Digitized by Google

» Une Fée présida à la naissance de *Zel-*
» *mis*, & la doua des attraits qui lui cap-
» tivent les suffrages. Cette Fée avoit été
» long-temps la proie d'un amour malheu-
» reux. Craignant pour sa protégée un
» sort semblable, excitée d'ailleurs par un
» desir de vengeance assez naturel à son
» sexe, en accordant à *Zelmis* le précieux
» don de plaire, elle priva son cœur de la
» faculté d'aimer ; elle crut ne pouvoir
» mieux se venger des tourmens que l'a-
» mour lui avoit causés, qu'en lui enle-
» vant ses droits sur un objet aussi char-
» mant.

» Qu'il est peu d'ames vraiment géné-
» reuses, dit *Agenor !* que de bienfaicteurs
» sont guidés par les vues les plus intéres-
» sées, tandis qu'on les croit uniquement
» occupés du desir d'obliger ! Pardonnez-
» moi cette réflexion, sage *Génie* ; plus
» elle humilie la fausse générosité, plus
» elle éleve un bienfaicteur tel que vous.
» Etoit-ce donc aux dépens de son cœur
» que *Zelmis* devoit obtenir de si beaux
» avantages ? quels reproches ne seroit-
» elle pas en droit de faire à sa barbare
» bienfaictrice, si elle connoissoit le prix
» du bien dont elle l'a privée ?

» La *Fée* ne pensoit pas aussi avanta-
» geusement que toi sur le compte de

Digitized by Google

» l'Amour, elle le regardoit comme un
» tyran, contre lequel on ne pouvoit trop
» prémunir un jeune cœur...

» Aussi malheureux qu'elle, je suis
» moins injuste. Non, ce n'est pas l'Amour
» que j'accuse de mes maux; il eût fait le
» charme de ma vie: si j'eusse obtenu ce
» retour, que n'eût-il pas fait pour *Zel-*
» *mis*! sûre d'être aimée, elle n'eût connu
» que ses plaisirs. Mais puisque vous
» daignez vous intéresser à mon sort, con-
» tinua *Agenor* avec vivacité, *Génie* bien-
» faisant, l'espoir renaît dans mon ame:
» j'ose me flatter que vous détruirez l'obs-
» tacle qui s'oppose à mes vœux... *Zelmis*
» deviendra sensible... Oui, vous rendrez
» au sentiment un objet si digne de lui.

» Quel que soit le zele qui m'anime
» pour toi, dit le *Génie*, mon pouvoir
» est soumis aux arrêts du destin. Il a par-
» lé, *Zelmis* peut devenir sensible; mais
» il lui en coûtera sa beauté: vois si tu
» veux acheter à ce prix le plaisir d'être
» aimé.

» Ah! que m'apprenez-vous?.. Hélas!
» j'acheterois un bien si doux au prix de
» ma vie: mais serois-je digne de vos
» bontés, si je prétendois en jouir aux dé-
» pens de ce que j'aime? Le cœur de
» *Zelmis* me suffiroit; mes sentimens sont

» indépendans de ses charmes : mais ma
» tendresse lui suffiroit-elle ? pourroit-elle
» la dédommager de ses pertes ? & pour-
» rois-je goûter une félicité qui lui coû-
» teroit des regrets & des larmes ?

» J'ai prévu ta délicatesse, & pour allier
» ses intérêts avec ceux de ton amour, je
» me charge du soin de lever les obstacles
» qu'un pouvoir surnaturel oppose à tes
» desirs ; il te restera celui de persuader à
» *Zelmis* que le bien d'aimer est préférable
» à la beauté : maîtresse de conserver la
» sienne, il faudra que tu lui inspires assez
» d'amour pour qu'elle te la sacrifie...

» Ah ! c'est ce que je n'obtiendrai ja-
» mais, s'écria *Agenor* ! De tous les avanta-
» ges, la beauté est celui qui flatte le plus
» son sexe ; que ne lui sacrifieroit-il pas ?
» *Zelmis* pourroit-elle s'en dépouiller en
» ma faveur ? est-ce une proposition à lui
» faire ?

» Plus les obstacles sont puissans, dit en
» souriant le *Génie*, plus il te sera glorieux
» de les surmonter. Il n'est rien à quoi
» un tendre Amant ne puisse prétendre :
» mais nous n'avons point de temps à per-
» dre. » En disant ces mots, le *Génie*
enveloppa *Agenor* d'un nuage qui le ren-
dit, ainsi que lui, invisible à tous les yeux,
& tous deux furent transportés en un inf-

Digitized by Google

tant dans l'appartement de *Zelmis*. La vue d'un objet si cher excita dans le cœur d'*Agenor* les transports les plus vifs. Il alloit se précipiter à ses pieds ; le *Génie* le retint. As-tu déja oublié que tu es invisible ? Ton imprudence détruiroit mes projets en effrayant *Zelmis* ; tu dois tout voir & tout entendre sans le témoigner. Cependant *Zelmis* se croyoit seule ; elle venoit de s'arracher à une foule d'Amans dont les plaintes & les gémissemens l'importunoient, pour jouir en liberté des avantages qu'elle trouvoit dans son insensibilité. Elle s'en félicitoit avec orgueil, lorsqu'elle vit tomber à ses pieds des tablettes couvertes de chiffres mystérieux. Cette maniere d'offrir un présent ne pouvoit manquer de surprendre *Zelmis* ; elle n'ose d'abord en approcher sa main, la crainte en impose à sa curiosité ; mais enfin n'appercevant rien qui pût autoriser ses alarmes, elle les ramasse, les examine, les retourne plusieurs fois ; elle les ouvre, & trouve ces mots tracés sur la premiere feuille.

« Cesse de te glorifier de ton indiffé-
» rence, & de croire qu'elle pourra tou-
» jours suffire à ton bonheur. *Zelmis*, il est
» un bien plus précieux ; sans lui tu ne
» peux être vraiment heureuse. »

Digitized by Google

Les caracteres s'effaçoient à mesure que *Zelmis* les parcouroit, ensorte qu'il n'en resta aucuns vestiges. Cette singularité acheva de la convaincre qu'il y avoit du prestige dans cette aventure ; mais comme il n'étoit accompagné d'aucun effet effrayant, elle n'en fut qu'agréablement affectée. Le merveilleux plaît ; on aime à se voir élevé au dessus des événemens ordinaires. *Zelmis* fut saisie de vénération pour les tablettes, & le sentiment fit naître en elle la confiance : elle réfléchit... elle raisonne avec elle-même, elle répete les mots qui l'ont le plus frappée : « Il est un » bien plus précieux que l'indifférence... » Sans lui je ne puis être heureuse... Je » croyois l'être, me serois-je trompée ?.. » Elle s'examine, elle fait une revue en elle-même. La prévention qu'elle a puisée dans les tablettes, lui présente les objets sous un aspect tout différent de celui sous lequel elle les a vus jusqu'alors... « Mais en effet... l'ennui me surprenoit » souvent dans mes plus doux amusemens. » Les plaisirs les plus variés pouvoient à » peine m'arracher à une espece d'indo- » lence : je sentois quelquefois qu'il me » manquoit... n'étoit-ce pas le bien ?.. » Oh ! précieux effet, ajouta-elle en se sai- » sissant des tablettes ; si ton pouvoir est

Digitized by Google

» tel que j'ai lieu de le croire, daigne » achever de m'instruire : quel est-il ? où » le trouver ? à quel prix puis-je l'obtenir ? *Zelmis* lit : « Ta beauté porte » obstacle à tes desirs ; ce n'est qu'en y re» nonçant que tu peux connoître & pos» séder un bien si doux... Ah ! je n'en » veux point à ce prix, s'écrie *Zelmis*. » Quoi !.. je consentirois ?.. Non, je ne » le puis... » Cependant les difficultés irritent sa curiosité. Son inquiétude éclate jusques dans ses moindres mouvemens ; elle parcourt avec agitation son appartement : elle prend les tablettes, les rejette loin d'elle... les reprend de nouveau pour les interroger encore : « N'est-il » donc pas d'autres moyens ?... Non, *Zel*» *mis* ; mais on peut les adoucir : un inf» tant suffira pour t'instruire, & la méta» morphose cessera à ta volonté. »

La condition est plus raisonnable ; mais il est dur de perdre un seul moment de vue de si beaux avantages. *Zelmis* hésite, combat long temps contr'elle-même ; enfin ne pouvant plus résister au desir pressant qui l'agite, en frémissant, elle se soumet à la loi. Ses alarmes étoient fondées, jamais laideur ne fut comparable à celle qui prit la place de tant d'attraits. *Zelmis* fait un cri d'horreur en se voyant

dans une glace : mais un autre objet fixe bientôt toute son attention, le changement extérieur qu'elle éprouve, n'est rien en comparaison de celui qui se fait dans son ame : son cœur s'enrichit des dépouilles de sa beauté, l'insensibilité y fait place aux plus vives sensations, la naïve & touchante timidité y succedent à l'orgueilleuse présomption ; déja une tendre inquiétude y annonce le besoin d'aimer, déja une douce langueur se répand dans ses yeux. *Agenor*, à qui rien n'échappe, est saisi d'étonnement & de joie. *Zelmis* n'est plus belle ; mais elle est tendre, elle est sensible, jamais elle ne lui parut plus aimable. *Zelmis* semble être accablée sous le poids de ses nouveaux sentimens ; quelques soupirs étouffés annoncent le trouble qui l'agite, des mots entrecoupés expriment sa surprise... Quel étrange changement !.. quel pouvoir inconnu captive ma raison & mes sens !.. quel désordre dans mon ame !.. Suis-je encore *Zelmis* ? elle perd de vue sa laideur, elle oublie les motifs qui l'ont engagée à renoncer à sa beauté ; elle ne cherche plus à s'instruire, elle est toute entiere aux mouvemens de son cœur ; cependant elle méconnoît encore l'objet qui doit les fixer. Le *Génie* jugea alors qu'il devoit céder à l'im-

Digitized by Google

patience d'*Agenor*. « Va, lui dit-il, tous » les obstacles sont levés, ton bonheur ne » dépend plus que de toi; n'oublie pas à » quel prix tu peux le conserver. »

Agenor débarrassé du nuage qui le déroboit à la vue de *Zelmis*, vole à ses pieds. *Zelmis* est effrayée. Quoi!.. *Agenor* dans ces lieux... Elle veut fuir, l'amour retient ses pas... Interdite, tremblante, mais toujours plus touchée, son cœur se décide, il reconnoît son vainqueur. *Agenor* peint le feu qui pénétre son ame: son langage aussi tendre qu'expressif, détruit l'effroi de *Zelmis*, l'intéresse, la séduit sans défense contre les traits d'un sentiment qu'elle a si long-temps bravé. « D'où naît » ma foiblesse dit-elle? Vous avez longtemps » combattu mon indifférence avec les mê- » mes armes, sans avoir pu la détruire... » *Agenor*, quelle puissance inconnue me » rend aujourd'hui si contraire à moi-mê- » me? Vos regards, vos discours, le simple » son de votre voix me pénetrent, m'at- » tendrissent.

» Quel aveu! quel moment pour *Age-* » *nor*! *Zelmis*, objet adoré, aimable & » chere *Zelmis*, vous m'aimez!.. Quel bon- » heur! Il est si grand, que je n'ose en- » core le croire... Hélas! j'aurois dû vous » le cacher; mais je cede, malgré moi, au

» penchant qui m'entraîne : c'est en vain
» que je cherche au fond de mon cœur
» cette indifférence dont je fus si fiere, je
» n'y trouve que de la tendresse... j'en rou-
» gis, mais je ne puis rien lui opposer.

» Doit-on rougir d'être sensible ? c'est
» l'appanage du cœur, c'est sa vertu. Sûre
» d'être aimée, pourquoi regrettez-vous
» de faire mon bonheur ? Ah ! *Zelmis*,
» je n'en puis jouir, si vous ne le partage-
» gez. »

Le ton pénétré d'*Agénor*, persuada à *Zelmis* qu'elle venoit de l'affliger : elle étoit déja trop sensible pour l'abandonner à ce triste sentiment.

« Non, je ne regrette rien, reprit-elle
» avec une vivacité charmante, hélas ! je
» n'en ai pas le courage... Mais que vois-
» je, ajouta-t-elle en jettant par hazard
» les yeux sur une glace qui lui retrace
» sa laideur. O Dieux, puis-je vous plaire
» sous ces traits ! Mon sort est éclairci,
» l'amour étoit le bien qui m'étoit annon-
» cé, je le sens, j'en jouis, je puis à
» présent vous faire un sacrifice plus di-
» gne de nous deux. » *Zelmis* se saisit des tablettes, va former le souhait qui doit ruiner toutes les espérances d'*Agenor*. Il en frémit. « C'en est donc fait, ma féli-
» cité va disparoître. » Sa douleur & son

Digitized by Google

effroi surprennent *Zelmis* : elle veut en sçavoir la cause, il lui raconte ce qui s'est passé entre lui & le Génie, les moyens dont il s'est servi pour le rendre heureux, & la condition sous laquelle il peut continuer de l'être. « Quoi, je pourrois cesser » de vous aimer ! *Agenor*, on vous a trom- » pé, le sentiment qui m'amine est trop » vif, trop délicat & trop fondé pour » pouvoir être détruit ; les circonstances, » ni le temps n'ont aucun droit sur le vé- » ritable amour. Je l'ai appris de vous, » & quel rapport ma beauté auroit-elle » avec mon cœur ? Croyez-en plutôt *Zel-* » *mis*... Elle vous aimera toujours. » Cependant les alarmes d'*Agenor* continuent, *Zelmis* s'en effraye... Seroient-elles donc fondées ? ... Elle a recours aux tablettes. Quel étonnement pour elle, elle doit reprendre son indifférence avec ses charmes... *Zelmis* est interdite, *Agenor* tremble. « Quelle cruelle alternative, lui dit- » elle ! Il faut donc que je cesse de vous » aimer, ou que je renonce à votre cœur ; » car seroit-il possible que je fusse long- » temps aimée sous des traits aussi rebu- » tans ?

» Hélas ! reprit *Agenor*, mon malheur » est tel, que je ne puis justifier mon » cœur d'un soupçon aussi injuste ; mes

» sermens vous seroient suspects, je n'ai
» pour moi que mon amour ; mais quel-
» les couleurs seroient capables de le pein-
» dre tel qu'il existe dans mon ame ! Che-
» re *Zelmis*, si ma douleur... si mes crain-
» tes... si la résolution que je prends en ce
» moment, de terminer à vos yeux des
» jours malheureux que votre indifféren-
» ce me rendra insupportables, peuvent
» mériter votre attention, jugez par el-
» les si je puis cesser de vous adorer.
» Mon cœur fut formé pour vous, vous
» fîtes naître ses premiers sentimens, je
» bornai mes désirs à vous plaire, je n'en
» ai joui qu'après la perte de vos attraits,
» vous en ai-je paru moins tendre ?.. ces-
» serois-je de l'être, quand je devrois
» mon bonheur à votre générosité ? Une
» si noire ingratitude est indigne de moi ;
» croyez-en l'amant le plus sincere, vous
» serez toujours aimable à mes yeux, l'a-
» mour embellit tout ce qu'il anime...

» Vous m'attendrissez *Agenor*, mais je
» n'ose encore vous croire,... il y va de
» mes plus chers intérêts. Que deviendrois-
» je, si vous cessiez de m'aimer ?... Mais
» consultez les tablettes. »

Oui sans doute, par elles je puis m'instruire. *Zelmis* les parcourt, *Agenor* est justifié, il ne peut être inconstant, ses

Digitized by Google

ſentimens ſont indépendans de la beauté. Le cœur de *Zelmis* eſt ſatisfait, mais ſon amour propre ne l'eſt pas, il combat encore... *Zelmis* eſt effrayée de ſa laideur. Elle ſe rappelle ce qu'elle fut, quelle cruelle comparaiſon ! Un moment peut lui rendre ſes attraits, elle n'a qu'à déſirer. Elle fixe enſuite les yeux ſur ſon amant, la pâleur qui couvre ſon viſage, ſon air languiſſant, ſes regards triſtes & abattus, où l'amour brille encore à travers le déſeſpoir... *Zelmis* eſt attendrie, elle répand des larmes...

« Que vois-je, dit *Agenor* ? c'eſt moi qui » fais couler vos pleurs... Ah ! je ſuis trop » coupable. Etoit-ce donc pour vous ren- » dre malheureuſe que je deſirois de vous » plaire ? Non, *Zelmis*, je renonce à un » bien qui vous coûteroit ſi cher... Laiſſez- » moi mourir... Oubliez un malheureux » que d'injuſtes & téméraires prétentions » ont rendu indigne de votre attache- » ment : rentrez dans tous vos droits, » ſoyez belle, ſoyez heureuſe. »

Le ſaiſiſſement lui coupe la parole, ſa pâleur augmente, .. ſes yeux s'éteignent... « *Agenor*.. cher amant ! s'écrie Zelmis, raſ- » ſure-toi... vis pour m'aimer... c'eſt moi.. » c'eſt ta *Zelmis* qui t'en conjure... Quoi ? » pour prix de tant d'amour je te donne-

Digitized by Google

» rois la mort ! je te perdrois ! Ah ! grands
» Dieux !... non... je payerois trop cher des
» agrémens passagers... C'en est fait, mes
» craintes sont dissipées. Sûre de ton cœur
» je n'ambitionne plus rien, le plaisir de
» t'aimer me tiendra lieu de tout. »

Quel effet n'eût pas produit un si tendre discours. *Agenor* est rendu à la vie. « Quel sacrifice!..Généreuse *Zelmis*, quand » vous faites tout pour moi, que ferai-je » pour vous ! »

Tu m'aimeras *Agenor*, ton bonheur fera le mien. A peine *Zelmis* avoit-elle prononcé ces dernieres paroles, que le Génie s'offrit à leurs yeux. *Agenor* vole à lui. « O mon protecteur, que ne vous » dois-je pas ! Comment reconnoître un » si grand bienfait. »

J'en suis trop payé, dit le Génie en voyant votre joie : je viens y ajouter le dernier trait ; la générosité de *Zelmis* mérite une récompense. « L'Amour veut par » mes soins la dédommager des sacrifices » qu'elle lui a faits : en renonçant aux » bienfaits de la Fée, elle s'est soustraite » à sa puissance, le charme est détruit ; » je lui rends la beauté sans qu'il en coûte » rien à son cœur. »

Zelmis éprouva sur le champ l'effet des promesses du *Génie*. « Je ne la regrettois

Digitized by Google

» que pour vous, dit-elle à ſon amant, » je n'en jouirai que pour vous, elle ne » me ſera précieuſe qu'autant qu'elle con- » tribuera à votre bonheur. » On s'imagine aſſez quel dut être le contentement d'*Agenor*. *Zelmis* étoit ſenſible, redevenoit belle. Quel que fût ſon déſintéreſſement à ce ſujet, la beauté eſt d'un trop grand prix pour la traiter avec indifférence; d'ailleurs *Zelmis* n'avoit plus rien à regretter, elle alloit être toute entiere à ſa tendreſſe.

Le *Génie* voulut donner à *Zelmis* une derniere preuve de ſon eſtime en lui laiſſant les tablettes: « Elle vous appartien- » nent, lui dit-il; par elles vous pénétrerez » dans tous les ſecrets des cœurs, par elles » tous vos deſirs ſeront ſatisfaits.

» Souffrez que je refuſe un don ſi pré- » cieux, reprit *Zelmis*: trop généreux *Gé- » nie*, une ſimple mortelle n'eſt pas digne » de le poſſéder. Je craindrois de n'ap- » porter pas aſſez de prudence & de vertu » dans l'uſage que j'en ferois; je crain- » drois ſurtout qu'il n'excitât en moi des » mouvemens d'ambition & d'orgueil fu- » neſtes à mon amour; j'aime, je ſuis ai- » mée, je ne veux pas en ſçavoir davantage. » Le cœur d'*Agenor* ſuffit à mes deſirs, » le reſte me devient inutile. Tant de

Digitized by Google

» délicatesse m'enchante, s'écria le *Génie!*
» *Agenor*, que tu es heureux!.. Tendres
» Amans que rien ne trouble votre union,
» que tout au contraire en augmente les
» charmes! Puissai-je obliger souvent
» des mortels semblables à vous! »

LE BERGER CORYDON,

A son Serin favori, en l'envoyant à Corinne, Bergere illustre par l'union des graces & des talens avec la vertu :

IDYLLE,

Dédiée à Madame....

QUAND je vous fais un sort qui fera des jaloux,
Mon aimable Serin, de quoi soupirez-vous?
Vous, qui m'êtes toujours aussi cher que ma vie:
Pourquoi donc vous livrer à la mélancolie,
Depuis qu'on vous a dit que prêt à me quitter,
Aux beaux yeux de Corinne il faut vous présenter?
Si vous sçaviez quelle est cette illustre Corinne,
A qui pour favori Corydon vous destine,
Loin de me regretter, flatté d'un sort si beau,
Vous auriez déja pris l'essor vers son hameau:
A votre place hélas! maint Berger voudroit être:
Sentez votre bonheur, & pour le bien connoître,
Ecoutez un ami qui, d'un pinceau tremblant,
Va vous en crayonner un portrait ressemblant.

Elle

Digitized by Google

Elle a des yeux touchans, l'air fin, l'abord affable,
Un modeste maintien, un souris agréable,
Un front majestueux, que pare la pudeur,
Une douceur charmante, une aimable candeur,
Un esprit délicat, un cœur droit & sincere,
Pour tout dire en un mot, elle a le don de plaire,
Le don de plaire en tout; la voilà trait pour trait:
Qui peut dire le cas qu'en ces lieux on en fait?
Partout on la desire, & partout on la fête.
Les Bergers les plus fiers deviennent sa conquête;
Les Graces, les Amours voltigent sur ses pas.
Tout languit, tout ennuie où Corinne n'est pas.
Chacun lui rend hommage, & même nos Bergeres,
Dans leur dépit jaloux, la cherchent des premieres:
Présidant à leurs jeux dans un vallon charmant,
Elle y répand la joie, elle en fait l'ornement;
Enfin de nos hameaux Corinne est la merveille,
Et dans le monde entier n'eut jamais sa pareille.

Ainsi qu'un pâon, paré des plus vives couleurs,
Embellit les jardins & fait pâlir les fleurs,
Telle elle brille aussi dans ces riches campagnes,
Et par cent beaux talens efface ses compagnes.
Nulle autre ne fait mieux les honneurs d'un festin,
Ni n'a le goût, en tout, & plus sûr, & plus fin,
Nulle ne sçait chanter d'un ton plus agréable:

Digitized by Google

Ta musette, Myrtil, n'a rien de comparable.
Serin, mon favori, n'en soyez point jaloux,
Vos plus tendres accens sont eux-mêmes moins doux :
Mille Zéphyrs qui vont se jouer dans la plaine,
Craignant de la troubler, retiennent leur haleine :
Dès que sa belle voix réveille les échos,
Les ruisseaux attentifs laissent dormir leurs eaux,
Et les oiseaux charmés, n'osent même sourire.
Lorsqu'au déclin du jour, elle accorde sa lyre,
C'est alors qu'à ses sons joignant ceux de sa voix,
On croit entendre Orphée & Canente à la fois.
Dans l'amour des beaux arts instruite par Minerve,
La Bergere, avec goût, s'y livre sans réserve ;
Ses doigts ne sont point faits pour tourner un fuseau,
Ni pour prendre le soin de tondre un vil troupeau.
Souvent entre ses mains une aiguille sçavante
Montre, à mêler la soie, une adresse charmante ;
Quelquefois sur la toile elle produit aux yeux,
Ici, l'émail des fleurs, ou bien l'azur des cieux,
Là, de rians côteaux ; & dans chaque figure
Son élégant pinceau fait parler la nature.
Quel plaisir de la voir, dans la belle saison,
Au son du chalumeau, fouler le verd gazon,
Et dans les pas nombreux d'une légere danse,

Digitized by Google

Donner, d'un pied mignon, de l'ame à la cadence !

Mais qui pourroit nombrer tous ses talens exquis ?
Nul Auteur ne s'exprime en termes plus choisis :
Dans tout ce qu'elle dit sa belle ame tracée,
Parmi les sentimens fait briller la pensée ;
Et sa plume, que guide un goût délicieux,
Mêle dans ses écrits l'utile au gracieux.
Aussi sur leurs débats, toujours à juste titre,
Les Bergers d'alentour la prennent pour arbitre.
Du canton c'est l'oracle, & nos plus beaux esprits,
En se faisant justice, au sien cedent le prix.

Tout son temps est rempli, sa raison le partage
Entre l'amour des arts & les soins du ménage.
Quand l'étude a fini, le travail a son tour ;
La lecture surtout l'occupe chaque jour.
Pensive & solitaire au bord d'une fontaine,
Elle abreuve, en lisant, le troupeau qu'elle mene.

Avant que d'être à moi, gentil petit oiseau,
Si vous étiez venu boire au même côteau,
Ses yeux dans leurs filets auroient bien sçu vous prendre :
Non, vous auriez été de vous-même vous rendre ;
Car tout ce qui la voit se rend à ses appas :
Modeste, elle en a mille, & ne s'en doute pas.
La fleur de nos Bergers, qu'un chaste amour enflamme,

Digitized by Google

S'empresse de lui plaire & de toucher son ame ;
Mais, né pour la vertu, son caractere heureux,
D'un tendre engagement fuit l'attrait dangereux :
Amour, son cœur docile aux loix de la sagesse,
Vous craint jusqu'à rougir d'un regard qui la blesse.
Il faut qu'on la respecte, & Zéphyr, en passant,
Ose seul la flatter d'un souffle caressant.

Qu'on est sage de vivre ainsi dans l'innocence !
La vertu seule au fonds mérite qu'on l'encense :
Quel prix ont les appas, s'ils séduisent le cœur ?
Le plus beau teint vaut-il celui de la pudeur ?

De la simple amitié Corinne susceptible,
Réserve au vrai mérite un cœur pour lui sensible.
Livrée à peu d'amis, gens d'esprit & d'honneur,
Par sa flatteuse estime elle fait leur bonheur ;
De leurs goûts délicats la douce sympathie.
Resserre à chaque instant le beau nœud qui les lie,
Les charmes de l'amour n'ont point cette douceur,
L'amitié seule a droit de satisfaire un cœur,
L'Amant, jeune Cloris, toujours pour soi vous aime ;
L'ami, bien différent, me chérit pour moi-même,
Les folles passions font les Amans soumis ;
La vertu, beau Serin, unit les vrais amis.

De cette vérité la beauté que je chante,

Digitized by Google

Est, au printemps de l'âge, une preuve éclatante;
Elle sçait, par un art des autres inconnu,
Avec les ris, les jeux, allier la vertu:
Dans ses plus tendres chants, c'est elle qui l'inspire.
Quel bien n'aurois-je point encor à vous en dire?
C'est la meilleure amie, & vous vivrez heureux,
Si vous avez accès dans son cœur généreux,
Il vous prodiguera le miel de ses abeilles,
L'élite de ses fruits, le muscat de ses treilles,
Dans sa société fertile en agrémens,
Ah! que vous passerez d'agréables momens.
Mais à payer ses soins soyez toujours fidele;
Chantez pour l'amuser, ne chantez que pour elle;
Par un air sérieux, si son front se dément
(Beaux esprits quelquefois rêvent profondément),
Alors par mille traits d'une aimable folie,
Dissipez les vapeurs de sa mélancolie;
Tantôt dans ses cheveux adroitement niché,
Et tantôt sur ses doigts avec grace perché,
Déployez à ses yeux un superbe plumage,
Ou réjouissez-la par votre doux ramage.
Quand sa main, pour vous plaire, ou pour se délasser,
En quittant son ouvrage, ira vous agacer,
Vous pourrez, vous livrant à vos badins caprices,
Lui faire, en cent façons, de petites malices,

Digitized by Google

Et, dans leurs jeux lutins, vos transports caressans,
Lui raviront sans fin des baisers innocens.

Tel sera votre sort : eh bien ? petit volage,
La liberté vaut-elle un si doux esclavage ?
Oiseau trop fortuné, que de Bergers jaloux
Voudroient être, à ce prix, esclaves comme vous !
Quand vous verrez Corinne, au moins qu'il vous souvienne,
En faisant votre cour, de faire aussi la mienne :
Parlez-lui quelquefois du tendre Corydon,
De tout temps votre ami, plus que votre patron.
Au moment qu'il vous donne, hélas ! il vous envie
Un destin qui feroit le bonheur de sa vie.

Mais déja vous brûlez de partir, j'y consens :
Partez, & désormais sur les plus doux accens,
Chantez une Bergere, & si sage, & si belle,
Que son rare mérite a rendue immortelle.

ENVOI.

C'est à l'objet le plus parfait
Que Corydon offre un oiseau qu'il aime ;
Mais dans le tableau qu'il en fait,
C'est vous, Philis, qu'il présente à vous-même.

Digitized by Google

SUITE DES LETTRES

D'une femme raisonnable, à son Amant.

LETTRE VI.

L'AVEU que votre curiosité exigea de moi hier au soir, tout humiliant qu'il est pour notre sexe, peut-il se refuser à celui qui a obtenu de mon amour tant d'autres sacrifices ! Vous demandiez si la retraite des Amans vient de la faute des femmes, & jusqu'à quel point elles en sont affligées. Voici ma réponse. Les sottes qui font le plus grand nombre, méritent bien de perdre leurs Amans, mais ne sentent guere le prix de cette perte. Le repentir est un coup d'œil affligeant, qui du passé remonte à l'avenir. C'est le fruit de la réflexion ; & les sottes n'en font point, toujours sujettes à mille faux pas, parce qu'elles ne voient que l'écorce du plaisir, sans pénétrer jusqu'à l'amertume du repentir qu'il cache. Les femmes prudentes, loin de regretter des Amans étourdis, n'ont pas de peine à leur rendre la liberté. Mais il nous échappe des cœurs excellens, parce que nous n'avons pas la patience de les écouter, surtout au commencement de

Digitized by Google

nos caravanes, quand nous avons le plus de moyens de les attacher. On ne connoît pas le bon du premier coup d'œil, mon cher ami; nous laissons, comme le chien de la fable, un morceau friand pour un ombre plus grande, & c'est ainsi qu'on perd la bonté qui est un fonds essentiel, en courant après la superficie de la beauté. Nous achetons la sagesse au prix de ces folies, & la vérité se découvre à force d'erreurs. Heureuse celle qui rencontre un bon cœur dans l'objet de sa premiere passion! Vous n'imagineriez pas quelle désolation ce doit être pour elle de le perdre. Car sans conter les plaisirs de moins, que de risques à craindre! Quel tourment de le voir dans les bras d'une autre! quels remords de lui avoir révélé son secret! Mais la plus cuisante des amertumes, c'est de ne posséder plus la confiance d'un homme dont les entretiens & les conseils ne sçauroient être rachetés ni compensés au prix de l'or; perte d'autant plus irréparable, que notre sexe est borné par sa foiblesse, & condamné par la politique à se mêler de très-peu de chose. Mais les hommes ont une valeur dans la société, & quand ils peuvent se délivrer de la tyrannie d'une Maîtresse, ils ont trop souffert pour ne pas gagner à la perdre. J'en ai entendu raisonner quelque-

Digitized by Google

fois là-dessus : ils m'ont tous dit que jamais ils n'avoient senti plus de soulagement, qu'en recevant un affront d'une femme accoutumée à les bien traiter, parce que c'étoit la seule occasion de rompre des chaînes qui auroient été éternelles sans cette voie de liberté. Si les femmes voyoient d'avance qu'elles vieillissent de bonne heure, & que les hommes sont long-temps jeunes, elles songeroient mieux à leurs intérêts. Mais la vanité d'avoir beaucoup d'Amans pour triompher ou pour changer, fait qu'on trouve à la fin beaucoup de repentir parmi les cruelles. Notre marchandise n'a qu'un prix arbitraire ; il dépend du caprice des hommes. C'est donc une folie de perdre un débit honnête, pour l'avoir mise trop haut. C'est-à-sçavoir l'étaler que consiste l'industrie.

Vous voyez bien comme je m'explique franchement. J'espere trouver dans mes vieux papiers la minute d'une lettre que j'écrivis à une sœur, quand elle quitta la maison paternelle, pour chercher fortune ailleurs. Comme il y est question de la maniere de connoître, & de cultiver les Amans de quelque mérite, je veux que vous me disiez votre sentiment. Je prends le même plaisir à vous écrire le matin, qu'à vous parler le soir, & je ne craindrois

Digitized by Google

pas la peine de continuer, si ce n'étoit celle de vous ennuyer. Adieu donc : venez ce soir à l'heure précise. Vous sçavez que toutes les horloges retardent pour les Amans qui attendent.

Lettre VII.

Vous verrez par cette lettre, ma chere sœur, que votre bonheur fait toute ma passion, & que je ne veux que vous tracer des regles de conduite, qui assurent votre honneur & votre fortune, les seuls élémens de la vie pour toute personne bien née.

La premiere étude d'une fille que l'Hymen introduit dans une maison étrangere, si elle veut y acquérir l'estime & la félicité qu'elle y cherche, sera de bien connoître le caractere de son mari, pour y conformer le sien. Vous êtes déja faite au joug : l'obéissance aux volontés d'une mere, nous façonne de bonne heure à la complaisance qu'exige un époux. Ceux qui veulent que la fortune préside à nos actions, donnent aussi la raison pour guide à la fortune. On a beau comparer celles-ci à un torrent orageux qui déracine des montagnes, & creuse des précipices, ce n'est que sur les esprits dépourvus de lumiere & de force qu'elle exerce de si terribles ravages. Qui-

Digitized by Google

conque sçait lui opposer des digues, pour détourner son impétuosité, profite des débris qu'elle porte, & du terrein qu'elle abandonne. N'oubliez pas aussi que le canon fait breche sur la courtine dont le mur est épais, tandis qu'il s'amortit contre un rempart de sable. Avec un époux & une belle mere, il faut perdre quelquefois, pour gagner ordinairement, dissimuler souvent, vous plaindre rarement, parler peu, beaucoup endurer, être pleine d'attention pour les gens de la maison, & surtout pour les amis du mari; qu'il trouve en vous, non seulement une Amante pour lui plaire, mais une ménagere pour le soigner. Souvenez vous enfin que tous les devoirs d'une épouse se réduisent à ceci:

Vivre chaste, être mere, & mourir économe. Tel est le moyen de mériter l'affection de sa famille, & l'estime du monde. Les plaisirs du dehors sont empoisonnés par les chagrins domestiques, & la paix de la maison adoucit toutes les peines de la vie civile. Venons à l'Amour. Quoiqu'il semble entrer pour quelque chose dans le mariage, ou plutôt quoique le nœud de l'Hymen ne dût que resserrer les chaînes de l'amour, il ne dure pas même tout le temps de la beauté. L'habitude de la possession qui ne laisse plus de place aux de-

Digitized by Google

firs entre deux époux, éteint la violence de ce feu qui se nourrit d'obstacles & de refus, & c'est beaucoup, si l'estime & l'amitié peuvent le remplacer. Quant aux intrigues, resistez-y, ma chere, pour l'intérêt de votre repos. Mais si l'amour rentre malheureusement dans votre cœur par une porte condamnée, & s'il vous arrive de tomber dans ses lacs imprévus, car enfin l'amour n'a pas de raison, je voudrois du moins qu'il fût soumis aux loix de la bienséance, & que la discrétion en couvrît les progrès. Car si l'on obtient grace du Ciel, en avouant ses fautes, on n'en est pas quitte à ce prix avec les hommes, juges d'autant plus injustement séveres à notre égard, qu'il sont eux mêmes coupables.

Voulez-vous être sûre de vos secrets en amour, n'en faites jamais part à un jeune homme; cet âge n'est fait, ni pour la réserve, ni pour la constance : c'est un vif argent qui roule & s'échappe par tous les bords. On ne peut le fixer, qu'en le purifiant (1). L'Amour le plus secret est celui qui ne change jamais, parce qu'il prend les titres de parenté, d'amitié, d'obligation, de reconnoissance, enfin les couleurs de quelque vertu

(1) *Argento vivo, che salza & vola da ogni luogo, nè si può fissare, se non à forza di molta saliva.*

Digitized by Google

qui fait taire la censure, & trompe heureusement la méchanceté. Mais quand on change trop souvent d'amans, chacun vous regarde avec deux yeux malins. L'œil droit suit l'amant congédié, le gauche observe le nouveau favori, & l'intrigue se trouve ainsi réfléchie comme par un double miroir.

Evitez en second lieu l'approche des grands Seigneurs, dont la plûpart des femmes aiment à grossir leur cour. Le train qui les environne, rend bien-tôt une intrigue éclatante. Accoutumés à faire du bruit, votre passion ne peut demeurer dans le silence. Cette obscurité ne convient pas d'ailleurs à leur ambition, qui veut que tout paroisse, outre que l'amour ne s'accommode d'aucune espece de supériorité. Quoiqu'un homme puisse rechercher une femme au dessus de lui par la condition & la fortune, ce n'est pas moins une folie pour une femme de se prendre pour un homme d'un plus haut étage qu'elle. J'ai vu je ne sçais combien de femmes qui, donnant ainsi dans le panneau de la vanité, n'ont eu que trop l'occasion de s'en repentir. Ainsi pour conserver l'estime des grands, renoncez à leur amour.

Je me garderai bien de vous inviter à leur préférer un homme de néant. Recherchez

Digitized by Google

en général ceux dont l'éducation, l'état & la fortune conviennent le mieux à toute votre personne. On considere dans les hommes quatre choses ; le sçavoir, l'avoir, le pouvoir & le vouloir : peu réunissent tant d'avantages. Les grands Seigneurs possedent & peuvent beaucoup ; mais sçavent très-peu, veulent encore moins ; d'autres ont assez de fortune, mais sans lumiere ni crédit. Dans l'état mitoyen on a l'esprit orné de belle connoissances ; mais peu de moyens & de pouvoir. Attachez-vous aux gens de bonne volonté. Ce mot exprime tout pour une femme. Elle y trouve la cordialité dans les sentimens, le secret dans la confidence, la générosité dans les services : enfin l'homme de bonne volonté vaut seul l'homme de lettres, l'homme de fortune & l'homme de crédit. Ainsi retenez toujours cet article dans vos conditions, & apprenez à vous passer de tout le reste, plutôt que de l'affection. Prenez donc un homme qui ait & qui veuille, qui sçache & qui veuille. La bonne volonté est une affaire si capitale en amour, que jamais un homme sensé ne continuera de faire sa cour à une beauté, fût-ce Vénus ou Diane, qu'il ne compte sur ses intentions. Mais pour connoître le mérite d'un homme à tous ces égards, con-

Digitized by Google

ſultez ſa réputation. Votre diſcernement eſt moins ſûr que l'eſtime univerſelle. On ne la ſurprend guere, il ne faut pas eſpérer de réunir tous les ſuffrages du public en ſa faveur, ſans le concours de toutes les qualités.

Vous n'avez plus beſoin que d'apprendre à conſerver un pareil amant. Employez-y la candeur & la confiance, la ſincérité; mais ſurtout cette complaiſance entiere & ſans reſerve, qui puiſſe convaincre un honnête homme qu'on ne le trompe pas. Il ne ſuffit pas de le gagner, ma chere Sœur, il faut ſe l'attacher. Un homme trouve partout des maîtreſſes aimables; mais une femme ne rencontre pas auſſi aiſément un homme de mérite. Aſſurez-vous-en, s'il tombe en votre diſpoſition, car c'eſt un tréſor que vous enlevez à beaucoup de femmes, & s'il vous échappoit, une autre ne tarderoit pas à s'en emparer.

Ils ſont trop accoutumés à ſe voir rechercher, pour s'arrêter là où l'on ne les retiendra pas, & ce n'eſt qu'à force d'empreſſemens qu'on les perſuade. On peut en vendre, comme on dit, aux ames foibles & communes; mais il faut lâcher la main aux gens du premier vol, ſi l'on veut en tirer parti: car ils ont l'ame fiere, & commencent ordinairement où les autres finiſ-

Digitized by Google

ſent ; c'eſt-à-dire, que les plaiſirs leurs ſervent de degrés à l'amour, & de chemin à la confiance. Ils la méritent bien ; ce n'eſt qu'avec eux qu'on peut découvrir la vérité que les hommes ont la malice de nous cacher à nous autres femmes ; elle eſt le fruit d'un amour noble & ſans réſerve. Souvenez vous que les fineſſes nous coûtent trop peu, pour devoir en uſer avec un honnête homme, & que la coquetterie nous feroit perdre un bon ami. On n'en a jamais de la bonne eſpece quand on ne ſçait pas choiſir, & quiconque n'a pas ſçu les cultiver, ne les méritoit pas. Ajoutez enfin qu'un mari ne peut déſapprouver les rapports que vous aurez avec des hommes de cette trempe, parce qu'il ſe trouve honoré de leur ouvrir ſa maiſon. Pardonnez, ma chere ſœur, une lettre ſi longue. J'aurois pu l'abréger ; mais avec une amie, ce n'eſt pas la peine. Aimez-moi, comme je vous aime, il ne ſe trouvera pas dans le monde deux cœurs plus vivement attachés. Adieu, ma chere.

P. S. Les apoſtilles ſont quelquefois le meilleur morceau de la lettre. J'avois oublié de vous dire qu'il eſt eſſentiel, pour tenir un engagement ſecret, d'être ſcrupuleuſe juſqu'à la ſuperſtition ſur l'article des lettres, & de ne jamais entretenir cette eſ-

Digitized by Google

pece de commerce avec un Amant, que sa fidélité n'ait passé par toutes les épreuves. On peut nourrir son amour à l'écart; mais une lettre nous démasque & nous perd sans retour. Vous avez du jugement. C'est ici qu'il est bon. Adieu encore un coup.

Je ne vous parle pas de ménager par toutes sortes de moyens, la discrétion des gens qui doivent servir votre passion. Vous vous rappellez tout ce que ma complaisance eut à souffrir de Pauline, qui prêtoit la main à mes correspondances. Oh! que d'amour & de secrets seroient demeurés ensevelis jusqu'au jour de la grande révélation, sans l'imprudence & l'humeur de ceux qui ont forcé les complices à parler! N'allez pas me reprocher ma bavardise, car tout avis est court, quand il s'agit de recommander un secret qui intéresse l'honneur. Adieu pour la troisieme fois.

Lettre VIII.

Vous me flattez, je le sçais; mais enfin je goûte vos éloges; & que ce soit par le style ou par les choses, je me félicite que mes lettres vous plaisent. Tout le monde veut avoir de l'esprit; pour moi, je ne rougis pas d'avouer mon ignorance en fait de haute philosophie, pourvu qu'on m'accorde un peu de science pratique du monde. A

cet égard je crois mériter la justice que vous me rendez. Mais puisque vous avez quelque plaisir à lire, je vais vous donner une leçon que je fis, en badinant, au frere d'un bon ami que j'avois. Tombé dans les filets de la femme la plus artificieuse du monde, sans pouvoir jouir de sa prison, ni rattraper sa liberté, avec la réputation du plus galant homme, c'étoit en même-temps le plus infortuné. Une ancienne maîtresse lui écrit des champs élisées pour l'accabler de reproches.

Lettre IX.

Vous allez être non-seulement étonné mais effrayé, cher & trop cher amant, de recevoir d'une femme que la mort vous a ravie depuis cinq ans, une lettre de fraîche date & pleine de choses toutes nouvelles, comme si elle jouissoit encore de cette vie qu'elle passoit si vîte à vous aimer, & qu'elle perdit à la fleur de ses ans par la violence de la passion la plus sincere que vous ayez jamais inspirée. Elle étoit, cette ardeur, non-seulement incorporée à tous mes sens, mais si fort enracinée dans mon ame, qu'elle n'a pu s'éteindre avec ma vie, & qu'elle m'a suivie jusques dans l'Elisée où elle faroit encore toute ma joie & mon bon-

Digitized by Google

heur, ſans le tourment de votre abſence. Chaque fois que je vois aborder la barque du fleuve impitoyable qui me ſépare de vous, mon ombre va toujours la premiere au devant du nocher, pour interroger les ombres qui viennent des climats que vous habitez. Je ne craignois rien tant, vous vous en ſouvenez peut-être, pendant le regne de notre amour, que de vous ſçavoir embarraſſé dans les lacs de quelque cruelle qui, loin de répondre à vos feux, vous fît boire lentement le poiſon de ſes rigueurs : jugez de ma peine, quand j'appris l'autre jour votre malheureuſe ſituation : recevez donc les ſentimens de ma pitié.

On diſoit ici, ce qui affligea toutes les ombres, & me cauſa la douleur la plus ſenſible, que vous étiez actuellement ſous le joug, ſans avoir, ni le courage de l'appercevoir, ni la force de le ſecouer, avec tout votre eſprit & toute votre raiſon. Mais comment pouvez-vous rappeller votre bonheur paſſé, & les délices que vous ont prodigué tant d'amantes ſinceres, ſans mourir aujourd'hui de honte & de douleur de vous voir l'eſclave paſſionné d'une ingrate, qui ajoute à la cruauté de ne pas vous aimer, l'injure d'en aimer un autre, qui ſe plaît à vous tour-

Digitized by Google

menter, loin de vous bercer au moins de quelque feinte douceur ? Quoi ! vous ne sentez pas votre aveuglement ? En vérité, vous êtes fou avec votre philosophie. Eh ! ne voyez-vous pas que l'objet de vos poursuites, ne peut décemment, sans faire tort à son éducation, s'abaisser à vos desirs, à moins que sa condescendance ne lui donne sur vous un empire absolu, & qu'elle ne se fasse un sujet de gloire, de tenir un bel esprit à sa chaîne, en le nourrissant de frivoles espérances : mais cet esprit, s'il étoit si sublime, verroit qu'on le joue, s'ennuieroit de son esclavage, & briseroit ses fers.

En vérité, il est scandaleux de refuser à un honnête homme, ce que tant d'autres lui ont accordé. L'amour blessé se reveille, mais l'amour méprisé doit s'endormir ou s'éteindre. Nos champs sont peuplés de ces beautés fieres & capricieuses, qui regardant un plaisir passé comme un verre brisé, & croyant leur jeunesse éternelle, & leur regne sans fin, ont vieilli sans aimer, & vécu sans jouir. J'ai fait quelque bruit par mes charmes, & j'en usai, vous le rappellez-vous, en fille honnête & bien élevée. Je sçais donc combien d'avances peut faire la recon-

Digitized by Google

noissance & l'amitié d'une honnête-femme, sans parler ici de l'aiguillon de l'amour ; mais voici des armes contre votre cruelle. Sa froideur vient du naturel ou de l'artifice. Quoi qu'il en soit, vous n'aurez jamais deux jours de repos auprès d'elle. Ce seront des desirs & des refus continuels, une tyrannie pour les sens, un délire de la raison à ne jamais se reconnoître. Si son indifférence est naturelle, la bizarrerie de ses traitemens marqueroit un cerveau dérangé ; car y a-t-il de femme raisonnable, qui tantôt caresse, & tantôt rebute son amant, sans aucun motif de changer ? Vous seriez bien fou de vouloir redresser une tête que Jupiter lui-même ne sçauroit refondre. Si cette rigueur n'est qu'affectée, il fait beau voir un homme de votre mérite, un Philosophe jouer le rôle d'enfant, & se laisser mener par une jeune beauté, comme cette foule d'oisons musqués qui s'attroupent autour d'elle.

Je me plaisois jadis à lire la vie des Sages de la Grece, & je fréquente aujourd'hui les côteaux fortunés où ils continuent leurs promenades & leurs leçons. Mais parmi toutes ces ombres vénérables, je m'attache surtout à celle d'Aristippe, aussi remarquable par la profondeur de

Digitized by Google

ſon érudition, que par la pénétration & la vivacité de ſon génie. Ce Philoſophe me racontoit qu'à peine admis à la converſation de Thaïs, qui étoit de ſon temps la Venus de la Grece, elle entendoit dire aſſez volontiers, par lui, ou par les autres, que Thaïs devoit être aimée de tout le monde, & n'aimer qu'Ariſtide. Cette beauté faiſoit plus de cas des talens de l'eſprit, que des talens d'argent. Jugez donc quel tort vous donnez à votre fiere maîtreſſe, vous, qui avez des talens de toutes les eſpeces.

Votre état me cauſe une peine inſupportable : elle ne s'adoucira que lorſque j'apprendrai que l'un des deux a changé; car autrement ce ſeroit un enfer pour vous, & de ſa part le triomphe le plus injuſte : mais ſi vous m'en croyez, vous la previendriez, quand vous auriez envie de la faire changer. La rigueur des cœurs faits comme le ſien, ne s'ammollit & ne ſe rend qu'à l'extrême beſoin. Elle a beau ne pas le ſentir, ou faire ſemblant; accoutumée à votre amour, elle ne peut déſormais s'en paſſer, quoiqu'elle s'imagine vous faire grace de vous ſouffrir tout le jour à ſes pieds. On ne connoît un bien, que lorſqu'il eſt perdu. Faites enſorte qu'elle éprouve ſous un autre la

Digitized by Google

servitude qu'elle vous impose ; suscitez-lui quelque beau garçon, qui lui tienne rigueur, pour vous venger ; il fera mieux, vous serez aimé, c'est un assaut violent pour la beauté la plus impitoyable, que la désertion d'un amant assidu.

Ces Dames lisent tant de romans, qu'elles s'endorment toujours l'imagination pleine de quelque chevalier errant. Perdez donc quelque temps les traces de sa maison, & quelque desir qui vous presse d'y retourner, essayez auparavant d'un autre objet ; car un image chasse l'autre. Horace ne dit-il pas qu'il faut préférer une Venus docile, à la fiere Junon ? Voilà votre devoir. Vous donnez, entre nous, trop de prix à des choses qui n'en ont aucun. Un jupon blanc & quatre fleurs sont la parure de la candeur & de la beauté, filles de la nature & non de l'artifice. Enfin si vous passez huit jours sans aller chez elle, vous reprendrez la liberté de votre cœur, le calme de vos esprits, & le repos de vos jours, qui vaut bien les plaisirs de l'amour. Moins de peines, & point tant de plaisirs, voilà où se réduit tout le bonheur de l'homme. La satisfaction qui nous revient de la délivrance d'un chagrin ou d'une passion violente, dure bien plus

Digitized by Google

longtemps que la jouiſſance du plaiſir le plus réel, auſſi court qu'il eſt vif, ſans compter les tracas, les déſagrémens, les dépenſes, la perte du temps, les remords de l'honneur, l'abandon des affaires pour ſuivre les fantaiſies d'une ennemie; car il n'y en a point de plus cruelle qu'une femme qui a des caprices, & jamais des complaiſances.

Vous êtes bon Juge dans les affaires d'autrui, ſoyez-le, de grace, dans vos propres intérêts, & réfléchiſſez à loiſir, qu'une femme ſenſée, quand elle a le cœur occupé d'un premier amant, n'eſt pas capable de feindre avec un nouveau.

Penſez du moins à moi, qui mérite de vivre dans votre ſouvenir, après que je ſuis morte pour vous. Si vous avez à m'apprendre la nouvelle que je deſire ſi fortement, c'eſt-à-dire, que vous êtes quitte de votre paſſion, je vous avertis de ne pas confier votre réponſe au porteur de ma lettre; car c'eſt Momus, il pourroit bien la lire par curioſité, ou la remettre en d'autres mains. Confiez-la plutôt à quelqu'une de ces ames honnêtes & ſérieuſes, qui puiſſe débarquer ſur nos bords fortunés. Adieu, bonne ſanté, calme des ſens & paix de l'ame.

VERS

Digitized by Google

VERS

A ARISTE.

O toi ! qui m'appris à connoître
Les purs attraits de l'amitié :
Cher Ariste, tu m'as vu naître,
Ton cœur à mon cœur est lié,
Et dès la plus tendre jeunesse,
J'ai déposé dans ton sein
Tous ces quarts-d'heure de foiblesse,
Les effets d'un goût incertain.
Des plaisirs faisant mon idole,
Tu le sçais, j'ai cherché chez eux
Le bonheur dont mon ame est folle.
Mais hélas ! trompant mes vœux,
Me confiant en leur parole,
Plongé dans des excès honteux,
Je n'ai goûté qu'un bien frivole,
Qui ne m'a jamais fait heureux.
Trop long-temps d'une humeur légere,
Qu'aucun objet ne put charmer,
Je goûtai souvent l'art de plaire,
J'ignorai la douceur d'aimer.
Oui, je t'en fais l'aveu sincere,
Jamais des amoureux lauriers
Je n'ai voulu ceindre ma tête ;
Une difficile conquête

Digitized by Google

N'a rien pu ſur mes ſens groſſiers.
Voulant changer de deſtinée,
Et de mes maux finir le cours,
Bientôt le joug de l'Hyménée
S'appéſantit ſur mes beaux jours.
Aujourd'hui la reconnoiſſance
Reſſerrant les nœuds du devoir,
Me fait aimer par complaiſance,
Ou du moins me le fait vouloir.
Le ſort à mes vœux inflexible,
M'a fait perdre la liberté,
Aux pieds d'une jeune beauté
A mes feux peut-être ſenſible.
De ces deux objets enchanté,
Mon cœur qui s'oublie & s'ignore;
Ce cœur à jamais malheureux,
Ami, toutes deux les adore,
Si l'on peut en adorer deux.
De ce ſecret dépoſitaires,
Ces vers, enfans de ma douleur;
Des maux devenus néceſſaires,
Vont t'apprendre toute l'horreur:
Tu les partageras peut-être,
Ou tu les plaindras tout au moins:
Pourquoi, loin de moi par tes ſoins
Ne peux-tu reformer mon être?
Pourquoi?.. Cher Ariſte, il ſuffit,
Ce papier trempé de mes larmes,
Sans doute en a déja trop dit.

Digitized by Google

En vain te ferois-je un récit
De mes peines, de mes alarmes,
Ce récit feroit mal écrit ;
Car la douleur qui m'attendrit,
Seule me fait ſentir des charmes,
Et la douleur n'a pas d'eſprit.

Par M. Th. de C. G. du C. du R.

MADRIGAL.

JEUNES Bergers, auprès de vos Bergeres,
Je vous vois ſur des chalumeaux
Exprimer vos ardeurs ſinceres,
Qu'en vain rend après vous le doux chant des oiſeaux.
Qu'autrement près de Liſe, on voit agir Clitandre !
De moi, foibles Amans, venez, venez, apprendre
A mêler aux amours le charme des plaiſirs.
Ma bouche ſur la ſienne exprime mes deſirs ;
Et ſon cœur eſt cet écho tendre,
Qui répete mes ſoupirs.

PASQUIER.

Le 10 *Novembre* 1757.

Digitized by Google

REPROCHE.

Dans le choix des plaisirs le cœur se fait connoître,
L'amour n'en trouve guere où son objet n'est pas;
Et qui saisit tous ceux qui s'offrent sur ses pas;
Sent moins le bien d'aimer que le desir de l'être.

RACCOMMODEMENT,

A Madame Poup... de Mol... de Lest.

Silvie aimoit Corilas, Corilas adoroit Silvie. Leurs cœurs étoient faits l'un pour l'autre; la sincérité, la douceur, l'estime, les avoit unis. L'amour avoit entrelassé ces liens de fleurs aimables, de ces fleurs que sement sans cesse autour de son trône de verdure, la main légere des plaisirs. Quelles chaînes formées par l'estime & l'amour! Elles devoient être éternelles.

Les jours se levoient sans nuages pour Corilas & Silvie. Ils ignoroient l'inquiétude, les chagrins leur étoient inconnus, ils n'avoient d'autre soin que de se plaire, d'autre passion que de s'aimer, d'autre plaisir que de se le dire. Si elle eût pu

Digitized by Google

croître, les envieux & les jaloux eussent accru leur tendresse.

O Ciel ! quel affreux nuage
Vient obscurcir ces beaux jours !
Le désespoir & la rage
Font déserter les Amours.
Une Déesse effrayante
Compose d'affreux secrets
Sur un autel de Cyprès ;
Sa main d'une urne sanglante,
Tire & replonge trois fois
Une épée étincelante.
Alors élevant la voix,
Appellant la Jalousie,
Elle prononce en furie
Quelques mots entrecoupés ;
Les fleuves sont *arrêtés*,
L'air mugit, la terre tremble ;
Se joignant à cet instant,
Ces deux Déesses ensemble
Tracent, en lettres de sang,
Un horrible Talisman.

Il devoit rendre Silvie légere, il devoit faire que Corilas cessât d'être sensible. Quelle tendresse pouvoit tenir contre la puissance de la discorde & de la jalousie ? Ces deux Déesses réunies étoient envieuses du bonheur des deux amans : el-

Digitized by Google

les vouloient les rendre malheureux, & les séparer pour toujours. Quelle vie que la leur, après avoir goûté de si doux plaisirs ! Ils n'auroient pas vécu, la mort ou plutôt le désespoir eût tranché leur destinée. Ç'eût été un triomphe pour la Discorde, qui n'avoit jamais vu deux cœurs si unis. Le noir projet de cette Déesse cruelle fut près de réussir. Corilas vit la tombe ouverte sous ses pas, le chagrin l'y conduisoit, il séchoit de douleur, & ne regrettoit point la vie ; il croyoit avoir perdu le cœur de Silvie : n'être plus aimé, étoit mille fois plus affreux pour lui que de mourir.

La discorde en éffet, avoit mis en usage ses secrets, avoit employé toute la force du Talisman cruel. Corilas & Silvie ressentoient les défiances, la peine, les tourmens du cœur, qu'on ne définit point, qu'on ne peut exprimer. Ils éprouvoient ce vuide, cette douleur profonde qui agite, qui trouble, qui glace tour à tour, qui semble rendre l'ame insensible & incapable de penser à autre chose qu'à son amour malheureux ou à son désespoir. Alors on ne se plaint que par des soupirs, on sent couler, malgré soi, des larmes ameres ; on ne parle que par intervalle, on s'exprime sans ordre & sansui-

Digitized by Google

te. Dans ces momens, on n'existe que par la douleur; mais on aime encore : ce sont là, si je l'ose dire, les symptômes les plus violens de l'amour; mais d'un amour prêt à s'enflammer mille fois davantage, ou à s'éteindre pour toujours. Ce sont les premiers momens d'une absence éternelle, les suites d'une mort funeste & inattendue qui sépare deux tendres cœurs. C'est ce que produit le parjure, quand au milieu d'un amour violent & sincere de deux amans qui s'adoroient, l'un devient volage, & laisse en proie à tous ses transports & à sa douleur celui qui aime encore, & qui ne peut cesser d'aimer. Les Dieux bienfaisans ne permettent aux furies de tourmenter les mortels, qu'un certain nombre de jours : si elles échouent dans leurs projets, elles ne peuvent de nouveau attaquer leurs cœurs, qu'après un temps limité, & ces cœurs bien-faits rentrent dans l'état de vertu, d'innocence & de candeur qu'ils ont reçu des mains de la nature. Mais hélas! trop souvent & presque toujours, sans se servir de toute leur puissance, les passions criminelles qu'inspirent les furies impitoyables, prennent racine dans le cœur des hommes, s'y placent comme dans leur centre : elles y sont pour toujours; les noires Euméni-

Digitized by Google

des se retirent, mais leur poison reste & ne fait que s'accroître.

Alors l'ambition ne connoît plus, ni borne, ni crime. L'avarice, la soif de l'or fait tout oublier. La perfidie, le parjure, les trahisons ne sont que des moyens aux passions pour se satisfaire. La rage d'un libertinage effréné ne respecte rien & ne connoît que la dissolution & ses horreurs.

Aimable & tendre volupté, sentimens délicats, amour vertueux, foiblesse ou plutôt vertu des grands cœurs, présent le plus doux de la nature, vous êtes bannie du milieu de ces hommes que les passions ont ainsi subjugués. Ils osent vous blâmer, vous, qui faites le bonheur des Dieux & des mortels qui leur ressemblent.

Tendres sentimens, vous ne pûtes vous éloigner des cœurs de Corilas & de Silvie. Vous souffrîtes des efforts que firent pour vous anéantir la Discorde & la Jalousie : vous souffrîtes ! mais vous étiez bien sûrs de reprendre vos droits sacrés, & tous vos avantages.

La Déesse en fureur avoit tout essayé. La tendresse de Corilas & de Silvie étoit si grande, que la force du Talisman, malgré tout ce qu'avoit pu imaginer la Furie, n'avoit pu agir en même temps sur les deux cœurs.

Digitized by Google

Malgré les défiances, la peine, le trouble & ces tourmens du cœur qu'occasionnoient aux deux amans le Talisman malheureux; malgré une certaine froideur étrangere à leurs sentimens dont ils ignoroient la cause, qu'ils éprouvoient, qu'ils détestoient, dont ils ne pouvoient se défendre, il restoit toujours en eux-mêmes plus d'amour qu'il ne s'en trouve dans les amans vulgaires. La rage de la discorde redoubla à cette épreuve. Elle n'avoit rien omis des cérémonies infernales qui pouvoient séparer deux cœurs. Que faire? Dans son désespoir, elle crut réussir de tourner toute sa force contre chacun d'eux, & de les attaquer séparément.

Elle persuada à Silvie qu'elle étoit négligée, que Corilas aimoit ailleurs: ses charmes, son esprit & son cœur ne devoient-ils pas l'assurer du contraire?

Elle fit voir à Corilas que Silvie étoit sensible pour un autre; elle feignoit de l'être en effet. La Discorde lui avoit inspiré cette pensée, comme un moyen sûr de rappeller son amant. En avoit-il besoin? lui, qui n'existoit que dans le cœur de Silvie, qui ne vivoit que pour l'adorer, & qui regardoit comme un tourment tous les momens qu'il passoit absent d'elle. Que de détails ces situations présentent, si je

Digitized by Google

ſçavois peindre comme je ſçais aimer !

Le temps fuyoit, mais qu'il paroiſſoit long à Corilas & à Silvie ! La feinte laſſoit le cœur de cette amante : ce cœur ingénu, cette ame ſincere & pleine de candeur, ſe faiſoit une violence qui auroit altéré ſes charmes, s'ils avoient pu l'être, qui répandoit une triſteſſe ſur ce front, dans ces yeux, qui n'ont été faits que pour être les interpretes de la joie, de l'amour & du ſentiment.

Corilas plus agité encore, mouroit mille fois. Son cœur ne pouvoit contenir en même temps ſa rage & ſa tendreſſe. Il étoit déchiré par les noires Euménides. Le ſommeil fuyoit loin de ſes yeux, il ne connoiſſoit que le déſeſpoir.

Le temps preſcrit & fixé par les Dieux bienfaiſans finiſſoit enfin, & les inſtants étoient courts pour la Diſcorde, le moment alloit expirer. La Furie redouble ſa rage. Ses efforts avoient fait de profondes bleſſures : ils en firent de nouvelles encore dans ces deux cœurs ; mais la vertu & l'amour de Corilas & de Silvie, ne reçurent aucune atteinte.

Le Dieu d'Amatonte & de Paphos ſouffroit de les voir dans ce déſeſpoir cruel. Il oublioit à côté de lui ſon arc & ſes fleches ; ſes yeux fixés ſur ces deux amans ſe

Digitized by Google

mouilloient de larmes ; s'il avoit pu, il auroit hâté le moment qui devoit les rendre à eux-mêmes. Il intéressa Vénus, il pria les Dieux, il l'obtint.

La Discorde rentra dans les enfers, la Jalousie essaya encore de se montrer, elle ne servit qu'à redoubler la tendresse des deux amans, qu'à faire croître leurs plaisirs, qu'à multiplier leurs sermens. En avoient-ils besoin ? La vertu n'est-elle pas le gage de la vertu ? l'amour, le gage de l'amour ?

Quel jour nouveau se présente à mes yeux ?
Disparoissez, Fureur, qui déchiriez mon ame,
Je me sens protégé par le secours des Dieux,
Mon cœur est éclairé d'une céleste flamme.
Après tant de cruels tourmens,
Tant de fureurs, tant de tristesse,
Hélas ! dans quelle heureuse ivresse
Sont plongés mon cœur & mes sens ?
Vous m'aimez, je l'entends ; vous venez de le dire,
Mon cœur entier ne peut suffire,
Silvie, au tendre sentiment,
A ce délicieux délire
Qu'excite un aveu si charmant.

Jouissez de tout votre triomphe, Silvie, ou plutôt du triomphe de la vertu

& de la tendresse. Votre cœur est fait pour inspirer l'une & l'autre. Ne vous défiez plus de vos charmes, ne vous défiez plus de mon amour : il est éternel comme les Dieux qui l'ont mis dans mon cœur. Si ces Dieux qui veillent sur les ames nées sensibles & vertueuses, permettoient encore à la discorde de paroître, plus puissans qu'elle par notre amour, rompons ses piéges, arrêtons ses efforts. Que la jalousie ne se montre que dans les yeux & le cœur de ceux que notre tendresse peut rendre envieux.

Avec quel transport je reçois ce gage innocent, ces marques de votre tendresse. Ces fleurs, ces violettes, cette parure favorite dont s'orne le printems dans les premiers jours où il vient échauffer & embellir la terre, ont bravé la neige & les frimats qui la couvrent. Quel plus heureux présage pour moi? Vous y joignez ce ruban qui orna vos beaux cheveux; ces cheveux blonds, & tels que les Poëtes les donnent à Appollon, pour orner & croître sa beauté, lorsqu'il préside à l'assemblée des Muses sur le haut du Parnasse, & qu'un zéphyr léger les agite; ou tels que les a Vénus, lorsque sur le soir d'un beau jour d'été, négligemment vêtue, couronnée de roses & de myrte, entourée des Tritons &

Digitized by Google

des Néréïdes, elle promene légérement sa conque marine, tirée par des colombes, sur les flots argentés.

Voilà les gages de votre tendresse: qu'ils me sont précieux! Ce n'est point l'or du nouveau monde que j'ambitionne, les grandeurs n'ont point pour moi de charmes, c'est le cœur de Silvie, c'est une fleur qu'a touché sa main, c'est un mot de sa bouche, c'est sa tendresse qui peut me rendre heureux. Puisse-t-elle me la conserver toujours!

Par le Montagnard des Pyrénées.

L'ANE RÊVANT,

FABLE.

UN Ane un jour dormoit, & c'étoit de grand cœur;
Car trouvez-moi quelqu'un qui dorme mieux qu'un âne.
Ce n'est pas que je le condamne:
Dormir n'est point un mal; j'en fais juge un Prieur.
Trompé par un songe flatteur,
Ce Roussin se croyoit animal raisonnable.
Il avoit laissé là le métier de grison,
Et faisoit celui d'homme: y gagnoit-il? ho non:

Mais son orgueil couvroit d'un voile favorable
Sa nouvelle condition.
Des vapeurs du sommeil la douce illusion
A ses propres regards le peignoit redoutable.
C'étoit lui qui, le fouet en main,
Menoit présentement les Anes au moulin.
Il goûtoit, en se faisant craindre,
Des plaisirs pour lui tout-nouveaux.
Il trouvoit cependant qu'on étoit bien à plaindre
D'avoir à gouverner de pareils animaux.
A cela près, la vanité du Sire
En ce moment triomphoit, comme il faut,
Lorsque martin-bâton l'éveillant en sursaut,
Adieu toute sa vaine gloire.
Cet Ane, à son réveil, reconnut, en pleurant,
Qu'il n'étoit pas d'un grain moins Ane que devant.
Combien de gens chez nous dont ce rêve est l'histoire !

ETRENNES

Au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

Tout anime aujourd'hui mon cœur.
Le respect va guider mon zele
Aux pieds du Trône où la candeur,
Dans un Roi bienfaisant, trouve un sujet fidele.
O Prince ! l'appui des talens,

Digitized by Google

Et des Lorrains toujours le Pere,
Le monde vous doit son encens,
Moi, l'hommage le plus sincere.

Que de superbes monumens
Vont consacrer, dans tous les temps,
Un nom que le siecle révere !
Chaque jour, des traits de bonté
A l'univers vous font connoître :
Pour le bien de l'humanité,
Grand Roi, le destin vous fit naître.

O Dieux ! que de faits étonnans
Doivent, dans l'avenir, décorer notre histoire !
Votre place est marquée au temple de mémoire,
Au dessus des grands Conquérans.
Plus terrible que le tonnerre,
Alexandre partout fit sentir sa fureur.
Il fit les malheurs de la terre,
Et vous en faites le bonheur.

D'une aussi précieuse vie
Le Ciel doit prolonger le cours.
Que la gloire file vos jours,
Et que la Parque les oublie.

Par M. DE CHENNEVIERES.

Le mot de l'Enigme du premier Mercure de Janvier est *Chemin*. Celui du Logogryphe est *Mariage*, dans lequel on

Digitized by Google

trouve *mari*, *ami*, *âge*, *rime*, *gare*, *rage*, *aime*.

ENIGME.

Je suis & ne suis pas, résolvez ce problême ;
J'existe pour l'enfant qui termine son thême,
Et je n'existe pas pour le triste forain,
Qu'un orage imprévu force à chercher son pain.
Tel au fond de sa bourse apprit à me connoître,
Qui d'un vuide réel ne crut pas faire un être.
Le Vainqueur échappé des campagnes de Mars,
Me trouve, sans me voir, au bout de ses hazards ;
La belle surannée attend avec tristesse,
L'arrêt qu'après trente ans je porte à sa tendresse :
Le Plaideur d'autre part au barreau maltraité,
Me cherche avidement d'un visage attristé :
Un aimable récit fait craindre ma présence ;
Le tragique, au contraire, accuse mon absence ;
Et tel est des humains le travail déplacé,
L'inconcevable erreur, le caprice insensé :
Vivre pour m'éviter, & mourir d'ordinaire,
Engagé dans mes rêts, lorsqu'on veut s'y soustraire.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Des cruautés du sort victime déplorable,
Je souffre à chaque instant mille tourmens nouveaux.
Encor si du destin l'arrêt impitoyable
M'eût laissé pour espoir de voir finir mes maux.
Mais non : ô barbarie ! ô cruelle injustice !
Pour n'en plus endurer, il faut que je périsse.
A ce triste début tu me plains, cher Lecteur ?
J'excite ta pitié ? Mais sois saisi d'horreur :
Vois comme une main assassine
De mille & mille dards vient me percer le sein.
En sont-ils arrachés ? hélas ! on m'en destine,
L'instant d'après, un plus nombreux essain.
Enfin trop répété, cet horrible martyre
Met mon corps en lambeaux, & je ne vaux plus rien.
Si des maux si connus ne m'indiquoient pas bien,
Cherche, Lecteur, ce que desire
Cet homme ambitieux, qui, sot jouet du sort,
Risquant son bien, par avarice,
Attend qu'il plaise à son caprice
De décider s'il eut raison ou tort.
J'offre encore à tes yeux un des points de la terre,

Digitized by Google

Qui termine ſon axe : un Dieu qui, pour Junon,
Sous les flots écumans, miniſtre de colere,
Des Troyens échappés voulut, à ſa priere,
Noyer le triſte reſte, & perdre juſqu'au nom :
En la cuiſine un meuble néceſſaire :
Un fleuve d'Italie ; enfin un ornement
Que peut porter un Prêtre ſeulement.
C'en eſt aſſez, Lecteur, il faut me taire.

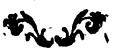
T. PASQUIER.

CHANSON,

A Mademoiſelle V... jouant à Colin-Maillard.

AIR : *Pour un Amant frivole.*

COMME un rien vous décore !
Le croiroit-on jamais ?
Sous ce mouchoir encore
Vous avez mille attraits.
Plus je vous conſidere,
Plus je vois en effet,
Que l'Amour peut bien plaire,
Tout aveugle qu'il eſt.



Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SUITE de l'Eloge de M. du Marsais, par M. d'Alembert.

TELLE est l'analyse de l'ouvrage de M. du Marsais sur les Oracles. Revenons maintenant à sa personne. Il étoit destiné à être malheureux en tout. M. de Maisons le pere, chez qui il étoit entré, & qui en avoit fait son ami, étoit trop éclairé pour ne pas sentir les obligations qu'il avoit à un pareil Gouverneur, & trop équitable pour ne pas les reconnoître : mais la mort l'enleva dans le temps où l'éducation de son fils étoit prête à finir, & où il se proposoit d'assurer à M. du Marsais une retraite honnête, juste fruit de ses travaux & de ses soins. Notre Philosophe, sur les espérances qu'on lui donnoit de suppléer à ce que le pere de son éleve n'avoit pu faire, resta encore quelque temps dans la maison. Mais le peu de considération qu'on lui marquoit, & les dégoûts mêmes qu'il essuya, l'obligerent enfin d'en sortir & de renoncer à ce qu'il avoit lieu d'atten-

Digitized by Google

dre d'une famille riche à laquelle il avoit sacrifié les douze plus belles années de sa vie. On lui proposa d'entrer chez le fameux Law, pour être auprès de son fils, qui étoit alors âgé de seize ou dix-sept ans; & M. du Marsais accepta cette proposition. Quelques amis l'accuserent injustement d'avoir eu dans cette démarche des vues d'intérêt : toute sa conduite prouve assez qu'il n'étoit sur ce point ni fort éclairé, ni fort actif, & il a plusieurs fois assuré qu'il n'eût jamais quitté son premier eleve, si, par le refus des égards les plus ordinaires, on ne lui avoit rendu sa situation insupportable.

La fortune qui sembloit l'avoir placé chez M. Law, lui manqua encore. Il avoit des actions qu'il vouloit convertir en un bien plus solide : on lui conseilla de les garder. Bientôt après, tout fut anéanti, & M. Law obligé de sortir du Royaume, & d'aller mourir dans l'obscurité à Venise. Tout le fruit que M. du Marsais retira d'avoir demeuré dans cette maison, ce fut, comme il l'a écrit lui-même, de pouvoir rendre des services importans à plusieurs personnes d'un rang très-supérieur au sien, qui depuis n'ont pas paru s'en souvenir; & de connoître (ce sont encore ses propres termes) la bassesse, la servitude

Digitized by Google

& l'esprit d'adulation des grands.

Il avoit éprouvé par lui-même combien cette profession si noble & si utile, qui a pour objet l'éducation de la jeunesse, est peu honorée parmi nous, tant nous sommes éclairés sur nos intérêts; mais la situation de ses affaires, & peut-être l'habitude, lui avoient rendu cette ressource indispensable. Il rentra donc encore dans la même carriere, & toujours avec un égal succès. La justice que nous devons à sa mémoire, nous oblige de repousser à cette occasion une calomnie qui n'a été que trop répandue. On a prétendu que M. du Marsais étant appellé pour présider à l'éducation de trois freres dans une des premieres maisons du Royaume, avoit demandé *dans quelle religion on vouloit qu'il les élevât.* Cette question singuliere avoit été faite à M. Law, alors de la religion Anglicane, par un homme d'esprit, qui avoit été pendant quelque temps auprès de son fils. M. du Marsais avoit sçu le fait, & l'avoit simplement raconté : il étoit absurde de penser qu'en France, dans le sein d'une famille Catholique où personne ne le connoissoit encore, & où il avoit intérêt de donner bonne opinion de sa prudence, il eût hazardé un discours si extravagant, & qui pouvoit être regardé comme une inju-

Digitized by Google

re; mais on trouva plaisant de le lui attribuer; & par cette raison, on continuera peut-être à le lui attribuer encore, non seulement contre la vérité, mais même contre la vraisemblance. Cependant nous ne devons pas laisser ignorer à ceux qui liront cet éloge, que ce conte ridicule, répété & même orné, en passant de bouche en bouche, est peut-être ce qui a le plus nui à M. du Marsais. Les plaisanteries que notre frivolité se permet si légérement sans en prévoir les suites, laissent souvent après elles des plaies profondes; la haine profite de tout; & qu'il est doux pour cette multitude d'hommes que blesse l'éclat des talens, de trouver le plus léger prétexte pour se dispenser de leur rendre justice!

Cette imputation calomnieuse, & ce que nous avons rapporté au sujet de l'histoire des Oracles, ne sont pas les seules persécutions que M. du Marsais ait essuyées. Il nous est tombé entre les mains un fragment d'une de ses lettres sur la légéreté des soupçons qu'on forme contre les autres en matiere de religion. Il ne lui étoit que trop permis de s'en plaindre, puisqu'il en avoit été si souvent l'objet & la victime. Nous apprenons par ce fragment, que des hommes qui se disoient Philosophes, l'avoient accusé d'impiété, pour avoir

soutenu contre les Cartésiens, que les bêtes n'étoient pas des automates. Ses Adversaires donnoient pour preuve de cette accusation, l'impossibilité qu'il y avoit, selon eux, de concilier l'opinion qui attribue du sentiment aux bêtes, avec les dogmes de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, de la liberté de l'homme, & de la justice divine dans la distribution des maux (1). M. du Marsais répondoit que l'opinion qu'il avoit soutenue sur l'ame des bêtes, n'étoit pas la sienne; qu'avant Descartes elle étoit absolument générale, comme conforme aux premieres notions de l'expérience & du sens commun, & même au langage de l'Ecriture; que depuis Descartes même, elle avoit toujours prévalu dans la plûpart des écoles, qui ne s'en étoient pas crues moins orthodoxes; enfin que c'étoit apparemment le sort de quelque opinion que ce fût sur l'ame des bêtes, de faire taxer d'irréligion ceux qui la soutenoient, puisque Descartes lui-même en avoit été accusé de son temps, pour avoir prétendu que les animaux étoient de pures machines. Il en a été de même parmi nous, d'abord des partisans des idées innées, & depuis peu de leurs adversaires:

(1) Voyez dans l'Encyclopédie l'article *Forme substantielle*.

Digitized by Google

plusieurs autres opinions semblables ont eu cette singuliere destinée, que le pour & le contre ont été successivement traités comme impies; tant le zele aveuglé par l'ignorance, est ingénieux à se forger des sujets de scandale, & à se tourmenter lui-même & les autres.

M. du Marsais, après la chûte de M. Law, entra chez M. le Marquis de Baufremont. Le séjour qu'il y fit durant plusieurs années, est une des époques les plus remarquables de sa vie, par l'utilité dont il a été pour les lettres. Il donna occasion à M. du Marsais de se dévoiler au Public pour ce qu'il étoit, pour un Grammairien profond & Philosophe, & pour un esprit créateur dans une matiere sur laquelle se sont exercés tant d'excellens Ecrivains. C'est principalement en ce genre qu'il s'est acquis une réputation immortelle, & c'est aussi par ce côté important que nous allons désormais l'envisager.

Un des plus grands efforts de l'esprit humain, est d'avoir assujetti les langues à des regles; mais cet effort n'a été fait que peu-à-peu. Les langues, formées d'abord sans principes, ont été plus l'ouvrage du besoin que de la raison; & les Philosophes réduits à débrouiller ce cahos informe, se sont bornés à en diminuer le plus

qu'il

Digitized by Google

qu'il étoit possible, l'irrégularité, & à réparer de leur mieux ce que le Peuple avoit construit au hazard : car c'est aux Philosophes à régler les langues, comme c'est aux bons Ecrivains à les fixer. La Grammaire est donc l'ouvrage des Philosophes : mais ceux qui en ont établi les regles, ont fait comme la plûpart des inventeurs dans les Sciences : ils n'ont donné que les résultats de leur travail, sans montrer l'esprit qui les avoit guidés. Pour bien saisir cet esprit si précieux à connoître, il faut se remettre sur leurs traces; mais c'est ce qui n'appartient qu'à des Philosophes comme eux. L'étude & l'usage suffisent pour apprendre les regles, & un degré de conception ordinaire pour les appliquer ; l'esprit philosophique seul peut remonter jusqu'aux principes sur lesquels les regles sont établies, & distinguer le Grammairien de génie du Grammairien de mémoire. Cet esprit apperçoit d'abord dans la Grammaire de chaque langue les principes généraux qui sont communs à toutes les autres, & qui forment la grammaire générale; il démêle ensuite dans les usages particuliers à chaque langue ceux qui peuvent être fondés en raison, d'avec ceux qui ne sont que l'ouvrage du hasard ou de la négligence : il observe l'influence réciproque

Digitized by Google

que les langues ont eue les unes sur les autres, & les altérations que ce mêlange leur a données, sans leur ôter entiérement leur premier caractere : il balance leurs avantages & leurs désavantages mutuels ; la différence de leur construction, ici libre, hardie & variée, là réguliere, timide & uniforme ; la diversité de leur génie tantôt favorable, tantôt contraire à l'expression heureuse & rapide des idées ; leur richesse & leur liberté, leur indigence & leur servitude. Le développement de ces différens objets est la vraie métaphysique de la grammaire. Elle ne consiste point, comme cette philosophie ténébreuse qui se perd dans les attributs de Dieu, & les facultés de notre ame, à raisonner à perte de vue sur ce qu'on ne connoît pas, ou à prouver laborieusement par des argumens foibles, des vérités dont la foi nous dispense de chercher les preuves. Son objet est plus réel & plus à notre portée ; c'est la marche de l'esprit humain dans la génération de ses idées, & dans l'usage qu'il fait des mots pour transmettre ses pensées aux autres hommes. Tous les principes de cette métaphysique appartiennent, pour ainsi dire, à chacun, puisqu'ils sont au dedans de nous ; il ne faut, pour les y trouver, qu'une analyse exacte & réfléchie : mais le don

Digitized by Google

de cette analyse n'est pas donné à tous. On peut néanmoins s'assurer si elle est bien faite, par un effet qu'elle doit alors produire infailliblement, celui de frapper d'une lumiere vive tous les bons esprits auxquels elle sera présentée : en ce genre c'est presque une marque sûre de n'avoir pas rencontré le vrai, que de trouver des contradicteurs, ou d'en trouver qui le soient longtemps. Aussi M. du Marsais n'a-t-il essuyé d'attaques que ce qu'il en falloit pour assurer pleinement son triomphe ; avantage rare pour ceux qui portent les premiers dans les sujets qu'ils traitent, le flambeau de la philosophie.

Le premier fruit des réflexions de M. du Marsais sur l'étude des langues, fut son *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la Langue Latine* : elle parut en 1722 : il la dédia à MM. de Bauffremont ses éleves, qui en avoient fait le plus heureux essai, & dont l'un, commencé dès l'alphabet par son illustre Maître, avoit fait en moins de trois ans les progrès les plus singuliers & les plus rapides.

La méthode de M. du Marsais a deux parties, l'usage & la raison. Sçavoir une langue, c'est en entendre les mots ; & cette connoissance appartient proprement à la mémoire, c'est-à-dire à celle des facultés

Digitized by Google

de notre ame qui se développe la premiere chez les enfans, qui est même plus vive à cet âge que dans aucun autre, & qu'on peut appeller l'esprit de l'enfance. C'est donc cette faculté qu'il faut exercer d'abord, & qu'il faut même exercer seule. Ainsi on fera d'abord apprendre aux enfans, sans les fatiguer, & comme par maniere d'amusement, suivant différens moyens que l'Auteur indique, les mots latins les plus en usage. On leur donnera ensuite à expliquer un Auteur latin rangé suivant la construction françoise, & sans inversion. On substituera de plus dans le texte, les mots sous-entendus par l'Auteur, & on mettra sous chaque mot latin le terme françois correspondant : vis-à-vis de ce texte ainsi disposé pour en faciliter l'intelligence, on placera le texte de l'Auteur tel qu'il est; & à côté du françois littéral, une traduction françoise conforme au génie de notre langue. Par ce moyen, l'enfant repassant du texte latin altéré au texte véritable, & de la version interlinéaire à une traduction libre, s'accoutumera insensiblement à connoître par le seul usage les façons de parler propres à la langue Latine & à la langue Françoise. Cette maniere d'enseigner le latin aux enfans, est une imitation exacte de la façon dont on se

Digitized by Google

rend familieres les langues vivantes, que l'usage seul enseigne beaucoup plus vîte que toutes les méthodes. C'est d'ailleurs se conformer à la marche de la nature. Le langage s'est d'abord établi, & la Grammaire n'est venue qu'à la suite.

A mesure que la mémoire des enfans se remplit, que leur raison se perfectionne, & que l'usage de traduire leur fait appercevoir les variétés dans les terminaisons des mots latins & dans la construction, & l'objet de ces variétés, on leur fait apprendre peu-à-peu les déclinaisons, les conjugaisons, & les premieres regles de la syntaxe, & on leur en montre l'application dans les Auteurs mêmes qu'ils ont traduits : ainsi on les prépare peu-à-peu, & comme par une espece d'instinct, à recevoir les principes de la grammaire raisonnée, qui n'est proprement qu'une vraie logique, mais une logique qu'on peut mettre à la portée des enfans. C'est alors qu'on leur enseigne le méchanisme de la construction, en leur faisant faire l'anatomie de toutes les phrases, & en leur donnant une idée juste de toutes les parties du discours.

M. du Marsais n'a pas de peine à montrer les avantages de cette méthode sur la méthode ordinaire. Les inconvéniens de

Digitized by Google

celle-ci sont de parler aux enfans de cas, de modes, de concordance, & de régime, sans préparation, & sans qu'ils puissent sentir l'usage de ce qu'on leur fait apprendre; de leur donner ensuite des regles de syntaxe très-composées, dont on les oblige de faire l'application, en mettant du françois en latin; de vouloir forcer leur esprit à produire, dans un temps où il n'est destiné qu'à recevoir; de les fatiguer en cherchant à les instruire; & de leur inspirer le dégoût de l'étude, dans un âge où l'on ne doit songer qu'à la rendre agréable. En un mot, dans la méthode ordinaire on enseigne le latin à-peu-près comme un homme qui, pour apprendre à un enfant à parler, commenceroit par lui montrer la méchanique des organes de la parole. M. du Marsais imite au contraire celui qui enseigneroit d'abord à parler, & qui expliqueroit ensuite la méchanique des organes. Il termine son ouvrage par une application du plan qu'il propose, au poëme séculaire d'Horace : cet exemple doit suffire aux Maîtres intelligens, pour les guider dans la route qui leur est ouverte.

Rien ne paroît plus philosophique que cette méthode, plus conforme au développement naturel de l'esprit, & plus propre à abréger les difficultés. Mais elle avoit

Digitized by Google

deux grands défauts ; elle étoit nouvelle ; elle contenoit de plus une critique de la maniere d'enseigner qu'on pratique encore parmi nous, & que la prévention, la paresse, l'indifférence pour le bien public, s'obstinent à conserver, comme elles consacrent tant d'autres abus sous le nom d'usage. Aussi l'ouvrage fut-il attaqué, & principalement dans celui de nos Journaux dont les Auteurs avoient un intérêt direct à le combattre. Ils firent à M. du Marsais un grand nombre d'objections auxquelles il satisfit pleinement. Mais nous ne devons pas oublier de remarquer que lorsqu'il se chargea, près de trente ans après, de la partie de la grammaire dans le dictionnaire encyclopédique, il fut célébré comme un grand maître, & presque comme un oracle dans le même Journal où ses premiers ouvrages sur cette matiere avoient été si mal accueillis. Cependant bien loin d'avoir changé de principes, il s'étoit confirmé par l'expérience & par les réflexions, dans le peu de cas qu'il faisoit de la méthode ordinaire. Mais sa réputation le mettoit alors au dessus de la critique ; il touchoit d'ailleurs à la fin de sa carriere, & il n'y avoit plus d'inconvénient à le louer. La plûpart des critiques de profession ont un avantage dont ils ne s'apper-

Digitized by Google

çoivent peut-être pas eux-mêmes, mais dont ils profitent comme s'ils en connoissoient toute l'étendue; c'est l'oubli auquel leurs décisions sont sujettes, & la liberté que cet oubli leur laisse d'approuver aujourd'hui ce qu'ils blâmoient hier, & de le blâmer de nouveau pour l'approuver encore.

M. du Marsais encouragé par le succès de ce premier essai, entreprit de le développer dans un ouvrage qui devoit avoir pour titre *les véritables Principes de la Grammaire, ou nouvelle Grammaire raisonnée pour apprendre la langue Latine.* Il donna en 1729, la préface de cet ouvrage qui contient un détail plus étendu de sa méthode, plusieurs raisons nouvelles en sa faveur, & le plan qu'il se proposoit de suivre dans la grammaire générale. Il la divise en six articles; sçavoir la connoissance de la proposition & de la période en tant qu'elles sont composées de mots, l'orthographe, la prosodie, l'étymologie, les préliminaires de la syntaxe même. C'est tout ce qu'il publia pour lors de son ouvrage, mais il en détacha l'année suivante un morceau précieux qu'il donna séparément au Public, & qui devoit faire le dernier objet de sa grammaire générale. Nous voulons parler de son *Traité des Tropes*, ou des

Digitized by Google

différens sens dans lesquels un même mot peut-être pris dans une même langue. L'Auteur expose d'abord dans cet ouvrage, à-peu-près comme il l'a fait depuis dans l'Encyclopédie au mot *Figure*, ce qui constitue en général le style figuré, & montre combien ce style est ordinaire, non seulement dans les écrits, mais dans la conversation même; il fait sentir ce qui distingue les *figures des pensées*, communes à toutes les langues, d'avec les *figures de mots*, qui sont particulieres à chacune, & qu'on appelle proprement *tropes*. Il détaille l'usage des tropes dans le discours, & les abus qu'on peut en faire; il fait sentir les avantages qu'il y auroit à distinguer dans les dictionnaires latins-françois le sens propre de chaque mot d'avec les sens figurés qu'il peut recevoir; il explique la subordination des tropes ou les différentes classes auxquelles on peut les reduire, & les différens noms qu'on leur a donnés. Enfin pour rendre son ouvrage complet, il traite encore des autres sens, dont un même mot est susceptible, outre le sens figuré, comme le sens adjectif ou substantif, déterminé, ou indéterminé, actif, passif ou neutre, absolu ou relatif, collectif ou distributif, composé ou divisé, & ainsi des autres. Les observations & les regles sont appuyées

Digitized by Google

partout d'exemples frappans, & d'une logique dont la clarté & la précision ne laissent rien à desirer.

Tout mérite d'être lu dans le traité des Tropes, jusqu'à l'*Errata*; il contient des réflexions sur notre orthographe, sur ses bisarreries, ses inconséquences, & ses variations. On voit dans ces réflexions un Ecrivain judicieux, également éloigné de respecter superstitieusement l'usage, & de le heurter en tout par une réforme impraticable.

Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre, fut plus estimé qu'il n'eut un prompt débit; il lui a fallu près de trente ans pour arriver à une nouvelle édition, qui n'a paru qu'après la mort de l'Auteur. La matiere, quoique traitée d'une maniere supérieure, intéressoit trop peu ce grand nombre de Lecteurs oisifs, qui ne veulent qu'être amusés: le titre même du livre, peu entendu de la multitude, contribua à l'indifférence du Public, & M. du Marsais nous a rapporté sur cela lui-même une anecdote singuliere. Quelqu'un voulant un jour lui faire compliment sur cet ouvrage, lui dit qu'il venoit d'entendre dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes*: il prenoit les tropes pour un nom de Peuple.

Digitized by Google

Cette lenteur de succès, jointe à des occupations particulieres, & peut-être à un peu de paresse, a privé le Public de la Grammaire que l'Auteur avoit promise; perte très-difficile à réparer dans ce siecle même, où la Grammaire plus que jamais cultivée par des Philosophes, commence à être mieux approfondie & mieux connue. M. du Marsais se contenta de publier en 1731 l'abrégé de la Fable du P. Jouvenci, disposé suivant sa Méthode : le texte pur d'abord, ensuite le même texte sans inversion & sans mots sous-entendus; au dessous de ce texte la version interlinéaire, & au dessous de cette version la vraie traduction en Langue Françoise. C'est le dernier Ouvrage qu'il a donné au Public. On a trouvé dans ses papiers plusieurs versions de ce genre qu'il seroit facile de mettre au jour, si on les jugeoit utiles.

Il avoit composé, pour l'usage de ses Eleves ou pour le sien, d'autres Ouvrages qui n'ont point paru. Nous ne citerons que sa *Logique* ou *Réflexions sur les opérations de l'esprit*: ce Traité contient sur l'art de raisonner tout ce qu'il est utile d'apprendre, & sur la métaphysique tout ce qu'il est permis de sçavoir. C'est dire que l'Ouvrage est très-court, & peut-être pourroit-on l'abréger encore.

Digitized by Google

L'éducation de MM. de Bauffremont finie, M. du Marsais continua d'exercer le talent rare qu'il avoit pour l'éducation de la jeunesse ; il prit une pension au fauxbourg S. Victor, dans laquelle il élevoit, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens ; mais des circonstances imprévues le forcerent d'y renoncer. Il voulut se charger encore de quelques éducations particulieres, que son âge avancé ne lui permit pas de conserver long-temps : obligé enfin de se borner à quelques leçons qu'il faisoit pour subsister, sans fortune, sans espérance & presque sans ressource, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que nous eûmes le bonheur de l'associer à l'Encyclopédie ; les articles qu'il lui a fournis, & qui sont en grand nombre dans les six premiers volumes, feront à jamais un des principaux ornemens de cet Ouvrage, & sont supérieurs à tous nos éloges. La philosophie saine & lumineuse qu'ils contiennent, le sçavoir que l'Auteur y a répandu, la précision des regles & la justesse des applications, ont fait regarder, avec raison, cette partie de l'Encyclopédie comme une des mieux traitées. Un succès si général & si juste ne pouvoit augmenter l'estime que les gens de Lettres avoient depuis long-temps pour

Digitized by Google

l'Auteur ; mais le fit connoître d'un grand nombre de gens du monde, dont la plûpart ignoroient jusqu'à son nom. Enhardi & soutenu par les marques les moins équivoques de l'approbation publique, il crut pouvoir en faire usage pour se procurer le nécessaire qui lui manquoit. Il écrivit à un Philosophe, du petit nombre de ceux qui habitent Versailles, pour le prier de s'intéresser en sa faveur auprès des distributeurs des graces. Ses ouvrages & ses travaux, recommandation trop inutile, étoient la seule qu'il pût faire parler pour lui. Il se comparoit dans sa lettre au paralytique de trente-huit ans, qui attendoit en vain que l'eau de la piscine fût agitée en sa faveur. Cette lettre touchante eut l'effet qu'elle devoit avoir à la Cour, où les intérêts personnels étouffent tout autre intérêt, où le mérite a des amis timides qui le servent foiblement, & des ennemis ardens, attentifs aux occasions de lui nuire. Les services de M. du Marsais, sa vieillesse, ses infirmités, les prieres de son ami, ne purent rien obtenir. On convint de la justice de ses demandes, on lui témoigna beaucoup d'envie de l'obliger ; ce fut tout le fruit qu'il retira de la bonne volonté apparente qu'on lui marquoit. La plus grande injure que les gens en

Digitized by Google

place puissent faire à un homme de Lettres, ce n'est pas de lui refuser l'appui qu'il a droit d'attendre d'eux ; c'est de le laisser dans l'oppression ou dans l'oubli, en voulant paroître ses protecteurs. L'indifférence pour les talens ne les offense pas toujours, mais elle les révolte quand elle cherche à se couvrir d'un faux air d'intérêt ; heureusement elle se démasque bientôt elle-même, & les moins clairvoyans n'y sont pas long-temps trompés.

M. du Marsais, avec moins de délicatesse & plus de talent pour se faire valoir, eût peut-être trouvé chez quelques Citoyens riches & généreux, les secours qu'on lui refusoit d'ailleurs. Mais il avoit assez vécu pour apprendre à redouter les bienfaits, quand l'amitié n'en est pas le principe, ou quand on ne peut estimer la main dont ils viennent. C'est parce qu'il étoit très-capable de reconnoissance, & qu'il en connoissoit tous les devoirs, qu'il ne vouloit pas placer ce sentiment au hazard. Il racontoit à cette occasion avec une sorte de gaieté que ses malheurs ne lui avoient point fait perdre, un trait que Moliere n'eût pas laissé échapper, s'il eût pu le connoître : *M. du Marsais*, disoit un riche Avare, *est un fort honnête homme ; il y a quarante ans qu'il est mon ami, il est*

Digitized by Google

pauvre, & il ne m'a jamais rien demandé.

Sur la fin de sa vie, il crut pouvoir se promettre des jours un peu plus heureux. Son fils, qui avoit fait une petite fortune au Cap François, où il mourut il y a quelques années, lui donna, par la disposition de son testament, l'usufruit du bien qu'il laissoit. Peut-être un pere avoit-il droit d'en attendre davantage; mais c'en étoit assez pour un vieillard & pour un Philosophe: cependant la distance des lieux & le peu de temps qu'il survécut à son fils, ne lui permirent de toucher qu'une petite partie de ce bien. Dans ces circonstances, M. le Comte de Lauraguais, avantageusement connu à l'Académie des Sciences par différens Mémoires qu'il lui a présentés, eut occasion de voir M. du Marsais, & fut touché de sa situation; il lui assura une pension de 1000 liv. dont il a continué une partie à une personne qui avoit eu soin de la vieillesse du Philosophe: action de générosité qui aura parmi nous plus d'éloges que d'imitateurs.

Notre illustre Collegue, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, paroissoit pouvoir se promettre encore quelques années de vie, lorsqu'il tomba malade au mois de Juin de l'année derniere. Il s'apperçut bientôt du danger où il étoit, & demanda

Digitized by Google

les Sacremens, qu'il reçut avec beaucoup de présence d'esprit & de tranquillité : il vit approcher la mort en sage qui avoit appris à ne la point craindre, & en homme qui n'avoit pas lieu de regretter la vie. La République des Lettres le perdit le 11 Juin 1756, après une maladie de trois ou quatre jours.

Les qualités dominantes de son esprit étoient la netteté & la justesse, portées l'une & l'autre au plus haut degré. Son caractere étoit doux & tranquille ; & son ame toujours égale, paroissoit peu agitée par les différens événemens de la vie, même par ceux qui sembloient devoir l'affecter le plus. Quoiqu'accoutumé à recevoir des louanges, il en étoit très-flatté ; foiblesse, si c'en est une, pardonnable aux Philosophes mêmes, & bien naturelle à un homme de Lettres, qui n'avoit point recueilli d'autre récompense de ses travaux. Peu jaloux d'en imposer par les dehors souvent grossiers d'une fausse modestie, il laissoit entrevoir sans peine l'opinion avantageuse qu'il avoit de ses Ouvrages ; mais si son amour-propre n'étoit pas toujours caché, il se montroit sous une forme qui ne pouvoit choquer celui des autres. Son extérieur & ses discours n'annonçoient pas toujours ce qu'il étoit ; il avoit

Digitized by Google

l'esprit plus sage que brillant, la marche plus sûre que rapide, & plus propre aux matieres qui dépendent de la discussion & de l'analyse, qu'à celles qui demandent une impression vive & prompte. L'habitude qu'il avoit prise d'envisager chaque idée par toutes ses faces, & la nécessité où il s'étoit trouvé de parler presque toute sa vie à des enfans, lui avoient fait contracter dans la conversation une diffusion qui passoit quelquefois dans ses écrits, & qu'on y remarqua surtout à mesure qu'il avança en âge. Souvent dans ses entretiens, il faisoit précéder ce qu'il avoit à dire par des préambules dont on ne voyoit pas d'abord le but, mais dont on appercevoit ensuite le motif, & quelquefois la nécessité. Son peu de connoissance des hommes, son peu d'usage de traiter avec eux, & sa facilité à dire librement ce qu'il pensoit sur toutes sortes de sujets, lui donnoient une naïveté souvent plaisante, qui eût passé pour simplicité dans tout autre que lui, & on eût pu l'appeller le la Fontaine des Philosophes. Par une suite de ce caractere, il étoit sensible au naturel, & blessé de tout ce qui s'en éloignoit : aussi quoiqu'il n'eût aucun talent pour le Théâtre, on assure qu'il ne contribua pas peu par ses conseils à faire acquérir

Digitized by Google

à la célebre le Couvreur cette déclamation simple d'où dépend l'illusion du spectateur, & sans laquelle les représentations dramatiques, dénuées d'expression & de vérité, ne sont que des plaisirs d'enfant. Enfin il étoit, dit M. de Voltaire, du nombre de ces sages obscurs dont Paris est plein, qui jugent sainement de tout, qui vivent entr'eux dans la paix & dans la communication de la raison, ignorés des Grands, & très-redoutés de ces Charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits. Il se félicitoit d'avoir vu deux événemens qui l'avoient beaucoup instruit, disoit-il, sur les maladies épidémiques de l'esprit humain, & qui le consoloient de n'avoir pas vécu sous Alexandre ou sous Auguste. Le premier de ces événemens étoit le fameux systême dont il avoit été une des victimes; systême très-utile en lui-même, s'il eût été bien conduit, & si son Auteur & le Gouvernement n'avoient pas été séduits & entraînés par le fanatisme du peuple. Le second événement étoit l'étrange folie des convulsions & des miracles qui les ont annoncées; autre espece de fanatisme qui auroit pu être dangereux s'il n'avoit pas été ridicule, qui a porté le coup mortel aux hommes parmi lesquels il est né, & qui les a fait

Digitized by Google

tomber dans un mépris où ils resteront, si la persécution ne les en tire pas.

Nous avions tout lieu de craindre que la mort de M. du Marsais ne laissât dans l'Encyclopédie un vuide immense & irréparable : nous nous sommes heureusement adressés, pour le remplir, à d'excellens Disciples de ce grand Maître, assez bien instruits de ses principes, non seulement pour les développer avec netteté & les appliquer avec justesse ; mais pour se les rendre propres, pour les étendre, & même pour oser quelquefois les combattre. M. Douchet, Professeur de Grammaire à l'Ecole royale Militaire, & M. Beauzée, son Collegue, ont bien voulu se charger, à notre priere, de continuer le travail de M. du Marsais. M. Paris de Meyzieu, Directeur général des Etudes, & Intendant en survivance de la même Ecole, auteur de l'*article* ECOLE ROYALE MILITAIRE, a contribué, par l'intérêt qu'il prend à l'Encyclopédie, à nous procurer cet important secours ; il veut bien encore y joindre ses lumieres, & concourir, autant que ses occupations pourront le lui permettre, à la perfection d'une partie si utile de notre Ouvrage. Plusieurs des articles que MM. Douchet & Beauzée nous ont donnés, se trouvent déja dans ce volume* ; & s'il nous

* Dans le septieme.

Digitized by Google

étoit permis de prévenir le jugement du Public sur ces nouveaux Collegues, nous oserions croire qu'il ne les trouvera pas indignes de leur illustre Prédécesseur.

EXTRAIT du Danger des passions, ou Anecdotes Syriennes & Egyptiennes, traduction nouvelle, par l'Auteur de l'Ecole de l'amitié (1).

DANS un court avis, qui est à la tête de ces anecdotes, l'Auteur annonce que cet ouvrage n'est qu'une traduction qu'il a rapprochée autant qu'il a pu, *du ton & des idées aujourd'hui en usage parmi nous*; mais il ajoute qu'il n'a pas cru devoir affoiblir partout le style oriental, dont *l'élévation & la force semblent faites pour peindre les grandes passions.* Ce style, quelque nom qu'on lui donne, nous a paru le meilleur du genre, & digne de servir de modele. Le précis que nous allons en donner en sera la preuve. Pour la rendre plus sensible à nos lecteurs, nous conserverons, autant qu'il nous sera possible, les propres expressions de l'Auteur, elles feront mieux juger du mérite

(1) Ces Anecdotes se trouvent chez *Rollin*, quai des Augustins.

Digitized by Google

de ſon coloris & de ſa maniere, que tout ce que nous pourrions en dire.

Parmi les femmes qui compoſoient la Cour d'Antiochus Roi de Syrie, *Selene* qui avoit épouſé Timagene Gouverneur d'Alep, fixa les yeux de ce Prince tendre & bienfaiſant, & reſté veuf à vingt-trois ans. *Elle étoit dominée par l'orgueil & par l'ambition : les foibleſſes de l'amour lui étoient encore étrangeres. Elle n'avoit jamais eu d'amant, moins par vertu que par ſyſtême. Plus ſenſible à la vanité & à l'intérêt qu'au plaiſir, elle avoit, dès ſa plus grande jeuneſſe, fondé ſa fortune ſur ſa beauté.* Elle étoit inſolente, intéreſſée, envieuſe, injuſte, méchante, imaginant toujours le mal, le voyant partout, même dans les meilleures actions ; l'innocence & la vertu étoient, ſelon elle, des qualités purement idéales ; elle imputoit à l'humanité en général tous les ſentimens de ſon ame baſſe & perverſe.

Dès que cette femme ſe ſentit ſûre de ſon autorité, elle voulut la ſignaler avec éclat en faiſant renvoyer le premier Miniſtre, homme integre, qui n'étoit occupé que de la gloire de ſon maître, & qui avoit mépriſé les agaceries qu'elle lui avoit faites avant qu'elle eût des vues ſur Antiochus,

Digitized by Google

Elle mit à sa place *Lagoras*, dont elle connoissoit la basse soumission, & qui lui étoit entiérement vendu. *Il avoit servi dans la derniere guerre avec distinction, & comme il avoit de la naissance, & qu'il avoit été mis dans le monde par une femme à la mode, il étoit demeuré sur le ton d'être reçu partout.*

La seule femme de la Cour avec qui Selene incapable d'amitié, eût conservé une habitude plus suivie, étoit Hermiade : elles étoient à peu près du même âge. *Selene n'en étoit point jalouse, quoique sa figure fût très-agréable, même très-touchante; mais elle étoit d'un caractere fort sérieux, parlant peu, pleine de réserve & de décence : toutes ces choses étoient si étrangeres à Selene, que son amie lui paroissoit trop triste, même trop ennuyeuse pour la redouter* : c'étoit celle qu'elle avoit choisie pour l'accompagner partout où elle suivoit le Roi. Que ce contraste est heureux ! qu'il rend Hermiade intéressante ! il nous paroît de main de maître.

Ce Prince qui la voyoit souvent, conçut bientôt pour elle beaucoup d'estime & d'amitié, & *Hermiade* prit bientôt pour lui une passion d'autant plus vive, qu'elle étoit obligée de la tenir cachée : les efforts qu'elle faisoit pour la com-

Digitized by Google

battre, la rendirent malade, elle se trouvoit plus rarement au cercle, & sur les reproches que le Roi lui faisoit de sa mélancolie & de son air de langueur, elle s'excusoit sur sa mauvaise santé, lorsqu'un jeune Thrace parut à la Cour dans un bal masqué. Selene en faisoit les honneurs.

Cette femme impérieuse livrée jusque-là aux soins continuels de l'ambition, qui l'occupoit toute entiere, ne put se défendre des attraits d'une nouvelle passion : sans respect des bienséances, sans être sûre d'être aimée, elle lui écrivit le lendemain qu'une femme qui l'avoit vu au bal, & qui vouloit lui parler, l'attendoit à trois heures dans le pavillon de Flore au bout de la grande allée du parc : *Agathocle* (c'est le nom du Thrace) s'y rendit ; & séduit par sa parure & par ses avances, il se livra bientôt aux transports de cette femme emportée, lorsqu'Antiochus ennuyé de la chasse, vint la surprendre : mais les précautions qu'elle avoit prises, lui donnerent le temps de faire cacher son amant, qui sortit heureusement de ce danger. Le lendemain Selene lui écrivit une lettre des plus vives, dans laquelle elle lui donnoit un second rendez-vous.

Digitized by Google

Le Thrace affronta une seconde fois le danger, & laissa tomber cette lettre dans le pavillon : *Hermiade* qui y avoit été conduite par sa rêverie, la trouva ; mais sans s'en prévaloir auprès d'Antiochus, elle la fit remettre adroitement sur la toilette de *Selene*. Cette femme sans mœurs, reconnut *Hermiade* à un procédé dont elle auroit été incapable : mais jugeant de son amie par elle-même, elle appréhenda qu'elle ne la trahît, & pour la prévenir, elle alla trouver Antiochus afin de lui demander pour *Hermiade*, la permission d'aller prendre les eaux d'Alep, pour achever de se rétablir. Le Roi l'accorda sans peine ; & *Selene* en profita pour faire enlever *Hermiade*, & pour l'envoyer dans la forteresse d'Alep, avec un ordre du Roi, qu'elle avoit obtenu de *Lagoras*, & qui défendoit au Gouverneur de la laisser parler à qui que ce soit.

Cependant *Agathocle*, qui s'étoit apperçu qu'il avoit perdu la lettre de *Selene*, craignant les suites de cette intrigue, si elle venoit à être découverte, & d'ailleurs peu touché d'un objet méprisable, qui n'avoit séduit que ses sens, avoit pris le parti de quitter la Cour & la Syrie. *Selene* fut d'abord furieuse de son départ : mais elle se consola bientôt dans les bras

Digitized by Google

bras d'un nouvel amant, & forma une conjuration pour l'élever au trône d'*Antiochus*. Ce prince en est averti par *Lagoras* qui, pour lui ôter tout soupçon, lui avoit promis de la servir. Il la fait enlever sans bruit. Elle se livre au désespoir, & s'étrangle pendant la nuit, dans un moment où ses surveillans s'étoient laissés surprendre au sommeil. *Antiochus* s'abandonne au regret de l'avoir perdue. Hermiade, qui s'étoit échappée de sa prison, & qui avoit appris le sort de *Selene*, revient à la Cour. Le Roi paroît enchanté de la revoir. Elle se livre à l'espoir de s'en faire aimer; & dans un de ces momens d'épanchement que l'amitié d'*Antiochus*, faisoit naître souvent, & qu'elle prenoit quelquefois pour de l'amour, elle lui laisse voir ses sentimens. Le Roi touché de cet aveu, mais insensible à sa tendresse, lui avoue avec franchise les regrets qu'il entretient de la perte de *Selene*. Elle perd connoissance, tombe malade, & cinq jours après, elle meurt en prononçant le nom d'Antiochus.

Ce Prince sensible à la mort d'une femme estimable, qu'il a conduite au tombeau, s'abandonne au plus noir chagrin, & périt lui-même de langueur quelque temps après.

L'intérêt qu'on prend à la tendre & mal-

Digitized by Google

heureuse *Hermiade* auroit fait désirer que ce dénouement fût moins tragique : mais l'Auteur, qui vouloit justifier son titre, a cru sans doute que l'exemple de l'odieuse *Selene* ne suffisoit pas pour faire sentir le danger d'une passion qui a toujours des suites funestes, lorsqu'elle est portée à l'excès.

L'histoire de Seleucus, fils d'Antiochus, suit cette anecdote. Elle est aussi touchante, & joint à cet avantage celui de finir d'une maniere qui ne laisse aucun regret au Lecteur. Il en jugera par l'extrait suivant.

Seleucus qui, par ordre de son pere, avoit épousé Ormene, fille de Lagoras, obtient d'*Antiochus* la permission de voyager en Egypte. Il y a d'abord une bonne-fortune qui lui sert d'amusement pendant quelque temps : mais l'ayant perdue par sa faute, il s'en console bientôt, & se fait présenter à la Reine *Arthénice*. Il en devient véritablement amoureux, & cherche à lui plaire par des soins respectueux & des services d'éclat. Il combat & soumet les ennemis de l'Etat. *Phanès* reste de la maison royale d'*Apriès*, & prétendant au trône d'Egypte, en conçoit de l'ombrage. Il se fait un parti considérable, & prétend, par-là, intimider la Reine, & l'obliger à l'épouser. *Arthénice*, qui craint une sédition, n'ose se déclarer ouvertement : mais après bien des combats, vaincue par l'amour

Digitized by Google

qu'elle a pris insensiblement pour Seleucus, qu'elle ne connoît que sous le nom d'*Alamir*, elle se détermine à l'épouser. Ce Prince désespéré de l'obstacle insurmontable qui s'oppose à son bonheur, & n'osant s'expliquer sur les raisons qui l'empêchent de profiter des bontés de la Reine, s'arrache sécrétement de la Cour. *Arthénice* est informée de sa fuite : elle se croit trompée par un amour feint, le fait arrêter, & le met sous la garde de *Phanès*.

Ce rival plus ambitieux que tendre, prend la résolution de le faire périr sécrétement. Mais *Seleucus*, qui veut se laisser mourir, refuse constamment toute espece de nourriture ; & par ce parti désespéré, se sauve du poison, lorsqu'Arthénice instruite de la naissance de ce Prince, & de la mort d'Ormene son épouse, vient l'arracher au danger qui le menaçoit. *Phanès* outré de rage de se voir enlever sa victime, rassemble ses amis, & veut enlever *Seleucus* de force. Cet amant animé par la présence de la Reine, s'oppose à ses efforts, & étend à ses pieds ce furieux rival, qui lui porte, en tombant, un coup dangereux, qui fait craindre pour ses jours, & qui réduit Arthénice à l'état le plus violent. Cependant il se rétablit bientôt, & ces tendres amans sont unis.

Digitized by Google

Les bornes étroites que nous nous sommes prescrites, & l'abondance des matieres qu'il nous faut varier, nous ont obligés, malgré nous, d'omettre l'histoire d'Agatocle, qu'il raconte lui-même à Hermiade dans leur prison. Quoiqu'elle ne soit qu'épisodique, elle n'en est pas moins intéressante, ni moins bien écrite (1). On peut dire à la louange de l'Auteur, que son style ne se dément nulle part, & que ces deux nouveaux volumes confirment son talent & ajoutent à sa gloire. Nous l'invitons à continuer un genre qu'il a si bien commencé : non-seulement il est fait pour rétablir le roman décrédité (personne ne connoissant mieux les délicatesses du sentiment & le langage des passions), mais encore pour l'ennoblir & lui donner un nouveau degré d'estime par la maniere dont il le traite. Ses romans deviennent des leçons de mœurs, d'autant plus utiles, que l'intérêt les rend agréables au plus grand nombre, que les maximes y sont en sentiment, & que l'action y met en jeu la morale. L'*Ecole de l'amitié* présente par-

(1) Le seul défaut qu'on peut reprocher à ce heureux épisode, est sa ressemblance avec la petite Comédie du *Consentement forcé*. Mais cette légere tache est effacée par tant de beautés de détail qu'elles la font aisément pardonner.

Digitized by Google

tout des traits qui la font admirer, & qui inspirent le goût de la vertu. *Le Danger des Passions* offre des exemples qui en font craindre les excès, & qui donnent de l'horreur pour le crime. L'une a l'avantage d'une comédie excellente, & l'autre a le mérite d'une tragédie bien faite.

ESSAI sur les grands événemens par les petites causes, tiré de l'histoire. *A Geneve*, & se trouve *à Paris*, chez *Hardi*, Libraire, rue S. Jacques, à la Colonne d'or, 1758. Prix 2 liv.

M. Richer est l'Auteur de cet essai. Il ne pouvoit employer un fonds plus riche, ni un titre plus heureux. Mais en général, les exemples nous ont paru moins bien choisis. Quelques-uns sont trop connus : tel est l'enlevement d'Helene, cause de la destruction de Troye. D'autres sont peu nobles, & tombent même dans le bas : telle est la découverte du sel en Asie, occasionnée par un morceau de viande, qu'un Can des Tartares laissa tomber à terre. L'exemple que nous avons trouvé le plus juste, est celui que nous allons citer : Une paire de gants refusée à la Reine Anne, une jatte d'eau renversée sur la robe d'une de ses favorites, sont la

Digitized by Google

cause secrette de la paix d'Utrecht.

Le moment, dit l'Auteur, qui sembloit être destiné à la ruine de la France & de la Maison Royale, fut celui de son rétablissement : pour ébranler cette Monarchie, il avoit fallu tous les efforts de l'Europe réunis. Une jalousie, une dispute de femmes la rétablit dans tout son éclat. La Reine Anne d'Angleterre aimoit la Duchesse de Marlborough avec une tendresse qui alloit jusqu'à lui sacrifier ses volontés. La Duchesse eut l'imprudence d'abuser de son crédit : ses caprices, même ses hauteurs fatiguerent la Reine qui, étant accoutumée à avoir une favorite, se tourna du côté de Miladi Masham sa Dame d'atour. La Duchesse ne fut pas longtemps sans s'en appercevoir, & consultant plutôt son caractere que la politique, elle osa tenter de se venger de la Reine & de la mortifier. Un jour par une méprise affectée, elle laissa tomber une jatte d'eau sur la robe de Miladi Masham en présence de la Reine, & ne daigna pas en paroître affligée. Une autrefois, elle parut à la Cour avec une paire de gants d'un goût nouveau, & voyant qu'ils plaisoient à la Reine, elle affecta de les montrer à tous les Courtisans, sans lui

Digitized by Google

faire aucune espece de politesse. La Reine piquée, résolut de rompre entiérement avec la Duchesse, & poussa le ressentiment jusqu'à chercher les moyens d'ôter à son mari le Duc de Marlborough, le commandement des armées. Pour en venir plus sûrement à bout, elle résolut de faire la paix avec la France, fit entendre aux Anglois qu'ils avoient tort de se ruiner pour la Maison d'Autriche, & fit avertir sous main Louis XIV, qu'elle étoit disposée à écouter des propositions de paix. Il lui envoya bientôt un Agent secret avec lequel elle stipula les conditions du traité, & lorsque le Duc de Marlborough revint à Londres, après la campagne, on lui ôta ses dignités. En vain le Prince Eugene passa en Angleterre pour appuyer Marlborough, on eut pour lui les égards qu'on devoit à son mérite & à son rang, mais on ne lui accorda rien de ce qu'il demandoit.

Ce Prince espérant de nouveaux lauriers, retourna seul achever la guerre. Malgré la retraite des Anglois, il restoit assez de troupes aux alliés pour accabler la France épuisée ; mais Marlborough n'étoit plus avec eux, & Villars commandoit les François : il triompha à Dénain, & les Alliés consternés, furent obligés d'accep-

Digitized by Google

ter des conditions moins onéreuſes pour la France, que celles qu'ils avoient refuſées avec hauteur peu de temps auparavant. Le Duc d'Anjou reſta paiſible poſſeſſeur du Royaume d'Eſpagne ſous le titre de Philippe V, & on rendit à la France Lille, Aire, Béthune & Saint Vénant. L'Empereur refuſa d'entrer dans les négociations : il continua la guerre, reçut de nouveaux échecs par les François que le Maréchal de Villars commandoit, & après avoir perdu tous ſes avantages, & montré que la Maiſon d'Autriche, ſans ſecours, ne peut réſiſter à la Maiſon de Bourbon, il conſentit à la paix.

Ce ſeul exemple ſuffit pour montrer le talent de l'Auteur, & pour prouver qu'il eſt très-capable de perfectionner cet eſſai, & de remplir parfaitement ſon titre, quand il voudra y mettre tout le temps & tout le travail que le ſujet demande. La matiere eſt abondante, elle offre de quoi choiſir. Nous exhortons en conſéquence M. Richer à retoucher l'ouvrage, & à ne rien oublier pour le rendre auſſi intéreſſant qu'il peut l'être.

L'ESPRIT des maximes politiques, pour ſervir de ſuite à l'Eſprit des Loix de M. le

Digitized by Google

Président de Montesquieu, par M. Pecquet, deux volumes. *A Paris*, chez *Prault* pere, quai de Gêvres, au Paradis, 1757.

Ce titre d'abord paroîtra peut-être un peu hardi aux yeux du lecteur difficile : mais l'Auteur, dans son discours préliminaire, a pris soin de le justifier d'une maniere qui nous a parue sans réplique. L'endroit que nous allons transcrire, nous tiendra lieu de précis, en lui servant d'apologie.

Nous nous proposons donc, dit-il, d'indiquer relativement à la religion, aux caracteres des nations, à la situation, à la constitution intérieure, aux forces, aux produits & aux besoins des Etats, quels sont les principes sensés de politique qu'on peut se former, d'en tracer les différentes nuances, de montrer les variations qu'ils peuvent essuyer, & les voies générales par lesquelles on peut revenir aux interêts naturels, lorsque quelque événement momentané a forcé de s'en écarter ; car il en est quelquefois de cette espece, & le plus sage, ou le plus habile est alors celui qui s'écarte le moins, ou qui sçait mieux se ménager les moyens de rentrer dans les bonnes voies.

Digitized by Google

Un homme illustre (1) dont on a dit avec justice, malgré les choses hazardées que l'on a cru pouvoir lui reprocher, que la raison humaine regretteroit longtemps la perte, nous a donné l'idée d'adapter à la matiere politique le titre qu'il a si sçavamment rempli sur les loix naturelles. Si le genre de méthode qu'il a suivi, a dû le dispenser des détails, & si l'Auteur a dû simplement ouvrir des grandes idées, sauf à ne plaire qu'à ceux qui voudroient se donner la peine de l'étudier & de l'approfondir, il nous a paru que c'étoit celle qui convenoit le mieux pour écrire sur une matiere qui demande moins à être détaillée, qu'à être réduite à un certain nombre de maximes primordiales, que l'homme sensé puisse appliquer, dans le besoin, aux différentes positions des affaires publiques. C'est à quoi nous nous bornerons aussi dans cet ouvrage, qui, s'il n'a pas demandé autant de recherches, d'érudition que notre modele, a du moins exigé beaucoup de méditation sur ce qui a pu être de bien ou de mal dans l'ordre politique, où souvent même le mal étant une leçon plus frappante que le bien, ne demande pas à être moins spéculé.

(1) M. le Président de Montesquieu.

Digitized by Google

TRAITÉ pratique de la cure des fievres, contenant la théorie des principaux symptômes qui accompagnent les fievres ; la description des fievres, leur distribution en classes générales, divisées chacune en especes particulieres, &c. Traduit de l'Anglois de Théophile Lobb. D. M. membre de la Société royale de Londres. *A Paris*, chez le même Libraire, 1757, 2 volumes. Le second contient des observations particulieres sur chaque espece de fievre, & la maniere de les traiter.

Ce Livre est dédié au célébre Boerhaave qui estimoit Lobb & ses écrits, & l'approbation d'un si grand homme est le plus grand éloge que nous puissions faire de l'Auteur, & la preuve la plus sûre du mérite de l'Ouvrage.

BIBLIOTHEQUE de Physique & d'Histoire naturelle, contenant la Physique générale, la Physique particuliere, la Chimie, l'Anatomie, la Médecine, l'Histoire des insectes, des animaux & des coquillages, 5 vol. *in*-12. Prix, 12 liv. 10 sols, reliés.

M. l'Abbé Lambert, qui en est l'Auteur, nous dit, dans sa Préface, qu'il a tâché d'en faire un Ouvrage utile, & qu'il espere qu'on lui sçaura gré d'avoir composé un tout de parties ignorées, ou prê-

tes à tomber dans l'oubli ; qu'il parle ainsi des Mémoires qu'il a empruntés des Journaux d'Allemagne, d'Italie & d'Angleterre ; qu'on les connoît peu en France, & que ces Journaux cependant renferment des choses qui méritent d'être sçues, & qu'on ne sçait pas ordinairement. Chaque pays, ajoute t'il, a des productions qui lui sont particulieres, & chaque peuple envisage les objets différemment de tout autre peuple. Cette variété présentée avec adresse, ne peut manquer de plaire à des esprits philosophes, & qui cherchent à s'éclairer. L'Auteur qu'on ne peut trop louer de son travail, mérite un nouvel éloge par l'aveu modeste qu'il fait, en disant qu'il n'a pas craint d'emprunter jusqu'à l'expression des divers Auteurs qui lui ont fourni ces extraits ; qu'ainsi le choix & l'arrangement des matieres, est tout ce qu'il y a de lui dans cet Ouvrage important. S'ils suivoient un exemple si sage, nombre d'Auteurs s'épargneroient le reproche de plagiat.

ETAT militaire de France, pour l'année 1758, contenant l'état actuel des troupes, les uniformes & les noms des principaux Officiers de chaque corps, les Gouvernemens de provinces & Etats-majors des pla-

Digitized by Google

ces, & le précis des Ordonnances de l'année 1757, concernant le militaire, par les sieurs de Montandre-Longchamps, ci-devant Lieutenant au régiment de Poitou, & Chevalier de Montandre, ci-devant Capitaine de grenadiers au même régiment, & Chevalier de l'Ordre de Saint Louis. Prix, 50 sols broché. *A Paris*, chez *Guyllin*, quai des Augustins; *Lambert*, rue de la Comédie Françoise; & *Duchesne*, rue Saint-Jacques, 1757.

Cette Brochure nous a paru aussi utile qu'intéressante dans la position actuelle.

La Science de la guerre, ou connoissances nécessaires pour tous ceux qui entreprennent la profession des armes, Ouvrage divisé en deux Livres, le premier traite de la Fortification, & contient l'analyse des systêmes des meilleurs Auteurs, & les deux nouvelles manieres de fortifier de l'Auteur; le second traite des opérations d'une armée de campagne, soit en guerre défensive ou offensive, suivant les différentes figures des pays; imprimé à *Turin*, & se vend à *Paris*, chez *J. Rollin*, Libraire, quai des Augustins, 1757.

Essais de Jurisprudence sur toutes sortes de sujets, Questions de Droit Civil & Canonique, Points de coutume & matieres Eccié-

siastiques, par Me. H. D. L. M. Avocat au Parlement, (2 vol. *in*-12.) *A Paris*, chez la veuve *Thiboust*, Imprimeur du Roi, place de Cambrai; & au Palais, chez *Chéron*, Libraire au S. Esprit, 1757.

Dans le premier volume qui se divise en deux parties, l'Auteur traite de la *séparation de biens entre conjoints*; & dans le second, de la *séparation de corps*: ce dernier tome a trois parties. Notre dessein n'est pas de faire l'analyse de ces deux Traités. On ne sçait que trop combien la matiere en est importante; & il suffit de dire, après Me. H. D. L. M. que personne, avant lui, n'avoit écrit (1) *ex professo* sur les *séparations de biens*. Mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que l'Auteur a tâché d'écarter ces termes (2) *barbares*, qui semblent défendre l'accès de la Jurisprudence à ceux qui n'en ont pas fait une étude particuliere: attention qui convient d'autant mieux à sa façon de penser, qu'il est persuadé que tout citoyen est intéressé (3) à connoître celles des *Regles* du Droit, qui sont relatives à ses affaires & à son état. C'est même, selon lui, une *nécessité* (4) *in-*

(1) Tom. 1, Préf. p. xv.
(2) T. 2, Avis de l'Auteur, p. xv & xvj.
(3) T. 2, *ibid.* p. xij, xiij & xv.
(4) T. 2, *ibid.*

Digitized by Google

dispensable pour les femmes. En conséquence il a eu soin de mettre à la tête de son second tomé, la traduction des citations Latines répandues dans ces deux volumes.

La Jurisprudence n'est que la morale du citoyen, & c'est déja beaucoup que de l'instruire là dessus : mais Mᵉ H. D. L. M. va plus loin ; car outre ce que promet le titre de chacun de ces ouvrages, les maris & les femmes y trouveront les regles les plus détaillées de leur conduite privée, tant cet Auteur est attentif à leur rappeller des devoirs trop naturels, peut-être, pour être ignorés, quoiqu'ils soient trop souvent négligés.

Sans nous ériger en juges du mérite de ces *Essais de Jurisprudence*, nous pouvons dire que le style de l'Auteur répond à son zele & à ses talens. Les lecteurs se croiront sans doute obligés aux Magistrats qui ont bien voulu l'engager (1) à traiter ces matieres. On annonce (2) que ces deux premiers volumes auront une suite.

(1) T. 1, Préf. p. xvij & xviij.
(2) T. 1, Préf. p. xxix, & T. 2, Avis de l'Auteur, p. xvj.

Digitized by Google

LETTRE à l'Auteur du Mercure, au sujet d'un nouveau Poëme intitulé, *Les Jardins d'ornemens, ou les Géorgiques Françoises, en quatre chants, par M. Gouge-de Cessierres*, qui se vend *à Paris*, chez *Guillyn*, quai des Augustins.

MONSIEUR, j'ai hazardé, sur le Poëme de M. *de Cessierres*, quelques réflexions que je prends la liberté de vous adresser. Si elles sont justes, l'Auteur ne pourra que me sçavoir gré de lui avoir fait remarquer les fautes qui lui sont échappées; si elles ne le sont pas, je vous prie de ne les point faire paroître. Mon dessein est de tâcher de contribuer en quelque chose à la perfection d'un Ouvrage qui est d'ailleurs estimable par beaucoup d'endroits.

Il y a en tête de ce Poëme une Préface où l'Auteur conclut de deux passages tirés, l'un du Discours de l'Abbé *Desfontaines* sur les Géorgiques de Virgile, & l'autre du Spectacle de la nature, *qu'un Poëme Géorgique est une chose dont l'exécution est regardée comme impossible en notre Langue, & que, malgré cette impossibilité, on souhaiteroit en voir. Les Muses Françoises*, dit-il, *sont à cet égard, comme de jeunes épouses d'un*

Digitized by Google

tempérament foible & délicat, qui désirent avidement de se voir un fils, malgré les assurances que leur donnent les plus habiles Naturalistes, de ne pouvoir jamais acquérir le doux nom de mere. L'Auteur, en parlant ainsi, ne prétend point élever des trophées à son Ouvrage : son but est d'annoncer qu'ayant eu à placer un édifice sur un terrein peu ferme, mal disposé, & regardé comme impraticable, il a droit de prétendre à l'indulgence des lecteurs sages & judicieux. Il avertit que, quoique son Poëme n'ait pas pour objet l'agriculture purement rustique, il n'y est pas moins parlé de beches, de serpettes, d'arrosoirs, de fumiers, de couches, de caisses, de la greffe, des marcottes, des boutures, des insectes, des animaux nuisibles, de la maladie des arbres, &c. *toutes choses*, ajoute-t'il, *que l'on a pensé ne pouvoir figurer noblement dans notre Poésie.* Pourquoi donc, lui pourra-t'on demander, ne nous avoir fait grace d'aucun de ces objets ignobles, & avoir été, par exemple, scrupuleux sur cela au point de nommer dans des vers le perce oreille, le cloporte, le limaçon, les gribouris, & même la punaise.

Je craindrois aussi qu'on ne trouvât pas bonne la raison qui a déterminé M. *de Cessierres* à choisir la partie d'agriculture

Digitized by Google

qui se borne aux jardins d'ornemens. *Il étoit inutile*, dit cet Auteur, *de traiter en vers, du labourage, des vignobles, des potagers, des étables, des haras, &c. puisqu'aujourd'hui les honnêtes gens ne s'appliquent plus guere par eux-mêmes à ces objets, & que les laboureurs, les vignerons, les maraichers, les bergers, les maquignons, &c. ne liront point ce Poëme.* N'y a-t'il donc que les laboureurs, les vignerons, les maraichers, les bergers & les maquignons, qui lisent les ouvrages d'Hésiode, de Virgile, de Rapin & de Vanniere? Les honnêtes gens ne font-ils pas aujourd'hui leurs délices de la lecture de ces Poëmes? *Ces ouvrages*, dit notre Auteur, *apprennent à herser la terre, à échalasser la vigne, à élever un poulain, à guérir le farcin des brebis, & à faire pommer une laitue. J'ai donc*, ajoute-t'il tout de suite, *embrassé la partie que ces* GRANDS AUTEURS *ont laissée.* Il pourroit arriver que quelque critique prît ironiquement l'épithete que M. *de Cessieres* donne à ces Poëtes célebres, surtout après avoir dit, avec une espece de dérision, qu'ils apprennent à élever un poulain, à guérir le farcin des brebis, à faire pommer une laitue. Je crois qu'un peu moins d'affectation à rabaisser les objets sur lesquels ces Auteurs se sont exercés,

Digitized by Google

auroit prévenu le lecteur plus favorablement pour l'Ouvrage de M. *de Cessierres*.

Passons aux vers de l'Auteur. Il me semble que dans le premier chant il a trop entassé de noms de fleurs les uns sur les autres.

Déja le vif Muguet, la prompte Oreille d'Ours,
Les Narcisses dorés, précurseurs des beaux jours;
La Jacinthe étalant une double couronne,
Et l'humble violette & la tendre Anémone, &c.

Le Pastour émaillé, le diligent Crocus,
L'Impériale altiere, & l'Iris odorante,
La Tulippe élevant une tête flottante, . . .
Le Lilas étendant son ombre tutélaire,
Voit maître à ses côtés la jeune Frétilaire.
La Jonquille modeste & simple en ses couleurs;
La Renoncule enfin la plus belle des fleurs.

Juliennes, Ciclamens, Cianus & Tlaspis,
Des Œillets *chevelus*, les têtes panachées,
Les Kiris éclatans, les larges Giroflées,
Les Pavots dont le suc assoupit les humains;
Les Lys majestueux, les Martagons *hautains*, &c.

Les rians Tricolors, les chastes Tubéreuses,
L'Amarante immortelle & vouée aux Amours;
La Lente belsamine *& durable en son cours*,
Les étages fleuris de la Pyramidale,
Les Œillets étalans la pourpre orientale.

Digitized by Google

Les Soleils dont l'éclat superbe & *radieux*,
Imite ces Soleils qui brillent dans les cieux, &c.

Voici un vers placé singuliérement.

Que ne peut point l'amour réduit au désespoir !

Croiroit-on que ce grand effort d'amour n'est autre chose que la ruse d'un Conseiller au Parlement, qui laissa tomber le pan de sa robe sur la graine de l'anémone dont un Fleuriste qui possédoit seul cette fleur, étoit fort avare.

Et cet adroit voleur
Fit d'un larcin permis l'Univers receleur.

Je ne sçais à qui l'Auteur en veut dans ces vers qui ouvrent le second chant :

C'est le goût qui d'*Alain* surcharge les écrits,
Le goût qui chez *Prévil* révolte les esprits.

Si dans ce dernier vers il n'a point eu dessein, comme il y a apparence, de désigner personne nommément, il auroit dû choisir un autre nom propre, plus commun que celui qu'il emploie.

J'ignore encore pourquoi il dit en parlant des théâtres de fleurs, à la fin de ce même chant :

Cette fleur qui répand les trésors de son sein,

Digitized by Google

Si vive, si brillante, il la nomme *Gaussin*.

Il pouvoit se dispenser de donner le nom de Mlle *Gaussin* à une fleur, pour observer dans une note, que quand ces vers furent composés, cette actrice étoit jeune & piquante, & ajouter ce vers Latin, dont l'application n'est pas fort galante :

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
Virg.

Un trait qui m'a paru encore plus singulier, c'est celui qui se trouve à la fin du troisieme chant. L'Auteur, après avoir fait l'éloge de Versailles, s'écrie :

Séjour charmant ! séjour où les arts & le goût
S'offrent à chaque pas, *& se montrent partout :*
Mais séjour plus charmant, si l'aimable harmonie,
Si chere à nos ayeux n'en étoit point bannie ;
Si du talent des vers on y sentoit le prix.
Hélas ! Phœbus y rampe accablé de mépris ;
De nos derniers Rimeurs la morale cynique,
S'est attiré l'orage & la haine publique :
A la peste, aux poisons l'on craint de prendre part,
Et l'horreur pour l'Artiste a passé jusqu'à l'art.

M. *de Cessierres* me permettra de lui dire que ce reproche est injuste : il n'est pas vrai que Phébus rampe à la cour accablé de

mépris. Tous les talens, tous les arts y sont applaudis, encouragés, récompensés. J'appréhenderois qu'on ne trouvât de l'humeur dans ces vers.

C'est dans le dernier chant que se trouvent tant de noms aussi hideux que les insectes qu'ils désignent. L'Auteur auroit mieux fait, je crois, de n'en parler qu'en général, & de ne point donner ici un catalogue d'insectes, comme il nous a donné plus haut un catalogue de fleurs.

M. *de Cessierres* n'a pas voulu finir son Poëme sans nous apprendre qu'il est encore jeune. Il nous fait observer dans une note, qu'il a 30 ans; & dans une autre, qu'il ne fréquente point les foyers de la Comédie, *où*, dit-il, *les petits diserts se trouvent, & croyent juger en dernier ressort.* Je souhaiterois qu'il eût résisté à la tentation de nous dire son âge, & de traiter avec mépris ses confreres, comme il fait dans les vers suivans :

Inconnu des *Rimeurs*, sans vouloir les connoître;
A leurs regards jaloux soigneux de disparoître, &c.
L'on ne me voyoit point mandier des suffrages,
Applaudir ou blâmer d'insipides ouvrages,
Encenser la fortune, &c.

En voilà assez, Monsieur, sur cet Ouvrage, qu'une seconde édition pourra pur-

Digitized by Google

ger de tous ces légers défauts, que j'ai osé relever sans aucun dessein de lui nuire. Il y a un assez grand nombre de vers que l'Auteur, sans doute, ne manquera pas de changer. Tels sont ceux-ci :

A l'ombre des marais qu'un *long* ruisseau *détrempe*.
Les danses, les festins, l'Hymen & les Amours,
De myrthes & d'œillets parent leurs plus beaux jours.

Les danses & les festins parent leurs jours!

Et mille autres bouquets, *soupirs de la nature*.
Zéphyre suspendu parmi tant de beautés,
Redoubloit chaque jour ses infidélités;
Sans cesse il voltigeoit *de mérite en mérite*.
Et des dons de Cerès les têtes blanchissantes.

Les têtes des dons!

Il me semble aussi qu'il répete trop souvent la même expression :

Ton *doigt* habile & délicat
Sçaura former, choisir, prolonger leur éclat.
Ce berceau fortuné de nourrissons hâtifs,
Exige un œil soigneux & des *doigts* attentifs.
Pourvu qu'un *doigt* soigneux les ait d'abord conduits.
Un *doigt* habile & prompt, ou le fixe ou l'avance.

La *main* est encore plus souvent répétée.

Digitized by Google

Une invisible *main* prodigue ces miracles.
D'un jardin embelli la facile culture,
N'est jamais un travail indigne de vos *mains*.
En vain de cent rubis une Reine étincelle,
Sa *main* y joint l'éclat d'une rose nouvelle.
Alors d'un curieux l'industrieuse *main*,
Va dans son cabinet faire éclorre un jardin.
Sa *main* impitoyable
Etouffe en leur berceau la race déplorable, &c.
Par ces soins, par cet art, vous verrez sous vos *mains*,
De vos fleurs, chaque jour, augmenter les essains;
Il cueille à pleines *mains*
De quoi parer l'Amour, l'Hymen, & les festins,
Et Cloris t'a souvent cultivé de ses *mains*.
Sa *main* tranquille à Flore éleve des trophées.
Eleves de vos *mains*, choisis dès leur jeune âge.
Et sa *main* faisant choix des fleurs qu'il idolâtre.
Celle-ci que sa *main* cultivoit en secret, &c....

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXTRAIT de l'Essai sur les causes de la diversité des taux de l'intérêt de l'argent chez les peuples, brochure qui contient 74 pages, & qui se trouve à *Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1757.

L'Auteur établit, dans une courte dissertation sur les fonctions & sur l'introduction des monnoies dans les sociétés, que le

le prix des fonds a été dans le principe, & est encore aujourd'hui, l'objet de comparaison sur lequel se fixe le taux de l'intérêt, en raison de la confiance plus ou moins grande dans les prêts, ensorte que l'excédent de l'intérêt d'un capital prêté, sur le produit du même capital réalisé en fonds de terre, n'est que l'évaluation des risques du prêt.

Il fait dépendre le prix des fonds de l'activité de la circulation des especes, & il fait résider le principe de la confiance, à l'égard des emprunts publics, dans la nature des gouvernemens, & dans la comparaison des charges & des ressources d'un Etat; à l'égard des emprunts particuliers, dans les loix civiles sur les propriétés & sur les prêts, dans les formes judiciaires pour contraindre les débiteurs; & enfin dans la situation du corps politique.

Après avoir ainsi établi les rapports nécessaires qu'ont avec le taux de l'intérêt chez les peuples, les gouvernemens & les loix, il passe à une comparaison des Etats de France, d'Angleterre & de Hollande entr'eux, & il fait voir que la différence dans le taux de l'intérêt chez ces peuples, vient surtout d'une plus grande confiance qu'y donnent les constitutions politiques & civiles, y ayant moins de différence

dans le prix des fonds d'un de ces peuples à l'autre, que dans l'intérêt de l'argent.

De ces principes il conclut que dans l'opinion où l'on est aujourd'hui, que l'intérêt de l'argent influe sur l'agriculture & sur le commerce, l'opération la plus avantageuse en France sur l'intérêt de l'argent seroit d'accroître la confiance générale par des loix & des formes judiciaires plus favorables aux prêts, & par la diminution des charges de l'Etat. Il rapporte à cet égard la disposition d'une de nos coutumes de France, & une autre loi projettée sous le ministere de M. *Colbert*, comme deux loix qui pourroient produire cet effet; il finit par une table économique, dans laquelle il est calculé qu'avec un million de fonds annuels, & y joignant les intérêts des sommes qui seroient remboursées chaque année, la somme des remboursemens se trouveroit, au bout de soixante & dix ans, de six cens sept millions.

Nous sçavons que des personnes très-capables de juger de cet ouvrage, en ont été très-satisfaites, du moins à plusieurs égards, & que celles mêmes qui ne sont pas en tout de l'avis de l'Auteur, y ont trouvé des vues très-utiles,

Digitized by Google

AVIS pour les Tablettes de Bourgogne, 1758.

TABLETTES Historiques, Topographiques & Physiques de Bourgogne, pour l'année 1758. A *Paris*, chez *Ganeau*, rue S. Severin; & chez *Guillyn*, quai des Augustins; & à *Dijon*, chez *Desventes*, Libraire, rue de Condé.

On trouvera dans ce nouveau volume qui est le sixieme de ce petit ouvrage, la suite de la vie de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, jusqu'à sa mort, un état détaillé de sa Maison, la description de sa pompe funebre, & du cérémonial qui y fut observé; l'Histoire abrégée du Mâconnois, & des villes de Mâcon, Tournus, Clugny, Saint-Gen-Gouy-le-Royal, Marcigny, & des bourgs & lieux principaux du Mâconnois; leur situation & leur commerce; une dissertation sur les marbres de la province de Bourgogne, & sur l'état actuel des carrieres d'où on les tire. On ne parle point du fonds de ces Tablettes, qui est déja connu, & du soin que l'on prend chaque jour de les perfectionner.

L'on trouve chez *Guillyn* le Bon Jardinier, Almanach pour l'année 1758, contenant une idée générale des quatre sortes

Digitized by Google

de jardins, les regles pour les cultiver, & la maniere d'élever les plus belles fleurs.

AVERTISSEMENT concernant la collection Académique, &c.

LES Libraires ci-devant annoncés pour le débit du Livre intitulé, *Collection académique, composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célebres Académies & Sociétés littéraires de l'Europe, &c.* voulant faire usage des avis qui leur ont été donnés au sujet des souscriptions qui furent ouvertes pour le susdit ouvrage, le mois d'Avril dernier, & dont le temps pour souscrire est expiré depuis le mois de Septembre, se sont déterminés par la considération qu'ils doivent aux curieux & amateurs des Sciences & Arts, actuellement employés dans les armées de Sa Majesté, ainsi qu'à l'égard d'autres Sçavans qui passent l'automne dans des terres éloignées de Paris & des capitales de province, à prolonger le temps des souscriptions de ladite *Collection académique* jusqu'au premier Avril prochain, aux mêmes closes & conditions du *Prospectus* délivré dans le mois d'Avril dernier, en observant que, passé ce temps, il n'y aura plus de prolongation pour souscrire, & que l'ouvrage

Digitized by Google

se vendra comme il est annoncé : il se trouvera toujours à *Paris*, chez *Desaint & Saillant*, *Ganeau & Guillyn* ; & à *Dijon*, chez *François Desvenues*, rue de Condé.

N. B. Le beau volume du Swammerdam, traduit, & avec d'excellentes notes, se délivrera au temps indiqué, étant actuellement aux deux tiers imprimé : il sera le septieme volume de cette collection.

ETRENNES pour les enfans, à l'usage des grandes personnes qui voudront bien s'en amuser, pour l'année 1758. *A Paris*, chez *Ganeau*, rue S. Severin.

Cet Almanach qui est très-bien imprimé, mérite d'être distingué de la foule : il est composé de douze Fables qui nous ont paru très-jolies. Nous pensons que l'Auteur a du talent pour ce genre, & nous l'exhortons à le cultiver : il a les deux qualités essentielles à un Fabuliste, il est facile dans ses vers, & gai dans sa morale. La derniere Fable que nous allons citer, nous servira de preuve.

L'AUTEUR ET LE SINGE,

FABLE XII.

L'APOLLON de nos jours, le pere de Zaïre,
Tendoit un jour les cordes de sa lyre,

Digitized by Google

Ou, pour parler en termes plus précis,
Tenoit la plume, & d'une main légere,
Façonnoit, en riant, un bouquet pour Glycere.
Un Singe étoit tout vis-à-vis
Très-gravement sur le derriere assis,
Et d'un œil curieux contemploit la posture,
Les gestes, le maintien, la mine, l'écriture
Du Virgile François; il l'observa long-temps.
On sçait assez que d'ordinaire
De ces Messieurs le passetemps
Est de tout voir & de tout faire.
Le billet fait, bien musqué, notre Auteur
Quitte son cabinet; soudain l'Observateur
Part comme un trait, & vient prendre sa place;
Puis s'accroupit, se démene, grimace,
Prend une plume entre ses doigts;
Enfin sur le papier (les Singes sont adroits)
Légérement trace des caracteres,
Dispose, arrange au cordeau ses matieres,
Met les points sur les i; pourtant il en fut un
Qu'il oublia, c'étoit un rien, le sens commun.
J'imite la Fontaine: un Lecteur peu traitable,
Et dont je n'aurai pas l'honneur d'être approuvé,
Pourra bien dire, en lisant cette Fable,
Voilà mon Singe tout trouvé.

OBSERVATIONS sur la Musique, les Musiciens & les Instrumens. *A Amsterdam*, 1757.

Digitized by Google

Cette petite brochure qui n'a que 40 pages d'impression, & qui est sans nom de Libraire, nous a paru l'ouvrage d'un amateur instruit, & d'un homme du monde qui écrit sans prétention. Nous croyons qu'elle peut être non seulement agréable, mais encore utile à tous ceux qui veulent acquérir une connoissance légere de ces trois parties. Cette connoissance leur devient d'autant plus nécessaire, que la Musique & tout ce qui y tient, font aujourd'hui le principal sujet des conversations, & forment l'érudition de la bonne compagnie.

TRAITÉ historique & pratique de la cuisine, où le Cuisinier instruit de la connoissance des animaux, tant volatils que terrestres, aquatiques & amphibies, de la façon de préparer les divers alimens, & de les servir, suivi d'un petit abrégé sur la maniere de faire les confitures liquides, & autres desserts de toute espece; ouvrage très-utile, non seulement pour les Maîtres-d'hôtels & Officiers de cuisine, mais encore pour toutes les Communautés religieuses, les grandes familles, & tous ceux qui veulent donner à manger honnêtement, par le Sieur ... deux volumes in-12. *A Paris*, quai des Augustins, chez

Digitized by Google

Claude-Jean-Baptiste Bauche, Libraire, à l'image Sainte Géneviéve & à Saint Jean dans le Désert.

Ce nouveau Traité de cuisine nous a paru meilleur qu'aucun de ceux qui ont paru jusqu'ici sur cette matiere, en ce qu'il est propre à toutes sortes de personnes, & ne constituera en dépense qu'autant qu'on le jugera à propos. L'Auteur a divisé son ouvrage en dix chapitres contenans chacun plusieurs articles dans lesquels il traite non seulement de la façon d'apprêter les mets qu'on a coutume de servir, mais même de la saison où chaque aliment dont il parle est le meilleur; ce qu'on doit observer en les achetant, pour ne pas y être trompé, & il a mis à la fin de son ouvrage un petit abrégé de l'office, qui nous a paru mettre ce Livre en état de ne rien desirer sur cette matiere, quoiqu'il promette par la suite un ouvrage plus ample sur l'office. Les Tables qu'il a mis en tête du Livre, nous ont aussi paru fort utiles: il eût peut être mieux valu les faire plus simples, mais l'Auteur qui sans doute s'en est apperçu, y a suppléé en faisant une Table des Tables. Nous croyons devoir engager ceux qui se destinent à la profession de cuisinier, d'acheter ce Livre, & même ceux qui sont dans le cas de donner sou-

Digitized by Google

vent à manger : il mettra dans peu les premiers en état d'exercer cette profession, & les derniers d'ordonner à leurs cuisiniers ce qu'ils jugeront à propos.

LIVRES nouvellement arrivés des Pays étrangers, chez *Briasson*, Libraire, rue S. Jacques, à Paris.

LE Comedie di Carlo Goldoni, in 8°. III. vol. Taurino 1756.

L'Uomo del March. Gerini Corio. in 4°. Lucca 1756.

Tutti i Trionfi, carri, mascherate, e canti Carnascialeschi di firenze, in-4°. II vol. fig. Cosmopoli 1750.

Le même livre en deux volumes in-8°.

Lecchii (ant.) Geometria & Trigonometria, 8°. 3. vol. fig. Mediolani 1753. & 1756.

Ejusdem Newtonis Arithmetica universalis notis perpetuis illustrata, 8°. 3. vol. Mediolani, 1752.

Bibliotheque impartiale par M. Formey, in-8°. 15 vol. Leyde 1750 & suiv.

Grammaire allemande de M. Gottsched, in-8°. Strasbourg 1757, nouvelle édition.

Acta Phisico medica curiosorum naturæ

in 4°. 10 *vol. fig. Norimbergæ* 1730 *& sequentes.*

Id. Nova acta physico-medica, 4°. *tom.* 1er. *Norimbergæ* 1757.

Buchneri (*And. El.*) *Historia Academiæ curiosorum naturæ, in* 4°. *fig. Halæ* 1755.

Principes du droit de la nature & des gens, extrait du grand ouvrage latin de M. Wolf, traduit par M. Formey, in-4°. Amsterdam 1758.

Le même livre en trois volumes in-12.

Acta academiæ Moguntianæ scientiarum, in-8°. *Erfordiæ* 1757.

Hell. (*Maxim.*) *Ephemerides Vindobonenses*, 8°. *fig. Vindobonæ* 1757.

Les aventures de Thélémaque, *en Allemand*, in-8°. 2. vol. fig. Francfort 1756.

Hygiene seu ratio conservandæ sanitatis, 4°. *Francofurti* 1757.

Commercium litterarium Uffembachianum à J. G. Schelhornio, in-8°. *Ulmæ* 1753. 2. vol.

Dalham (*Flor.*) *Psicologia seu de conditione animorum & de anima brutorum*, 4°. *Vienna* 1756.

Eisenhardt (*Jo.*) *De jure diplomatum & de diplomatibus Romanorum.* 4°. *Lipsiæ* 1757.

Bochmeri (*Phil. ad.*) *Institutiones osteologicæ*, 8°. *Halæ.*

Digitized by Google

Ejusd. observationes anatomicæ, fasciculi duo, fol. fig. Halæ 1752 *&* 1756.

Boederer (Jo. G.) Elementa artis obstetricia, 8°. *Gottingæ* 1753.

Ejusd. De partu laborioso, 4°. *Gottingæ* 1756.

Wedderskop (Hen.) Introductio in jus nauticum, 4°. *Flensburgi* 1747.

Euleri (L.) Enodatio de vi aquarum vel alterius fluidis, 4°. *Gottingæ* 1754.

Amort. (D. Eus.) Jus canonicum vetus & modernum & vindicia jurisdictionis ecclesiast. 4°. 3 vol. *August. Vindelicor.* 1757.

Epistolæ obscurorum virorum, 8°. 3 vol. *Francofurti* 1757.

Stobei (Kil.) Opuscula de petrefractis, 4°. *fig. Dantisci* 2 *vol.* 1752.

Bergen (Car. Aug.) De thermometris, 4°. *Norimbergæ* 1757.

Hambergeri (G. C.) Physiologia medica, 8°. *fig. Genæ* 1757.

Habernikkellii (Eber.) Jus romanum & jus privatum, 4°. *Gottingæ* 1757.

Hebrenstreit (D. Jo. Ern.) Aetiologia chemica, 4°. *Lipsiæ* 1757.

Weitenaver (Ign.) Trifolium hebraicum, 8°. *Aug. Vindel.* 1756.

Corvini (Chr. Jo. Ant.) Philosophia rationalis, 8°. *Genæ* 1756.

Digitized by Google

J. Felix Faulcon, Libraire-Imprimeur, à Poitiers, croit devoir informer le public qu'il se répand une *édition contrefaite de son Traité de l'Orthographe Françoise, en un volume petit in 8°. sous l'année* 1755, *qui est remplie de fautes.* Il est étonné que plusieurs Libraires osent en imposer, en vendant cette édition pour la sienne, tandis qu'ils sçavent que *la derniere qui a été faite à Poitiers, augmentée & revue par M. Restaut, n'est que de* 1752, *& qu'il n'y en a point eu depuis.* Son édition qui est en plus gros caractere, plus commode pour la vue, & fort correcte, a à la tête de l'épitre dédicatoire une vignette où sont les armes de MM. les Cardinaux de Rohan & de Soubise. Les personnes qui voudront avoir ce livre, auront la bonté d'y faire attention, ainsi qu'au *frontispice qui est rouge & noir, & doit porter l'année* 1752, *& aux vignettes de chaque lettre, qui sont faites en bois & non en plomb, comme dans cette édition pleine de fautes, de* 1755.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

PHYSIQUE.

LETTRE sur l'usage des Atmosphères, par rapport au degré de chaleur.

On sçait par des expériences incontestables, que l'air est d'autant plus condensé, qu'il s'approche plus près de la surface de la terre. Je ferai ici abstraction de tous les corps hétérogenes, des vapeurs & des exhalaisons qui nagent dans ce fluide élastique, pour ne le considérer que tel qu'il est en lui-même.

Les Physiciens qui suivent le systême de Newton, admettent une attraction entre toutes les parties de la matiere en raison directe de leur masse. Cette force agit en raison inverse du quarré de sa distance. C'est sur les principes de ce grand Physicien, que j'établirai mon explication, sur la distribution de la chaleur dans les planetes.

Digitized by Google

Je commencerai par expliquer l'usage de notre atmosphere terrestre, non en tant qu'elle est l'aliment nécessaire de tout ce qui respire, mais en démontrant que si elle étoit un peu plus ou un peu moins dense, & qu'elle réunît par conséquent un peu plus ou un peu moins les rayons de la lumiere : le soleil auroit beau éclairer notre sphéroïde pour le rendre fécond, tout y seroit, ou brûlé par l'excès de la chaleur, ou glacé par la raison contraire.

Les routes que suivent les rayons de lumiere, étant soumises aux regles de la plus sûre géométrie, l'on ne doit pas tout-à-fait considérer cette explication physique, comme une simple hypothese fondée seulement sur l'imagination.

Il y a déja six ans que je donnai une dissertation anonyme sur les différens degrés de chaleur, qu'on doit éprouver à différentes hauteurs sur les montagnes : comme elle a un rapport immédiat avec celle-ci, & qu'elle fut approuvée par deux habiles Physiciens, à qui je la communiquai, avant de la faire imprimer, j'en reprendrai encore ici le fil avec un nouveau plaisir pour l'étendre à tout notre *systême solaire*.

Les loix que suit la lumiere étant les

Digitized by Google

mêmes, non-seulement pour les planetes, mais encore pour les étoiles fixes, pourquoi les matieres de nos planetes, sur lesquelles elle agit d'une maniere uniforme, auroient-elles d'aussi grandes différences dans leur densité que nous le supposons ? Pourquoi encore la nature du mouvement, qui est la même partout, auroit-elle dans une planete comme Mercure, la propriété de faire mouvoir des êtres, dont la substance seroit sept fois plus dense que la substance des nôtres ? Mais avant d'entrer dans ces détails, reprenons notre atmosphere sublunaire.

Le Chevalier Newton nous a appris que la lumiere nous venoit du soleil en sept à huit minutes, que cette lumiere étoit la matiere même du soleil, qu'elle contenoit en elle-même les sept couleurs primitives dont se peint la nature, & qu'elle étoit en même tems le principe même de la chaleur.

Si un faisceau de rayons, après avoir franchi l'intervalle qui est entre le soleil & notre sphéroïde, vient à rencontrer notre atmosphere, que lui doit-il arriver ? La Géométrie nous démontre que le seul rayon perpendiculaire ne subira aucun changement dans sa route, mais que tous les autres se réfracteront en

Digitized by Google

s'approchant de lui, & que cette approximation sera d'autant plus grande que le milieu sera plus dense.

M. de la Hire a démontré, que la courbe que décrivoit un rayon de la lumiere oblique, en passant par notre atmosphere, étoit une épicycloïde. Ce faisceau prendra donc la figure d'un conoïde terminé par des épicycloïdes. La base de ce conoïde sera appuyée sur l'extrêmité supérieure de notre atmosphere.

Supposez maintenant que la terre fût diaphane, la pointe de ce conoïde seroit le foyer où se réuniroient les rayons de lumiere. L'on peut se figurer à peu près quel seroit son degré de chaleur, par celui de nos verres ardens; mais la terre ayant beaucoup de parties fort élevées au dessus du niveau de la mer, doit couper ce conoïde dans différens points plus ou moins éloignés de son sommet ou foyer, & l'on voit d'avance qu'il doit y avoir d'autant moins de rayons dans un espace quelconque d'une grandeur déterminée, qu'il se trouvera dans une section plus approchante de la base du conoïde; ceci se trouve vérifié par le degré de froid qu'on éprouve sur les hautes montagnes, qui augmente d'autant plus qu'on s'approche plus près de

Digitized by Google

leur sommet. Nous ne parlons ici que des sections perpendiculaires à l'axe, les obliques donneront des ovales plus ou moins approchantes du cercle, qui recevront d'autant moins de rayons dans la même étendue, qu'elles seront elles-mêmes plus obliques à l'axe. Je crois devoir ici remarquer qu'un rayon de lumiere augmente de vîtesse en passant par l'atmosphere. (Ceci paroît d'abord un paradoxe ; car, qui pourroit s'imaginer, que la lumiere doit traverser plus facilement le verre que l'éther ? c'est cependant ce qui arrive). Si l'on veut estimer sa force impulsive, l'on trouvera sans peine dans quelle proportion elle décroît, en frappant sous un plus petit angle d'incidence.

Pour donner maintenant une idée de la nécessité indispensable que nous avons d'un atmosphere, qui n'ait ni plus ni moins de hauteur que le nôtre, il ne s'agit que de supposer notre terre un peu plus grosse qu'elle n'est; que son rayon soit, par exemple, augmenté de la hauteur d'une des cordilieres, cette augmentation ne feroit pas plus d'effet sur notre globe, qu'une couche de vernis d'un quart de ligne d'épaisseur en feroit sur un globe de deux pieds de dia-

Digitized by Google

metre : si l'on suppose en même tems que la partie de l'atmosphere qui l'occupoit soit retranchée, que doit-il arriver alors sur notre terre ? Les différentes matieres qui sont à sa surface, y seroient alors sans contredit dans le même état où elles se trouvent maintenant au sommet des cordilieres, c'est-à-dire que tout y seroit glacé & comme pétrifié, & que ni plantes, ni animaux n'y pourroient vivre.

Ceci peut contribuer autant qu'aucune autre preuve tirée des merveilles de la nature, non seulement à nous convaincre de l'harmonie admirable qui regne entre toutes les parties de l'univers, mais encore que le suprême Architecte y a tout réglé *par poids, nombres & mesures.*

L'on voit par ce que je viens de dire, que les atmospheres, outre leurs autres usages, sont encore d'une nécessité indispensable pour faire éprouver aux planetes un degré de chaleur plus grand que celui qu'elles recevroient immédiatement du soleil, vu leur éloignement.

En négligeant l'effet des atmospheres dans notre systême solaire, voici comme l'on doit nécessairement raisonner sur les différentes densités des matieres qui les

Digitized by Google

composent, & cela d'après le Chevalier Newton.

« Le degré de chaleur que nous ressentons en été étant augmenté d'environ sept à huit fois, fait bouillir l'eau à gros bouillons. La planete de Mercure reçoit environ sept fois plus de rayons de lumiere que la nôtre, à raison du quarré de sa distance au soleil, puisqu'elle en est environ deux fois & deux tiers plus près que nous : il faut donc que la matiere dont elle est composée, soit sept fois plus dense que la nôtre, pour que les mêmes matieres qui sont dans notre globe, puissent y subsister sans s'évaporer. » En suivant cette proportion de densité dans les matieres, par rapport à leur éloignement du soleil, il faudroit donner en récompense une prodigieuse rareté à celles dont Saturne est composé, pour que tout n'y fût pas glacé ; car cette planete s'en trouve éloignée dans sa plus grande distance de 110935 diametres de la terre, tandis que Mercure n'en est qu'à 5437 diametres. Voici donc ce que je propose contre cette assertion.

Premiérement, en prenant le degré de chaleur de notre été pour un terme fixe, on ne fait pas attention que les plane-

tes ayant des masses & des volumes fort différens, leurs atmospheres doivent par conséquent différer beaucoup en étendue & en densité, & les rayons de lumiere qui se réfractent nécessairement, en s'approchant de la perpendiculaire, doivent aussi y converger plus ou moins avant de rencontrer leur planete.

La regle qui détermine le degré de chaleur par la proportion du quarré des distances au soleil, ne peut donc avoir lieu que jusqu'à l'extrêmité supérieure des atmospheres, où les rayons n'ont point encore subi de réfraction. Mais, pourra-t-on m'objecter, si la terre a une atmosphere, est-ce une raison pour que les autres planetes en ayent aussi? L'analogie est-elle donc une chose si infaillible en physique, pour fonder un systême sur son autorité? Non certainement: c'est aussi ce qui me détermine ici à en établir la nécessité à *priori*. L'on sçait par des expériences très-sûres, faites au moyen d'un cube de Mercure, porté à différentes hauteurs sur une montagne, que la pesanteur de l'air diminue d'autant plus qu'on s'éloigne davantage du niveau de la mer; mais le phénomene de sa pesanteur venant de l'attraction que la terre exerce sur ses parties, en raison

Digitized by Google

renversée du quarré de leur distance à son centre, ce fluide élastique & compressible doit donc nécessairement augmenter de densité à mesure qu'il approchera davantage du niveau de la mer, & les parties les plus basses seront en outre comprimées par toutes celles qui sont au dessus d'elles, puisqu'elles sont aussi attirées plus ou moins vers le même centre.

Si donc, dans tout l'espace que renferme l'orbe de Saturne, il n'y avoit ni planetes, ni soleil; mais simplement la même quantité d'air qui y existe maintenant, que devroit-il arriver? L'air abandonné alors en son élasticité naturelle, & n'étant plus attiré vers aucun point, doit se mettre en équilibre avec lui-même, & son effort doit être également tendu dans tout cet espace. Remettons maintenant le soleil en sa place ordinaire, quel effet en resultera-t-il? La prodigieuse force attractive de cette planete grosse environ un million de fois comme la terre, devroit se former (en attirant vers elle & condensant de plus en plus cet air) une atmosphere dont la densité & l'étendue seroient en proportion de sa masse; mais l'excessive chaleur de cet astre doit en même tems raréfier ce fluide

Digitized by Google

quantité de matiere, & contribuer beaucoup à en augmenter la force attractive.

Il ne nous resteroit plus ici pour faire des calculs exacts, que d'avoir un point fixe, c'est-à-dire, que les limites de notre atmosphere eussent été déterminées d'une façon qui ne peut être sujette à contestation; mais ce point nous manque & c'est beaucoup.

Il faut encore remarquer ici, que dans les calculs qu'on pourroit faire sur les principes de l'attraction, on doit se ressouvenir que la grosseur des planetes, ne décide pas toujours de leur force attractive, qui ne s'exerce qu'en raison de leur masse, & non pas en raison de leur volume: ainsi une planete moins grosse qu'une autre, pourroit cependant avoir plus de cette force, quoique formée de même matiere, si l'arrangement de ces matieres laissoit plus de vuide dans la grosse. C'est par une raison semblable, que la montagne de Chimboraco au Pérou, n'écartoit le fil à plomb de la verticule, que d'un angle de 7 ou 8, tandis que si la densité eût répondu à sa masse, elle eût pu lui faire faire un angle de deux minutes; mais comme cette montagne a été autrefois un volcan, il doit s'y trouver de très-grandes cavités, & les matieres dont

elle

Digitized by Google

elle est composée, ayant été en partie jettées par le feu de ce volcan, il n'est pas surprenant qu'elles ne soient plus spongieuses & plus légeres.

L'anneau de Saturne auquel on n'a point jusqu'ici trouvé d'usage, pourroit peut-être servir à augmenter encore le degré de chaleur dans cette planete, en réfléchissant sur elle, une partie des rayons qu'il reçoit du soleil; il a assez de densité pour produire cet effet, puisqu'on peut appercevoir son ombre sur le disque même de Saturne; ainsi il ne s'agiroit plus que de lui supposer une coupe telle, qu'en recevant les rayons du soleil sous un certain angle d'incidence, l'angle de réflexion combinée avec la réfraction de son atmosphere, pût les réunir sur le disque de cette planete.

Au reste, cette explication n'est qu'une foible esquisse de ce qu'on pourroit faire d'après ce même plan, en approfondissant davantage la théorie dont il est susceptible: il a surtout l'avantage de pouvoir être asservi aux calculs.

Cependant j'ai cru qu'il étoit bon, avant d'entreprendre un tel travail, d'en soumettre la perspective aux objections du public, tant pour en recevoir de nou-

velles lumieres, que pour en corriger les côtés défectueux.

De Villeneuve.

Au Croisic.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Belles-Lettres de la Rochelle, le 27 Avril 1757.

Monsieur Arcere, Directeur, a ouvert la Séance par la lecture de divers morceaux du second volume de l'Histoire de la Rochelle, qui est actuellement sous presse. Ensuite M. Boutiron, Chancelier, a lu un Discours sur l'amour de la patrie.

Son objet est d'exciter & de réveiller les nobles sentimens que cette vertu inspire : il s'est attaché, dans la premiere Partie, à développer les motifs qui doivent nous animer à la mettre en pratique ; & dans la seconde Partie, afin de faire succéder à la persuasion la touche du sentiment, il s'est appliqué à peindre cette vertu sous les traits qui lui sont propres, en animant le tableau par le récit de quelques-uns de ces faits qu'on ne peut entendre sans les admirer, & sans se porter à les imiter.

Ce Discours a été suivi d'un Mémoire

Digitized by Google

envoyé à l'Académie par M. le Camus, Docteur médecin associé, contre l'usage de faire bouillir les plantes.

Pour en démontrer l'abus, M. le Camus établit deux maximes Physico-chimiques, la premiere c'est que par l'ébullition, les sucs & les esprits des plantes se décomposent, & par conséquent perdent leur activité; la seconde, c'est que par l'ébullition on n'extrait pas toujours les principes les plus agissans des plantes, & que par conséquent on se prive de leur plus grande utilité: il donne ensuite une description sommaire des effets du suc sur toutes les plantes rangées dans leurs différentes classes, & fait voir sensiblement qu'il n'en est point auxquelles on ne puisse appliquer l'une ou l'autre de ces maximes.

La Séance a été terminée par la lecture d'un Discours historique sur les Druides, envoyé par M. Dreux du Radier, associé à l'Académie.

Ce Discours qui embrasse tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire des Druides, leur origine, leur différence d'avec les Bardes, leurs fonctions, leur jurisdiction, leur doctrine, leur culte, leur décadence & leur chûte, est plein de recherches sçavantes, & écrit avec beaucoup d'élégance.

Digitized by Google

à un point capable de détruire tout l'effet de l'attraction, & l'on pourroit même assurer qu'il n'est nul port aussi rare qu'autour du soleil. Si l'on replace ensuite Mercure, cette planete n'ayant aucune chaleur par elle-même, doit attirer l'air & comprimer son ressort en raison de sa masse; mais étant environ vingt-sept fois plus petite que notre terre, si sa matiere est de même nature & de même densité, sa force doit être vingt-sept fois moindre; l'étendue & la densité de son atmosphere seront donc proportionnelles à cette force.

Pour démontrer maintenant d'une maniere bien sensible, comment les degrés de chaleur peuvent être égaux dans toutes les planetes, supposons Mercure sans atmosphere, & donnons-en une à la terre, qui puisse réunir sept fois plus de rayons dans une certaine grandeur de terrein prise à la surface de la terre, qu'elle n'en reçoit elle-même du soleil dans une grandeur égale prise à son extrêmité supérieure. L'on peut conclure par les principes que nous avons établis ci-devant, que la chaleur sera sept fois plus grande à l'extrêmité inférieure de l'atmosphere qu'à son extrêmité supérieure; mais la chaleur de Mercure étant sept fois plus grande, vu sa distance au soleil, que le degré de

Digitized by Google

chaleur qui se fera sentir sur le disque de notre atmosphere, il s'ensuivra que les rayons, en arrivant sur la surface de la terre, multipliant cette chaleur jusqu'à sept fois, vu leur convergence, nous feront éprouver le même degré de chaleur de Mercure: pour qu'il puisse donc rester toujours le même dans les deux planetes, lorsqu'on aura rendu à Mercure son atmosphere, il faudra augmenter en même proportion celle de la terre. Plus la masse des planetes augmentera, plus aussi leurs atmospheres doivent augmenter; mais leur hauteur & leur densité décidant de la convergence des rayons de lumiere, il faut nécessairement que les planetes les plus éloignées du soleil ayent une plus grande masse, afin d'avoir en même temps des atmospheres assez grandes, pour compenser, par la convergence des rayons de lumiere, le degré d'éloignement où elles se trouvent de la source de la chaleur.

C'est précisément ce qui arrive dans notre systême solaire: la planete de Jupiter & celle de Saturne, qui sont les deux plus éloignées, sont aussi les deux plus grosses. Si Saturne n'est pas si gros que Jupiter, quoique plus éloigné, il est entouré en récompense d'un anneau, qui doit contenir lui seul une prodigieuse

Digitized by Google

quantité de matiere, & contribuer beaucoup à en augmenter la force attractive.

Il ne nous resteroit plus ici pour faire des calculs exacts, que d'avoir un point fixe, c'est-à-dire, que les limites de notre atmosphere eussent été déterminées d'une façon qui ne peut être sujette à contestation; mais ce point nous manque & c'est beaucoup.

Il faut encore remarquer ici, que dans les calculs qu'on pourroit faire sur les principes de l'attraction, on doit se ressouvenir que la grosseur des planetes, ne décide pas toujours de leur force attractive, qui ne s'exerce qu'en raison de leur masse, & non pas en raison de leur volume: ainsi une planete moins grosse qu'une autre, pourroit cependant avoir plus de cette force, quoique formée de même matiere, si l'arrangement de ces matieres laissoit plus de vuide dans la grosse. C'est par une raison semblable, que la montagne de Chimboraco au Pérou, n'écartoit le fil à plomb de la verticule, que d'un angle de 7 ou 8, tandis que si la densité eût répondu à sa masse, elle eût pu lui faire faire un angle de deux minutes; mais comme cette montagne a été autrefois un volcan, il doit s'y trouver de très-grandes cavités, & les matieres dont

elle

elle est composée, ayant été en partie jettées par le feu de ce volcan, il n'est pas surprenant qu'elles ne soient plus spongieuses & plus légeres.

L'anneau de Saturne auquel on n'a point jusqu'ici trouvé d'usage, pourroit peut-être servir à augmenter encore le degré de chaleur dans cette planete, en réfléchissant sur elle, une partie des rayons qu'il reçoit du soleil; il a assez de densité pour produire cet effet, puisqu'on peut appercevoir son ombre sur le disque même de Saturne; ainsi il ne s'agiroit plus que de lui supposer une coupe telle, qu'en recevant les rayons du soleil sous un certain angle d'incidence, l'angle de réflexion combinée avec la réfraction de son atmosphere, pût les réunir sur le disque de cette planete.

Au reste, cette explication n'est qu'une foible esquisse de ce qu'on pourroit faire d'après ce même plan, en approfondissant davantage la théorie dont il est susceptible: il a surtout l'avantage de pouvoir être asservi aux calculs.

Cependant j'ai cru qu'il étoit bon, avant d'entreprendre un tel travail, d'en soumettre la perspective aux objections du public, tant pour en recevoir de nou-

velles lumieres, que pour en corriger les côtés défectueux.

De Villeneuve.

Au Croisic.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale des Belles-Lettres de la Rochelle, le 27 Avril 1757.

Monsieur Arcere, Directeur, a ouvert la Séance par la lecture de divers morceaux du second volume de l'Histoire de la Rochelle, qui est actuellement sous presse. Ensuite M. Boutiron, Chancelier, a lu un Discours sur l'amour de la patrie.

Son objet est d'exciter & de réveiller les nobles sentimens que cette vertu inspire : il s'est attaché, dans la premiere Partie, à développer les motifs qui doivent nous animer à la mettre en pratique; & dans la seconde Partie, afin de faire succéder à la persuasion la touche du sentiment, il s'est appliqué à peindre cette vertu sous les traits qui lui sont propres, en animant le tableau par le récit de quelques-uns de ces faits qu'on ne peut entendre sans les admirer, & sans se porter à les imiter.

Ce Discours a été suivi d'un Mémoire

Digitized by Google

envoyé à l'Académie par M. le Camus, Docteur médecin associé, contre l'usage de faire bouillir les plantes.

Pour en démontrer l'abus, M. le Camus établit deux maximes Physico-chimiques, la premiere c'est que par l'ébullition, les sucs & les esprits des plantes se décomposent, & par conséquent perdent leur activité; la seconde, c'est que par l'ébullition on n'extrait pas toujours les principes les plus agissans des plantes, & que par conséquent on se prive de leur plus grande utilité: il donne ensuite une description sommaire des effets du suc sur toutes les plantes rangées dans leurs différentes classes, & fait voir sensiblement qu'il n'en est point auxquelles on ne puisse appliquer l'une ou l'autre de ces maximes.

La Séance a été terminée par la lecture d'un Discours historique sur les Druides, envoyé par M. Dreux du Radier, associé à l'Académie.

Ce Discours qui embrasse tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire des Druides, leur origine, leur différence d'avec les Bardes, leurs fonctions, leur jurisdiction, leur doctrine, leur culte, leur décadence & leur chûte, est plein de recherches sçavantes, & écrit avec beaucoup d'élégance.

Digitized by Google

Après avoir rapporté les différentes conjectures des Auteurs anciens & modernes, sur l'étymologie du nom des Druides, l'Auteur se fixe à celle que fournit la Langue même du peuple dont ils faisoient partie. Le mot Breton ou Gallois, *Druir, parler de Dieu*, caractérise la principale fonction de ces anciens Prêtres des Gaules: le mot Allemand *Druis*, qui répond à l'ancien Breton *Trwis*, *Docteur de la vérité*, confirme cette étymologie. Après cela, dit l'Auteur, il paroît bien inutile de chercher chez les Grecs ou chez les Hébreux, la dénomination d'une partie d'un peuple qui avoit long-temps existé sans avoir rien de commun avec la Grece & la Palestine.

« Quoi qu'il en soit, l'antiquité de nos » Druides se perd dans celle des temps, » Aristote, cité par Diogene Laërce, les » fait les premiers Auteurs de la Philoso- » phie, ainsi que les Mages en Perse, les » Caldéens à Babylone & dans l'Assyrie, » & les Gymnosophistes dans les Indes. »

Quelques Auteurs ont prétendu que les Druides tiroient leur origine des isles Britanniques. M. du Radier réfute cette opinion avec force, & ses raisons paroissent convaincantes.

« Les endroits où les Druides exerçoient » leurs fonctions, & rendoient leurs ora-

Digitized by Google

» cles, étoient des bois épais, de vastes
» & sombres forêts, *Nemora alta, remotis*
» *incolisis lucis*, dit Lucain, conforme à
» tous les Anciens; il y avoit une saison
» particuliere de l'année, destinée à leurs
» assemblées. César indique ces séances
» sur les frontieres du pays Chartrain,
» dans un bois consacré.....

» S'il m'étoit permis, dit M. du Radier,
» de hazarder quelques conjectures, je di-
» rois que le canton dont parle César,
» est le petit pays de *Thymerais*, entre
» Chartres, Verneuil & Dreux, & sur les
» frontieres du pays Chartrain: le Thyme-
» rais doit son nom à un lieu voisin, ap-
» pellé encore aujourd'hui Thymer, &
» dans les Chartres des onze & douzieme
» siecles, que j'ai sous les yeux, *Castrum*
» *de Thymaro*. Dans l'ancienne Langue
» Celtique ou Bretonne, *thy* signifie *mai-*
» *son, habitation*; le mot *mer* ou *mar* est un
» autre terme purement Gaulois, qui signi-
» fie *chef*, *supérieur*, *plus grand*, *major*:
» de-là tant de noms Gaulois avec la ter-
» minaison en mer ou mar, viridomer,
» suemer, condomer, ingomer, valde-
» mer, théodemer; ainsi *thymer* n'offre à
» l'esprit que *maison*, *manoir principal*,
» *chef lieu*. Le Thymerais est un canton
» tout rempli de bois & de bruyeres, par-

Digitized by Google

» là très-propre aux ténébreux mysteres
» des Druides, & il se trouve précisément
» dans l'endroit indiqué par César.» Quoique le Thymerais soit la patrie de l'Auteur, & que peut-être le desir de la décorer par quelque monument illustre, paroisse le faire pencher vers ces vraisemblances, il laisse à chacun le droit d'adopter ou de rejetter sa conjecture, & de s'en tenir seulement à ce qui paroît décidé à cet égard dans l'antiquité.

Les Auteurs donnent assez communément le nom de Druides non seulement aux Prêtres, aux Sages, aux Philosophes Gaulois, mais aux Devins, aux Chantres, aux Poëtes de la nation : on les distingue pourtant quelquefois. Suivant Festus, le titre de Barde appartenoit spécialement à ceux qui chantoient les louanges des Héros. Diodore de Sicile & Lucain, désignent aussi les différentes fonctions des Bardes & des Druides ; l'idée que les Auteurs donnent de ces Bardes, & en particulier Ammien Marcellin, approche fort de celle qu'on doit avoir de nos Troubadours, Trouvéres & Chantéres : comme ces derniers, les Bardes suivoient les grands Seigneurs, chantoient leurs louanges.... Peut-être le mot de troubadour est-il dérivé de *Bardus* ou *Bard*. Cette finale qui se

trouve dans quantité de noms Gaulois, tels que Dagoberd, Sigeberd, Roberd, ne signifie, en Langue Celtique, autre chose que *Poëte historique*, *Poëte victorieux*, *Poëte célébre*. Comparés aux Poëtes & Musiciens Grecs ou Romains, ces Bardes paroissoient bien grossiers à Rome; de-là le mot de *Bardus* qui nous a transmis l'idée que les Romains se formoient de nos Poëtes Gaulois.

Strabon distingue les Bardes d'avec les Devins, & ceux-ci d'avec les Druides. Ils ont, dit-il, en parlant des Gaulois, leurs Devins pour qui ils ont beaucoup de respect : ce sont ces Devins qui s'occupent de l'art des augures & des prédictions: tout ce qu'ils annoncent est reçu avec une parfaite soumission, surtout lorsqu'il s'agit de quelque délibération importante. Mais César prouve l'inutilité de cette division, en attribuant la divination aux Druides, qui, dit-il, étoient les interpretes sacrés des Gaulois.... Cicéron, parlant de Diviaticus, Druide Bourguignon, dit qu'il se donnoit pour fort intelligent dans la connoissance de la nature & dans la divination fondée sur les augures... On lit dans Strabon le cruel cérémonial qu'ils observoient dans leurs divinations : ils frappoient d'un couteau sur le dos d'un hom-

Digitized by Google

me dont l'agitation & les mouvemens leur servoient de regle. Les Druidesses ou Druiades dont parle Lampridius dans la vie de Sévere, & Vopiscus dans celle d'Aurélien & Numérien, faisoient la profession de Devineresses dans les Gaules & en Allemagne : il n'y avoit donc aucune différence entre les Druides & les Devins, ou ce que les Romains appellent augures & aruspices.

Le nom de Mages que Pline donne aux Druides, fut peut-être un titre d'honneur qui caractérisoit leur sagesse & leur intelligence dans les choses divines & humaines. Mais ces Mages, comme ceux de bien d'autres nations, devinrent bientôt des Magiciens, des gens livrés à des pratiques dont l'erreur & la superstition faisoient le fonds; ils les employoient surtout dans leur divination, & dans leur médecine qui devenoit par-là une partie de la religion. On sçait la maniere mystérieuse dont ils cueilloient une espece de sabine que Pline appelle *selago*, & une autre herbe qu'ils appellent *sancolon*, espece de mouron ou cresson sauvage, & avec quelle cérémonie on coupoit le guy; cette plante à laquelle ils attribuoient des vertus merveilleuses, étoit essentielle dans les opérations magiques : Apulée en fait foi d'après le Poëte

Digitized by Google

Lælius, dont il cite des vers où les mots *aureæ ilices* ne peuvent s'entendre que du guy, dont la couleur ressemble à celle de l'or lorsqu'il est en maturité.... Virgile dont l'érudition égaloit le génie, paroît avoir emprunté de la théologie des Druides, ce qu'il dit du rameau d'or, que la Sibille indiqua à Enée, pour se faire introduire dans les enfers.

La vénération des Gaulois pour les Druides, étoit sans bornes : aussi réunissoient-ils toutes les qualités propres à s'attirer le respect d'un peuple ignorant & féroce. Ils étoient les arbitres de la Religion & des Loix, seuls dépositaires des arts & des sciences qu'ils enveloppoient de mystérieuses ténebres, ils exerçoient seuls la magistrature : & à leur culte cruel & impie, ils joignoient des cérémonies effrayantes que couvroient les ténebres & l'horreur. Ils immoloient à leurs Dieux des créatures humaines, & quand pour ces odieux sacrifices, il leur manquoit des coupables, ils égorgoient des innocens.

Leur nombre n'étoit point limité : César dit qu'il égaloit celui des Chevaliers, ou de ceux qui se destinoient à la guerre. Un préjugé singulier augmentoit encore ce nombre prodigieux. Les Gaulois s'ima-

Digitized by Google

ginoient, que plus il se trouvoit de Druides dans un canton, plus l'abondance & la fertilité du terroir étoit grande.

Ce grand corps avoit un chef dont l'autorité étoit suprême.

La Philosophie des Druides se divisoit, comme celle des Grecs, en méthaphysique, en physique & en morale; l'art méthodique du raisonnement ou la logique, n'entroit point dans le plan de doctrine des premiers Philosophes. On regarde les nôtres comme ceux qui, les premiers, ont enseigné le dogme de l'immortalité de l'ame. Si l'on en croit César, ils défiguroient la pureté de ce dogme par la métempsicose pithagoricienne. Lucain & Diodore de Sicile leur attribuent le même systême. M. du R. ne se rend point à ces autorités: il les attaque par le raisonnement & par les faits. Comment lier, dit-il, cette transmigration des ames avec leurs cérémonies funebres? Ils inhumoient leurs morts avec leurs armes, leurs habits, leurs chevaux, les meubles qu'ils avoient affectionnés, & même avec plusieurs de leurs amis & de leurs protégés ou Vassaux. Rien de plus ordinaire que de voir ces derniers se dévouer à la mort pour vivre avec leurs patrons dans un au-

Digitized by Google

tre monde, & pour leur rendre les services qu'ils leur rendoient dans celui-ci. Un des principes des Druides connu du peuple, dit Pomponius Mela, étoit une autre vie *ad manes*, c'est-à-dire, dans un lieu de plaisir, ou dans un lieu de tourment; au reste, le suffrage de Diodore de Sicile, de Lucain & de César, ne sont pas ici d'un grand poids; Diodore est peu exact sur les vraies sources de la métempsicose: contemporain de César, il s'en est fié à ses mémoires. Lucain a évidemment copié César: c'est la prose de l'Historien mise en vers par le Poëte. César ne forme donc plus qu'une preuve très-incomplette: il a pu être mal informé: plus redouté que chéri des Druides, aura-t-il facilement approfondi une philosophie dont le secret & le silence fermoient toutes les avenues.

Car à l'exception du dogme de l'immortalité de l'ame, les Druides tenoient les autres points de leur philosophie fort secrets. On n'étoit initié dans leurs opinions qu'après 20 ans d'étude. Ils donnoient leurs leçons de bouche, sans permettre à leurs disciples de rien écrire; ils tenoient leurs écoles dans des antres, dans de sombres forêts avec l'appareil le plus

Digitized by Google

myſtérieux..... Cette maniere d'enſeigner leur étoit commune avec celle des premiers Philoſophes de tous les peuples, tant que la bonne philoſophie, dit l'Auteur, ſubſiſta parmi eux : à quoi il ajoute qu'elle eſt peut-être l'unique qu'on dût employer, ſi l'on eût voulu conſerver aux ſciences le mérite impoſant du myſtere, qui ne ſçauroit manquer de leur aſſurer une ſorte de reſpect de la part des peuples....

Le culte barbare des Druides devoit à la longue, déſabuſer les peuples, & amener la chûte de ces monſtrueux Sages. Les Romains ne purent voir ſans horreur des ſacrifices enſanglantés par des victimes humaines. Céſar les avoit effrayés du bruit de ſes armes : il en paſſa un grand nombre en Angleterre & dans la Germanie, non ſans quelque diminution de leur éclat & de leur crédit. On voit après Céſar tous les Empereurs s'armer contre nos Philoſophes. Auguſte, Tibere & Claude donnerent des loix pour abolir leur culte ſanguinaire.... Il en reſtoit encore des traces ſous Néron & ſes ſucceſſeurs, & Porphire fait honneur à l'Empereur Adrien, de l'anéantiſſement total de ces ſacrifices...

L'abolition de ce culte impie, fit perdre aux Druides l'eſtime des peuples, &

Digitized by Google

leur autorité cessa par l'introduction des loix & de la police Romaine, & par l'établissement des écoles publiques dans les Gaules; ils ne furent plus alors les seuls Théologiens, les seuls Physiciens, les seuls Médecins, les seuls Astronomes; leur Magistrature cessa, & ils ne conserverent de leur ancienne splendeur, que le nom de Mages, qui dégénéra bientôt en celui de Magiciens.

Les Druidesses subsisterent plus longtemps que les Druides. Lampidius parle des Druidesses sous le regne d'Alexandre. Suivant Flavius Vopiscus, Aurélien les consulta; on prétend même que ce fut une Druidesse qui prédit à Dioclétien son élévation à l'Empire.

Mais ce que n'avoient pu faire ni les loix des Empereurs, ni les decrets du Sénat, fut le fruit de la morale pure & lumineuse de Jesus-Christ. La prédication des Saints Evêques du 4e. & 5e. siecle détruisit les restes malheureux des Druides & des Druidesses.... Leur nom même fut anéanti? & on ne leur substitua que les noms vils & les titres odieux & méprisables de *négromans* & de *sorciers*.

Tel fut le sort du premier ordre de la nation la plus redoutée des Romains, &

Digitized by Google

chez laquelle les Druides sous les noms imposans de Sages & de Sçavans, avoient envahi tous les genres d'autorité. Prêtres impies, ils avoient renchéri sur toutes les pratiques de l'idolâtrie, & l'avoient portée au comble de l'horreur. Quels législateurs, quels oracles, quels arbitres de la religion! L'erreur leur donna l'être & les fit longtemps respecter, la vérité & sa lumiere victorieuse des ténebres, les fit rentrer dans le néant.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

M. de la Garde est très-ponctuel à tenir sa parole au Public. Il vient de donner son premier Recueil ou Journal de musique. Le prix est de 3 liv. la souscription de 24 liv. pour 12 Journaux, comme nous l'avons annoncé dans le Mercure de Décembre 1757. Ce premier Journal est composé *du Bouquet*, cantatille à voix seule, & symphonie; d'une *Ariete*, d'un *Duo Paysan*, & de deux *Brunettes*. Il se trouve au bureau du Mercure, chez l'Auteur, rue de Richelieu, vis-à-vis la rue Villedot, & chez *Prault* fils & *Duchesne*. Gravé par L. Hue 1758.

NOUVEAU recueil de pieces Françoises & Italiennes, petits airs, menuets, &c. plusieurs points d'orgue dans différens tons,

Digitized by Google

le tout avec des doubles & variations pour deux flûtes, violons, pardessus de viole, Par M. Mahaut. Prix 6 liv.

L'ARTE del arco, ou l'art de l'archet, contenant toutes sortes de coups d'archet renfermés dans 38 variations, composées par Guisepe Tartini, sous la plus belle gavote de Corelly. Prix 3 liv. Chez *le Clerc*, à la Croix d'or, rue du Roule, & aux adresses ordinaires.

GRAVURE.

LE sieur Bacheley, Graveur, vient de mettre au jour quatre Estampes, dont la premiere représentant une vue de Roterdam, d'après le tableau de Vaugoyen, est dediée à M. Feydeau-de Brou, Intendant de Rouen, Membre de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la même Ville.

La seconde représentant une tempête de Groenlande, d'après le tableau de J. Peters, est dediée à Monsieur Chardin, Peintre du Roi, Conseiller & Trésorier en son académie de peinture & sculpture.

La troisieme représentant une vue d'Italie d'après le tableau de Bartholome, est

Digitized by Google

dediée à Monsieur Naillet-de Couronne, Président & Lieutenant Général Criminel du siege présidial du bailliage de Rouen.

La quatrieme représentant une autre vue d'Italie, & qui fait pendant à la premiere, est du même Auteur, & dediée à M. Eizen, Peintre associé de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen.

L'éloge que plusieurs Artistes de nom ont fait de ces estampes, ne permet pas de douter que le Public ne les reçoive avec le même accueil. Elles se trouvent, *à Paris*, chez le sieur *le Bas*, premier Graveur du cabinet du Roi, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Percée, & *à Rouen*, chez le sieur *Bréant*, Graveur, sur le Port, près la Bourse.

ARTS UTILES.

ARCHITECTURE.

COPIE de l'Extrait des Registres de l'Académie royale d'Architecture, du Lundi 28 Novembre 1757.

MESSIEURS Chevolet & Aubry, qui avoient été nommés par l'Académie, pour

Digitized by Google

examiner une jalousie à la Persienne, construite en fer, par le sieur Labadie, Maître Serrurier à Paris, rue Phelippeau, en ayant fait leur rapport, l'Académie a jugé que cette jalousie avoit toutes les commodités qu'on pouvoit désirer; que sa construction en fer étoit préférable à celle en bois, ayant plus de solidité, & n'étant pas sujette à la pourriture ni à se tourmenter; qu'elle donnoit plus de jour & de facilité pour le modifier, & qu'elle procuroit plus de sûreté, pouvant tenir lieu des meilleurs contrevents.

Je, soussigné, Sécretaire perpétuel de l'Académie d'architecture, certifie l'extrait ci-dessus conforme au jugement que ladite Académie a porté. Fait à Paris le 7 Décembre 3757. Signé *Camus.*

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

MADEMOISELLE Arnoud continue son début dans les *Amours des Dieux*, avec le succès le plus grand & le plus mérité. Elle attire la foule au point, que le jeudi est devenu le jour brillant de l'Opera, & qu'il efface le vendredi. Le second air qu'elle chante, a mieux développé l'étendue de son talent. Elle rassemble en elle les graces de la figure, la beauté de l'organe & la chaleur du sentiment. Elle est pleine d'expression & d'ame. Sa voix est mieux que tendre, elle est passionnée. Ses sons animés portent la flamme dans le cœur le plus froid. En un mot, elle a reçu tous les dons de la nature, & pour les perfectionner, elle reçoit tous les secours de l'art. On dit que deux grandes maîtresses veulent bien partager la gloire de l'instruire; que Mlle Fel lui montre l'art du chant, & Mlle Clairon forme son jeu.

Digitized by Google

S'il est vrai, rien ne leur fait plus d'honneur, & le public ne peut trop les en remercier. Comme elles trouveront dans Mlle Arnoud une éleve digne de leurs leçons, il y a tout lieu d'espérer que nous devrons bientôt à leurs soins réunis une *Armide* accomplie, qui joindra au charme puissant de la voix, toute la magie de l'action. Qui pourra tenir contr'elle ! C'est alors qu'on dira,

Tout Paris pour *Armide* a les yeux de *Renaud*.

Dans le premier volume de ce mois, à l'article *d'Alceste*, il s'est glissé deux fautes que nous nous empressons de corriger. La premiere, est une omission qui se trouve à la page 156, ligne 19 au lieu de cette phrase, le compositeur de ballet, M. Lani ne mérite pas moins d'éloges, il faut lire, les compositeurs de ballet MM. Lani & Laval (1) ne méritent pas moins d'éloges. L'autre est une erreur de nom qui regarde le même danseur: elle se trouve à la page 157, ligne 18; Mademoiselle Chaumart y forme avec M. Duval, &c. lisez, M. Laval. Ce nom est trop bien connu, pour qu'aucun lecteur

(1) M. Laval compose les Ballets de l'Opera conjointement avec M. Lani, qui ne sçauroit avoir un plus digne Associé.

Digitized by Google

instruit puisse s'y tromper, & nous imputer une faute qui est celle de l'Imprimeur; elle est d'autant plus sensible, qu'il n'y a point aujourd'hui à ce théâtre de danseur qui porte le nom de Duval. Nous serions très-fâché de rien dire qui pût désobliger particuliérement M. Laval fils : nous sçavons qu'il a un double droit à notre estime, & qu'il est aussi louable par ses mœurs, qu'il est distingué par son talent. Nous saisissons avec plaisir cette occasion de lui rendre la justice qui lui est dûe, & de publier d'après tous les connoisseurs, qu'il a dans son art hérité du mérite de son pere, ainsi que des bienfaits de la Cour.

COMEDIE FRANÇOISE.

Le samedi 7 de ce mois, les Comédiens François ont donné la derniere représentation de la reprise d'*Iphigénie en Aulide*. Nous en promettons l'analyse pour le mois prochain. Voici l'extrait d'Adele que nous avions annoncé.

Digitized by Google

EXTRAIT d'Adele de Ponthieu, Tragédie de M. de la Place.

OSMIN, Capitaine des Gardes du Soudan, ouvre le premier acte avec Renaud de Bourbon, Prince François, & Roger, Comte de Ponthieu, qui paroissent tous deux enchaînés. Il dit aux Gardes qui les suivent :

Tandis que Mélédin, dans Solyme au pillage,
Fait éteindre la flamme & cesser le carnage,
Instrumens de sa gloire, objet de ses bienfaits,
Soldats, qu'il rend vainqueurs, défendez ce palais ;
Veillez sur ces captifs, dont l'audace intrépide
Jusques sur le Soudan levoit un bras perfide :
Il daigne encore en eux respecter le malheur.
Esclaves (1), attendez le retour du vainqueur.

L'Auteur a eu l'art de marquer en huit vers le lieu de la scene, la position précise de la piece, ainsi que des principaux Acteurs, & d'annoncer le caractere généreux du Soudan.

Renaud & Roger restés seuls exposent le sujet par leurs plaintes communes. Roger

(1) *A Renaud & à Roger.*

Digitized by Google

gémit le premier, & gémit pour Renaud seul son gendre,

Puis-je oublier, *dit-il*, qu'un Hymen malheureux
Trahissant à la fois, & ta flamme, & mes vœux
Dans ton cœur outragé répandit l'amertume ? . . .

. . . . . .

Grand Dieu ! j'ai pu souffrir qu'en quittant ses Provinces,
L'infortuné Renaud, le plus cher de nos Princes,
Pour un beau-pere enfin, trop peu digne de lui,
Vînt affronter le sort qu'il éprouve aujourd'hui.

Renaud l'interrompt en lui répondant que c'est l'honneur, la gloire qu'il a pris pour guide, que c'est l'ennui dévorant qu'il a fui. Plaisirs, ajoute-il :

Plaisirs trop enviés de la grandeur suprême ;
Consolez-vous un cœur trahi par ce qu'il aime !

Roger le conjure d'écarter ces cruels objets, & lui propose, tandis qu'ils sont inconnus, de rester seul (lui Roger) pour ôtage, & presse Renaud de partir, & de réunir ses états à ceux de son beau-pere. Renaud refuse, en s'écriant :

Ce n'est point à l'époux qu'une infidele offense,
A recueillir les fruits d'une telle vengeance :
Détaché, sans retour, de qui l'ose outrager,

Digitized by Google

La mort où le mépris doivent seuls le vanger.
Mais que dis-je ? apprennez un doute qui m'accable ;
Quoiqu'Adele, à nos yeux, dût paroître coupable,
Quoique de son forfait tout prouve la noirceur,
Je ne sçais quelle voix crie au fond de mon cœur,
Que l'honneur, l'équité, la plus pure innocence,
Souvent, pour ennemi, n'ont eu que l'apparence ;
Que d'un masque trompeur le crime revêtu,
Sous ce masque souvent attaque la vertu.

Ils sont interrompus par l'arrivée de Méledin, qui dit à sa suite de cesser de vanter une victoire qu'il vient d'acheter des jours de son frere, ajoutant que l'espoir de vanger cette mort va le rendre cruel, & que le sang des Chrétiens que Solyme renferme, expiera le crime du cruel assassin qu'il ne connoît pas. Roger, pour détourner cet arrêt, déclare que c'est lui qui a fait périr le frere du Soudan ; mais qu'il en est le vainqueur & non l'assassin. Méledin dans un premier mouvement ordonne qu'on immole Roger. Renaud lui dit de tourner sa fureur contre lui, qu'il est plus coupable que Roger, puisqu'il avoit juré la perte du Soudan même. Méledin frappé de la fermeté de ces deux Chrétiens, suspend son courroux ; par un retour généreux.

Il

il commande qu'on accorde dans son palais un accès libre aux vaincus désarmés, & qu'on le laisse seul avec Renaud & Roger. Pour terminer la guerre, leur dit-il, je rends à votre Roi, retiré dans Sion, la liberté de tous les siens,

Mais que demain l'aurore en éclairant les flots,
Voie avec vos Guerriers ma flotte sur les eaux :
Que par mes soins rendus aux rives de Byſance,
Chacun d'eux retournant aux lieux de sa naissance,
Aille apprendre aux Chrétiens, qu'ils pourront étonner,
Qu'un Musulman vainqueur n'a sçu que pardonner.

Vous vous flattez peut-être, continue-t'il, de recevoir des secours : mais

Je n'oppose qu'un mot à cet espoir funeste ;
Raymond ferme à Louis le seul port qui vous reste (1).

Renaud & Roger paroissent aussi surpris qu'indignés de cette trahison, & rejettent un exemple si odieux : ils disent au Soudan de mettre plutôt un prix à leur liberté; c'est, replique Meledin, *de disposer Lusignan à céder au malheur*. Ils refusent de porter ce

(1) *Le Port de Joppé.*

Prince à *d'indignes foiblesses.* Le Soudan irrité de leur résistance, ordonne qu'on les sépare, & qu'on veille sur eux.

Meledin seul découvre à Osmin que le péril de Sophie qu'il aime, est le motif secret qui l'oblige à demander la paix; qu'il vient d'apprendre par un billet qu'Omarsis la cache dans son camp, pour le déterminer à s'unir à la Princesse d'Egypte, dont l'hymen politique doit l'affermir sur le trône. Mais il ajoute que, quelque obligation qu'il ait à son Vizir, son amour l'emporte, & qu'il ira chercher dans le camp d'Omarsis, l'esclave qu'il adore. Osmin lui dit de ne pas commettre sa gloire, & de se reposer sur lui de ce soin. Caled, Officier du Palais, vient annoncer qu'une armée avance dans la plaine. Meledin, incertain si c'est l'armée des Chrétiens réunis à Raimond, ou celle d'Omarsis qui revient victorieuse des troupes du Calife, ordonne à Caled de faire assembler ses soldats, & termine l'acte, en disant :

Ce jour éclairera ma chûte ou ma conquête.

Omarsis ouvre le second acte avec Osmin, & presse ce dernier de l'instruire du motif qui l'a porté à enlever Sophie presque sous ses yeux. Osmin repond que c'est le secret de son maître, qu'il est sacré pour

Digitized by Google

lui ; mais que Sophie, qui paroît, pourra mieux l'en instruire ; qu'il l'interroge là-dessus. Omarsis témoigne à Sophie sa surprise de la voir à la cour du Soudan. Elle répond qu'elle a été trahie par un esclave qui a vendu ses secrets à Meledin ; elle lui dévoile en même temps sa naissance, & lui apprend que l'hymen l'a unie au Prince Renaud ; mais que Montalban, l'indigne rival de son époux, l'a enlevée à sa patrie, que le vaisseau de son ravisseur avoit fait naufrage ; qu'elle avoit abordé à l'Isle de Chipre, où elle avoit trouvé un asyle chez *un Pontife François* ; mais que Meledin étoit venu ravager cette contrée, & qu'elle avoit subi le joug & les fers du vainqueur. Elle ajoute que dans ce moment elle n'est plus esclave ; qu'elle a cependant le malheur d'être aimée du Soudan. A ce récit on reconnoît Adele. Omarsis lui demande si son époux est instruit de son sort : elle lui répond en soupirant,

Ah ! ce nom seul, Seigneur,
Des maux dont je gémis augmente encor l'horreur....
Connoissez de mon sort le barbare caprice :
Si j'en crois deux François ; pour comble d'injustice,
Ce même Montalban, que son fatal amour

Fit avant mon Hymen éloigner de ma cour,
Abusant contre moi, même de mon absence,
Et contre mon époux signalant sa vengeance;
L'a, dit-on, convaincu qu'un amour odieux
M'entraînoit à sa suite, & nous guidoit tous deux!

Omarsis lui témoigne que ses fers étant rompus, il est étonné qu'elle reste encore dans une cour où elle a tout à craindre de l'amour violent de Meledin. Elle lui dit que l'espoir de retrouver son pere & son époux, qu'elle sçait être du nombre des croisés, la retient malgré elle. Le Vizir fait éclater alors toute l'estime que les vertus & les malheurs d'Adele méritent, & lui promet de la servir de toute sa puissance. Il lui recommande le secret, & sort, pour éviter Meledin qui paroît. Meledin offre le trône & sa main à Adele. Elle refuse l'un & l'autre, en disant que la main du Soudan est promise à la Princesse Amenis; que cette union est nécessaire pour affermir la couronne sur la tête du Soudan, & qu'elle se croiroit plus coupable que lui, si elle cédoit à ses desirs. Meledin lui répond que l'amour sçait moins prévoir, & que s'il avoit sçu lui plaire, elle seroit moins timide ou moins prudente. Il lui fait entendre en même temps que si Lusignan brave encore

Digitized by Google

son pouvoir dans Sion, s'il ose s'y défendre, le sang des vaincus immolés à ses yeux punira sa résistance. Adele effrayée lui déclare qu'elle est Chrétienne, & le conjure d'épargner le sang des siens. Meledin lui répond,

Quoi ! lorsque Lusignan, des bords du précipice,
M'ose braver encore ?

Sophie.

Il est Roi.

Meledin.

Qu'il fléchisse.

Sophie.

Il cesseroit de l'être.

Meledin.

Il en seroit plus grand.

Sophie.

Et vous plus grand encor, Seigneur, en pardonnant ! . . .
Vaincre par la terreur, régner par le carnage ;
C'est d'un heureux brigand le funeste partage.
Par sa victoire même, il flétrit ses travaux ;
Mais vaincre & pardonner n'appartient qu'au Héros.

Meledin paroît frappé de la noble pitié d'Adele ; & lui dit,

Heureux qui la fait naître, & la sçait mériter!

Digitized by Google

Je l'approuve, l'admire, & voudrois l'écouter.
Mais la nécessité, les droits du diadême,
Un instant à saisir, l'espoir de la paix même,
(Ressorts toujours cachés au reste des mortels)
Souvent forcent les Rois de paroître cruels,
Pour peu que dans Sion Lusignan se soutienne,
C'est un autre ennemi qu'il faut que je prévienne :
Indomptable Guerrier, Monarque vertueux,
Qui, trahi par le sort, & captif en ces lieux,
Toujours Roi, toujours grand, dans son malheur extrême,
Jadis a fait trembler jusqu'à mon pere même :
C'est Louis, en un mot ; & s'il force Joppé,
Dans ces murs, à mon tour, bientôt enveloppé,
Je m'expose moi-même, après avoir fait grace.

Sophie lui représente que Raymond lui garde ce fort. *Lusignan*, ajoute-t'elle, *peut au plus retarder sa défaite*. . . .

Triomphez sans remords, & faites que mon cœur,
En pleurant la victoire, applaudisse au vainqueur.

Meledin.

Madame, si pour moi Raymond n'est plus à craindre,
Mon cœur pour les vaineus n'a plus à se contraindre.
Il vient : je vais l'entendre, & s'il me répond d'eux,
Vous verrez mes desirs d'accord avec vos vœux.

Digitized by Google

Raymond Chrétien apostat, qui a trahi Lusignan, pour se rendre maître de Joppé, dit au Soudan qu'il vient réunir ses guerriers à ses soldats, & l'exhorte à prévenir les secours de Louis, en exterminant Lusignan & tous les siens. Meledin répond qu'il prend le parti de la clémence; qu'il avoit même voulu charger deux François captifs d'engager Lusignan à fléchir; mais qu'ils ont refusé. *Qu'ils meurent*, s'écrie le perfide Raymond, *la clémence ne fait que des ingrats, employez la vengeance.*

Le Soudan plus généreux, lui fait cette réponse digne de servir de leçon à tout Prince Chrétien.

Non . . . quand tout nous instruit de la nécessité,
De traiter nos égaux avec humanité,
Nous n'oublions que trop (aveugles que nous sommes),
Que les Princes ne sont que les premiers des hommes :
Plus foibles quelquefois que les autres mortels;
Et s'ils sont corrompus, toujours plus criminels;
La rigueur, je le sçais, lorsqu'elle est nécessaire,
Devient juste, & toujours subjugua le vulgaire :
Mais avant de livrer ces captifs à la mort,
Je veux leur faire encore envisager leur sort.
Plus soumis, ils vivront. Vous, Seigneur, dans Solyme,

Digitized by Google

Joüissez des honneurs que vous doit mon estime :
Partagez ma puissance, & que nos noms unis
Fassent ici trembler nos communs ennemis.

Raymond resté seul avec Osman son confident, fait éclater sa joie devant lui, & lui dit que l'espoir de sa vengeance est déja rempli ; qu'il voit tomber Solyme, & que sa chûte offre deux nouvelles victimes à sa fureur ; que les Captifs François, dont Meledin lui a parlé, & qu'il vient de voir en entrant dans ce palais, lui sont encore plus odieux que Lusignan son ennemi ; qu'ils ont seuls causé ses malheurs. Il lui ordonne en même temps de le suivre, pour entendre ailleurs ce funeste secret.

Adele toute en larmes, presse, en commençant le troisieme acte, Omarsis de la dérober à l'amour du Soudan qui veut l'épouser, & de favoriser sa fuite. Le Vizir y consent ; & pour rendre sa retraite plus sûre, lui dit qu'il veut la remettre entre les mains d'un des principaux captifs qui sont dans Solyme, & qu'il va, sans retard, le lui envoyer. Caled, à qui la garde des prisonniers est confiée, paroît un moment après la sortie d'Omarsis, & présente à Adele, Roger enchaîné, en lui disant :

Ce captif alloit cesser de vivre ;
Mais Omarsis, Madame, à vos bontés se livre.

Digitized by Google

Hâtez-vous, prévenez, si vous plaignez son sort,
Le courroux du Soudan, ma disgrace & sa mort.

Adele reconnoît son pere dans ce captif, & veut se jetter dans ses bras. Roger, qui la reconnoît à son tour, recule d'indignation, & refuse de l'entendre. Elle persiste à vouloir se justifier : mais son pere prévenu contr'elle par la lettre que Montalban a écrite à Renaud, la lui présente, pour la convaincre de son infidélité. Elle lit cette lettre conçue en ces termes :

Ton pouvoir me ravit Adele,
Renaud ; mais ton Rival te l'enleve à son tour.
Les droits d'un pere en vain t'unirent avec elle,
Je tenois les miens de l'Amour.
Pour la revoir en ta puissance,
Tes fureurs formeroient d'inutiles projets :
Sa fuite à mon amour garantit sa constance,
Tu ne la reverras jamais.

Montalban.

Adele, qui frémit de cette noire calomnie, se jette aux pieds de Roger, & lui proteste son innocence, en lui disant,

Seigneur, il faut m'entendre, ou me donner la mort.

Meledin qui survient, indigné de voir Adele aux genoux de Roger, veut le frap-

Digitized by Google

per. Arrête, s'écrie Adele; c'est mon pere. Elle lui déclare en même temps la naissance & le rang de Roger. Meledin surpris, *dit à part*,

O Raymond !... dans quel sang *eus*-tu plongé mon bras.

Nous croyons qu'il eût été plus correct de dire *eusses-tu*.

Roger demande alors au Soudan si sa fille est esclave comme lui. Meledin lui répond,

Non, Barbare, apprens que sa vertu
Cent fois vit à ses pieds ton vainqueur abattu;
Et si j'avois sçu plaire au seul objet que j'aime,
Tu verrois sur son front briller le diadême.

A cet aveu du Soudan, Roger, par une sévérité peut-être trop grande, reprend toute sa colere contre sa fille, & sort, en lui disant qu'il ne veut plus l'écouter, & qu'elle est coupable, puisque, souveraine dans ces lieux, elle n'a pas profité de cet avantage, pour instruire les siens de son sort.

Meledin étonné de l'extrême rigueur de Roger, en demande la cause à sa fille. Elle conjure le Soudan de vouloir bien ne pas pénétrer ce mystere affreux, jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'elle ait parlé à son pere. Seigneur, ajoute-t'elle,

S'il me voit, s'il m'écoute, il me rendra ma gloire,
Et vous sçaurez alors ma déplorable histoire.

Meledin sensible à la douleur d'Adele, cede à sa demande, & lui promet de faire grace à Roger, ainsi qu'à son complice. A ce mot de complice, Adele dit à part avec vivacité, *seroit-ce mon époux?* Le Soudan s'apperçoit de ce transport, & demande à Adele si ce complice est connu d'elle. Elle répond qu'il suffit qu'il soit Chrétien, pour qu'elle s'intéresse à son malheur.

Meledin replique en amant généreux,

Ils vous touchent ... l'Amour ne peut gémir en vain,
Adele dans ces lieux réglera leur destin.

Elle le prie de les arracher au danger où les expose l'ordre cruel de Raymond qui presse leur supplice. Oui, dit-il,

Madame, à ce péril, je vole les soustraire:
Dussai-je vous servir, sans espoir de retour:
La vengeance se taît à la voix de l'Amour.

Raymond, ou Montalban caché sous ce premier nom, ouvre le quatrieme acte avec Osman, & dit à son confident, que

Digitized by Google

ce qui le console dans sa fureur, est d'avoir rencontré, parmi les vaincus, Roger & Renaud, les auteurs de sa peine, & de pouvoir venger sur eux la perte d'Adele qu'il croit morte. Comme Meledin, qu'il attend, paroît, Raymond congédie Osman, & le charge d'aller dans le camp donner ordre que ses soldats soient prêts. Ce perfide presse le Soudan de punir les captifs, pour effrayer Lusignan & les siens qui osent reprendre les armes. Meledin lui répond qu'un ennemi vaincu a droit à sa clémence. Raymond insiste que ces captifs sont criminels, & que l'un d'eux a fait périr une épouse innocente. Le Sultan lui réplique qu'il est mieux instruit que lui du sort de cette épouse, qu'Adele vit; qu'elle est dans son palais; qu'il l'adore; qu'il va parler à Renaud; & que si cet époux inflexible persiste dans ses refus, il l'abandonnera à la rigueur de son destin. Il termine la scene, en priant Raymond d'éclairer les projets des Chrétiens, pour forcer Lusignan à demander la paix, & d'assurer sa puissance dans Solyme conquise. Omarsis entre dans ce moment. Ce sage Ministre ose dire au Soudan,

Si le Ciel vous fit naître au rang le plus auguste,
Seigneur; s'il vous choisit pour nous donner des
loix.

Digitized by Google

Sur la terre, du moins, les traités sont vos Rois.
Vainement en secret le cœur même en appelle,
Malheur au Souverain qui s'y montre infidele !
Fléau des Nations dont il trouble la paix,
Il se dégrade même aux yeux de ses sujets ;
C'est un Roi qui dès lors n'est plus digne de l'être...
Soudan, ce titre affreux est-il fait pour mon Maître ?

Omarsis, pour mieux rappeller la vertu dans le cœur de Meledin, ajoute,

Victime d'un feu par l'espoir animé,
Vous vous flattez sans doute, & croyez être aimé.
Mais apprenez, Seigneur, que la triste Sophie,
Par la mort de Fatmé de ses fers affranchie,
Et fidele à l'époux, qu'ici lui rend le sort,
A tout autre lien préféreroit la mort.

Meledin l'interrompt, en lui disant que ce mari barbare a voulu immoler Adele à ses transports jaloux. Omarsis lui répond qu'on le trompe, & qu'il sçait (lui Omarsis) par quels forfaits tous trois ont été les victimes de l'imposture, & qu'il en répond sur sa tête. Le Soudan lui déclare qu'il attend cet époux, qu'il en croira son aveu, & qu'il lira dans son cœur. Omarsis se retire, & Renaud paroît. Meledin lui demande s'il est vrai qu'il ait tranché les jours de sa femme. Renaud lui replique en sou-

Digitized by Google

pirant, quel droit auroit le Soudan de venger ce crime, quand il l'auroit commis? Meledin repart,

Le droit qu'a le plus fort de venger l'opprimé.

... Quel pouvoir suspend donc ta vengeance?

s'écrie Renaud,

Meledin.

Celui de l'équité. Prouve ton innocence?

Renaud.

Non, Soudan, si ton cœur connoît l'humanité.
Songe que le malheur veut être respecté:
Qu'à ceux dont le courage égale l'infortune,
La pitié peu discrette est au moins importune,
Et que souvent le poids de nos maux inconnus,
Lorsqu'ils sont découverts, nous accable encor plus.

A cette réponse aussi noble que vraie, Meledin lui dit:

Ecoute, & répond moi ... si par un coup du sort
Cette épouse elle-même, échappée à la mort,
S'offroit à tes regards ... que pourroit-elle attendre?

Renaud.

Innocente?.. l'amour de l'époux le plus tendre!..
Mais coupable .... Ah, Soudan! pourquoi donc me presser
Sur un sort que mon cœur n'ose encor prononcer?

Digitized by Google

. . . . . .

Que t'importe, Soudan, mon amour ou ma haine. . . . .

Meledin *voyant venir Adele.*

Regarde.

Renaud *reculant de façon à n'être point vu par sa femme.*

Quel objet se presente à mes yeux?

Cette scene nous a paru si bien faite, la situation si bien traitée & si touchante, que, pour la satisfaction du Lecteur, nous avons cru devoir la transcrire presque toute entiere :

Sophie *à Meledin.*

L'aurois-je soupçonné, sans blesser votre gloire;
Mon pere, mon époux, (Soudan, puis-je le croire?)
Sous les murs de Sion indignement traînés,
Vont subir le supplice où vous les condamnés?

. . . . . .

Pour les punir des maux dont le destin m'accable,
Sçavez-vous si je suis innocente ou coupable?
Sçavez-vous de quel crime on a pu me noircir?
Seigneur, si par foiblesse, & sans s'en éclaircir,
Mon trop aveugle époux, sûr de mon innocence,
Eût pu de mon forfait mépriser l'apparence;
Peu digne désormais de ma sincere ardeur,
Lui-même eût vu l'amour s'éteindre dans mon cœur. . . . .

Digitized by Google

Ah ! si d'un nœud sacré le pouvoir invincible
Aux feux de Meledin me rendit peu sensible,
De quelques sentimens qu'il puisse être animé,
Est-ce un crime, à ses yeux, qu'un époux soit aimé ?
Non, & c'est trop douter des vertus de son ame.
Maître de ses transports, quelle que soit sa flamme,
Au plus saint des devoirs immolant son courroux,
Il me doit le pardon d'un pere & d'un époux.

Renaud.

Je cede à mon transport.

Adele *appercevant son mari.*

Dieu !

Renaud.

Dans mon trouble extrême,
Dois-je en croire mes yeux ? . . . revois-je ce que j'aime ?
Chere Adele ! . . . .

Adele.

Renaud ! . . . Ciel !

Meledin *à part en les regardant.*

Leurs cœurs attendris
De tout ce que je perds me montrent trop le prix,
A leurs regards du moins dérobons ma foiblesse.

Adele *au Soudan.*

Seigneur, vous nous fuyez ? . . .

Digitized by Google

Meledin.

Le trouble qui me presse
A l'aspect du bonheur dont jouit votre époux ;
Vous prouve tout l'amour dont je brûlois pour vous.

Il sort en leur laissant entrevoir l'espoir qu'il va travailler à vaincre son amour, qu'il doit sacrifier à sa gloire.

Adele reste seule avec Renaud, qui lui proteste qu'au fond du cœur il l'a crue toûjours fidelle. Elle lui tient ce discours digne de son noble caractere :

La France par tes yeux ne voit pas ton épouse ;
Juste ou non, mon opprobre eût droit de l'offenser.
Il subsiste, & toi seul ne sçaurois l'effacer.
Quelques héros peut-être ont désarmé l'envie :
Mais hélas ! qui d'entr'eux vainquit la calomnie ?
Ce monstre, qui toujours vainement combattu,
Console tant de cœurs de leur peu de vertu.

Elle ajoute qu'elle doit mourir ou confondre un traître : Raymond paroît dans cet instant, & commande aux soldats de saisir Renaud, en disant que les perfides Chrétiens ont brisé les liens de Roger, & que la tête de Renaud son complice doit

Digitized by Google

répondre de Solyme & de lui. Adele qui le reconnoît s'écrie.

Est-ce toi, Montalban, dont la voix sanguinaire
Ose proscrire ici mon époux & mon pere !

Raymond fait entraîner Renaud par ses soldats, & dit à Caled de retenir les pas d'Adele, qui termine l'acte par ce vers.

Barbare... cher époux ! je ne te quitte pas.

Adele en ouvrant seule le 5e acte, peint avec précision l'horrible position où elle se trouve par ces quatre vers.

Chaque instant, chaque objet ajoute à mes alarmes !
Tout ici retentit du bruit affreux des armes.
Mon pere est revolté ; le courroux du Soudan
A livré mon époux au fer de Montalban.

Omarsis vient instruire Adele, que Montalban étoit l'auteur secret de la sédition qu'il feignoit de vouloir réprimer, qu'il avoit seul armé les Chrétiens par le bruit qu'il avoit répandu, que Solyme alloit être livrée au carnage, & qu'Osman confident de ce traître avoit tout révélé dans les supplices.

Adele témoigne ses alarmes pour les jours de son époux ainsi que pour ceux de son pere. Omarsis pour la rassurer,

Digitized by Google

lui apprend que Caled par ses soins va lui ramener son époux qui paroît dans ce moment. Omarsis les quitte en disant que le Soudan lui-même est en péril, & qu'il vole à sa défense. Renaud veut le suivre pour combattre avec lui; mais Omarsis l'arrête par ces mots.

Songez que votre épouse est ici sans appui;
Qu'un traître peut tenter de vous ravir Adele...
Prevenons ce malheur, demeurez avec elle,
La garde qu'en partant je laisse en ce palais,
A Montalban surtout en fermera l'accès
Et pour peu que Roger puisse & veuille m'entendre
A vos vœux comme aux miens un instant peut le rendre.

Comme Adele & Renaud sont dans cette douce espérance, Montalban qui a trompé la garde, paroît, & déguisant son noir dessein, il dit à Renaud.

Connoissez la tempête
Dont un Soudan jaloux menace votre tête:
Adele en est aimée, & s'il revient vainqueur,
Sçachez qu'il vous immole à sa funeste ardeur.
Instruit de ses desseins, & forcé d'y répondre,
J'ai feint de m'y prêter, mais pour mieux les confondre

. . . . . .

C'est lui qui vous ordonne à tous deux de me suivre:

Digitized by Google

Et c'est moi, jusqu'ici par vous tant abhorré,
Qui vous plains & vous offre un azyle assuré.

Adele & Renaud témoignent le mépris que leur inspire une imposture si grossiere. Montalban leve alors le masque, & dit à Renaud.

Meurs ou suis moi.

Renaud.

Frappe.

Adele *à part.*

Seconde, ô ciel ! le transport qui me guide

Montalban *à Renaud en levant la main sur lui.*

Suis-moi, te dis-je ?... Ou meurs.

Adele *en le frappant de son poignard.*

Meurs toi-même, perfide,
Et sous ce bras vengeur qu'animent tes forfaits,
Tombe, sers de victime aux vertus que tu hais.

Montalban expirant, adresse ce discours au Soudan, qui arrive avec sa suite.

Renaud seul est aimé... Renaud le fut toujours...
Et forcé par l'amour, plus puissant que ma rage,
Je rends à la vertu son lustre & mon hommage.

Roger qui survient, & qui a entendu ces paroles, rend toute sa tendresse à sa

Digitized by Google

fille, Meledin pardonne aux deux Princes, & dit à Adele en lui présentant Renaud.

Vous, de votre constance,
Madame, recevez la digne récompense;
Et puissiez-vous bientôt au comble du bonheur,
Des feux dont je brûlois me pardonner l'erreur.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons déja dit à la louange de l'Auteur dans le Mercure de juin, pag. 186, lors de la nouveauté de la piéce. Son succès qui a été confirmé à la reprise, nous paroît d'autant plus mérité, qu'il est fondé sur les trois plus fortes bases de la tragédie, sur une fable bien tissue, sur beaucoup d'intérêts & sur des situations aussi bien traitées qu'amenées. Telle est au quatrieme acte la justification d'Adele, qui est une des plus adroites qu'on puisse mettre au théâtre. Nous ajouterons que les caracteres en sont bien dessinés & bien contrastés, que l'ouvrage est écrit convenablement au genre, & qu'une noble simplicité dans le style, nous semble préférable à la boursouflure qui ne trompe que l'oreille des sots.

Digitized by Google

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont joué plusieurs fois de suite *la petite Iphigénie*, qui n'a pas moins fait rire, que *la grande* a fait pleurer. Nous donnerons l'extrait des *Ensorcelés* dans le Mercure suivant.

Le samedi 14 de ce mois, les mêmes Comédiens donneront, pour la premiere fois, *Nina* ou *la Mitaine enchantée*, Comédie nouvelle en trois actes en vers, avec spectacle & trois divertissemens nouveaux. Comme ce volume sera imprimé le jour de la repréſentation, & qu'il sera distribué le 15 ou le 16 pour le plûtard, nous ne pouvons rendre compte du succès de la piece que dans le Mercure suivant.

CONCERT SPIRITUEL.

Le samedi 24 décembre, veille de Noël, le concert commença par une simphonie suivie de *Fugit nox*, motet à grand chœur de M. Boismortier, où M. Balbastre joua des Noëls. Ensuite MM. Besozzi pere & fils, jouerent un duo de hautbois de leur composition, dont l'exécu-

Digitized by Google

tion fut admirée des connoisseurs, & applaudie de la multitude. Mlle. Lemiere chanta un petit motet des secondes piéces de clavecin de M. Mondonville, M. Besozzi fils, joua une sonate, Mlle. Fel chanta un petit motet pour la fête du jour. M. Balbastre joua pour la premiere fois un nouveau concerto de sa composition, qui eut le plus grand succès : c'est un des plus agréables & des plus variés que cet aimable Musicien nous ait donnés. Le concert finit par *Jubilate Deo* de M. Mondonville.

Le dimanche 25 jour de Noël, le concert fut aussi brillant par l'assemblée, qu'intéressant par le choix & la variété des morceaux ; il commença par l'ouverture des piéces de clavecin de M. Mondonville qui fit un grand effet. Elle fut suivie de *Diligam te* motet à grand chœur de Giles, dans lequel Mlle Sixte chanta avec l'applaudissement géneral. Ensuite MM. Besozzi jouerent un duo de hautbois. On exécuta *Jubilate Deo*, motet à grand chœur de M. Mondonville avec une précision qui enchanta tout le monde. Mlle. Fel chanta un petit motet *Del Signor Fiocco*, comme elle chante : on ne peut rien ajouter à cet éloge. M. Balbastre joua sur l'orgue son nouveau con-

Digitized by Google

certo, qui fut aussi goûté & aussi applaudi que la veille : le concert finit par le sublime *Venite exultemus* de M. Mondonville.

Addition à l'Article Opera.

Le jeudi 5, l'Académie royale de Musique donna *les Amours des Dieux*. Mlle Anselin, nouvelle Danseuse, y débuta dans le divertissement du prologue & dans celui du second acte. Elle a reçu du Public un accueil très-favorable : elle a surtout réussi dans le pas pantomime, qu'elle a dansé avec M. Lani dans l'acte de Coronis. On lui trouve de la force & de la précision ; & quand quelques mois de Paris auront formé sa danse, nous ne doutons pas qu'elle ne plaise à ce Théâtre.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

De Constantinople, *le* 20 *Novembre.*

Le Sultan, à son avénement au Trône, a fait distribuer aux Janissaires dix-sept cens bourses, ce qui fait une somme plus considérable qu'aucun Empereur, avant lui, n'en a distribuée à ce Corps, pour s'attacher son affection. Racheb-Pacha, Grand Vizir, a été confirmé par un Diplome, dans cette importante place. Ce Ministre paroît posséder toute la confiance du Grand Seigneur. Il a obtenu pour son gendre l'emploi d'Imbrohos-Baschi, ou Grand Ecuyer. On lui attribue la déposition du Capitan Pacha, & le rétablissement de Soliman-Pacha dans ce poste, qu'il avoit déja occupé. Le Selictar-Aga, ou Porte-Cimeterre, le Chiaoux-Baschi, ou Grand-Chambellan, & quelques autres Officiers, ont aussi perdu leurs emplois & sont exilés.

Sa Hautesse a nommé le gendre du Kiahia ou Secrétaire d'Etat, pour aller notifier son avénement à la Cour de Vienne, & confirmer la bonne intelligence qui subsiste depuis longtemps entre cette Cour & la Porte. Osman Effendi, ci devant Chiaussar-Chatibi, ou Secrétaire des Janissaires, & Salem-Agasi, sont aussi nommés pour

Digitized by Google

exécuter la même commission à Petersbourg & à Varsowie.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE, *le* 17 *Décembre.*

Comme les relations Prussiennes, insérées dans les Gazettes Etrangeres, ont totalement altéré les circonstances de la bataille donnée le 5 en Silésie entre Neumarck & Lissa, la Cour a fait publier le détail que l'on va fidélement rapporter.

« Le Roi de Prusse ayant rassemblé à Parchwitz » une armée d'environ quarante mille hommes, » avec une nombreuse artillerie, tirée pour la plus » grande partie de Glogau, & une quantité prodi- » gieuse de fascines, de gabions, de saucisses, &c. » que les paysans avoient été obligés de faire, prit » poste sur la droite du ruisseau nommé Katz- » Bach. Ce mouvement fit conjecturer que son » dessein étoit de pénétrer plus avant, pour s'em- » parer d'abord de Neumarck & de Lignitz, at- » taquer ensuite l'armée Impériale qui étoit cam- » pée près de Breslau, ou lui couper les subsis- » tances qu'elle tiroit de la Boheme, en se pla- » çant dans les environs de Strigau, ou sur les » frontieres du Royaume. Le Prince Charles & le » Feld-Maréchal Comte de Daun résolurent en » conséquence de s'avancer au-delà de la Schweid- » nitz, pour couvrir Lignitz, & tâcher de faire » échouer les projets de l'ennemi. On commença » par renforcer la garnison de cette derniere pla- » ce, & l'on envoya à Neumarck un détache- » ment de Bannalistes, de Hussards & de Cava- » lerie, soutenu par les Chevaux-Légers Saxons. » L'armée fut pourvue le 3 de tout ce dont elle » avoit besoin pour quatre jours; le 4, elle sor-

Digitized by Google

» tit de son camp, & le même jour elle passa le
» Löh & la Schweidnitz, pour prendre une nou-
» velle position. Les troupes défiloient, lorsqu'on
» apprit que le Roi de Prusse marchoit depuis cinq
» heures du matin sur Neumarck, d'où par con-
» séquent le détachement envoyé le 2, avoit été
» obligé de se retirer. Sur cet avis, on laissa der-
» riere la Schweidnitz tous les bagages de l'ar-
» mée, les colonnes presserent leur marche, &
» se formerent en deux lignes. Le Général Comte
» Nadasty en forma avec son Corps de Troupes
» une troisieme, pour couvrir le flanc gauche de
» l'armée, & la réserve fut destinée à soutenir la
» droite. Cette droite étoit appuyée au village de
» Nypern, l'armée avoit Leuthen à sa gauche &
» Frobelwitz au centre: ces trois endroits furent
» garnis d'autant de troupes qu'il fut possible. On
» mit dans Frobelwitz huit compagnies de Gre-
» nadiers & plusieurs piquets; sept compagnies
» de Grenadiers & des piquets à Leuthen, & d'au-
» tres piquets à Nypern. Toutes les compagnies
» de Grenadiers & les piquets de la réserve furent
» placés à la droite de la Cavalerie, à la tête d'un
» bois. Le Major Général Luzinsky couvroit de
» plus en quelque sorte l'aîle gauche avec deux
» Régimens de Hussards & quelques autres trou-
» pes légeres. Il étoit soutenu par les Chevaux-
» Légers Saxons aux ordres du Comte de Nostitz,
» Lieutenant-Général au service du Roi de Polo-
» gne, & le sieur de Morocz, Lieutenant Géné-
» ral, étoit à l'aîle droite avec deux Régimens de
» Hussards & de troupes légeres. Tandis qu'on
» faisoit ces dispositions, l'armée ennemie avoit
» dépassé Neumarck: elle avoit sa droite à Krintsch
» sa gauche à Bischdorff, & ses postes avancés
» s'étendoient jusqu'à Born. Les deux armées pas-

Digitized by Google

» serent dans cette position la nuit sous les armes.

» Le 5 avant le jour, le Comte Nadasty, com-
» me il avoit été convenu, joignit les troupes
» qui formoient la troisieme ligne à la Cavalerie
» de la gauche de l'armée, & forma le flanc de-
» puis cet endroit jusqu'à une hauteur qui étoit
» de ce côté-là & qu'on avoit garnie d'artillerie.
» Delà il s'étendit en équerre, & se forma de fa-
» çon que les Troupes Impériales étoient les plus
» près de l'armée, celles de Wirtemberg vers le
» flanc, & celles de Baviere à l'extrêmité de l'an-
» gle. A la pointe du jour, les ennemis firent,
» tantôt sur leur droite, tantôt sur leur gauche,
» divers mouvemens qui durerent jusqu'à midi.
» Ils sembloient cependant toujours menacer no-
» tre droite, & ce fut pour cette raison que le
» Comte de Luchesi demanda plusieurs fois qu'on
» lui fît passer du renfort. Le Corps de réserve y
» avoit été destiné; mais on différa quelque tems
» de l'y faire passer, pour pouvoir pénétrer le
» dessein de l'ennemi. Enfin comme le Comte de
» Luchesi insistoit fortement pour être renforcé,
» & que d'ailleurs on ne pouvoit pas trop bien
» démêler les mouvemens que les Prussiens fai-
» soient derriere des hauteurs, on lui envoya la
» réserve. Le Feld-Maréchal Comte de Daun se
» porta même en personne à cette aîle, pour la
» commander en cas de besoin. A peine ce ren-
» fort eut joint, qu'on vit la Cavalerie Prussienne
» se porter sur notre gauche, & l'Infanterie mar-
» cher à grand pas sur leur droite, ce qui fit ju-
» ger qu'ils en vouloient à l'aîle gauche & à son
» flanc. Aussitôt le Prince Charles & le Comte de
» Daun, ordonnerent au Prince Esterhasy, Gé-
» néral de Cavalerie, & aux Généraux de Maqui-
» re & d'Angern, d'avancer avec les différens

Digitized by Google

» Corps qu'ils commandoient, pour soutenir le
» flanc, & la seconde ligne eut le même ordre.
» L'ennemi s'étant approché de ce flanc envi-
» ron à une heure après-midi, le feu de sa mous-
» queterie commença en se dirigeant contre les
» troupes de Wirtemberg, qui le soutinrent cou-
» ragensement; mais le fort de l'attaque s'étant
» porté sur ce flanc, les troupes auxiliaires furent
» obligées de céder au nombre, & la confusion
» qu'occasionna la supériorité de l'ennemi dans
» cette partie, empêcha les Régimens Impériaux,
» qui arrivoient pour soutenir les Auxiliaires, de
» pouvoir combattre en ordre. On fit tout ce qu'il
» étoit possible de faire pour réparer le désordre,
» mais on ne put jamais rallier ces Troupes. Après
» ce premier avantage, l'ennemi qui avoit en
» même temps attaqué le village de Leuthen &
» toute la gauche, avoit porté de ce côté-là la
» plus grande partie de ses forces. Cependant sa
» Cavalerie & son Infanterie furent repoussées
» trois fois par nos Troupes avec une perte con-
» sidérable; ainsi la victoire lui fut assez long-
» temps disputée & vendue un peu cherement.
» Mais les Prussiens avoient pénétré par l'ouver-
» ture du flanc de la gauche; ils s'avançoient
» par-là pour nous prendre à dos, & il n'étoit
» plus possible de l'empêcher; il n'y avoit d'au-
» tre parti à prendre que de se retirer sur les deux
» rivieres de la Schweidnitz & du Loh: c'est ce
» que l'on fit en très-bon ordre, & en faisant
» sur l'ennemi un feu continuel. Voilà comment
» après un combat de plus de quatre heures, on
» a cédé le champ de bataille aux Prussiens. Nous
» comptons parmi les morts, le Comte de Lu-
» chesi, Général de Cavalerie, & les Majors Gé-
» néraux Prince de Stolberg, Otterwolff & Preys-

Digitized by Google

» sach. Le Major Général Comte Odonel est blessé » & prisonnier, & nous avons pris de notre côté » le Général Major de Krakow.

» Le Prince Charles & le Comte de Daun se » sont portés partout où leur présence a été né- » cessaire, ou pour donner leurs ordres, ou pour » animer les Troupes par leur exemple. Le Comte » de Daun a eu une forte contusion, qui cepen- » dant n'a ralenti en rien son ardeur & son acti- » vité. Les Princes de Saxe Xavier & Charles, ont » donné dans cette occasion de nouvelles preuves » de leur valeur.

DE PRAGUE, *le* 18 *Décembre.*

On vient d'apprendre que le Maréchal Keith est dans les montagnes de Saxe. Le Baron de Marshall, pour l'empêcher de rentrer dans ce Royaume, a formé sur les frontieres un cordon de troupes.

Un détachement Prussien qui escortoit deux tonnes d'argent destinées pour Glatz, a été attaqué par le Colonel Jahnus, & après une résistance assez vive, a été contraint d'abandonner le convoi.

D'ULTZEN, *le* 5 *Décembre.*

M. le Marquis de Caraman avoit été détaché de l'armée avec son Régiment de Dragons & cent quatre-vingt Chasseurs de Fischer commandés par M. Clery, Lieutenant-Colonel de ce corps, & dont cent étoient à cheval, pour observer les mouvemens des ennemis. Le 4, M. le Marquis de Caraman, qui avoit couché au Village de Bridel, apperçut un corps de plus de trois mille Ha-

Digitized by Google

novriens qui le suivoit. Il étoit composé de douze cens hommes de Cavalerie ; le reste étoit de l'Infanterie, qui avoit deux pieces de canon. L'inégalité de ses forces l'obligea de doubler le pas pour gagner le Village d'Hembeke, où il auroit pu se défendre avec plus d'avantage qu'en rase campagne : mais la cavalerie Hanovrienne le serra de si près, que voyant qu'il n'auroit pas le temps d'atteindre Hembeke, quoiqu'un de ses Escadrons y fût arrivé, il prit le parti de se mettre en bataille. Il chargea vigoureusement l'ennemi qui s'étoit déja formé, & il fut si bien secondé par M. de Glery, ainsi que par le feu des quatre-vingts Chasseurs de Fischer, qu'il enfonça & mit en déroute ce corps de Cavalerie Hanovrienne qui étoit du double plus fort que le sien. Onze Officiers du régiment de Caraman ont été blessés & trois d'entr'eux sont faits prisonniers : il y a eu cinq ou six Dragons tués & soixante-quinze blessés. Voici la liste des Officiers.

Capitaines. Le sieur Pinon blessé & pris ; le sieur le Feron, blessé ; le Comte de Comminges & son neveu blessés. *Lieutenans.* Les sieurs du Saussay, Sacerre, des Fournaux, Dindy, & Chellans, blessés, le dernier prisonnier. *Cornettes.* Les sieurs de Cernieres, & Tely, blessés, celui-ci prisonnier. M. le Marquis de Caraman leur a tué plus de cent hommes, & fait plusieurs prisonniers, entr'autres le Commandant des Chasseurs Hanovriens. Le Comte de Schullenbourg, Général Major, qui les commandoit, a été blessé. De notre côté, on espere qu'aucun des Officiers & Dragons blessés ne mourra, ni ne sera même estropié.

Cette action distinguée fait beaucoup d'honneur à M. de Caraman, à son Régiment, à M. de Clery,

& aux soldats de Fischer qu'il commandoit.

D'OSNABRUCH, *le 20 Décembre.*

Le 19 du même mois, à quatre heures du soir, le sieur de Beauregard de Bellisle, Commissaire des guerres au service de France, ayant eu avis que les Anglois faisoient passer de l'argent aux Hanovriens & au Roi de Prusse, prit si bien son temps, qu'avec un détachement du régiment de Condé, cavalerie, il surprit & arrêta quatre charriots chargés de trente-huit-tonnes & de sept caisses pleines d'or & d'argent, partie monnoyés, partie en lingots. Cet important coup de main fut si prompt, que ceux qui conduisoient le convoi n'eurent pas le temps de se mettre en défense. Le trésor qui a été déposé dans le logement du sieur de Beauregard, est gardé jour & nuit par un nombreux détachement du même Régiment de Condé. On a trouvé dans le Bureau de la poste aux chevaux, qui dépend de l'Etat d'Hanovre, quatre lettres de voiture adressées à différens Juifs. Ce riche convoi étoit déja parvenu jusqu'à Brême; mais il en étoit sorti à l'approche des François, pour revenir à Nienbourg, & delà en cette Ville chez le Maître des postes. Celui-ci avoit ordre de le garder, jusqu'à ce que les François ayant pris leurs quatiers d'hiver, la route fût devenue libre, pour le transporter à l'armée des Hanovriens.

DE ZELL, *le 26 Décembre.*

La Citadelle de Harbourg se défend toujours avec la plus grande vigueur.

On apprend de Cassel, que M. le Prince de Soubise y est arrivé le 13 Décembre, & que tous les

Digitized by Google

Régimens François, qui étoient dans le Comté de Hanau, se rendent successivement dans le pays de Hesse.

Le 20 du même mois, le Prince Ferdinand de Brunswick fit faire un mouvement à ses troupes, pour reculer sa droite. Il l'appuya au ruisseau de Kleinheelen, & fit occuper par des détachemens les Villages de Gross & de Kleinheelen. Sa gauche resta appuyée à la petite riviere de Lacht, & son quartier général à Altenhagen. L'armée de M. le Maréchal de Richelieu avoit conservé son camp sur deux lignes. La droite étoit appuyée au petit Village de Westerzell, ayant en potence les Grenadiers de France & les Grenadiers Royaux; la gauche tiroit au Pont de Schafferey, à l'extrêmité du Fauxbourg de Zell, dit le Fauxbourg de Nienbourg, & le front du camp étoit parconséquent couvert par la Ville de Zell. Les mouvemens que cette armée fit par sa droite sur l'Aller le 20 & le 21, déterminerent les ennemis à garnir la riviere de Lacht, & à mettre aussi plus de monde dans le Village de Lacheindorff qu'ils occupoient.

Dans cette situation, M. le Maréchal de Richelieu qui avoit résolu de passer l'Aller, fit partir le 21 M. le Duc de Broglie, pour aller commander un corps de Troupes qu'on avoit rassemblées dans le Duché de Brême, avec ordre d'agir sur la Boheme, de tourner la droite des ennemis, & d'intercepter leurs convois. Le 22 & le 23, il fit différentes dispositions, pour donner à l'ennemi de l'inquiétude sur sa gauche & sur ses derrieres.

Le 24, il donna ses ordres à M. le Marquis de Villemur, pour passer l'Aller à Muden, & favoriser l'établissement des ponts que le corps d'armée devoit jetter sur cette riviere.

M. le Comte Dauvet & M. le Marquis de Caraman

Digitized by Google

étoient chargés en même temps de faire deux fausses attaques, l'une par le Fauxbourg de Lunebourg, & l'autre par le pont de Schafferey, pendant que M. le Duc d'Ayen, Lieutenant Général, déboucheroit par le pont d'Altenzell, qui avoit été retabli.

Le reste de l'armée se posta sur deux lignes à Offensen & à Schevachausen.

Le 25, M. le Maréchal de Richelieu apprit à huit heures du matin, que les attaques de la gauche avoient poussé les ennemis qui étoient devant elles jusques dans leur camp, & qu'on l'avoit trouvé abandonné, leur armée étant partie pendant la nuit. Il ordonna aussitôt d'envoyer à leur poursuite tous les détachemens le plus en état d'y marcher & de soutenir la fatigue & la rigueur du temps.

On leur a tué tout ce qu'une retraite extrêmement précipitée a permis de joindre; on leur a fait jusqu'à ce jour environ cinq cens prisonniers; on leur a pris cent vingt chevaux & beaucoup de charriots chargés de subsistances, de bagages & d'agrez de pontons: il n'y a eu que vingt hommes de perte de notre côté. Les ennemis dirigent leur retraite sur Lunebourg.

M. le Maréchal de Richelieu a établi hier son quartier général à Zell, & il a placé son camp dans le même terrein où étoit la veille l'armée du Prince Ferdinand.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 13 Décembre, la Duchesse de Saint-Aignan fut présentée à la Famille Royale, & elle prit le Tabouret chez la Reine.

Le Roi a nommé le 25, Grand Maître de sa Garderobbe, M. le Duc d'Estissac, sur la démission de M. le Duc de la Rochefoucauld, à qui Sa Majesté a donné la survivance de cette charge.

Le 28, Sa Majesté tint le Sceau pour la vingtieme fois.

Le Roi a fait Brigadier de Dragons M. le Marquis de Caraman, Mestre de Camp d'un Régiment de Dragons; Brigadier d'Infanterie, M. le Prince de Rohan, Colonel d'un Régiment de son nom; & Brigadier de Cavalerie, M. le Marquis de Caulaincourt, Maréchal Général des Logis de la Cavalerie de l'armée de Soubise.

Sa Majesté a nommé Commandeur Honoraire de l'Ordre de Saint-Louis, M. le Vicomte de Bouville, qui commandoit le Vaisseau *l'Espérance* en 1755, & qui est revenu d'Angleterre après deux ans de détention. Le Roi a accordé en même temps à tous les Officiers qui composoient son Etat Major, & qui ne l'ont point quitté en Angleterre, des graces proportionnées à leurs grades.

Les Officiers qui ont été blessés dans le combat de *l'Emeraude*, & les familles de ceux qui y ont été tués, ont aussi reçu des marques de la satisfaction du Roi.

Digitized by Google

Le premier jour de l'an, les Princes & Princesses du Sang, ainsi que les Seigneurs & Dames de la Cour, eurent l'honneur de complimenter le Roi sur la nouvelle année.

Le Corps de Ville, à cette occasion, rendit aussi ses respects à Leurs Majestés & à la Famille Royale.

Ce même jour, les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint Esprit, s'étant assemblés vers les onze heures du matin dans le cabinet du Roi, accompagnerent Sa Majesté à la Chapelle. Le Roi étoit en manteau, le collier de l'Ordre & celui de la Toison d'Or pardessus : les deux Huissiers portoient leurs masses devant Sa Majesté. Elle étoit précédée de Monseigneur le Dauphin, de MM. les Duc d'Orléans, Prince de Condé, Comte de Clermont, Prince de Conti, Comte de la Marche, Comte d'Eu, Duc de Penthievre, & de MM. les Chevaliers Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Après la grande Messe, qui fut célébrée par M. l'Evêque de Langres, Prélat Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, Sa Majesté fut reconduite à son appartement en la maniere accoutumée.

Le soir pendant le souper de Leurs Majestés, les vingt-quatre Violons de la Chambre exécuterent, suivant l'usage, plusieurs morceaux de symphonie, sous la direction de M. Rebel, Surintendant de la Musique de la Chambre.

Le 2 du même mois, le Roi, les Princes, MM. les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre, assisterent au Service, pour l'anniversaire de MM. les Chevaliers de l'ordre, où le même Prélat officia.

Les Députés des Etats de Bretagne eurent le 3, audience du Roi. Ils furent présentés à Sa Majes-

Digitized by Google

té par M. le Duc de Penthievre, Gouverneur de la Province, & par M. le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat, & conduits par M. le Marquis de Dreux, Grand Maître des Cérémonies. Les Députés étoient, pour le Clergé, M. l'Evêque de Dol qui porta la parole; pour la Noblesse, M. le Comte de Marbeuf, qui étant à l'armée, n'a pas été suppléé; pour le Tiers Etat, M. Vaillant, Sénéchal de Pontivy, & M. le Comte de Quelen, Procureur Général, Syndic des Etats.

M. le Duc d'Estissac prêta le même jour serment entre les mains du Roi, pour sa charge de Grand Maître de la Garderobbe.

Après la tenue du Sceau du 28 Décembre dernier, M. de Brou, Doyen des Conseillers d'Etat, présenta à Sa Majesté tous les Grands Officiers de la Grande Chancellerie, & ils eurent l'honneur de faire leurs révérences au Roi à l'occasion de la nouvelle année.

Le Corsaire Anglois, *la Victoire*, armé de 40 canons, & de 360 hommes d'équipage, a été conduit à Brest, après avoir été pris par le vaisseau du Roi *le Saint-Michel*, ayant avec lui les frégates *l'Améthyste* & *l'Atalante*.

Les Corsaires l'*Hyrondelle*, *la Revanche* & *l'Europe*, de Dunkerque, y ont fait conduire le navire Anglois *l'Anna*, de 180 tonneaux, dont la cargaison consiste en 312 boucauts de tabac, & autres marchandises.

Le navire Anglois, *le Jean & Robert*, de 90 tonneaux, chargé de vin, de liege & de fruits, a été pris par le Corsaire *le Mesny*, de Granville, qui l'a fait conduire au Havre.

On mande de Bayonne que le Corsaire *la Représaille*, de ce port, s'est emparé de deux navi-

Digitized by Google

res Anglois qui y sont arrivés ; ils s'appellent l'un *le Carlile*, de Nerwi, chargé de bœuf, de beurre, de harengs ; l'autre *le Prince Charles*, qui revenoit de la Jamaïque, avec une cargaison composée de sucre, de caffé, de poivre, de casse, de taffia & de coton.

L'Américain & *la Gentille*, autres Corsaires de Bayonne, y ont aussi fait conduire les navires Anglois *le Ellis*, de Liverpool, chargé de 136 boucauts & 9 barriques de sucre, de 28 futailles de taffia, & de 3 balles de coton ; & *la Marthe*, ayant pour cargaison 340 boucauts de sucre, 6 barriques de caffé, 800 sacs de gingembre, 100 barriques de taffia, 20 tonneaux de bois de campeche, 3 balles de coton, & 700 cuirs.

On apprend par les lettres de l'Isle Royale, que les Corsaires armés dans cette colonie, ont conduit à Louisbourg les navires Anglois, *la Victoire*, *le Thomas*, *le Charriot*, *le Grandpus*, *le Bety*, *les Deux-Freres*, *le Charmant*, *le Neptune*, *la Marie-Anne*, *les Deux-Sœurs*, *les Deux-Freres*, *le Brunswick*, *le Cransord*, *le Seven*, *le Jhon-haune*, *l'Apollon*, *le Joseph*, *le Sasoch*, *la Branche d'Olivier*, *le Despath*, *Lelloye*, *le Poly*, *le Leotenord*, *le Nancy*, *la Brayalle*, *l'Anne*, *le Neptune*, *la Marie*, *le Bælowin*, *le Cerllo-Flonndon*, *le Grand-Banc*, *la Perle*, *l'Echappée*, *le Hop*, *le Merry*, *le Charmant*, *le Saint-André* & *le Bety*.

Les mêmes lettres ajoutent que l'objet de ces prises est fort considérable.

La frégate de guerre *le Prince Oswales*, a été aussi conduite à Louisbourg, par la frégate du Roi *la Fleur de Lys*, commandée par le Chevalier de Tourville : qui s'en est rendu maître sur la côte de l'Acadie.

Le capitaine Dumondt, commandant le Cor-

faire l'*Europe*, de Dunkerque, a relâché à Ostende, & il y a remis les ôtages de deux rançons, montant ensemble à deux cens vingt livres sterlings.

Il est arrivé à Saint-Malo un bateau Anglois venant de Terre-Neuve, qui a été pris par le Corsaire *le Mesny*, de Grandville, & qui a pour cargaison quelques pipes d'huile, & plusieurs quintaux de morue.

Le capitaine Veron, qui commande le Corsaire *le Rostan*, de Bordeaux, s'est emparé d'un brigantin Anglois de 150 tonneaux, dont la cargaison composée de balotéries, est estimée plus de trois cens mille livres. Cette prise a été conduite à la Rochelle.

On mande de Saint-Jean-de-Luz, que le capitaine Domengo-Daperteguy, commandant le Corsaire *l'Amiral*, de Bayonne, a fait conduire dans ce premier port le navire Anglois *le Hombert*, de Londres, venant de la Virginie, avec un chargement qui consiste en 335 boucauts de tabac.

Le Capitaine Monier, commandant le Corsaire *la Revanche*, de Dunkerque, s'est rendu maitre du Pacquebot Anglois *le Prince Frederick*, armé de quatre canons & de six pierriers, & allant de Douvres à Flessingue.

Le Machault, autre Corsaire du même Port, a pris & conduit en ce Port les Navires Anglois *le Change*, *l'Hamos* & *la Barbara*, chargés de fer, de lin, de toile, d'eau-de-vie & de tabac. Il s'étoit emparé de deux Bâtimens Anglois appellés, l'un *la Marie*, d'Air en Ecosse; l'autre *l'Helene*, & il les a rançonnés pour cinq cents dix-huit livres sterlings.

Le Capitaine Dumondt, commandant le Corsaire *l'Europe*, du même Port, qui avoit pris les

bateaux Anglois *le Jean & Alix* & *la Sirene*, en a rapporté deux rançons montant ensemble à deux cents vingt livres sterlings.

Le Corsaire *l'Emerillon*, de Calais, s'est emparé du Navire Anglois *le Nelly*, chargé de Saumon, & il l'a fait conduire au Havre, où il est arrivé un autre Bâtiment chargé de harengs sores, qui a été pris par le Corsaire *la Marquise de Leede*, de Boulogne.

Il est arrivé à Honfleur deux Bâtimens Anglois pris par les Corsaires *l'Entreprenante*, de Calais; & *l'Heureux*, de Dieppe: l'un de ces Bâtimens est chargé de harengs; l'autre a pour cargaison des planches & quelques caisses de fruits.

Le Brigantin Anglois *le Hannal*, allant de la Caroline à Londres, avec un chargement de sucre, d'indigo, de riz, de coton, de bois de campeche & d'autres marchandises, a été pris par le Corsaire *le Moras*, de Saint-Malo, où il a été conduit.

On mande de Saint-Jean-de-Luz, que le Capitaine Pierre Souhaignet, commandant le Corsaire *la Providence*, de ce Port, s'est emparé des Navires Anglois *le Mary*, de Plaisance, & *le Guillaume*, de Darmouth, qui sont chargés l'un de 2500, l'autre de 1900 quintaux de morue, & qu'il les a conduits par relâche à Vigo en Galice.

Le Capitaine Arnoux, qui commande le Corsaire *le Victorieux*, de Marseille; y a conduit le Brigantin Anglois *le Jean Jacques*, dont la cargaison consiste en café, cuivre, plomb & autres marchandises.

Digitized by Google

MORTS.

Le 5 Octobre 1757, mourut à Nancy Messire Claude-François, Marquis de Toustain de Viray, d'une ancienne & illustre famille, originaire de Normandie, Conseiller d'Etat du Roi de Pologne, & son Procureur Général de Lorraine & Barrois, qui emporta tous les regrets de la province. Jamais Magistrat ne renferma de qualités plus rares: sa haute piété, jointe à son érudition profonde, fut garant de son intégrité; son mérite distingué lui avoit procuré toute la confiance de l'auguste Maison de Lorraine, & fut chargé de l'exécution des dernieres volontés de S. A. R. Madame la Duchesse Douairiere. Monsieur son pere, Mestre de camp de Cavalerie, & Gouverneur d'Obernheim, l'avoit destiné au militaire; il fut même fait capitaine de Cavalerie, à l'âge de quatorze ans: la mort enleva ce pere qui le chérissoit. Un grand homme ayant reconnu en lui des dispositions prématurées, le destina à la Magistrature, où il a fait l'appui de l'Etat, & aujourd'hui sa douleur, qui passera à la postérité.

Roberé Antoine, Comte de Wignacourt, Baron de Saint-Loup, Seigneur des terres & fiefs nobles de Warnecourt, Charbogne, Chevenicy, Verrieres, Briquemaux, les Auches, les Crettes maisonnettes, les grand & petit Vivier, Toulie, le Griffon, Bronville, la Hamel, Evignie, Modignie, Senglis, Susanne, Ecordard, Brunehamel, &c. est mort en son château de Charbogne, en Champagne, le 30 Octobre 1756, âgé de 58

ans, trois mois & quinze jours, étant né le 15 Juillet 1698. Le lendemain 31 Octobre, à dix heures du soir, son convoi se mit en marche, & arriva le premier Novembre dans sa terre de Warnecourt, où, sur le soir, son corps fut inhumé dans sa chapelle fondée par ses ancêtres, & leur sépulture depuis plusieurs siecles: il est généralement regretté. Il étoit chef de l'ancienne maison de son nom, qui tient rang entre les plus grandes & les plus illustres, & qui a donné dans le dernier siecle deux grands Maîtres à l'Ordre de Malthe, (Alof de Wignacourt, élu avec le concours général & unanime de tout l'Ordre, & un applaudissement universel, en 1601, & Adrien de Wignacourt en 1690) & fils d'Antoine, Marquis de Wignacourt, Seigneur de Warnecourt, Évignie, Charbogne, &c. Gouverneur de la ville de Donchery, & de Marie-Héleine-Magdeleine de Villelongue, Dame de Brunehamel, morts tous deux en 1736. Il avoit été marié à Marie-Louise de Gouyon Condé, morte le jour de Pâques 1729, de laquelle il a laissé pour fils unique Charles-Antoine-François-Marie, Marquis de Wignacourt, Baron de Saint-Loup, Seigneur de Warnecourt, Brunehamel, Charbogne, Evignie, Ecordal, &c. chef actuel de la maison de Wignacourt, né le 30 Juillet 1727, veuf du 7 Décembre 1754, de Constance-Françoise Dusson de Bonnac, petite fille du feu Maréchal Duc de Biron, Pair de France, dont il a une fille, Marie-Charlotte-Antoinette-Constance-Louise-Françoise de Wignacourt, née le 30 Octobre 1750.

Le 5 janvier est mort haut & puissant Seigneur, Monseigneur Pierre-Emanuel Marquis de Crussol, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Chevalier de ses ordres, âgé de 40 ans.

Digitized by Google

Il étoit de la branche aînée de Crussol d'Uzés. La généalogie de cette maison est trop connue, pour qu'il soit nécessaire de la rappeller.

L'ART de faire parler les Sourds & Muets.

Une chose qui doit donner de grandes espérances dans les sciences & dans les arts, c'est que l'on y a souvent fait des découvertes qu'on n'espéroit pas y jamais faire, & dont on n'avoit pas même l'idée. Jusqu'à ces derniers temps, par exemple, où l'on est parvenu à faire parler des muets de naissance, on n'avoit pas imaginé seulement la chose possible. On regardoit les muets de naissance comme moins guérissables qu'aucuns autres; il sembloit que la nature elle-même, par quelque malin vouloir, eût mis un cachet sur leur langue pour les empêcher éternellement d'articuler. Cependant ce sont ces muets-là même qu'il est plus possible de faire parler, que ceux qui le sont devenus par des accidens: ils ne sont restés muets que parce qu'ils étoient sourds, les organes de la parole ne leur manquent pas: ils sont seulement plus embarrassés par le défaut d'exercice. Comme donc ces muets le sont en conséquence de leur surdité, il faut, pour ainsi dire, leur faire voir des sons, puis les exercer à les rendre. Voilà quel est l'art de M. Ernaud, qui est à Paris depuis quelque temps. L'éleve qu'il a amené de Bordeaux est né sourd & muet, & a, outre la surdité, tous les vices d'organes que la nature pouvoit cumuler, pour qu'il ne lui restât aucune espérance, si bien que, de l'aveu de plusieurs Médecins célebres, il ne l'auroit jamais fait intelligiblement, quand il ne seroit pas né sourd. Il a

Digitized by Google

le filet coupé trop avant, il a un embarras dans le gosier dont on ne connoît pas la cause immédiate, il a de la disposition à bégayer, il manque de salivation, & pardessus tout cela, il est né Irlandois. M. Ernaud a sçu par son art vaincre tous ces obstacles, & l'enfant âgé de 13 ans, qui n'est que depuis un an entre ses mains, demande intelligiblement ses besoins, lit à haute voix quelque livre qu'on lui présente, répond juste aux questions qu'on lui fait, soit par écrit ou au mouvement des levres, à quoi il ne se trompe pas. L'Académie des sciences a vu & entendu parler cet enfant; M. Morand Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, l'a vu & entendu aussi; & en a donné son certificat à M. Ernaud. M. Ernaud vient d'entreprendre, je ne dirai pas la cure, mais l'instruction d'un second éleve; car il n'emploie pour cet effet, ni opérations, ni remédes; mais beaucoup d'art, une connoissance peu commune de tous les sons dont la voix peut être susceptible & une patience infinie.

Les sourds & muets ne sont pas si rares qu'on pense: on ne les croit rares que parce que ces infortunés déja si maltraités de la nature, pour comble de disgrace, sont encore rélégués par leurs parens loin de la société des hommes, comme en étant les rebuts. On cache leur malheur, au lieu d'y remédier, parce qu'on le croit irremédiable. C'est donc rendre un bon service au public, que d'indiquer un homme qui y remédie.

M. Ernaud promet de plus au public, de corriger dans toutes sortes de sujets, muets ou non, le bégayement, le grasseyement, le défaut de salivation, & généralement tous les vices de conformation d'organes. Sa méthode est toujours également simple. Quelque difficulté qu'ait un bé-

Digitized by Google

gue (pour prouver la vérité de ce qu'il avance), il lui fait prononcer aisément & sans grimace quelques mots que ce soit, & cela dans l'instant même, & en très-peu de temps il les fait parler aussi-bien que tout autre. Il faut s'adresser chez M. Julien, Négociant, rue de la vieille monnoie à Paris.

AVIS.

Le sieur Dauvers, Chirurgien-Dentiste de son Altesse Royale Madame Infante, donne avis au Public, qu'il possede un opiat & une liqueur dont Madame Infante fait usage depuis huit ans. Leur vertu essentielle est de maintenir la bouche dans le meilleur état, de s'opposer aux maladies qui affectent les gencives, en facilitant le cours des liqueurs dans ces parties, & de concourir à la conservation des dents. Il a, par leur moyen, guéri des gencives gorgées, ulcérées, &c. affectées de vice scorbutique, raisons pour lesquelles il se croit obligé de les faire connoître ici pendant son séjour, & procurer leurs avantages aux personnes qui en auront besoin.

L'on peut en faire usage journellement, tant pour maintenir la bouche en état, que pour s'opposer à la carie des dents. L'opiat affranchit de l'usage des poudres, puisqu'il renferme dans sa composition celles qui conviennent pour emporter le limon qui s'attache aux dents, sans préjudicier à ces parties. L'on trouvera chez lui des racines préparées pour porter l'opiat sur les gencives & sur les dents, ainsi que la maniere de faire usage de l'un & de l'autre.

Il loge rue & isle Saint Louis, chez Monsieur Bourbelain, Maître Chirurgien, la quatrieme

Digitized by Google

porte-cochere à gauche en entrant par le pont-rouge. Et à Versailles à l'Hôtel Mainvilette, petite place.

Le sieur Mangin, Maître Perruquier, rue Monmartre, près celle de la Jussienne, a le secret d'une eau dont les propriétés sont de nettoyer les dents, d'en détruire le tartre, & de dissiper les douleurs. Elle est d'une odeur agréable, & rend l'haleine douce. On en fait usage, en en mettant douze gouttes dans une cuillerée d'eau, & se rinsant la bouche pendant l'espace de trois minutes, & autant qu'on peut la garder. Plusieurs personnes, en prenant cette eau, & réitérant chaque fois que la douleur reprenoit, ont conservé les dents qu'elles auroient été obligées de faire arracher, & n'y ont plus senti de mal. Le prix de chaque petite fiole est de vingt-quatre sols.

Le sieur Saint Martin, Entrepreneur du combat du Taureau, nous a fait prier de vouloir bien faire part au Public, que pour satisfaire les amateurs de son spectacle, il vient de faire construire une arêne beaucoup plus vaste que celle qu'il occupoit ci-devant, & plus commode pour les spectateurs. Il en fera l'ouverture le 2 février 1758, jour de la purification. C'est toujours rue & barriere de Seve, presque vis-à-vis son ancienne demeure.

Le Frere Côme nous a écrit pour désavouer l'envoi qui nous a été fait de sa part, de la lettre du sieur Cambon. Comme on s'est servi à faux de son nom, nous avons cru devoir en instruire le Public.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le second Mercure du mois de Janvier, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 13 Janvier 1758. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS à M ***, page 5
Madrigal, à Mademoiselle ***, chantant à un souper, 6
Les Tablettes enchantées, Conte. ibid.
Le Berger Corydon, à son Serin favori, en l'envoyant à Corinne, Bergere illustre par l'union des graces & des talens avec la vertu; Idylle, dédiée à Madame 24
Suite des Lettres d'une femme raisonnable à son Amant, 31
Vers à Ariste, 49
Madrigal, 51
Reproche, 52
Raccommodement, à Madame Poup... de Mol... de Lest.... ibid.
L'Ane rêvant, Fable. 61
Etrennes au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, 62
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du premier Mercure du mois de Janvier, 63
Enigme, 64
Logogryphe, 65
Chanson, 66

Digitized by Google

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Suite de l'Eloge de M. du Marsais, par M. d'Alembert, 67
Extrait du Danger des Passions, ou Anecdotes Syriennes & Egyptiennes, traduction nouvelle, par l'Auteur de l'Ecole de l'Amitié, 92
Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 101
Lettre à l'Auteur du Mercure, au sujet d'un nouveau Poëme intitulé, *Les Jardins d'ornemens, ou les Géorgiques Françoises, en quatre chants*, par M. Gouge-de Cessierres, 112

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Physique. Lettres sur l'usage des athmospheres, par rapport au degré de chaleur, 133
Séance publique de l'Académie royale des Belles-Lettres de la Rochelle, 146

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique, 159
Gravure. 160
Architecture. 161

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 163
Comédie Françoise, 165
Extrait d'Adelle de Ponthieu, Tragédie de M. de la Place, 166
Comédie Italienne, 190
Concert spirituel, *ibid.*

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 193
Nouvelles de la Cour, de Paris &c, 203
Morts, 209
Avis divers, 211

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
FEVRIER. 1758.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Buite Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

Au commencement de chaque mois, on délivre au Bureau du Mercure un volume du Choix des meilleures pieces des anciens Mercures, précédées d'un extrait du Mercure François, dans le format du Mercure de France, & aux mêmes conditions.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
FEVRIER. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE

A M. de Boissy, sur la quantité de Vers relatifs au Jour de l'An, que l'on trouve dans les Mercures de Janvier & de Février.

De nos mœurs censeur élégant,
Peintre agréable instruit par la nature,
Auteur délicat & brillant,
Tu conduis aujourd'hui les travaux de Mercure :
Par les mains de ce Dieu puissant

Digitized by Google

Tu fais passer à la race future,
Les fruits divers du goût & du talent;
Mais quelquefois le mauvais défigure
Les archives de l'agrément :
Voici surtout le jour où tout esprit pesant
Mal-à-propos se met à la torture,
Pour que ton Journal nous procure,
Quelqu'inepte & vieux compliment,
Dont tu crains le premier l'ennuyeuse lecture :
O Boissy ! j'en appelle à ton discernement !
A nos plaisirs ne mêle pas les peines :
Ton Lecteur te remerciera,
Si, pour lui donner ses étrennes,
Tu daignes supprimer celles qu'on t'enverra.

Voilà la meilleure réponse que nous puissions faire à tous ceux dont nous n'avons pas inséré les Vers d'Etrennes qu'ils nous ont envoyés si abondamment cette nouvelle année. Nous nous félicitons d'avoir prévenu le sage conseil de l'Auteur de cette jolie Epître, que nous louerions davantage, si nous y étions moins loués. Il étoit temps d'arrêter ce débordement annuel. Si les vers de ces Messieurs ressembloient à ceux qu'on vient de lire, nous serions moins timides à les employer. Nous n'avons sauvé que trois pieces de ce genre de la proscription générale. La premiere, parce qu'elle vient d'un bon faiseur, à la

Digitized by Google

rime près ; la seconde, parce qu'elle est tournée avec esprit, & précédée d'un envoi modeste qui lui sert de passeport. Quant à la troisieme, nous lui avons fait grace par un esprit d'indulgence, que le Public pourra peut-être nous reprocher ; mais nous lui promettons d'être moins complaisans à l'avenir, & de faire mainbasse non seulement sur les complimens d'année, mais encore sur tous les petits vers de société & de famille, qui pis est ; à moins que le talent ne rajeunisse les premiers, & ne donne du prix aux autres.

VERS

A M. l'Abbé de N. Aum. de M. le P. . . . par un Curé des Amognes.

Aux loix d'un long silence ennuyé de s'astreindre,
Mon cœur, illustre ami, plein de ce qu'il te doit (1),
Par ses vœux aujourd'hui brûle de te dépeindre
Les tendres sentimens qui l'animent pour toi.

(1) *Nous avons laissé subsister ces deux mauvaises rimes* doit & toi, *pour avoir occasion d'avertir l'Auteur de négliger moins cette partie. Il est plus coupable qu'un autre, ayant d'ailleurs le talent, devenu si rare, d'écrire bien en vers.*

Digitized by Google

Mais il se livre en vain au zele qui l'enflamme ;
Aucun objet ne s'offre à ses regards surpris :
Le Ciel, en te formant, sur ta brillante trame
Répandit, épuisa ses dons les plus chéris.
Il grava sur ton front cette grandeur divine,
Il versa dans ton cœur ces talens souverains,
Dont il sçait distinguer les ames qu'il destine
A dicter des leçons, ou des loix aux humains.
S'il ne te donna pas des sceptres, des couronnes,
Par les trésors qu'en toi sa main fit éclater,
Il t'asservit l'estime & l'amour des personnes
Qui sont faites pour en porter.
Puissent des dons si grands, si beaux, si mémorables,
Par l'envie à jamais dans leur cours respectés,
Etre aussi constans & durables,
Qu'ils sont justes & mérités !
Puisse, affranchi du joug d'une froide vieillesse,
Ton esprit conservant un vol égal & sûr,
Aux regards du siecle futur,
Faire briller encore les fleurs de la jeunesse,
Et les beaux fruits de l'âge mur !
A prolonger sans fin l'heureux fil de ta vie,
L'avantage des Dieux, leur gloire les convie.
De tant d'objets divers, où leur doigt, à nos yeux,
S'est crayonné lui-même avec tant de richesse,
Nul autre que toi ne rend mieux,
Et leur puissance, & leur sagesse.

Digitized by Google

MONSIEUR, j'aime mieux que je ne rime : il eſt à propos de vous en prévenir, avant que vous jettiez les yeux ſur les vers que je vous adreſſe. Celle qui me les inſpira ſeroit trop mal partagée, ſi j'étois auſſi mauvais Amant que mauvais Poëte. Quelque jugement que vous portiez ſur eux, il ne diminuera point l'eſtime que j'ai pour vos déciſions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE BAUSSAY.

A la Rochelle, ce 7 Janvier 1758.

VERS

A Mademoiſelle H... B... ſur le retour de l'année 1758.

TOUT au monde eſt ſujet à la viciſſitude
D'un temps qui s'enfuit loin de nous ;
Nous vivons & nous changeons tous,
Vous-même en prenez l'habitude.
Chaque année embellit vos traits ;
C'eſt une vérité que mon cœur prouve encore :
Oui, l'an paſſé je vous aimais,
Et maintenant je vous adore.

Digitized by Google

VERS

A Madame la Comtesse d'Egmont.

JEUNE Beauté, qui semblez née
Pour être toujours fortunée,
Vous ne l'êtes pas tout-à-fait.
Je dois pour la nouvelle année
Ne vous offrir qu'un seul souhait.
Après une trop longue absence,
Puissiez-vous voir bientôt, selon votre espérance;
Un cher frere, un époux digne de votre amour,
Et l'auteur de votre naissance;
L'un est le Héros de la France,
Les autres sous ses yeux le deviendront un jour.

Par la muse Limonadiere, 1758.

ISMEINE,

Traduction à Madame la Comtesse de Carcado.

SUR ces bords enchantés, où le printemps regne au milieu de la verdure & des fleurs, Aristée fils de la Nymphe Cyrene, se plaignoit du sort qui le séparoit d'Ismeine. Elle étoit Prêtresse d'Apollon, & ce Dieu qui l'inspiroit, sembloit en avoir

Digitized by Google

fait l'objet de ses complaisances, tant il avoit répandu sur elle ses dons les plus précieux. Daphné, la tendre Iſſé, la charmante Eglé même en euſſent été jalouſes.

O fils de Latone! s'écrioit Ariſtée, ſerois-tu devenu ſenſible pour Iſmeine? Son cœur plus pur que le feu de Veſta, toffre chaque jour un encens délicieux; elle fait chérir ton culte par les graces dont elle embellit tout. Lui voit-on broder un voile pour le ſervice du temple? ſous ſes doigts de roſe, l'or, la ſoye, la pourpre de Tyr & les perles les plus belles de l'Orient, ont moins d'éclat que l'art, & la main qui les employe. Si quelquefois Iſmeine conduit les danſes ſacrées, il ſemble que les Zéphyrs ſoutiennent ſes pas, & que l'Amour les forme lui-même. Dans ce moment, Vénus eſt moins piquante; mais lorſqu'Iſmeine prend le ciſtre & la lyre, & qu'elle y joint une voix qui ſaiſit les cœurs, elle enchanteroit les Dieux mêmes: tout ſe tait pour l'écouter, & ce ſilence général eſt le moindre effet que produiſent les chants d'Iſmeine dans la nature.

Le ſeul pinceau d'Iſmeine pourroit exprimer tous ſes charmes; c'eſt toi, Apollon, qui conduis ſa main, lorſqu'elle trace avec les couleurs les plus vraies, ce que le cœur & le goût deſirent le plus. On voit dans ſes

Digitized by Google

peintures le feu que Prométhée ravit au ciel, pour animer l'argille; prodige qui se renouvelle dans les tableaux d'Ismeine. Sa touche aussi puissante que la lyre d'Orphée, donne la vie aux êtres les plus insensibles, & la rendroit à ceux qui ont bu les froides eaux de Léthé.

Ismeine est chérie de ses sœurs immortelles, dont l'empire renferme dans le vaste sein de l'imagination tous les trésors du goût & du génie. Ismeine, quoiqu'en secret, a paré de fleurs les autels de Thalie; mais quelque soin qu'elle prenne pour cacher aux mortels les mysteres de son culte, on reconnoît toujours Ismeine, soit que dans ses vers, elle aille ravir à Flore une offrande charmante, soit qu'elle y peigne avec des traits de feu les tendres inquiétudes d'Epicharis, ou que, faisant parler comme de sinceres amies la vertu & la raison, elle trace aux hommes de vives images des passions & des malheurs qu'elles causent.

O Ismeine! reprenoit Aristée, que ne voyez-vous couler mes pleurs! je vous ai donc perdue, vous, dont un seul regard faisoit mon bonheur! Hélas, auprés de vous mes jours couloient dans une ivresse si douce! Sans cesse mon ame cherchoit la vôtre, & s'y perdoit, & si je la retrouvois

Digitized by Google

dans vos yeux, je vous la rendois encore, & vous la receviez toujours plus tendrement. O momens heureux ! ô cruelle absence ! mes yeux ne s'ouvrent plus qu'aux larmes. Qui viendra les fermer pour jamais ! terminons dans les flots une vie importune.

A ces mots cet amant malheureux se précipita dans les ondes du fleuve; la Nymphe Cyrene attentive à ses destins, le reçoit dans ses bras; mais il est déja couvert des tristes couleurs de l'empire de Pluton. Toutes les Nymphes des eaux accourent auprès de cette mere éplorée. La jeune Doris, Cimothoé, Aréthuse, Phénice, la naïve Syrinx & la belle Astarté, partagent ses soins & sa douleur, mais Glaucus arrête les larmes de Cyrene en rappellant son fils à la vie, par une essence de corail & de perles.

O mon fils ! dit Cyrene, pourquoi voulez-vous interrompre vos destins ? Avez-vous oublié le secours d'une mere qui vous aime? Reprenez un espoir plus doux. Avant que le soleil soit de retour dans l'Océan je vous rendrai cette Ismeine si nécessaire à vos jours, & je ne vous quitte que pour vous rendre heureux.

Elle dit & part à l'instant avec la jeune Doris, pour aller consulter Protée. Les flots & tous les Dieux de la mer favorisent

Digitized by Google

ces desirs : tel que ces oiseaux qui annoncent au Pilote effrayé de la tempête, le retour du beau temps, son char vole sur la surface des ondes.

Protée avoit aimé Cyrene ; il lui dit ces mots : O Nymphe ! je ne puis changer les decrets du destin. Aristée ne peut revoir ce qu'il aime avant que le soleil ait atteint le sagittaire : l'amour d'Aristée pourroit-il resister à une si longue absence ? Je vois déja les parques cruelles ouvrir leur fatal cizeau sur le fil de ses jours. Prenez cette ceinture que Jupiter m'a donnée : elle a le pouvoir de changer en toutes sortes de formes. C'est par elle qu'on me voit quelquefois devenir un nuage d'or & d'azur, me fondre en eau, paroître un feu brillant, ou l'animal le plus terrible. Il faut chaque jour qu'une des Nymphes prenne la forme d'Ismeine. Je ne puis y ajouter le cœur d'Ismeine : tel est la volonté des Dieux.

Cyrene paya d'un baiser le présent de Protée. Aussitôt Doris met cette divine ceinture : qu'auroit pu faire de plus la ceinture même de Vénus. Doris devient la parfaite image d'Ismeine. Cependant elles traversent l'humide plaine, tous les Dieux de la mer, en voyant Doris sous les traits d'Ismeine, croyent revoir ce beau jour où la mere des amours sortit du sein de l'onde.

Digitized by Google

Aristée comptoit tous les instans depuis le départ de Cyrene. Il vole au devant d'elle, il croit voir, il voit sa chere Ismeine; Doris veut profiter de son erreur, mais le cœur de cet Amant ne peut soutenir son bonheur, il tombe sans voix aux génoux de Doris, qui par les soins les plus tendres le rappelle à la vie : alors le palais de Cyrene retentit du doux tumulte de la joie : on y prépare des fêtes, & on y appelle toute la troupe aimable des plaisirs.

Doris n'avoit pu être insensible à tant d'amour qu'Aristée faisoit paroître. Ma chere Ismeine, lui disoit Aristée, quel jour pour moi ! que ne dois-je point à Cyrene. Hélas ! je sens que vous ne me pardonnerez point les fautes dont vous êtes cause; je n'ai point encore remercié les Dieux ni cette mere si tendre. Eh ! qu'est devenue Doris qui a accompagné Cyrene ?

Aristée, interrompt Doris, quels soins vous occupent ! les Dieux ont-ils besoin de la reconnoissance des mortels ? Ne perdons point les momens précieux que le sort nous accorde; il suffit que votre mere soit contente. Mais quel intérêt prenez-vous à Doris, pour y penser dans les momens que vous passez avec moi.

Quelle fut la surprise d'Aristée. Ah ! dit-il en lui-même, il faut que nos mal-

Digitized by Google

heurs ayent troublé le cœur d'Ismeine ; elle ne veut pas que j'offre ma reconnoissance aux Dieux & à la mere la plus tendre, elle prend une part inquiette à celle que je porte à Doris, Ismeine craignoit les immortels, son cœur étoit juste & rempli de tous les sentimens qu'inspire un beau naturel.

Doris, en parlant ainsi, avoit senti que les couleurs qui se répandoient sur son teint, alloient trahir tous les mouvemens qui l'agitoient, & ces couleurs n'en furent que plus vives aux yeux d'Aristée.

Est-ce donc là Ismeine, reprenoit Aristée ? Je n'avois jamais vu son teint ni ses beaux yeux obscurcis par les nuages des passions. Son front fut toujours le séjour de la candeur, & la vive image de l'innocence & du calme de son cœur.

Aristée fut interrompu par le malheur d'une Bergere, que la rapidité des flots entraînoit. Il courut à son secours, & la délivra d'un péril certain. Doris, à son retour, le reçoit avec froideur. Vous profitez aisément, dit-elle, des occasions de me quitter ; mais répondit Aristée, je ne fais, Ismeine que vous imiter, ne vous ai-je pas vu cent fois voler au secours des malheureux, vous attendrir sur leur sort, & remercier les Dieux de vous avoir donné

Digitized by Google

l'heureux pouvoir de réparer en eux les rigueurs de la fortune ? Quelques soins que vous ayez pris pour le cacher : peut-on ignorer que le temple que vous habitez, est l'asyle de tous les infortunés, & qu'ils y trouvent toujours une main aussi belle que généreuse, prête à les secourir.

Aristée pénétré d'une injustice où il ne reconnoissoit point Ismeine, se retira pour ne point montrer combien il y étoit sensible ; mais pendant qu'il se livroit à plusieurs pensées qui se combattoient, Apollon, après avoir éclairé le monde, vint se reposer dans le sein de Thétis ; toutes les Divinités s'empresserent autour de son char lumineux, & ce jour étant fini pour Doris, Phénice avoit avec la ceinture pris la forme d'Ismeine, & le même intérêt pour Aristée. Cet Amant la suivoit. Quoiqu'il connût trop le cœur d'Ismeine, pour en avoir des alarmes, il ne pouvoit se défendre d'un petit mouvement que lui causoit la présence du Dieu du Jour ; mais si Phénice aimoit Aristée, elle n'étoit pas insensible aux preférences du plus brillant des immortels ; Apollon qui pénétroit son déguisement, les lui prodigua, & Phénice n'en parut que trop reconnoissante aux yeux d'Aristée.

Quel plaisir, s'écria cet amant ! Quel

Digitized by Google

plaisir prend Ismeine aux maux qu'elle me fait souffrir ? Pourquoi ces airs pleins de mépris qu'elle a pour les Nymphes de ces lieux ? veut-elle leur faire sentir qu'elle se croit plus de charmes ? Mais Ismeine n'eut jamais de goût que pour la véritable gloire. On lui a toujours vu ignorer les faveurs dont les Dieux l'ont comblée, elle auroit plutôt éteint le feu de ses yeux & de son esprit pour faire briller les autres.

Aristée un peu abattu par la contrariété des mouvemens qu'il éprouvoit, acheva ainsi la journée de Phénice. La belle Astarté fut revêtue de la ceinture & de la figure d'Ismeine ; sous cette nouvelle forme, elle reçut de la naïve Syrinx, des louanges qui la firent rougir. Quoi ! dit-elle, les traits d'Astarté ne sont-ils pas plus beaux que ceux de cette Ismeine, & pour combler mes maux, je sens que j'aime Aristée. O fatale ceinture ! tu me fais perdre à la fois la gloire de mes charmes, & le repos de mon cœur ! Mais je veux me venger de l'odieuse Syrinx.

A ces mots elle va trouver ses compagnes & leur dit : Sœurs immortelles, Aristée n'est venu parmi nous, que pour y mettre le trouble, Syrinx en est aimée, elle a tant d'opinion de ses charmes, qu'avec leur seul secours, elle veut nous enlever Aristée;

Digitized by Google

c'eſt ainſi qu'elle allume un dépit violent dans le cœur de ces Nymphes, dont le chaſte ſein s'ouvre pour la premiere fois à toutes les fureurs des paſſions; mais Aſtarté, pour achever les maux qu'elle prépare, révele à Cyrene, qu'elle a ſurpris Ariſtée aux genoux de Syrinx.

Quelle fut la douleur d'Ariſtée lorſque Cyrene lui reprocha qu'il lui cachoit l'état de ſon cœur. Vous aimez Syrinx mon fils, vous étiez à ſes genoux: Iſmeine en a été temoin; elle eſt aſſez généreuſe pour me l'avoir appris.

Iſmeine! s'écria-t'il, ah! c'eſt une illuſion: le cœur d'Iſmeine eſt le temple même de la vérité: elle donneroit ſa vie pour faire le bonheur des mortels; mais elle n'y voudroit pas contribuer par le plus léger menſonge, & vous dites qu'elle a été aſſez généreuſe.... O Cyrene! ô ma mere! Iſmeine n'a point de fauſſes vertus, elle déſire d'en avoir de véritables, & jamais d'en montrer; l'envie même ne fut jamais bleſſée des vertus qu'elle a, & jamais auſſi elle n'oſa approcher de ſon cœur: quelqu'autre Nymphe aura fait ces rapports odieux.

Non, mon fils, reprit Cyrene, Iſmeine vous aime ſans doute aſſez pour faire votre bonheur au dépens du ſien; mais la voilà,

Digitized by Google

dit Cyrene, en quittant Aristée.

Est-il vrai, dit Aristée, qu'Ismeine m'abandonne, & que plus cruelle encore, elle me donne à Syrinx.

Ne me parlez plus de Syrinx, dit Astarté, que je la hais! Si vous m'aimez, si vous ne l'aimez pas, venez donc détromper les Nymphes de ces lieux, & livrer Syrinx à d'éternelles douleurs : alors je vous rends mon cœur, & votre amour sera la seule mesure du mien.

A ces mots Aristée tomba dans une rêverie profonde : qu'auroit-il pu répondre? Il trouvoit Ismeine si différente d'elle-même; jusqu'à ce jour, il n'avoit point éprouvé près d'elle tous ces mouvemens dont il étoit agité. Au contraire, de même que la lyre d'Orphée adoucissoit les monstres les plus furieux, les yeux d'Ismeine, la douceur de ses traits, calmoit les tempêtes que les passions font naître dans une ame.

Aristée demeura plongé dans les pensées les plus tristes, & les plus tumultueuses, l'enjouement de Cymodippe, la langueur d'Aréthuse, les soupirs des Nymphes de la mer, les fêtes, & la beauté de ces lieux ne pouvoient guérir les maux de son cœur. Il y conservoit l'image de cette Ismeine, où il avoit trouvé tant de charmes réunis à tant d'amour & de vertus, & cette image

Digitized by Google

lui paroissoit celle des immortels la plus parfaite qu'on pût adorer.

Les Dieux eurent pitié de ses maux : sur la fin du plus beau des jours, Apollon descendit dans le Palais de Cyrene ; il avoit dans son char cette Ismeine, dont le cœur ne pouvoit être imité. Le Dieu, par sa puissance, changea toutes les Nymphes de Cyrene, & leur fit prendre la forme d'Ismeine. Tu peux choisir, dit-il à Aristée, & ton choix te demeurera.

Dieu puissant ! s'écria Aristée, à quelles erreurs exposez-vous un malheureux amant ! En disant ces mots, ses regards cherchoient la véritable Ismeine ; toutes les Nymphes animées du même intérêt, employoient ce que l'art de charmer à de plus séduisant ; leurs yeux pleins de feux déceloient leurs désirs. Aristée en vit une dont les graces s'offroient avec une simplicité noble : sa belle tête étoit un peu penchée, ses regards étoient doux & modestes, il paroissoit dans ses yeux quelque impression de cette tristesse qu'une tendre compassion excite dans un cœur vertueux. Aristée tombe à ses genoux. C'est vous, s'écria-t-il, mon cœur ne peut se tromper, il n'est pour lui qu'une seule Ismeine !

Digitized by Google

LE LION,

A qui l'on arrache une dent,

FABLE.

Par M. Desforges-Maillard.

HAUT & Puiſſant Seigneur, un Lion redouté
Régnoit ſur un lointain rivage;
D'un cruel mal de dents il étoit tourmenté:
Retiré jour & nuit dans ſon antre ſauvage,
Rugiſſant, l'œil en feu, de fureur transporté,
Secouant ſa criniere horrible,
Il ſe battoit les flancs, & de ſa voix terrible,
Dans les redoublemens de ſes fougueux accès,
Il effrayoit l'écho des monts & des forêts.
Les divers animaux, que ſous ſon fier domaine,
Par la loi du plus fort, il avoit pour ſujets,
N'oſant point élever leur plainte triſte & vaine,
Par d'humides regards & des geſtes diſcrets,
Autour de lui rangés prenoient part à ſa peine.
Le Singe & le Renard, opérateurs ſubtils,
Renommé Capperon, célebre Carmeline,
Arrivent à ſa cour. Sire, lui diſent-ils,
Ayant vu de ſon mal le ſiege & l'origine:
Un ſang noir & bouillant, bu par avidité,
De ſa bénigne majeſté,
A corrompu la dent juſques dans la racine;
Mais de ſon ratelier ſe trouvant au milieu,
Quand l'inſtrument l'aura tirée,

Digitized by Google

Sa belle & noble gueule en sera déparée :
Il n'est d'autre secret que de mettre en son lieu
La dent d'un animal en vie.
On croit qu'il n'est personne ici,
A qui
Un tel honneur ne fasse envie.
L'honneur est bel & bon quand il coûte moins
cher,
Dit en soi chacun à son air,
Aussi bien qu'à son froid silence ;
Se renvoyant la préférence,
Et prisant de son ratelier
La saine & libre joüissance
Plus qu'un emploi de Chancelier.
Aucun ne disant mot, un Ane bonne bête ;
Et qui ne sçavoit rien de rien,
S'imaginant déja que sa fortune est faite ;
Vient bravement offrir le sien.

Au dessus du Renard, prisé par la souplesse ;
Le Singe fut choisi pour ce beau tour d'adresse.
La dent du Lion saute après quelque douleur,
Quoiqu'eût assuré l'Arracheur
Qu'on n'en sentiroit rien : c'est le style ordinaire ;
Mentir est du métier, surtout de celui-ci,
Dans les autres métiers aussi.
Vendroit-on son droguet, si l'on étoit sincere ?
A l'ouvrage enfin l'on se met.
L'Ane montre ses dents & croit qu'on les admire ;
Notre Singe d'abord en rire une au baudet,

Digitized by Google

Elle est trop étroite, il en tire
Une autre; elle est trop large: une autre; sa rondeur,
Sa petitesse, sa longueur
Allôit mal, sortoit trop, flottoit dans l'alvéole.
Le Baudet crie au meurtre, & pour mille quintaux
D'avoine ou de chardons nouveaux,
Eût voulu, mais en vain, dégager sa parole.
Il n'en étoit plus temps, le mot étoit lâché,
Une dent suit une autre; & quoiqu'il se désole,
A l'arbre voisin attaché
Tant & tant en fut arraché,
Qu'il n'en resta pas une seule;
Mais nulle ne convint. Le Monarque ébreché
Se redresse, & lui dit horriblement fâché:
Coquin, qui n'avois dans ta gueule
Pas une dent qu'on pût aux miennes assortir,
On me l'avoit bien dit, & j'ai sçu le sentir,
Que tu n'es qu'un butord qui veux t'en faire accroire.
Je ne sçais, pour te bien payer,
Qui me tient, vil maraut, qu'après ton ratelier
Je ne te fasse encore arracher la mâchoire.
Apprentifs courtisans, profitez de ceci:
La bonne volonté se récompense ainsi,
Surtout auprès des Grands, quand la chose qu'on tente,
Au gré de leur superbe attente
Par malheur n'a point réussi.

SUITE

Digitized by Google

SUITE
DES MÊLANGES DE LITTÉRATURE,

De quelques Auteurs François.

RIEN ne fait plus de tort à la Religion que les sectes : rien ne nuit plus de même à la littérature & aux progrès du goût que cette affectation d'élever un Auteur par-dessus tous les autres, & surtout de l'imiter, quand on le supposeroit même parfait. M. de Fontenelle, malgré tout son mérite, a fait autant de mauvais singes en ce siecle, que Ronsard fit de mauvais Ecrivains au sien. La Motte aura des partisans en France, tant qu'il y aura des cerveaux froids & des vues assez courtes pour transporter la perfection d'un art à un autre où elle devient un vice, & peut-être (1) le plus grand vice. Qu'est-ce que cette métaphysique qui s'est emparé de tous les genres d'écrire, & qui vient au milieu de ses transports, arracher le flambeau de Prométhée des mains d'un Poëte, pour y

(1) On ne blâme point ici M. de la Motte d'avoir mis de la raison dans ses Odes, mais une raison calculée. C'est bien le plus grand signe de pauvreté.

Digitized by Google

mettre la regle ou le compas d'Euclide ?

Je ne vois qu'un Maître en France qui ait formé de bons éleves, c'est Malherbe. Boileau n'apprit à Racine que l'art d'écrire difficilement, *& est hæc quoque virtus.* Moliere & Corneille n'ont point eu de successeurs. Ceux qui ont aspiré à la gloire du théâtre après ces grands hommes, ont pris des chemins différens, ou se sont égarés sur la route. On n'a qu'un Maître, qui est la nature. La vraie pratique du théâtre est le plaisir qu'on y prend.

Le vice de l'imitation ne s'apperçoit nulle part mieux peut-être que dans les tragédies (1) de Quinaut. Ce ne sont point les plaisanteries de Boileau qui ont fait tomber l'Astrate, c'est la fadeur de cette piece. Agenor, dans je ne sçais plus quelle scene de cette tragédie, dit à Sichée son complaisant :

Puis-je contre la Reine oser rien entreprendre ?

Sichée répond en véritable homme de cour :

Mais plutôt contre vous qui pourroit la défendre ?
Tout est pour vous, le peuple, & l'armée, & la cour ;
Rien n'est pour elle.

(1) *Fort différentes de ses Opera.*

Digitized by Google

Agenor.

Hélas ! n'est-ce rien que l'amour ?
Mes vœux vont à son cœur autant qu'à sa couronne :
L'un de ces biens n'est rien si l'autre ne se donne ;
Et j'aime mieux encor, pour être plus heureux,
Attendre un peu plus tard & les avoir tous deux.

Qui pourroit supporter une tragédie écrite dans ce goût ? Quinaut vouloit faire disserter l'Amour comme Corneille avoit fait disserter la politique. Il vouloit être imitateur, & il échoua ; mais il parvint, sinon à la plus haute, du moins à la plus brillante réputation, lorsqu'il osa voler de ses propres aîles.

Corneille qui est plein de pensées fortes & hardies, ne pouvoit s'exprimer avec cette élégance continue que nous admirons dans Racine, qui a dit des choses beaucoup plus ordinaires. On taille le moilon avec bien plus de facilité que le diamant.

Les Anglois nous disent que l'or de leurs ouvrages est en lingots, pendant que nous le filons dans les nôtres, & que ce n'est chez nous le plus souvent que de l'or trait. Ce reproche convient sans doute à quelques-uns de nos écrivains recherchés dans leurs idées comme dans leur sty-

Digitized by Google

le, & qui n'abandonnent une pensée que quand elle ne peut plus leur fournir même pour l'expression ; mais il ne tombe pas sur nos modeles.

Avertissement.

« Aujourd'hui la mode est de piller nos » bons Auteurs, ou de les décrier. Boileau » a eu son tour : Rousseau a le sien. C'est » le sujet des remarques suivantes ».

Remarques sur des réflexions de M. de Vauvenargues au sujet de Rousseau, imprimées dans le Mercure de France, mois de Juillet 1753.

Je ne sçaurois soupçonner de la mauvaise foi dans les réflexions qu'on vient de nous donner de M. de Vauvenargues sur Rousseau. Je sçais trop quel détachement pour ses opinions, cet honnête homme a fait paroître dans ses ouvrages, & avec quelle grande abondance de cœur il a toujours fait parler son esprit. Je ne puis que l'accuser de complaisance, & de s'être trop scrupuleusement assujetti à rapporter dans la question dont il s'agit, les décisions suspectes de son oracle ; juge excellent, il est vrai ; mais dont il devoit se défier dans la conjoncture présente,

Digitized by Google

ſçachant, mieux que perſonne, combien il eſt difficile aux hommes de juger ſainement dans leur propre cauſe, ſurtout quand cette cauſe eſt littéraire, & qu'il y eſt queſtion principalement de bel eſprit (1).

M. de Vauvenargues parlant d'après M. de Voltaire, & enchériſſant ſur ſes idées, prétend prouver que tout ce qu'on admire dans Rouſſeau ſe réduit au méchaniſme. Il le compare à Boileau à ce ſujet, & décide qu'il doit lui être inférieur, quand ce ne ſeroit que parce que Boileau a été ſon maître. Mais eſt-ce là une raiſon? M. de Voltaire eſt donc inférieur au P. Porée qui fut le ſien? Chaulieu à Chapelle, Chapelle à Daſſoucy? Ces auteurs eurent des maîtres, mais qui ne leur apprirent que le méchaniſme de l'art (puiſqu'on parle de méchaniſme); leur génie leur en apprit l'élévation & l'excellence.

Je ne puis ſitôt quitter ce mot de méchaniſme, ſans reprocher à M. de Vauvenargues, l'injuſte & fréquente application qu'il en fait aux ouvrages de Rouſſeau. Il ſemble, ſelon lui, qu'on ne doive appercevoir que ce mérite dans ſes compoſitions, tandis qu'il y eſt éclipſé, comme on ſçait,

(1) *Qui velit ingenio cedere, rarus erit.*

Digitized by Google

par la multitude de détails supérieurs dont elles sont remplies. Il n'y trouve ni comparaisons justes, ni images brillantes, ni sentimens, rien ne le touche. Ces éclairs d'enthousiasme qui nous frappent dans l'Horace François (1), cette ferveur de génie qui nous entraîne, ce talent de la parole, cette magnificence d'expressions, cette harmonie presque céleste, qui nous tient comme suspendus entre le ciel & la terre, le laissent tranquille & indifférent sur tant de prodiges.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Il ramene toutes les vérités à la logique, & blâme un trait lumineux, un sentiment libre & vif, une maxime hardie & philosophique, parce qu'il n'y voit pas comme dans un argument, la majeure, la mineure, & la conséquence. Est-ce ainsi qu'on juge des Poëtes?

J'ose dire qu'il se trompe souvent: non seulement comme Poëte, il avoue lui-même qu'il ne l'est pas, mais même comme raisonneur; & j'ajouterois vo-

(1) J'avoue que je ne parle que de ce que Rousseau a de bon; mais c'est la plus grande partie de ses ouvrages, parmi lesquels il y en a beaucoup de ceux même qu'il a faits en *Allemagne*.

Digitized by Google

lontiers encore comme écrivain. (Car après tout le ton dont il se sert pour relever des fautes dans Rousseau, n'est guere celui qui convenoit à un homme admiré généralement, & avec tant de raison). Son but, qui est tout neuf, dans ces réflexions, est de prouver que ce Poëte a péché par le sujet de son Ode à la Fortune, & que la proposition générale qu'il y soutient est fausse d'un bout à l'autre. Cette these est révoltante, mais il faut examiner les raisons qu'il en donne.

« J'avouerai, dit-il avec dédain, que » je trouve dans ces odes tant estimées des » pensées bien fausses. Cette ode à la for- » tune, qu'on regarde comme le triomphe » de la raison, présente, ce me semble, » peu de réflexions qui ne soient plus » éblouissantes que solides. Ecoutons ce » Poëte Philosophe » :

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?

« Non vraiment, répond ce critique ; l'Ita- » lie en cendre ne peut faire honorer Sylla ».

Eh bien donc, le Poëte a raison, puisqu'il ne dit pas autre chose. Mais, ajoute M. de Vauvenargues :

« Ce qui doit, je crois, le faire res- » pecter avec justice, c'est ce génie supérieur

Digitized by Google

par la multitude de détails supérieurs dont elles sont remplies. Il n'y trouve ni comparaisons justes, ni images brillantes, ni sentimens, rien ne le touche. Ces éclairs d'enthousiasme qui nous frappent dans l'Horace François (1), cette ferveur de génie qui nous entraîne, ce talent de la parole, cette magnificence d'expressions, cette harmonie presque céleste, qui nous tient comme suspendus entre le ciel & la terre, le laissent tranquille & indifférent sur tant de prodiges.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Il ramene toutes les vérités à la logique, & blâme un trait lumineux, un sentiment libre & vif, une maxime hardie & philosophique, parce qu'il n'y voit pas comme dans un argument, la majeure, la mineure, & la conséquence. Est-ce ainsi qu'on juge des Poëtes ?

J'ose dire qu'il se trompe souvent : non seulement comme Poëte, il avoue lui-même qu'il ne l'est pas, mais même comme raisonneur ; & j'ajouterois vo-

(1) J'avoue que je ne parle que de ce que Rousseau a de bon ; mais c'est la plus grande partie de ses ouvrages, parmi lesquels il y en a beaucoup de ceux même qu'il a faits en *Allemagne*.

Digitized by Google

lontiers encore comme écrivain. (Car après tout le ton dont il se sert pour relever des fautes dans Rousseau, n'est guere celui qui convenoit à un homme admiré généralement, & avec tant de raison). Son but, qui est tout neuf, dans ces réflexions, est de prouver que ce Poëte a péché par le sujet de son Ode à la Fortune, & que la proposition générale qu'il y soutient est fausse d'un bout à l'autre. Cette these est révoltante, mais il faut examiner les raisons qu'il en donne.

« J'avouerai, dit-il avec dédain, que » je trouve dans ces odes tant estimées des » pensées bien fausses. Cette ode à la for- » tune, qu'on regarde comme le triomphe » de la raison, présente, ce me semble, » peu de réflexions qui ne soient plus » éblouissantes que solides. Ecoutons ce » Poëte Philosophe » :

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?

« Non vraiment, répond ce critique ; l'Ita- » lie en cendre ne peut faire honorer Sylla ».

Eh bien donc, le Poëte a raison, puisqu'il ne dit pas autre chose. Mais, ajoute M. de Vauvenargues :

« Ce qui doit, je crois, le faire res- » pecter avec justice, c'est ce génie supérieur

Digitized by Google

» & puiſſant, qui vainquit le génie de Ro-
» me, qui ſoumit à ſon ambition le peu-
» ple de la terre le plus indocile & le plus
» fécond en Héros, & lui fit défier dans
» ſa vieilleſſe les reſſentimens de ce même
» peuple qu'il ne daignoit plus gouver-
» ner ».

Rouſſeau auroit eu raiſon de peindre Sylla tel qu'on le repréſente, ſi ſon but avoit été de faire l'éloge de l'inhumanité, du crime & des proſcriptions. Mais ſon ſujet eſt le contraire. La grande vérité qui regne dans ſon ode, vérité bien autrement importante, que ſi elle n'étoit que vraie, eſt de déſabuſer le vulgaire du préjugé des fauſſes vertus; de percer à ſes yeux le phantôme de l'Héroïſme, pour ſubſtituer à ſa place la raiſon; de prouver (non pas géométriquement à la vérité), qu'elle ſeule met le prix aux actions des hommes; que leur véritable grandeur eſt la ſageſſe, l'humanité, l'amour de ſes ſemblables; & qu'on ne peut mériter de ſolide gloire qu'en faiſant du bien aux hommes. Il me ſemble que Rouſſeau l'a aſſez bien établie.

On ſe plaint de n'être pas aſſez remué par les images, par les penſées élevées, par le déſordre que demande l'ode, & qui en conſtituent le mérite? Je crois qu'il ne faut pas en rejetter la faute ſur Rouſſeau,

Digitized by Google

Que veut-on de plus fort que cette Strophe ?

Montrez-nous, Guerriers magnanimes.

De plus pompeux & de plus sonore que celle-ci :

Juges insensés que nous sommes.

De plus animé que cette autre :

Quels traits me présentent vos fastes ?

« Rousseau me paroît *donc* bien petit, » ajoute l'epilogueur, lorsqu'il ose ajou- » ter d'un si grand-homme (d'Alexandre), » & qu'il dit en vers prosaïques ».

Mais à la place de Socrate, &c.

« Ce mépris de Rousseau pour Alexan- » dre (continue le même critique), qu'on » remarque aussi dans Despréaux, prouve » que ce n'est point assez d'avoir de la raison » pour raisonner juste sur les grandes cho- » ses qu'on ne connoît parfaitement que » par le cœur ».

Que veut dire ce style en bonne foi ? & que fait ici le cœur à la raison ?

Rousseau (c'est toujours M. de V. qui parle), ne vouloit épargner aucun conquérant.

C'est précisément-là le fait. Il s'agis

d'examiner, si Rousseau a dû ou n'a point dû les épargner.

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile,
Fit tout le succès d'Annibal.

« Voilà comme il croit renverser la ré-
» putation des plus grands hommes. Mais
» qui ne sçait que la science de la guerre
» consiste à profiter des fautes de son en-
» nemi » ?

Personne ne l'ignore sans doute. Mais Rousseau n'a point prétendu parler de l'art de la guerre. Il se borne à montrer les abus, les malheurs, les ravages qu'occasionnent ceux qui la font servir à leur ambition.

« S'il étoit reçu des *Poëtes* comme du
» reste des hommes, qu'il n'y a rien de beau
» dans aucun genre que le vrai, que pen-
» ser de ces invectives de Rousseau » ?

Personne n'est plus persuadé de cette vérité incontestable que les bons Poëtes. Despréaux en a établi la regle au siecle précédent, & en a donné l'exemple dans tous ses ouvrages. C'est peut-être la leçon que Rousseau avoit le mieux retenue de toutes celles de ce grand maître. Ces deux vrais Poëtes sont non seulement les premiers de leur nation pour ce qui regarde

Digitized by Google

l'expreſſion, l'harmonie, le choix des mots, leur pureté, la liaiſon des idées, l'heureuſe variété des tours dont ils ſe ſont ſervis; mais encore par le fonds de raiſon & de vérité qui regne dans tous leurs écrits. J'en appelle à tous nos bons Juges.

Au reſte je ne puis qu'applaudir aux réflexions qui terminent la diſſertation de M. de Vauvenargues. Il y parle de M. de Voltaire comme tout le monde en penſe. Je ſuis bien ſûr que perſonne n'entreprendra un jour de réfuter les éloges flatteurs, mais mérités qu'il lui donne. Je l'admire auſſi bien que M. de Vauvenargues, quoique peut-être avec moins de connoiſſance & de délicateſſe. Mais ſes grands talens ne me ferment pas les yeux ſur ceux de Rouſſeau; & je croirois preſque devoir renoncer à mon admiration, ſi elle étoit excluſive.

Digitized by Google

CANTATE

Sur la Convalescence de M. le Prince de Turenne.

SCENE

Entre un Etranger des environs de la ville d'Evreux, & un de ses Habitans.

L'ETRANGER.

QUELS lugubres accens, symptômes de la mort,
Viennent troubler mon oreille tranquille ?
Quels sanglots redoublés ? ah ! malheureuse Ville,
De Lisbonne en ce jour éprouves-tu le sort ?
Quel démon dans tes murs a semé l'épouvante ?
Tout pleure, tout gémit, femmes, enfans, vieillards ;
De la mort l'image effrayante
Est peinte dans tous les regards ;
Moi-même je frémis à cet aspect terrible :
La douleur dans mon ame entre par tous les sens,
Et je succombe aux noirs pressentimens
Qu'en mon cœur étonné de se voir si sensible,
Font naître ces cruels momens.
Habitant de ces bords à tant d'horreurs en proye,
Quel est donc le fléau que le Ciel vous envoye ?

L'HABITANT.

Que me demandez-vous, trop heureux Etranger ?

Digitized by Google

Vous ignorez nos maux, tremblez de les apprendre ;
Les sçavoir, c'est les partager.

L'ETRANGER.

Je les ressens déja, parlez sans plus attendre.

L'HABITANT.

Le puis-je, hélas !

L'ETRANGER.

Parlez :

L'HABITANT.

Turenne est en danger.

L'ETRANGER.

Turenne est en danger : ô douleur légitime !

Ensemble.

DUO.

Grand Dieu ! vous frappez de tels coups,
Et le désespoir est un crime !
Pour appaiser votre courroux,
Ah ! s'il vous faut une victime,
Sauvez Turenne, immolez-nous.

Petit-chœur.

Quel bruit soudain se fait entendre (1),
Quel prodige nouveau ! quel sera notre sort !
Hélas ! que devons-nous attendre,
Est-ce la vie, est-ce la mort ?

L'HABITANT.

Jusqu'en ses fondemens la terre est agitée ;

(1) *On entend une symphonie vive & saillante.*

Digitized by Google

L'air paroît tout en feu, le ciel s'ouvre à mes
yeux ;
Dieu parle ... c'en est fait, la mort épouvantée
Respecte, en frémissant, des jours si précieux :
A Turenne expirant la vie est redonnée,
Le poison (1) rechauffé reprend un heureux cours,
Et la Médecine étonnée,
D'un Maître plus puissant reconnoît le secours.

Ariette.

Que ce jour pour nous a de charmes !
Dieu rend Turenne à notre ardent desir,
Un doux transport succede à nos alarmes :
Si nous versons encor des larmes,
Ce sont des larmes de plaisir.
Que ce jour pour nous a de charmes !
Dieu rend Turenne à notre ardent desir,
Un doux transport succede à nos alarmes.

Grand-chœur.

Chantons, célébrons à jamais
Cet heureux jour, notre unique ressource :
Ce jour est le jour des bienfaits,
Puisqu'il en conserve la source.

Vivez, Prince, imitez vos illustres Ayeux ;
Pour faire des heureux le ciel vous fait renaître :
De tous temps, c'est aux biens répandus autour
d'eux,
Que les Bouillons se sont fait reconnoître ;

(1) *La petite-vérole étoit rentrée.*

Digitized by Google

Chantons, célébrons à jamais
Cet heureux jour, notre unique ressource;
Ce jour est le jour des bienfaits,
Puisqu'il en conserve la source.

D'Evreux.

LETTRE de M. l'Abbé Jacquin, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, à M. de Boissy, Auteur du Mercure.

MONSIEUR, vous seriez-vous jamais imaginé qu'une Dissertation sur l'histoire naturelle pût me mettre dans la nécessité de faire un Traité de morale? Je m'y trouve cependant réduit par une lettre que j'ai reçue, il y a quelques jours, de la part d'une personne qui m'est absolument inconnue. Dans cette lettre on me reproche avec un air d'aigreur d'avoir maltraité, dans (1) celle que j'ai écrite sur les pétrifications d'Albert, le sieur Décalogne, propriétaire de la fameuse grotte qui les renferme. Pour ne point discuter ici les motifs de plaintes que je puis avoir, comme plusieurs curieux contre lui, & le rassurer en même temps, aussi-bien que l'Auteur de la lettre en question, sur le ressenti-

(1) Mercure de Novembre 1757.

Digitized by Google

ment dont peut-être ils pourroient me croire susceptible, voici ma profession de foi, & les réflexions que j'ai faites au sujet du pardon des injures. Pour peu qu'elles vous paroissent propres à remplir un petit coin dans un ouvrage que vous avez l'art de rendre aussi intéressant qu'agréable, je vous prie de les donner au Public : je n'ai que ce moyen pour les faire parvenir à une personne devant laquelle mon état me force à me disculper. En partageant le mérite d'une bonne œuvre, vous augmenterez ma juste reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

JACQUIN.

Ce 8 Janvier 1758.

RÉFLEXIONS sur le plaisir que ressent un cœur délicat à pardonner.

S'IL est vrai, comme on n'en sçauroit douter, que l'homme soit conduit dans toutes ses actions par une sorte de plaisir, qui peut exprimer les délices qu'éprouve celui qui sçait pardonner avec prudence ? Pour apprécier ce sentiment flatteur, il ne suffit pas d'avoir une ame délicatement organisée. Un parallele bien établi entre les douceurs prétendues de la vengeance, &c

les plaisirs réels du pardon, est peut être le seul moyen de mesurer l'étendue de cette sensation, qu'il n'est donnée qu'aux grandes ames de goûter. L'éclat de la victoire augmente à raison de l'opiniâtreté du combat. De toutes les difficultés qui sont capables d'arrêter l'homme dans le chemin de la vertu, celles qui naissent de son propre cœur, & que le plaisir lui présente, sont, sans contredit, les plus critiques. Qui chercheroit même à les surmonter, si un plaisir plus fort & plus délicat ne soutenoit la foiblesse humaine ?

Je m'étonne que nos peres qui, au milieu des ténebres épaisses dans lesquelles ils flottoient, ne laissoient pas de saisir de temps en temps le flambeau de la vérité, n'ayent pas déifié (1) le pardon des injures. En parcourant la Grece & l'ancienne Rome, que je considere les Temples fameux élevés autrefois en l'honneur des faux Dieux, je les vois presque tous dédiés en lettres de sang, à la corruption,

(1) Il est vrai qu'il est fait mention dans Elien (liv. 5.) d'un Autel érigé à la *Miséricorde* dans la place publique d'Athenes ; mais cette miséricorde n'étoit pas le vrai pardon des injures : sous ce nom les Grecs entendoient la pitié envers les pauvres & les malheureux ; vertu dont le paganisme nous a, sans doute à notre honte, donné trop souvent des leçons.

Digitized by Google

à la fureur, à la vengeance. Pourquoi à côté de celui de la justice n'apperçois-je pas celui de l'oubli des injures? pourquoi des Philosophes qui avoient si souvent donné des exemples dignes de temps plus éclairés que les leurs, ne se sont-ils jamais fait un point d'honneur & de religion d'une maxime vraiment héroïque? Cette perfection étoit sans doute réservée au christianisme.

Commander à ses passions, modérer les fougues d'un sang échauffé, étouffer cette effervescence qui obscurcit la raison, faire taire enfin l'amour-propre, cet ennemi séducteur qui s'arme de notre propre sensibilité pour nous subjuguer plus sûrement; voilà l'empire du sage, voilà le triomphe de la Religion.

Néron, pour se venger des Chrétiens qui n'avoient d'autre crime à ses yeux que celui de lui reprocher par la douceur de leurs mœurs, la fureur de ses cruautés, ne se contente pas de faire couler leur sang de toute part. Il pousse l'excès de sa haine jusqu'à faire réduire en cendres la Capitale de son Empire, afin de les charger de l'exécration publique, en les accusant de cet attentat. Quel funeste plaisir! disons mieux, quelle rage! Théodose justement irrité contre la séditieuse Thessalonique,

Digitized by Google

en se laissant fléchir par la priere du saint vieillard Flavien, change tout-à-coup le cœur de ses malheureux habitans, qui, pour fruit de leur rébellion, n'attendoient plus qu'une mort trop méritée. Quelle joie pour un Prince qui a des entrailles, de partager l'allégresse qu'un acte de clémence aussi généreux cause dans des ames déja à demi-abattues par le désespoir! Pourquoi un contraste aussi sensible n'arrête-t'il pas tout bras prêt à frapper les victimes de la vengeance?

Il en est des vices comme des vertus: ils forment entr'eux une chaîne dont les anneaux sont tellement liés les uns aux autres, qu'ils ne se trouvent jamais seuls. Sans parler de la jalousie, de la haine, de la colere & de l'envie, qui sont les compagnes ordinaires de la vengeance, il est rare que l'injustice n'épaississe pas le bandeau qu'elle porte sur les yeux. On se venge; mais quel droit a-t'on de se venger? On nous a fait injustice, dit-on: mais comment en inférer qu'il soit permis de rendre injustice pour injustice? Où est à présent la loi qui permette aux particuliers de repousser une injure par une autre injure?

On vous a fait injustice? mais les loix ne sont-elles pas établies pour vous faire

Digitized by Google

rendre une réparation utile ? Qui eût jamais droit de se faire justice à soi-même ? Quelle anarchie, quel désordre dans l'esprit de vengeance ? Semblable à un vent empoisonné, quelle frénésie ne répand-t'il pas sur la surface de la terre ? Des parens armés contre leur propre sang, des amis déchirans à belles dents d'autres eux-mêmes ; des époux rompans avec autant d'indécence que de fureur un lien sacré ; des guerriers immolans à des querelles particulieres de braves Citoyens, dont le sang ne devoit couler que pour la défense de la patrie ; des Tribunaux où la chicane prete sa voix à toute sorte d'injustice : Quel tableau !

Il seroit doux cependant, ajoute-t'on, de se venger, si la vengeance étoit permise. Mais examinons en quoi le vindicatif fait consister cette prétendue douceur. Comment un homme sur le cœur duquel l'Auteur de la nature a gravé, en caracteres inaltérables, la maxime de ne pas faire aux autres ce que nous serions fâchés qu'on nous fît à nous-mêmes, peut-il méditer à loisir de détruire son ennemi, en lui enlevant ses biens, sa vie, ou quelque chose de plus encore, sa réputation ? Après avoir assouvi sa rage, comment peut-il soutenir le triste spectacle de cette victime percée

Digitized by Google

de ses coups, & immolée à son ressentiment? Que le Sauvage, accoutumé à s'alaiter du sang des Européens, goûte une sorte de plaisir à considérer & à savourer par avance les malheureux que le sort des armes livre à sa barbarie, tout effrayé que je suis, je n'en suis pas surpris, lorsque j'envisage la force des préjugés sur des esprits incultes & sur des cœurs féroces: mais que des hommes pliés sous le joug de loix dictées par la sagesse & par l'équité, nourris dans les principes qui lient la société, familiarisés avec les maximes de la politesse, de la complaisance & de la bienfaisance, perfectionnés enfin par les oracles de la morale d'une Religion qui ne respire que la paix, la modération, la générosité & la douceur, que de tels hommes s'abreuvent avec tranquillité & avec joie du sang de leurs freres, c'est un contraste monstrueux: je ne puis le comprendre.

Quelle douceur peut-on trouver à se venger? Je sens bien que dans la chaleur de l'amour-propre blessé, ou de quelqu'autre passion contrecarrée, l'aveuglement peut aller jusqu'au point de s'étourdir sur l'injustice du ressentiment qu'on éprouve, & sur l'horreur de la réparation qu'on médite; mais à peine s'est-on vengé, que le voile

Digitized by Google

levé, ne nous laisse que trop de lumiere pour appercevoir notre propre honte. Il en est de cette espece de plaisir que le vindicatif s'imagine trouver dans les éclats de sa fureur, comme de ceux qui dépendent de l'assouvissement des autres passions : voltigeant autour de nous sur un nuage léger, notre imagination nous le présente, avant l'action, sous les plus brillantes couleurs ; mais ce n'est qu'un songe que le désir satisfait voit dissiper en un instant, pour faire place à tout ce que les rémords & le repentir ont d'horreurs & de cruauté. Elisabeth cherche à se venger d'un Ministre qu'elle aime : sa fureur lui fait imaginer un plaisir aussi vif que singulier, à voir courber devant son thrône, cette tête aussi fiere qu'innocente. Le Comte d'Essex périt par les ordres d'Elisabeth, & Elisabeth appelle elle-même la mort, pour vanger celle d'un favori immolé à un vain ressentiment. Où est le plaisir que cette Princesse s'étoit promis ?

A peine s'est-on vengé, qu'on se trouve au moins de niveau avec celui qui avoit offensé le premier. Que dis-je ? s'il y a de la différence entre celui qui s'est vengé, & celui dont l'injure a donné occasion à la vengeance, c'est que le vindicatif, commettant ordinairement le crime avec plus

de réflexion, devient ſans doute le plus coupable & le plus mépriſable. Quel ſujet d'imprécations contre ſoi-même !

Au contraire quelle ſupériorité l'homme clément ne s'acquiert-il pas ſur ceux dont il mépriſe généreuſement les traits ? Maître de ſoi-même, il ſemble commander à toute la nature. Ces ennemis, obligés d'admirer, même en murmurant, tant de grandeur d'ame, tombent, malgré eux, à ſes pieds, & par leurs larmes mêlées de rage & d'eſtime, ils publient à l'univers entier, que celui-là eſt grand qui ſçait ſe mettre au deſſus des injures. Quelle douce ſituation pour une ame délicate ! Quel plaiſir pour un cœur ſenſible !

L'ame généreuſe qui ſçait pardonner eſt ſi grande, qu'elle devient pour moi la preuve la plus magnifique & la plus touchante de la divinité : que la terre annonce la puiſſance de l'Etre ſuprême, que les cieux publient ſon immenſité, l'ame pacifique, qui mépriſe les injures, me peint ſa bonté, ſans laquelle tous les autres attributs pourroient me le faire craindre, mais non pas me le faire aimer.

Ce Prince étoit véritablement grand, qui, monté ſur le thrône, répondit à une foule de flatteurs qui lui rappelloient des injures reçues avant qu'il regnât, qu'un

Digitized by Google

Roi de France ne vengeoit pas les querelles du Duc d'Orléans; maxime admirable qui dévroit être écrite en lettres d'or sur la porte de tous les Palais! Pourquoi même ne pas oser prétendre à la voir gravée dans le cœur de tous les Princes? La modération, la clémence & la bienfaisance du Maître qui nous gouverne si sagement, peuvent-elles laisser quelque soupçon de témérité à cette proposition? Heureux les peuples qui sçavent goûter le bonheur de se voir conduits par un Prince ami de l'humanité; vertu dont les ennemis mêmes du nom François, malgré leur fureur, éprouvent tous les jours les effets! Plus heureux encore celui qui fait son propre bonheur de celui de ses sujets!

Quelque grandeur d'ame, & quelque délicatesse qu'il y ait à pardonner, il est cependant des circonstances dans lesquelles la générosité doit se taire; & c'est surtout lorsque l'offense influe sur le bien général de la société. Ce n'est plus vengeance pour lors de démasquer la fraude ou l'imposture: c'est justice; & qui ignore que cette vertu doit avoir le pas sur toutes les autres?

Des bouches empoisonnées soufflent le venin de la calomnie sur votre réputation: étouffant avec générosité tout ressentiment, vous

Digitized by Google

vous souhaiteriez épargner à vos ennemis une confusion, suite nécessaire de votre justification. Je ne puis que louer la noblesse de vos sentimens; mais songez-vous que, par votre état & par vos dignités, votre réputation intéresse la cause publique, & que le silence est de tous les aveux le plus décisif? Découvrez l'imposture, s'il n'est que ce moyen pour faire voir votre innocence. Ce n'est plus vengeance: c'est justice; & que vous importe la réputation de ces monstres accoutumés à lancer leurs traits sur tout ce qu'ils rencontrent? Les méchans ne sont à craindre, qu'autant qu'ils sont cachés: le grand jour découvre & leur impuissance, & leur aveuglement.

Victime de la fraude & du monopole, on vous a survendu, on vous a volé! Vous voudriez cacher l'opprobre de ceux qui vous ont trompé? J'approuve un désir qui fait honneur à la délicatesse de votre cœur; mais prenez-y garde: on se servira de votre silence pour étendre l'injustice, & pour tromper le Public impunément, du moins pour un temps; découvrez l'iniquité, & montrez-la au doigt. Ce n'est plus vengeance: c'est justice. Votre timidité vous rendroit coupable envers la société des usurpations qu'il ne tenoit qu'à

Digitized by Google

vous de faire cesser dans leur origine.

Pénétrés de vénération pour les cœurs tendres, généreux & délicats, prenons garde de donner dans la pusillanimité. Persuadés que la vertu consiste dans un juste milieu, dont les extrêmités s'écartent également, ne flattons jamais la délicatesse & la sensibilité de notre cœur aux dépens de la justice.

VERS

A M. de Boullongne, Conseiller d'Etat, Intendant des Finances.

ETRE modeste en un rang éminent,
Se livrer au travail à la fleur de son âge;
Avec bonté secourir l'indigent,
De tous les cœurs François mériter le suffrage,
Par un air doux, affable & complaisant;
Fidele envers son Roi, rendre chacun content;
Avoir les vertus en partage,
Qu'un pere respecté lui transmit en naissant:
De Boullongne le fils, voilà la vive image.

Par M. J...

Digitized by Google

RÉPONSE au Quatrain du Mercure de Novembre, dont l'adresse est à l'aimable Montagnard des Pyrénées.

A tous les traits brillans dont tu me peins en beau,
(N'étant que Montagnard que serviroit de feindre),
Je méconnois moi-même le tableau.
Mais eussé-je d'amour emprunté le pinceau,
Tu sçaurois mieux louer, que je ne sçaurois peindre.

Nous donnerons le mois prochain un Conte du même Auteur, intitulé *le Verre Naturel.*

Le mot de l'Enigme du second Mercure de Janvier est *Fin.* Celui du Logogryphe est *Pelote*, dans lequel on trouve *lot*, *pale*, *Eole*, *poële*, *Pô*, *étole.*

ENIGME.

J'habite sous le ciel, sans poser sur la terre;
On m'aime gros, on me hait gras;
Très-rarement on me voit à la guerre.

Digitized by Google

Je ne trouve que des ingrats
Qui m'accablent de coups ; il ne m'importe guere:
Ils augmentent mon embonpoint ;
C'est leur caresse ; & tout franc sur ce point
Je puis être jaloux, car souvent j'en vois faire.

LOGOGRYPHE.

Je renferme un nom
Cher à l'harmonie,
Et que Polymnie
Aime avec raison.
Un cri salutaire,
Qui, quand au danger
Je vais m'engager,
Peut seul m'y soustraire.
Ce qui de nos jours
Partage le cours.
Un nom de famille,
Qui parmi nous brille.
Le Dieu des moissons,
L'amas des maisons.
La greve flottante,
Où des scélérats
La rame pesante
Exerce le bras.
Un Fleuve en Espagne ;
Un en Allemagne.

Digitized by Google

Un petit pays
Aux Moines soumis.
Une ville antique,
Illustre berceau
De la République.
Un mal de la peau,
Le meilleur morceau
Qui soit dans un liévre.
Cette horrible fievre
Que l'eau de la mer
Peut seule calmer.
Un port de Corsaires,
Un fruit délicat:
Ce qu'en tout état
On n'observe gueres.
De l'homme mourant
Le sanglot pénible:
De l'homme vivant
Un plaisir sensible.
Un heureux Duché,
Un bois recherché.
Le peuple aux allarmes
Le plus exposé,
Lorsque Mars lézé,
Prend en main les armes.
A me pénétrer
Quiconque s'attache,
Au mot que je cache
Peut me comparer.

Digitized by Google

VERS EN MUSIQUE,

Pour Monsieur & Madame de Monregard.

Ne feras-tu jamais que des sermens frivoles,
Répétoit l'Hymen l'autre jour ;
Tu me promets de rester à ma cour,
Tu le promets, & tu t'envoles :
Perfide enfant, volage Amour,
Ne feras-tu jamais que des sermens frivoles.

Ne crains plus ma légéreté,
Dit l'Amour, s'arrachant une plume de l'aîle ;
J'ai pour garant de ma sincérité
Un jeune objet dont la beauté,
Les graces, les vertus serviroient de modele :
Regarde, Amour, sois enchanté ;
En vis-tu jamais de plus belle ?
Monregard signa le traité,
Et rendit leur chaîne éternelle.

La musique est de M. Hebert.

Digitized by Google

rs pour Mr. et Mc. de Monregard,

Mis en Musique par Mr. Hébert.

feras tu jamais que des sermens fri--

es, Répétoit l'himen l'autre jour; Tu me pro-

de rester à ma cour; Tu le promets et tu ten

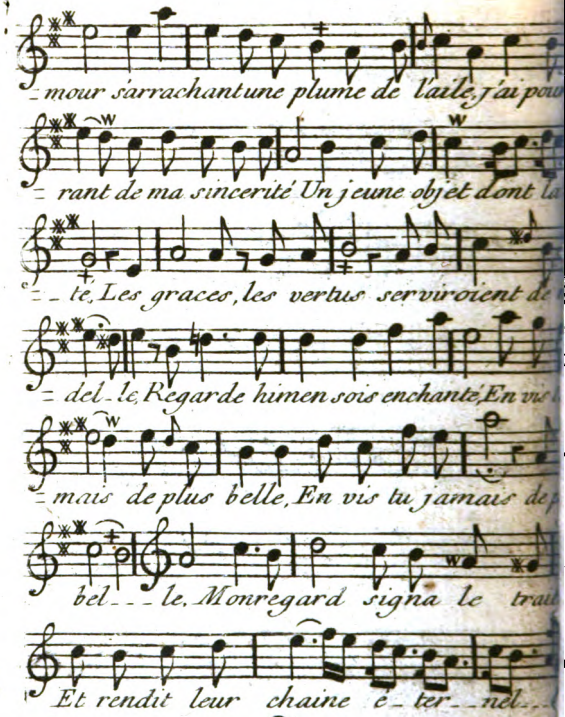
----- les, et tu t'envo-----

---- les. Perfide enfant vola--- ge amour,

feras tu jamais que des sermens fri--

o --- les. Ne crains plus ma légére-té, Dit l'a--

Digitized by Google



Gravé par Mlle Labassée. Imprimé par

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LETTRE d'un Solitaire de Bretagne au Marquis de Mong....

Je lisois, Monsieur, avec plaisir l'Histoire de France, de M. l'Abbé Velly, dont vous m'aviez parlé; j'y trouvois cette couche philosophique qui fait disparoître le préjugé, & représente la raison des choses; je suivois ce fil des événemens que si peu d'Historiens rendent sensible & continu; j'étois enfin séduit par cette noblesse & cette clarté de la diction, qui est le vrai coloris de l'histoire, lorsque j'ai été arrêté par un endroit du second volume, p. 396, que je vais transcrire, & auquel j'ajouterai les réflexions qu'il m'a fait naître. « Guillaume, Duc de Normandie, sçut » joindre au surnom de Conquérant celui » de grand Prince, en étouffant toutes les » révoltes, & celui de Législateur, en abo- » lissant les anciennes coutumes pour en » introduire de nouvelles, qui n'avoient » cependant d'autre avantage sur les pre-

Digitized by Google

» mieres que d'être celles du Vainqueur.
» Plus sage qu'Alexandre qui prenoit les
» façons de vivre des peuples qu'il avoit
» vaincus, il ordonna que les Anglois se
» conformeroient aux usages des Nor-
» mands, &c. » Je vous avoue, Monsieur, que je serois long-temps à concevoir ce que c'est qu'un Législateur qui n'abolit les coutumes des peuples vaincus que pour exercer la tyrannie du Vainqueur qui, bien loin de consulter les avantages de ses nouveaux sujets, pour leur laisser leurs loix, si elles sont bonnes, ou leur en donner de meilleures, si elles sont mauvaises, s'abandonne gratuitement au despotisme impérieux de la conquête. La conduite d'Alexandre fut bien différente sans doute, & cette différence est celle qu'il y aura toujours entre un siecle éclairé & un siecle barbare, entre le grand homme & le conquérant. Adopter les coutumes des vaincus, les confondre avec les vainqueurs, verser indistinctement sur eux les honneurs & les graces, c'est flatter les hommes dans leurs attachemens les plus chers, c'est leur faire adorer le joug, c'est, Monsieur, être inspiré par la bonne politique & l'humanité. Jettons un regard sur l'histoire : nous verrons d'un côté le Vainqueur de Darius chéri des Perses à l'égal des

Digitized by Google

Macédoniens. « Ils accoururent en foule au » palais après la mort du Roi, & l'on n'eût » sçu discerner dans leur commun désespoir les victorieux d'avec les vaincus. » C'étoit à qui s'affligeroit d'avantage; les » Perses l'appelloient le plus juste & le » plus doux Maître qui leur eût jamais » commandé; & les Macédoniens, le meil- » leur & le plus vaillant Prince de la terre, » murmurant les uns & les autres contre » les Dieux de ce que, par envie, ils l'avoient » ravi aux hommes. » *Quinte-Curce*, Trad. de Vaugelas, p. 330. Guillaume, dit le Pere d'Orléans, eut des mutineries éternelles à combattre de la part de ses nouveaux sujets. Il avoit enrichi sa patrie de leurs dépouilles; il eut un reghe dur & une conduite sévere; il châtioit sans rémission; il les accabloit de nouveaux droits: aussi ne compta-t'il les années, depuis sa conquête, que par des ligues & des partis dissipés. Révolut. d'Angl. t. 1, pages 69, 70, 72. Je pourrois, Monsieur, justifier mes réflexions par une foule de citations, si je n'étois resserré par les bornes épistolaires: je me réduirai à vous rappeller les procédés des Romains dans leurs conquêtes. Ils ne s'écarterent jamais du systême d'Alexandre, ils enchérirent même, ils le perfectionnerent, ils en

furent bien aidés dans cette suite de succès qui a immortalisé ce peuple unique. Les Tartares, ces hommes destinés par la nature à soumettre l'Asie, sont toujours devenus Chinois après avoir passé la grande muraille. Le droit des gens, moderne enfin, est le code de la philosophie & de la bienfaisance, & ce code n'enseignera jamais la destruction des hommes & l'abolition des loix. L'ouvrage de M. l'Abbé Velly paroît respirer ces deux choses-là; je regarde le passage que j'ose critiquer comme une de ces inattentions inséparables d'un ouvrage difficile : on s'échappe souvent à soi-même dans la chaleur de la composition. Si cette Lettre étoit faite pour être lue, il ne pourroit se blesser d'une réflexion effacée par l'estime la plus distinguée pour son histoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nous annonçons un petit chef-d'œuvre de Typographie. C'est le *Cato Major* de Ciceron, imprimé *in*-32 chez *Barbou*, qui se distingue par de nouvelles éditions, dont la derniere est toujours la plus élégante. Tout est fini dans ce petit ouvrage. Rien n'égale la beauté des caracteres fondus par le sieur Fournier le jeune, qui partage avec l'Imprimeur la gloire de cette

Digitized by Google

édition. Paris, graces à leurs soins & à leurs talens, n'a plus rien à envier aux presses étrangeres. Le portrait de Ciceron, d'après une antique, est à la tête de l'ouvrage; & se vend aussi séparément. Le *Traité de l'Amitié* du même Auteur, se distribue chez le même Libraire dans le même format *in*-32. Plus l'*Anacréon*, grec & françois, *in*-16.

HUDIBRAS, Poëme écrit dans le temps des troubles d'Angleterre, & traduit en vers françois avec des remarques & des figures, 3 vol. *A Londres*, & se vend *à Paris*, chez *Ganneau*, rue S. Severin, 1757.

Ce Poëme a été traduit par un Gentilhomme Anglois, qui entend les deux Langues, & qui a réussi autant qu'il est possible de réussir dans un Ouvrage de ce genre. Le sujet ne peut intéresser personne en France. La secte des Puritains qu'on y tourne en ridicule, y est presqu'inconnue.

Un écrit dans le même goût, en prose, qui nous étoit propre, & qui avoit pour objet la Ligue, n'est plus lu ici de personne. Ces sortes d'Ouvrages n'ont de la vogue, & ne sont bons que pour le temps & pour le lieu seul où ils sont nés. Celui que nous annonçons est accompagné de notes & de remarques qui doivent lui

donner du prix, & en faciliter le débit. Elles sont curieuses, instructives & bien faites.

Histoire de Saladin, Sultan d'Egypte & de Syrie, avec une introduction, une histoire abrégée de la Dynastie des Agoubites, fondée par Saladin; des notes critiques, historiques, géographiques, & quelques pieces justificatives; par M. Marin. *A Paris*, chez *Tilliard*, Libraire, quai des Augustins, 1758.

Il y a long-temps que nous n'avons lu d'histoire particuliere qui nous ait autant satisfait. Elle nous a paru faite avec autant de recherche, de goût & de philosophie, qu'écrite avec élégance, force & précision. L'Auteur a pris pour épigraphe ces paroles de Ciceron, de l'Orateur, Livre 2. *Quis nescit primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat; deinde ne quid veri non audeat?* Il a fait honneur à cette loi qu'il a suivie exactement. Autant qu'il lui a été possible, il a eu l'attention de ne rien avancer de faux, ou qui fût dénué d'autorité, & le courage de dire la vérité dès qu'il a pu la dévoiler & la prouver. Le préjugé national ne le subjugue jamais: chez lui l'amour du vrai l'emporte sur celui de la patrie. Il rend aux Musulmans la

Digitized by Google

justice qu'ils méritent, & les loue même souvent au préjudice des Chrétiens, quand la vérité l'y force.

Nous ne citerons qu'un seul endroit de cette histoire pour justifier le bien que nous en disons, & pour donner une idée de son style & de sa maniere. Nous le prenons dans l'éloge que l'Auteur fait de Saladin, & qui termine l'Ouvrage.

La douceur, l'humanité, la bienfaisance, la religion, la justice, la libéralité, formoient son caractere particulier. On nous apprend que sa figure imprimoit encore plus d'amour que de respect; que son regard n'avoit point cette fierté qui annonce quelquefois les maîtres du monde; que ses discours étoient simples, polis, naturellement éloquens; mais que son imagination ne s'éleva jamais à la poésie, & rarement à ces figures hardies, à ces métaphores si familieres aux Orientaux... Il favorisa peu les Poëtes & les Dialecticiens, fort communs alors dans l'Orient, combla de bienfaits les Docteurs de la Loi, & ne persécuta que les Ecrivains qui ne respectoient pas dans leurs Ouvrages les mœurs & la Religion. Il n'avoit aucune de ces grandes passions, qui font sortir les hommes de la sphere commune. Plus grand par ses vertus tran-

Digitized by Google

quilles & pacifiques, que par ses exploits guerriers, la nature sembloit l'avoir destiné à la vie privée plutôt qu'au gouvernement d'un grand état. Il manquoit de cette fermeté si nécessaire aux Princes, pour faire respecter leur puissance. Il ne voulut jamais établir une sévere discipline parmi ses troupes, & contenoit ses Emirs plutôt par sa douceur, par ses vertus, par ses largesses, que par le frein de son autorité. La fortune le plaça d'elle-même sur un trône qu'il n'ambitionnoit pas. La nécessité de s'y soutenir le rendit ingrat envers ses bienfaicteurs : la religion plus que la politique, lui mit les armes à la main, & lui fit verser du sang qu'il avoit horreur de répandre.

STYLE universel de toutes les Cours & Juridictions du Royaume, concernant les saisies & exécutions, tant des meubles que des immeubles. Par J. A. S. Avocat au Parlement de Toulouse, 2 vol. *in-12. A Toulouse*, chez *J. F. Robert*, Libraire, rue des Argentiers ; & se vend, *à Paris*, chez *Knapen*, *Brunet*, *Cellot*, Libraires, grande salle du Palais ; & chez la veuve *Bordelet*, *Brocas*, *Duchesne*, Libraires, rue S. Jacques.

Le titre de ce livre nous avertit qu'il

Digitized by Google

contient la pratique ou l'ordre de la procédure qui doit être observée en matiere de saisies dans toutes les Cours de jurisdictions du Royaume. En effet, il renferme tout ce qui peut avoir du rapport à toute sorte de saisies, de quelque nature qu'elles soient. L'Auteur y fait beaucoup d'observations sur la diversité des jurisprudences des Cours Souveraines, tant des pays de coutume, que des pays de droit écrit; ce qui rend ce traité général pour tout le Royaume.

Ce livre peut être d'un usage commun à tous les gens d'affaires, & suppôts de la justice. Les Huissiers y trouveront dans les formules des commandemens, saisies, exécutions & autres actes concernant leur profession; la maniere de les dresser & d'en éviter les nullités qu'ils y commettent souvent, & qui leur coûtent des dommages & intérêts envers les parties.

Les praticiens y pourront apprendre le style & l'ordre de la procédure qui doit être observée pour parvenir à la vente des effets saisis, meubles ou immeubles. Quoique cette matiere soit très-fréquente dans toutes les Cours & Jurisdictions, elle ne laisse pas d'embarrasser quelquefois les plus habiles, & de les faire tomber dans des fautes qui exposent les parties à la cas-

Digitized by Google

sation d'une procédure toujours longue & très-dispendieuse.

On y trouve plusieurs questions de droit, qui se presentent dans cette matiere, sur l'ordre des créanciers, & sur le rang qu'on doit donner à leurs créances. Ces questions y sont traitées sur les principes du droit Romain, & sur la jurisprudence des Cours Souveraines : on y trouve encore les regles que les Juges doivent suivre dans les allocations des capitaux & des intérêts des créanciers d'une distribution ; la maniere de juger la préférence entre les créanciers opposans ; la forme de prononcer les jugemens, &c. toujours avec des réflexions sur ce qui peut avoir été innové par les dernieres ordonnances : enfin on trouve, au commencement de chaque volume, une table des chapitres & sections, où l'on peut voir d'un coup d'œil toutes les questions traitées dans le corps de l'ouvrage.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, j'ai lu avec assez d'exactitude, plusieurs traités sur l'Histoire Naturelle touchant la pierrerie. Il est étonnant qu'on n'ait jamais parlé, ou que l'on ne

Digitized by Google

se soit jamais apperçu des changemens extraordinaires de l'Agate arborizée d'Allemagne, que depuis quelques années, par la perte qu'ont fait quelques personnes sur l'achat de ces marchandises. Plusieurs particuliers s'étant fait faire des bijoux de ces agates, ont été très-surpris de perdre en peu de temps leur argent & leurs joyaux; ce qui a occasionné des différends avec les marchands, qui ignorent la cause de ces changemens. L'intérêt de Citoyen m'engage à m'adresser à vous, pour vous prier d'instruire sur cette matiere, ceux qui peuvent ignorer l'effet de ces pierres, afin qu'ils puissent juger des causes légitimes de leur changement. Pour cet effet, je vais parler de l'endroit d'où on les tire. Les Agathes arborisées, que l'on nomme d'Allemagne, se trouvent dans la principauté de Deux Ponts. La mine est pleine d'eau; ce qui peut occasionner quelque changement, ainsi que nous le tenons des Juifs, qui ont apporté ces sortes de pierres en France.

Il est bien étonnant, Monsieur, que ces pierres sortant des mains de l'ouvrier, paroissent admirablement belles; mais que quelques jours après on les voye blanchir peu à peu : insensiblement l'arborisation se couvre, l'agate devient opaque, & elle

Digitized by Google

n'a plus figure d'arborisé ; de plus au bout d'un peu de temps le bitume qui forme l'arborisation, s'évapore, & l'agate devient claire dans la partie arborisée, sans qu'il y reste aucune tâche.

Il s'en trouve cependant qui ne changent point : elles sont rares ; ce qui paroît d'autant plus surprenant, qu'elles sortent de la même carriere. Enfin je crois que ces pierres méritent d'exciter la curiosité des connoisseurs ; ce qui me fait espérer, Monsieur, que nos Sçavans voudront bien prêter quelque moment d'attention pour nous expliquer les raisons de ces divers changemens. Il n'est pas, Monsieur, que vous n'ayez entendu parler de ces sortes de pierres qui ont déja tant causé de dispute. Il seroit à souhaiter pour l'interêt du public, qu'il pût être instruit de ces sortes d'inconvéniens, afin qu'il ne soit plus dans le cas de risquer son bien. Si vous jugez à propos, Monsieur, d'insérer cette lettre dans votre Mercure, j'espere qu'elle sera lue avec plaisir, & que les Sçavans seront charmés de trouver un nouveau sujet de servir le Public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT au sujet du Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, pour l'année 1758.

Si l'accueil que l'on fait aux Journaux se mesure sur leur utilité, il en est peu qui offrent des avantages plus réels à la société, & qui puissent, à plus juste titre, balancer le suffrage du Public, que celui qui a pour objet la santé & la vie des hommes. Le Journal de Médecine n'est pas une de ces productions où l'esprit brille & le génie s'enflamme, c'est un ouvrage où l'homme & la nature paroissent à chaque instant, l'une souvent nouvelle, quelquefois merveilleuse & toujours instructive, l'autre tantôt privé de ce souffle divin qui l'animoit; mais digne encore de toute notre admiration, tantôt dépouillé de tous ses agrémens & courbé sous le poids de ses infirmités. C'est là qu'on voit la nature traçant d'une main le spectacle de ses merveilles, & de l'autre représentant l'histoire de nos maladies. Enfin ce livre également ouvert aux Sçavans qui veulent y consacrer leurs travaux, & à tous ceux qui y cherchent de l'utilité, est pour le genre humain un garant de sa tranquillité, pour

Digitized by Google

notre siecle un trésor de richesses, & deviendra un modele de conduite pour la postérité.

L'empressement avec lequel le Public a daigné recevoir cet ouvrage foible encore & chancelant, la protection puissante qu'un grand Prince a bien voulu lui accorder, les applaudissemens que les Sçavans lui ont donnés, & les efforts des Auteurs illustres qui ont pris plaisir à le former, sont des preuves suffisantes du bien qui peut en résulter. Si l'on veut cependant jetter les yeux un instant sur cette collection, on appercevra aisément les avantages qu'elle peut avoir produit.

Les Médecins dont le zele infatigable est toujours occupé du bonheur & de la santé des hommes, ont prouvé par les cures brillantes qu'ils y ont dévoilées, les ressources infinies de leur art, la vaste étendue de leurs connoissances, leur sagacité & leur jugement; c'est en publiant leurs observations merveilleuses qu'ils ont pu se flatter d'avoir étouffé le préjugé & l'envie, d'en avoir imposé aux ignorans, d'avoir soumis les incrédules, & de s'être fait des amis & des admirateurs. S'ils ont répandu leurs richesses avec désintéressement, ils en retirent un avantage mille fois plus précieux que les biens dont ils avoient la propriété,

Digitized by Google

c'est l'estime & la reconnoissance de leurs Concitoyens. D'un côté ils ont trouvé dans cet ouvrage les moyens de travailler pour le profit de l'humanité, de célébrer leurs triomphes, & d'élever leurs sciences; de l'autre ils se sont enrichis par les connoissances & les vues nouvelles qu'ils y ont puisées.

Les Chirurgiens autant animés par les récompenses qu'on accorde à leurs talens, que par la louable ardeur qui s'excite dans leur cœur, ont dû voir avec plaisir les progrès de cet ouvrage auquel ils ont eu beaucoup de part, & qui a servi à faire éclater en public leur zele & leur émulation. Les détails curieux d'anatomie, les ouvertures de cadavres, les monstruosités & les observations sur les points les plus importans de la Chirurgie, que contient ce recueil, sont des matieres assez intéressantes pour piquer leur curiosité, & qui ont été assez bien traitées pour mériter leur suffrage.

La Chimie, quoique plus cachée & moins fertile que toutes les autres branches de la Médecine, a rempli cependant sa place avec distinction, & a fourni à tous ceux qui cultivent cette science des objets dignes de toute leur attention, soit par des analyses d'eaux minérales peu connues,

soit par des réflexions utiles pour la perfection des médicamens.

Ce seroit à tort qu'on se persuaderoit que cette collection importante n'est renfermée que dans le cercle de ceux qui cultivent l'art de guérir : elle est du ressort de tous les Sçavans & de toutes les personnes qui sont animées par le double intérêt qu'on doit trouver à avoir une connoissance parfaite de soi-même, & de toute la nature. Il suffit, pour en être convaincu, de se rappeller l'histoire de cet Anglois porc-épic couvert de plumes, qui a mis au monde des enfans de même nature, celle de ce jeune homme qui étoit sujet comme une femme au tribut lunaire, la description de cette momie admirable conservée pendant plusieurs siecles, sans avoir jamais été ouverte ni mutilée dans aucune de ses parties, cet homme qui portoit une tête de veau, ces monstres cyclopes de naissance, cette femme qui au bout de 27 mois a mis au monde un enfant par le nombril, celle qui avoit deux matrices, cette fille infortunée, qui, pendant dix ou douze ans, a rendu des aiguilles de toutes les parties de son corps, & qui étoit tout à la fois un sujet d'étonnement & de compassion. Voilà des faits bien capables d'intéresser tous ceux qui ont du goût pour l'é-

Digitized by Google

tude de la nature, & qui veulent s'amuser & s'instruire.

Si cependant le Journal de Médecine n'attachoit le Public que par sa variété & ses agrémens, il n'auroit que de foibles droits sur sa reconnoissance : mais il lui devient bien plus estimable par les secours favorables qu'il contient, avec lesquels il peut espérer de résister aux maladies dont il n'est que trop souvent attaqué. Telles sont les épidémies, ces fléaux de la terre, ces hydres produits par les saisons qui, chaque année, sous des formes nouvelles, moissonnent tant de victimes, & qui naissent, croissent & finissent, avant qu'on ait pu s'opposer à leur fureur, ou au moins détourner leurs coups. Par le moyen de ce recueil dans lequel on tient un état exact des vents du ciel & des variations de l'atmosphere, & où l'on donne une description fidelle de toutes les épidémies, de leur caractere, de leur durée, des bons ou mauvais succès dont les remedes ont été suivis, on peut prévenir leurs effets ou les combattre avec plus de sûreté : on apprendra par les malheurs des autres à faire son bonheur, & à assurer sa tranquillité.

Ce que l'on dit ici des épidémies, doit avoir lieu au sujet des autres maladies fu-

Digitized by Google

nestes, telles que la rage, la morsure de la vipere, &c. qui ont enlevé jusqu'à ce jour presque tous ceux qui ont eu le malheur d'en être affligés. On trouve dans ce livre salutaire des remedes à ces maux qui sembloient éluder les forces de la médecine, & détruire toute espérance. Que de biens n'en résulte-t-il pas pour ces campagnes malheureuses privées de presque tous les secours nécessaires aux malades, & où ces maux sont plus communs, & se déchaînent avec plus de violence!

Toutes ces considérations démontrent la nécessité de cette entreprise; mais il manquoit à un ouvrage aussi précieux à la Patrie pour le rendre complet, d'y publier chaque mois une annonce & un extrait de tous les livres qui ont rapport à la Médecine, à la Chirurgie, à la Pharmacie, à la Chimie & à l'Histoire naturelle, afin d'instruire toutes les personnes de l'art de ce qui se fait de nouveau, de ne rien laisser à désirer sur cet article, de leur procurer, à peu de frais, toutes les connoissances capables de perfectionner leur profession, & par-là de les rendre plus utiles à leurs Concitoyens, & plus dignes par conséquent de mériter leur confiance; on commencera au mois de Janvier 1758, à remplir ce nouveau travail que l'on s'est imposé.

Comme

Digitized by Google

Comme on cherche à donner à cet ouvrage toute la perfection dont il est susceptible, on prie les Sçavans de vouloir bien faire part à l'Auteur de leurs réflexions, il se fera un devoir d'en profiter, quand elles n'auront pour but que l'amélioration de ce Journal, & le bien de la société.

Cet ouvrage périodique sera toujours, comme ci-devant, sous la direction de M. Vandermonde, Docteur en Médecine de la faculté de Paris, Professeur en chirurgie Françoise, Censeur royal, & associé à l'institut de Bologne.

On ne changera rien au papier, à la forme & aux caracteres qui ont été employés jusqu'à présent pour ce Journal; on ajoutera seulement chaque mois une feuille de plus: chaque cahier sera composé de six volumes *in*-8°. ce qui formera deux volumes par année, chacun de 576 pages.

On payera 16 sols pour chaque cahier au mois; le prix total des douze Journaux de l'année, sera de 9 livres 12 sols.

Comme il y a beaucoup de personnes qui désirent souscrire pour s'assurer l'acquisition de ce Journal, on avertit celles de Paris, que *Vincent*, Imprimeur Libraire, rue S. Severin, à Paris, recevra, par forme de souscription, 9 liv. 12 sols pour le prix des douze Journaux de l'année. Au moyen

Digitized by Google

de cette somme, il s'engage à faire tenir le premier de chaque mois ce Journal à chacun des souscripteurs, qui lui donneront leur adresse dans cette Ville.

Les personnes de Province pourront pareillement s'arranger avec les Libraires de chaque Ville. Celles qui seront dans des endroits où il n'y a point de Libraire, ou qui voudront être servies plus promptement, auront la liberté de faire venir ce Journal par la poste, en y remettant les 9 liv. 12 sols francs de port, ou en les faisant tenir par quelqu'autre occasion au susdit *Vincent*; il n'en coûtera que quatre sols de port par mois dans toutes les Villes de ce Royaume.

MADEMOISELLE de Lussan qui s'est trompée dans sa *Révolution de Naples*, en disant que le Baron de Modene étoit de Picardie, rend avec plaisir à sa véritable maison qui subsiste encore aujourd'hui à Carpentras, cet illustre Gentilhomme dont la valeur & la probité répondoient à la noblesse de son sang. Cette erreur qui voloit un Héros en tout genre à ses descendans, & digne de leur nom, a été prouvée à Mademoiselle de Lussan.

Digitized by Google

ANNALES Politiques, de feu M. Charles-Irénée Castel, abbé de S. Pierre, 2 volumes *in*-8°. *Londres*, & se trouvent *à Geneve*, 1757.

Cet ouvrage posthume d'un politique célebre, par un grand nombre d'écrits du même genre, ne nuira certainement pas à la réputation d'honnête homme & de bon citoyen, qu'il a si légitimement acquise. On y trouve, comme dans tout ce qu'il a fait, des maximes & des vues judicieuses, mais d'une pratique difficile & quelquefois impossible ; ce qui a fait dire au Cardinal du Bois, que *ses ouvrages n'étoient que les rêves d'un homme de bien*. Par exemple, la diette européane, qu'il propose, paroît admirable dans la spéculation ; mais quelque avantageuse qu'elle soit à la tranquillité de l'Europe, qu'elle tend à établir, elle n'aura d'exécution que quand les hommes seront sans passions, & qu'ils sçauront se gouverner par la raison ; auquel cas, elle deviendroit même inutile : ce qu'il dit de l'institution de l'Académie Françoise, ne nous paroît pas plus judicieux ; si M. l'abbé de S. Pierre avoit un peu plus réfléchi sur ses occupations qu'il condamne, il auroit senti qu'il n'est pas aussi indifférent qu'il se l'imagine,

Digitized by Google

de déterminer la vraie ſignification des mots. Les mœurs, les arts & les ſciences doivent à cette étude le progrès qu'ils ont fait depuis que la langue eſt fixée; & quelques changemens que la bizarrerie de l'uſage introduiſe, ils n'iront jamais juſqu'à détruire les fondemens ſolides dont tant d'excellens ouvrages nous garantiſſent la durée. Au reſte les légers défauts qu'on remarque dans ces annales, ne doivent pas en faire moins déſirer la lecture. Les politiques & les gens qui penſent, verront, avec plaiſir, les remarques que l'auteur a faites ſur la conduite de notre gouvernement, depuis 1658, juſqu'en 1740. Nous ſommes fâchés de ne pouvoir pas nous étendre ſur les obſervations excellentes qui y ſont répandues, il faudroit en rapporter un grand nombre, ſi l'on vouloit toutes les extraire. Nous nous contenterons, pour donner une idée de la maniere d'écrire de l'auteur, & du ton qui regne dans cet ouvrage, de mettre ici ſous les yeux du lecteur, le parallele que l'auteur fait du cardinal de Richelieu & du cardinal Mazarin.

Le cardinal Mazarin mourut à Vincennes, le 9 Mars 1661, à 58 ans paſſés. Le Cardinal de Richelieu vécut à peu

Digitized by Google

près le même âge. Tous deux gouvernerent la France, comme ministres généraux, avec la même autorité que les grands Visirs gouvernent chez les Turcs, & la gouvernerent à peu près chacun 18 ans. Tous deux fort ambitieux : Mazarin timide, plus rusé, plus fin, plus souple, plus inconstant : Richelieu, plus courageux, plus colere, plus habile, plus roide, plus constant.

Mazarin, avec un génie plus borné pour les affaires, connoissoit mieux le foible des hommes, & sçavoit mieux les amuser d'espérances. Richelieu, avec un génie beaucoup plus étendu, connoissoit mieux les affaires, & gouvernoit autant en inspirant de la crainte aux uns, qu'en donnant de l'espérance aux autres.

Mazarin étoit plus adroit discoureur & plus fait pour plaire à une femme; Richelieu étoit bien plus propre pour gagner la confiance d'un homme, & pour persuader encore plus par des effets, que par des paroles.

Mazarin, non plus que Richelieu n'a point laissé de parens de son nom : tous deux, en pensant, comme le vulgaire, ont amassé de grandes richesses, pour faire subsister leur nom avec éclat après leur mort, & pour cela choisirent des

Digitized by Google

héritiers à qui ils substituerent de grandes terres pour porter leur nom : mais ni l'un, ni l'autre ne songeoit pas que l'histoire de la nation conserve les noms des ministres généraux, dans un beaucoup plus grand éclat, quand ils ont sçu gouverner avec un désintéressement courageux, & quand, pour mieux gouverner, ils ont négligé les intérêts de leur famille, pour avoir plus d'attention à augmenter le bonheur de leur patrie.

On voit toujours, dans les refléxions de l'abbé de S. Pierre, l'esprit d'un bon patriote, & d'un ami surtout de la justice & de la bienfaisance : il l'est même à tel point qu'il tombe dans des répétitions fréquentes à ce sujet, ainsi que dans des familiarités qui ne sont pas ordinaires à l'histoire, ni même à de simples mémoires; mais ce ton de conversation, où son cœur s'épanche, donne, à tout ce qu'il écrit, un air d'ingénuité & de *bonhomie* qui fait aimer l'Auteur, rechercher l'ouvrage, en le rendant plus singulier & pardonner des hardiesses qui blesseroient dans un autre.

Nous devons ces annales aux soins de MM. Cramer, Libraires de Geneve, qui sont toujours attentifs à enrichir la Littérature dans tous les genres de ce

Digitized by Google

qu'il y a de meilleur & de plus rare.

TRAITÉ des Changes & des Arbitrages, où l'on donne 1°. une idée générale & distincte des Changes & lettres de change, l'explication des termes du commerce qui y ont du rapport, les principes généraux de la Jurisprudence, du commerce, des lettres de change, & les usances & les jours de faveur; 2°. les monnoies & les prix courans des places du commerce du pied actuel; 3°. des regles générales, avec des exemples, pour chiffrer les changes, & l'explication de la regle conjointe; 4°. un traité du pair des monnoies, avec la méthode de le trouver, & une table qui indique à peu près le rapport actuel des différentes monnoies de l'Europe; 5°. un traité des arbitrages de change & de marchandise, où l'on donne tous les calculs concernant les spéculations & les opérations des Banquiers & Négocians, tant sur la banque, que sur la marchandise: enfin le rapport des poids & des mesures: ouvrage dans lequel on s'est attaché à l'ordre & à l'exactitude; mis au jour principalement en faveur de ceux qui se destinent au commerce. Par Pierre Senebier, à *Geneve*, de l'Impri-

Digitized by Google

merie de Pierre Pellet, & se vend chez l'Auteur, 1753.

Comme ce titre détaillé forme lui seul un précis de l'ouvrage, nous n'en dirons pas davantage, pour en faire sentir le mérite & l'utilité. On vend aussi ce livre, chez les freres Cramer, que nous venons de nommer.

On trouve, en même temps chez eux, un ouvrage latin intitulé, *De colica Pictonum*, de la colique de Poitou, 1757. Pour en prouver l'excellence, il suffit de dire qu'il est du célebre M. Tronchin, qui l'a dédié à S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans.

Le tome septieme de *Vittorio Siri*, traduit par M. Requier, vient de paroître, & se vend toujours chez *Durand*, rue du Foin.

Methode facile pour apprendre l'arithmétique de soi-même, & sans Maître. *A Auxerre*, chez *F. Fournier*, Imprimeur de la Ville, près l'Horloge, & se vend *à Paris*, chez la veuve *Robinot*, quai des Augustins. Le prix est de 6 sols. L'Auteur la donne à un prix si modique, afin qu'elle se répande plus facilement dans les Ecoles, & surtout dans celles de Charité.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE Historique, Théorique & Pratique de Marine, par M. *Savérien*, deux volumes *in octavo*, petit format avec des planches en taille douce, 1758. Prix relié, 9 liv.

On traite ici de la Marine ancienne & moderne, & par conséquent on remonte à l'origine de cet art; on en suit les progrès & on rend compte de son état actuel. On expose donc d'une part ce qui a donné lieu à l'invention des vaisseaux; comment les anciens les construisoient; de quelle maniere ils les conduisoient, tant pour naviger, que pour se battre; ce que c'étoit que ces grandes Flottes qu'ils mettoient en mer; quels voyages ils ont entrepris, & enfin en quoi consistoient leurs forces maritimes, leur discipline & leurs coutumes; & d'autre part, on détaille les découvertes des modernes, soit dans l'Architecture navale, soit dans la navigation, soit dans les évolutions de mer; on décrit les plus célébres batailles navales; on explique la construction des différens bâtimens de tous les peuples du monde; on fait connoître les loix & les usages qu'on observe dans la Marine, & on donne un état des personnes qui font le service de la mer, & des choses qui sont nécessaires à ce service.

Digitized by Google

Dans l'exécution, on a suivi le plan du *Dictionnaire universel de Mathématique & de Physique* du même Auteur. Ainsi après avoir défini exactement tous les termes de Marine, on remonte à l'origine des parties de cet art, comprises sous ces termes; on en expose le principe; on introduit avec ménagement le Lecteur au centre de chaque question; on analyse les sentimens des sçavans qui les ont traitées: on rend compte des méthodes des plus habiles marins; on se permet sur tout cela des éclaircissemens, des nouvelles vues, & on reduit à des solutions fort simples les problêmes les plus difficiles.

On trouvera donc dans cet ouvrage 1°. l'explication de tous les termes de Marines; 2°. l'histoire de cet art; 3°. sa théorie; 4°. sa pratique. C'est là ce qui en forme le fonds. Ses parties accessoires sont les usages, les loix, les coutumes & l'état des armemens, équipemens, victuaillemens, &c.

En se renfermant dans son sujet, en tâchant d'être précis, & de suivre le point de chaque question, & en présentant toujours l'essentiel des choses, l'Auteur a pu réunir toutes ces matieres dans deux volumes *in*-8°. pour la commodité des navigateurs.

Digitized by Google

Tel est le plan du Dictionnaire de Marine qui vient de paroître : il conviendroit peut-être de joindre à ceci une idée des soins & des peines que l'Auteur a dû prendre pour le composer : mais on veut éviter tout ce qui a l'air faste & ostentation ; & il ne s'agit ici que d'une simple annonce qui doit être encore plus modeste que fidelle. Seulement on dira qu'on a consulté pour l'histoire *Fabreti*, *Lilius Giraldus*, *Lazare*, *Baif*, *Schefer*, *Vegece*, *Morisot*, *Pline*, *Strabon*, *Hérodote*, *Suétone*, *Montfaucon*, *Huet*, *Arbuthnot*, *Fournier*, *Homere*, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Valerius Flaccus*, *&c.* Pour la théorie, *Deschalles*, *Denis*, *Bouguer*, *Berthelot*, *Valois*, *Newton*, *Bernoulli* (*Jean* & *Jacques*), *Pardies*, le Chevalier *Reynau*, le P. *Hoste*, *Pitot*, *&c.* Pour la pratique, *Duguetronin*, *Tromp*, *Ruiter*, *Tourville*, *&c.* & les méthodes des plus habiles marins, soit pour la construction, soit pour la manœuvre, choisies parmi le grand nombre de celles qu'on a reçues de différens ports de mer. Enfin à l'égard des loix, coutumes & usages, on les a extraits des meilleurs Traités de marine & des Ordonances des Rois.

Digitized by Google

ETRENNES chronométriques, ou Calendrier pour l'année 1758, contenant ce qu'on sçait de plus intéressant sur le temps, ses divisions, ses mesures, leurs usages, &c. Par M. le Roy fils, de l'Académie royale d'Angers. *A Paris*, chez l'Auteur, aux galeries du Louvre; chez *Prault* pere, quai de Gêvres; *Nyon*, quai des Augustins, & *Lambert*, rue de la Comédie.

Voilà, selon nous, le meilleur, le plus utile & le mieux fait de tous les Almanachs. Il forme un excellent petit traité du temps, divisé en quatre parties. La premiere parle des principales divisions du temps; la seconde, des instrumens propres à le mesurer; la troisieme, des usages des différens ouvrages d'horlogerie dans les sciences positives; la quatrieme, des moyens de gouverner & régler les montres & pendules. Nous invitons tous nos Lecteurs à se donner ces nouvelles étrennes. Elles leur sont d'autant plus nécessaires, qu'il n'y en a point parmi eux qui ne suive l'usage d'avoir une montre, ainsi qu'une tabatiere.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

PRÉCIS de la solution d'un grand problême historique, par le P. Féijoo, Bénédictin Espagnol.

COMMENT l'Amérique s'est-elle peuplée ? par où ses premiers habitans ont-ils passé dans ces vastes pays ? C'est une de ces grandes questions que les Sçavans n'ont pas oublié de traiter avec toute l'application possible, mais sur laquelle on ne trouve que beaucoup de raisonnemens, incapables de satisfaire quiconque cherche la vérité. De toutes les opinions qui ont paru, & que le Pere Garcia, Dominicain, a soigneusement recueillies, & doctement rendues dans son livre de l'origine des Indiens du nouveau monde, je n'en vois aucune qui ait de la vraisemblance; il y en a qui n'approchent pas même de la possibilité; c'est ce qui m'a déterminé à

Digitized by Google

proposer un nouveau systême. Les Sçavans décideront s'il est mieux fondé que tous les autres.

La question est d'une plus grande importance qu'elle ne le paroît d'abord ; elle intéresse infiniment la Religion, parce que ceux qui nient que les premiers habitans de l'Amérique soient sortis de notre continent, ne peuvent le faire, sans chercher à sapper ce que l'Eglise reçoit comme un dogme de foi, & qui est révélé dans l'écriture, que tous les hommes qui sont sur la terre, descendent d'Adam. Isaac Lapeyrere, François, a été le premier qui, vers le milieu du siecle passé, ait mis au jour cette erreur. Il étoit pour lors protestant ; mais quoiqu'il revînt ensuite au giron de l'Eglise Catholique-Romaine, cela n'empêcha pas que son systême ne fît malheureusement des progrès, au point de former une secte qu'on appelle des Préadamites.

Lapeyrere établissoit que le sixieme jour de la création, Dieu créa l'homme mâle & femelle, c'est-à-dire, comme l'interpretent les Préadamites, non un seul homme, ni une seule femme, mais nombre d'hommes & de femmes qu'il répandit dans les diverses régions de la terre ; de la même maniere qu'il ne produisit pas une seule plante, mais plusieurs

Digitized by Google

plantes de chaque espece; qu'il créa long-temps après Adam & Eve, & que c'est de cette seconde création qu'il est parlé dans le deuxieme chapitre de la Génese, bien différente de la premiere, rapportée dans le premier chapitre; que par conséquent Adam n'est pas le chef ou le pere de tous les hommes, mais seulement du peuple Juif, dont Moyse a eu en vue d'écrire l'histoire particuliere.

Les fondemens de ce systême absurde sont 1°. la perverse interprétation donnée à un passage du cinquieme chapitre de la lettre de S. Paul aux Romains; 2°. la répétition de la création d'Adam & Eve au second chapitre de la Génese; 3°. les chroniques fabuleuses des Chaldéens & des Egyptiens, qui s'attribuoient une antiquité prodigieuse, & antérieure de nombre de millions d'années à la création d'Adam: mais l'imposture des Chaldéens fut reconnue du temps d'Alexandre, par le Philosophe Calisthene qui, après que ce Prince se fut rendu maître de Babylone, vérifia, à la sollicitation d'Aristote, tous les monumens des observations astronomiques des Chaldéens, conservés dans cette Ville, qui lui apprirent que leur plus grande antiquité étoit de 1903 ans, au lieu de 470 mille que les Chaldéens leur donnoient.

Digitized by Google

Les Préadamites se fondent en outre sur la supposition que n'y ayant aucune communication par terre de notre continent à celui de l'Amérique, les hommes n'ont pu y passer de l'Europe, de l'Asie, ni de l'Afrique, avant la découverte de la boussole, dont l'usage étoit absolument nécessaire pour les voyages de long cours: or, étant constant, continuent-ils, que l'Amérique étoit peuplée avant cette découverte, il s'ensuit que ses habitans ne tirent point leur origine de notre continent : conséquemment ils ne sont pas des descendans d'Adam & Eve, mais d'autres hommes & femmes que Dieu créa au commencement du monde dans ces pays-là.

On peut répondre de trois manieres à ce dernier argument. 1°. Il se peut que les premiers habitans de l'Amérique y aient passé de notre continent, moins avec un dessein formel, que jettés par quelque tempête, qui les auroit surpris, lorsqu'ils navigeoient sans perdre la terre de vue, comme cela se pratiquoit avant la découverte de la boussole. 2°. Peut-être les anciens connurent & se servirent-ils de l'aiguille aimantée; & que cette invention, après avoir été oubliée pendant des siecles, nous auroit ensuite été donnée comme nouvelle. 3°. Qui peut nous assurer que

Digitized by Google

les deux continens ſont de toute part ſéparés par la mer ?

Je penſe que la derniere de ces trois ſolutions eſt deſtituée de toute probabilité. Un nombre infini de relations de voyages maritimes, ne nous laiſſent aucun ſoupçon de communication par terre entre les deux continens. La premiere réplique n'eſt ni impoſſible, ni hors de la vraiſemblance. On ſçait que la découverte des Indes occidentales, faite à la fin du quinzieme ſiecle, n'eſt dûe qu'à une tempête qui y jetta le Pilote Biſcayen, nommé Andalouz, qui, en reconnoiſſance des ſervices charitables que lui rendit le fameux Colomb, lui laiſſa, en mourant, le journal circonſtancié de cette découverte. Quant à la ſeconde réponſe, je n'y trouve rien qui choque la raiſon. On peut voir dans la douzieme diſſertation du quatrieme tome ce que nous diſons de différens arts connus dans les premiers ſiecles, perdus dans les ſuivans, & recouvrés dans ces derniers. La même choſe a pu arriver de l'uſage de l'aiguille aimantée, ſurtout s'il étoit peu connu des anciens, & conſervé comme un ſecret.

A la vérité, ſi l'argument propoſé par les Préadamites, ne s'étendoit pas plus loin, les deux réponſes alléguées, &

Digitized by Google

même chacune séparément, pourroient suffire pour le détruire; mais il nous reste une plus grande difficulté à établir & à combatre; elle est fondée sur le passage des animaux en Amérique. Voici comme on peut la proposer : Il est constant par le témoignage de l'Ecriture Sainte, que toutes les bêtes terrestres & volatiles, qui existoient dans l'univers, périrent par le déluge, à la réserve du peu de chaque espece qui se réfugierent dans l'arche. Il est encore certain que de ce peu sont sortis tous les animaux, dont la propagation s'est continué, depuis le déluge (à ne parler du moins que de ceux qui peuvent être engendrés par la mixtion des deux sexes), tout ceci est prouvé par le 6e & 7e chapitre de la Genese. Enfin c'est un fait irréfragable, que lorsque les Espagnols entrerent pour la premiere fois en Amérique, ils trouverent dans différens pays de ce continent beaucoup de bêtes, les unes connues, & des mêmes especes que nous avons ici, les autres inconnues. Or toutes tirent, sans contredit, leur origine de celles qui se sauverent dans l'arche : comment, demande-t'on, passerent-elles de notre continent à celui-là? On sent bien que la difficulté seroit de beaucoup affoiblie, si on n'avoit trouvé en Amérique que des oi-

Digitized by Google

ſeaux de grand vol, ou ſeulement de ces animaux qui ſont utiles à l'homme, comme chevaux, bœufs, brebis, poules, chiens, &c. qu'on pourroit ſuppoſer y avoir été tranſportés par les premiers habitans, que ceux-ci y euſſent paſſé exprès ou par accident; mais le plus grand embarras de la queſtion eſt qu'à meſure que les Eſpagnols découvroient de nouvelles terres, ils rencontroient, comme aujourd'hui, des lions, des tigres, des ours, des loups, des renards, & d'autres bêtes infiniment nuiſibles aux hommes, & qu'il n'eſt pas croyable par conſéquent que les premiers habitans y euſſent tranſportés dans leurs barques ou navires. Ce ſeroit d'ailleurs ſe jouer de la propoſition que de répondre que ces animaux féroces y euſſent été tranſplantés pour s'y procurer le plaiſir de la chaſſe; car qui eſt-ce qui jamais s'eſt imaginé de transférer d'un pays à un autre des loups & des renards pour peupler les forêts, ou pour les chaſſer?

Dans tout ce que j'ai lu, je n'ai trouvé aucune réponſe ſatisfaiſante à cette objection. Point de vraiſemblance, comme je l'ai déja obſervé, qu'il y ait aucune communication par terre d'un continent à l'autre. Dire, comme quelques-uns l'ont fait, que ces animaux ont été conduits au nou-

Digitized by Google

veau monde par le ministere des Anges, c'est un recours dont on ne doit user que dans une extrême nécessité, lorsqu'il est impossible de trouver d'autre issue. Les deux exemples qu'on pourroit même citer, l'un, que les Anges amenerent à Adam tous les animaux, afin qu'il leur donnât un nom ; l'autre, que par le même ministere, les especes qui furent conservées se rendirent à l'arche de Noé, ne sont nullement persuasifs ; 1°. parce qu'il est incertain que les Anges soient intervenus dans ces conduites, l'Ecriture n'en faisant aucune mention, & les Anges n'étant point nécessaires pour l'une ni pour l'autre opération, Dieu pouvant imprimer dans les animaux le mouvement qui devoit les porter, soit vers Adam, soit vers l'arche ; 2°. parce qu'il étoit nécessaire dans ces deux cas que Dieu se servît de quelque moyen extraordinaire, faute des naturels & communs. Or notre fait n'exigeoit pas cette nécessité, comme nous le verrons ci-après.

Enfin les Préadamites nient le déluge universel, prétendant qu'il ne s'étendit pas plus loin que la Judée, & peut-être quelques pays voisins, d'où ils tirent une nouvelle preuve de l'existence non interrompue des hommes & des animaux dans l'Amérique, depuis le com-

Digitized by Google

mencement du monde. L'écriture leur apprend cependant que, *omnia repleverunt in superficie terræ, operiique sunt montes excelsi sub universo cœlo*; & à l'égard des hommes & des animaux: *consumptaque est omnis caro, quæ movebatur super terram, volucrum animantium bestiarum, omniumque reptilium, quæ reptant super terram, universi homines, & cuncta, in quibus spiraculum vitæ est in terra, mortua sunt.*

Supposant donc d'un côté, comme nous le devons, l'infaillible vérité de l'histoire sacrée; cherchant de l'autre le moyen le plus vraisemblable pour faire passer en Amérique les descendans de Noé, & ceux de beaucoup d'animaux qui se réfugierent dans l'arche, & ne trouvant cette vraisemblance dans aucun des systêmes connus, je vais proposer & établir efficacement, à mon avis, ce que je pense sur cette matiere.

On ne peut d'abord révoquer en doute que la disposition extérieure de la terre n'ait souffert de grandes altérations dans le cours de tant de siecles, & qu'elle ne soit aujourd'hui bien différente de ce qu'elle étoit autrefois. Dès-lors il me semble facile à concevoir que, si les deux continens sont actuellement sépa-

Digitized by Google

rés par la mer, ils peuvent ne l'avoir pas été dans l'ancien temps. Personne, je crois, ne contredira la possibilité du supposé. En effet, quelle répugnance, ou quelle difficulté y a-t-il que dans l'endroit où l'on a cru qu'étoit le détroit d'Anian, ou dans quelque autre des plus septentrionaux de l'Asie, ou de l'Europe, il y eût un isthme qui servît de pont pour passer d'un continent à l'autre, & que cet isthme ait été détruit, peu à peu, par l'impétuosité des vagues de la mer, ou subitement submergé par un tremblement de terre, au point qu'il n'en reste plus aucun vestige ? Nous trouvons dans Pline, Strabon, Seneque & d'autres auteurs, des preuves répétées de divers tremblemens de terre qui ont précipité dans de vastes gouffres des terres d'une grande étendue, à la place desquelles on ne voit que l'Océan. Ainsi furent englouties avec leur territoire, les deux villes de Pyrrhe & d'Antisse, dont les ruines sont aujourd'hui couvertes par le Lac Méotide ; ainsi s'anéantirent dans le sein de Corinthe, celles d'Helice & de Bura ; ainsi la mer enleva-t-elle 30 mille pas à l'Isle de Cea. De plus il conte, par la relation d'anciens écrivains, que la

Digitized by Google

Sicile a été, dans un temps, jointe à l'Italie, l'Euboé, que nous appellons aujourd'hui Negre-Pont, à la Béotie, l'Isle de Chypre, à la Syrie, la Leucosie, au promontoire des Sirenes. Que ces disruptions fussent occasionnées par des tremblemens de terre, ou par la violence des vagues de la mer, c'est étranger à notre sujet. De telle maniere que cela arrivât, toujours est-il certain que la même cause qui produit ces bouleversemens, pût aussi substituer à l'isthme, qui auroit joint notre continent à celui de l'Amérique, ou un détroit, comme quelques-uns veulent qu'il y en ait actuellement, ou une vaste mer.

J'ai vu, dans le journal de Trévoux, tome premier de l'année 1731, l'annonce d'un livre nouvellement imprimé en Hollande, dont l'auteur ou les auteurs rapportent qu'on trouve encore aujourd'hui des indices qu'un continent de mille lieues ou plus, unissoit autrefois l'extrêmité de la Tartarie orientale avec celle de la Californie, péninsule de l'Amérique septentrionale : mais comme le Journaliste ne dit point en quoi consistent ces indices, ni sur quels fondemens est bâtie cette nouvelle, je ne veux rien affirmer là-dessus ; d'ailleurs, je n'en ai

Digitized by Google

nul besoin, pour mon systême. Je fais encore moins de cas de l'histoire tant vantée de l'Isle Atlantide de Platon. Je ne puis toutefois m'empêcher d'en donner une idée pour la combattre, attendu que quelques auteurs l'apprécient beaucoup plus qu'elle ne le mérite. Platon, dans son Timée, parlant de la conversation que Solon eut avec un Prêtre Egyptien, sur les antiquités d'Athenes, rapporte que le Prêtre lui raconta, par occasion, qu'il avoit existé anciennement une très-grande Isle, plus étendue que l'Afrique & l'Asie réunies ensemble, qu'elle étoit à la vue du détroit que nous appellons aujourd'hui de Gibraltar, & qu'elle contenoit tout cet espace qui porte actuellement le nom de mer Atlantique, mais qu'un furieux tremblement de terre l'avoit engloutie.

J'ai dit qu'il y a des Auteurs qui croyent pouvoir tirer, pour le sujet que je traite, de grands avantages du rapport de Platon, parce que le supposant vrai dans le fonds, ils s'imaginent avoir trouvé dans cette Isle Atlantide un passage trés-aisé aux premieres peuplades de l'Amérique; mais il n'est nullement difficile de prouver que cette histoire est fabuleuse; 1°. parce que si l'Isle avoit

été

Digitized by Google

été plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, l'espace qu'il y a entre notre continent & celui de l'Amérique, n'auroit pu la renfermer ; ce qu'il est encore facile de démontrer géométriquement, d'autant plus que, suivant la relation du Prêtre Egyptien, cette Isle n'avoisinoit pas l'autre extrêmité ; elle n'en étoit pas même à la vue, mais bien de quelques autres Isles qui se trouvoient entre deux ; 2°. parce que le conteur Egyptien, dans le même colloque avec Solon, donnoit neuf mille ans d'antiquité à la ville d'Athenes, en quoi il la faisoit bien plus ancienne que le monde de quelques milliers d'années, suivant ce qui résulte de l'Ecriture sainte. Or, quelle créance peut mériter un homme qui mentoit ou se trompoit si lourdement ; 3°. parce qu'une autre circonstance fabuleuse de cette narration rend le fait en question encore plus incroyable. Le Prêtre Egyptien ajouta qu'un peuple immense étant sorti de l'Isle dans le dessein de subjuguer le monde entier, & ayant déja fait la conquête de toute l'Afrique jusqu'à l'Egypte, & de toute l'Europe jusqu'à la mer Tyrrhene, il fut arrêté & battu par les Grecs seulement, même par les seuls Athéniens. Qui pourroit se persuader qu'une petite république eût détruit la plus grande

Digitized by Google

puissance qui auroit jamais existé dans l'univers ? On doit donc conclure que tout le narré du vénérable Prêtre n'est qu'un tissu de fables.

Mais quand même cette Isle auroit réellement existé, on ne seroit pas plus avancé pour résoudre la question proposée. Elle auroit bien pu faciliter aux hommes un passage au continent de l'Amérique, mais non pas aux animaux, par la raison qu'il se trouvoit, au rapport de l'Egyptien, d'autres Isles entre les deux continents : *Per quam ad alias proximas insulas patebat aditus, atque ab insulis ad omnem continentem è conspectu facientem.* (*Plat. in Timæo*). Les Auteurs qui veulent que l'histoire du Prêtre Egyptien soit véritable, prétendent que ces Isles intermédiaires sont les Isles du Vent. Que ce soit celles-là ou d'autres, peu nous importe. On conçoit bien qu'il auroit été facile aux hommes de naviger de l'une à l'autre, & de la derniere au continent, qu'ils auroient pu aussi transporter avec eux les animaux domestiques ; de même que les oiseaux auroient pu voler de l'une à l'autre jusqu'à la terre ferme : mais par où y auroient passé les bêtes féroces ? Car il n'est pas croyable, encore une fois, que les premiers habitans les y eussent transférées, moins encore qu'elles

Digitized by Google

eussent pu, ou voulu franchir à la nage ces espaces intermédiaires.

Je ne puis m'empêcher d'admirer comment les Auteurs qui, dans la recherche d'un passage à l'Amérique, ont rencontré l'espece de l'Isle Atlantide, n'en ont pas fait un meilleur usage. Non seulement ils ont erré en s'imaginant vraie une Isle factice, & de plus, propre au passage des animaux, quand bien même elle auroit réellement existé; mais ils ont encore eu le malheur que cette nouveauté ne leur ait pas fait naître l'idée la plus naturelle, qui est celle que je suis. En effet, d'abord qu'en traitant ce sujet, il se présente l'espece d'une grande Isle qui auroit occupé toute l'étendue de mer qui est entre l'Espagne & l'Amérique, trouvant d'un autre côté peu ou point de vraisemblance dans le fait, & beaucoup moins de facilité pour la fin, y avoit-il rien de plus naturel & de plus raisonnable que de transporter d'imagination cet événement dans un autre endroit, où il auroit été plus possible, plus vraisemblable, bien plus propre à résoudre la difficulté? Tout le monde sçait que l'espace qu'occupe l'Océan entre la partie la plus septentrionale de la Tartarie, & l'extrêmité aussi septentrionale de l'Amérique, est, sans comparaison, moins large que celui

Digitized by Google

qui se trouve entre le détroit de Gibraltar & l'Amérique. Qu'un tremblement de terre eût englouti une Isle qui auroit rempli tout ce dernier espace, &, ce qui est encore plus à remarquer, une Isle plus grande que l'Asie & l'Afrique ensémble, si le fait n'est pas impossible, il est du moins très-peu vraisemblable. Mais qu'un ou plusieurs tremblemens de terre, ou même la seule force des vagues de la mer, ayent rompu & fait disparoître un isthme qui auroit traversé par le septentrion de l'un à l'autre continent; pour moi, je ne vois rien dans cela qui choque le bon sens.

On dira peut-être que ceci n'est que raisonner de ce qui peut avoir été, & non de ce qui réellement est arrivé; je répondrai que sur cette matiere toutes les opinions vont d'un pas égal. Nous n'avons aujourd'hui dans le monde aucun témoin oculaire, ni par oui-dire, du premier passage des hommes & des animaux en Amérique. Les livres, les marbres, ni aucuns autres monumens ne nous en instruisent pas mieux. Tout ce qu'on peut donc faire, c'est d'en chercher la route en tournant autour de la possibilité; & celui-là doit être réputé l'avoir trouvée, qui propose le moyen le plus possible & le plus vraisemblable, qui écarte tous les inconvé-

Digitized by Google

niens, & prévient toutes les difficultés. Mon systême a, je crois, cet avantage par-dessus tous les autres, qui peuvent bien fournir un moyen probable pour le passage des hommes en Amérique; mais aucun comme le mien n'ouvre un chemin facile aux animaux.

ART MILITAIRE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, le Journal des Sçavans du mois de Décembre dernier, nous apprend, dans l'extrait des Rêveries du Maréchal de Saxe, que les *partisans* de la colonne ont la *douleur* de voir leur idée combattue par ce grand Général. Je dois plus que personne être sensible à leur affliction, qui pourtant, à ce que j'imagine, n'ira pas jusqu'à les décourager, & leur faire abandonner une idée qui n'est pas faite sans doute pour être jugée si lestement. Quoi qu'il en soit, je ne peux m'empêcher de leur représenter, en présence du Public & du Journaliste, que le Maréchal a blâmé une certaine *Colonne* en particulier, & que, s'il a paru s'exprimer généralement, c'est qu'il n'en

Digitized by Google

connoiſſoit point d'autre ; mais que, bien loin d'avoir combattu toute eſpece de Colonne, il a autoriſé par les raiſons les plus fortes & les plus vives, la ſeule qui ait actuellement des *partiſans*. Mais pour montrer tout ceci plus en détail, j'ai l'honneur de vous envoyer un morceau que je vous prie d'inſérer dans votre prochain Mercure. C'eſt un fragment d'un des Mémoires non imprimés, qui ont été donnés à la ſuite du *projet de Tactique* ; il préſervera le Lecteur d'une mépriſe pareille à celle qui fait le ſujet de cette Lettre, & ſera vu avec plaiſir de ceux qui en étoient à l'abri, ayant lu avec plus d'attention cet ouvrage & celui du Maréchal de Saxe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXAMEN de la critique de la Colonne, qui ſe trouve dans les Rêveries *du Maréchal de Saxe, pour faire voir que ſes objections ne tombent point ſur la pléſion.*

Extrait d'un Mémoire, &c.

QUOIQUE la Colonne ſoit la baſe & l'ame de mon ſyſtême ; que le nom de Folard ſoit en gros caractere à la tête de mon livre, où il ſemble que je ne me ſuis pas cru en droit de placer le mien ; & que,

Digitized by Google

ſoit politique ou modeſtie, j'aie eu la mauvaiſe foi, dont je demande pardon au Lecteur, de confondre, autant que je l'ai pu, ce ſyſtême avec celui de cet Auteur célebre; ce n'eſt point du tout la même choſe, & quiconque les confond de meilleure foi en connoît tout au plus un des deux. Ce n'eſt pas même à celui de Folard que le mien reſſemble le plus, comme on pourra l'appercevoir dans ce Mémoire, & comme on le verroit mieux, ſi les bornes que j'ai dû me preſcrire me permettoient de le faire remarquer tout à mon aiſe. Malgré tout cela, je ſens bien que s'il y a eu des objections bien fondées contre Folard, je n'en éviterai point le contrecoup, & que mon ſyſtême ſera condamné de bien des gens, ſur les défauts qu'ils auront vus ou cru voir dans celui qui l'a fait naître. Les meilleurs yeux ne s'y méprendront pas, pourvu qu'ils ſe ſoient arrêtés ſur ce projet autant qu'il eſt néceſſaire; & cela me ſuffiroit, ſi le grand nombre d'oppoſans n'étoit pas plus à craindre pour une idée nouvelle, que le grand nombre d'ennemis pour un corps de pléſions. Pour éviter qu'on ne me rejettât ainſi toutes les objections faites à Folard, j'ai eu ſoin, dans le Projet de Tactique, de faire voir que les unes ne valoient abſolument rien,

les autres ne me regardoient en aucune maniere. Je n'ai pu alors examiner celles qui se trouvent dans l'excellent Ouvrage qu'il a plu au Maréchal de Saxe d'appeller ses *Rêveries*, puisqu'il n'a paru qu'après le mien. C'est ce qui m'oblige aujourd'hui de m'y arrêter un moment. Je sçais bien que ce n'est pas trop ici la place. J'en suis fâché : mais il n'y a briéveté qui tienne. Je n'irai pas laisser croire que le systême que je propose a eu un pareil adversaire, quand je puis m'appuyer d'une si bonne autorité.

La premiere chose que le Maréchal reproche à la colonne de Folard, aussi-bien qu'au bataillon formé selon la méthode ordinaire, c'est la confusion. *Lorsque les files se brouillent*, dit-il, *soit par le mouvement, par le canon, par le doublement des rangs, ou par l'inégalité du terrein, tout est en confusion ; personne n'est plus à son poste ; les divisions, leur ordre & leur nombre ne se trouvent plus, & il n'y a personne qui puisse démêler cette fusée : il n'en est pas de même de mes centuries, &c.*

Quand le Maréchal étend ce reproche jusqu'à la colonne, il parle de celle qui *a pour le moins* 40 *files de profondeur sur* 24 *d'épaisseur*, ou, plus clairement, 24 de front, 40 de hauteur, sans aucune divi-

Digitized by Google

ſion ni intervalle parallele au front. J'avouerai volontiers qu'une telle colonne n'eſt pas fort nette : mais la pléſion étant diviſée par ſections qui ne ſe mêlent point & ſont ſéparées par des intervalles, ſera toute-auſſi nette que l'ordre du Maréchal, puiſque mes ſections ſont toutes pareilles à ſes centuries. Qu'on ne me diſe point que je mêle les ſections au moment de la charge : les ſerrer l'une contre l'autre, c'eſt les rapprocher & les unir, mais non pas les mêler; bien diſtinguées juſqu'à ce moment, elles ne ſe confondront pas ſi vîte : mais quand il arriveroit quelque petit dérangement dans l'eſpace de 10 ou 12 pas que la pléſion parcourt en phalange, cela ſeroit bien vîte réparé, puiſque dès qu'on a percé, & que l'on continue de marcher, les petits intervalles reparoiſſent. C'eſt à quoi les officiers auront la plus grande attention, & ce dont on donnera aux ſoldats la plus grande habitude; & cela ſera bien aiſé, étant ſur un front ſi court, où il y a beaucoup d'officiers, ſurtout ſi les ſoldats de chaque ſection ſont diſtingués de ceux de la ſuivante par une marque très-apparente. Il faut ſe ſouvenir d'ailleurs que la pléſion, comme on l'a vu dans la ſuite du Projet de Tactique, eſt diviſée intérieurement juſqu'en eſcouades de ſix, & que toutes ces

petites divisions ont leur chef ; ce qui les empêche de se mêler, & maintient dans cette ordonnance une netteté imperturbable.

Le Maréchal supposant, comme je viens de le dire, la colonne de 40 rangs au moins, sans aucune division sur la hauteur, supposant de plus qu'elle ne peut marcher sans ouvrir les rangs à trois pieds, parce qu'elle n'a point *le tact*, ou la cadence qui seule peut mettre un corps profond en état de marcher légérement à rangs serrés, comme les anciens, on juge bien qu'il ne trouve pas cette ordonnance fort légere. Il dit en propres termes, *c'est le corps le plus lourd que je connoisse*. Nous serions loin de compte, si nous parlions de la même chose. Mais que peut-on conclure de la pesanteur de cette colonne contre la légéreté de la plésion, dont la profondeur est déterminée à 32 rangs, & le plus souvent effective à 28, qui est divisée en 4 sections séparées, tant qu'on marche, par des intervalles marqués, & ne se rapprochant que pour le seul instant de la charge ; enfin qui marche en cadence, comme le font actuellement toutes les troupes, & comme le faisoient déja les Prussiens, lorsque le Maréchal desiroit qu'on prît cette méthode, au moyen de laquelle sept ou huit rangs très-

Digitized by Google

courts peuvent apparemment marcher serrés, puisque la phalange marchoit de même sur seize rangs très-longs ? Si l'on ne perd point de vue cette différence essentielle entre la colonne laissée par Folard & la plésion, on appercevra aisément que tout ce que dit le Maréchal contre celle-là, n'attaque celle-ci en aucune maniere.

La plésion marchant les rangs serrés, on sent assez qu'elle ne s'alonge point, & qu'il ne s'y fait point de ces vuides dangereux que le Maréchal reproche à la colonne dont il parle. J'avoue que, quand la plésion court, elle s'alonge, ou plutôt qu'on l'alonge quand on la met en course : mais cet alongement n'est pas à craindre, pourvu qu'on ne s'avise pas de courir, dans les cas où l'on pourroit être chargé avant de l'avoir regagné ; & comme il est compté, on sçait à quel point il faut se resserrer, & on est sûr de n'y pas trouver de mécompte ; car la plésion alongée & courante se raccourcit continuellement, comme je l'ai éprouvé. La raison en est sensible : sa course est retenue & modérée ; mais ce n'est que par la tête qu'on la retient. Le premier rang gouverne ; les autres vont aussi vîte, & s'approchent autant qu'il est possible ; de sorte qu'ils ne laissent pas entr'eux la distance dont je suppose la nécessité : d'où il

arrive qu'au lieu que dans les marches ordinaires on se désunit, & que la queue est obligée de courir après la tête qui marche plus tranquillement, dans celle-ci on se rassemble; & quoique la tête aille rondement, on voit à chaque instant la queue faire les pas à peine de deux pieds, & attendre qu'on lui laisse sa distance.

Si une colonne s'alonge, en marchant le pas redoublé, il en résulte un grand défaut dans sa plus importante manœuvre: c'est ce que le Maréchal ne manque pas de remarquer. *Quand vous avez percé*, dit-il, *vous faites à droite & à gauche avec vos deux flancs qui deviennent faces, pour prendre en flanc l'ennemi que vous avez percé : mais vous vous trouvez à files ouvertes, parce que vous occupez justement une fois plus de terrein que vous ne devez. Ainsi il se fait des trouées considérables, surtout si vous avez fait ce mouvement brusquement, ce qui doit être le propre de la colonne.*

Il n'est pas difficile d'appercevoir que ce défaut ne se trouve point dans la pléfion. Premiérement ce n'est point, comme celle dont le Maréchal parle, une colonne de 40 de profondeur, qui se sépare par le centre du front, & par conséquent se trouve, quand elle a fait à droite sur quarante de front : c'est une colonne de

Digitized by Google

32, ou plutôt de 28 de hauteur, qui se séparant par le centre de la profondeur, se trouve, après le changement, à 14 de front, supposant donc que les rangs de plésions, devenus files de plésionnettes, fussent réellement trop ouverts d'un pied & demi, le front de chaque plésionnette ne seroit alongé que de 21 pieds, ou 10 pas; & pour le resserrer sur le centre en avant, ce qui est très-facile, & même très-naturel à la colonne, les files de droite & de gauche n'auroient à se jetter sur ce centre que de 5 pas; d'où l'on voit que les plésionnettes n'en auroient pas fait 10 en avant, qu'elles seroient serrées autant qu'on peut l'être. Mais il n'est pas question de tout cela, puisque, comme nous venons de le voir, au moyen des petits intervalles & de la cadence, chaque section marche aisément au pas redoublé les rangs serrés: lors donc qu'on se sépare par plesionnettes, changeant de front, les files ne se trouvent point ouvertes; seulement il y a au centre de la plésionnette un intervalle de 2 ou 3 pas, qui sera bien vîte rempli par autant de pas obliques qu'une section fera à droite, l'autre à gauche, pour se joindre exactement; si mieux l'on n'aime, avant de faire à droite, faire faire à la seconde section de la plésionnette ces 2 pas pour se

coller contre la premiere. On dira peut-être que je m'amuse ici à des vétilles : mais il le faut bien, puisque je parle des difficultés & des irrégularités des mouvemens de la pléſion.

Par rapport au changement de front, le Maréchal remarque encore que le front devenant flanc, & s'alongeant, n'eſt plus en défenſe ; ce qui rend ce mouvement très-dangereux devant l'ennemi, d'autant plus qu'il eſt très-apparent, &, comme il dit, lui creve les yeux. Il calcule à quelle diſtance un ou pluſieurs bataillons pourroient le tenter impunément, & a beau jeu à en faire voir l'impoſſibilité. Tout cela eſt très-vrai : mais il faut bien ſe donner de garde d'étendre cette impoſſibilité juſqu'à la pléſion, & en conſéquence lui refuſer la propriété de marcher en tout ſens, comme la place qu'occupe cette réflexion dans l'ouvrage du Maréchal pourroit y induire. Son front eſt ſi court que quand elle s'alongeroit du double, ce ne ſeroit qu'environ 20 pas à regagner ; de ſorte qu'on pourroit marcher ainſi ſans danger à 30 de l'ennemi : mais elle ne s'alonge pas encore tant à beaucoup près. Il faut ſe rappeller qu'elle eſt diviſée ſur ſa largeur en quatre demi-manches ou manchettes, comme elle l'eſt ſur ſa longueur

Digitized by Google

en 4 sections ; & qu'après le changement de front, les manchettes marchent séparément les rangs serrés, ayant entr'elles deux ou trois pas d'intervalle, comme marchoient auparavant les sections. La pléfion marchant ainsi par le flanc, je suppose que l'ennemi vient la charger sur son premier front, alors elle se remet par un à droite, & sur le champ marche à lui, se serrant sur le centre par le pas oblique. Les deux manchettes du centre n'en ont que trois à faire pour se joindre ; après quoi il en reste encore six à celles des flancs pour joindre les deux premieres, supposant que les petits intervalles étoient de trois pas ; & dans ce temps de neuf pas, on se trouve aligné & serré ; d'où l'on voit que ne cessant même de marcher par le flanc, que lorsque l'ennemi est à 20 pas, la pléfion est à temps, non seulement de se resserrer pour en soutenir la charge, mais même de marcher à lui. Il faut faire attention que dans ce mouvement les manchettes du centre ne doivent marcher qu'au pas ordinaire, jusqu'à ce que tout soit serré. Il faut remarquer de plus, par rapport à ce que dit le Maréchal, que le mouvement de marcher par le flanc est très-apparent, qu'il n'est point du tout difficile à la pléfion de le cacher long-temps à l'ennemi, couvrant

Digitized by Google

son petit front des mouvemens & du feu de ses armés à la légere, & s'il le faut de ses Grenadiers. Je suis persuadé même que, si elle en avoit bien envie, elle lui persuaderoit qu'elle marche par la gauche, tout en marchant par la droite, pourvu qu'elle fût de plain-pied avec lui, ou sur la pente d'une hauteur dont il occuperoit le sommet.

Tous ces détails des mouvemens intérieurs de la pléfion peuvent paroître pétits; mais c'est la base de l'édifice; on est bien moins en droit de s'en ennuyer, qu'on ne seroit en droit de les exiger. *C'est dans les jambes qu'est toute la science des manœuvres & des combats*, dit le grand général qui donne occasion à cet article. C'est pour avoir négligé ces petits objets, auxquels un aussi grand génie ne pouvoit se fixer sans dégoût, que Folard même a fait des fautes considérables, qui apparemment ont été la seule cause du peu de succès qu'ont eu jusqu'ici ses idées, qu'avec de nouveaux secours, & un peu plus de soin & de détails, peut-être va faire adopter quelqu'un qui n'étoit pas fait pour lui être comparé, & ne reviendra de sa vie de l'étonnement d'avoir conduit à fin le dessein dans lequel ce sçavant Militaire avoit échoué.

De tout cet article, on peut facilement

Digitized by Google

tirer le jugement du Maréchal de Saxe sur ce projet, que malheureusement il n'a pu voir. La colonne, dit-il, l'avoit séduit d'abord: l'idée est belle, & paroît dangereuse pour l'ennemi : les difficultés que nous venons d'examiner l'en ont fait revenir. Mais puisque les difficultés ne s'y trouvent plus, & que la pléfion en est exempte, il nous reste son premier jugement ! aussi appuie-t'il continuellement le systême que je propose, & à chaque instant dit les mêmes choses que moi, avec cette seule différence, que je ne parlois qu'avec la franchise d'un homme bien persuadé, & qui veut persuader les autres, & que le Maréchal a ajouté à cela le ton d'autorité, qui ne convient qu'à un Héros donnant des leçons à la postérité. La séparation des deux armes, selon lui, *n'a pas le sens commun*. L'usage de tirailler en allant à la charge *est le comble de la misère. . La tirerie fait plus de bruit que de mal, & fait toujours battre ceux qui s'en servent. . . . . Il a toute sa vie entendu dire qu'il falloit bien s'étendre, afin de pouvoir embrasser l'ennemi. Quelle absurdité !.. Pour bien marcher, les bataillons à grand front ont besoin d'un terrein fait exprès, & d'un temps considérable. Cela fait pitié à voir, & lui a souvent donné le cauchemar*. Ainsi du reste. Je pro-

longerois ce mémoire de 10 pages, si je voulois extraire tout ce qui m'est favorable dans l'ouvrage du Maréchal ; & je ne crois pas qu'il y ait une seule idée contraire à mon projet qui n'y soit foudroyée ; de sorte que, si quelqu'un s'avisoit de me critiquer, je pourrois pour toute réponse lui donner un exemplaire des Rêvéries. Ce que le Maréchal dit de la nécessité de mettre une troupe hors d'état de tirer en allant à la charge, & d'aller à la charge toutes les fois qu'on n'est pas séparé de l'ennemi, par des obstacles invincibles, le jugement qu'il porte sur l'ordre en colone par bataillons ; la facilité avec laquelle il prétend qu'on battroit une armée, allant en colonnes l'attaquer dans sa marche ; mille autres points, non moins essentiels, mériteroient que je m'y arrêtasse, pour faire voir jusqu'où va la conformité ; & ce n'est pas sans peine que je resiste à la tentation de me prévaloir plus long-temps d'une pareille autorité : mais il faut abréger, j'aurai d'ailleurs occasion d'y revenir un moment avant de finir ce mémoire.

L'Auteur y revient en effet plus d'une fois. Voici, par exemple, une note qui se trouve dans un autre article.

« Lorsque je lus pour la premiere fois : » le *Traité des Légions*, je ne fus pas fort

» surpris d'y voir les bataillons sur un front
» plus petit qu'à l'ordinaire, & des trou-
» pes de cavalerie & d'infanterie déta-
» chée, à la suite de chaque corps. Cela
» étoit bien conforme au projet auquel je
» travaillois : mais ni ce projet, ni le
» *traité des légions* n'avoient commencé à
» prêcher ces principes. Je fus donc plûtôt
» étonné que la ressemblance n'allât pas
» plus loin, & que l'Auteur n'eût pas en-
» core diminué le front, & eût négligé la
» profondeur & les piques. Au reste com-
» me il m'avoit précédé, je pris le parti
» de le citer, & d'appeller, comme lui, gre-
» nadiers à cheval, ceux que je nommois
» dragons. Je ne profitai point pour lors
» des armés à la légere, pensant que mes
» grenadiers à pied remplissoient les deux
» objets; ce qui n'étoit pas sans fonde-
» ment, mais n'étoit pas non plus sans in-
» convénient; puisque cela m'obligeoit à
» en avoir un trop grand nombre, & à les
» exposer trop souvent. On a vu combien
» le Chevalier de Rostaing, perfection-
» nant ce systême, s'est rapproché du
» mien. Aujourd'hui nous avons celui du
» Maréchal au naturel, & j'ai le plaisir de
» voir la conformité au point, que les
» deux proprement n'en sont qu'un. Tou-
» tes les parties sont les mêmes; & si

Digitized by Google

» l'arrangement habituel de ces parties,
» n'est pas entiérement le même, cette dif-
» férence disparoît nécessairement à cha-
» que instant. En effet, prenez des lo-
» gions du Maréchal, & voulant donner
» plus de force à votre ordre, resserrez-
» vous pour mettre plus de troupes en mê-
» me étendue de terrein; ou vous sorti-
» rez de ces principes, ou vous ferez très-
» exactement des plésions. De même,
» donnez à des plésions une grande éten-
» due de ligne à occuper, elles présente-
» ront de front leurs quatre sections, avec
» des intervalles entr'elles, pour le passa-
» ge des grenadiers & armés à la légere;
» & c'est l'ordre habituel du Maréchal.

» Mais d'où vient une si grande confor-
» mité entre deux systêmes si différens des
» autres? Cela est tout naturel. Qu'un
» troisieme eût travaillé sur les mêmes
» principes, qui probablement sont les
» bons, sans s'embarrasser davantage de
» ce qui est ou n'est pas usité, il eût fait
» un troisieme systême encore à peu près
» pareil. Si plusieurs personnes, il y a
» trois cens ans, avoient travaillé sur la
» fortification, ne pensant qu'aux princi-
» pes, & ne se laissant pas asservir à
» l'usage des tours, il y auroit eu, sans
» doute, quelque petite différence entre

» leurs ouvrages ; mais ç'auroit toujours » été des bastions. De même il étoit né- » cessaire que le systême que je propose, » & celui du Maréchal, se ressemblassent » autant que Bergopzoom & le Neufbrisac, » & ne ressemblassent pas davantage à la » méthode usitée, que ces places ne res- » semblent à Jérusalem ou à Carthage ».

MEDECINE.

REMARQUES sur la Lettre de M. Duhamel-du Monceau, &c. insérée dans le Recueil de Médecine du mois de Septembre de cette année, sur la formation des os dans les animaux, & du bois dans les arbres. Par M. Ravaton, Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire de Landau, Pensionnaire du Roi, & Correspondant de l'Académie royale de Chirurgie.

MONSIEUR, j'ai lu, dans le Recueil de Médecine, le précis de votre sentiment sur la Formation des Os & du Bois : je connois votre rare mérite & tout le cas qu'on doit faire de vos décisions ; cependant, comme les différentes expériences que j'ai faites pour découvrir la marche de la nature dans

Digitized by Google

ces deux opérations, ne s'accordent pas entiérement avec ce que vous en dites, je vous prie d'agréer mes réflexions sur ces matieres.

Vous dites, Monsieur, page 165 : « Le » bois augmente de grosseur par l'addition » des couches minces qui se forment entre » le bois & l'écorce : les os augmentent en » grosseur, par l'addition des couches min- » ces qui se forment entre le périoste & » l'os ».

J'ai apperçu que le bois n'augmente de grosseur, que par un suc plus ou moins glutineux ou abondant, qui se glisse par la voie de la circulation entre les parties ligneuses du bois, les écarte en les humectant, & se convertit en bois lui-même dans la suite : cette opération se continue jusqu'à la mort de l'arbre.

Si les arbres ne prenoient d'accroissement que par l'addition des couches entre l'arbre & l'écorce, il seroit impossible d'expliquer comment la cavité qui se trouve au centre de quelques especes, s'élargit à mesure que l'arbre acquiert du volume, ses couches ligneuses posées à sa circonférence, devant s'opposer d'une façon indomptable à cet élargissement.

Il seroit encore bien plus difficile de concevoir comment les cavités du centre du

Digitized by Google

bois peuvent se remplir & s'effacer par succession de temps, sans admettre la possibilité des nouvelles couches ligneuses, successions qui se forment dans l'intérieur du bois, comme je l'ai avancé.

Il est vrai qu'on trouve ce suc ou ce *Cambium* en plus grande abondance entre le bois & l'écorce, qu'ailleurs; mais il est employé en même temps à bien d'autres usages. 1°. Il fournit la matiere de la transpiration à l'arbre; 2°. il rend ses fibres plus flexibles; 3°. il répare la perte de l'écorce; 4°. il tempere l'effet des rayons brûlans du soleil, des fortes gelées, &c.

Les os augmentent de volume d'une façon toute-différente de celle des arbres: je vais essayer, Monsieur, de vous en convaincre. Celle des os & des arbres se fait, selon vous, par addition de couches, les unes sur les autres, au lieu que je pense que l'accroissement des os se fait par développement.

Pour entendre ce que j'appelle développement, il faut se présenter à l'esprit une masse de fibres destinées dans leurs principes à s'ossifier, collées intimement les unes aux autres, dont les cavités sont en partie affaissées, qui se développent successivement par l'introduction d'un liquide plus ou moins tenace, qui, en les pénétrant

Digitized by Google

par degrés, cause leur accroissement.

Les arbres croissent par addition : aussi n'y en a-t'il pas deux qui se ressemblent.

Les os, au contraire, sont désignés dès la conception ; aussi sont-ils exactement de même figure, depuis la création du monde jusques à aujourd'hui : les osselets de l'ouie sont ossifiés dans le fœtus.

L'ossification dans l'homme commence à se faire appercevoir, les premieres six semaines, dans le centre des grands os, & se continue par degrés jusqu'à ses extrêmités. J'ai suivi l'accroissement de cette ossification à différens âges ; je n'ai jamais apperçu aucun feuillet d'addition sur leur surface entre le périoste & l'os.

Mais enfin l'addition des feuillets osseux entre le périoste & l'os, prouve bien la possibilité de l'accroissement de cet os, selon son épaisseur, mais ne peut rien prouver pour son alongement, puisque les os sont dépourvus de périoste à l'endroit de leurs coudilles articulaires.

Monsieur Duhamel dit encore dans son Mémoire, « qu'en examinant les fractures » des os, & en suivant la formation des » couches osseuses, il lui parut que le pé- » rioste pouvoit être regardé comme l'or- » gane qui forme les couches osseuses ».

Les Anatomistes du dernier siecle ont prétendu

prétendu que le périoste étoit pourvu d'un sentiment très-vif. M. le Baron de Haller & ses Sectateurs assurent aujourd'hui que ce périoste est insensible. Pour moi, je ne l'ai jamais regardé que comme une membrane tendineuse, dont les principales fonctions étoient de faciliter la tache, par simple surface, aux parties charnues qui l'avoisinent : mais je n'ai jamais lu dans aucuns Auteurs anciens ni modernes, que le périoste pût être regardé comme l'organe qui fournit la matiere de l'ossification des os ; il me semble au contraire que cette opération est dûe à la configuration des fibres destinées à s'ossifier, qui, pourvues des qualités requises, donnent aux sucs qui les pénetrent, le degré d'induration convenable.

Il ne faut pas croire que ces sucs s'ossifient, en formant des croutes dans les parois des vaisseaux qui leur donnent passage, mais au contraire en s'insinuant dans les plus petits vaisseaux collatéraux : on est convaincu de cette vérité, par la forme spongieuse de l'intérieur de tous les os.

Si le périoste étoit destiné à fournir la matiere de l'ossification des os, comment pourroit-on rendre raison de l'ossification de l'os crosse de l'aorte dans bien des animaux, & dans l'homme même (les exem-

Digitized by Google

ples n'en sont point rares), où le périoste n'a jamais existé ?

La propriété dont jouissent les fibres destinées à s'ossifier, de disposer les sucs qui les pénetrent à cette ossification, n'est pas plus difficile à entendre, que de voir les esprits animaux se séparer dans le cerveau, par la composition particuliere des fibres de ce viscere, la bile dans le foie, les urines dans les reins, par le même principe, &c.

Mais ce qui prouve, sans replique, que la configuration des fibres des parties décide des qualités particulieres que doivent avoir les sucs, c'est la diversité des couleurs du plumage des oiseaux, la variété des plumes & de leurs barbes, & même celle d'un seul de leurs chevelus.

Celle des fleurs dans un même pot, sur une même tige, dans un même pistile, sur une même feuille; la métamorphose admirable que produit la graisse, en changeant les productions du sujet sur lequel elle est introduite, ne peut agir que par la configuration particuliere de ses fibres, les sucs du sauvageon devant toujours être les mêmes; une plante bénigne croître à côté d'une autre plante propre à faire un poison très-puissant, &c. On ne finiroit pas, si on vouloit rassembler sous ce même point de

Digitized by Google

vue tout ce qui peut concourir à prouver que c'est à la configuration des fibres des parties, que ces sucs doivent leurs propriétés, n'étant pas possible de douter que ces sucs, végétal ou animal, ne soient en général de même nature.

D'où il suit que les fibres destinées à s'ossifier, n'ont besoin d'aucun secours étranger, pour donner aux sucs qui les pénetrent, les qualités requises à cette ossification.

Après le trépan, l'os ne se couvre, comme le dit fort bien Monsieur D., que par les bords de la plaie des chairs : c'est une vérité incontestable.

Dans toutes les exfoliations d'os que j'ai vues, j'ai toujours apperçu que la lame d'os qui s'exfolioit, étoit poussée par une substance de même nature que les chairs, mais d'un rouge plus foncé, qui sortoit médiatement du corps de l'os, & qui étoit destinée non à devenir périoste, mais à s'allier avec les chairs des bords de la plaie, pour former une bonne cicatrice.

Voilà, ce me semble, le périoste qui commence à perdre la vertu générative des os que Monsieur D. lui soupçonne : il sera bien plus convaincu de cette vérité, par ce qui se passe dans les fractures des os avec la plaie. Le périoste est détruit ; le suc osseux

destiné à réunir les portions d'os divisées, commence à s'épancher du 15 au 25 : nous appercevons ses progrès à chaque pansement, & nous sommes tous convaincus que ce suc osseux coule de la plaie de l'os principal.

Dans les grands fracas d'os qui sont faits par les armes à feu, le périoste s'exfolie dans une très-grande étendue. Nous reconnoissons au doigt & à l'œil, la dénudation de l'os ; cependant ces fractures bien conduites ne laissent pas que de se réunir en peu de temps : j'en ai guéri une, cette année, avec fracas de l'os du bras gauche, de laquelle l'observation a été insérée dans le Recueil de Médecine, qui s'est terminée en moins de deux mois.

Je suis assuré que le périoste qui a été détruit dans une certaine étendue, ne se régénere plus.

Je laisse à la sagesse & à la pénétration de M. Duhamel, à décider si le périoste, qui est une membrane très-mince, & d'un tissu fort serré, peut suffire à fournir assez de suc osseux pour réunir tant de parties divisées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RAVATON.

A Landau, ce 26 Septembre 1757.

Digitized by Google

ASSEMBLÉE publique de la Société des Lettres, Sciences & Arts, de Clermont en Auvergne, tenue dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, le 25 Août 1757.

MONSIEUR de Féligonde, Secretaire, a ouvert la séance par la lecture de l'extrait des mémoires donnés aux assemblées particulieres dans le cours de l'année.

Monsieur Guerrier a lu ensuite un mémoire, sur les états particuliers de la province d'Auvergne, tenus quelque temps après la bataille de Poitiers.

Les Etats généraux convoqués à Paris, ayant été dissous le 4 novembre 1356, & le Duc de Normandie ayant envoyé des Conseillers du Roi dans les bailliages du Royaume, pour demander un aide aux bonnes villes; les Etats particuliers de l'Auvergne furent convoqués vers la fin du mois suivant.

Ils s'assemblerent le 29 décembre 1356, & plusieurs jours de suite, dans le Couvent des Jacobins de Clermont.

Le résultat de l'assemblée, fut que la Province mettroit sur pied 400 glaives; que Jean de Boulogne, Comte, de Morfort, Lieutenant de Roi en Auvergne, seroit prié d'accepter le titre de Gouver-

Digitized by Google

neur du Pays, & de Capitaine des troupes qui y seroient levées; qu'on leveroit un subside sur les trois ordres de l'Etat: on fit plusieurs réglemens touchant la levée de ce subside, qui devoit être d'un an; mais elle ne dura que deux mois, sans doute à cause des nouveaux arrangemens pris dans les états généraux tenus à Paris au mois de Janvier suivant.

M. Guerrier a recueilli les principaux faits de son mémoire, dans un volume du compte rendu par Robert de Rioms, Bourgeois de Clermont, Receveur général du subside, accordé par lesdits états: ce volume est conservé dans le greffe de la chambre des comptes de Paris.

Cette lecture a été suivie d'une dissertation sur les tremblemens de terre & ouragans, qui ont désolé une partie de l'Europe, & se sont fait sentir en Auvergne, à la fin de l'année 1755, & dans le cours de 1756. Par M. Duffraisse.

Le narré succinct mais exact de ces divers tremblemens & ouragans, & de leurs effets, offre un tableau affreux & effrayant. Les arbres renversés, les montagnes écroulées, les rivieres remontant à leurs sources, les Villes détruites, les peuplades entieres englouties, occupent la premiere partie de cette dissertation.

Digitized by Google

La comparaison des maux que nous avons éprouvés, avec ceux dont les peuples de Portugal, d'Afrique, & quelque contrées d'Amérique ont été accablés, fournit cependant des réflexions consolantes pour les habitans de la France.

M. Duffraisse dans la seconde partie, établit son systême sur la cause de ces événemens.

L'air est de toute la nature, l'agent le plus capable de produire les effets du tremblement de terre; c'est à son ressort qu'il faut attribuer toute la méchanique de ces phénomenes frappans.

Ce fluide, dit M. Duffraisse, se maintient par son élasticité réciproque dans un état de compression, qui en opére l'équilibre & la tranquillité. Détruisez ou suspendez cette cause en quelque lieu que ce soit, tout l'air voisin, qui ne trouve plus de resistance, se porte de ce côté, avec une violence proportionnée à la masse de l'athmosphere, aidé de la vélocité dont sa fluidité le rend susceptible; les détroits, les obstacles, les empêchemens que cet air pressé, rencontre sur sa route, ne font qu'augmenter ses efforts, accroître son ressort, multiplier & varier ses effets à l'infini.

Si donc il arrive, qu'une cause quel-

Digitized by Google

conque, détruise dans l'intérieur de la terre, ou sur sa superficie, ou dans la moyenne région, un volume d'air un peu considérable, on éprouvera aussitôt des tremblemens de terre, des ouragans ou des orages.

Mais quelle cause pourroit détruire tout à coup le ressort de l'air dans une espace assez étendue, pour procurer de pareilles révolutions ? C'est, dit M. Duffraisse, d'après les expériences de M. Halès, la fermentation des vapeurs sulphureuses.

On ne peut douter que la terre ne renferme dans son sein des pirrites & des mineraux qui y sont assez généralement répandus; mais qui dans certaines contrées y forment des amas immenses; il n'est pas difficile de concevoir comment les vapeurs qui s'exhalent continuellement de ces matieres renfermées dans des cavites souterreines, sans avoir aucune communication avec l'air extérieur, peuvent subitement lui être mêlées, & detruire les obstacles qui les séparoient.

Ces différens principes une fois établi, rien ne s'oppose au systême de M. Duffraisse. Il explique avec la plus grande facilité, tous les effets des tremblemens de terre; comment ils se communiquent à des distances inassignables, pourquoi les

Digitized by Google

mers, au lieu de servir d'obstacle à leur communication, paroissent les favoriser. Il soumet au même systême la formation des ouragans & des tonnerres.

M. Ozi a lu ensuite l'analyse des eaux minérales de Chaudes-Aigues. Cette analyse offre aux Naturalistes & aux Physiciens, des effets dignes de leur curiosité & de leur application; d'ailleurs M. Osi, qui s'applique particuliérement à l'histoire naturelle de l'Auvergne, n'a pas cru dévoir négliger des sources qui surpassent par leur abondance, & égalent dans leurs effets presque toutes les eaux minérales de la Province.

Ces eaux sourcillent de toute part dans la Ville même de Chaudes-Aigues. La source la plus considérable est celle qu'on nomme communément la source du parc: elle donne six pouces d'eau.

L'extrait de l'analyse chimique deviendroit une copie du mémoire de M. Ozi. Je me borne à conclure avec lui, qu'il y a peu de matieres étrangeres dans ces eaux, & qu'elles ne sont autre chose que la base du sel marin, ou le sel marin même, en plus petite quantité.

La Séance a été terminée par une dissertation sur les variations singulieres d'un barometre, occasionnées par le tonnerre.

Digitized by Google

Le 6 Septembre de l'année 1756, à 6 heures du soir, la foudre tomba sur le château de Chignac, près du pont du château en Auvergne, brisa le faîte d'un pavillon, perça une cheminée, en renversa le trumeau, se répandit par plusieurs branches dans la salle, fit ouverture à une voûte, & alla frapper contre un mur, où elle laissa deux taches noires & circulaires, d'environ un pouce de diametre, & à la distance d'un pied l'une de l'autre.

Un barometre bon & expérimenté, étoit suspendu au mur de la salle; mais à la chûte de la foudre, le vif argent s'est précipité au fond du tube, & depuis ce temps le mercure tantôt au niveau, tantôt au dessus, quelquefois au dessous du niveau du mercure qui est dans la boule, ne garde aucune proportion dans ses variations.

Le R. P. Sauvade, Religieux Minime, a long-temps observé les mouvemens & les variations de cet instrument: il l'a soumis à diverses expériences, & l'a comparé journellement à ses barometres & thermometres, tenant compte chaque jour des hauteurs respectives du mercure. Voici le résultat de ses observations.

Le barometre ordinaire ne souffrant que peu ou point de variations, le mercure

Digitized by Google

suit dans le barometre fulminé la même loi, d'autres fois il suit les variations du thermometre, avec cette différence, que lorsque le mercure descend dans l'un, il s'éleve dans l'autre, *& vice versâ*, enfin lorsque le thermometre & le barometre éprouvent en même temps des variations considérables, ce barometre fulminé en fait de mitoyennes.

Pour parvenir à l'explication de ce phenomene, le P. Sauvade, établit ce principe : la suspension du mercure dans le barometre ordinaire, ne peut être altérée que par la suppression extérieure du poids, ou du ressort de l'air, ou par l'introduction d'une matiere dans le tube, qui resiste en partie, en entier, ou même surpasse l'effort de la colone athmosphérique.

La premiere cause ne peut point avoir eu lieu dans l'événement dont il est question : il s'est donc introduit dans le tube, ou de l'air, ou d'une matiere étrangere, dont le ressort contranitte aux efforts de l'air extérieur.

Il faut remarquer que le tube n'est affecté d'aucune félure, & que lorsqu'on le renverse, le mercure se tient suspendu sans se précipiter.

Voici la solution que donne le P. Sauvade. Le mercure du barometre contenoit,

comme on ne peut en douter une certaine quantité d'air : le feu violent du tonnerre en dégagea une partie, qui se logea vers la sommité du tube, où il trouva moins de résistance. Devenu libre, son ressort se devéloppa, il rompit l'équilibre qu'il y avoit entre la colonne de mercure & l'air extérieur, & contraignit le Mercure à descendre à proportion du volume, & du ressort qu'il avoit acquis.

Les différentes variations s'expliquent très naturellement par le moyen de la raréfaction & de la dilatation de l'air, en observant avec les celebres MM. Mariotte, Hallès, Muschenbrock & Nollet, que l'air extrait des corps, & restitué à l'athmosphere, acquiert un bien plus grand volume que celui de ces mêmes corps qui le renfermoient, & que par conséquent l'air contenu dans le tube, doit surpasser en élasticité celui qui compose la colonne athmosphérique.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Second Avis aux Amateurs du Chant.

Il a été annoncé dans le Mercure du mois de novembre dernier, la premiere feuille d'un ouvrage périodique intitulé : *Récréations chantantes*, composé d'Ariettes, Duo, Airs tendres, Romances, Vaudevilles, &c. sans accompagnement, par M. de Mongaultier, Maître de Musique & de Violon. Comme cet ouvrage a eu du succès, & qu'il est goûté du Public, l'Auteur vient de faire imprimer la premiere partie de ces *Récréations chantantes*, dont le prix est de 1 liv. 4 s. On les trouve aussi en feuilles de 6 sols, si l'on veut.

Cette Musique se vend à Paris, chez l'Auteur, rue Saint Honoré, vis-à-vis l'Oratoire, chez un Parfumeur; & aux adresses ordinaires de Musique.

Digitized by Google

Piece de Clavecin avec accompagnement de Violon du sieur Maucourt, aux adresses ordinaires à Paris ; & à Lille chez le sieur Bordérie, sur la grande Place. Prix 9 livres.

GRAVURE.

Le sieur Gaillard vient de mettre au jour deux jolies Estampes d'après M. Boucher ; l'une a pour titre l'*Agréable Leçon*, & l'autre, *les Amans Surpris*, dont les Tableaux appartiennent à M. Perinet ; elles se vendent chez l'Auteur, rue Saint Jacques, au dessus des Jacobins, entre une Lingere & un Perruquier.

Nous annonçons en même temps une nouvelle Estampe très-bien gravée, par D. Martenasi, d'après Berghem : elle est intitulée l'*Abbreuvoir Champêtre*. On la trouve chez Aliamet, rue des Mathurins, vis-à-vis celle des Massons.

On trouve chez le sieur Fessard, Graveur du Roi & de sa Bibliothéque, la Fontaine de M. Bouchardon, exécutée rue de Grenelle, Fauxbourg Saint Germain, gravée en six feuilles à l'eau forte, par Mar-

Digitized by Google

guerite Louise A^me^. de L^me^. du R. terminée au burin par J. B. Tilliard, d'après les Esquisses de ce Maître. Nous joignons à cette annonce l'avis suivant du même Graveur.

Comme j'ai donné dans le Mercure une liste des noms des Souscripteurs pour la gravure de la Chapelle des Enfans Trouvés, j'ai cru devoir suivre le même plan pour la gravure des Tableaux du Cabinet du Roi : j'espere que le Public ne verra en cela que le desir que j'ai de lui marquer ma reconnoissance, & lui donner de plus en plus les moyens de me marquer sa confiance, en tâchant par mes talens de la mériter, ainsi que les habiles Eleves que je me suis proposé d'employer dans ce grand projet, qui font & feront tous leurs efforts pour s'en rendre dignes.

L'on sçait que Sa Majesté m'a accordé la retenue des premiers 50 exemplaires.

M. Baudouin, Officier aux Gardes ; M. le Baron de Breteuil ; M. de la Live de Jully, Introducteur des Ambassadeurs ; M. de Michelin, Fermier Général ; M. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang ; M. le Prince de Condé ; le Roi de Pologne, Electeur de Saxe ; M. le Comte de Brulh, premier Ministre du Roi de Pologne, Electeur de Saxe ; M. le Duc de Chevreuse, Colonel Général des Dragons, Gouver-

Digitized by Google

neur de Paris; M. le Duc de Chaulne . . . M. le Duc de Saint-Agnan; M. le Duc de Nivernois; M. Vatelet, Receveur Général des Finances; M. l'Abbé Copet, Docteur de Sorbonne; M. Dormesson du Cheran; M. de Selle, Trésorier Général de la Marine; M. le Chevalier Damery, Officier aux Gardes; M. Pagnon, Secretaire du Roi; M. du Plein de Bacquaucour; M. le Comte de Caylus; M. Alliot, Intendant de la Maison du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, Fermier du Roi; M. Bombarde; M. le Duc de Luynes; M. le Cardinal de Luynes; M. Pelhion, Secretaire du Roi; M. de Boullongne, Conseiller d'Etat, & Intendant des Finances, M. de Julienne.

L'on trouve des projets de Souscriptions & des Reconnoissances chez le sieur Buldet, Marchand d'Estampes, rue de Gêvres, & un assortiment général de toutes les Estampes gravées du sieur Fessard, ainsi que chez le sieur Pariset fils, rue Saint Jacques; comme toutes sortes d'Estampes dans le goût du crayon & tapisserie de la Chine, & à Lyon chez Pariset pere, grande rue Merciere, ainsi que chez le fils. On trouve aussi chez le sieur de France, Marchand d'Estampes rue de la Juiverie, près la Magdeleine, à la Regle d'or, un assor-

Digitized by Google

riment complet de tous les ouvrages du sieur Fessard.

La demeure du sieur Fessard, Graveur du Roi & de sa Bibliothéque, est à la Bibliothéque du Roi, rue de Richelieu, & rue Saint Honoré, vis-à-vis la rue de l'Echelle.

ARTS UTILES.

HORLOGERIE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure, au sujet d'un Cadran singulier.

MONSIEUR, pendant les vacances de l'année derniere, M. Bizot, Conseiller au Présidial de Besançon, a employé son loisir à faire en cette ville, au fauxbourg de Taragnôz, un Cadran vertical déclinant, d'une structure très-particuliere.

En temps couvert, on n'apperçoit point cette Horloge solaire; on ne soupçonneroit pas même, si l'on n'en étoit pas prévenu, qu'il y en eût une en cet endroit; car on n'y voit que la peinture d'un Ange Gardien représenté, comme il est d'usage, tenant par la main un enfant, auquel il

Digitized by Google

montre le Ciel avec le doigt *index* de l'autre main : mais quand le soleil luit & regarde le plan, on y découvre un Cadran lumineux, situé de telle sorte que l'heure qu'il est se rencontre toujours avec une exacte précision au bout du doigt *index* de l'Ange ; alors un nuage vient-t'il à passer devant le soleil ? le Cadran disparoît pour ne se montrer de nouveau qu'avec cet astre ; & voici tout ce qu'on peut dire de la construction de cette Horloge solaire.

On a placé au dessus de la peinture de l'Ange, comme pour la mettre à l'abri des injures de l'air, un avant-toit à trois pans, composé de trois plaques de fer ; celle du milieu, plus grande que les deux autres, a la figure d'un quarré long, inclinée de plus de 45 degrés : elle touche le mur sur une ligne horizontale dans la longueur de l'un de ses grands côtés, & s'appuye le long de ses petits côtés, sur les deux autres plaques.

Celles-ci de figure triangulaire, joignent d'une part le mur, & de l'autre la grande plaque : inclinées & placées obliquement, elles forment avec le mur un angle aigu, & avec la grande plaque un obtus de l'ouverture, qui sans doute a paru la plus convenable.

C'est sur ces trois plaques, avant que

de les unir, que l'on a décrit les lignes horaires qui sont paralleles entr'elles sur la grande plaque ; toutes les lignes ont été ouvertes avec la lime pour les heures aussi-bien que les chiffres qui les désignent, & les lignes pour demi-heures ont été distinguées par une suite de petits trous faits au foret : enfin tout l'avant toit a été noirci à l'huile, tant pour le préserver de la rouille, que pour rendre sa découpure moins perceptible.

On comprend à présent comment la lueur du soleil traversant toutes ces ouvertures, représente un Cadran par des traits de lumiere dans l'ombre de l'avant-toit découpé.

L'Auteur de cet ouvrage dit n'avoir surmonté que par de longs calculs de Trigonométrie les difficultés qui se sont présentées dans son exécution, mais que la plus grande a été de décrire trois lignes horaires sur chacune des plaques latérales & triangulaires.

On seroit curieux d'apprendre, s'il se trouve en France, ou ailleurs un Cadran semblable, ou à peu près dans le même goût & dans ce cas ; en quoi il pourroit différer de celui-ci ou lui ressembler : c'est dans cette vue que vous êtes prié d'insérer cette lettre dans votre Mercure, ainsi que

les éclairciſſemens & les avis, que vous pourriez à la ſuite recevoir ſur ce point.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Prieur de Courte.

A Beſançon, ce 4 Janvier 1758.

MÉCHANIQUE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, vous voulûtes bien faire connoître l'an paſſé quelques Maîtres Chaudronniers qui ont imaginé de doubler les fontaines de cuivre en plomb laminé, afin d'éviter entiérement à cet égard le danger du verd de gris. Cette ſage précaution bien conſidérée, n'eſt pas une dépenſe, parce qu'on n'eſt plus obligé à l'avenir de faire étamer les fontaines, & ce qu'il en coûte pour les étamer ſurpaſſe de beaucoup l'intérêt de ce qu'il en coûte pour les faire doubler en plomb. Je fis remarquer alors que le corps du robinet étoit auſſi de plomb, n'y ayant de cuivre que le boiſſeau dans lequel tourne la clef, & le tour de la clef: ces deux parties ayant beſoin d'être dures à cauſe du frottement. Ces

Digitized by Google

deux ouvriers, (le sieur Charlot, rue des Lavandieres-Sainte-Opportune, & le sieur Houel, au Marché-Neuf), encouragés par les succès, & cherchant toujours à perfectionner de plus en plus leurs ouvrages, ont ajouté depuis l'an passé quelques commodités aux fontaines, que plusieurs personnes seront bien aises de connoître.

1°. Il n'entre plus aucun cuivre dans la construction de leurs robinets, & ils sont aussi durables qu'auparavant.

2°. Les pannaches ou cloisons, qui portent le sable, étoient dans la premiere construction composées d'une lame de cuivre recouverte de plomb en dedans & en dehors, de crainte que le plomb qui recouvre les panaches ne vînt à se percer sans qu'on s'en apperçût, & causât quelqu'accident, attendu que l'eau qui toucheroit ces panaches, ne pourroit pas sortir par l'ouverture qu'on fait au cul de la fontaine: ils font maintenant ces cloisons entiérement de plomb, leur donnant toute la force nécessaire par la forme & l'épaisseur du plomb.

3°. Aux fontaines simples, ou non sablées, ils placent le robinet un peu plus bas que le fond de la fontaine; sa branche, qui est suffisamment longue, passe par dessous, & a son embouchure intérieure au

Digitized by Google

milieu du fond, qu'on dispose un peu en entonnoir ; un bout de tuyau postiche, de trois à quatre pouces de long, placé dans cette embouchure, empêche que le limon qui se dépose ne sorte par le robinet quand on tire l'eau ; & quand on veut laver la fontaine, on le fait sans l'ôter de sa place : on n'a pour cela qu'à lever ce bout de tuyau intérieur, ouvrir le robinet, & y jetter de l'eau qui entraîne le limon qu'il peut y avoir, l'ouverture du robinet étant placée au plus bas du fond de la fontaine.

4°. On ne pourroit pas aller ôter un semblable bout de tuyau qui seroit placé dans le fond d'une fontaine sablée, où il se fait toujours quelque dépôt, malgré le sable. Ils mettent à celles-ci le robinet à la hauteur ordinaire, mais ils y mettent de surcroit un petit tuyau pardessous, prenant au milieu du fond, comme aux fontaines simples, avec un petit robinet placé sous le grand, qu'on ouvre quand on veut faire sortir ce qu'il peut y avoir de limon dans le fond de la fontaine, en y jettant quelque potées d'eau propre, par la vantouse, qui entraîne tout le limon qui peut s'y être déposé ; ce qui est la principale cause qui fait sentir mauvais l'eau des fontaines sablées, & qui oblige à les

Digitized by Google

faire laver assez souvent : au moyen de cette addition, on les fera laver moins souvent, & on aura l'eau plus propre, parce que les fontaines sablées, qui sont nouvellement lavées, rendent ordinairement l'eau trouble ou louche pendant plusieurs jours.

J'ajouterai encore que ces mêmes ouvriers étament la vaisselle sans gratter, ainsi que plusieurs de leurs confreres, & que cette maniere d'étamer, mérite plus d'attention qu'on n'y en a apporté jusqu'à présent. 1°. La vaisselle ne s'use pas aussi vîte à beaucoup près, qu'en la grattant, cela se sent de reste. 2°. Mais un point bien plus essentiel, c'est que la vaisselle étamée sans gratter, est moins dangereuse que celle qu'on gratte. Ceci a besoin d'explication pour être senti. En grattant le cuivre pour le mettre en état de recevoir l'étain on en éleve les parties, on le rend mal uni, & plein de petites éminences, ces éminences se couvrent d'étain à la vérité quand on étame, mais on les découvre bientôt en écurant, & le cuivre se trouve & reste à decouvert par ses endroits, au lieu qu'en étamant la vaisselle sans la gratter, on laisse les parties aussi unies qu'on les a mises en écurant ; le mordant qu'on employe n'enleve que la crasse ou la graisse ;

Digitized by Google

l'etain est également épais partout, aucune partie n'est plus élevée que l'autre, & quand on l'écure, toutes les parties résistent également, n'y en ayant pas de plus exposées au sablon les unes que les autres. Cette seule considération vaut bien la peine qu'on donne la préférence à cette méthode.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Les sieurs Paris & Gonichon, Opticiens, Privilégiés du Roi, ayant exécuté, pour Messieurs les Chanoines Réguliers de l'Abbaye de Sainte Géneviéve, un Télescope Grégorien de six pieds de longueur, ont prié Messieurs de l'Académie royale des Sciences, de vouloir bien nommer des Commissaires pour juger de la perfection de cet Instrument. Voici le rapport qu'en ont fait à l'Académie les Commissaires qu'elle avoit nommés.

Extrait des Registres de l'Académie royale des Sciences, du 6 Septembre 1757.

Nous, Commissaires nommés par l'Académie, pour lui faire rapport de la bonté & des effets d'un Télescope Grégorien de six pieds de longueur, fait par les sieurs Paris

Digitized by Google

Paris & Gonichon, nous sommes transportés avec M. d'Arquier, Correspondant de l'Académie, & M. de la Lande, le 3 de ce mois, à huit heures & demie du soir, dans une espece d'Observatoire où étoit placé ledit Télescope. L'ayant pointé sur Jupiter qui n'avoit pas alors dix degrés de hauteur sur l'horizon, nous avons vu Jupiter passablement bien terminé, & nous croyons que si cette planete eût eu plus de hauteur, nous en aurions été beaucoup plus satisfaits. Les bandes paroissoient très-bien terminées & très distinctes; les Satellites, au nombre de trois, avoient une grandeur apparente très-sensible. Ayant ensuite pointé le Télescope sur Saturne, qui approchoit de son passage par le Méridien, nous avons vu cette planete fort bien terminée : on ne pouvoit rien désirer de plus distinct par rapport à l'anneau. L'espace entre l'anneau & le corps de Saturne étoit très-décidé. Le quatrieme Satellite paroissoit avec beaucoup d'éclat à l'Occident de Saturne : nous avons même apperçu, par intervalle, un des deux premiers sous l'anse occidentale de l'anneau. Nous croyons que ce Télescope fait tout l'effet dont un Télescope de six pieds peut être susceptible. Signé, *Le Monier*, & *Pingré*.

Digitized by Google

Je certifie l'extrait ci-dessus, conforme à son original, & au jugement de l'Académie. A Paris, ce 16 Janvier 1758. *Grand-Jean de Fouchy*, Secretaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.

L'on voit par ce rapport que les sieurs Paris & Gonichon, qui sont les premiers qui ont exécuté, en France, ces sortes d'Instrumens, les font dans toute la perfection possible, & le Brevet qui leur a été accordé en 1734, en est encore une preuve.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

L'ACADEMIE royale de Musique continue de représenter *Alceste*, le vendredi, le Dimanche, le mardi, & les *Amours des Dieux* tous les jeudis. L'affluence que Mademoiselle Arnoud attire constamment, a rendu ce jour-là célebre. Il devient, comme nous l'avons déja dit, le plus beau de la semaine.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE mercredi 18 Janvier, les Comédiens François ont donné la premiere représentation du *Faux généreux*, Comédie en cinq actes en vers, qui a été applaudie d'une assemblée aussi brillante que nombreuse. M. le Bret déja connu par d'autres pieces de théâtre, en est l'Auteur. Nous en rendrons un compte détaillé dans le prochain Mercure.

Digitized by Google

EXTRAIT d'Iphigénie en Tauride.

La ſcene eſt en Tauride dans le temple de Diane. Iphigénie ouvre ſeule le premier acte, & paroît proſternée au pied de l'autel pour prier les Dieux de l'éclaircir ſur un ſonge dont elle eſt épouvantée. Iſménie, Prêtreſſe du même Temple, vient demander à Iphigénie quel ſujet peut l'attirer dans l'horreur de la nuit auprès de ces Autels conſacrés à la mort, elle, qui craint d'en approcher même le jour. Iphigénie lui répond que c'eſt un ſonge affreux qui lui a préſenté ſon frere mort. Ah! replique Iſménie :

Pourquoi vous allarmer ſur *la foi d'un menſonge*?
Fille du Roi des Rois, devez-vous craindre un ſonge?

Nous croyons qu'elle peut le craindre comme une ſimple ſujette. L'éclat de la naiſſance & l'élévation du rang, loin de mettre à l'abri de la ſuperſtition, ne ſervent ſouvent qu'à la nourrir. Iphigénie peint alors ainſi aux yeux de ſa Confidente toute l'horreur du ſonge qui l'agite :

Je revoyois les lieux ſi chers à ma tendreſſe.
Au ſein de la nature & de *l'humanité*,

Digitized by Google

Je respirois le calme avec la liberté.
Au fond de leur palais *rempli de leur puissance*,
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant, des gouffres du trépas
S'éleve, & fait trembler le marbre sous mes pas.
D'une sombre vapeur, l'air à l'instant se couvre;
La voûte du palais *à longs sillons* s'entr'ouvre.
Je fuis, & la lueur d'un *pâle & noir* flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment, un nouveau bruit s'éleve;
De ce vaste débris qu'avec peine il souleve,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri:
Il m'appelle, en poussant un lamentable cri;
J'accours; & pleine encor du fatal ministere
Dont je porte le joug, esclave involontaire,
Ornant son front de fleurs, & du bandeau mortel;
Je le traîne, en pleurant, aux marches de l'Autel.
Ce jeune infortuné, grands Dieux! c'étoit mon Frere....
Sorti du sein des morts, mon parricide Pere
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

Isménie qui ne croit point aux songes, tâche de la rassurer, en lui disant avec force & vérité:

Croyez en moins un songe & vos pressentimens;
Il n'est d'Oracles sûrs que les événemens.

Digitized by Google

Eumene, autre Prêtresse, annonce l'arrivée de Thoas, qui vient, dans ses terreurs, presser Iphigénie d'immoler l'étranger qui a fait naufrage sur ces bords. Grands Dieux! s'écrie Iphigénie,

Du sang des malheureux, si ces autels baignés,
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés :
Daignez, alors, daignez descendre dans mon ame,
Et l'embraser des traits d'une divine flamme ;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens
Qui subjuguent l'esprit & captivent les sens ;
Que je puisse dompter l'illusion farouche
D'un Barbare que tout effraye & rien ne touche ;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

Ces vers ont toujours été applaudis avec justice. On est fâché qu'ils soient un peu déparés par celui-ci dont le premier hémistiche est durement suspendu,

D'un barbare que tout... effraye & rien ne touche.

Thoas entre avec sa suite, & vient consulter Iphigénie sur les noires terreurs qui le troublent.

Sans être criminel, (*dit-il*,) j'éprouve des remords;
J'entrevois, sous mes pieds, le rivage des morts;
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle ;
Sur mon front *innocent* ma couronne chancelle.

Digitized by Google

Vous, qu'approche des Dieux votre saint ministere,
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystere,
En appaisant le Ciel, daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.

Thoas fait un portrait effrayant de ce même étranger, qui paroît poursuivi des Furies. Il demande ensuite à la Prêtresse,

Quel peut être le nom de ce Barbare impie ?
Dans son farouche cœur, quel crime affreux s'expie !
Condamné par les Dieux, & tout prêt d'expirer :
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer ?

Que puis-je vous répondre, lui dit-elle ?

Diane avec horreur repousse mon encens.
Sous mes genoux tremblans, l'autel fuit & s'entr'ouvre.

L'Autel qui fuit & s'entrouvre sous les genoux de la Prêtresse présente une image bien singuliere. On ne sçait si Iphigénie étoit à genoux sur l'autel même, ce qui fait une attitude peu vraisemblable, ou si l'Autel, en fuyant, a passé sous les jambes de la Prêtresse ; ce qui est encore plus extraordinaire.

Comme Thoas insiste, Iphigénie lui

Digitized by Google

replique par ces vers si dignes d'être cités :

Enfin je ne sçais trop si c'est les offenser :
Mais pour l'honneur des Dieux, je n'oserois penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,
Faisant de leurs autels une sanglante arêne,
Ils se plaisent, sans honte, à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoitre ?
Se pourroit-il, grands Dieux, qu'avilissant votre *être*,
Vous nous ordonnassiez, capricieux Tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands ;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes,
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes !

Thoas lui fait cette réponse, qui n'a pas moins de force, & qui est l'excuse la plus imposante qu'il puisse donner.

Quoi ! les peuples armés du glaive de la guerre
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous mêmes dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre & de ravages ;
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,

Digitized by Google

Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglans,
Et les Dieux en courroux, ces Dieux par qui nous sommes,
Ne pourrons demander pour victimes des hommes !
Le sang que nous faisons couler à notre gré.
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?

Iphigénie lui promet d'immoler la victime. Thoas sort pour la lui envoyer, en disant :

Qui que ce soit, frappez ; soyez inéxorable.
C'est être criminel que *d'être misérable.*
En un mot c'est ma loi, c'est ma religion,
Et votre seul devoir est la soumission.

Iphigénie, malgré sa promesse, paroît ne pouvoir se résoudre à percer le flanc de l'étranger. Mais, lui dit Isménie, si le Ciel le commande. Iphigénie lui répond par ces quatre vers qui terminent l'acte, & qui n'en sont pas moins applaudis pour ressembler un peu à d'autres.

Eh ! de quel vain effroi prétends-tu me frapper ?
La nature me parle, & ne peut me tromper.
C'est la premiere loi... c'est la seule peut-être...
C'est la seule du moins, qui se fasse connoître,
Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux,

Digitized by Google

Et qui regle à la fois les hommes & les Dieux.

Cet acte nous paroît beau : il renferme une exposition claire, simple & précise, qui prépare heureusement l'intérêt. L'Auteur nous pardonnera si nous avons osé y remarquer quelques légeres taches, & y souligner quelques vers ou quelques mots qui nous ont paru répréhensibles. Une piece dont le succès est médiocre, ainsi que le mérite, doit être jugée avec indulgence ; ses défauts ne sont pas dangereux, on ne la prendra jamais pour modele ; mais un ouvrage dramatique qui a une grande réussite, & qui est fait pour rester au théâtre, doit être examiné avec plus de sévérité. Ses fautes tirent à conséquence. Ce sont autant d'exemples qu'on peut suivre ; & nous devons les relever, non pour rabaisser l'Auteur dont la gloire n'est pas moindre, mais pour servir l'art qui pourroit y perdre. M. de la T... nous permettra donc d'user, en chemin faisant, de la même liberté dans l'analyse que nous allons donner des autres actes.

Oreste enchaîné ouvre le second. Les gardes sont éloignés. Il se plaint dans un monologue plein de force de la cruauté des Dieux qui l'ont contraint au crime, & qui l'en punissent. Je cours vous implorer, dit-il,

Digitized by Google

Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prostitue :
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels prophanés,
Pour m'arracher au trouble, où vous me condamnez.
Je pars, & tu me suis, ami fidele & rare ;
Mais entrant dans le port, l'orage nous sépare.
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,
Mon vaisseau loin du tien, vole en éclats brisé.
Englouti sous les flots, privé de la lumiere,
J'ignore qui me rend à ma fureur premiere.

Oreste jette en même temps les yeux sur l'Autel teint de sang humain. Il croit que c'est celui de son ami qu'on vient de répandre.

Pilade enchaîné paroît dans ce moment, & dit à Oreste en l'embrassant :

Revois entre tes bras, ô moitié de mon *être* (1),
Revois Pilade.

Oreste s'écrie à son tour,

Pilade dans mes bras, Pilade dans ces lieux.
Je sens mon ame errer sur mes levres tremblantes.

(1) *Ce mot* être *est devenu un terme parasite qui entre aujourd'hui dans tous les vers dramatiques, à chaque instant.*

Digitized by Google

Ce dernier vers nous paroît un peu fort pour la ſimple amitié. Pilade raconte à Oreſte, qu'après avoir *abandonné au ſage Alcée le ſoin de ſon vaiſſeau caché ſous la cîme avancée des rochers qui défendent ce port*, il vient d'être enveloppé par tout un peuple qui l'a traîné en foule devant Thoas qui l'envoie à la mort. Oreſte déſeſpéré du malheur de Pilade, dont il eſt la cauſe, tombe dans un accès de fureur, & s'évanouit dans les bras de ſon ami. Pilade, par ſes diſcours, le rappelle à la vie, le ramene à la raiſon, & l'exhorte à la fermeté. Il lui recommande ſurtout de cacher ſa naiſſance & ſon nom, pour ſa gloire. Iphigénie arrive, ſuivie de ſes Prêtreſſes, & leur ordonne de détacher les fers de ces victimes. Elle demande particuliérement à Oreſte qui paroît l'intéreſſer davantage, ſi la Grece n'eſt point ſa patrie, ſi Argos ou Mycene .... Oreſte alors s'écrie :

Plût au barbare ciel qu'un déſert m'eût vu naître;
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

Elle l'interroge ſur le ſort d'Agamemnon. Il repond, ſans achever, qu'une main parricide ... Quelle main ? pourſuit-elle. Oreſte lui répond avec peine, que c'eſt celle de Clitemneſtre, & que ſon fils a vengé ſon pere. Pilade allarmé, interrompt

Digitized by Google

Oreste, & presse Iphigénie de leur donner la mort. Elle demande encore à Oreste qu'est devenu ce fils. Il répond,

L'horreur du monde.
Las de traîner sa misere profonde,
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

Iphigénie, à qui ces derniers mots font croire qu'Oreste n'est plus, fait éloigner les victimes, & se livre à toute sa douleur.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée ! (*dit-elle*)
. . . . . .
Horrible *perspective* (1), effroyable avenir,
Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir !
Eh quoi ! traîner sans cesse un joug fatal au *monde* !
Ne m'abreuver jamais que du sang qui *m'inonde*
. . . . . .
Ce jour encor ce jour, malgré le remord qui me ronge....
Ah ! plutôt dans mon cœur que le couteau (2) *se plonge !*

Isménie lui représente qu'elle doit plutôt s'occuper du soin d'informer de son

(1) *Nous doutons que ce mot soit du Dictionnaire de la Tragédie.*

(2) *Nous croyons que le coûteau ne se plonge pas, mais qu'on plonge le coûteau dans son cœur.*

Digitized by Google

sort, Electre sa sœur, par un de ces étrangers, à qui elle peut ouvrir les mers. Cette Prêtresse lui offre, pour y réussir, le secours de son pere & celui de ses amis. Iphigénie se rend à ce conseil, & va même plus loin. Ecoute, lui dit-elle,

Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble,
Pourquoi les séparer? délivrons-les ensemble.
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux,
Mais l'autre également est homme & malheureux.

Elle charge, en rentrant, Eumene, l'autre Prêtresse, d'aller dire à Thoas, pour l'éloigner du Temple, que Diane veut qu'on purifie les victimes avant que de les sacrifier. Elle se justifie de ce mensonge, en disant,

Je sens avec effroi dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes;
Mais le motif m'excuse en cette extrêmité,
Qui sert les malheureux sert la divinité.

Oreste ouvre le troisieme acte avec Pilade, & lui témoigne l'intérêt secret qu'il prend, malgré lui, à la Prêtresse qui leur a parlé. Pilade l'exhorte à ne songer qu'à mourir avec constance, & à cacher surtout ce qu'il est. Iphigénie vient leur annoncer

Digitized by Google

leur liberté. J'ose vous l'avouer, ajoute-t'elle,

Un soin cher & pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.
Ce ciel m'est étranger, ma patrie est la Grece,
J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

Isménie entre, pour parler en secret à Iphigénie, qui dit aux deux Grecs de s'éloigner. Elle fait entendre à la grande Prêtresse, que tous les amis de son pere ne veulent sauver qu'une seule victime; que pour tromper le Tyran, il faut au moins lui présenter un sacrifice, & qu'ils n'agiront qu'à cette condition. Iphigénie répond en soupirant, qu'elle cede à la nécessité & à *sa misere*. Isménie va retrouver son pere, & laisse Iphigénie avec les deux Grecs. Approchez leur dit-elle,

Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, & me les pardonnez.

. . . . . .

Ma pitié m'aveugloit, ses efforts *hazardeux*
Ne peuvent tout au plus *sauver* qu'un de vous deux,
Et telle est la rigueur de mon sort & du vôtre,
Qu'il faut que l'un *hélas* ! (1) meure pour *sauver* l'autre,

(1) Cet *Helas* est-là singulierement placé.

Digitized by Google

Vous partagez mon cœur & vous le déchirez ;
Mais puisqu'il faut choisir....

à Oreste.

C'est vous, qui partirez.
Mes ordres sont donnés, le danger, le temps presse,
Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse
Et je reviens.

Oreste éperdu s'écrie,

Où suis-je !.... *Et je la laisse aller.*

Nous voilà parvenus à la belle scene de la Piece : c'est le combat de l'amitié le plus pathétique, & son triomphe le plus intéressant. Pilade s'applaudit du choix, & de donner à l'univers l'exemple d'un ami fidele. Oreste l'interrompt, & lui demande, d'un ton qui peint son désespoir, *M'aimes-tu ? Réponds. Ton air affreux me glace*, replique Pilade : parle ; que me veux-tu ? *Que tu prennes ma place*, repart Oreste. Comme son ami refuse d'y consentir, il insiste, en lui disant,

Dis-moi qui de nous deux doit en ces lieux périr ?

. . . . . .

Parricide vengeur du meurtre de ton pere,
Ton bras dégoûte-t-il du meurtre de ta mere ?

Digitized by Google

Vois-tu des traits de sang, & des *spectres dans l'air* (1)
Au jour que font éclorre & la foudre & l'éclair ?
&c.

. . . . . .

Tu veux que redoublant l'excès de mes allarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déja de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié j'enfonce le coûteau.
Ah ! Barbare peux-tu jusques-là méconnoître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître ?
Avec quels traits affreux *dans ton cœur me peins-tu*
Pour être criminel me crois-tu sans vertu ?

Pilade tombe à ses genoux, & le conjure, en pleurant, de vivre au nom d'Agamemnon & de toute la Grece.

Arrête, *lui dit Oreste*,

. . . . . .

Vois mon horrible état... Vois ton horrible ouvrage...
Je ne me connois plus... Mais loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir...
Eh bien, je vais, sauvant un crime à la Prêtresse,
Lui découvrir le mien, & l'horreur qui me presse,
L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

Pilade.

Ah ! quel délire affreux, quelle rage ennemie !

(1) *Ces deux vers se sentent du trouble d'Oreste. Ils ne sont pas clairs.*

Digitized by Google

Achete-t-on la mort au prix de l'infamie.

. . . . . .

Oreste.

C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

Pilade.

Moi, juste ciel !

Oreste.

Tranchons d'inutiles discours ;
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours,
Ou j'achete à ce prix la mort que je mérite,
J'en atteste les Dieux que mon aspect irrite.

Pilade.

Peus-tu jurer ta honte ?

Oreste.

Eh ! c'est toi qui la veux,
Oui, je la jure encore, ou reponds à mes vœux.
Je me déclare un monstre abhorrant la lumiere ;
Qui s'est fait un tombeau de la nature entiere (1)
Je dis qui m'a fait naître, & qui j'ai fait périr,
Et si de cet aveu, je ne dois pas mourir,
Si la Prêtresse encore est pour moi combattue
J'accepte ses bienfaits... Je m'immole à ta vûe ;
Si cette main balance, ô terre ! entr'ouvre-toi,
Et vous, qui m'entendez, ô cieux ! écrasez-moi.

(1) *C'est dommage que cette belle tirade soit défigurée par un vers gigantesque, imité de ce vers de Gustave :*

Et qui du monde entier s'est fait un précipice.

Digitized by Google

Comme la Prêtresse paroît, Pilade dit à Oreste,

Je cede à ta fureur
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

Oreste presse Iphigénie de changer le choix de la victime, & de le faire tomber sur lui. La Prêtresse surprise, y consent avec peine, & charge Pilade d'une lettre pour Electre. Pilade, en s'arrachant des bras d'Oreste qui lui fait ses adieux, dit à part,

Ami, va, je sçauraî te sauver ou te suivre.

Iphigénie, suivie d'Eumene, commence le quatrieme acte, par ces vers qui marquent sa cruelle agitation.

L'esclave ne vient point, ô mortelles alarmes !
Mes yeux, *sans le vouloir*, (1) se remplissent de larmes :
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?
. . . . . .
O ciel, *encoure-t-on* (2) ta haine rigoureuse,

(1) *Ce vers de Phedre,*
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs,
nous paroît préférable ; sans le vouloir *n'a pas la force de* malgré moi. *Il valoit mieux conserver le vers entier.*

(2) *Nous croyons qu'il faut dire encourt-on,*

Digitized by Google

Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?

Sa terreur est accrue par l'arrivée d'Isménie, qui lui dit que l'Esclave & l'Etranger n'ont pas rejoint son pere. Pour y mettre le comble, cet Esclave paroît, & lui apprend que le Grec qui lui a été confié, n'est plus : pour l'en convaincre, il lui fait cet étonnant récit.

Sous de flatteurs auspices ;
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déja vers l'asyle écarté,
Où *flotte* le vaisseau pour sa fuite apprêté ;
Je précédois ses pas, & lui frayois la route ;
Allarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute ;
Et le moment d'après il pense voir de loin
S'avancer à pas lent quelqu'indiscret témoin.
Son cœur se trouble, il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite ;
Je cede à la terreur dont je le vois frappé,
Et moi-même tremblant *sous un roc escarpé*,
Au fond d'un antre où l'onde en mugissant se brise,
Le faisant retirer de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé,
Pouvait n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale,

comme, court-on, secourt-on : tous ces composés se conjuguent comme le simple ; ce vers est d'ailleurs bien dur.

Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui ; mais ô soins superflus !
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots, en s'y brisant, *selon toute apparence,*
L'ont englouti, Madame, avec votre espérance.

Iphigénie fait éclater ainsi son désespoir.

Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose,
Argos a disparu pour moi de l'univers...
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts. (1)

. . . . . .

. . . . . .

Voyons l'autre étranger.
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute,
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute

Eumene lui conseille de ne voir ce Grec qu'à l'autel, pour y verser son sang. Iphigénie lui répond,

Sous le coûteau mortel tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût *le mien* s'y mêler.

Dût mon sang s'y mêler, eût été plus clair. Eumene remplit l'ordre d'Iphigénie, & fait venir Oreste devant elle. La Prêtresse lui demande ce que la Grece sçait du sort

(1) *Il faut en répandre bien abondamment pour en couvrir tout un temple.*

Digitized by Google

d'Iphigénie. Oreste se trouble à ce nom, & s'écrie :

(1) Heureux si je pouvois, *victime obéissante*,
Offrir aux Dieux, comme elle, *une tête innocente !*

Elle le détrompe, & lui apprend qu'Iphigénie vit, que Diane l'a dérobée à la cruauté des Grecs, & l'a transportée en Tauride, dans ce temple même. Oreste la prie avec transport de l'instruire du sort de cette Princesse.

Et qu'êtes vous (2) ? Parlez, il y va de ma vie, lui répond-elle, avec le même trouble. Oreste lui réplique, par cette autre question :

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie ?

Iphigénie.

C'étoit tout son espoir. Elle sçait qu'il est mort.

Oreste.

Non, Madame, il survit aux horreurs de son sort.
. . . . . .
Mon trouble, mes transports ne sont que trop connoître....

(1) Je sçaurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.
Iphigénie de Racine.

(2) *Qui donc êtes-vous ?* seroit plus françois.

Digitized by Google

Iphigénie.

Dans mon cœur éperdu, quel soupçon fait-il naître !
Sa jeunesse... ses traits... un secret sentiment...
Se peut-il, achevez. *Finissez mon tourment.*

Oreste.

Eh bien, à ses malheurs reconnoissez Oreste.

Iphigénie.

Mon Frere !

Oreste.

Iphigénie !

Cette reconnoissance si bien traitée ailleurs, ne produit ici que la moitié de son effet. Iphigénie allarmée du bruit qu'elle entend, ordonne à Eumene de cacher Oreste dans l'intérieur du temple. Isménie entre pleine d'effroi, & dit à Iphigénie :

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcénée,
Il sçait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant, ...
. . . . . .
Mon pere & ses amis ont prévenu l'orage
Du vaisseau pour le Grec vainement préparé,
Ils ont couru se faire un asyle assuré.

Eumene revient en même temps, pour apprendre à la Prêtresse qu'*Oreste est au pouvoir d'Arbas*, Officier des Gardes; qu'il

vient de s'en saisir, par l'ordre du Tyran. Iphigénie au désespoir, termine l'acte, en disant qu'elle va chercher la mort.

Thoas, accompagné de ses gardes, en ouvrant le cinquieme acte, fait éclater sa fureur contre la Prêtresse qui a soustrait au coup mortel, une de ses victimes. Il la fait venir devant lui; il l'accable de reproches, & la presse d'immoler Oreste qui paroît, & qui lui dit fiérement,

Que lui commandes-tu, Tiran, dont la terreur
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur;
A la honte des Dieux, que ton erreur atroce,
Rabaisse au vil néant de ton *être féroce.*
. . . . . .
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc.

Thoas à Iphigénie.

Obéissez, frappez. . . . . .

Iphigénie.

. . . . . Seigneur, il est mon frere.

Comme Thoas insiste toujours, elle lui répond,

Frappe, sois mon bourreau, mais le Ciel est mon maître.

Arbas vient dans ce moment avertir le Tytan qu'une *effroyable escorte* va fondre sur

sur lui dans ce temple. O ciel ! s'écrie Thoas, on enfonce la porte.

Courons.... mais immolons avant (1) à mon courroux....

Dans l'instant qu'il leve le bras sur Oreste, Pilade, pour me servir des expressions de l'Auteur, s'élance à la tête des Grecs vainqueurs sur la scene ; il arrête d'une main Thoas, & le frappe de l'autre. On ne peut pas arriver avec plus de précision pour poignarder le Tyran à propos, & pour terminer la piece. Depuis quelque temps on ne dénoue plus nos grands drames qu'à l'aide d'un poignard. Nos Auteurs tranchent le nœud de leurs tragédies, comme Alexandre trancha le nœud gordien. Ces coups, quoique répétés & souvent frappés sans beaucoup d'adresse, sont toujours applaudis de la multitude : mais nous avouons franchement que ce ne sont pas ceux dont nous sommes le plus touchés, & que nous croyons mériter le plus d'estime. Une scene prise dans la nature & dans la vérité, telle que celle des deux amis dans le troisieme acte, nous paroît d'un genre de beauté supérieur & plus propre à prouver le génie ou le talent d'un Auteur. Du

(1) Avant *est toujours préposition. Il falloit mettre* auparavant, *qui est adverbe.*

Digitized by Google

reste nous pensons que M. de la Touche mérite le plus grand éloge, pour avoir traité ce sujet dans toute sa simplicité, sans le secours d'aucun amour épisodique. Il est en ce point un digne émule des Grecs; & nous ne doutons point qu'il ne doive autant à cette heureuse imitation, qu'au jeu séducteur de Mlle Clairon, & à l'action véhémente de M. le Kain, la grande réussite de son heureuse Iphigénie. Il est vrai que ce succès est d'ailleurs justifié par le mérite de l'Auteur qui rassemble les principales qualités du tragique. Il construit bien sa fable; il entend la marche théâtrale; il va à l'intérêt par le chemin le plus court; il a l'art de lier les scenes, de préparer les événemens, d'amener les situations, & de les traiter avec feu, précision & force: mais nous ne pouvons dissimuler qu'il néglige trop la partie du style & de la versification. On est en droit de lui reprocher des métaphores & des transpositions forcées, des vers peu corrects: plusieurs ne sont même que l'ouvrage de la mémoire; les autres sentent l'effort, peut-être pour n'être pas assez travaillés. Pour lui témoigner notre bonne foi dans cette analyse, nous avons cité les meilleurs & les plus applaudis de sa Tragédie. Si nous avons pris la liberté d'en noter quelques-uns, c'est pour mieux lui

Digitized by Google

prouver notre estime. Nous sentons tout le prix de son talent, & nous voudrions concourir à le perfectionner, pour le bien du théâtre que nous aimons, & que l'expérience a dû nous apprendre à connoître. Quand on a pleinement réussi, comme lui, à une premiere piece, on est jugé plus rigoureusement à une seconde. Il ne sçauroit la travailler avec trop de soin; & les avis sinceres que nous avons mêlés à notre juste approbation, peuvent lui être plus salutaires, s'il daigne les suivre, que les louanges sans restriction qui lui sont prodiguées par une foule d'enthousiastes, dont le zele plus vif qu'éclairé, est moins propre à conduire un Auteur, qu'à l'égarer. Que M. de la Touche joigne au dessein, à l'ordonnance qu'il possede, le coloris qui lui manque; à l'énergie, à la chaleur du sentiment, qui font sa grande partie, l'élégance, la correction & l'harmonie du vers qu'on lui desire; il réunira tous les suffrages; & nous osons lui prédire que ses succès iront en croissant, & l'éleveront par degrés à la gloire de succéder à l'Auteur de Rhadamiste, & à celui de Zaïre. Sans le prestige de la couleur, le tableau le mieux dessiné ne sera loué que des gens de l'art, & trouvera peu d'acheteurs. Sans la magie du style, le poëme le mieux conduit ne

Digitized by Google

fera illusion qu'au théâtre ; il tombera au cabinet, & n'aura point de lecteurs. On joue avec succès quelques pieces de Thomas Corneille, de Campistron & de la Grange ; mais hors de la scene, personne ne les connoît : on ne lit que celles de Racine & les meilleures de Pierre Corneille. Point de réussite solide, point de grande réputation, sans le mérite du coloris : c'est lui qui donne la vie aux ouvrages, & l'immortalité aux Auteurs.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le jeudi 26 Janvier, les Comédiens Italiens ont donné la premiere représentation de la *Noce interrompue*, parodie d'Alceste avec spectacle & divertissemens. Elle a eu un plein succès. Nous en parlerons plus au long le mois prochain. La seconde représentation a justifié la grande réussite du premier jour ; par l'affluence, elle étoit comble.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ETRANGERES.

DU NORD.

DE PETERSBOURG, *le 15 Décembre.*

L'IMPÉRATRICE a fait arrêter à Nerwa le Maréchal Apraxin, & des Commissaires sont nommés pour aller l'interroger sur plusieurs chefs d'accusation produits à la Cour contre lui.

Depuis la détention de ce Maréchal, on a rendu publique une Lettre très-forte, adressée directement à Sa Majesté Impériale le 14 Novembre dernier, par le Général Sibilsky, Officier Polonois, qui commandoit un corps de troupes dans l'armée Russienne. Cette Lettre s'exprime en ces termes : « *Très-Sérénissime Impératrice*, Votre Majesté » Impériale, en me confiant le commandement » d'un corps de troupes de l'armée qu'Elle a fait » marcher en Prusse, m'a donné une marque » de sa bienveillance si distinguée & si précieuse, » que je n'ai point de termes assez forts pour ex- » primer la reconnoissance dont je suis pénétré. » Il m'eût été bien glorieux de vous sacrifier ma » vie au lit d'honneur : c'étoit-là l'objet de mon » zele, le terme de mon ambition, & le moyen » de m'acquitter envers V. M. I. Mais mon destin » veut que je sois encore redevable à cet égard. » Peut-être aurai-je même le regret d'emporter

Digitized by Google

» cette dette au tombeau. Quoi qu'il en soit, je » ne puis, *Très-Sérénissime Impératrice*, dissimuler » l'étonnement dont je fus saisi à mon arrivée sur » le territoire ennemi, lorsque je vis les Cosaques » brûler, saccager & commettre les plus cruels » excès, au mépris de toutes les loix de la guerre » reçues chez les Nations policées. Dès-lors il me » fut aisé de prévoir la disette de subsistances, où, » par une suite naturelle de cet abus, se trouve- » roit l'armée de V. M. I. Mais ma surprise & ma » douleur augmenterent bien davantage, lorsqu'après cette victoire complette, où les troupes de V. M. I. mirent l'ennemi en fuite, & dans » un désordre dont il étoit facile de profiter, pour » achever sa ruine, & lui porter un coup dont il » n'eût pu se relever, je vis négliger tous ces » avantages, & que j'eus même la mortification » de ne pouvoir obtenir trois Régimens d'Infanterie, avec lesquels j'aurois moi-même entrepris » d'aller à la poursuite des vaincus. Mes propositions étoient fondées sur l'expérience & sur la » nature des circonstances actuelles : j'y faisois » envisager une continuation de succès nullement » douteux, mes raisons étoient appuyées sur des » certitudes, plutôt que sur des probabilités ; enfin j'offrois de garantir de ma personne l'exécution de tout ce que je proposois. Mais j'eus le » malheur de n'être pas écouté, & j'eus lieu bientôt après de déplorer le résultat inopiné du » Conseil de Guerre, où la retraite de l'armée de » V. M. I. fut résolue ; retraite aussi prématurée » que précipitée, & qui s'exécuta par une armée » victorieuse, pleine de courage & d'ardeur, brûlant du desir de retourner au combat, encore » suffisamment pourvue de vivres & de munitions » de guerre, & dont la moitié eût suffi pour détruire

Digitized by Google

» entiérement un ennemi saisi de crainte & d'ef-
» froi. Je n'adhérai point au résultat de ce Con-
» seil, parce que j'aurois été obligé d'agir contre
» mon devoir; je ne le signai pas non plus, parce
» que j'aurois blessé ma conscience. Ainsi voyant
» que les opérations militaires étoient finies pour
» cette année, qu'on laissoit là Konisberg (quoi-
» que cette Ville qui n'attendoit que le moment
» de se soumettre à V. M. I. eût déja dressé une
» capitulation); qu'enfin il n'étoit plus question
» que d'anticiper le temps des quartiers d'hyver;
» par toutes ces considérations, je jugeai que ma
» présence ne pouvoit plus être d'aucune utilité à
» l'armée, & je priai le Feld-Maréchal Comte
» d'Apraxin de m'accorder ma démission, en
» vertu du plein pouvoir dont il étoit muni, & de
» permettre que je m'en retournasse à Warsovie.
» Il y consentit, & se chargea même d'en répon-
» dre à V. M. I, comme le prouve l'écrit signé de
» sa main dont je joins ici la copie.

» J'espere donc que V. M. I. ne désaprouvera
» point mon départ de l'armée, & qu'Elle voudra
» bien me permettre de lui renouveller très-hum-
» blement l'offre de mes services. Quelque mé-
» diocres qu'ils soient, je la supplie de les agréer,
» si elle trouve à propos de faire reprendre le fil
» des opérations militaires. Entiérement soumis
» aux volontés de V. M. I. je n'aspire qu'à la ser-
» vir utilement, & à faire connoître, au prix
» même de ma vie, le profond respect dont je
» suis pénétré pour son auguste personne ». *A Warsovie, le* 14 *Novembre* 1757. Signé, *Sibilsky, Baron de Wolfsberg.*

On fait toutes les dispositions nécessaires pour faire rentrer incessamment une armée de quatre-vingts mille hommes de troupes Russiennes dans

Digitized by Google

le Royaume de Prusse. Quatorze Régimens tirés de l'intérieur de l'Empire sont déja en marche, pour en remplacer quelques autres, & surtout les troupes irrégulieres.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE, *le 15 Janvier.*

Une colonne de cinq mille cinq cens Croates à passé par cette Ville; elle sera suivie successivement de plusieurs autres corps de cette Nation dont on a tiré depuis la guerre de très-bons services.

Les Etats du Royaume de Hongrie ont tenu à Pest une Diette extraordinaire, dont l'objet a été de prendre de solides arrangemens, pour fournir à leur Souveraine un corps de troupes considérable. Ils offrent d'une part vingt mille hommes pour réparer l'armée du Prince Charles, & la plus grande partie de l'Infanterie qui est dans ce Royaume en sera retirée, pour être employée en Boheme.

L'armée de l'Empire qui a moins souffert à la bataille de Rosback que celle de France, va être incessamment en état de recommencer les opérations.

DE VERDEN, *le premier Janvier.*

La retraite précipitée des Hanovriens n'a pas ralenti l'activité de nos mouvemens, dont voici la suite. M. le Duc de Broglie, Lieutenant-Général, se porta le 25 Décembre avec un corps détaché, de Walsrode à Oberndorffmarck, & pour plus grande sûreté, les troupes passerent la nuit dans les bois.

Digitized by Google

On devoit partir le lendemain matin à trois heures, pour se porter sur Bergen, ou le dépasser suivant les nouvelles qu'on auroit de la marche des ennemis; mais ce même jour 25, à dix heures du soir, un Courier apporta une lettre de M. le Maréchal Duc de Richelieu, datée du 24, avec l'ordre de se retirer sur la Bohme d'où l'on étoit parti, d'avoir l'œil au pont de Rethem, & d'observer attentivement tout ce qui pourroit se passer de ce côté-là. Ainsi nous revînmes sur nos pas, & nous ne pûmes inquiéter l'ennemi du côté de Hermansbourg.

Nous reçûmes ordre le 28 de nous porter promptement sur la Wumme, dont le passage étoit occupé par plusieurs postes des ennemis. On fit en deux marches forcées plus de dix-huit lieues, & nous y arrivâmes la nuit du 29. Le 30 avant le jour, ayant trouvé une arche du pont de Burch rompue, notre infanterie passa la Wumme sur la glace. Elle ne parut pas assez forte pour passer la Cavalerie; mais M. le Duc de Broglie, M. le Chevalier de la Touche, & plusieurs Officiers se rendirent à pied avec les Grenadiers à Wegesack. Dès la nuit même les ennemis avoient abandonné ce poste, & nous y trouvâmes le magasin de trois cens mille rations de foin, que nous y avions laissé au mois de Septembre. Nos Grenadiers y resterent aux ordres de M. le Comte de Wumser, Brigadier; M. le Chevalier de Beauveau occupa le Village de Lesum avec un détachement, & M. de Solar celui de Burgdam, que les ennemis avoient évacué à trois heures du matin. Les Officiers Généraux partirent de Vegesack sur des charriots, pour aller reprendre leurs chevaux qu'ils avoient laissés à Burch, & delà ils se transporterent à Gropel, prés de Brême.

Digitized by Google

L'armée Hanovrienne a pris des quartiers de cantonnement dans le voisinage d'Ultzen & de Lunebourg.

DE HANOVRE, *le 4 Janvier.*

Après avoir forcé les Hanovriens à quitter les bords de l'Aller, les premiers soins de M. le Maréchal Duc de Richelieu, ont été de faire cantonner ses troupes, & de bien assurer ses quartiers. Depuis le 30 du mois dernier, il a quitté la Ville de Zell en y laissant une forte garnison, & il est venu, avec près de 30 Bataillons, établir ici son quartier général. Par la position que ce Général a prise, il est maître de tout le cours de l'Aller, depuis le Wezer jusqu'à l'Ocker.

D'OSNABRUCK, *le 9 Janvier.*

Avant-hier, on a transporté à Wesel, sous une bonne escorte, les barrils & les caisses d'argent qui avoient été saisies à la poste Hanovrienne de cette Ville.

Le Régiment de Champagne est depuis le 6 en garnison dans cette Ville; celui de Condé, cavalerie, en est sorti le même jour, pour aller cantonner aux environs de Wesel, & il sera remplacé par un autre Régiment de Cavalerie.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

M. le Maréchal Duc de Richelieu ayant depuis longtemps demandé au Roi la permission de revenir en France, pour travailler au rétablissement de sa santé; Sa Majesté a donné le commandement de l'armée, à M. le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Le Roi a disposé de l'Aide-Majorité de la Gendarmerie, vacante par la mort de M. le Comte de Talaru, en faveur de M. le Chevalier de Ray, Major du Régiment de Cavalerie d'Harcourt.

Sa Majesté a fait Lieutenant-Général de ses Armées M. le Marquis de Pereuse, Maréchal de Camp, qui commandoit dans Harbourg.

M. le Marquis de Lugeac, Brigadier, Colonel du Régiment de Beauvoisis, Infanterie, a obtenu les honneurs de Commandeur de l'Ordre Militaire de Saint-Louis; & le Roi a accordé le Gouvernement du Fort Louis du Rhin, vacant par sa mort du Marquis de la Chétardie, à M. le Marquis de Contades, Lieutenant-Général de ses armées, & Inspecteur Général d'Infanterie.

MM. les Présidens des Enquêtes & des Requêtes sont supprimés par un Edit du Roi, qui a été enrégistré au Parlement le 29 du mois dernier, & le prix de leurs charges leur sera incessamment remboursé. Le Roi nommera à leur place, dans les Chambres des Enquêtes & des Requêtes, deux Conseillers pour présider à chacune.

Digitized by Google

On a reçu avis du retour à Brest de l'Escadre du Roi, commandée par M. de Kersaint, Capitaine de Vaisseau.

Cette Escadre partit de ce port au mois de Novembre 1756, & fit voile directement pour les côtes de Guinée, en deux divisions; l'une composée du Vaisseau *l'Intrépide*, monté par M. de Kersaint; du Vaisseau *l'Opiniâtre*, que commandoit M. de Moëlien, Capitaine; de la Frégate *la Licorne*, commandée par M. Dugué-Lambert, Lieutenant, & de la Corvette *la Calipso*, par le Chevalier Descours, Enseigne; l'autre sous les ordres de M. de Caumont, Capitaine, qui commandoit le Vaisseau *le Saint-Michel*, auquel étoient jointe la Frégate *l'Améthiste*, commandée par M. le Chevalier d'Herlye, Capitaine.

Ces deux divisions, après avoir croisé sur différentes parties de ces côtes, & y avoir détruit le commerce des ennemis, tant par l'inquiétude & le dommage qu'elles causerent à leurs établissemens, que par la prise de tous les Navires qu'elles y rencontrerent avec des chargemens de Negres & de marchandises, se réunirent à la Martinique au mois de Juin dernier. M. de Kersaint y laissa M. de Caumont avec sa division, & passa avec la sienne à Saint-Domingue, où il transporta ceux des Negres provenans des prises, qui n'avoient pas été débarqués à la Martinique.

Il se rendit au port de Saint-Louis, situé dans la côte du Sud de Saint-Domingue; il y trouva le Vaisseau *l'Achille*, appartenant à la Compagnie des Indes, lequel y avoit relâché plusieurs mois auparavant en revenant des Indes en France: il mit ce Vaisseau en état de le suivre, & après avoir croisé sur les côtes de la même Isle, & pris sous son escorte les Navires Marchands qui

étoient dans les Ports de la partie de l'Oueſt, il ſe rendit au Cap, d'où il devoit faire ſon retour en France, convoyant tous les Bâtimens de commerce qui s'étoient raſſemblés dans ce Port.

Son Eſcadre étoit alors compoſée des deux Vaiſſeaux *l'Intrépide*, de 74 canons, & de *l'Opiniâtre*, de 64; de la Frégate *la Licorne*, du Vaiſſeau Anglois *le Greenvich*, de 50 canons, dont l'Eſcadre, commandée par M. le Chevalier de Bauffremont, s'étoit emparée au mois de Mars de l'année dernierе, & qui avoit été armé au Cap ſous le commandement de M. Foucault, Capitaine de Vaiſſeau, & de la Frégate *la Sauvage*, commandée par M. de Saint-Victoret, que M. le Chevalier de Bauffremont avoit laiſſé à Saint-Domingue.

M. de Kerſaint fut bientôt informé que les ennemis l'attendoient au nombre de cinq à ſix Vaiſſeaux de guerre, avec près de quarante Corſaires qu'ils avoient raſſemblés pour l'attaquer, lorſqu'il ſeroit en mer avec la Flotte qu'il devoit eſcorter, & que dans cette vue ils formoient une chaîne depuis l'endroit appellé la Grange, juſqu'au débouquement des Caïques. Il prit des meſures pour être inſtruit de leurs manœuvres, & pour pouvoir y régler les ſiennes avec les précautions convenables. La nuit du 20 au 21 d'Octobre, il ſe détermina à ſortir avec ſon Eſcadre. Il prit ſeulement le Vaiſſeau du Roi *le Sceptre*, armé & chargé en Flûte, & commandé par M. Clavel, Lieutenant de Port, avec la Flûte *l'Outarde*, qui avoit auſſi ſon chargement, & il donna par rapport à la Flotte des ordres relatifs aux différens événemens que pouvoit avoir l'entrepriſe qu'il méditoit. Dès la pointe du jour, il découvrit le Commandant de l'Eſcadre ennemie qui étoit alors avec trois Vaiſſeaux; & ayant coupé entre lui &

Digitized by Google

les Caïques, il le serra dans le vent pour l'empêcher de rejoindre les forces qu'il devoit avoir dans la partie du Nord-ouest. A huit heures, les ennemis prirent chasse, & manœuvrerent pour conserver l'avantage du vent. M. de Kersaint faisoit de son côté tout ce qu'il pouvoit pour le gagner, & il commençoit à espérer d'y parvenir, lorsqu'à quatre heures après-midi les ennemis se déterminerent enfin à se présenter au combat. Leurs Vaisseaux étoient *l'Edimbourg*, de 70 canons, *la Princesse Auguste* & *le Dreadnought*, de 60 canons chacun. Ils s'approcherent tous trois sur la même ligne, en prenant par la tête l'Escadre du Roi. *L'Intrépide* faisoit l'avant-garde; il étoit suivi du *Greenvich*, du *Sceptre* & de *l'Opiniâtre*, & ce dernier faisoit l'arriere-garde; la Flûte & les deux Frégates étoient sur les aîles. Le combat commença par trois coups de canon que M. de Kersaint fit tirer de sa batterie basse sur celui des trois Vaisseaux ennemis qui lui étoit opposé, & qui étoit le Commandant. Ce Vaisseau lui ayant sur le champ riposté par ses batteries haute & basse, dès la seconde volée le dégréa totalement de ses deux huniers & de son perroquet de fougue, & lui mit beaucoup de monde hors de combat. M. de Kersaint fit cependant le feu le plus vif. Son Vaisseau étant hors d'état d'obéir aux manœuvres nécessaires pour l'abordage, M. de Kersaint ne put faire que d'inutiles efforts pour y parvenir. Ayant reçu trois blessures, qu'on crut d'abord mortelles, on fut obligé de l'emporter pour le panser; mais il se trouva bientôt en état de remonter sur le pont. Il trouva que sa misaine qu'il avoit fait servir avoit été mise en lambeaux, & les manœuvres coupées. Le Commandant Anglois avoit un peu gagné de l'avant, & un second Vais-

Digitized by Google

feau chauffoit *l'Intrépide* par la hanche. Dans ce moment M. de Kerfaint fut obligé, pour faire place à un de ses Vaisseaux, de déranger son feu, & se trouva par-là exposé à celui des trois Vaisseaux ennemis, qui, par leur mitraille, acheverent de le dégréer. Il trouva cependant le moyen de revenir au vent, & fit quitter prise au Vaisseau ennemi qui avoit pris la place du Commandant. *L'Opiniâtre*, qui de son côté se trouvoit un peu éloigné au commencement du combat, étoit venu promptement se mettre en ligne; il faisoit un feu terrible & occupoit deux Vaisseaux. il avoit dégagé *le Sceptre*, qui, quoique chargé, & n'ayant que sa seconde batterie, avoit soutenu durant quelque temps le feu de ces deux Vaisseaux. *Le Greenvich* qui, avec *le Sceptre*, avoit entamé le combat contre deux Vaisseaux, dans le temps que *l'Intrépide* se battoit contre le Commandant ennemi, se trouvoit sous le vent par les différentes manœuvres des Vaisseaux, & faisoit ses efforts pour se rapprocher. Sur ces entrefaites, le Commandant Anglois, qui s'étoit laissé culer, se trouva par le travers de *l'Intrépide*; celui-ci lui envoya la bordée de sa batterie basse & tous les canons parurent porter. Un autre Vaisseau ennemi arrivoit derriere *l'Intrépide* comme pour le canonner en pouppe. M. de Kersaint fit passer ses canons de retraite dont il lui tira deux ou trois coups. Il n'en reçut que deux de ce Vaisseau. Lorsqu'il s'attendoit à recommencer le combat contre le Commandant, il le vit mettre un pavillon & une flamme; à ce signal les trois Vaisseaux tinrent le vent, & en profiterent pour se retirer à toutes voiles. Il étoit alors environ six heures & demie, le combat ayant duré plus de deux heures. Il commençoit à faire nuit, *l'Intrépide*

Digitized by Google

& *l'Opiniâtre* se trouvoient totalement dégréés, la mer étoit grosse & il y avoit apparence de mauvais temps. M. de Kersaint, hors d'état par-là de poursuivre les trois Vaisseaux ennemis, s'occupa des moyens de réparer le sien, pour combattre les autres Vaisseaux qui pourroient se présenter. Outre son dégréement, *l'Intrépide* avoit six coups de canon à l'eau & en faisoit beaucoup. Mais M. de Kersaint ayant appris sur les dix heures que *l'Opiniâtre* venoit de démâter & se trouvoit absolument hors d'état de manœuvrer, il donna ordre aux deux Frégates & à la Flûte *l'Outarde* de lui donner les secours nécessaires, & prit le parti de faire rentrer l'Escadre au Cap. On doit toutes sortes d'éloges à la bonne conduite de M. de Kersaint, qui a donné en cette occasion les plus belles marques de valeur, d'expériences & de capacité. Il a été parfaitement secondé à tous égards par M. de Moëlien. M. Clavel s'est distingué, quoique son Vaisseau n'eût, comme on l'a déja dit, que sa seconde batterie, & fût chargé en flûte. M. Foucault a fait tout ce qu'on pouvoit attendre de la mauvaise marche de son Vaisseau, & de la position où il s'est trouvé. Les deux Frégates & la Flûte ont exécuté les ordres de M. de Kersaint qui a trouvé pareillement la plus grande ardeur dans tous les Officiers, & la plus grande volonté dans tous les équipages. Un événement assez extraordinaire a irrité particuliérement leur intrépidité. Dès le commencement du combat, on s'est aperçu que les canons des ennemis étoient chargés de boulets enchaînés, de chaînes tranchantes, de valets souffrés, & de toutes sortes de mitrailles composées d'artifice & de matiéres combustibles qui mettoient le feu partout. Un Officier de *l'Intrépide* ayant été renversé par un de ses valets souf-

Digitized by Google

frés qui l'avoit atteint sur le dos, le derriere de son habit fut consumé par le feu, & parmi les morts & les blessés, il y en a plusieurs qui ont été réellement brûlés. Ainsi il ne doit pas paroître surprenant que dans un combat de cette espece, les Vaisseaux *l'Intrépide* & *l'Opiniâtre* ayent été si fort maltraités. MM. Defontenu, Enseigne de Vaisseau, & de Gouillon, Garde de la Marine, sur *l'Intrépide*; MM. Gargiau & de la Tulaye, Gardes de la Marine sur *l'Opiniâtre*, & M. Durbourcq, Officier bleu sur *le Gréenvich*, ont été tués, ainsi que 27 hommes sur *l'Intrépide*, 19 sur *l'Opiniâtre*, 7 sur *le Gréenvich*, & 6 sur *le Sceptre*. Les Officiers blessés sont: sur *l'Intrépide*, MM. de Kersaint de 9 blessures différentes, dont quelques-unes considérables, mais aucune de dangereuse: d'Argouges, Lieutenant, de 2 blessures à mitraille au bras droit, avec des contusions considérables; de Saint-Denis, Lieutenant, d'une blessure à mitraille au visage; M. de Leliorme, Officier Suédois, d'une pareille au bras gauche avec contusion sur l'articulation de ce bras; & M. de Guernisac, Garde-Marine, sur le même Vaisseau, a eu la main brûlée. Sur *l'Opiniâtre*, M. de Moëlien a eu un éclat à la jambe droite, dont les muscles ont été offensés; M. Longchamp, Lieutenant, à été blessé de plusieurs éclats qui ont pénétré les muscles de la jambe droite, & M. d'Aigremont, Enseigne, a reçu une balle à la cuisse droite. Le nombre des blessés dans les équipages, est de 123 sur *l'Intrépide*, de 70 sur *l'Opiniâtre*, de 25 sur *le Gréenvich*, & de 12 sur *le Sceptre*.

M. de Kersaint après sa rentrée au Cap, a travaillé à la réparation de son Escadre, & le 13 de Novembre il s'est trouvé en état d'en partir avec

Digitized by Google

une Flotte de 41 bâtimens, sans que les ennemis ayent reparu sur la côte. On a sçu que les trois Vaisseaux qui avoient combattu étoient en si mauvais état, qu'ils avoient été obligés de se faire remorquer par des Corsaires, pour se rendre à la Jamaïque, & que leur perte étoit infiniment plus considérable que celle des Vaisseaux du Roi. Leurs équipages s'étoient aussi trouvés beaucoup plus nombreux, parce qu'ils les avoient fortifiées autant qu'ils avoient jugé à propos avec ceux de leurs Corsaires.

M. de Kersaint a essuyé de fort mauvais temps aux atterrages. Son Escadre & son convoi ont été séparés. *Le Sceptre, l'Opiniâtre* & *l'Intrépide*, sont entrés successivement à Brest; les Frégates *la Sauvage* & *la Licorne*, & la Flûte *l'Outarde*, ont mouillé à Morlaix. Quelques Navires marchands sont entrés aussi dans ces deux Ports; & l'on est informé qu'il y en a plusieurs qui se sont déja rendus dans d'autres Ports. *Le Greenvich* a échoué auprès du Conquet. *L'Opiniâtre* étoit rentré heureusement le 11 de ce mois à Brest; mais un coup de vent des plus violens qui s'est élevé la nuit du 13 au 14, ayant fait rompre les cables de ce Vaisseau, il a éprouvé le même accident que *le Greenvich*. On travailloit à les relever l'un & l'autre.

A l'égard du Vaisseau *l'Achille*, de la Compagnie des Indes, il a été condamné au Cap, & sa cargaison, dont l'objet est de plus de cinq millions, à été versée sur les Vaisseaux & Flûtes du Roi.

On a reçu aussi la nouvelle que l'Escadre de Sa Majesté, de trois Vaisseaux & de quatre Frégates commandée par M. de Sarabran-Grammont, Capitaine de Vaisseau, étoit rentreé heureuse-

Digitized by Google

ment le 10 de ce mois à Toulon, escortant un convoi de dix-sept bâtimens de commerce, venans du Levant, très-richement chargés.

Un Corsaire de Dunkerque a pris & conduit ici avant-hier le Paquebot de Douvres pour Flessingue. Mais le Capitaine, avant que de se rendre, avoit eu la précaution de jetter à la mer la malle du 16 de ce mois qui étoit à bord de ce bâtiment.

Le Corsaire *la Marquise de Parail*, de ce Port, commandé par le Capitaine Gerard Morel, s'est emparé du Navire Anglois *l'Elisabeth*, allant de la Virginie à Aberdeen en Ecosse, avec une cargaison de 192 boucauts de tabac, de 20 milliers de fer cru, & de 8 à 10 mille douves. Cette prise a été conduite à Bergue en Norwege.

COMPLIMENT fait à M. de Brou, Intendant de la Généralité de Rouen, en la Ville de Magny, par M... à la tête de la Bourgeoisie, le 28 Octobre 1757.

MONSEIGNEUR, nous apportons aux pieds de votre grandeur le tribut de nos hommages, & le présent de nos cœurs. Recevez l'un, il vous est dû; agréez l'autre, il est digne de vous.

Quoi de plus beau, Monseigneur, que d'imprimer le respect par l'éclat d'un rang qu'on doit au mérite? Quoi de plus doux que de s'attirer l'amour par les vertus précieuses de l'humanité?

Vous jouissez, Monseigneur, de ce double avantage. Nous respectons en vous le Magistrat éclairé, sage, integre. Nous aimons l'homme bienfaisant, tendre, compatissant.

Puisse le Ciel favorable à nos vœux, laisser en-

Digitized by Google

core long-temps en vos mains, Monseigneur, les rênes de cette province, que vous gouvernez avec tant de douceur, & qui n'envisage point dans l'avenir de plus grand malheur que celui de vous perdre !

MORTS.

MESSIRE N. de Toulouze de Lautrec, Abbé de l'Abbaye Royale de Candeil, mourut à Toulouse le 6 Janvier, dans sa soixante-onzieme année.

Messire Pierre-Martin de Caudron de Cantin, Abbé de l'Abbaye Royale de Poultieres, Ordre de Saint Benoît, Diocese de Langres, & Prieur de Monstrelet, Diocese de Nantes, est mort en son Abbaye le 7, âgé de plus de soixante-douze ans.

Dame Marie-Elisabeth de Lamoignon, veuve de Cesar Antoine de la Luzerne, Comte de Beuzeville, Maréchal des Camps & Armées du Roi, est morte ici le 13, dans la quarante-troisieme année de son âge.

ADDITION
A LA PARTIE FUGITIVE.

VERS
A MONSIEUR LE CONTROLEUR GENERAL.

QU'EST devenu ce beau délire,
Qui jadis enchantoit mes sens ?

Digitized by Google

A mes doigts s'échappe ma lyre,
Ma Muse a perdu ses accens.
Par respect pour le ministere,
Les voilà toutes deux contraintes à se taire.
Quel est le moment, le loisir,
Quel est le légitime usage
Qu'en effet on puisse choisir,
Pour vous rendre, Seigneur, un poétique hommage?
Verve importune, laisse-moi:
Si des vœux que je forme en mon ame discrete,
Tu ne peux être l'interprete,
Qu'importe: il pourront bien être éxaucés sans toi.
A l'oreille des dieux s'éleve sans nuage,
Le sentiment plutôt que le langage.

M. TANEVOT.

SUPPLÉMENT
A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Hôpital de M. le Maréchal Duc de Biron.

Neuvieme traitement depuis son établissement.

LE nommé la Réjouissance, Compagnie Colonelle, entré le 23 Octobre, & sorti le 3 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé Thibault, Compagnie de la Tour,

Digitized by Google

entré le 6 Octobre, & sorti le 22 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé Blois, Compagnie de Voisenon, entré le 6 Octobre, & sorti le 22 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé Durel, Compagnie de la Vieuville, entré le 16, & sorti le 29 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé la Meuse, Compagnie de Mathan, entré le 20, & sorti le 29 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé Desjardins, Compagnie de Baglion, entré le 21, & sorti le 29 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé la Grenade, Compagnie de Tourville, entré le 22, & sorti le 29 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé Blanchet, Compagnie de Lautrec, entré le 27, & sorti le 29 Novembre, parfaitement guéri.

Le nommé Arpin, Compagnie de Baglion, entré le 3 Novembre, & sorti le 20 Décembre, parfaitement guéri.

Le nommé Condé, Compagnie de Nolivos, entré le 10 Novembre, & sorti le 20 Décembre, parfaitement guéri.

Le nommé Bellehumeur, Compagnie de Chevalier, entré le 10 Novembre, & sorti le 20 Décembre, parfaitement guéri.

Le nommé S. Paul, Compagnie de Rasilly, entré le 10 Novembre, & sorti le 27 Décembre. L'on n'assure point la guérison de ce soldat. Son traitement ayant été interrompu par plusieurs accès de goutte, & lui n'ayant pas voulu donner le temps qu'on l'achevât.

Nous avons annoncé dans le volume de Janvier

Digitized by Google

qu'il se feroit une révue générale (on observera que cette revue s'est déja faite trois fois) de tous les soldats quelconques, traités & guéris par M. Keyser, depuis l'établissement de l'Hôpital jusqu'à ce jour. Cette revue vient de se faire le mardi 3, & le vendredi 6 Janvier, en présence de MM. les Officiers-Majors du Régiment, de MM. Verdelan, Médecin de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, Poissonnier le jeune, Boury & Demours, Docteurs en Médecine, lesquels ont bien voulu assister à la premiere revue; MM. Morand, Chirurgien-Major des Invalides, Faget & du Fouare, Chirurgiens-Majors du Régiment des Gardes-Françoises, & Guerin, Chirurgien-Major des Mousquetaires, Inspecteur & Major de l'Hôpital de M. le Maréchal de Biron.

Nous ne répéterons point ici les noms de chaque soldat, ni les détails de leur traitement, dont il a été rendu un compte exact dans les précédens Mercures, ne voulant pas abuser, ni de l'attention du public, ni de la place que M. de Boissy veut bien nous donner dans ce volume, & nous nous contenterons de dire que dans le nombre considérable des soldats traités jusqu'ici, il ne s'en est trouvé que sept à huit qui ont été décidés à revoir comme suspectés, soit pour avoir revu des femmes & repris de nouveau le mal, soit pour avoir conservé des vices locaux & fait trop peu d'usage du remede, soit enfin, pour avoir été véritablement manqués, ce dont on conviendra, & l'on rendra un compte vrai à la revue prochaine qui en sera faite; toutes les guérisons des autres, au nombre de près de deux cens, se trouvant d'ailleurs bien constantes, & tous les soldats jouissant de la meilleure santé.

Digitized by Google

Etat des quatre Malades sur les dix qui ont été traités dans les Hôpitaux de Marseille, annoncés dans les volumes précédens, & dont on a promis de rendre compte.

1. Marie Cujés, âgée de 58 ans, avoit eu, il y a quatre ans, la Maladie Vénérienne, pour laquelle elle avoit été traitée. Elle avoit un ulcere très-profond à la partie supérieure du pariétat droit, de la largeur d'une piece de vingt-quatre sols; deux sur le front de la largeur d'un écu de trois livres; un sur la partie inférieure du sourcil droit, avec un sinus qui perçoit le muscle sourcillier; ce qui avoit occasionné une infiltration à la paupiere supérieure, & l'avoit rendue grosse comme un œuf de poule; un quatrieme ulcere sur la partie supérieure du nez, & deux sinus au dessous du grand angle de l'œil gauche; un cinquieme au milieu de la mâchoire inférieure, avec dureté de la grosseur d'une noix; un sixieme ulcere de quatre pouces de longueur, sur la partie supérieure du sternum avec une exostose de la grosseur d'une noix; un septieme ulcere au milieu de la clavicule; un cautere au bras gauche; des douleurs de tête si violentes qu'elle ne pouvoit prendre aucun repos; un appauvrissement de sang si considérable que la malade étoit entiérement desséchée; enfin cette femme étoit dans un état si fâcheux, qu'il étoit très-problématique de l'entreprendre & de se flatter de la guérir. Elle jouit actuellement de la meilleure santé.

2. Pierre Cujés son mari, avoit des douleurs nocturnes dans tous les membres, & des fistules sur toutes les parties de son corps. Il est parfaitement guéri.

3. Marie Dupré avoit, outre les symptômes ordinaires,

Digitized by Google

dinaires, des douleurs très-aigues aux extrêmités inférieures, dont elle ne se ressent plus.

4. Anne Imbert, outre les symptômes ordinaires, avoit des douleurs aux cuisses & aux genoux, fort aigues, dont elle est parfaitement guérie.

CERTIFICAT de Messieurs les Recteurs de l'Hôpital, au sujet de ces quatre Malades.

Nous, soussignés, Recteurs de l'Hôpital général de la grande Miséricorde de cette Ville de Marseille, certifions que nous avons remis à M. Naudinat les quatre Malades dont l'état est constaté ci-dessus, & qu'il les a traités avec les dragées anti-vénériennes de M. Keyser, jusqu'à la parfaite guérison qui s'en est ensuivie : en foi de quoi nous avons donné le présent certificat. A Marseille, ce 2 Novembre 1757. *Bruttier*, *Lafont*, *Lombaut*, *Barrot*, *Sabatier*, *Judavaque*, *Aubergy-Gouffé*, *de Troivilles*, *Lesbrot*, *Teisseire*.

M. Keyser annonce au public, qu'ayant actuellement multiplié les envois de son remede à l'infini, & recevant tous les jours de mille endroits des lettres & des certificats authentiques qui lui apprennent les succès journaliers tant des épreuves déja faites, que de celles qui se font tous les jours, il n'en peut insérer ici le nombre qui devient immense ; mais qu'il en rendra compte à la fin de chaque année, par un écrit séparé.

Qu'il donnera aussi incessamment la liste générale de tous ses correspondans, dans chaque Ville du Royaume & celles des Pays étrangers, n'attendant pour cela que le consentement de quelques-uns qui n'ont point encore fini leurs épreuves ; & qu'en attendant, il avertit le public de bien prendre garde de donner légérement sa confiance à

Digitized by Google

beaucoup de gens qui, soit à Paris, soit dans les Provinces, se vantent d'avoir son remede, le contrefont, & disent être ses correspondans ; ce qui est d'autant plus faux, qu'il ne l'a donné jusqu'ici, & ne le donnera qu'à une seule personne dans chaque endroit.

Au reste, il croit n'avoir plus à se défendre, ni devoir répondre à de faux & malins écrits qui se multiplient tous les jours, n'ayant ni le goût ni le temps de le faire, & convaincu que les gens sensés verront clairement que des milliers d'épreuves annoncées, faites dans tous les lieux par les personnes les plus connues dans la Médecine & la Chirurgie, & qui n'ont aucune espece d'intérêt à vanter la bonté de son remede, suffiront pour confondre & faire rougir des gens qui se sont fait un métier d'écrire sans mission, & qui sont assez mauvais citoyens pour chercher & employer toutes sortes de manœuvres à faire échouer un remede, dont il résulte tant d'avantages pour l'humanité.

Il ne se flatte pas de contenter tout le monde. Il est clair que, dans le genre des maladies qu'il entreprend, il se trouve par fois des complications incurables : mais comme il ne donne & n'a jamais donné son remede, que pour ce qui est *Maladie Vénérienne*, il croit qu'on ne peut ni ne doit lui demander autre chose. Ce qui le fâche davantage, & qu'il est forcé de dire avec douleur, c'est qu'il se rencontre quelquefois, dans le cours de ses traitemens, des gens dont la mauvaise foi & la fourberie sont au-delà de tout ce qui se peut imaginer : gens qui, étant venus implorer son secours, aux moyens desquels il s'est prêté en galant homme, qu'il a guéris, sans autre espoir que celui de leurs promesses ou leurs paroles d'honneur, sont assez lâches & assez méprisables pour se soustraire aux

Digitized by Google

paiemens qu'ils ont promis par des billets ou engagemens convenus, en le menaçant de dire qu'ils ne sont pas guéris, que son remede leur a fait du mal, & de donner même des certificats contre lui. Il est en état de prouver ce qu'il avance. Il veut bien ne pas nommer des especes aussi méprisables : mais il est muni de certificats vrais & favorables de la part de tels gens, qui, séduits par ses adversaires, n'ont pas eu honte de leur en donner de contraires, & dont il a été fait usage dans un dernier mémoire composé contre lui. D'autres qui, ayant leurs billets entre ses mains, & ayant repris du mal nouveau depuis leurs guérisons, croient pouvoir impunément lui redemander leurs engagemens, en lui faisant de pareilles menaces. Il est en état de se justifier bien authentiquement de tout ce que l'on pourroit jamais lui reprocher à toutes sortes d'égards ; & comme il a la vérité & les faits pour lui, il ne craindra jamais de les exposer aux yeux de qui il appartiendra.

Nous croyons devoir ajouter à l'article de M. Keyser, qu'il nous est adressé à nous-mêmes des lettres qu'on nous prie d'insérer dans nos volumes, que le peu d'espace ne nous permet pas d'y ajouter, mais qui sont on ne peut pas plus favorables au remede qu'il administre.

MEMOIRE GENEALOGIQUE

De la branche des Caumont de Picardie, connus sous le nom de Gauville, depuis leur transmigration de Guyenne, vers l'an 1400.

Les démarches qui ont été faites par Messieurs de Caumont de Gauville, transmigrés de Guien-

Digitized by Google

ne ès Frontieres de Picardie & Normandie vers l'an 1400, pour se réunir à leur vraie origine, sont trop connues, & ont trop affecté les personnes de la plus haute considération, & surtout celles qui ont la bonté de s'intéresser à leur sort, pour ne pas justifier dans la circonstance présente, la légitimité de leurs prétentions & des moyens sur lesquels ils s'apuient, pour se rassoucher à la Maison de Caumont de Guienne, depuis Ducs de la Force.

La Généalogie de M. de Caumont de Beauvilla, qui paroît annoncer qu'il est le seul rejetton de cette illustre Souche, opére une espece d'exclusion peu favorable pour ceux de ce nom & Armes anciennes qui se croient en droit d'y prétendre. L'on va travailler à dissiper ces préjugés par les preuves suivantes.

La Branche des Caumont de Gauville n'est animée en cela que du seul amour de la vérité, & de la gloire de se remonter à la pureté de sa source. Loin d'ici tous soupçons d'antitation : pour pouvoir en présumer, il faudroit prêter à *Jean* & à *Guy* ou *Guyot de Caumont*, leurs Auteurs, des perspectives aussi prématurées qu'étendues, en ayant amassé des matériaux, comme Nom & Armes dès l'année 1386, dans la vue que leurs Successeurs en fissent un usage frauduleux pour se greffer en 1757, sur une Maison à laquelle ils n'auroient eu aucun raport, surtout dans un temps où ils ignoroient les illustrations qui devoient décorer cette branche ainée, telles que des Duchés & Bâtons de Maréchaux de France. On laisse le Public & les personnes désintéressées, juges d'une pareille précaution. Elles seront plus à même d'en décider, si elles veulent jetter les yeux sur ce Mémoire, que l'on fera le plus serré & le plus précis qu'il sera possible.

Digitized by Google

Toutes les citations seront marquées au coin de la vérité la plus scrupuleuse : l'on offre d'en donner la preuve, soit par titres originaux, soit par différentes époques ou anecdotes tirées de la Chambre des Comptes.

PREUVE de l'Identité des anciennes armes.

Il est constant que les premieres Armes de la Maison Ducale de Caumont n'étoient point les Léopards. M. le Duc de la Force convient qu'il les porte par concession des Rois d'Angleterre ; la tradition de cette Maison annonce que c'étoient des Faces ou Bandes. Cette tradition va être appuyée de preuves incontestables. MM. les Ducs de Lauzun qui sont séparés de cette branche aînée, vers l'an 1250, ont toujours porté tiercé en bandes ; ce qui est la même chose que les Faces, à la position de différence : donc les anciennes Armes de la Maison Ducale de la Force n'étoient pas les Léopards.

Guillesme ou Guillaume III, du nom qui forme le douzieme degré de la Généalogie de la Maison Ducale de la Force, donna quittance en qualité d'Ecuyer à Hardouin le Roi, Trésorier des guerres à Leuze, le mercredi 24 Septembre 1315. Cet acte est scellé de son Sceau en cire rouge, où il est représenté à cheval, tenant son bouclier de la main gauche, sur lequel il paroît 3 Faces & 3 Léopards, le cheval caparaçonné des mêmes armes. Il est le premier que l'on voit écarteler les Léopards avec les Faces.

Guillesme Raymond, Seigneur de Caumont, qui fait le XIII degré de la même généalogie, donna quittance le 18 Avril 1347, à Jean Chauvel, trésorier des guerres de 300 liv. pour le de-

Digitized by Google

meurant de ses gages : son sceau est en cire rouge, partie de 3 Léopards & d'un Facé.

26 Septembre 1352. Autre quittance du même, & sous le même scel de 752 liv, donnée à Jacques l'Empereur, trésorier des guerres.

Jean Bâtard de Guillesme ou Guillaume, légitimé au Monceau S. Mayence, le 25 Mars 1346, donna quittance sur ses gages de 15 liv. à Paris le 13 Octobre 1356 ; son sceau est en cire rouge, une face accompagnée de 3 Etoiles à six raies : comme bâtard il garda une face, le tiers des armes de sa Maison avec différentes Brisures.

Ce que l'on vient de rapporter démontre clairement que les Auteurs de la Maison Ducale de Caumont, jusqu'au 13 dégré inclusivement, ont porté les Faces pour Armes.

Nompar, qui a fait le 14 degré, quitta totalement les faces en 1366, pour prendre les léopards, armes d'Angleterre, pendant que Guillesme ou Guillaume Raimond son pere & son grand-pere, avoient porté les faces écartelées avec les léopards, comme on a dit ci-dessus, & dont on pourroit donner d'autres exemples.

Guillesme Raimont, Seigneur de Caumont, eut pour femme Esclamonde Despins, dont il eut trois enfans mâles, Nompar, Jean & Gaston. Il fit son testament en 1365, par lequel il substitua & rappella au défaut de hoirs mâles de Nompar son aîné, Jean son second fils, auteur de la branche des Caumont de Picardie ; il rappella aussi Gaston son troisieme fils.

Nompar, Seigneur de Caumont, qui fait le quatorzieme degré de la généalogie de la branche Ducale, épousa Magne de Castelnau, par contrat du 26 novembre 1368. Il rappella par son testament du 5 août 1400, Jean & Gaston ses

Digitized by Google

freres : ce titre est en original dans les archives de M. le Duc de la Force, ce qui prouve qu'il connoissoit leur existence jusques dans le commencement du quatorzieme siécle, & fait en même temps une liaison parfaite avec les différentes époques des quittances que Jean de Caumont a données aux Trésoriers des guerres, que l'on va rapporter par ordre & par dates.

Il paroît par le compte de Guillaume Denfernet, Trésorier des guerres, que Jean de Caumont, Ecuyer-Servant avec neuf autres Ecuyers, donna quittance de 150 liv. sur ses gages & de ses Ecuyers, le 16 février 1386, scélée en cire rouge du sceau de ses armes, trois faces surmontées en chef de deux tourteaux & une étoile.

L'on voit une autre quittance en 1388, scélée du même scel, avec cette différence, que les trois faces sont surmontées d'une étoile & de deux tourteaux, & une autre fois d'une étoile & d'un tourteau.

Tout le monde sçait que les armes varioient anciennement, & que le sçeau du Gentilhomme tenoit lieu de sa signature : lorsqu'il lui arrivoit de le perdre, il en faisoit déclaration juridique, le révoquoit, & pour qu'il ne lui pût porter aucun préjudice, il déclaroit celui qu'il avoit pris de nouveau, auquel il avoit fait quelque changement ou addition.

Le Comte de Macéhéron, Trésorier des guerres de l'année 1405, marque que Jean de Caumont Ecuyer, fut reçu, avec plusieurs autres Ecuyers à sa suite, à Gravelines, dans les mois de juin, juillet & août 1404 ; il toucha plusieurs sommes sur les gages de ses services militaires & de ses Ecuyers, de Jean de Précy, Trésorier des guerres : plusieurs montres & quittances de Jean

Digitized by Google

de Caumont sont scélées de son scel en cire rouge, avec l'empreinte de ses armes, trois faces surmontées de trois tourteaux, telles qu'il les a transmis à Guy ou Guyot de Caumont son successeur & héritier, aux mêmes noms & armes que ses descendans ont portés, sans aucun changement ni interruption jusqu'à ce jour.

Preuves présomptives de la Transmigration.

L'on a vu Jean & Gaston de Caumont freres, venir de Guienne pendant dix années consécutives, servir sur les frontieres de Normandie, Picardie & Flandre, sous le commandement du Sire d'Albret & des Ducs d'Aquitaine, avec à peu près le même nombre d'Ecuyers à leur suite, portant le même nom & les mêmes armes, avec cette seule différence, que Gaston avoit changé quelque chose dans ses brisures; c'est pendant ces guerres que la transmigration de Jean de Caumont s'est faite en Picardie; l'on peut d'autant mieux l'assurer, que l'on ne voit pas qu'il ait fait aucun établissement dans sa patrie, ni rien qui annonce qu'il soit mort sans postérité.

Jean étant admis frere de Gaston, par une conséquence nécessaire & absolue, il est aussi frere de Nompar : l'un se prouve par l'autre, & établit l'identité. L'on convient qu'il manque ici un contrat qui dise que Guyot de Caumont est fils de Jean. Un titre de cette nature seroit trop satisfaisant, puisque dans une généalogie de vingt-trois dégrés, il constateroit la succession & la filiation d'une façon aussi précise & aussi claire que celle d'un pere à son fils. Malgré le défaut de ce seul titre, il ne reste rien de louche ni d'équivoque dans la jonction, parce qu'en rapprochant

Digitized by Google

ceux de M. le Duc de la Force, l'on y verra que Nompar a rappellé Jean son frere par son testament du 5 août 1400. En remontant ceux de la Branche de Caumont de Picardie, l'on y lira que Guyot de Caumont qui a fait son testament le 5 mai 1472, s'étoit marié le 14 avril 1436, en supposant qu'il ait contracté mariage de 25 à 30 ans; tout est rempli, de sorte qu'il ne se trouve ni vuide, ni lacune, ni interruption dans la succession du nom & des armes dont Guyot de Caumont & ses descendans sont les héritiers.

Mais, dira-t-on sans doute, pourquoi Jean dans sa transmigration n'a-t-il pas pris les léopards que Nompar son frere avoit adoptés, & que Guillesme Raimond son pere, avoit portés avec les faces? Il est tout simple de répondre, qu'il ne le pouvoit, qu'il ne le devoit, parce que la branche aînée qui tenoit pour lors le parti des Rois d'Angleterre, n'a pu se dispenser de prendre les léopards qu'elle avoit eus par concession de ces mêmes Rois; au lieu que Jean & Gaston, qui étoient au service des Rois de France, ont conservé les faces, anciennes armes de leur maison, sans y mêler celles d'Angleterre contre qui ils faisoient la guerre, ce qui indépendamment de leurs différentes quittances rapportées ci-dessus, est prouvé par un titre latin, tiré sur l'original de la Tour de Londres, par lequel Henri V, Roi d'Angleterre, pour lors en possession de la Normandie, prononce la confiscation des biens de Jean de Caumont, pour avoir porté les armes contre lui: elle est de Bayeux, datée de la sixieme année de son regne. Comme il seroit trop long de rapporter ici tout ce qui peut militer en faveur des Caumont de Picardie, l'on se contentera de dire, qu'après avoir suffisamment détruit tous les

Digitized by Google

soupçons d'antitation, établi l'identité & la succession du nom & des armes sans interruption, prouvé le même nombre de degrés, après avoir fait voir par un manuscrit fort étendu, l'extinction des bâtards de ce nom, & démontré l'alibi des différentes maisons de Caumont avec lesquelles ils n'ont & ne peuvent avoir aucun rapport, ni par la contemporanité, ni par les titres, ni par les successions des terres, & encore moins par la conformité des armes, le tout bien constaté, ils continueront à se dire hautement comme ils ont toujours fait, non pas de la maison de la Force, parce que le Duché de ce nom n'en étoit point l'appanage lors de leur séparation; mais bien descendans des Caumont de Guienne ou Agenois, depuis Ducs de la Force, à moins qu'on ne leur fasse voir que Jean de Caumont frere de Nompar, n'ait fait souche ailleurs, ou ne soit mort sans postérité. M. de Caumont de Fontaine, ancien Major du Régiment des Dragons de la Reine, qui a entrepris l'ouvrage de cette jonction, & qui continue avec soin ses recherches pour le conduire à sa perfection, se flatte que non-seulement M. le Duc de la Force ne désapprouvera pas l'ardeur & le zele avec lesquels il travaille, pour se réunir à une des plus grandes maisons, d'où il attend tout son lustre & sa gloire; mais encore qu'il voudra bien l'aider de la communication de ses titres, & surtout des testamens de Guillesme Raimond & de Nompar de Caumont. Il s'appuye sur neuf ou dix dégrés soutenus de titres originaux, sans une seule mésalliance, pour se remonter & tendre la main à M. le Duc de la Force: s'il veut avoir la bonté d'en descendre un seul, la jonction sera faite selon l'ordre généalogique le plus strict & le plus sévere.

Digitized by Google

Si contre tout espoir, & par le malheur des temps, le seul titre de jonction qui est écarté, ne se recouvre pas, & que l'on ne veuille point admettre ceux qui devroient y suppléer, les Caumont de Picardie s'en tiendront à la preuve qu'ils ont donnée, qu'ils sont nobles d'extraction militaire dès l'an 1400 & au-dessus, portant les anciennes armes des Caumont de Guienne dont on ne voit pas l'origine, & dont les premiers auteurs ont paru avec dignité & distinction, soit à la guerre, soit à la Cour, puisque Jean de Caumont est qualifié de Capitaine de cent quarante hommes d'armes; qu'on le voit servir avec plusieurs Ecuyers à sa suite, & que Guy ou Guyot de Caumont son héritier & successeur aux nom & armes, étoit Ecuyer d'honneur du Roi Charles VI, selon l'ordonnance de son Hôtel, du mois de septembre 1418.

Ils ont de plus l'honneur d'appartenir à ce qu'il y a de plus grandes maisons dans la Picardie & le Vexin : ils sont en état d'en justifier par des actes de partages & de tutelles avec les Princes de Montmorenci Logny, les Comtes de Mailli-Haucourt, les Ducs de Biron & Belloy-Morangle, & d'autres alliances directes ou mutuelles, avec les maisons de Mouy, de Conflans, d'Etrées, de Gaillard-Bois, de Paulmy, au troisieme degré par les Lefévre de Caumartin, d'Estrades, de Manneville, de Guiry-Chaumont, de Saveuse, de la Boisiere-Chambort, de Boulainvilliers, de Crény, d'Alencourt, de Monsure, de la Ruë-Bernapré & autres, ce qui les autorise à se remonter à ce qu'il y a de plus élevé.

Le pere Simplicien qui a traité l'histoire des Grands Officiers de la Couronne, auroit bien dû conduire Jean & Gaston de Caumont freres de

Digitized by Google

Nompar, jusqu'à quelques degrés de leur séparation, surtout les voyant rappellés par deux testamens consécutifs. Cette attention de sa part auroit mis les choses dans une évidence parfaite. Mais non, il s'est contenté de les laisser en blanc au treizieme degré de la généalogie de la maison Ducale de la Force : sans doute qu'il ignoroit leur transmigration. On peut lui passer cette omission, après la confusion & l'erreur manifeste qu'il a faite au seizieme degré de la même généalogie, où il donne Charles de Caumont pour auteur de la branche des Caumont de la Force, pendant que c'est lui qui a formé celle des Caumont de Monbeton & de Beauvilla ; il n'a pas moins fallu que toute la précision, la pureté & l'autenticité des titres de M. le Marquis de Caumont de Beauvilla, pour détruire cette erreur & dissiper le préjugé où le public & M. le Duc de la Force étoit lui-même, qu'il restoit le dernier de sa maison. Les Caumont de Gauville n'étoient point frappés de cette illusion. Le mariage que Cosme de Caumont, Lieutenant-Colonel de Cavalerie, connu sous le nom de Foucaucourt, avoit fait avec Isabeau de Roquefeuille, l'ayant rétabli dans son ancienne Patrie, il avoit été à portée de lier connoissance avec Monsieur de Caumont de Bauvilla, dont il s'est trouvé voisin par sa terre de Sérignac : comme ils étoient l'un & l'autre plus près de leur source, il leur étoit plus facile d'en connoître les points de séparation, ce qui faisoit qu'ils se regardoient descendans de la même souche.

La liaison mutuelle qui avoit régné entre ces deux maisons, a subsisté jusqu'au décès du sieur de Caumont de Foucaucourt arrivé en 1733. N'ayant point laissé d'enfans, le grand éloignement qu'il y a de Quercy en Picardie, a fait que

Digitized by Google

ses neveux ont perdu de vue cette branche de Caumont de Beauvilla : c'est avec toute la satisfaction possible qu'ils la voyent revivre avec splendeur, par la représentation & le rappel authentique de M. le Marquis de Caumont.

Les Caumont de Picardie ne se remonteront que jusqu'au treizieme degré de la maison Ducale de la Force, qui fait le point de leur séparation. Ils suivent pour tout ce qui est au-dessus, les généalogies subsistantes de Messieurs les Ducs de la Force & de Lauzun.

Additions à l'arbre généalogique de la Maison de Caumont.

XIII. Degré. *Guillesme-Rémond, Seigneur de Caumont, portoit pour armes trois faces & trois léopards. Il a épousé* Esclamonde Despins. *Ils ont eu pour enfans mâles* Nompar, Jean & Gaston : *ce dernier est mort sans postérité.* Nompar *a formé les deux branches qui suivent.*

XIV. Degré. Nompar de Caumont, qui a adopté les léopards.

Magne de Castelnau, pour femme.

XV. Degré. Brandelis de Caumont.

Marguerite de Bretagne.

Branche de la Maison Ducale de la Force.

XVI. Degré. François de Caumont.

Claude de Cardaillac.

XVII. Degré. Charles de Caumont.

Jeanne de Perruse d'Escar.

XVIII. Degré. François de Caumont.

Philippe de Beaupoil de la Force.

XIX. Degré. Jacques Nompar de Caumont ;

Digitized by Google

Duc de la Force, Pair & Maréchal de France.

Catherine de Gontault.

XX. Degré. Henri Nompar de Caumont, Duc de la Force.

Marguerite Descodeca.

XXI. Degré. Jacques de Caumont, Marquis de Boisse.

Louise de Saint Georges.

XXII. Degré. Jacques Nompar de Caumont, Duc de la Force.

Susanne de Beringhen.

XXIII. Degré. Armand Nompar de Caumont, Duc de la Force.

Anne-Elisabeth de Gruel de la Frette.

Branche des Caumont de Beauvilla.

XVI. Charles de Caumont de Berbiguieres.

Jeanne de Baynac.

XVII. Degré. François I. de Caumont de Berbiguieres.

Jeanne de Saint-Etienne de Montbeton.

XVIII. Degré. François II. de Caumont de Berbiguieres & de Montbeton.

Olimpe de Bitel du Buis.

XIX. Degré. Hercules de Caumont, Sieur de Beauvilla.

Claude de Puis d'Orfille.

XX. Degré. François de Caumont de Beauvilla.

Jeanne de Langlade.

XXI. Degré. Bernard de Caumont de Beauvilla.

Marie de Brois de S. André.

XXII. Degré. Jean-François de Caumont de Beauvilla.

Digitized by Google

Jeanne de Maury.

XXIII. Degré. Bertrand de Caumont de Beauvilla.

Gallard de Braſſac de Bearn.

XIII. Degré. *Jean de Caumont a formé la branche qui ſuit.*

Branche des Caumont de Gauville.

XIV. Degré. Jean de Caumont a pris les faces pour armes. On lui donne Jeanne Danchot pour femme.

XV. Degré. Gui ou Guyot de Caumont.

Marguerite de Fourdrinoy.

XVI. Degré. Jean de Caumont.

Marguerite de Boulainvilliers.

XVII. Degré. Antoine de Caumont aſſiſta au mariage de Jean ſon fils.

XVIII. Degré. Jean de Caumont.

I. Appolline de Montomer.

II. Antoinette de Manneville.

XIX. Degré. Antoine II. de Caumont.

Suſanne de Monſure.

II. Magdeleine du Bois.

XX. Degré. Antoine III. de Caumont.

Catherine le Fevre de Caumartin.

II. Marguerite d'Acheux.

XXI. Degré. Louis-Gabriel de Caumont.

Marie-Jeanne de Guerſan.

XXII. Degré. François-Marie de Caumont.

Eléonore Sabine le Meſſier de Menillets.

XXIII. Degré. Auguſte-Marie de Caumont, Cornette au régiment des dragons de la Reine.

Digitized by Google

AVIS sur la Loterie accordée par le Roi à son Ecole Royale Militaire, par Arrêt du Conseil du 15 Octobre 1757.

LA Loterie accordée par Sa Majesté à son Ecole Militaire, est composée sur les principes de celles qui sont établies depuis long-temps à Genes, à Rome, à Venise, à Milan, à Naples, & en dernier lieu par l'Impératrice Reine dans ses Etats héréditaires d'Allemagne, & à Prague.

Cette Loterie consiste en 90 numéros, depuis 1 jusques & compris 90, à chacun desquels on a joint, suivant l'usage d'Italie, un nom de Fille, pour les mieux distinguer. De ces 90 numéros, renfermés tous dans une roue de fortune, on en tire cinq seulement au hazard à chaque tirage, & ces cinq numéros décident de la perte ou du gain de tous ceux qui ont mis à la Loterie. Il y aura huit tirages par an.

On met à cette Loterie de trois manieres différentes, par *Extrait*, par *Ambe* & par *Terne*.

Par *Extrait* : c'est placer une somme quelconque sur un seul numéro. Si le numéro que l'on aura choisi se trouve parmi les cinq numéros sortis de la roue, on gagnera 15 fois sa mise. Si la mise est de 24 livres, le lot sera de 360 liv. on pourra mettre de cette maniere sur chaque numéro, depuis 12 sols jusqu'à 6000 livres.

Par *Ambe* : c'est placer une somme quelconque sur deux numéros ensemble. Si les deux numéros que l'on aura ainsi choisis, se trouvent tous les deux parmi les cinq numéros sortis de la roue, on gagnera un lot de 270 fois la mise.

Digitized by Google

Si la mise est de 24 liv. le lot sera de 6480 liv. S'il ne sort qu'un des deux numéros, on ne gagnera rien : on peut mettre de cette maniere depuis 12 sols jusqu'à 300 liv.

Par *Terne :* c'est placer une somme quelconque sur trois numéros ensemble. Si les trois numéros que l'on aura ainsi choisis, se trouvent tous les trois parmi les cinq numéros sortis de la roue, on gagnera un lot de 5200 fois la mise. Si la mise est de 24 liv. le lot sera de 124800 liv. Si des trois numéros choisis il n'en sort qu'un ou deux, on ne gagnera rien : on peut mettre de cette maniere depuis 12 sols jusqu'à 150 liv.

On est le maître du choix des numéros : ainsi les mêmes numéros peuvent être pris concurremment par 50, 100 ou mille personnes plus ou moins : l'événement des numéros qu'elles ont choisis, leur est commun à toutes.

On peut mettre par *Extrait* sur plusieurs numéros, dans un seul & même billet, en plaçant sur chacun une somme quelconque ; on le peut faire également par *Ambe* & par *Terne*, en payant autant de fois la mise quelconque, que la quantité des numéros que l'on aura choisis, pourra produire d'*Ambes* ou de *Ternes* : 3 numéros font 3 *Ambes*, 4 numéros font 6 *Ambes*, 5 numéros font 10 *Ambes*, &c.

Exemple. Soient les numéros 7, 15, 22. Ambes qui en résultent : 7-15. 7-22. 15-22.

Soient les quatre numéros 10, 25, 60, 71. Ambes qui en résultent : 10-25. 10-60. 10-71. 25-60. 25-71. 60-71.

Soient les cinq numéros 11, 22, 26, 30, 60. Ambes qui en résultent : 11-22. 11-26. 11-30. 11-60. 22-26. 22-30. 22-60. 26-30. 26-60. 30-60.

Digitized by Google

Par conséquent, si on veut mettre 24 liv. par *Ambe* sur 3 numéros, il faudra payer 72 livres. On payera 144 liv. pour 4 numéros, & 240 liv. pour 5 numéros.

Il en sera de même si on veut mettre par *Terne* sur plusieurs numéros. Quatre numéros font 4 *Ternes*; cinq numéros font 10 *Ternes*, &c.

Exemple. Soient les 4 numéros 71, 83, 88, 90. Ternes qui en résultent: 71-83-88. 71-83-90. 71-88-90. 83-88-90.

Soient les 5 numéros 50, 57, 67, 81, 86. Ternes qui en résultent: 50-57-67. 50-57-81. 50-57-86. 50-67-81. 50-67-86. 50-81-86. 57-67-81. 57-67-86. 57-81-86. 67-81-86.

On voit clairement que si on veut mettre 6 liv. par *Terne* sur quatre numéros, il faudra payer 24 livres. Si on veut placer la même mise de 6 livres par *Terne* sur cinq numéros, il faudra payer 60 liv. Si on a mis 6 liv. par *Terne* sur cinq numéros, c'est-à-dire 60 liv. & que des cinq numéros que l'on aura choisis, il en sorte quatre, on gagnera quatre lots de *Terne*, chacun de 5200 fois la mise, c'est-à-dire de 31200 liv. chacun. Si les numéros choisis sortent tous les cinq de la roue, on gagnera dix lots de *Terne*, faisant ensemble 312000 liv. On peut faire le calcul des autres mises sur la même regle.

Quoiqu'on ne puisse jamais gagner à la Loterie plus de cinq *Extraits*, dix *Ambes* & dix *Ternes*, parce que les cinq numéros que l'on tire de la roue, n'en font pas davantage, il est évident cependant qu'en prenant une plus grande quantité de numéros, on en a moins de contraires; & la chance par-là devient beaucoup plus avantageuse.

Enfin on peut mettre à cette Loterie sur telle quantité de numéros qu'on veut.

Digitized by Google

Ensemble par *Extrait* & par *Ambe*.
Ensemble par *Extrait* & par *Terne*.
Ensemble par *Ambe* & par *Terne*.
Ensemble par *Extrait*, par *Ambe* & par *Terne*.

On va voir, par l'exemple ci-après, l'avantage qu'on peut retirer en mettant à la Loterie de cette derniere maniere. Supposons la mise de 6 liv. sur cinq numéros quelconques, par *Extrait*, par *Ambe* & par *Terne* : comme cinq numéros font cinq *Extraits*, dix *Ambes* & dix *Ternes*, on payera vingt-cinq fois 6 liv. qui font 150 livres. Si un seul des cinq numéros sort de la roue, on gagnera un seul lot d'*Extrait* de quinze fois la mise, c'est-à-dire 90 livres. S'il sort de la roue deux numéros, on gagnera trois lots, deux lots d'*Extrait* & un lot d'*Ambe*, pour chaque lot d'*Extrait* 90 liv. & pour le lot d'*Ambe* 270 fois la mise, ce qui fait 1620 liv. & en total 1800 liv. S'il sort trois numéros des cinq qu'on aura choisis, on gagnera sept lots, trois lots d'*Extrait*, trois lots d'*Ambe* & un lot de *Terne*; pour chacun des lots d'*Extrait* 90 liv. pour chacun des lots d'*Ambe* 1620 liv. & pour le lot de *Terne* 5200 fois la mise de 6 liv. c'est-à-dire 31200 liv. & en total 36330 livres. S'il sort quatre numéros, on gagnera quatorze lots; sçavoir, quatre lots d'*Extrait*, six lots d'*Ambe*, quatre lots de *Terne*: ce qui fera en total 134880 liv. Enfin si tous les cinq numéros sortent de la roue, on gagnera vingt-cinq lots; sçavoir, cinq lots d'*Extrait*, dix lots d'*Ambe* & dix lots de *Terne*; ce qui fera en total 328650 livres.

On peut appliquer ce principe généralement à toutes les mises quelconques, plus ou moins considérables, ou par *Extrait* & par *Ambe*, ou par *Extrait* & par *Terne*, ou par *Ambe* & par

Digitized by Google

Terne, ou par *Extrait*, par *Ambe* & par *Terne*.

On peut ajouter à ce détail une réflexion fort simple ; c'est que cette Loterie pouvant perdre & gagner, toutes les chances qu'elle offre sont donc plus égales & plus intéressantes.

On pourra s'adresser, pour mettre à cette Loterie, à Paris, chez *Lambert*, Libraire & Receveur de ladite Loterie, rue & à côté de la Comédie Françoise, en observant d'affranchir les lettres & l'argent qu'on lui enverra. Il donnera aux personnes qui le désireront, tous les éclaircissemens dont elles auront besoin, & leur enverra même, si elles le souhaitent, l'Arrêt du Conseil, qui sera imprimé incessamment, & dont cet Avis n'est que l'extrait. Et à M. *Ducoin*, Négociant, rue du Mail, vis-à-vis l'hôtel d'Angleterre.

AVIS.

Les sieurs Bonnaire & René Loisillon, déjà excités & encouragés par des graces, ont établi dans la ville d'Angers, leur patrie, une manufacture de toiles à voiles, dont ils ont toujours augmenté le nombre des métiers battans. Le Roi, pour les encourager encore, a accordé à cette manufacture le titre de Manufacture Royale, avec des marques de distinctions & des exemptions. L'Arrêt du Conseil est du 17 May 1757.

AUTRE.

La Veuve du sieur Simon Bailly, donne avis au Public, qu'elle continue de vendre & de débiter des Savonnettes légeres de pure crême de savon, dont la propriété est connue de tout le monde.

Digitized by Google

Elle demeure toujours rue Pavée Saint Sauveur, proche la Comédie Italienne, à l'image S. Nicolas, dans une porte cochere.

Errata du second Volume de Janvier.

P*age* 120, *lig.* 25, l'auteur établit, *lis.* l'auteur tablit.

Pag. 176, *lig. derniere*,

Mais Omarsis, madame, à vos bontés se livre;

lis.

Mais Omarsis, Madame, à vos bontés le livre;

Pag. 189, *lig.* 14 & 15, sur beaucoup d'intérêts, *lis.* sur beaucoup d'intérêt.

LA France Littéraire, contenant les noms & les ouvrages des Gens de Lettres, des Sçavans & des Artistes célebres François, qui vivent actuellement, augmentée du Catalogue des Académies établies, tant à Paris, que dans les différentes villes du Royaume, & d'un autre Catalogue alphabétique des Titres de chaque Ouvrage, suivi du Nom de son Auteur, pour l'année 1758. Prix 3 liv. brochée. A *Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Février, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Janvier 1758. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE à M. de Boissy, sur la quantité de vers relatifs au jour de l'an, qu'on trouve dans les Mercures de Janvier & de Février, *page* 5
Vers à M. l'Abbé de N. Aum. de M. le P.... par un Curé des Amognes, 7
Vers à Mademoiselle H.... B.... sur le retour de l'année 1758, 9
Vers à Madame la Comtesse d'Egmont, 10
Ismeine, traduction à Madame la Comtesse de Carcado, *ibid.*
Le lion, à qui l'on arrache une dent, Fable, par M. Desforges-Maillard, 22
Suite des Mêlanges de Littératures, de quelques Auteurs François 25
Cantate sur la convalescence de M. le Prince de Turenne, 36
Lettre de M. l'Abbé Jacquin, &c. à M. de Boissy, & Réflexions sur le plaisir que ressent un cœur délicat à pardonner, 39 & 40
Vers à M. de Boullongne, Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, 50
Réponse au quatrain du Mercure de Nov. &c. 51

Digitized by Google

Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Février, *ibid.*
Enigme, *ibid.*
Logogryphe, 52
Vers en Musique pour M. & Madame de Monregard, 54

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Lettre d'un Solitaire de Bretagne, au Marquis de Mong.... 55
Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 58
Lettre à l'Auteur du Mercure, 64
Avertissement au sujet du Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, pour l'année 1758, 67

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire. Précis de la solution d'un grand Problême historique, par le P. Féijoo, Bénédictin Espagnol, 85
Art Militaire. Lettre à l'Auteur du Mercure, & Examen de la Colonne qui se trouve dans les Rêveries du Maréchal de Saxe, &c. 102
Médecine. Remarque sur la Lettre de M. Duhamel de Monceau, &c. 117
Séance publique de la Société des Lettres, Sciences & Arts de Clermont en Auvergne, &c. 125

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique, 133
Gravure, 134
Horlogerie. Lettre à l'Auteur du Mercure, sur un Cadran singulier, 137
Méchanique. Lettre à l'Auteur du Mercure, 140

Digitized by Google

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 147
Comédie Françoise, *ibid.*
Extrait d'Iphigénie en Tauride, 148
Comédie Italienne, 171

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 173
Nouvelles de la Cour, de Paris &c, 179
Compliment fait à M. de Brou, Intendant de la Généralité de Rouen, 187
Morts, 188
Addition à la Partie fugitive. Vers à M. le Contrôleur Général. *ibid.*
Supplément à l'Article Chirurgie, 189
Mémoire Généalogique de la Branche des Caumont de Picardie, 196
Avis sur la Loterie de l'Ecole Royale Militaire, 208
Avis divers, 212

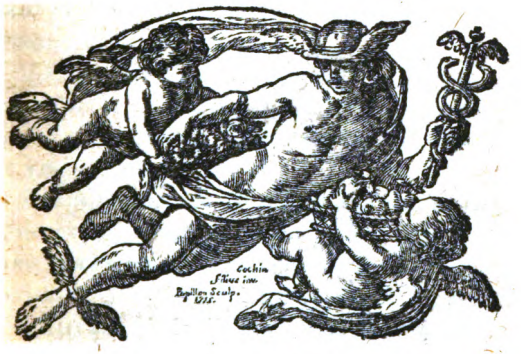
Les Vers en Musique doivent regarder la page 544

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
MARS. 1758.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.*

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainsi que les Livres, Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.

Au commencement de chaque mois, on délivre au Bureau du Mercure un volume du Choix des meilleures pieces des anciens Mercures, précédées d'un extrait du Mercure François, dans le format du Mercure de France, & aux mêmes conditions.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
MARS. 1758.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

VERS

A Madame L. G. N. 25 Novembre 1757.

Voisine trop pointilleuse,
Trop mordante, trop railleuse,
Que le Ciel, dans sa fureur,
Sur cette rive ennuyeuse,
Conduisit pour mon malheur;
Vous, qui, par vos moqueries,

Digitized by Google

Vos lardons, vos brusqueries,
Sans cesse me harcelez;
Vous, qui, pleine d'artifice,
De temps en temps me parlez,
D'un ton benin & propice,
Puis tout à coup par caprice,
L'instant d'après m'accablez
De mille traits de malice,
Croyez-vous donc que toujours,
Martyr de ma complaisance,
Dans un stupide silence,
De tous vos piquans discours
Je souffrirai la licence?
Non, c'en est fait: de mon cœur
Un feu dévorant s'empare.
D'un courroux noir & barbare
J'éprouve toute l'aigreur.
Ah! tremblez. Je vous prépare
Le plus terrible malheur.
Je veux... oui, de ma vengeance,
Je veux que la violence,
De ma vaine tolérance
Rachete les longs dégoûts.
De la fureur de ses coups,
Je veux... que toute la France (1),
Tout le globe ait connoissance,

(1) *L'Auteur avoit menacé de se venger de la maniere la plus authentique. Il croit que la voie du Mercure le dégage suffisamment de sa parole.*

Digitized by Google

Et vous voye, à mes genoux,
L'œil en pleurs, le cœur en transe,
Crier merci, filer doux,
Et réclamer ma clémence.
Je veux... devant votre époux...
A ses yeux, en sa présence...
Je veux... de tout mon courroux,
Déployant la véhémence;
Je veux... quoi donc, direz-vous?
Vous aimer à toute outrance.
Depuis long-temps je balance,
Et j'en forme le dessein;
Mais je me décide enfin,
Et dans l'instant je commence.
Quoi! vous ne répondez rien,
Et vous paroissez rêveuse!...
Ah! Madame la rieuse,
C'est à ce coup qu'on vous *tient*:
Oui, oui, je le sçavois bien,
Qu'on trouveroit le moyen
De vous rendre sérieuse,
Et de mettre un petit frein
A ce caquet si malin,
Si mal parlant du prochain,
Et d'humeur si querelleuse.
Mais non, reprenez vos sens.
De vos propos agaçans
Réveillez le badinage,
Et d'un mot qui vous outrage,

Digitized by Google

Saisissez le juste sens.
L'amour, dont votre sagesse
Se formalise & se blesse,
N'est point amour de tendresse,
Ou bien ne l'est qu'à moitié :
Circonspect & légitime,
Il est produit par l'estime,
Et borné par l'amitié.

LE VERRE NATUREL, OU LES CONSERVES,

CONTE.

Un vendredi, au sortir de l'Opéra, la Comtesse de *** fut reconduite par le Marquis de ***. En descendant de l'équipage, renvoyez vos gens, dit-elle. Vous souperez ici. J'ai cinq ou six personnes de votre connoissance & un saumon admirable. Je fus agréablement surprise, lorsque je vis arriver il y a quelques jours d'une de mes terres de Normandie, un courrier qui m'apportoit une piece si rare en cette saison. Mon maître d'hôtel assure qu'il est excellent. Entrez.

Le Marquis entra : il avoit un procès très-considérable. La Comtesse étoit pa-

Digitized by Google

rente d'un de ses principaux Juges, & il lui faisoit assidument la Cour.

La Comtesse avoit été jolie, & croyoit l'être encore. Elle avoit eu beaucoup d'amans, & par conséquent beaucoup d'intrigues; il ne lui en restoit que le souvenir.

La compagnie se rassembla, le Marquis ne regretta plus son temps & cette soirée, dès qu'il vit arriver Luscide dont il étoit amoureux. Un vieux Militaire, Commandeur de Malte, qui avoit fait ses premieres armes à la bataille de Stinkerque lui donnoit la main; un Abbé, un Magistrat arriverent. Enfin ils se trouverent sept, en comptant une niéce de la Comtesse, jeune personne, aimable, que sa tante ne trouvoit ni belle, ni spirituelle: parce qu'elle avoit quarante ans moins qu'elle, & que dans le temps présent tout étoit si changé, qu'il étoit impossible qu'une personne se formât. On n'avoit, ni la politesse d'autrefois, ni le bon ton; enfin elle critiquoit jusqu'à la musique de nos opéra, bien inférieure à celle de Lulli, de Campra & de ses émules. A la vérité, notre nouveau mode lui étoit inconnu, elle ne pouvoit déchiffrer un air de Rameau, & son gosier de soixante ans un peu rauque, ne se prêtoit point aux tons

variés & brillans de notre musique. Sa niéce les chantoit, & les chantoit bien; mais ils ne plaisoient pas davantage à la Comtesse. Je ne puis souffrir ces fredons, disoit elle.

Rien ne fut épargné. De la critique de l'Opéra, elle passa à celle de la Cour & de la Ville. Tout lui paroissoit tombé. Le vieux Militaire étoit de son avis. Presque toute la compagnie applaudissoit. Le Marquis n'osoit contredire, le souvenir de son procès lui lioit la langue. Il sourioit à la dérobée avec Lusciide.

Ces discours lui parurent si insoutenables, qu'après être convenu de tout, il hazarda modestement quelques mots; on l'écouta. Il se retracta presque, sur ce que son systême paroissoit déplaire. Enfin il adressa la parole à la Comtesse.

Madame, dit-il, vous avez raison, le monde est bien changé. Seriez-vous curieuse de le voir tel qu'il est. Vraiment oui, dit la Comtesse, rien ne seroit si charmant. J'ai, dit le Marquis, un meuble assez extraordinaire, des lunettes... Que dites-vous, dit la Comtesse, des lunettes? Je ne m'en sers, ni ne veux m'en servir... Des lunettes... Elle alloit se fâcher, lorsque le Marquis reprenant la parole, lui dit: Ma dame, faites-moi la grace de m'é-

Digitized by Google

couter. Un de mes Ancêtres suivit la mode ; & du temps de Godefroi de Bouillon, il alla à la Terre Sainte. Il y trouva de ces Grecs fameux, qui ont porté les lettres en Italie & en France. Ils étoient riches en secrets, en connoissances sçavantes, & par-dessus tout cela fort amoureux de l'argent des François.

Mon ayeul avoit du goût, & sçavoit lire passablement, ce qui n'étoit pas peu dans ce siécle. Il eut quelques conversations avec un de ces Virtuoses (comme les Italiens les appellent). Il l'étonna par ses profondes lumieres, & le voyant avide de belles choses, il lui apprit qu'il étoit possesseur de trois conserves qu'il tenoit de la Fée Urgande, dont les effets étoient merveilleux. Le prix en étoit exorbitant. Mon ayeul curieux n'en fut point rebuté. Il en promit tout ce qu'on voulut, & mit seulement pour condition qu'il en feroit l'expérience. Il faut noter qu'elles ne peuvent servir plus de huit jours. Elles se cassent d'elles-même, au bout de ce temps, par l'effort continuel que souffre le verre pour montrer à nos yeux, avides d'être trompés & accoutumés à l'être, les objets tels qu'ils sont.

Le jour pris, l'expérience commencée, mon ayeul regarda ses camarades, & vit

la troupe des croisés dans son véritable point de vue. Il y découvrit beaucoup de libertinage, quelques devots peu éclairés, & la folie à la tête de cette troupe nombreuse.

Il vit des actions de valeur sans motif & sans suite; des conquêtes qu'on ne pouvoit garder; des alliés Grecs plus à craindre que les Sarrasins qu'on combattoit; & souvent dans ces derniers des traits de générosité, de bonne foi & de grandeur, rarement imités des Chrétiens. Il vit beaucoup d'actions & d'entreprises romanesques; une dévotion ridicule mêlée à ce que la Chevalerie errante eut jamais de plus fou & de plus extravagant. Il vit beaucoup d'autres choses de cette espece, & s'en amusa quelque temps.

Il tourna les yeux vers sa patrie. Les conserves fidelles lui montrerent des Royaumes qui se dépeuploient d'hommes & d'argent; des absens peu ménagés par ceux qui restoient; des treves mal gardées; des Vassaux peu attachés à leurs Seigneurs légitimes, qu'ils supposoient morts dès qu'ils étoient partis.

Ce qui le frappa le plus, comme vous n'en douterez pas, il vit ses terres en friche, ses châteaux abandonnés. On dit même qu'il entrevit quelqu'un auprès de son épouse qui ne lui fit pas plaisir.

Digitized by Google

Il paya de son argent & même d'une partie de ses équipages les deux conserves précieuses, & partit.

A peine eut il abordé en France, qu'il dépêcha un Ecuyer vers son épouse, & pour s'éviter toute occasion de chagrin, il fut bien aise de la prévenir ; il jura de ne plus repartir, ce qu'il fit, & laissa à sa famille comme une chose sans prix, les deux conserves précieuses, avec le mémoire de leur utilité, & de l'usage qu'il avoit fait de la premiere. Je l'ai de beaucoup abrégé.

Vous me demanderez, pourquoi je ne parle que d'une conserve, puisqu'il devroit m'en rester deux. Mais un de mes ancêtres se servit d'une des deux dans les temps orageux de la ligue. Il vit que le masque d'une religion sainte couvroit mille horreurs, & ne servoit qu'à tromper le vulgaire. Il vit & ne put douter, que le devoir d'un bon Catholique est d'être toujours attaché à son Roi. Il suivit Henri IV & sa fortune ; il eut le bonheur de plaire à ce Prince, & fut même de ses favoris. Il perdit tous ses biens dans cette guerre civile, & en fut dédommagé avec avantage par ce grand Roi. C'est de lui dont il eut la terre que je plaide, & après le gain de mon procès, la chose au monde à la-

Digitized by Google

quelle je suis le plus attaché, est cette dernière conserve.

Tout le monde s'émerveilla à ce récit. Il ne faut pas dire avec quel empressement on le sollicita de se servir de ses conserves, & de ne pas les garder pour des héritiers peu reconnoissans. On n'osoit dire d'en faire usage dans la compagnie, & de procurer un plaisir si extraordinaire aux convives.

La Comtesse trancha le mot. J'ai ces conserves, dit le Marquis, dans une de mes terres proche Cognac sur la Charante. Terminons mon procès; il est prêt d'être jugé. Je pars si je le gagne, & fais le sacrifice de mes conserves, dès qu'il vous fait plaisir. Tout le monde applaudit, & dès le lendemain solliciteurs en campagne. On remua tous les amis qu'on put imaginer. Le vieux Commandeur intéressa jusqu'à l'Ambassadeur de la Religion qui se trouvoit à Paris. Il promit d'être exact à payer les responsions, & à faire état des arrérages.

Enfin on sollicita tant, que le Marquis gagna son affaire. Il fut exact, partit en poste. La compagnie étoit d'une impatience extrême. Il arriva, & avec lui les conserves tant désirées.

On prit jour. La Comtesse eut le premier.

Digitized by Google

Elle fit quelques simagrées pour mettre les lunettes ; les regarda plusieurs fois, affecta de les mettre d'un air gauche ; & son dégoût pour les lunettes cédant enfin à la curiosité, elle les plaça juste, & regarda toutes ses anciennes connoissances.

Toutes lui parurent d'un ridicule affreux, pas une qui ne voulût faire la jeune. Celles qui portoient des coëffes avancées, & prenoient un air de dévote ou de prude, pour parler plus vrai, le faisoient pour couvrir des cheveux blancs. L'habit modeste qu'elles mettoient certains jours, & de préférence, paroissoit relever leur teint légérement plâtré. Elles avoient leurs sourcils peints, pendant qu'elles crioient contre le rouge, les mouches, & les habits immodestes des jeunes personnes.

Elle remarqua surtout une petite boiteuse, laide à peindre, qui vouloit absolument marcher droit. Elle parloit de danser à tout propos, parce qu'elle avoit ouï-dire que son défaut favorisoit la danse ; portoit des couleurs, comme une fille de quinze ans, quoiqu'elle eût plus d'un demi siecle ; enfin brouilloit assez volontiers & fort adroitement, ceux qu'elle souhaitoit qui ne se trouvassent pas ensemble, & ne se vissent point ; le tout à son avantage, & pour son profit. Elle alloit

Digitized by Google

passer l'automne à la campagne, parce qu'elle voyoit les Grands quitter la ville. Comme la Comtesse ne l'aimoit point, elle la fixa long-temps, & étoit au désespoir de trouver de l'esprit sous tout ce ridicule; elle ne le voyoit que dans l'obscurité, parce que la belle n'aimoit pas le grand jour.

Elle ne fixa pas moins long-temps une de ses amies; elle fut étonnée de la voir enivrée d'un nom qu'elle croyoit illustre, parce qu'elle ne le comparoit à aucun autre: fille d'un Noble de campagne, qui auroit eu à peine de quoi vivre sans une modique pension que lui avoient acquis vingt ans de service, & un revenu plus modique encore que lui avoit apporté une femme qu'il avoit mis dans la nécessité de l'épouser. Cette vieille fille tranchoit de la Duchesse. Elle avoit balancé à faire tendre un dais jonquille, au milieu d'un meuble de la même couleur fort passé, qu'elle avoit eu d'une mince succession de son grand oncle, Capitaine de Milice.

Elle pleuroit réguliérement deux heures par jour, un Amant qu'elle avoit perdu par une triste avanture; elle se la faisoit conter toutes les semaines par une amie qui vivoit avec elle à ce seul prix, & qu'une extrême nécessité forçoit à cette complai-

Digitized by Google

ſance. Elle conſacroit la moitié de ſon revenu à acheter des robes de friperie, & s'admiroit ſeule ſous ces ajuſtemens. Elle donnoit alors audience à quelques ennuyeux ; mais elle eût mieux aimé mourir mille fois de triſteſſe & d'ennui, que de faire une viſite qui eût dérogé à ſa qualité, & l'eût miſe de pair avec les autres.

Enfin toutes les femmes de ſon âge parurent à la Comteſſe ſouverainement ridicules & biſarres. Elle oublia de baiſſer les yeux ſur elle.

Elle les tourna ſur les jeunes perſonnes, & vit ce qu'elle ne croyoit pas. Les amuſemens auſſi vifs que dans le temps paſſé, la politeſſe & le deſir de plaire égaux dans les deux ſexes. On ſe cherchoit avec empreſſement, on ſe trouvoit avec plaiſir. Les Amans, comme autrefois, trompoient mille ſurveillans. Les peres étoient les derniers inſtruits de certains faits, qui regardoient leur famille ; les maris, les ſeuls qui ne voyoient, ou ne vouloient pas voir les liaiſons de leurs épouſes, & leurs intrigues. Rien enfin ne reſſembloit au ſiecle préſent, comme le ſiecle paſſé.

Elle vit la jeune Liſe ne porter de bouquets que ceux qu'elle recevoit de Ligdamis ; les yeux de cette belle s'échappoient pour rencontrer ceux de ſon Amant. Lui

de son côté, distrait sur un jeu où il ne se prêtoit que par complaisance, la fixoit à la dérobée, en étoit apperçu, & se consoloit aisément de mille distractions, où ce coup d'œil le faisoit tomber. Deux femmes jouoient avec lui, & en profitoient : une d'elles, à peu près de l'âge de la Comtesse, étoit assez aveugle pour s'en croire la cause. La Comtesse qui s'étoit apperçue depuis long-temps de l'idée de cette femme, sourit, mais fut surprise de la secrette intelligence de Lise, & de Ligdamis qui lui avoit échappé.

Elle vit des rendez-vous fréquens, de l'amour sous le nom d'amitié, des liaisons, des ruptures, des mariages d'intérêt, des séparations de convenance, peu de bonne foi, des femmes infidelles, des maris complaisans, des amans jaloux, des amans qui cessoient de l'être, parce qu'ils cessoient d'aimer ;

Les liens sacrés de l'amitié unissant quelques hommes, mais en petit nombre ; ce nom d'amitié couvrant chez les femmes la haine, la jalousie & l'inimitié la plus vive, pour les femmes qu'elles voyoient le plus souvent.

La Comtesse vit une femme de chambre qu'elle croyoit lui être extrêmement attachée, consoler sa niece des rigueurs qu'elle

avoit quelquefois pour elle, en lui disant que cela ne dureroit pas, & que sa tante étoit vieille. Elle se rappella à ce propos celle qui la servoit du vivant de sa mere, & vit qu'elle ressembloit assez à celle-ci.

Elle apperçut son Maître d'hôtel, homme qui avoit toute sa confiance, renvoyer de temps en temps des domestiques sous des prétextes assez légers; mais uniquement par la raison qu'ils étoient plus attachés à sa Maîtresse qu'à lui-même. Cet homme étoit bienfait, elle en étoit contente. Elle vit que ce coup d'œil l'attristeroit; elle crut les conserves trompeuses pour ce coup, & qu'elles avoient assez servi. Elle les quitta fort fâchée de voir qu'elle seule avoit changé, mais bien persuadée que ce monde-ci étoit tel que de son temps.

Le Commandeur impatient, s'étoit levé deux heures plutôt qu'à l'ordinaire. Un ressentiment léger d'une goutte cruelle, qu'il avoit rendu moins vive par la diette blanche d'une année, lui causoit ordinairement des insomnies & des douleurs. Il ne dormit point cette nuit, mais il ne s'apperçut pas de son mal.

La curiosité lui fit jetter les yeux sur son Ordre de Malthe. S'il y vit des Chevaliers aussi galans que d'Aubusson, il n'en

vit aucun qui ne fût aussi brave. Les plus distingués prévenoient tout le monde, ne parloient jamais de noblesse, ni de rien qui approchât de cette manie, & n'étoient reconnus que par la politesse & leur douceur, & dans l'occasion par leur bravoure. En baissant les yeux il voulut voir les dettes des grands Seigneurs. Sa vue se troubla par la multiplicité des objets : il vit même de simples Gentilshommes qui imitoient les premiers, tant que leur crédit pouvoit s'étendre.

Il vit nombre de procès excellens au fonds, rendus mauvais par la forme; ceux qui n'ont ni protection, ni argent, ne pouvoit défendre l'héritage le plus légitime. Il vit enfin ce que tout le monde voit en ouvrant les yeux, & sans le secours des merveilleuses conserves.

L'Abbé avoit attendu tranquillement son tour. Il regarda d'abord ceux qui lui avoient donné les paroles les plus positives, de lui faire avoir un riche bénéfice. C'étoient des parens, c'étoient des amis. Il remarqua que pas un seul ne se ressouvenoit de lui. Il apperçut seulement un homme, qu'il connoissoit légérement, à qui il n'avoit fait que des politesses ordinaires, mais qui étoit renommé par sa probité, & que son nom & son crédit approchoit des Minis-

Digitized by Google

tres. Cet homme respectable entendit nommer l'Abbé. Il dit qu'il avoit du mérite, il en cita les preuves. Ce mot fut dit à propos. Il fut nommé à une grande place. Il apperçut dans le même moment, un de ceux qui lui avoient promis de s'employer avec plus de zele, & qui l'avoient parfaitement oublié, lui annoncer cette nouvelle, comme y ayant eu beaucoup de part.

Le Marquis offrit les conserves à Lusciade, qui dissimula le plaisir qu'elle avoit de voir approcher son tour : elle refusa absolument de s'en servir avant lui, elle se doutoit de ce qu'il alloit regarder, elle l'aimoit tendrement, & se félicitoit de voir dissiper pour toujours quelques mouvemens de jalousie qu'avoient occasionné au Marquis les soupirans que la beauté de Lusciade lui avoit attirés.

Il vit en effet qu'elle l'aimoit uniquement ; que ces graces, cette politesse, ce ton délicat & ingénieux, dont elle assaisonnoit tout, n'avoit rien d'étudié ni d'affecté. Il le sçavoit & vouloit le voir encore. Il vit que cet air d'une langueur touchante, qu'elle avoit quelquefois, ne venoit que de sa sagesse, & que cette retenue à parler dans les cercles nombreux si rare dans une femme belle & spirituelle,

Digitized by Google

n'étoit que le fruit de sa lecture, de sa connoissance, de ses réflexions sensées & de son goût.

Il ne vit d'affectation dans la modeste Luscide qu'à voiler ses talens aux yeux vulgaires, à ne plaire qu'à celui qui lui plaisoit, à se défendre des ennuyeux & à fuir l'ennui. Sa toilette n'avoit rien que de simple & de naturel. Elle étoit plus belle parée de ses graces & de sa vertu, que de tous les ajustemens que les femmes recherchent, & où son rang l'asservissoit trop souvent à son gré.

Ce ne fut pas un mal pour Luscide, que de Marquis se servît des conserves avant elle. Ce dont il venoit de s'assurer, ne fit que confirmer son goût, dissiper quelques mouvemens de jalousie, qu'elle eût pu voir encore dans le fonds de son cœur, & que l'assurance de son bonheur dissipa. L'amour du Marquis ne put croître, il étoit à son comble. La certitude des sentimens de Luscide le rendit éternel.

Luscide le vit & ne voulut voir autre chose. Les instances du Marquis furent inutiles. Laissez-moi, dit-elle, laissez moi toute entiere au transport qui m'enchante. Je suis incapable de m'occuper d'autre chose que du plaisir de sçavoir que vous m'aimez.

Digitized by Google

Le lendemain, à la vérité, ils s'amuserent l'un & l'autre. Ils virent bien des choses qui les divertirent. Ils parcoururent les petits maîtres ; ils parcoururent les petites maîtresses, dont le nombre n'est pas moindre. Ils en virent dans toutes les conditions, d'aimables, de ridicules, de naturelles, de minaudieres.

Ils virent des provinciaux & des provinciales qui imitoient bizarrement les défauts de la Ville, comme à la Ville on copioit le ton de la Cour.

Ils remarquerent nombre de prudes : la plûpart avoient été coquettes, toutes étoient galantes. Ils virent distinctement le fonds de leurs pensées. La Bruyere les a-t'il bien peintes, dit le Marquis à Luscide ? lorsqu'il dit, que la prude cache des foiblesses sous de plausibles dehors, & que la sage couvre un riche fonds sous un air libre & naturel. Voyez Belinde, Alcinoë, Melite. Percez sous cette coëffe avancée. Levez ce livre de piété qui couvre un roman... Ecoutez cette conversation où l'on déchire... N'entrons point dans le détail, dit Luscide qui avoit fait une lecture assidue du livre qu'il venoit de citer. Je vois ce que dit cet Auteur : qu'il y a une fausse modestie, qui est vanité ; une fausse gloire, qui est légéreté ; une fausse grandeur,

Digitized by Google

qui est petitesse ; une fausse vertu, qui est hypocrisie ; une fausse sagesse, qui est pruderie. En vérité, ajouta-t'elle, cet Auteur devoit avoir vos conserves quand il écrivoit. Ils virent tous ces portraits ressemblans aux originaux qu'ils avoient sous les yeux. C'est que les hommes ne changent point.

Comme à ce propos, le Marquis vouloit tourner les conserves sur quelques devots de sa connoissance : Je ne le souffrirai point, dit-elle, vous en sentez la conséquence. Tournez vos lunettes d'un autre côté. Il le fit. Il parcourut les Peintres célebres, les Artistes habiles, les Auteurs &c. Dans presque tous ceux-ci, il vit quelque chose de singulier. Il vit aussi nombre de singularités ausquelles ils étoient exposés.

Ils virent beaucoup d'autres choses, Luscide vit aussi... Mais ils virent surtout qu'il seroit dangereux de tout voir & de tout dire. *Par le Montagnard des Pyrenées.*

ÉPITRE

A M. C . . . l'Aîné.

Toi, dont l'aimable économie
N'épuise jamais les plaisirs,

Digitized by Google

Et qui ſçais amuſer ta vie
Par le jeu riant des deſirs,
A mon imprudente jeuneſſe
Pardonne ſes égaremens :
Mon cœur honteux de ſa foibleſſe
Abjure les engagemens
Qu'il prit dans une folle ivreſſe.
L'Amour meurt dans les bras du Temps.
Le plus fidele à ſa Maîtreſſe
Doit en changer tous les printemps.
Si j'ai gémi dans la conſtance,
Je voulois, par ambition,
Inſpirer la perſévérance
A l'objet de ma paſſion.
L'engager dans ce nœud terrible
Piquoit ma curioſité ;
Mais le beau ſexe eſt trop ſenſible
Pour haïr la légéreté.
Un encens étranger le flatte.
De la pitié ſuivant la loi,
Une femme croit être ingrate
Que de ne pas manquer de foi.
L'Amant nouveau d'un air timide
L'aborde & déclare ſes feux,
La conſtante eſt bientôt perfide.
On le plaint, on comble ſes vœux :
Ah ! qui peut trop chérir les belles ?
Dans ce ſiecle ingrat & gâté,
On découvre toujours chez elles

Digitized by Google

Les traces de l'humanité.
O femmes ! que vous êtes ſages !
Hommes ! de quoi vous plaignez-vous ?
Sçachez qu'elles ne ſont volages
Que pour vous ſauver les dégoûts.
J'en connois pourtant de ſauvages
Qui deshonorent la beauté,
Et dont les plus ardens hommages
Ne peuvent vaincre la fierté.
Je n'idolâtre point leurs charmes.
Intéreſſé dans mes deſirs,
Je ne puis répandre des larmes
Qu'au tendre approche des plaiſirs.
Je ris de ces Amans vulgaires,
Fanatiques dans leurs amours,
Qui dans des ardeurs débonnaires
Uſent le fil de leurs beaux jours.
Employons, ami, la jeuneſſe.
Volupté, nous t'offrons nos cœurs ;
Les épines de la vieilleſſe
En tes mains deviennent des fleurs.
De roſes ta faulx entourée,
Coupe les ſoucis dévorans,
Et le ſeul fils de Cythérée
Moiſſonne les fruits de tes champs.
Ne nous livrons jamais en proie
Au froid poiſon de la langueur,
Vénus nous marquera la voie
Qui conduit au port du bonheur.

J. M. A...

Digitized by Google

SUITE sur M. de Fontenelle, *par M. l'Abbé* Trublet, *contenant des corrections & des additions aux articles précédens.*

AVERTISSEMENT.

J'AI fait deux sortes de fautes dans ce que j'ai donné jusqu'ici sur M. de F. des fautes de commission & des fautes d'omission. Je vais tâcher de réparer les unes & les autres.

Ce n'est pas que j'aie prétendu dire tout ce que je sçavois sur M. de F. & ses Ouvrages. Je n'ai point eu d'objet précis; je ne me suis point fait de plan. D'abord je ne songeai qu'à accompagner de quelques notes l'Eloge de M. de F. par le P. *Power*, Jésuite, & ensuite son article par M. *de Voltaire*. J'y joignis quelques anecdotes; elles intéresserent: on m'en demanda d'autres, & je les donnai de mois en mois, à mesure qu'elles me revenoient dans l'esprit, & presque sans les chercher. Il est vrai que je les avois fort présentes.

Cependant j'oubliai quelques circonstances. J'en ignorois quelques autres que j'ai apprises depuis, ou du moins mieux apprises. J'ignorois même quelques faits

Digitized by Google

très-liés à ceux que j'ai rapportés. Ce sont surtout ces omissions involontaires que je vais suppléer dans ce *Mercure* & dans les suivans.

I. *Second volume du Mercure de Juillet 1756, page 129.*

M. de F. vivoit encore, n'étant mort, comme on sçait, que le 9 Janvier 1757. J'envoyai à M. *de Boissy* un fort beau morceau sur M. de F. extrait d'un Discours latin prononcé à *Bourges*. Dans la lettre qui le précédoit, je disois à l'Auteur du *Mercure* :

« Avec tout le zele que vous me connoissez pour la gloire du *Nestor* des Académies, &c.

Le nom de *Nestor* a été souvent donné à M. de F. dans ses dernieres années, & il se l'est donné lui-même dans le Discours qu'il prononça à l'ouverture de l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le 25 Août 1741, 50 ans & 3 à 4 mois après sa réception dans cette compagnie.

« Les trois âges d'homme que *Nestor* » avoit vus, *dit M. de F.* je les ai presque » vus aussi dans cette Académie, qui s'est » renouvellée plus de deux fois sous mes » yeux. »

Et plus bas.

» J'ai vu aussi & de fort près, & long-

» temps, une autre compagnie célebre, » dont je ne puis m'empêcher de parler » ici, quoique sans une nécessité absolue, » mais à l'exemple de ce *Nestor* que je viens » de nommer. »

Dans la même Assemblée, M. *de Crébillon* prononça de très-beaux vers à la louange de M. de F. & le nom de *Nestor* s'y trouve deux fois.

A peine il vit briller l'aurore de sa vie,
Qu'il vous parut déja dans sa maturité.
S'il cueillit en *Nestor* les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point rallenti ses talens.
L'âge qui détruit tout, rajeunit sa vieillesse;
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.

Et plus bas s'adressant à Messieurs de l'Académie :

Illustres compagnons de ce nouveau *Nestor*,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne, &c.

Enfin tout le monde connoît l'Epître de M. l'Abbé Comte *de Bernis* à M. de F. qui finit par ce vers si heureux :

Et le *Nestor* des Grecs fut encor le plus sage.

Mais voici d'autres vers qui, je crois, n'ont point été imprimés, & que j'ai lus dans une Lettre du Roi *de Prusse* à M. *de*

Digitized by Google

Maupertuis. Cette Lettre, mêlée de prose & de vers, est très-longue, & néanmoins entiérement écrite de la main de ce Prince, qui m'est connue. M. de M. la reçut à *Paris* en 1748. Il alloit à *Saint-Malo.* Le Roi de *Prusse* le presse de s'y rendre, & le prie (c'est son terme) de ne point trop s'arrêter à *Paris*, qui pourroit bien le dégoûter de *Berlin. Vous allez y jouir*, lui dit-il, *de toutes sortes de plaisirs, surtout de plaisirs sçavans & littéraires. Vous vous retrouverez parmi les Académiciens vos confreres*, & il en nomme & peint plusieurs, entr'autres MM. *de Réaumur* & *de Mairan.* Venant ensuite à M. de F. il dit :

Dans cet Aréopage auguste (1),
On distingue ce vieux *Nestor*,
Reste chéri de l'âge d'or,
Dont l'esprit gai, profond & juste,
Semble triompher de la mort.

En parcourant chez M. *de Maupertuis*, les Œuvres de S. M. P. superbement imprimées à *Berlin* en 3 ou 4 vol. *in* 4°. j'y ai trouvé en plus d'un endroit les louanges de M. de F ; mais surtout beaucoup de pieces adressées à Messieurs *de Maupertuis* & *de Voltaire.* Je me souviens même d'une

(1) L'Académie des Sciences.

ſtrophe d'une Ode adreſſée au dernier ſur ce qu'il ſe plaignoit de n'être plus ce qu'il avoit été, d'être vieux & *baiſſé*. Le Prince l'aſſure qu'il ſe trompe, & lui dit :

On voit briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ton vaſte génie ;
Et c'eſt ainſi que l'aſtre des ſaiſons,
Du ſein d'*Amphitrite*
Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

J'ai une des lettres de M. de F. au Roi de *Pruſſe*, & une autre à Madame la Margrave *de Bareith*, ſœur de ce Prince, pour la remercier de l'honneur qu'elle lui avoit fait, de placer ſon buſte dans ſes jardins, avec ceux de pluſieurs autres hommes illuſtres dans les ſciences & dans les lettres.

II. M. le P. *Henault* lut à la Reine les vers de M. de F. ſur le reſpect que l'on avoit à *Sparte* pour *une tête chenue*, & ſes regrets ſur ce que ce reſpect s'étoit bien perdu depuis (1). La Reine lui dit : « Faites ſçavoir à *Fontenelle* que j'ai vu ſes » vers, & qu'une tête comme la ſienne » devoit trouver *Sparte* partout ». M. le P. H. ne manqua pas de mander une ré-

(1) On trouve ces vers de M. de F. t. 8 de ſes Œuvres, p. 386.

ponse si flatteuse à M. de F. Il le fit même souvenir que ses premiers vers ayant été pour Madame la Dauphine *de Baviere*, ses derniers vers devroient bien être pour la Reine. Il vint sur le champ chez M. le P. H, & lui apporta ces quatre vers :

Je ne me flatte point du tout
De retrouver *Sparte* partout ;
Mais vous, ô modele des Reines !
Vous trouverez partout *Athenes*.

M. de F. avoit alors 92 ans.

III. Dans le Journal de la *Bibliotheque Impartiale*, Juillet & Août 1751, il y a un fort bon extrait par M. *Formey*, Secretaire de l'Académie de *Berlin*, des sept & huitieme tomes des *Œuvres de M. de F.* qui contiennent ses Comédies & quelques autres petits Ouvrages. M. de F. étoit déja si âgé, que celui qui fit la table des matieres, le croyant mort, mit : *Fontenelle ; ses Œuvres posthumes ; extrait de cet Ouvrage.*

Même Mercure, page 139.

« Je conclus, *disois-je alors*, comme le » P. *Power*. M. de F. est un Ecrivain ori- » ginal ; il n'a point imité ; je le crois ini- » mitable (1), & je conseille aux jeunes

(1) *Nulli veterum similis, & neminem forsè sui similem in posteris habiturus.* C'est le texte du P. *Power*.

Digitized by Google

» Auteurs de le croire tel aussi. »

I. Amis & ennemis, tous se sont réunis pour dire que M. *de Fontenelle* avoit gâté bien des Auteurs (1). J'avoue pourtant que je ne connois pas ces Auteurs-là, & que je ne vois d'imitation bien marquée de M. de F. que dans feu M. *Remond de Saint-Mard*. Celle-ci est frappante, surtout dans ses *Dialogues des Dieux*; & elle a été d'autant plus observée & relevée, que l'Imitateur étoit un des Critiques les plus acharnés contre son modele, & non seulement dans ses livres, mais encore dans sa conversation. Il revenoit sans cesse à M. de F. lui lançoit toujours quelque nouveau trait, & le singe (qu'on me passe l'expression) faisoit continuellement des malices à l'homme. M. de F. le sçavoit, & en badinoit quelquefois. *Il prétend*, disoit-il, *que je suis venu de Rouen à Paris par le coche, avec le projet bien formé de corrompre le goût.*

M. de F. avoit en vue cet endroit si singulier de la *seconde Lettre* de M. *R. de S. Mard, sur les causes de la décadence du goût*, où attribuant principalement à M. de F. cette *décadence*, il dit : « On vit tout-à-

(1) La critique lui rendit cet hommage de n'oser le poursuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. *Discours de M. Séguier*, p. 10.

Digitized by Google

» coup se présenter dans la carriere du bel-
» esprit, un jeune homme qui avoit toutes
» les qualités nécessaires pour y briller.
» Plein du projet qu'il avoit déja formé
» de changer le goût, &c. »

Je n'en citerai pas davantage aujourd'hui. Le morceau est très-long, & contient 15 à 16 pages. Après M. de F. vient M. *de la Motte*, autre corrupteur du goût, & corrompu lui-même par M. de F. Peut-être ferai-je quelque jour un examen plus étendu de cette ingénieuse *Satyre*; satyre du moins en ce qui regarde M. *de la Motte*, qui y est traité avec le dernier mépris; car M. de F. est beaucoup plus ménagé.

M. de F. m'a dit encore un jour : « Sur
» tout ce qui me revient de M. R. de S. M.
» je vois bien qu'il ne m'aime pas, & je
» ne sçais pas trop pourquoi, si ce n'est
» parce qu'il a fait aussi des *Dialogues*. Mais
» ils sont très-jolis ses *Dialogues*, & je l'ai
» toujours dit, quand j'ai eu occasion d'en
» parler. Son frere aîné (1) ne m'aimoit

(1) M. *Remond*, qu'on avoit surnommé *le Grec*, parce qu'il sçavoit très-bien la Langue Grecque. Ils avoient un troisieme frere, M. *Remond de Montmort*, de l'Académie des Sciences, mort en en 1719, & dont M. de F. a fait un de ses plus beaux éloges. Il avoit beaucoup de Religion, &

» pas non plus, mais ce n'étoit pas absolu-
» ment sans sujet. Premiérement, il étoit
» partisan zélé des Anciens, surtout des
» Grecs. Mais il y avoit plus encore. Il
» voulut être de l'Académie Françoise en
» 1712. A la vérité, il n'étoit connu alors
» par aucun Ouvrage public (1); mais,

même beaucoup de piété. Aussi étoit-il Disciple du P. *Malebranche*.

(1) En 1736, feu M. *de Saint-Hyacinthe* fut l'Editeur d'un *Recueil de divers Ecrits sur l'Amour & l'Amitié, la politesse, la volupté, les sentimens agréables, l'esprit & le cœur*. Le quatrieme de ces écrits a pour titre, *Agathon, dialogue sur la volupté, par M. Remond*. Ce dialogue étoit précédé d'une *conversation* sur le même sujet, par M. *de Saint-Hyacinthe*. Je donnai l'extrait de ce *Recueil* dans le *Journal des Sçavans*, du mois de Mai 1736. Voici comme je m'expliquai sur les deux morceaux de M. de S. H. & de M. R.

« Après cet écrit sur la *Politesse* viennent une » *conversation* & un *Dialogue sur la volupté*, qui » ne nous ont paru que trop propres à en inspirer » le goût. C'est l'ouvrage de l'esprit, joint au sen- » timent; ce sont des images vives & tendres, & » qui certainement vont mieux au fait que les » discussions les plus fines & les définitions les plus » exactes. On lira donc ces deux morceaux avec » plaisir, mais non sans quelque danger, & dès » lors nous ne croyons pas qu'il nous convienne » d'en rendre compte : mais les Auteurs ne nous » en sçauront point mauvais gré; & si notre silen- » ce est une censure, à certains égards, à d'autres » c'est un éloge. »

» indépendamment de son *grec*, il avoit » beaucoup d'esprit. M. *Danchet* se présen- » toit en même temps avec de bons titres » & une mauvaise fortune, & ainsi avec » plus de droit & de besoin d'une place à » l'Académie. D'ailleurs M. *Danchet* m'é- » toit fort recommandé par Mmes *de Feriol* » & *de Tencin*. Il est vrai que M. *Remond* » avoit aussi auprès de moi une recomman- » dation bien puissante, toute puissante » même, si elle avoit voulu l'être. C'étoit » celle de M. le Duc *d'Orléans*. M. *Remond* » étoit son Introducteur des Ambassadeurs, » & je logeois alors au *Palais royal* (1).

(1) M. de F. y a logé jusques vers la fin de 1730. Voici ce qu'il écrivoit à Madame *de Forgeville*, le premier Décembre de cette année.

« Ma vie est toujours la même, fort simple, » fort uniforme, fort exempte d'événemens, à » moins qu'on ne compte mon déménagement » pour un; il a effectivement pensé me faire tour- » ner la tête, quoique j'aie été bien secouru, & » vous jugerez par-là que ladite tête n'est pas » forte. »

M. de F. a toujours demeuré depuis, & jusqu'à sa mort, rue S. Honoré, auprès du cul-de-sac de l'Orangerie, avec feu M. *Richer-d'Aube*, son neveu à la mode de Bretagne, Maître des Requêtes. Il avoit été Intendant de *Soissons* & de *Caën*, & étoit Auteur du livre intitulé, *Essai sur les principes du Droit & de la Morale*. Paris, 1743. *in*-4°. Il mourut en 1752. Madame *de Montigny*, sa sœur, vint le remplacer auprès de M. de F.

Digitized by Google

» Son Altesse Royale me parla donc pour » M. R. contre lequel (par parenthese, & » vous allez voir qu'elle n'est pas inutile) » on avoit fait depuis peu une chanson » assez plaisante. Je représentai au Prince » que je ne connoissois à son recommandé » aucun titre public, aucun Ouvrage im- » primé qui pût justifier le choix de l'Aca- » démie. *Ni moi non plus*, reprit-il. *Encore » s'il avoit fait sa chanson.* S. A. R. n'insista » point, & ne m'ordonna rien. Cependant » M. R. ayant des amis au *Palais Royal*, » l'un d'eux dit à M. le Duc *d'Orléans*, » qu'il devoit trouver fort mauvais qu'un » homme qu'il logeoit, lui refusât sa voix. » *Bon*, répondit le Prince! *un homme que » je loge dans un galetas!* Je fus donc pour » M. *Danchet*, & il l'emporta. »

M. de S. M. sentoit bien tout le mérite de M. de F. & il l'a bien fait sentir en quelques endroits de ses Ouvrages (1), & même dans ceux où il l'a le plus critiqué (2).

(1) *Discours sur la nature du Dialogue.* C'est un éloge sans restrictions. Il débute ainsi: « M. » *de Fontenelle* est *merveilleux* dans ses Dialo- » gues, &c. »

Ceux de M. *de Saint-Mard* parurent dès 1711. L'Auteur qui n'avoit que 22 à 23 ans, étoit assez âgé ou assez avancé pour *sentir tout le mérite de M. de F.* & trop jeune encore pour en être jaloux.

(2) Dans la lettre que je viens de citer.

Digitized by Google

Il en parloit aussi quelquefois très-avantageusement, surtout avec ceux qui en parloient mal ; & par exemple, il dit un jour devant moi à M. l'Abbé *Batteux* (on reconnoîtra bien son style, dans l'expression à la fois précieuse & familiere dont il se servit). *Ce Boulanger-là pêtrit bien sa pâte* ; & ensuite s'exprimant comme un autre, il ajouta : *Plus une idée est difficile à rendre, mieux il la rend.*

II. On a mis M. *de Marivaux*, & il ne peut l'ignorer, au nombre des Imitateurs de M. de F. Je suis bien éloigné de penser ainsi, & M. de F. lui-même ne le pensoit pas. Il regardoit M. *de Marivaux*, non seulement comme un homme de beaucoup d'esprit, mais comme un esprit original, un homme de génie ; comme celui de tous nos bons Ecrivains peut être, dont le caractere & la maniere de penser & d'écrire sont le plus à lui, & lui appartiennent le plus en propre ; & en conséquence il étoit, avec M. *de la Motte*, un de ses plus grands admirateurs. Le mot n'est point trop fort, & rien n'est plus connu de ceux qui, comme moi, ont beaucoup vécu avec MM. de la M. & de F, que leur très grande estime pour M. *de Marivaux.*

Au reste, je conviendrai, si l'on veut, de quelque ressemblance entre le style de

M. de M. & celui de M. de F. Mais 1°. elle consiste principalement en ce qu'ils écrivent l'un & l'autre avec infiniment d'esprit. De-là le reproche qu'on leur a fait de recherche & d'affectation, & qu'on a fait de même à tous les Ecrivains très-ingénieux ; par exemple, à *la Bruyere* (1) : mais méritassent-ils tous les trois ce reproche, il ne s'en suivroit pas de-là qu'ils se ressemblassent. Il y a bien des manieres différentes & même contraires de s'écarter du naturel, témoins *Voiture* & *Balzac*.

2°. Le style de M. de M. est beaucoup plus vif & plus animé que celui de M. de F. On n'a jamais dit, comme de son prétendu modele, qu'il manquât de chaleur & de sentiment. S'il analyse, il peint.

De cette grande vivacité seule, il résulteroit une forte présomption que M. de M. n'a point cherché à imiter M. de F. Les esprits très-vifs ne sont pas volontiers imitateurs ; les esprits froids le seroient bien plutôt.

3°. Il y a une ressemblance dans le style qui n'étant que l'effet de l'imitation, la décele ; mais il y en a une autre qui ne venant que de la ressemblance même des

(1) Voyez son article dans l'Histoire de l'Académie Françoise, par M. l'Abbé *d'Olivet*.

esprits, dès-lors n'est jamais fort grande; parce que les esprits qui se ressemblent le plus, different toujours beaucoup, & d'autant plus qu'ils sont plus supérieurs aux esprits ordinaires. Il y a, dit-on communément, plus de différence entre les esprits qu'entre les visages, & cela est vrai; mais ce sont les très-beaux esprits qui different le plus les uns des autres; & au contraire ce sont les très-beaux visages qui different le moins, selon l'ingénieuse observation du P. *Buffier*.

III. J'ai parlé plus haut de feu M. *d'Aube*. Il faut le faire connoître, parce que j'ai à raconter quelques traits de M. de F. où il est mêlé.

A la probité près, M. *d'Aube* ne ressembloit en rien à M. *de Fontenelle*; car s'il avoit aussi beaucoup d'esprit & de connoissances, c'étoit un tour d'esprit absolument différent, & des connoissances d'un autre genre. Mais ils différoient encore plus dans ce qu'on appelle ordinairement le caractere. M. *d'Aube* étoit haut, dur, colere, contredisant, pédant; bon homme néanmoins, officieux même, & généreux. Aussi M. de F. disoit-il de lui, que s'il étoit difficile à *commercer*, il étoit facile à vivre. Voici un trait qui les peint parfaitement l'un & l'autre.

Digitized by Google

M. de F. étant un ſoir auprès de ſon feu, une étincelle vole ſur ſa robe de chambre. Plongé dans la méditation, ou peut-être déja endormi, il ne s'en apperçoit point; il va ſe coucher, & de bonne heure. Au milieu de la nuit, il eſt réveillé par la fumée; le feu avoit pris à la robe de chambre. M. de F. ſonne & ſe leve; tout le monde eſt bientôt ſur pied, & M. *d'Aube* avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, & le feu matériel eſt éteint; mais celui de la colere ne l'eſt pas. L'impétueux Magiſtrat recommence à gronder, cite le proverbe de la légere étincelle qui a ſouvent cauſé un grand incendie, demande à M. de F. pourquoi il n'a pas ſecoué ſa robe, &c. *Je vous promets*, repliqua enfin le paiſible Philoſophe, *que ſi je mets encore le feu à la maiſon, ce ſera autrement*. On fut ſe recoucher; M. de F. & quelques domeſtiques ſe rendormirent, & le lendemain matin M. *d'Aube* le gronda encore de s'être rendormi.

Quelques années auparavant il avoit tranquillement dormi dans une occaſion bien plus périlleuſe. On ſçait toute la fermentation qu'excita dans Paris le fameux ſyſtême. De grandes fortunes tomberent auſſi rapidement qu'elles s'étoient élevées ſur la ruine d'une infinité de fortunes mé-

Digitized by Google

diocres. Parmi tant de misérables, il y eut des désespérés, des furieux. Un soir M. *d'Aube* vint dire à M. de F. que la nuit même, on mettroit le feu au Palais Royal, & le pressa beaucoup de venir coucher chez lui. *On ne mettra point le feu*, dit M. de F. *& si on ne le met point, ce sera un ridicule, & pis encore, d'avoir découché; car comme je ne découche jamais depuis plusieurs années, cela sera remarqué; & le ridicule sera d'autant plus grand, que je répondrois bien que le Prince ne découchera pas. Je resterai donc*; & il resta, quelques instances que M. d'A. pût lui faire, se coucha à son heure ordinaire, dormit aussi bien que la nuit précédente, & se dit froidement à son réveil: *On n'a pourtant point mis le feu.*

Quand il me conta le fait: *Ce qui m'étonne en tout ceci*, lui dis-je, *n'est pas que vous soyez resté au Palais Royal; au contraire, je vous reconnois bien là; c'est que vous vous soyez couché, & surtout que vous ayez dormi. Bon*, me répondit-il, *je n'ai jamais eu la tête sur le chevet, sans m'endormir aussi tôt, & je ne fais ordinairement qu'un somme.*

Me parlant une autre fois de la même aventure, & de ce qui l'avoit déterminé à ne point découcher, il m'ajouta: *D'ailleurs, l'embarras d'emporter mon bonnet de*

Digitized by Google

nuit, &c. Ce dernier trait peint bien M. de F. pour ceux qui l'ont connu particuliérement.

En voici deux autres relatifs au systême, puisque je suis sur ce sujet.

« Dans le fort des mouvemens du sys-
» têmé tombant (ce fut l'expression de M.
» de F; car je rapporte ses propres paroles),
» je fus à l'audience de M. le Régent. Je
» n'osois m'approcher de lui; il m'apper-
» çut, & vint à moi... Eh bien, *Fonte-*
» *nelle*, qu'y a-t'il? ... Monseigneur,
» je n'ai qu'un mot à vous demander. Je
» vous conjure de calmer mon inquiétude.
» Esperez-vous vous tirer de-là?... Oui,
» mon pauvre *Fontenelle*, je m'en tirerai. »

Il me dit un jour qu'il n'avoit jamais bien compris le systême, & qu'il commençoit à l'étudier quand il culbuta. Il m'ajouta qu'il ne sçavoit s'il y avoit perdu ou gagné.

Depuis la Régence, M. de F. voyoit beaucoup moins M. le Duc *d'Orléans*, & cela par discrétion. Cependant étant allé un jour à son audience, le Prince lui dit: *Quand je vous ai logé chez moi, je comptois vous voir quelquefois. Je le comptois bien aussi*, répondit M. de F; *mais vous avez fait une si grande fortune, &c.*

La suite au Mercure prochain.

Digitized by Google

EPITRE

A M. Légat de Furcy, Maître de Musique & de Clavecin.

DANS l'art des *Lullis*, des *Rameaux*,
Toi, qui comptes tes jours par des succès nouveaux,
Légat, qui sçais aux tons de la douce Musette
Allier les accens de la fiere Trompette,
Qui tour-à-tour nous peins dans tes Airs enchanteurs
L'ivresse des Amans, & celle des Buveurs;
D'un repas, comme tu les aimes,
Sans luxe, sans apprêts, sans prodigalité,
Où présidera la gaîté
Sans rendre hommage aux rangs, mais aux talens suprêmes,
Quand viendras-tu prendre ta part?
En vain, & c'est-là ma tristesse,
Tu m'en as fait cent fois la flatteuse promesse;
Mais mon volage Ami va courir autre part.
Musiciens, & . . . je ne veux pas dire,
De leur parole ainsi ne font que rire.
Rien n'est plus mal: Rimeurs, assure-t'on,
Sont du nombre; quant à moi, non:
Je suis exact, surtout avec les Belles.

Digitized by Google

Plus d'une encor t'attend : eh ! quoi donc, disent-elles,
Suffit-il d'être époux pour n'être plus galant ?
Loin de les appaiser, j'excite leurs querelles....
A ta paix je songe pourtant,
Voici pour l'obtenir des *paroles* (1) nouvelles :
De toutes les graces du chant
Embellis-les, toi-même, viens les rendre,
Et viens sécher les pleurs qu'à l'œil le plus touchant,
Ton *Alcione* (2) fait répandre.

Par l'Anonyme de Chartrait, près Melun.
A Paris, ce 9 Janvier 1758.

(1) *L'Auteur lui envoyoit quelques couplets.*
(2) *Cantate dans le grand genre qui paroît depuis peu.*

EPITAPHE de la Chatte de M. de... Greffier honoraire du Parlement de.... par M....

La Chatte d'un Greffier gît dans la sépulture.
Chatte & Greffier n'ont rien de discordant ;
C'est un couple malin, longues griffes portant ;
Dont il est mal aisé d'éviter la piquure.
Cependant, ô prodige ! en dépit de nature
La défunte & le survivant
A personne jamais n'ont fait d'égratignure.

Digitized by Google

Réponse.

Qu'un Chat, ou qu'un Greffier soit doux & bienfaisant,
O prodige ! dis-tu ; mais crois moi, cher Ariste,
C'est un prodige encor, & plus rare, & plus grand,
Lorsqu'étant né malin, tu forces ton penchant
Pour être leur Panégyriste.

Replique d'Ariste.

Lorsque dans l'âge heureux où l'on n'aime qu'à rire,
Aux Calotins du temps je donnois sur les doigts,
Tu m'as, cher *Lisimont*, reproché mille fois
Que j'étois trop enclin au jeu de la satyre :
J'ai reconnu mon tort ; mais quand, pour l'expier,
Je fais d'un Chat & d'un Greffier
Un éloge si beau, qu'il est sans vraisemblance,
Conviens que c'est l'effort d'un cœur vraiment touché ;
Car puis-je faire, hélas ! d'un plus petit péché
Une plus rude pénitence ?

Premiere réponse à la replique.

Equivoquer sur un Chat, un Greffier,
C'est aux railleurs un texte familier,
Par trop usé pour qu'il induise à rire.
Or dans l'emploi du sel de la satyre,
Sois Maître, *Ariste*, & jamais Ecolier.
D'un trait plaisant, naïf, ou singulier,

Digitized by Google

On te permet l'ingénieux délire ;
Mais, s'il se peut, abstiens toi de médire,
Surtout du Chat à la malice enclin,
Qui pourroit bien, étant sujet à l'ire,
Ne pas en toi respecter son prochain.

Seconde réponse à la replique.

De Despréaux l'illustre Satyrique,
Le pere fut un Greffier pacifique (1),
Et fameux par sa probité.
Son fils de sa douceur n'ayant pas hérité,
Sçut du moins asservir l'aigreur d'un sang critique
Aux loix d'un esprit juste & d'un cœur véridique.
A son exemple, Ami, sois, en lançant tes traits,
Le fléau des méchans, & l'effroi des *Rolets* ;
Tu ne peux trop alors employer le caustique :
Mais contre les Gens du Palais,
Tu t'en trouveras mieux d'être un peu moins cinique ;
Et par raison, ou politique,
Le moyen avec eux de gagner ton procès,
C'est de laisser le Juge & le Greffier en paix.

Derniere replique d'Ariste.

Ami, quand j'ai daubé sur les Chats, les Greffiers,
J'en pouvois faire autant de bien d'autres métiers,
Marchands, Notaires, Maltotiers,
Et tous gens d'espece semblable ;

(1) *Voyez dans les Œuvres de Boileau l'Epitaphe de son Pere.*

Digitized by Google

Mais ce ſont là des jeux d'eſprit,
Qui n'offrent rien de véritable,
Hors le bien que de toi j'ai dit.

Fl.... *Janvier* 1758.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, il eſt étonnant combien la nature enfante tous les jours de prodiges, combien elle y mêle de variété. Tantôt ornée de tout l'éclat de la ſublimité, elle ne produit que feux ſurprenans, que météores inconnus. Quelquefois elle ne voudra être que ſimple; c'eſt une fleur qu'elle anime d'un ſingulier coloris, d'une forme particuliere; c'eſt un ruiſſeau à qui elle fait rouler un coquillage unique, ſeul.

Comme les merveilles qu'elle prodigue ſont des avantages ſur leſquels tous les hommes ont un droit égal, ma délicateſſe m'engage à vous ſupplier, Monſieur, de faire part au Public de l'événement conſacré dans les Vers qui ſont joints à ma Lettre, & qui eſt dans la vérité la plus exacte, afin que chacun y prenne telle portion d'admiration, de plaiſir & d'inſtruction qu'il jugera à propos.

J'ai l'honneur d'être, &c. ***.

Paris, 20 *Janvier* 1758.

Digitized by Google

LA MORT DE GUILLOT.

Je chante un Loup féroce avide destructeur,
Et le sort malheureux d'un Loup conservateur:
Loin d'ici les traits vains dont la fable s'amuse;
La vérité sans fard est la plus belle Muse.
Aux bois du Nivernois naquit un Louveteau;
Un Berger en fit don au Maître d'un hameau,
Qui possédoit des champs la sage économie.
Habile connoisseur en physionomie,
Il découvre en ce Loup tout le zele d'un chien;
De son troupeau bientôt il l'établit gardien.
Un succès inouï répondit à ses peines.
Sous la garde d'un Loup, on voyoit dans les plaines
Errer paisiblement le docile Mouton:
Guillot Pasteur & Loup, étonnoit le canton;
Et le Ciel secondant sa rare vigilance,
Inspiroit aux Brebis la tendre confiance.
Par cent moyens aussi Guillot gagnoit les cœurs:
Il n'étoit point tyran; petits écarts, lenteurs,
C'étoit plaisir permis; mais, point de bien durable!
Le bien n'est que l'éclair de l'orage effroyable
Que le mal précipite. Au plus fort d'une nuit
Un Loup, terreur des champs, par la rage conduit,
Brisant la foible argille, entre en la Bergerie;

Digitized by Google

Vingt moutons endormis éprouvent sa furie.
Guillot vole au secours : mais quel spectacle affreux !
Dans une mer de sang un monstre noir, hideux,
Les yeux étincellans, & la gueule écumante,
Tenoit entre ses dents une Brebis mourante,
Qui ne rendoit qu'à peine un foible bêlement.
Guillot devient terrible à cet aspect touchant.
Son Rival à tout autre eût paru redoutable ;
Il ne l'est point pour lui. D'une ardeur incroyable
Il l'attaque, il le presse, il le renverse enfin,
Et d'un coup de dent sûr tranche son dur destin;
Ensuite sur son corps entassant les victimes,
Le couvre tout entier des preuves de ses crimes.
Le jour vient cependant, voit le coup, & rougit.
Tout s'anime bientôt : on se leve, on agit.
Le Maître a tout vu, tremble, & par tous ses Dieux jure
Que Guillot a suivi l'instinct de sa nature.
Furieux, il découvre une arme qu'il saisie.
Le salpetre & la mort partent, Guillot périt.
On transporte les morts : quelle horreur ! la lumiere
Lui montre, mais trop tard, la gueule meurtriere.

Quel crayon assez fort, dans ce fatal moment
Du Maître consterné rendroit le sentiment !
De ses cris douloureux il remplit les campagnes;
Deux fois Echo frappée y répond des montagnes.

Digitized by Google

Ingrat, ton Loup n'est plus ! que ta témérité
Instruise à ne juger qu'avec maturité.

Nous ne pouvons mieux louer cet excellent petit Poëme, qu'en disant qu'il a sçu nous attendrir pour un Loup. Ce qui prouve combien l'art est puissant, aidé des circonstances.

EPITRE

A M. de Chaumont de la Galaisiere, Intendant de la Généralité de Montauban, lorsqu'il fut reçu à l'Académie de cette Ville, le 25 Août 1757.

Jeune & sage Préfet, Magistrat respecté
Plus encor par le cœur que par l'autorité
Qu'en vos mains dépose le Prince,
Sans doute de notre Province,
Si vous n'étiez chéri, vous seriez redouté ;
Mais nous n'ignorons pas en cette alternative
L'objet que vous avez opté ;
C'est l'amour qui les cœurs captive,
Et cela n'est point contesté.
Pour nos Muses est-il un plus heureux présage
Que celui de vos sentimens !
Des Séguier, des Colbert, délices de leur âge,
Vous prenez les enseignemens.

Digitized by Google

En admirant en vous les mêmes élémens,
Nous vous épargnerons l'ennuyeux étalage
Des éloges outrés qu'en de faux complimens,
Des flatteurs prodigues d'encens,
Offrent, par un servile usage,
A tout ce qu'on appelle grands,
A tant d'hommes placés dans d'honorables rangs,
Sans les honorer davantage :
Ici nous ne rendons hommage
Qu'aux vertus & qu'aux vrais talens.
Par des motifs si purs, & nullement par d'autres,
Nos désirs en secret ont prévenu les vôtres.
Vous comblez aujourd'hui notre plus doux espoir :
Vous avez souhaité d'entrer dans ce portique,
Et nous brûlions de vous y voir ;
La sagesse dont on s'y pique,
Et les leçons qu'on y pratique
Sont les mœurs, le plaisir, l'étude & le devoir.
Nous en avons banni cette aprêté cinique
Dont se pare l'orgueil stoïque,
Enflé d'un superbe sçavoir.
Nous ne nous réservons que l'honnête critique
Des fautes qu'entre nous on peut appercevoir.
De nos seules erreurs, scrupuleux aristarques,
Chacun propose ses remarques,
Sur l'ordre du discours, sur la solidité,
Ainsi que sur la pureté
Des décences & du langage,

Que tout Confrere en son ouvrage
Soumet à la société.
Mais à quelques essais où notre goût se plie ;
Une austere philosophie
Ne rembrunit point la raison
Dans l'aimable cour d'Uranie.
Vous y verrez souvent Horace, Anacréon ;
Et le tendre Amant de Lesbie
Egayer les loix de Zénon.
Dans ce nouveau Licée, on raisonne, on badine ;
Et nos écrits sont mêlangés
Tantôt du style doux du Héros de Corine,
Tantôt suivant Homere ou Pline,
A de plus grands efforts les uns encouragés,
Embouchent la fiere trompette,
Tandis qu'entre le luth ou la simple musette,
Dans de tranquilles soins d'autres sont partagés :
Heureux si nos concerts portent le caractere,
Du vrai qu'en tout nous recherchons,
Pour nous instruire, & pour mieux plaire
A qui fait grace à nos chansons !
Vous voyez d'un coup d'œil dans les frêles esquisses,
Des traits mal dégrossis sous mes foibles pinceaux,
L'esprit du corps, ses exercices,
Et le seul but de nos travaux.
Nous ne voulons point vous surfaire . . .
En vous ouvrant ce sanctuaire,

Digitized by Google

De tous nos réglemens je dois vous faire part
En qualité de Secretaire.
Sans autre préambule en voici le sommaire :
L'union, la candeur, la vérité sans fard,
Mais polie autant que sincere
Sont nos premiers statuts ; & pour ne vous rien taire,
Ni vous engager au hazard,
Nous vous développons d'abord tout le mystere
Du moderne Hélicon du Tarn.
Vous l'allez enrichir des hautes connoissances,
De ces précieuses semences
Qu'un pere illustre, ami des Arts & des Sçavans,
A versé dans votre belle ame,
Dont l'équité, les vœux, les tendres mouvemens
Nous sont d'infaillibles garans,
Du bien public qu'en vous le Citoyen reclame.

Digitized by Google

MENUET

De l'Opera d'Hippolyte & Aricie

PARODIE.

Le Monde.

Se voit-on par hazard,
D'abord on s'empresse :
C'est une politesse
Faite avec art.
On épie un regard,
On semble y prendre part :
Quelle caresse !
C'est le cœur qui part :
On se dit à l'écart,
Je vous parle sans fard ;
De toute ma richesse,
Disposez plutôt que plus tard.
Deux jours après on rend
Une visite, on est charmant :
Compliment sur compliment ;
Tout prend,
Tout est saillie & sentiment :
Jeu, bal, amusement,
Souper délicat & galant,
Chacun dans ce doux moment
Prétend

Digitized by Google

Qu'aux cieux on n'eſt pas plus content.
Un refroidiſſement
Vient inſenſiblement ;
Caquets, tracaſſerie ;
Sans raiſon, le plus ſouvent ;
L'eſprit devient méchant,
En bons mots il ſe répand.
Voilà de la jalouſie
Le dénouement.
Deux jours après, &c.

Par M. FUZILLIER.

A Amiens.

Le mot de l'Enigme du Mercure de Février eſt l'*Oreiller*. Celui du Logogryphe eſt *Algebre*, dans lequel on trouve *Rebel*, *gare*, *âge*, *Alegre*, *Lare*, *gerbe*, *galere*, *Ebre*, *Elbe*, *S. Gal*, *Albe*, *gale*, *rable*, *rage*, *Alger*, *alberge*, *regle*, *râle*, *bal*, *Bar*, *érable*, *Belge*.

Digitized by Google

ENIGME.

Méprisé dans un temps, dans un autre je plais;
Je vis quand tout paroît mourir dans la nature;
Plus d'un mortel alors partage mes bienfaits,
Plus d'une Iris aussi m'ajoute à sa parure.
Je nais sur les rochers, dans les champs quelquefois,
Rarement sous les eaux, souvent au fond des bois.
Agneau, Tigre à la fois, animal domestique,
Là, je mêle mon lustre à l'éclat des grandeurs:
Ici, je suis moins magnifique;
Plus loin hôte d'un toit rustique,
Humble, vil, hérissé, j'ai perdu mes honneurs.
Aux besoins des mortels devenu nécessaire,
Je cause innocemment la perte de mon pere.
Sans réunir autant d'attraits,
Moins séduisant, mais plus fidele,
Je possede, ainsi qu'une belle,
L'art de nourrir des feux secrets.
Encore un mot, Lecteur, & tu vas me connoître;
Porte les yeux sur toi, tu m'y verras peut-être.

Bland-de Saint-Just.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

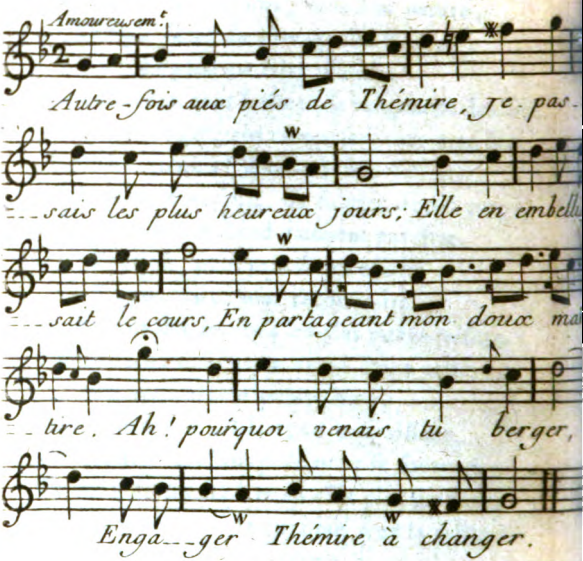
Utile à tes besoins, utile à ta parure,
Temple sacré de l'image des Rois,
On ne peut me faire d'injure
Sans craindre, cher Lecteur, la vengeance des loix.
Six membres différens composent tout mon être :
Divise, réunis, combine mes ressorts,
De l'écorce d'un fruit, du soutien de ton corps,
Les noms d'abord viennent paroître.
Poursuis, pour prix de tes efforts
Tu pourras en moi reconnoître
Ce qui fait des mortels les plus riches trésors.
J'offre encor à tes yeux l'ame d'une voiture,
Un ornement d'architecture,
Une ville d'Asie, où regne le croissant,
Un habitant des bois prisé pour sa fourrure ;
Ce qui prête au salpêtre un effet plus puissant ;
Un globe, de la mort qui nous rend la victime ;
A celui de la terre, un terme synonyme ;
Un passage public, & le vil excrément,
Aux Indes révéré du Bramine ignorant ;
Un fruit peu délicat, une étoffe grossiere ;
Ce qui fit redouter Annibal à la guerre ;
La fleur, qu'en périssant, fit éclorre Adonis ;
Ce que l'on foule aux pieds, très-commun dans
Paris ;

Digitized by Google

Digitized by Google

Air,

de Mr. Légat de Furcy.



Gravé par Mlle. Labassée.

Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

L'instrument du tisseur qui resserre la trame,
Un oiseau de rapine, & l'habit d'une Dame.

CHANSON.

Autrefois aux pieds de Thémire,
Je passois les plus heureux jours;
Elle en embellissoit le cours,
En partageant mon doux martyre.
Ah! pourquoi venois-tu, Berger,
Engager Thémire à changer?

Plein du tendre amour qui m'enflamme,
Je fuyois toute autre beauté,
Son cœur en étoit enchanté,
Et ne répondoit qu'à ma flamme.
Ah! pourquoi, &c.

Lorsqu'au matin, dans la prairie,
Elle conduisoit ses moutons,
Je lui répétois mes chansons,
Elle m'en paroissoit ravie.
Ah! pourquoi, &c.

Mais depuis que sur ta musette
Tu lui chantes tes tendres feux,
Elle fuit, détourne les yeux,
Et me paroît toute inquiette.

Digitized by Google

Ah ! pourquoi venois-tu, Berger,
Engager Thémire à changer ?

Quand à la fête du village
Je voulus la faire danser,
L'ingratte osa me refuser ;
Mais elle agréa ton hommage.
Ah ! pourquoi, &c.

Ah ! si des fers de l'infidelle
Mon cœur pouvoit enfin sortir !
Mais non ; j'aimerois mieux mourir,
Que d'adorer une autre qu'elle ;
Et quoiqu'elle t'aime, Berger,
Non, jamais je ne puis changer.

Par M. MEN...

Cette Chanson fut faite à l'occasion d'un voyage de M. B... de la Musique du Roi, à Paris.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

MEMOIRE sur les tremblemens de terre, qui a remporté le prix de physique au jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, le 3 Août 1757, par M. Isnard. *In* 12, chez la veuve *David*, 1758.

Dans la premiere partie de ce Mémoire, M. Isnard fait voir le *peu de solidité des opinions qui ont prévalu* & qui sont contraires aux principes les plus connus de la physique, telles que celles d'Archelaüs, & renouvellées depuis par M. Amontons, qui établissoit l'air comme la cause des tremblemens de terre; celles de ce fameux disciple d'Epicure & de Démocrite, qui attribuoit les tremblemens de terre à des écroulemens accidentels, à la chûte des voûtes, dont les appuis avoient été minés, submergés & entraînés par des torrens & par des fleuves souterreins; à celles de MM. Homberg & Lémery, qui l'attribuent à l'inflammation, qui survient aux

Digitized by Google

vapeurs du mêlangé de soufre, de limaille de fer & d'eau, & enfin celles d'un (1) Auteur aussi sçavant qu'ingénieux, qui a prétendu rendre sensible la propagation simultanée des secousses, par l'application des principes physique & méchanique.

« On n'a donc pu, conclud M. Isnard, donner une bonne théorie, ni en » admettant la puissance des eaux, qui ne » circulent pas assez avant dans la terre, » ni celle de l'air retenu par des obstacles, » & trop resserré dans la profondeur du » globe pour contenir & pour entraîner » les matieres inflammables, ni en em- » ployant la cause ordinaire, qui agit dans » les chambres des mines, inapplicable » aux effets des grands tremblemens de » terre. Il faut donc ou renoncer à l'ex- » plication de ce phénomene, ou avoir » recours à une autre puissance. Elle doit » exister partout, avoir partout la même » activité inhérente, & pouvoir, quand » elle sera libre, vaincre la résistance de » tous les corps. »

Cette conclusion le mene naturellement à la seconde partie de ce Mémoire, dans

(1) Nous avons cru reconnoître dans cet Auteur sçavant & ingénieux, que M. Isnard ne nomme point le célebre M. Buache, de l'Académie des Sciences, & premier Géographe du Roi

laquelle il *développe une théorie établie sur des faits attestés & appuyée par les autorités les plus respectables.*

Cette théorie démontre d'une maniere très-satisfaisante qu'il ne peut y avoir d'autre cause des tremblemens de terre, que le feu électrique, qui pénetre les masses les plus lourdes, & qui transmet le mouvement avec une vîtesse prodigieuse : il faut suivre l'Auteur dans ses preuves toutes fondées sur des expériences réitérées, & nous osons assurer qu'on sera frappé de leur solidité. Nous passons maintenant à la troisieme & derniere partie de ce Mémoire, dans laquelle M. Isnard examine quels sont les signes auxquels on peut prévoir les tremblemens de terre, & les moyens ou les précautions qu'on peut employer pour les rendre moins fréquens & moins terribles.

On peut les prévoir par les grandes agitations de l'air, par les mouvemens irréguliers des eaux, par ceux qui font des changemens subits & remarquables sur la terre, par les agitations, les inquiétudes & les hurlemens lugubres des animaux qui vivent dans l'air, sous la terre ou dans les eaux. « Ils sont toujours les premiers, dit » M. Isnard, à pressentir les tremblemens » de terre : leur prévoyance de la moindre

» altération dans leur élémens, les frappe » plutôt, & les rend beaucoup plus sensi- » bles que nous à l'effervescence qui agite » intérieurement le globe. » Les moyens qu'il propose pour les rendre moins fréquens & moins terribles, se réduisent à donner une issue aux vapeurs des eaux & aux exhalaisons des sels, des bitumes & des métaux, en ouvrant des soupiraux assez nombreux & assez profonds pour leur couper en plusieurs endroits toute communication, à l'exemple des Persans, qui en ont pratiqués dans plusieurs endroits des environs du Mont Taurus, qui communique par une chaîne de montagnes aux monts Causase & Ararat.

Tel est le précis de cet excellent Mémoire, qui est écrit avec toute l'élégance & la précision possibles. Nous en avons peu lus qui nous ayent fait autant de plaisir.

Dans l'annonce que nous avons faite de *la Bibliotheque de Physique & d'Histoire naturelle, &c.* second volume de Janvier, page 107. nous avons omis le nom du Libraire. Pour réparer cet oubli, nous avertissons que cet Ouvrage se vend chez la veuve *David*, quai des Augustins.

Digitized by Google

Nous avons aussi omis le nom du Libraire dans l'annonce que nous avons faite du *Dictionnaire historique, théorique & pratique de Marine*, dont nous avons donné un précis dans le Mercure de Février dernier, page 81. Cet Ouvrage, ainsi que le suivant, se vendent *à Paris*, chez *Charles-Antoine Jombert*, Imprimeur-Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.

ELÉMENS de Tactique; Ouvrage dans lequel on traite de la formation des troupes, des évolutions de l'Infanterie & de la Cavalerie; des principaux ordres de bataille; de la marche des armées & de la castramétation, ou de la maniere de tracer ou marquer les camps par regles & par principes. Par M. le Blond, Maître de Mathématique des Enfans de France. *A Paris*, chez le même Libraire.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE.

On ne peut s'empêcher, Monsieur, de se plaindre des bornes de vos extraits, en considérant les avantages dont elles nous privent. Cet inconvénient se fait particuliérement sentir dans le Mercure du mois

Digitized by Google

de septembre dernier, à l'occasion d'un Poëme nouveau que vous auriez sans doute apprécié moins sévérement, si la place vous eût permis d'en détailler les beautés. Je vais essayer, Monsieur, d'y suppléer, c'est-à-dire, qu'au défaut de l'élégance & de la méthode qui caractérisent votre maniere, je m'attacherai du moins à imiter l'impartialité de vos jugemens. Vous êtes trop galant-homme pour trouver mauvais que l'on soit d'un avis différent du vôtre. C'est dans cette confiance, Monsieur, que je crois ne devoir pas choisir d'autre voie que le Mercure & d'autre patron que vous-même pour faire parvenir à l'Auteur de *l'Art de converser*, les raisons sur lesquelles est fondé le plaisir que m'a procuré la lecture de son poëme. Cet *art* si agréable & si difficile, est renfermé en quatre chants, dont le moindre mérite consiste dans le choix de la matiere qui est entiérement neuve, à moins que l'on ne veuille compter pour quelque chose un poëme de collége sous le titre *de arte confabulandi*, qui n'a rien de commun avec celui-ci, que quelques principes qui dépendent moins des Auteurs que du sujet. Notre Poëte Philosophe établit des préceptes qui sont le fruit d'une raison mûrement exercée, & il triomphe de la sécheresse didactique,

Digitized by Google

avec des graces & une facilité qui n'appartiennent qu'au talent. Son début présenté sans invocation & sans exorde, n'en a que plus de chaleur.

Ils ne sont plus ces temps, où, dans le fond des bois,
Les hommes ignorant les charmes de la voix,
Avec les animaux marchoient d'intelligence,
Et subissoient l'horreur d'un éternel silence.
Cessant de disputer aux hôtes des forêts,
Des antres où le jour ne pénétra jamais,
Las de se retirer dans le creux des montagnes,
On les vit s'assembler dans de vastes campagnes,
Sous la pierre cacher des champs inhabités,
Et décrire les plans des premieres cités.

L'histoire de la parole est renfermée en quatre vers.

Quelques signes d'abord expliquoient les pensées,
On y mêla le bruit de voix embarrassées;
Bientôt on distingua les désirs par ce bruit,
On sçut le varier, la parole naquit.

Ses effets sont décrits d'une maniere également poétique.

Des mouvemens du cœur rapide messagere,
Elle peint les plaisirs, la douceur, la colere;
Elle dicta les loix, civilisa les mœurs,
Et sur nos jours enfin versa mille douceurs.

Digitized by Google

Les Voyageurs sont mis d'original sur la scene.

A ma gauche Atrias, de Rome revenu ;
Pour m'instruire en détail de tout ce qu'il a vu ;
Avec empressement m'adresse la parole ;
Il jure par le Tibre & par le Capitole.
Après un long début, des bains du Vatican
Géométriquement il me trace le plan ;
Bientôt de Rome, en poste, il me mene à Venise ;
M'e décrit de Saint-Marc la somptueuse Eglise ;
Puis comptant par ses doigts les jeux du carnaval ;
Un masque sur le nez me fait courir le bal.

L'Auteur excelle à peindre les ridicules, mais il n'épargne pas assez sa propre cause. Tous les Artistes ou plutôt tous les arts ont leur manie, & il y a une sorte d'indécence à s'égayer aux dépens de celui que l'on professe. C'est fournir des armes aux sots. Les métiers les plus vils sont mieux respectés par leurs membres. Pourquoi reprocher aux Poëtes ce vif empressement de réciter leurs ouvrages qui n'est que la suite de l'enthousiasme qui les a dictés ?

Quiconque d'Apollon ignore les fureurs,
Toujours prêt à vous croire attaqué de vapeurs ;
Prend ces heureux transports pour vertige ou folie,
Et peut dans sa frayeur ordonner qu'on vous lie.

Digitized by Google

Il seroit à souhaiter qu'un aussi bon pinceau eût tourné sa force & son coloris contre la médisance, cet écueil de l'art de converser qui lui auroit fourni des beautés plus analogues au sujet. Au reste, Monsieur, cette petite injustice envers les Muses est bien rachetée par l'hommage qu'il leur rend dans les vers suivans:

Tel encor de Bernis l'agréable séjour,
Rassemble de Sçavans une brillante cour,
Protecteur des beaux Arts, appui du vrai mérite;
C'est Clermont qui préside à ce cercle d'élite.
Aux moindres entretiens qu'y fournit le hazard;
La raison, le bon goût, le sel ont toujours part.

Si l'on cherche des vers sur le ton de l'art poétique de Despréaux, il suffira de prêter l'oreille à ceux-ci:

Que vos mots bien liés coulent sans violence,
Trop d'intervalle entr'eux lasse ma patience, &c.

Celui-là mérite des amis qui peut dire:

Tantôt, libres censeurs, la lanterne à la main,
Nous sçavons au grand jour ouvrir le cœur humain,
Et dans nos gais propos, aux larmes d'Héraclite,
Mêler, en plaisantant, les ris de Démocrite.
Tantôt sous des tilleuls, ou dans le cabinet,
Aristarques nouveaux d'une Ode ou d'un Sonnet, &c.

Digitized by Google

Après avoir fait une guerre ingénieuse à ceux qui viennent,

Comme affaire d'Etat, vous conter à l'oreille,
Qu'ils ont mis ce matin leur bourgogne en bouteille;
Qu'Iris depuis huit jours a les pâles couleurs,
Et que leur Almanach promet bien des chaleurs,

il critique avec le même enjouement l'éloquence des mains.

Vingt boulettes de pain, qu'il pêtrit de son mieux,
Volent jusqu'au buffet, ou nous blessent les yeux.
Voilà ce qu'il appelle une humeur sociable.
Soyez, de grace, Ergaste, un peu moins agréable:
Vous êtes, il est vrai, le plus gai des humains;
Mais on veut de l'esprit, & non des jeux de mains*.

Ce défaut d'éducation, qu'on ne sçauroit trop rélever, regne surtout dans la province.

Un maître de l'art de converser ne pouvoit manquer de recommander la simplicité du discours; mais il falloit les talens de celui-ci pour joindre l'exemple au précepte. Des portraits plus forts de coloris, & des

* Ces morceaux cités nous confirment dans le jugement que nous en avons porté. On dit des jeux de main, & non pas de mains.

Digitized by Google

tableaux plus chargés d'images auroient été déplacés sans doute dans un poëme de cette nature, & le Juge respectable qui lui a reproché des vers de conversation, n'a pas eu, ce me semble, assez d'égard au genre.

Tel, du cedre orgueilleux dédaignant l'ombre altiere,
Sous l'ormeau le Berger attire sa Bergere :
Telle, humble dans son art, la conversation
D'un tour ambitieux fuit l'ostentation.
Oubliez quelquefois que vous êtes habile,
Supprimez des grands mots l'étalage inutile.
Sans attester Borée & les frimats du Nord,
Osez dire uniment, il a gelé bien fort ;
Et mettant à l'écart la corne d'Amalthée,
Vantez-nous votre vigne heureusement plantée.
Ce n'est point là ramper, ni languir tristement ;
C'est suivre la raison, & parler sagement.

Il est peu d'éloges aussi naïfs & aussi délicatement amenés que celui de M. le Maréchal de Richelieu. Un de ces grands parleurs qui se piquent de tout sçavoir, interrompt l'Auteur dans le récit qu'il fait de la prise de Port-Mahon, & donne lieu à ce vers :

Par Richelieu lui-même on le croiroit instruit.

Voilà comme les héros doivent être

Digitized by Google

loués, par un trait aussi rapide que leurs conquêtes, & non par ce froid déluge de lieux communs dont vous avez si bien humilié les Auteurs par la justesse de vos réflexions, & mieux encore par la différence de vos vers sur le même sujet. Les Censeurs qui n'ont ni assez de talent, ni assez de réputation pour servir de modeles, se bornent à quelques mauvaises boutades, témoin celle-ci que je composai alors :

Foibles rimeurs, pauvres esprits,
Votre zele ennuyeux a perdu tout son prix.
Au Vainqueur de Minorque offrez un autre hommage :
Cet exploit si vanté dans vos vers languissans,
Ne coûte rien à son courage,
Et coûte trop cher au bon sens.

Tous les charmes de la poésie sont réunis dans la comparaison morale de l'homme avec le papillon.

Du plaisir aisément la flamme se consume ;
Et l'instant le plus doux n'est pas sans amertume.
Espérant, jouissant, & jamais satisfait,
L'homme pour le bonheur semble n'être pas fait.
Des maux dont il se plaint, Artisan déplorable,
Il hait souvent un bien qu'il trouvoit désirable.
Semblable à cet insecte orgueilleux & léger
Qu'on vit ramper long-temps avant de voltiger,

Hâletant

Digitized by Google

Hâletant sur les fleurs que l'aube vit éclorre,
Il dérobe au Zéphyr les caresses de Flore;
Et bientôt dédaignant les lys qu'il a flétris,
Il va porter ailleurs sa flamme & ses mépris.

Ce seroit sans doute augmenter votre plaisir & celui du public, que de vous apprendre, Monsieur, le nom de l'Auteur; mais c'est la seule chose que la lecture de son poëme m'a laissé à désirer, & je n'ose me flatter qu'il fasse assez de cas de la justice que je lui rends pour la récompenser d'une maniere aussi galante.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Relongue de la Louptiere.

A la Louptiere, en Champagne, le 5 Décembre 1757.

Lettre de M. Desprez de Boissy, Avocat en Parlement, à M. le Chevalier de *** sur les Spectacles, seconde édition, revue & augmentée par l'Auteur. *A Paris*, chez la veuve *Lottin* & *Buttard*. in-12, 1758.

Nous pensons que l'Auteur eût pu s'épargner les frais de cette seconde édition. Les augmentations qu'il y a faites, ont plus grossi le volume, qu'elles n'ont ajouté à la force des raisons qu'il avoit déja ap-

Digitized by Google

portées contre les ſpectacles dans ſa premiere édition.

DICTIONNAIRE médicinal contenant la méthode sûre pour connoître & guérir les maladies critiques & chroniques par des remedes ſimples & proportionnés à la connoiſſance de tout le monde, & les remedes particuliers qu'on diſtribue dans l'Europe comme des ſecrets. On y a joint les maladies des chevaux, rangées par ordre alphabétique, avec les remedes propres à les guérir, tirés d'un cahier d'un des plus grands Ecuyers qui ait vécu, juſqu'à nous. *In*-12. 1757, par J. G. Docteur en Médecine, nouvelle édition. *A Paris*, chez *Prault*, pere, quai des Gêvres.

Qu'on ne s'attende pas, dit l'Auteur, à trouver dans cet ouvrage une théorie inutile, *à mon propos*, de définitions, d'aphoriſmes, de diſſertations, de critiques, ni *des élocutions myſtérieuſes*, *inintelligibles* à ceux qui n'ont pas vaqué à cet art dans les *Académies* où l'on s'en ſert ſans ridicule. Je n'ai pas deſſein de former des Docteurs en Médecine; celui que je me propoſe, eſt de rendre *un chacun* ſçavant & expérimenté pour lui même, & de lui montrer le moyen sûr & court de jouir de la ſanté, & de changer ſa mauvaiſe ſitua-

Digitized by Google

tion en bonne & la bonne en meilleure. Je ne m'arrêterai pas même à prescrire des régimes de vie, qui ne peuvent être ordinairement mis en pratique que par très-peu de personnes; & encore faudroit-il pouvoir en donner un pour chaque tempérament, c'est-à-dire pour chaque particulier; ce qui ne peut se faire qu'en entrant dans un détail infini, puisqu'il est autant de constitutions différentes, qu'il y a d'individus dans l'espece humaine.

Le titre & ce mot d'avertissement suffisent pour donner une idée du livre & du style de l'Auteur. Nous y ajoutons un article pris au hazard pour faire juger de l'exécution.

Migraines.

C'est un mal qui occupe une partie d'un côté de la tête au dessus du sourcil. Il est périodique, c'est-à-dire qu'il se fait sentir en des temps réglés, & il ne dure que vingt-quatre heures. Il est de même impossible de le guérir radicalement, lorsqu'il est causé par la mauvaise conformité des solides; mais si des liquides mal conditionnés en sont la cause, on peut en venir à bout par l'usage de l'elixir de propriété, & surtout de celui de tournesol. Quand il se fait sentir actuellement, il faut se servir du remede suivant.

Digitized by Google

Faites cuire une racine de bête sous les cendres vives, laissez-la *froidir* pendant trois heures, exprimez-en le jus, & tirez ou *humectez* en de toute votre force par la narine du côté où est la douleur.

INSTRUCTION pastorale de M. l'Evêque de St. Malo sur les Sts. Anges, à l'occasion de la premiere solemnité de la fête instituée à perpétuité par les Evêques de Bretagne, à l'honneur des SS. Anges Gardiens du Roi & du Royaume. A *S. Malo*, chez J. B. *Leconte*, Imprimeur-Libraire, & Louis *Hovius*, Libraire. Elle se trouve à *Paris*, chez *Despilly*, rue S. Jacques, à la vieille poste.

LES Spectacles de Paris ou suite du Calendrier historique & chronologique des théâtres, 7e. partie pour l'année 1758. *A Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques.

ŒUVRES dramatiques d'Apostolo Geno, traduites de l'Italien, 2 volumes 1758. *A Paris*, chez le même Libraire.

Cette traduction que nous avons lue avec grand plaisir, nous a donné une haute idée de l'original. Comme elle nous a paru mériter que nous en fissions une mention distinguée, nous en donnerons le mois prochain un extrait détaillé, qui met-

Digitized by Google

tra dans un plus grand jour le mérite d'Apostolo Geno, & celui de son traducteur.

ANALYSE raisonnée de l'Esprit des Loix du Président de Montesquieu, par M. *Pecquet*, in-12. Chez *Prault* pere, 1758.

S'il est quelquefois dangereux de toucher aux chefs-d'œuvres des grands-maîtres; s'il arrive ordinairement, que les Commentateurs & ceux qui veulent mettre de la correction dans un ouvrage, en énervent communément les traits de force & de génie; il faut cependant convenir que, lorsqu'il est question de matieres aussi importantes que celles qui sont traitées dans *l'esprit des loix*, il est souvent utile de donner un peu plus d'étendue à des principes qui ne sont pas suffisamment dévéloppés, & de faire voir les erreurs qui sont échappées à un Auteur: c'est ce que vient d'exécuter heureusement M. *Pecquet* avantageusement connu par des ouvrages de ce genre, & récemment par l'esprit des maximes politiques, qui forme, avec ce volume que nous annonçons, une analyse complette de l'esprit des loix.

M. Pecquet, après avoir rendu à M. *de Montesquieu* la justice qui lui est dûe, le suit dans l'exposition de ses principes, & releve de temps en temps les erreurs

qu'il a cru y appercevoir. La maniere dont il présente les idées de son Auteur qu'il s'est appropriées, fait voir qu'il l'entend très bien ; mais on désireroit qu'il eût rapproché des principes dont la liaison n'est pas toujours sensible dans M. de Montesquieu ; & que non content de changer l'ordre des chapitres, il en eût formé un tableau général qui présentât le développement & la gradation des idées, & qui offrît, d'un coup d'œil, l'ensemble de l'ouvrage, les principes que l'Auteur avance, & les conséquences qui en résultent. Nous nous contenterons de rapporter les réflexions suivantes, qui terminent l'ouvrage de M. Pecquet, & qui pourra faire juger de l'utilité de son travail.

Il nous semble, dit-il, que M. de Montesquieu a eu essentiellement en vue les intérêts de la société particuliere, en même temps que ceux de la société générale des hommes, & qu'il a senti la nécessité, pour ne pas perdre le fil de la vérité, de ne point séparer l'homme de la loi, ni la loi de l'homme ; parce qu'en effet, il faut que la loi convienne à l'homme, & que l'homme convienne à la loi ; sans quoi la loi deviendroit impuissante, & l'homme demeureroit sans secours.

Les hommes considérés chacun en eux-

Digitized by Google

mêmes, ou dans leurs rapports réciproques, ont cherché eux-mêmes ce secours, soit en faisant ou en sollicitant des loix dont ils sentoient le besoin. On voit, par les efforts successifs de la législation, si nous pouvons nous servir de ce terme, dans les différens pays & dans les différens âges, que les hommes ont toujours tendu à ce qui étoit le mieux, quoique souvent ils n'ayent pas atteint d'abord ce but, soit faute de lumieres ou faute de pouvoir tout prévoir.

Les loix se sont donc corrigées successivement, elles se sont même nécessairement multipliées; mais, comme de cette même multiplication, il a dû naître des complications, des obscurités, des contradictions apparentes, les gouvernemens sages ont été ceux qui, d'après la maxime de Cicéron, *plurima leges, pessima respublica*, trouvant assez de loix, se sont occupés à en fixer le sens & les applications; en sorte que chacun sçût ce qu'il pouvoit faire, ou ce qu'il ne devoit pas faire, ce dont il pouvoit se plaindre, ou ce dont il devoit se contenter; car c'est en cela précisément que consiste ce lien qui unit plusieurs hommes ou plusieurs sociétés. C'est cela seul qui assure & qui détermine l'état civil & politique.

Digitized by Google

Il n'y a, pour ainsi dire, pas un moment, pas une circonstance dans la vie, où l'homme n'ait à se demander, *quid agendum* ? Indépendamment des lumieres naturelles, il faut encore qu'il puisse consulter quelqu'oracle, & cet oracle est la législation faite & subsistante.

La foiblesse & les fantaisies de l'homme le constituent, pour ainsi dire, dans un état de maladie continuelle. S'il ne trouve pas des loix propres pour son genre de maladie, il sera autant à plaindre, qu'un malade de la poitrine, à qui l'on donneroit des remedes pour l'estomac & voilà pourquoi il faut que la loi convienne à l'homme.

M. de Montesquieu, pénétré sans doute de cette vérité, a donc cru devoir commencer par jetter un coup d'œil d'impartialité sur la nature de chaque chose, & de chaque objet, pour s'en former des idées nettes & précises.

Il leur a comparé les loix en différens âges, & en différens pays, pour en connoître l'analogie ou la dissonance avec leurs objets; & c'est d'après cela qu'il a cru pouvoir proposer ses principes comme des axiomes indubitables.

Mais il n'est point, dans l'ordre de la nature, d'homme universel; & toutes les

Digitized by Google

notions premieres sur chaque matiere n'ont pas pu appartenir à M. de Montesquieu. C'est ce qui fait, qu'il a pu facilement errer, d'après des hypotheses fausses que l'on a offertes à son génie. Telle est la partie du commerce & de la finance, & celle de la politique.

De l'Origine du mal, ou Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matiere, &c. dédié à Mgr le Dauphin; par M. le Vicomte d'Alès, 2 vol. *in*-12. Chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1758.

L'objet de cet ouvrage, est de réfuter les sophismes de Bayle & des ennemis de la réligion révélée. M. le Vicomte d'Alès se propose de prouver dans le premier chapitre, qu'Epicure & Lucréce ne s'entendoient pas, lorsqu'ils se plaignoient des désordres physiques qu'ils croyoient appercevoir dans l'univers: c'est une contradiction de reconnoître une fin, & de n'admettre ni ordre ni désordre: il prouve qu'ils se contredisent, en appellant désordres des effets nécessaires d'une cause aveugle & nécessaire; & que dans tous les systêmes, nous ne connoissons pas assez le plan général, pour juger sainement des proportions de l'univers. Dans le suivant, il répond aux déclamations des mêmes Philo-

ſophes, ſur la diſtribution inégale des biens de cette vie, avec les propres paroles de Bayle, qui dit que ce n'eſt pas une imperfection dans l'univers, d'être compoſé de parties inégales, & qu'il eſt de la perfection de certaines machines, que quelques-unes de leurs pieces ayent moins de force & d'emploi que les autres. Dans les ſuivans, il combat les raiſons tirées de la douleur, des chagrins, des miſeres de la vie & de la mort, des penchans & des paſſions de l'homme; & il répond, que les infirmités de la vie ſont naturelles à l'homme, qu'elles peuvent éprouver & fortifier ſa vertu, & qu'elles diſparoiſſent lorſqu'elles ſont comparées à l'éternité, & qu'à l'égard des penchans & des paſſions, l'homme a le pouvoir de les ſurmonter. Ces grandes diſputes toujours ſi délicates, ſur le libre arbitre & ſur la grace, ſur les peines éternelles & ſur la préſcience de Dieu, ſont ici renouvellées: on y diſcute les raiſons pour & contre, & le zele de l'Auteur pour la religion ſe ſoutient & brille dans ces différens aſſauts. Après avoir rapporté ce que Mallebranche & Léibnitz ont écrit contre ceux, qui prétendent que Dieu eſt la cauſe phyſique du péché, il ajoute:

Dieu a pu faire dépendre un état futur de l'uſage de la liberté préſente; cette im-

Digitized by Google

mense liberté en Dieu, & celle qu'il a pu nous accorder, dont le sens intime nous assure l'existence, applanissent toutes les voies, levent toutes les plus grandes difficultés. L'homme a mal usé d'un don qui pouvoit lui assurer un bonheur invariable: Dieu n'est pas moins juste que bon, ni moins véritable que puissant: il a donc pu substituer les peines dont il menaçoit, aux récompenses qu'il avoit promises.

Voilà l'origine du péché qui vient absolument de l'homme, & celle de tous les maux physiques présens & à venir, qui en sont une suite.

La révélation nous apprend la chûte du premier homme, à la connoissance de laquelle plusieurs Théologiens prétendent arriver par la raison, & que des Philosophes même Payens avoient entrevue & soupçonnée: elle nous apprend les suites de cette chûte, dont nous éprouvons sensiblement les unes, & dont nous avons tout sujet de redouter les autres: elle nous apprend aussi le médiateur réparateur, qui nous a été accordé, pour lever de dessus nous, l'anathême sous lequel nous étions tous compris: elle nous apprend encore, que ses mérites sont surabondans & infinis, qu'ils sont destinés au salut de tous les hommes, que Dieu le veut, & que

Digitized by Google

cependant tous les hommes ne sont pas sauvés.

Mais pourquoi, dit-on, Dieu auroit-il permis le péché, si cette permission n'entroit dans l'exécution de ses desseins? Cela a donc été pour lui un moyen de l'exécuter: qui aime la fin, aime les moyens: donc Dieu a voulu le péché comme l'exécution même de son plan, dans lequel il entroit. C'est encore avec très-peu de justesse qu'on suppose que, qui aime la fin, aime les moyens; dans les moyens, au contraire, on n'aime que la fin: si on y aime autre chose, ils cessent d'être moyens pour être fin sous ce respect; mais le moyen en lui-même est toujours indifférent, quelquefois odieux. Je veux ma guérison, je l'aime; mais je n'aime point le régime auquel on me réduit, je suis très-dégoûté des remedes que je prends, & je hais fort l'amputation de ma jambe que je permets.

Ce morceau suffit pour faire juger du ton de cet ouvrage; il ne nous appartient pas de prononcer sur son mérite, c'est au public à décider: simples Historiens, nous nous contentons de donner un précis des ouvrages; nous lui rendons compte, & si quelquefois plus sensibles à ce qu'il y a de bon dans un écrit, que blessés des défauts qui s'y rencontrent, nous avons don-

né aux Auteurs les éloges que nous croyons qui leur sont dûs, nous n'avons d'autre objet que d'exciter les talens qu'une critique amere a souvent découragés. Animés par ce motif, nous rendrons à M. le Vicomte d'Alés la justice que mérite son zele pour la religion, & la maniere dont il l'a défendue.

PRÉCIS de la Démonstration de la propriété de la Liqueur fondante de M. Dienert, Médecin.

M. Dienert Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, vient de donner au public un petit ouvrage intitulé, *démonstration d'une nouvelle liqueur fondante pour les maladies de la peau, soit qu'elles viennent de la vérole, soit qu'elles dépendent de tout autre vice de la lymphe.* Ce remede est une eau qui a pour base une matiere végétale singuliérement combinée avec le Mercure : découverte qui fut annoncée, il y a deux ans, en forme de problême. Mais comme l'Auteur ne l'avoit proposée que succinctement, n'ayant alors d'autre intention que d'en prendre date, il se croit obligé aujourd'hui d'en donner un détail instructif, & de commencer à la dévelop-

Digitized by Google

per ou à y répandre assez de jour, pour que les Médecins dogmatiques ne puissent la jetter dans le vuide ténébreux des remedes empyriques. Les maladies pour lesquelles la liqueur fondante est principalement recommandée, sont les *dartres*, les *ulceres calleux*, les *grosseurs* dures, pâles & indolentes, les *glandes* gonflées, les tumeurs écrouelleuses & les *affections vénériennes*; toutes maladies qui, de l'aveu général des Médecins, indiquent, entr'autres fondans, les mercuriels. Ce remede paroît supérieur aux bols fondans, tant parce que leur principal ingrédient qui est le mercure doux n'est pas soluble dans l'eau, que parce qu'ils sont sujets à beaucoup d'inconvéniens qu'on ne peut reprocher à la liqueur fondante. Car elle ne fait pas saliver : elle pousse ordinairement par les urines, quelquefois par les selles; mais médiocrement & sans tranchées. Dans certaines circonstances, elle excite la transpiration ou la sueur, par exemple, lorsqu'on la prend au lit; mais le plus souvent le rétablissement de la santé est son seul effet sensible. C'est ce qui paroît par les cures que M. Dienert a rapportées dans son ouvrage. Nous y voyons entr'autres l'histoire de M. *Caillé* faiseur de bandages pour les descentes, demeurant à *Paris*, rue de la

Bucherie, guéri de dartres vives, en mars 1756. Son front en étoit hérissé, les yeux couverts, les sourcils perdus, les joues avec les tempes comme plâtrées & le col tout roide; joint à cela qu'elles étoient rongeantes & coulantes. Défagréablement masqué depuis plus de quatre mois, presqu'aveugle depuis cinq semaines & réduit au lit depuis vingt-un jours, après la pénible épreuve d'une multitude de médicamens inutiles, il eut recours à l'eau fondante par le secours de laquelle il s'est guéri parfaitement, & sans d'autre effet sensible que le changement en mieux. Ces dartres étoient venues à M. *Caillé* de ce qu'après avoir mis des suspensoirs à des gens infectés de quelque maladie secrette, il avoit eu l'imprudence de porter dans le moment les mains à son visage sans les avoir lavées.

Ensuite est la description d'un *satyriasis* qui prouve l'effroyable facilité de l'inoculation imperceptible du virus vénérien, par de simples attouchemens : c'est une lépreuse qui porte sur un nez monstrueux une grande lunette bien contournée, une sorte de cœur sur chaque joue, des bourlets sur le front, un demi-collier au col, une boule au bout du nez, une autre au milieu de la lévre supérieure, & une troi-

Digitized by Google

sieme au menton ; c'est peut-être la plus affreuse & en même temps la plus symmétrique des laideurs qui ayent jamais paru parmi les lépreux des Peuples Orientaux & des Juifs.

Le combat qui s'éleve au premier aspect entre le sentiment d'horreur & celui de la curiosité, celui-ci l'emporte bientôt sur l'autre, tant les compartimens des élévations dartreuses paroissent artistement faits. La malade avoit une fille belle & potelée dont elle étoit nourrice. La pauvre innocente après deux mois de nourriture devint masquée comme sa mere, & elle mourut à l'âge de onze mois, d'un second abscès à la gorge, qui l'étrangla : malheureuse victime d'une maladie qui, graces à Dieu, est depuis longtemps presque éteinte en France. Je serois trop long, si je voulois faire l'analyse des différentes cures que M. Dienert a détaillées. Son eau est si efficace & entr'autres si tempérée, qu'il a osé la faire prendre pour des tumeurs cancéreuses qu'il a guéries par ce moyen. Comme il paroît avoir plus en vue de démontrer la vertu *antivénérienne* de son eau, & l'avantage qu'elle a de ne point faire saliver, je vais donner un précis de ce qu'il dit à ce sujet. Bien différent de ceux qui, non contens de posséder un bon reme-

Digitized by Google

do, veulent l'élever sur la ruine de tous les autres; il avertit d'avance qu'en faisant valoir la vertu (antivénérienne) de sa liqueur, épurée des défauts qui paroissent l'avilir dans les autres préparations mercurielles, il ne prétend point en décrier aucune; car il leur attribue à toutes, même aux moins bonnes, des avantages réciproques, comme en fait de purgation, aux différens purgatifs dont les plus terribles sont dans certains cas les meilleurs, mais dont les applications doivent être rares & toujours des coups de maître. Il s'étend pour prouver que son eau étant employée à propos, elle l'emporte non-seulement sur tous les bois fondans, par rapport à diverses affections de la peau non vénériennes, mais encore sur tous les remédes mercuriels, dans les maladies vénériennes d'un caractere opiniâtre, entre-autres dans celles qui attaquent la circonférence du corps, c'est-à-dire, ou la peau ou quelque partie voisine. Regardant l'onguent mercuriel comme le seul antivénérien qui pourroit être élevé avec le plus de vraisemblance au dessus de la liqueur fondante, il lui suffit de renfermer la méthode des frictions dans ses justes bornes. Mais auparavant, il distingue deux sortes de maladies vénériennes; 1°. la vérole er-

Digitized by Google

rante ou toute mobile, 2°. la vérole adhérante à la peau ou fixée aux parties extérieures du corps. Dans le premier cas où il range le plus grand nombre des véroles récentes & plusieurs des anciennes, il n'estime son eau plus que les frictions mercurielles, que parce qu'elle n'est pas sialogogue, ni d'un usage si incommode. Il rend justice au mercure crud : plus il est pur, (dit-il), lourd, glissant, naturel & copieux, comme il doit être dans l'onguent mercuriel, plus il a de force pour heurter de toutes parts, & entraîner (surtout par les crachemens) ce qu'il y a de virus soumis aux loix de la circulation, & celui qui ne tient encore que foiblement aux solides; mais il ne laisse que trop souvent en arriere l'humeur endurcie depuis longtemps ou trop collée aux fibres, ou extravasée dans le tissu cellulaire, en ne faisant que rouler pardessus, sans l'ébranler ou sans pouvoir la détacher. Il n'en est pas de même de la *liqueur fondante*. Ici le mercure rendu analogue aux sels par la solubilité, & devenu participant des plus excellentes facultés de l'eau par son mariage avec elle, il s'insinue plus aisément de côté & d'autre; il accroche mieux la lymphe gluante dans les endroits durs, calleux ou glanduleux; il la dé-

Digitized by Google

trempe, il la divise & il excite sans agitation les molécules impures à sortir de leurs retraites les plus éloignées du centre du corps. M. Dienert éclaircit cette distinction par une comparaison fort sensible ; il cite deux médicamens purgatifs dont l'un, quoique supérieur par la célérité & la force de son action, n'entraîne que les eaux & non les glaires, & l'autre moins turbulent produit le détachement des humeurs visqueuses, qui sembloient demander les plus violentes secousses. En un mot la liqueur fondante n'étant pas si glissante que le mercure naturel, mais propre à humecter paisiblement la lymphe desséchée, elle est plus capable de la liquéfier & de la débarrasser de ses entraves. Outre sa vertu pour les maladies de la peau & sa qualité antivénérienne, l'Auteur lui en a reconnu trois autres qui sont d'être à titre de diurétique très-propre à plusieurs maladies des voies urinaires, d'exciter les regles, enfin de faire mourir les vers. Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'usage interne de la liqueur ; mais outre qu'elle est potable, elle mérite le titre de topique. Sōuvent il suffit de la prescrire en boisson dans de l'eau ou de la tisane ; mais il y a des cas où il est avantageux de l'employer extérieurement en fomentation, ou en in-

Digitized by Google

jection, ou dans les cataplasmes, ou dans les bains; la premiere méthode dispose à l'autre, & même toutes deux employées en même temps, peuvent se prêter des secours mutuels; alors il se distribue à la fois du centre à la circonférence, & de la circonférence au centre, une certaine quantité de mercure si divisée, qu'il peut s'insinuer dans les tuyaux les plus étroits & les plus serrés. Au reste, l'usage de ce remede n'assujettit point au lit, ni à la chambre, ni à une diete sévere.

L'ouvrage est terminé par des certificats nombreux de Médecins & de Chirurgiens. Voici le témoignage de celui qui, après M. Dienert, a le plus employé de sa *liqueur*, page 26.

Je, soussigné, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, certifie que j'ai fait prendre la liqueur fondante de M. Dienert mon confrere, suivant sa méthode, avec tout le succès qu'on pouvoit souhaiter, à beaucoup de malades de Paris & d'autres Villes, dont les uns avoient des dartres rébelles aux autres traitemens, d'autres des tumeurs écrouelleuses, d'autres des maladies vénériennes du plus mauvais caractere, lesquels ont été guéris parfaitement par l'usage de cette eau: toutes guérisons que je puis consta-

Digitized by Google

cor, la plûpart par des lettres des malades mêmes qui en font les plus grands éloges.

A Paris, ce 24 septembre 1757.

Signé, GILBERT-DE PRÉVAL.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR, quoiqu'une histoire soit exactement vraie en tout ce qui regarde celui dont on écrit la vie & les gestes, elle peut néanmoins être fautive dans des faits particuliers qui s'y trouvent, comme nécessairement lié; cela vient ordinairement du défaut d'exactitude des mémoires qui sont donnés à l'Auteur.

En lisant l'histoire de Louis XI, par Mademoiselle de Lussan, j'ai remarqué qu'on n'avoit pas été bien exact sur certaines époques auxquelles j'ai borné mes petites remarques. Il en est même de peu de conséquence: mais tout ce qui répand du jour doit être précieux.

J'ai donc remarqué quelque part dans le premier volume, que Jean Sire de Rieux, Maréchal de Bretagne, fut marié à l'héritiere de Malestroit.

Ce fut le premier Février 1461, que le Duc de Bretagne (François II), Curateur du jeune de Rieux, lui fit contracter ce

Digitized by Google

mariage. Le pupile n'avoit lors que 14 ans, & n'étoit point Maréchal de Bretagne ; il ne le fut que 4 ans après, & c'est ce même Maréchal de Rieux qui depuis fut Tuteur de la Reine-Duchesse, fille de son Curateur.

Je trouve ensuite que la Duchesse Françoise d'Amboise, pressée par le Roi d'épouser le Duc de Savoye, se réfugia dans son château de Rochefort.

La terre de Rochefort n'appartenoit point à la Duchesse, elle étoit au jeune de Rieux, son cousin-germain ; Marie de Rieux, mere de cette Princesse, étoit une cadette, qui n'eut en partage que la terre de Fougeray.

Il est dit, page 96 du sixieme volume, que le 19 Octobre 1477, le même Duc de Bretagne (François II) perdit la Princesse Marie, sa sœur, Abbesse de Fontevrault, qu'il aimoit tendrement.

Mlle de Lussan a sans doute ignoré, Monsieur, que cette Princesse étoit veuve de Pierre de Rieux, Maréchal de France, cadet de cette maison, & l'un des neuf enfans de Jean II, sire de Rieux, aussi Maréchal de France, & de Jeanne, héritiere de Rochefort. Il l'avoit épousé en 1429, étant déja deux fois veuf. La premiere de Jeanne, héritiere de Molac, mor-

Digitized by Google

te en 1412; & la seconde, de Jeanne de Châteaugiron, décédée en 1418. C'étoit le Duc Jean, oncle du Duc François, qui avoit fait faire ce mariage: il le fit célébrer avec éclat, & des Lettres patentes de ce Prince, données en 1431, que j'ai vues en original, rappellent encore combien il en étoit satisfait.

Personne n'ignore la fin malheureuse de Pierre de Rieux, si célebre sous les regnes de Charles VI & de Charles VII. Il périt par l'attentat de Flavy, Gouverneur de Compiegne, homme totalement dévoué aux Anglois.

Pierre de Rieux, Maréchal de France à 28 ans, étoit né le 9 Septembre 1389. Il mourut en 1438, âgé de 49 ans. La Princesse Marie, sa veuve, ne voulut point lui survivre au monde. Elle prit le voile de Religieuse à Fontevrault, dont elle étoit Abbesse dès 1458.

Quelque chose de plus frappant se trouve dans le même volume, page 203. En parlant du mariage du Prince de Tarente avec Anne de Savoye, niece du Roi, Mlle de Lussan dit, que la seule fille restée de ce mariage, étoit entrée dans la maison de la Trémouille, où elle avoit porté les prétentions de la maison d'Arragon sur le Royaume de Naples.

Digitized by Google

Cette Héritiere ne fut point mariée dans la maison de la Trémouille ; elle épousa Guy XVIe du nom, Comte de Laval, dont elle eut 1°. Guy XVIIe, mort sans hoirs ; 2°. Catherine, mariée à Claude I du nom, sire de Rieux ; 3°. une autre fille mariée au sire de la Trémouille ; mais qui ne lui porta point de prétentions sur le Royaume de Naples. Elles ne passerent même à ses descendans que plus d'un siecle après, c'est-à-dire le 30 Décembre 1603, à l'extinction de la ligne de Madame de Rieux, son aînée, par la mort de Guy XXI, Comte de Laval, de la maison de Coligny, tué ce jour-là en Hongrie, au combat de l'Archiduc Mathias. Voici l'épitaphe de l'aînée, qu'on lit sur son tombeau dans l'Eglise Collégiale de Notre-Dame du Tronchet, à Rochefort, de fondation de la maison de Rieux :

« Cy gît très-haute & puissante Dame » Madame Catherine, fille aînée de La- » val, en son vivant femme, compagne & » épouse de très-haut & puissant Seigneur » Monseigneur Claude sire de Rieux, de » Rochefort & d'Ancenis, Comte d'Har- » cour, Vicomte de Donges, Seigneur de » Châteauneuf, de Largoüet & de Rhuys, » qui décéda le dernier jour de Décembre » 1526. Priez notre Seigneur qu'il lui » plaise

» plaise la colloquer en son saint Paradis. »

Ce Claude de Rieux est le même qui épousa depuis Suzane de Bourbon, fille unique de Louis de Bourbon, Prince de la Roche-sur-Yon, & de Louise de Bourbon-Montpensier.

Au reste, je ne puis regarder que comme une faute d'impression ce qui est dit à la page 312 du même volume, que le Duc de Bretagne toujours (François II), créa le fils de son Chancelier premier Baron de Bretagne, & qui l'avoit marié à la fille du Comte de Penthievre.

L'erreur est certainement trop grossiere pour qu'on puisse l'attribuer à l'Historien. Le Duc François fit véritablement revivre la Baronnie d'Avaugour, avec le premier rang, en faveur de François de Bretagne, Comte de Vertus, son fils naturel, dont la postérité masculine n'est éteinte que depuis quelques années; mais le fils du Chancelier de Bretagne ne tient à rien à une telle époque.

En voilà assez pour prouver que Mademoiselle de Lussan a été mal servie dans les mémoires particuliers qui lui ont été fournis. Il est à désirer qu'elle le soit mieux dans le cas d'une seconde édition.

J'ai l'honneur d'être, &c. *De Tenim.*

A Lamballe en Bretagne, ce 27 Janvier 1758.

Digitized by Google

Le petit Mentor philosophique, dédié à M. Donival, contenant cent quatre Sentences fort agréables & instructives, que l'on tire avec l'épingle. Par J. F. Ralet. Prix 24 sols. *A Amsterdam*, 1758; & se vend *à Paris*, chez l'Auteur, à la grande Ecurie du Roi.

Le Lecteur jugera de l'agrément & du mérite de ces Sentences par les deux suivantes prises au hazard. La premiere est la dixieme, & l'autre la 73e de cette petite brochure, qui contient 108 pages.

Eviter tout excès n'est pas chose facile;
Si l'un nous semble laid, l'autre nous semble beau:
Ainsi fait l'ignorant, qui conduit un vaisseau;
S'il évite Caribde, il se jette dans *Scylle*.

Scylle, au lieu de Scylla, pour rimer avec facile, nous paroît un terme nouveau. Nous croyons que l'Auteur est le premier qui ait eu la gloire de franciser ce mot.

L'homme de bien a l'esprit toujours net,
Il prend plaisir à l'exposer en vue,
Et ne fait rien au cabinet,
Qu'il ne fasse bien dans la rue.

L'Auteur nous permettra de lui dire qu'il y a des choses qu'un homme de bien

Digitized by Google

est obligé de faire dans sa chambre, qu'il ne pouvoit faire décemment dans la rue.

De l'influence des Loix sur les mœurs; Mémoire présenté à la Société royale de Nancy, par P. J. Grosley, Avocat à Troyes, pour sa réception dans cette Société. *A Nancy*, chez *Hener*, Imprimeur Libraire de la Société Royale, & se trouve *à Paris*, chez *Cavelier*, rue S. Jacques; *Prault* fils, quai de Conty, & *Duchesne*, rue S. Jacques.

Ce Mémoire nous a paru aussi bien fait qu'il est écrit. Nous allons en citer un morceau qui suffira lui seul pour justifier cet éloge, & qui servira en même temps de précis.

Considérations générales sur l'influence des Loix.

Les mœurs, le caractere, les manieres même de tout un peuple ont eu quelquefois leur fondement dans les Loix, lorsqu'elles ont embrassé tous ces objets. Rappellons-nous les Athéniens, les Spartiates, les Thébains; le code de leurs Loix est l'histoire de leurs mœurs, la peinture de leur caractere, le tableau de leurs manieres: ils ne se ressembloient point entr'eux, parce que leurs Loix ne se ressembloient

Digitized by Google

point entr'elles. Ainsi les Juifs que leurs Loix (1) tendoient à séparer de toutes les Nations, n'ont jamais ressemblé, & ne ressemblent encore à aucune. Les mœurs & les manieres qui, de toute antiquité, régissent le vaste Empire de la Chine, sont l'ouvrage des Loix. Enfin c'est aux Loix que la Nation Françoise doit ce mêlange de bravoure & de *courtoisie*, qui forme son caractere distinctif, c'est-à-dire à ces Loix féodales qui donnerent une forme fixe & constante à notre ancienne Chevalerie (2) dont M. de Sainte-Palaye a si bien démontré l'influence sur les mœurs Françoises.

Cette analogie entre ces vieilles Loix & nos mœurs, avoit déja frappé le sçavant Pasquier. Ses recherches sur l'*origine du gage de Bataille* (3), débutent par ces mots absolument propres à mon sujet : « Tout » homme de bon entendement, sans re- » courir à l'histoire, peut presque imaginer » de quelle humeur fut un peuple, lors- » qu'il lit ses anciens statuts. Les Loix for- » ment aux peuples une habitude de mœurs, » qui à la longue semble empreinte en eux » par disposition de leur nature. » A ce

(1) Esprit des Loix, liv. 19, ch. 17. & suiv.

(2) Mém. sur l'anc. Chevalerie, dans les Mém. de l'Académie des Inscriptions.

(3) Liv. 4, ch. 1.

Digitized by Google

ſujet, il rappelle l'expédient dont uſa Cyrus pour *abâtardir* les Lydiens, en inſtituant chez eux des danſes, des jeux, des fêtes continuelles, qui bientôt d'un peuple indomptable en firent la plus efféminée de toutes les Nations. Il retrace enſuite l'effet des Loix de Lycurgue ſur les mœurs des Spartiates : ce qui le conduit à l'examen des anciennes Loix militaires, qui en donnant parmi nous naiſſance à la Chevalerie, aux Tournois, & aux combats en champ clos, firent dans les mœurs une révolution dont il reſte encore des veſtiges.

Ce que Paſquier a eſſayé à cet égard, a été ſupérieurement exécuté par cet *homme de grand entendement* qu'il paroiſſoit déſirer : par M. de Monteſquieu qui du cahos de ces Loix barbares qui ne préſentoient qu'un aſſemblage confus de mots auſſi barbares qu'elles, a tiré une hiſtoire auſſi intéreſſante que bien liée, des mœurs, des uſages & des manieres des anciens François (1).

Cet Auteur ſi habile à ſaiſir toutes les conſéquences que l'on peut tirer des Loix aux mœurs, avoit déja dit ailleurs (2) que les Loix ont ſuivi, & qu'elles doivent toujours ſuivre les mœurs.

(1) Liv. 30.
(2) Liv. 19, ch. 21. & ſuiv.

Digitized by Google

Un autre Auteur comparable à M. de Montesquieu par la finesse & la justesse du coup d'œil sur toutes les parties de l'histoire, M. le Président Hénault, établit aussi par des faits relatifs à nos anciennes Loix : « Qu'elles se sont ressenties de l'inconstance des hommes, & qu'elles ont été » obligées de changer à mesure du changement des mœurs & des usages. (1) » D'où il paroîtroit résulter que si les Loix influent sur les mœurs, les mœurs influent aussi sur les Loix, & que les unes ont à l'égard des autres une action égale & continue. Quelques observations vont fixer les bornes de cette action.

D'abord dans la morale, dans la législation, ainsi que dans l'ordre physique, les mêmes choses peuvent être alternativement cause & effet (2), ensorte que ce qui est cause ou principe à certains égards, devient effet ou conséquence sous d'autres rapports.

Ainsi les mœurs peuvent en certaines circonstances être la cause & le motif du changement de quelques Loix, sans que

(1) Abr. Cron. *ad ann.* 1568.

(2) Le commerce naît du luxe, & le luxe naît du commerce. Dans le physique, le froid est la cause de la neige ; & à son tour, le séjour des neige entretient le froid.

Digitized by Google

les Loix en général cessent d'être la base, le fondement & le principe des mœurs. C'est dans ce sens général, qu'au passage ci-dessus rapporté, Pasquier ajoute : « Que » d'un même jugement on peut tirer en » conjecture qu'elles furent les Loix d'un » peuple, voyant quelle étoit sa maniere » de vivre. » Mais parmi les Loix, s'il en est qui ayent pris leur origine dans les mœurs, il en est aussi qui ont établi & fixé les mœurs.

Les premieres peuvent maintenir les mœurs dans lesquelles elles ont leur principe, les soutenir & les perpétuer ; mais elles doivent s'affoiblir à mesure que les mœurs changent. Quand les mœurs sont changées, ces Loix se trouvent anéanties & abrogées par le fait ; elles ne peuvent survivre aux mœurs : ce sont, pour ainsi dire, des Loix de mode qui passent avec elles.

Telles furent, parmi celles que je rappellerai, les Loix qui admettoient l'usage illimité du serment : elles avoient leur fondement dans la simplicité, dans l'innocence des premieres mœurs ; leur affoiblissement, leur caducité, leur anéantissement étoit une suite nécessaire de la dépravation des mœurs : *Secundùm varietatem temporum, variantur statuta rerum*

humanarum. Telles étoient ces Loix militaires auxquelles l'ancienne Chevalerie, les Tournois, les combats en champ clos rapportoient leur origine. La valeur étant devenue indépendante des exercices & de la force du corps, l'art militaire ayant été changé dans toutes ses parties, ces vieilles Loix sont tombées en désuétude avec la Chevalerie & les Tournois : il ne nous en reste que le duel qui a conservé quelques regles traditionnelles ; regles qui tomberont enfin dans l'oubli, lorsque la raison & la Religion seront parvenues à éteindre ce reste de l'ancienne barbarie. Telles sont enfin les Loix somptuaires ; telles sont toutes les Loix économiques, relatives à la pauvreté d'un Etat dénué de commerce, d'arts & d'industrie ; dès que le commerce, les arts & l'industrie y seront en vigueur & honneur, les richesses imposeront silence aux Loix dictées par la pauvreté, lesquelles s'abrogeront d'elles-mêmes.

Mais il est d'autres Loix qui ayant introduit, formé & fixé les mœurs, peuvent à leur égard être regardées comme Loix fondamentales : il suffit de remonter à l'origine de ces Loix, soit civiles, soit politiques, pour reconnoître qu'elles ont été promulguées indépendamment des mœurs

Digitized by Google

qui régnoient lors de leur établissement.

De ce genre sont les Loix primitives qui tirant les hommes des antres & des forêts, ont commencé à les unir ; les Loix politiques, qui perfectionnant ensuite les premieres sociétés, y ont introduit une forme certaine de gouvernement, & les mœurs qui lui étoient le plus analogues. Telles furent les Loix de Moïse, de Lycurgue, de Solon, & des autres anciens Législateurs : telles sont les Loix qui depuis un grand nombre de siecles gouvernent le vaste Empire de la Chine. La promulgation de ces Loix fut le principe d'une heureuse révolution dans les mœurs des peuples qui les reçurent : elles firent leur gloire & leur bonheur, tant qu'elles furent observées, tant qu'elles produisirent l'effet qu'en attendoient les Législateurs.

Pour démontrer en un mot l'influence de ces Loix que l'on peut regarder comme fondamentales, relativement aux mœurs & au caractere de chaque peuple, comparons-les aux Constitutions des Communautés Religieuses répandues dans l'Europe. Ces Constitutions différencient chaque Ordre, moins par l'habit & les observances particulieres, que par l'esprit, par les goûts, par les principes qu'elles lui impriment, & que chaque Ordre porte & con-

Digitized by Google

serve dans tous les pays & sous tous les climats. Ainsi le Dominicain, l'Augustin, le Jésuite Espagnol ressemble autant au Dominicain, à l'Augustin, au Jésuite François, qu'il ressemble peu au Bénédictin, au Carme, au Bernardin son compatriote. Suivez ces Religieux dans le nouveau monde ; le nouveau sol qui les réunit ne peut détruire la différence que mettent entr'eux l'esprit & les principes de chaque Ordre.

Il en est de même des Loix politiques & économiques dont je vais examiner l'influence sur les mœurs : en différenciant les peuples, elle leur impriment un caractere national, qui les distingue encore plus que la diversité des Langues : caractere auquel ne contribuent pas peu les Loix civiles aussi puissantes à cet égard, que les Loix politiques & économiques, au défaut, à l'impuissance, au silence desquelles elles peuvent suppléer, & suppléent très souvent.

PROGRAMME.

L'ACADEMIE de Bordeaux distribue toutes les années un Prix de Physique, fondé par M. le Duc de la Force. C'est une Médaille d'or, de la valeur de 300 liv.

Digitized by Google

Cette Compagnie avoit deux Prix à donner cette année ; elle en a adjugé un à la Dissertation qui a pour devise, *Lætantur Segetes cœli Terræque favore*, dont l'Auteur est inconnu. Pour le sujet de l'autre, elle avoit proposé de *déterminer les meilleurs principes de la taille de la Vigne, par rapport à la différence des especes de Vignes, & à la diversité des terroirs.* Elle a jugé à propos de réserver ce Prix, & de proposer encore le même sujet pour l'année 1759.

Elle invite l'Auteur de la Dissertation qui a pour devise :

. . . . . Ut Vitibus Uva,
sic decus omne tuis, ...

à continuer ses observations, & à éviter les digressions qui n'ont pas de rapport immédiat au sujet.

L'Académie aura pour la même année 1759, un autre Prix à donner, dont elle a déja proposé pour sujet : *Quelle est la meilleure maniere de semer, planter, provigner, conserver & réparer les bois de chêne ?* Elle avertit de nouveau qu'elle adjugera volontiers ce Prix à l'Ouvrage qui contiendra des expériences utiles, quand même ce ne seroit que sur quelqu'une des parties que ce sujet renferme.

Elle propose pour sujet du Prix qu'elle aura à distribuer en 1760, de *déterminer*,

par des observations & des expériences, si la Lune a quelque influence sur la végétation & sur l'économie animale.

L'année prochaine 1758, cette Compagnie distribuera deux Prix sur les sujets qu'elle a déja annoncés; sçavoir pour l'un: *Quelle est la meilleure maniere de connoître la différente qualité des terres pour l'agriculture?* Et pour l'autre: *Quels sont les meilleurs moyens de faire des prairies dans les lieux secs, & quelles plantes y sont les plus propres à nourrir le gros & le menu bétail?*

Les Dissertations sur ces deux derniers sujets ne seront reçues que jusqu'au premier Mai 1758: elles peuvent être en François ou en Latin.

Les paquets seront affranchis de port, & adressés à M. le Président *Barbot*, Secretaire de l'Académie, sur les Fossés du Chapeau rouge.

Nous avertissons le Public, qu'il s'est glissé deux fautes dans la liste des Auteurs qui ont fourni des articles pour le septieme & dernier volume de l'*Encyclopédie*. L'une de ces fautes est d'avoir attribué à M. de Margency l'article *Gentilhomme de la chambre du Roi*, qui est de feu M. l'Abbé Mallet; & l'autre est d'avoir laissé sans nom d'Auteur l'article *Galanterie*, qui est de M. de Margency.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

HISTOIRE.

DIVORCE DE L'HISTOIRE ET DE LA FABLE.

Dissertation critique du Pere Féijoo, Bénédictin Espagnol.

La maxime triviale, que le mensonge n'est jamais tout pur, est d'autant plus pernicieuse, qu'elle autorise la fiction, en lui attribuant une illustre naissance dans le sein de la vérité. Ceux qui l'adoptent, supposent qu'il n'y a aucune erreur, sans un mêlange, petit ou grand, de réalité; & que la fable est toujours bâtie sur le solide fondement de quelque vérité historique. (La fable, dit l'Auteur des études convenables aux Demoiselles, est un composé monstrueux de faussetés, d'impiétés, d'iniquités, sur un fonds de vérité qui devient méconnoissable.)

Digitized by Google

L'expérience & la raison militent contre un préjugé si déraisonnable. L'expérience nous fait voir à chaque pas, des mensonges qui ne doivent leur origine qu'à la malice de ceux qui les proférent. Sur quel fondement la femme de Putifar put-elle attribuer une infame hardiesse au chaste Joseph ? Quel mêlange de vérité y avoit-il dans l'accusation intentée par les deux lascifs Vieillards contre l'innocente Susane ? Les exemples sont superflus, quand les yeux & les oreilles ne cessent de nous détromper.

Si on consulte la raison, elle nous apprend que qui peut inventer une partie, peut facilement inventer le tout. Il n'y a pas plus de difficultés pour l'un que pour l'autre. Celui qui dans son imagination trouve une source féconde, ne s'amuse pas à chercher des matériaux dans une histoire véritable. La distinction que font les Logiciens de deux sortes d'êtres de raison, peut s'appliquer aux fables. Nombre sont appuyées d'un côté sur quelque fait véritable ; nombre d'autres aussi sont comme du fer tout pur, sans aucune veine d'argent ni d'or.

La maxime que nous attaquons ici, est non-seulement adoptée par le peuple ; mais malheureusement encore par nombre de

Digitized by Google

Sçavans, qui l'étendent même jusqu'aux vérités & aux mensonges les plus opposés, c'est-à-dire, jusqu'aux vérités révélées & aux erreurs contraires, prétendant que toutes les fables du paganisme tirent leur origine des faits rapportés dans l'écriture; ou plutôt que ces fables ne sont autre chose, que les mêmes histoires sacrées, altérées & corrompues. (Parmi les hommes Dieux, les plus anciens furent copiés sur les Patriarches & les hommes illustres de nos saintes écritures, comme on le verra par les solides paralleles que nous ferons des Dieux du paganisme avec les plus célebres personnages dont l'Ecriture nous a peint les actions. En faisant voir ainsi les fables & les religions des Gentils tirées de l'Ecriture Sainte, on établit le droit d'aînesse & l'autorité de la vérité sur le mensonge, & des saintes écritures sur les inventions des hommes, de la vraie religion & de la vraie Divinité pardessus les fausses, qui n'en sont qu'une imitation corrompue. (Des études convenables aux Demoiselles 1749.)

Quelle immense dépense d'érudition n'a-t'on pas fait sur ce sujet! L'entreprise l'exigeoit, sans doute, il falloit une grande lecture de presque tous les Auteurs profanes, pour en colliger toutes les circonf-

Digitized by Google

tances propres à fournir quelque allusion entre les fables & les histoires : une profonde connoissance des langues orientales n'étoit pas moins nécessaire pour trouver par le moyen de l'expression ou de l'étymologie, la conformité des noms des héros, ou des Divinités du Paganisme avec ceux des personnages de l'Ecriture. L'un & l'autre ont été exécutés par des Auteurs extrêmement habiles, comme M. Huet, le Pere Tournemine, Samuel Bochart, Nicolas Burtler, Hensius, Vossius, &c. Tout s'est réduit cependant à cultiver avec beaucoup d'ardeur une terre qui ne pouvoit produire que des fleurs, je veux dire, que toutes les fatigues de ces grands hommes n'ont servi qu'à faire briller leur génie, sans découvrir la vérité.

Je sens que mon opinion a besoin d'un grand appui, par le crédit que ces Messieurs ont donné à la maxime ; ne pouvant le prendre dans l'autorité, je vais le chercher dans la raison. J'ose me flatter d'être assez fort de ce côté-là, pour gagner ma cause auprès des lecteurs qui voudront se dépouiller de toute préoccupation.

La premiere réflexion qui se présente, est la grande contrariété des Auteurs dans leurs applications. Les uns trouvent dans

Digitized by Google

une même fable une histoire sacrée, les autres une autre toute différente. M. Huet, par exemple, prétend que l'histoire fabuleuse d'Hercule renferme l'histoire de Josué; Nicolas Burtler trouve au contraire, qu'elle a du rapport à Adam (l'Auteur des études des Demoiselles y apperçoit des traits sensibles de l'histoire de Josué & de Samson); suivant M. Huet, la fable de Persée nous représente Moyse; suivant Burtler, elle nous peint Jonas. N'est-il pas plus clair que le jour en plein midi, qu'y ayant une si grande différence entre les événemens de Josué & ceux d'Adam, entre ceux de Moyse & ceux de Jonas, on ne peut que par de violentes allusions, trouver dans une fable ceux de Josué & d'Adam, & dans une autre ceux de Moyse & de Jonas?

Voici une contrariété encore plus frappante. M. Huet se figure voir Moyse au naturel dans la fable de Prométhée; le Pere Tournemine croit de son côté qu'elle retrace le crime & le châtiment de Lucifer. (Prométhée, dit l'Auteur des études des Demoiselles, c'est Dieu qui forme l'homme; plus bas, c'est Adam puni; & le Vautour, le symbole de sa douleur & de ses remords pendant toute sa vie.) Une contradiction aussi grande, prouve que

Digitized by Google

les Auteurs qui entreprennent un pareil ouvrage, se conduisent moins par des principes certains, que par de fausses idées fruit d'une imagination échauffée. Faisons l'analyse des applications de la fable de Prométhée suivant les deux Auteurs.

Le Pere Tournemine qui nous y représente la révolte & la punition de Lucifer, se fonde 1°. sur ce que Prométhée, au rapport de Duris de Samos, fut précipité du ciel par Jupiter, pour avoir prétendu épouser Minerve. J'ignore si Duris de Samos, dont les ouvrages n'existent plus, a dit telle chose; mais en le supposant, sur l'autorité citée de Natalis Comes, ce fut une fable particuliere à l'Auteur, & non celle qui étoit généralement reçue dans le Paganisme. Tous les autres Auteurs profanes rapportent presque d'un commun accord, que Prométhée ayant, avec le secours de Minerve, formé l'homme de boue, & étant monté au ciel, favorisé de la même Déesse, il en rapporta une portion du feu, qui lui servit à animer la statue qu'il avoit fabriquée, & que le châtiment auquel Jupiter le condamna pour ce vol sacrilege, fut d'être attaché à un rocher du mont Caucase, avec un vautour sur la poitrine qui lui dévoroit continuellement les entrailles.

Digitized by Google

Il est clair que cette fable n'est susceptible d'aucune application à Lucifer, & beaucoup moins en y ajoutant le reste : qu'Hercule délivra Prométhée de ce cruel supplice, en tuant le vautour ; puisque le châtiment de Lucifer est éternel, & non passager.

La seconde application du Pere Tournemine, consiste en ce que le délit de Prométhée, suivant d'autres Auteurs, fut sa jalousie contre son frere Epiméthée, ce qu'il trouve quadrer fort bien à Lucifer, en supposant qu'Epiméthée représente Adam, parce que Lucifer précipité du ciel, porta l'homme au péché par la jalousie qu'il eut de son bonheur. Le Pere Tournemine ne cite point les Auteurs qui attribuent cette jalousie à Prométhée ; pour moi, je n'ai pu encore en voir aucun qui rapporte ce fait. Tous au contraire m'apprennent qu'Epiméthée avoit beaucoup à envier à Prométhée, & celui-ci rien à son frere. En effet, ils nous représentent Prométhée extrêmement sage & prudent, & Epiméthée grossier & imprudent. Le mariage supposé d'Epiméthée avec Pandore, ne pouvoit pas non plus être un sujet de jalousie, parce que Prométhée refusa ce présent, ainsi que la boîte, sçachant que Jupiter cherchoit par-là à se vanger. Epi-

Digitized by Google

méthée au contraire ayant accepté Pandore & ouvert la fatale boîte, c'étoit de quoi exciter la pitié de Prométhée plutôt que sa jalousie.

Troisieme application. Prométhée, au rapport d'autres Auteurs, se rendit criminel en inspirant à Epiméthée, par le moyen de Pandore, d'ouvrir la fatale boîte, ce qui dénote clairement la tentation de Lucifer à Adam par la sollicitation d'Eve. Je n'ai vu aucun Auteur qui parle d'une pareille suggestion de Prométhée; quelques-uns au contraire, disent qu'il prévint Epiméthée de ne point recevoir de présent qui vînt de Jupiter.

Quatrieme application. Suivant l'opinion la plus commune, la faute de Prométhée fut de se servir du feu qu'il avoit dérobé pour allumer dans l'homme les passions qui le portent au mal. Lucifer excita de même par sa persuasion, l'appétit désordonné d'Adam. Il est certain que l'opinion commune & très-commune, est que le délit de Prométhée fut le vol du feu céleste; mais il ne l'est pas moins que ce feu ne fut destiné & ne servit qu'à animer la statue, & non pas à inspirer à l'homme les passions après avoir été animé.

Cinquieme & derniere application du Pere Tournemine. Le Poëte Nicandre dit

Digitized by Google

que l'homme ayant reçu de Jupiter une éternelle jeunesse, il la vendit au serpent par le conseil de Prométhée; en quoi notre Auteur trouve un rapport avec Lucifer, qui par sa tentation fut la cause de la mort d'Adam & de tous ses descendans. Je ne sçais ce que dit Nicandre sur ce fait particulier, parce que je ne l'ai jamais vu que cité; mais je sçais bien qu'on ne doit & qu'on ne peut donner la fiction particuliere d'un Poëte pour l'erreur générale du paganisme; & d'autant moins, quand cette fiction est opposée à l'opinion la plus commune des Mythologiens, qui n'attribuent tous les maux des hommes qu'à l'ouverture de la boîte qui les renfermoit. J'ajouterai que M. Huet, citant le même Nicandre, rapporte la fable d'une autre maniere. L'homme, dit-il, ayant reçu de Jupiter le don d'une éternelle jeunesse, il en chargea un âne qui, pressé d'une soif extrême, s'approcha d'une fontaine gardée par un serpent; celui-ci ne voulant pas lui permettre de boire, l'âne lui offrit en échange ce qu'il portoit sur son dos, & le marché fut conclu. Il n'y a dans cette historiette, ni vente de la part de l'homme, ni persuasion de celle de Prométhée; toute la faute reste sur le compte de l'âne.

Passons maintenant aux applications de

M. Huet. Elles sont de deux sortes, les unes directes, les autres réfléchies. J'appelle applications directes, celles où il propose quelque ressemblance immédiate entre Moyse & Prométhée; les réfléchies sont celles dans lesquelles il cherche le rapport par le moyen d'un tiers. Un exemple suffira pour me faire entendre. M. Huet prétend, en vertu de certaines analogies, que Prométhée est la même personne que Mercure; ensuite il tâche de prouver par d'autres analogies, que Mercure est le même que Moyse. (Suivant l'Auteur des études des Demoiselles, Moyse est figuré par Bacchus; quelquefois c'est Josué; & Canaan ou les Cananéens le sont par Mercure). Ce genre de preuves est familier à M. Huet qui, par le systême qu'il s'est fait de confondre toutes, ou presque toutes les Divinités du Paganisme en une seule, se sert de la moindre ressemblance qu'il croit trouver entre Moyse & telle quelle Divinité, pour l'identifier avec toutes les autres. Comme nous combattrons plus bas ce systême, nous nous bornerons ici à l'énumération des applications directes que l'Auteur fait de l'histoire de Prométhée à celle de Moyse.

Premiere application. Selon Hérodote, Prométhée étoit le mari de l'Asie; selon

Digitized by Google

d'autres, le fils. Moyse étoit originaire de l'Asie, & tout le peuple Israélite retourna de l'Egypte en Asie (*demonst. evang. prop.* 4, *cap.* 8, *n.* 7.) J'employe les propres paroles de l'Auteur, avec la citation exacte, afin que personne ne puisse penser que je lui prête quelque chose dans une application aussi forcée. Il est bien étonnant qu'un homme aussi célebre dans l'Eglise & dans la République des lettres, use d'une si misérable allusion dans une matiere aussi sérieuse. Qui ne voit que par-là Prométhée peut ressembler à tout autant d'hommes qui naquirent en Asie, & même avec plus de fondement qu'à Moyse, qui en étoit seulement originaire, étant né en Afrique? (Bacchus naquit en Egypte, dit l'Auteur des études des Demoiselles, Moyse étoit Egyptien.) En outre lorsqu'Hérodote dit que Prométhée étoit le mari de l'Asie, & d'autres le fils, cela ne doit pas s'entendre de ce vaste pays que nous considérons comme une des quatre parties du monde, mais de la Nymphe Asie que les Poëtes ont feint être fille de l'Océan & de Thétis, & de qui ils disent que ce vaste pays prit le nom.

Seconde application. Dans l'opinion de quelques Auteurs, Prométhée étoit le frere de Deucalion qui, au rapport d'A-

Digitized by Google

pollonius, fut le premier qui érigea des temples. Ceci s'adopte à Aaron frere de Moyse, qui fut le premier Grand-Prêtre du peuple d'Israël. Cette application n'est pas moins étrange que la précédente. M. Huet n'a pu la faire sans tomber dans deux deux crasses contradictions. La premiere est, que dans un autre rapport plus bas, il suppose Deucalion fils & non frere de Prométhée, ce qui est conforme à l'opinion commune : la seconde, c'est que dans le treizieme chapitre, il assure & s'efforce à prouver que Deucalion est la même personne que Noé. Comment Deucalion & Aaron seront-ils une même personne, celle d'Aaron étant si différente de celle de Noé ? Qui auroit cru ceci d'un homme aussi sçavant que M. Huet ? D'ailleurs, quelle connexion y a-t'il entre bâtir des temples & être Grand-Prêtre ? Les Princes laïques ont érigé bien plus de temples que les Grand-Prêtres.

Troisieme application. Diodore nous apprend que Prométhée régna dans une contrée de l'Egypte. Moyse étoit le chef des Hébreux qui habiterent une partie de l'Egypte, c'est-à-dire la terre de Gessen, de plus Thermutis fille de Pharaon, avoit adopté Moyse, & le destinoit à succéder à son pere. (L'Auteur des études des Demoiselles,

les, dans ses rapports entre Moyse & Bacchus, dit, d'après Philon, que la fille de Pharaon feignit d'être grosse de Moyse, & d'en être accouchée.) M. Huet établit la premiere partie de son application sur un faux supposé. Moyse ne fut ni Roi ni Prince des Israélites pendant leur captivité. On ne peut pas ajouter avec plus de vraisemblance, qu'il ait régné dans aucune contrée de l'Egypte. Le contraire est prouvé par l'Ecriture. La seconde partie de l'application est forcée. Etre destiné à régner, & régner en effet, sont deux choses aussi distinctes que la possession & l'espérance. L'Ecriture ne dit pas un mot de cette destination. Josephe seul en fait mention. Il n'est pas croyable qu'après un si grand laps de temps, il lui fût tombé entre les mains des pieces authentiques de ce fait.

Quatrieme application. Prométhée se vit dans de grands embarras par une exhorbitante inondation du Nil sur les terres de son Royaume, & il en fut délivré par Hercule. M. Huet trouve dans ce prétendu événement, le passage des Israélites & la submersion des Egyptiens dans la mer rouge. Pour rendre l'allusion plus vraisemblable, il suppose que Josué, Chef militaire des Israélites & compagnon de Moyse, est figuré par Hercule. Tout cloche dans

Digitized by Google

ces rapports. Le Nil est volontairement transformé en la mer rouge, l'inondation est imaginaire, la submersion des Egyptiens, bien loin de causer du chagrin à Moyse, le mit en sûreté. Comment donc approprier à Moyse les peines de Prométhée ? Josué ne coopéra en rien au passage de Moyse. Où sera sa ressemblance avec Hercule qui délivra Prométhée ?

Cinquieme application. Les statues de Prométhée avoient un sceptre à la main droite. Voilà l'image de la Verge miraculeuse de Moyse. La démangeaison de trouver des allusions est bien violente, quand on les cherche dans de pareilles simplicités. De cette façon, toutes les statues de Princes qui ont un sceptre à la main, seront la figure de Moyse, & tous les Princes autant de Moyses. Si M. Huet veut nous établir que Prométhée fut Roi, pourquoi ne se contente-t'il pas d'un sceptre, qui est le symbole naturel de l'autorité royale, sans y renfermer un mystere ? La ressemblance entre un sceptre & une verge est si mince, que cela seul suffiroit pour faire rejetter l'appropriation. (On représente Bacchus *avec des cornes* & un thyrse à la main, orné de serpens entortillés. Ce thyrse jetté par terre s'étoit changé en serpent... Moyse portoit *deux rayons de lu-*

miere sur son front, & tenoit une verge miraculeuse convertie de même en serpent, en présence de Pharaon... L'Auteur des études des Demoiselles.)

Sixieme application. Suivant Julien l'Africain, l'esprit de la fable de la formation de l'homme par Prométhée, est de nous apprendre que par ses sages instructions, les hommes de rudes & lourds qu'ils étoient, devinrent prudens & ingénieux. Moyse forma la religion & les mœurs des Israélites par des loix pleines de sagesse. En tournant ainsi les choses, on pourra bien mieux identifier Moyse avec Romulus, Numa Pompilius, Minos, Draccon, Solon, Licurgue & tout l'Aréopage.

Septieme application. On dit que Prométhée eut quelques entretiens avec Jupiter. Moyse en eut avec Dieu. J'ai bien lu dans l'Ecriture les entretiens de Moyse avec Dieu, mais je n'ai vu nulle part ceux de Prométhée avec Jupiter. Supposons-le cependant. Jupiter n'en eut-il pas avec un très-grand nombre d'autres mortels? Tous seront donc des images de Moyse. En fait de colloques avec Jupiter, j'oserois bien parier pour Ganimede contre Prométhée & tous les autres.

Huitieme application. Eschile dans une tragédie fait honneur à Prométhée de l'in-

vention de l'art de deviner par l'inspection des victimes. Moyse donna aux Israélites des loix pour le culte & les sacrifices. Où est le rapport de l'un à l'autre? Il y a autant de différence entre offrir des victimes, & deviner par l'inspection de leurs entrailles, qu'il y en a entre le culte & la superstition. D'ailleurs quel cas doit-on faire de ce que dit un Poëte, & un Poëte Grec, dans une piece de théâtre? Ne sçait-on pas que les fictions sont de l'essence des poëmes de ce genre, quand même le fonds rouleroit sur des événemens véritables, à plus forte raison sur des fables connues? Le texte d'une tragédie ne doit donc jamais être cité, quand il s'agit d'examiner la vérité.

Neuvieme application. Prométhée est représenté par Lucien dans un de ses dialogues, comme un homme qui connoissoit les choses futures. Moyse étoit Prophete. Les dialogues de Lucien sont aussi concluans sur cette matiere, que les tragédies d'Eschile. Personne n'ignore que Lucien dans ses dialogues, donna une ample carriere à son imagination, en y faisant entrer autant d'agréables fictions qu'elle put lui en fournir, spécialement lorsqu'elles pouvoient le conduire à se moquer de toutes les Divinités du Paganisme; mais je

Digitized by Google

veux que l'antiquité ait regardé Prométhée comme devin, n'a-t'elle pas attribué la même qualité à une infinité d'autres ? Tous auront donc un droit pour représenter Moyse, ou aucun ne l'aura. M. Huet a beau singulariser, Prométhée n'aura pas plus de rapport à Moyse de ce côté-là, qu'à tel autre Prophete dont parle l'Ecriture.

Dixieme application. Le feu du ciel qu'on dit que Prométhée déroba, fait allusion, soit aux foudres & tonnerres mêlés de grêle que Moyse fit tomber pour convaincre les Egyptiens de sa mission, soit au feu qui consuma les 250 séditieux de la faction de Coré, soit au feu du buisson, soit à la céleste lumiere du mont Sinaï, soit aux rayons divins qui parurent sur le visage de Moyse, lorsqu'il descendit de la montagne, soit enfin au feu perpétuel qu'il ordonna être conservé sur l'autel des Holocaustes. Les allusions ne coûtent rien, quand pour trouver l'histoire dans la fable, il suffit de rencontrer le mot de feu, quoique sans la moindre conformité dans les circonstances. Toutes les fois qu'il sera question d'eau dans la fable, on pourra de même en faire l'application à tel endroit de l'Ecriture où il sera parlé d'eau.

Onzieme application. Jupiter, pour trom-

Digitized by Google

per Prométhée, lui envoya Pandore ; mais Prométhée qui étoit sur la méfiance, ne la reçut point. Par Pandore on doit se figurer Eve, dont Moyse a écrit l'histoire, en détestant son péché. Que le lecteur juge de la ressemblance qu'il y a entre rapporter un fait comme écrivain, & en être l'Auteur.

Douzieme application. Jupiter, pour récompenser les hommes de lui avoir révélé le vol de Prométhée, leur accorda une éternelle jeunesse. Dieu, par un privilege miraculeux, permit que les Israélites portassent leurs habits dans le désert sans les user. Voilà de vraies illusions, & non des allusions. Le ridicule en saute aux yeux. C'est perdre son temps que de les rapporter seulement.

Treizieme application. Jupiter fit attacher Prométhée à un rocher du mont Caucase, & là un aigle lui dévoroit les entrailles. Dieu fit placer Moyse dans une caverne du mont Sinaï pour lui montrer sa gloire. Etrange façon de figurer ! Ce n'est pas assez de confondre le mont Caucase avec le mont de Sina, il faut encore comparer un criminel détesté de Jupiter, avec un juste chéri de Dieu ; & le cruel supplice d'un dévorement continuel des entrailles, avec le plus grand bonheur dont jamais mortel ait joui.

Digitized by Google

Derniere application. Hercule délivra Prométhée de cet affreux tourment. M. Huet à qui rien ne coûte, compare cette circonstance de la fable, à la bataille que Josué, qu'il suppose être figuré par Hercule, donna contre les Amalécites, pendant laquelle & jusqu'à ce que la victoire fût remportée, Moyse se tint sur la montagne les mains levées au ciel, ce qui, suivant M. Huet, étoit une espece de prison pour Moyse, dont il fut délivré par Josué. Tout est ici contradictions & incongruités. Dans la précédente application on arrange la prison de Prométhée à Moyse dans la caverne du mont Sinaï: dans celle ci, Moyse est détenu sur la montagne d'Amalec. Nous ne voyons nulle part dans la fable de Prométhée qu'Hercule ait combattu contre aucune nation, n'importe. Enfin, omettant nombre d'autres remarques, l'application de la fable est un bouleversement total de l'histoire: Moyse doit être considéré comme le protecteur & non comme le protégé de Josué. Quand Moyse levoit les mains, Josué étoit victorieux: la victoire de Josué dépendoit donc de l'action de Moyse. Dans la fable au contraire tout le bien vient d'Hercule, figure de Josué; & de la part de Prométhée, figure de Moyse, il n'y a d'autre

Digitized by Google

action que celle de recevoir la faveur qu'on veut bien lui faire.

Je me flatte que ce peu d'exemples suffira pour convaincre le lecteur combien est chimérique l'entreprise de chercher les vérités de l'Ecriture dans les erreurs des Gentils. Les deux Auteurs cités avoient sans contredit beaucoup de science & d'imagination ; ces avantages ne leur ont cependant servi qu'à faire des paralleles forcés, tirés, comme on dit, par les cheveux, & en partie fondés sur des suppositions si incertaines, qu'elles-mêmes crient à l'inutilité de l'entreprise.

La suite au prochain Mercure.

MEDECINE.

LETTRE de M. Desbrest, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin à Cusset, près les Eaux de Vichy en Bourbonnois, à M. Mauflatre, Docteur en Médecine de la même Université, & Médecin de l'Hôpital Militaire de Brest, sur la Rage.

MONSIEUR, si la plûpart des maladies, presque aussi anciennes que le monde,

Digitized by Google

auxquelles les hommes ſont ſujets, ne tirent leur origine que de notre intempérance, ne devons-nous pas convenir auſſi que l'intempérie, la variété des ſaiſons & la différence des climats ne contribuent pas peu à aggraver nos maux. Dans les premiers ſiecles du monde, les hommes plus ſobres que nous, vivoient bien plus longtemps; mais ſi les ſaiſons ſont changées comme nos mœurs, nous ne devons donc plus être étonnés de voir dépérir inſenſiblement le genre humain? N'accuſons donc plus les hommes d'être les auteurs de leurs propres maux; je ſçais que les excès précipitent nos jours, mais ce ſont des exemples particuliers qui ne prouvent rien contre le ſyſtême général.

Dans tous les temps, les hommes ont cherché du ſoulagement à leurs maux, les remedes étoient ſimples dans le premier âge du monde, parce que les maladies étoient ſimples & légeres; mais à meſure qu'on a vu ſe dévélopper ces germes malins, qui enlevent tous les jours tant d'hommes de deſſus la ſurface de la terre, on a été contraint de recourir à des remedes plus actifs & plus puiſſans? Que nous ſerions heureux, cependant, ſi nos recherches avoient toujours été heureuſes! La rage maladie auſſi cruelle que furieuſe,

Digitized by Google

a presque toujours éludé les secours de l'art ; plusieurs tentatives aussi infructueuses les unes que les autres, nous avoient souvent prouvé l'inutilité & l'insuffisance de nos secours. Le mercure, remede précieux, à qui l'humanité a tant d'obligations, puisqu'il nous délivre d'un mal que nous puisons dans la source même des plaisirs, & qui portant ses plus rudes coups sur les parties les plus essentielles à l'homme, puisqu'elles en perpétuent l'espece, n'auroit bientôt fait de tout le genre humain qu'un vaste tombeau ; le mercure, dis-je, jouoit un trop beau rôle dans la matiere médicale, pour qu'on ne tentât pas d'en faire l'essai pour la cure de l'hydrophobie : le succès parut d'abord répondre à l'attente de ceux qui en firent l'épreuve, & bientôt on ne tarda pas à le regarder encore comme un spécifique contre ce cruel mal ; cependant les expériences se sont multipliées : le succès n'a pas été constant ; mais bien loin d'accuser le mercure, on a cherché des raisons pour se persuader que si le mal n'avoit pas cédé, ce n'étoit pas la faute du remede ; mais qu'il falloit en accuser le temps, les précautions ou les circonstances qui n'avoient pas été favorables. Une observation que j'ai suivie, autant que je l'ai pu, avec tout

Digitized by Google

le soin possible, & dont je vais vous faire part, pourra peut-être contribuer, sinon à nous faire rejetter le mercure, du moins à suspendre encore notre jugement.

Pierre Viau âgé de treize ans, d'une constitution cacochimique, & Jean... âgé de neuf ans, tous deux bergers de la paroisse de Môlle près Cusset en Bourbonnois, furent mordus le 8 de mai 1756, par une louve enragée qui mordit aussi différentes especes de bestiaux.

Ces deux enfans me furent amenés le 9 de mai : après m'être exactement informé de toutes les circonstances de l'accident qui leur étoit arrivé, je me déterminai pour les frictions mercurielles; je les fis conduire à l'hôpital où j'ai suivi constamment leur maladie, avec M. Collin mon confrere.

Ils furent d'abord saignés du bras; nous procédâmes au pansement des plaies, dont M. Ponthenier habile Chirurgien a eu beaucoup de soin pendant tout le traitement.

Pierre Viau, le plus âgé, avoit une plaie à la tête d'environ cinq pouces de diametre en tout sens, qui occupoit une partie de l'os pariétal gauche, presque tout le pariétal droit & tout le haut de l'occipital; ces os étoient absolument décou-

verts, les tégumens en avoient été entiérement dévorés, le péricrâne même en avoit été enlevé. Il avoit encore une morsure au dessous de l'œil droit, qui étoit alors tuméfié & entiérement fermé, une autre au dessus de l'oreille gauche, & un coup de dent dans l'oreille du même côté, & enfin une morsure à la main gauche, entre l'index & le doigt du milieu. Ce berger avoit été mordu le premier.

Jean... le plus jeune, avoit trois morsures à la tête toutes trois à peu près vers la jonction des pariétaux avec l'os occipital : la plus considérable avoit un pouce & demi de large ; outre ces trois morsures, il en avoit une autre à côté de l'œil droit & un coup de dent à la main gauche, qui perçoit les tégumens de part en part entre le pouce & l'index.

Le nombre des morsures, leur grandeur, leur situation & l'abondance du virus qui avoit été nécessairement introduit par toutes ces plaies, tout nous annonçoit le danger dont étoient ménacés ces enfans, & les progrès qu'alloit faire le mal, si nous ne les prévenions par notre promptitude à appliquer des remedes : après les avoir fait saigner, comme je l'ai dit, on se contenta ce jour-là de panser les plaies de la tête avec des compresses

Digitized by Google

trempées dans l'eau de vie, à cause de la grande quantité de cheveux qui y étoient collés, & qu'on ne put point en détacher; on appliqua la pommade mercurielle sur les autres plaies : le soir nous les fîmes baigner; mais Pierre Viau ne vouloit point entrer dans le bain, il fallut l'y forcer, & encore ne put-on l'y retenir qu'un quart d'heure : le lendemain lorsqu'on lui demanda la raison des difficultés qu'il avoit faites pour entrer dans le bain, il répondit qu'il avoit rêvé la nuit précédente du bain, qu'il étoit tombé dans un étang où on vouloit le faire noyer; symptôme conforme à celui qu'éprouva Elizabeth Bryant dont il est parlé sur l'hydrophobie du Docteur Nugent, signe avant-coureur de l'horreur qu'on doit avoir pour l'eau.

Le 10 au matin ils furent baignés. Pierre Viau ce jour-là ne fit point de difficulté pour entrer dans le bain : le soir nous les fîmes frictionner sur les bras mordus; on commença dès-lors à panser les plaies avec parties égales de pommade mercurielle & de digestif ordinaire mêlés ensemble. Le 11 ils prirent du turbith minéral qui les vuida par le haut & par le bas, le soir du même jour, ils furent frictionnés sur l'autre bras : le 12 ils furent baignés, le 13 au matin, ils prirent un dernier bain, &

reçurent le soir chacun une friction : le 14, 15, 16 & 17, nous leur fîmes prendre une omelette dans laquelle nous avions fait entrer la poudre d'huitre calcinée : nous tentâmes même de leur faire prendre la poudre de Palmarius ; mais ils la refuserent à cause de son amertume.

le 14 & le 16, ils furent aussi frictionné : dès le 13 Pierre avoit mal aux dents ; mais le 14, 15 & 16, il avoit les amygdales gonflées, la langue blanche & une difficulté d'avaler. Le 17 nous les laissâmes reposer : le 18, 19 & 20, ils furent encore frictionnés ; mais bien loin de voir paroître la salivation, comme nous avions tout lieu de nous y attendre, la tuméfaction des glandes cessa, la langue reparut dans son état naturel, & la déglutition devint libre, sans que ces humeurs repercutées parussent compensées par aucune autre exerétion sensible. Le 22 & le 24 nous leur fîmes administrer à chacun une friction ; mais le 24 on s'apperçut que Pierre Viau avoit une espece d'horreur pour la boisson, & qu'il refusoit de boire ; il avoit aussi depuis plusieurs jours des mouvemens convulsifs dans le visage : le 25 pendant le cours de la journée, il ne voulut absolument rien boire ; le soir du même jour je lui demandai s'il vouloit boire du vin ;

Digitized by Google

m'ayant répondu qu'il s'efforceroit pour l'avaler, je lui en fis donner une tasse qu'il porta à sa bouche en frémissant & sans la regarder : il but le vin, mais avec beaucoup de peine & en s'efforçant : un instant après je lui fis donner une tasse d'eau, lui disant que c'étoit encore du vin ; mais comme il étoit sur le point de prendre la tasse, quoiqu'il ne pût pas voir ce qu'il y avoit dedans, il dit avec vivacité qu'on le trompoit, qu'il sentoit bien que c'étoit de l'eau qu'on lui donnoit, & il s'enfonça dans son lit. Dans le courant de la journée en lui présentant à boire, on avoit laissé tomber une goutte d'eau sur son habit, & il avoit poussé des cris perçans ; ce même jour il avoit poursuivi avec fureur un chien qui étoit entré dans sa chambre.

Jean... reçut le 25 une forte friction, le Chirurgien n'osa pas frictionner Pierre, qui le 26 au matin but beaucoup d'eau chaude : lui ayant demandé ce jour-là pourquoi il n'avoit pas voulu boire la veille, il répondit que c'étoit parce qu'il ne pouvoit pas regarder l'eau, & que lorsqu'on lui en présentoit, *il sentoit un vent*, ce sont ses termes, *qui de la tête*, il vouloit dire le crâne, *lui descendoit dans le nez, & du nez remontoit à la tête, & qu'il étoit forcé de soupirer* ; il me dit aussi

que ce jour, le 26, il n'avoit pas tant d'horreur pour l'eau, & que pourvu qu'il eût le nez dans la tasse, il la buvoit bien.

Depuis le 10 mai jusqu'au 26 du même mois, Jean avoit reçu onze frictions, & Pierre en avoit eu dix; on avoit employé pour ces frictions ou pour panser les plaies, douze onces de pommade mercurielle faite avec quatre onces de mercure & huit onces de graisse; cependant la salivation ne parut point, quoique les frictions se succédassent de fort près; Jean même qui n'avoit que neuf ans, & qui avoit reçu presque autant de mercure que l'autre, ne se plaignit jamais de la moindre incommodité. Nous fîmes faire une nouvelle pommade avec parties égales de mercure & de graisse, & nous leur fîmes administrer le matin 26, à chacun une forte friction de cette nouvelle pommade. Le 26 au soir, je fis boire Pierre, il prit la tasse & la porta à sa bouche presque sans émotion; mais j'observai qu'il avaloit avec beaucoup de peine, qu'il y avoit des matieres glaireuses qui lui embarrassoient le gosier & qui l'obligerent de cracher; après qu'il eut rejetté ces glaires, il porta une seconde fois la tasse à sa bouche, mais avec plus d'émotion que la premiere fois, il paroissoit même essoufflé, & respiroit avec

Digitized by Google

force; on entendoit aussi l'air qui sortoit avec bruit par ses narines, son gosier étoit en convulsion & faisoit du bruit comme s'il eût été étranglé.

Le 27 & 28 il reçurent encore de fortes frictions; mais l'après midi du 28, Pierre ne voulut plus boire, il ne voulut pas même permettre qu'on ouvrît davantage une porte qui donnoit sur un ruisseau qui couloit à côté de sa chambre, & par laquelle on y entroit ordinairement, parce qu'il frémissoit, disoit-il, toutes les fois qu'on l'ouvroit; il se plaignit encore ce jour-là d'un grand feu dans la poitrine: le 29 Jean fut frictionné, Pierre ne pouvoit plus supporter, ni le jour, ni la lumiere d'aucun flambeau, il avoit des frémissemens presque continuels, & étoit impotent de presque tous ses membres.

Le 30 & 31 mai, le 1, le 2 & le 3 juin, Jean fut encore frictionné: nous le purgeâmes le 5, & il partit le soir du même jour bien gai, & ses plaies entiérement guéries.

Pierre qui étoit dans une situation bien déplorable, maigre, sans forces & dans une agitation continuelle, étoit parti depuis le 31 mai: ses parens qui ne le quittoient pas, n'avoient pas voulu le laisser davantage à l'hôpital; ils l'avoient emmené dans

Digitized by Google

une voiture bien couverte, pour ne le point exposer au grand jour qu'il ne pouvoit pas supporter; & nous leur avions donné de la pommade mercurielle pour panser ses plaies : j'allai le voir le 8 juin : il étoit dans un état affreux, maigre, sec, décharné & sans connoissance, il avoit une figure hideuse; il étoit encore sourd depuis plusieurs jours, & il avoit une paralysie sur les jambes, où il éprouvoit de grandes douleurs : je lui fis donner à boire, il ne marqua pas d'horreur pour la boisson; cependant il avoit toujours un peu de peine à avaler : il mourut le 10 juin.

Pierre avoit reçu en tout quatorze frictions, Jean en avoit eu vingt, & il étoit entré dans les différentes pommades qu'on employa pour les frictions ou pour le pansement des plaies, huit onces de mercure. Jean le moins maltraité des deux, avoit reçu plus de frictions; mais les plaies de Pierre qui étoient plus considérables que celles de Jean, avoient exigé une plus grande quantité de mercure, d'ailleurs celles de Jean étoient consolidées depuis le 23 ou le 24 mai, celles de Pierre au contraire suppuroient encore lorsqu'il mourut, surtout la plus grande de la tête, dont les bords avoient toujours été garnis de pommade mercurielle, que l'on recouvroit ensuite avec des compresses

Digitized by Google

trempées dans l'eau-de-vie simple ou camphrée. Le 8 juin, lorsque je vis Pierre, l'exfoliation des os se préparoit, & les chairs d'alentour étoient d'un beau rouge.

Jean, ce jeune enfant, qui dans l'espace de vingt-cinq jours avoit eu vingt frictions, & reçu près de quatre onces de mercure pour sa part, n'eut pas la moindre apparence de salivation; il se plaignit seulement pendant un jour ou deux d'une légere douleur de dents; toutes les excrétions d'ailleurs étoient bien conditionnées, & comme dans l'état naturel: il a toujours été gai & fort enjoué; Pierre au contraire avoit un air triste, morne & sombre.

Il faut vous faire observer ici, Monsieur, que la chambre qu'ont habité ces enfans pendant le traitement, étoit fort basse, & comme une espece de souterrein, & étoit conséquemment fort humide: cependant pour compenser en partie ce qui manquoit du côté de la chaleur de la chambre, on avoit eu soin d'y tenir presque toujours du feu allumé, & les frictions avoient toujours été administrées auprès du feu.

Quant au régime de vie, ils ont été nourris avec des soupes de lait, du lait en bouillie, des œufs frais, & presque jamais de viandes ni de soupes grasses, dont ils ne se soucioient pas, n'y étant pas habitués.

Digitized by Google

Leur boiſſon ordinaire étoit de l'eau froide ou chaude, du lait coupé ou du lait pur qu'on laiſſoit à leur choix.

De tous les animaux qui avoient été mordus, un cochon qui l'avoit été dans une tumeur qu'il avoit au cou, creva le jour ſuivant de ſa morſure; une truie qui depuis trois jours ne mangeoit rien, & qui avoit bu le premier juin, fut trouvée morte le deux; elle avoit la gorge farcie de vers. Un autre cochon fut aſſommé le 7 juin, parce qu'on s'apperçut que depuis quelques jours il ne vouloit pas manger, qu'il ſe jettoit ſur les autres cochons, & qu'il en avoit mordu un. De tous les autres animaux qui avoient été mordus au nombre de ſix, trois cochons & trois vaches, aucun n'a changé; il eſt vrai qu'ils avoient moins de mal que les autres, & ſurtout les vaches, & qu'on leur a fait quelques remedes.

Jean, qui depuis qu'il étoit ſorti de l'hôpital, n'avoit pas ceſſé d'aller aux champs garder des troupeaux, & qui avoit toujours été expoſé aux divers changemens de temps, ſans en reſſentir la moindre incommodité, ſe plaignit vers le commencement du mois d'août ſuivant, en revenant d'un pré où il étoit aller tourner du foin, d'une vive douleur dans le bas-ventre, qui

Digitized by Google

lui répondoit dans la région des lombes, & qui s'étendit bientôt jusqu'aux extrêmités supérieures : il supporta son mal assez patiemment pendant huit jours ; il alloit même aux champs comme à son ordinaire ; mais le mal ayant fait des progrès, & s'étant jetté sur les extrêmités inférieures, cet enfant fut contraint de garder le lit. Ses parens qui étoient bien loin de soupçonner la cause du mal, se figurerent qu'il s'étoit dérangé quelque chose dans le corps, & ils agirent en conséquence, c'est-à-dire qu'ils le mirent entre les mains d'une de ces femmes que l'on trouve dans les campagnes, qui se mêlent de raccommoder les os fracturés, & qui après lui avoir bien tracassé le corps, assura que tout étoit rétabli dans son état naturel : cependant cet enfant dépérissoit à vue d'œil, étant paralytique de tous ses membres, sans qu'on songeât à lui procurer quelque soulagement : il mourut le 18 du même mois, ayant toujours été fort raisonnable, & ayant donné des marques de connoissance jusqu'à son dernier moment. Jean, pendant tout le cours de sa maladie, n'a pas donné la moindre marque d'horreur pour la boisson : c'est là tout ce que j'ai pu tirer de ses parens, qui ont été assez simples pour ne nous point informer de la situation de leur enfant,

Digitized by Google

Cet accident auquel nous ne devions pas naturellement nous attendre, paroît être un effet du mercure plutôt que de toute autre cause ; le mercure qui a toujours été retenu dans le corps, après y avoir roulé long-temps, a enfin attaqué les nerfs, & a occasionné tous ces fâcheux symptômes auxquels le mauvais ménagement de cet enfant, qui a toujours été exposé à un air libre, tantôt froid & tantôt chaud, n'a pas peu contribué.

Il semble que l'on pourroit dire d'après ces observations, que le mercure dont on exhalte tant la vertu pour guérir l'hydrophobie, n'est point un remede aussi sûr qu'on se l'étoit d'abord imaginé ; car il paroît que pour combattre le virus hydrophobique, il faut introduire dans le corps une très-grande quantité de mercure, puisque tout celui qu'on a administré à Pierre Viau, n'a pas été suffisant pour empêcher l'hydrophobie de se manifester ; il étoit cependant administré en trop grande quantité, puisqu'il a occasionné des accidens qui ont peut-être autant contribué que le virus à hâter la mort de Pierre. Jean qui a toujours paru sain & bien rétabli, devient paralytique & meurt dans le temps qu'on s'y attend le moins. Le mercure a peut-être détruit le virus, mais il a aussi détruit le

corps. Cet accident, dira-t'on, ne seroit point arrivé à Jean, s'il eût gardé plus de ménagemens en sortant des remedes? Cela peut être. Mais Pierre Viau qui a été exposé au même accident, & qui étoit encore hydrophobe, auroit-il évité son sort en restant tranquille à l'hôpital? Non sans doute, puisqu'avant d'en sortir il étoit déja impotent, & ne s'aidoit qu'avec peine de ses membres.

Ne pourroit-on pas conclure que la quantité de mercure qu'il faudroit introduire dans le corps, pour détruire le virus hydrophobique, est au dessus de ce qu'en peut porter notre corps, sans que son économie en soit dérangée? Mais plusieurs malades, dira-t'on, ont été radicalement guéris par les frictions mercurielles? Je répondrai à cela que plusieurs aussi, à qui on les a administrés, sont morts hydrophobes: le mercure n'est donc pas efficace, puisque le plus souvent il ne réussit pas; je dis même qu'on a plus d'exemples de son peu d'efficacité que de sa vertu, comme je le dirai bientôt; & de ces deux malades que M. Collin & moi, avons traité, l'un meurt hydrophobe & paralytique, & l'autre meurt paralytique.

Je dis enfin que si l'on doit attendre de bons effets du mercure dans le cas de la

Digitized by Google

rage, ce ne peut-être que lorſque le virus rabifique a été introduit en petite quantité, ou lorſqu'il n'eſt pas trop exhalté, & qu'il n'exige pour être détruit qu'autant de mercure qu'il en faut pour que l'économie animale n'en ſoit pas dérangée, & c'eſt peut-être le cas dans lequel ſe ſont trouvé tous ceux qui ont été guéris par les frictions mercurielles. S'il eſt vrai que le nombre en ſoit auſſi grand qu'on le penſe communément; ſi la nature & la cauſe de cette cruelle maladie nous étoient bien connus, nous en découvririons peut-être le contrepoiſon : mais tant que nos connoiſſances ne feront à cet égard que des conjectures, il n'y a qu'un heureux hazard qui puiſſe nous mettre ſur les voies. Le virus rabifique manifeſte quelquefois ſa malignité avec tant de promptitude, qu'il ne donne pas même le temps de ſonger à en prévenir les effets : témoin l'hiſtoire de ce malheureux dont parle M. Mead dans ſon Traité des poiſons (1), qui fut mordu par un chien enragé le jour même de ſes nôces, & qui, après avoir paſſé tout le jour dans les différens plaiſirs de la table & de la danſe, alla goûter entre les bras de ſa tendre épouſe les douceurs de l'Hyménée. Mais ſi les commencemens de cette nuit furent déli-

(1) *Tentamen tertium de cane rabioſo.*

cieux,

cieux, que la fin en devint tragique ! Le vin, la danse & les ébats amoureux avoient si prodigieusement contribué au développement du virus, que cet époux infortuné se sentant tout à coup transporté de la plus cruelle fureur, dévora inhumainement cette même épouse, à qui il venoit un instant auparavant de faire sentir toute la violence de sa passion, & lui changea son lit nuptial en un lit funebre.

D'autres fois le virus reste des mois entiers, & même des années, avant de se manifester. Claude Abeille (1) mourut enragé plus de 9 mois après avoir été mordu par une louve. M. de Sauvage (2) parle d'une personne qui, dix ans après avoir été mordue, fut tout à coup attaquée de la rage. Le terme ordinaire est de 30 à 40 jours.

On avoit cru jusqu'à présent que la rage étoit une maladie particuliere affectée à quelques especes d'animaux ; qu'elle ne s'engendroit jamais d'elle-même chez les hommes, & que nous ne pouvions la contracter que par communication. Plusieurs observations cependant semblent prouver le contraire. M. Trécour, Chirurgien (3),

(1) Journal de Médecine, t. 4, p. 269.
(2) Dissert. sur l'hydrophobie & la rage.
(3) Journal de Médecine, t. 6, p. 139.

Digitized by Google

rapporte l'histoire d'un soldat qui, à la suite d'une chûte avec commotion, devint hydrophobe. M. Laurens, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier (1), fait mention d'un paysan de 18 ans, qui, après avoir fait six lieues par une chaleur très-vive dans le mois de juillet, tomba tout-à-coup sans connoissance, & qui ne donna bientôt des signes de vie, que pour manifester toute l'horreur qu'il avoit pour les liquides, & qui fut aussi-tôt suivie de la rage, qui termina sa vie le même jour. On trouve encore dans le Journal de Médecine, tom. VII, p. 80, une observation de M. Lavirotte, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, par laquelle il constate qu'un jeune homme âgé de 30 ans, après des exercices violens & une marche de deux lieues dans le mois de mai, fut tout-à-coup attaqué de l'hydrophobie, & qu'il mourut le second jour de sa maladie avec tous les symptômes de la rage. Il y a encore plusieurs autres observations dans Boerhave, Vanswieten, son Commentateur; dans les observations de Skenkius; dans M. Brogiani (2), Professeur en Médecine à Pise; dans Marcellus Dona-

(1) Journal de Médecine, t. 7, p. 3.

(2) *De Veneno animantium naturali & acquisito*, Brogian.

Digitized by Google

tus, &c. qui concourent toutes à prouver que l'hydrophobie est une maladie qui n'est pas plus particuliere au chien, au loup, &c. qu'à l'homme, & qui nous fournit naturellement cette triste réflexion qu'il n'est point d'espece de maladies dont les hommes ne renferment le germe en eux-mêmes; comme il n'est point de crimes, quelques énormes qu'ils puissent être, auxquels ils ne puissent se livrer : mais ne poussons pas plus loin cette réflexion, elle est trop accablante pour l'humanité.

M. Désault est le premier qui ait employé les frictions mercurielles pour la cure de l'hydrophobie. En ouvrant des animaux enragés, ce célebre Médecin avoit observé qu'ils étoient farcis de vers, & en conséquence il avoit choisi le mercure qui est un des plus puissans vermifuges que nous ayons. M. Tauvry (1) avoit cependant dit avant lui, que *peut-être le mercure en grande quantité forceroit-il les obstacles que le resserrement des veines apporte à la circulation dans cette maladie.* L'illustre M. de Sauvage, Professeur en Médecine à Montpellier, & notre Maître commun, dont vous connoissez la sçavante Dissertation qu'il a donnée sur cette matiere, a

(1) Histoire de l'Académie royale des Sciences de Paris, ann. 1699, p. 48.

Digitized by Google

tâché de démontrer l'analogie qu'il y a entre le virus hydrophobique & le virus vénérien, & a conclu pour les frictions mercurielles. Enfin le mercure a si bien pris faveur, qu'on le regarde assez généralement aujourd'hui comme un spécifique contre la rage; cependant plusieurs personnes de celles à qui on a administré le mercure, sont mortes hydrophobes; il est vrai aussi qu'il y en a plusieurs qui ont été guéries: mais celles qui ont été guéries par les frictions mercurielles, & qui avoient été mordues par des animaux enragés, seroient-elles devenues enragées elles-mêmes, si on n'avoit point employé le mercure? C'est ce qu'on ne sçauroit assurer, puisqu'on voit souvent des personnes qui ayant été mordues par des animaux enragés, ne contractent cependant pas la rage, & nous n'avons que très peu d'observations qui constatent la guérison de l'hydrophobie déclarée, & dans lesquelles on ne pouvoit pas méconnoître le virus hydrophobique. On trouve dans l'Histoire de l'Académie royale des Sciences de Paris, année 1699, l'histoire d'une fille de vingt ans, qui avoit été mordue à la main par un petit garçon enragé: elle eut tous les accidens de la rage, & elle fut guérie par de fréquens bains salés. Il y est encore

Digitized by Google

parlé d'une femme enragée, qui ayant été saignée jusqu'à défaillance, liée sur une chaise pendant un an, & nourrie seulement de pain & d'eau, avoit été guérie. On y fait mention aussi d'un homme hydrophobe, qu'on avoit lié à un arbre, & à qui on avoit jetté sur le corps 200 sceaux d'eau, sans autre préparation, & qui fut guéri. Mais l'observation la mieux circonstanciée, est celle qui est rapporté par le Docteur Nugent, dans la Dissertation Angloise (1) qu'il a donnée sur l'hydrophobie. Le Frere du Choiset (2), Apothicaire de la Mission des Jésuites à Pondichéry, parle d'une femme qui avoit été mordue par un jeune Indien enragé, & qu'il a guérie, quoiqu'hydrophobe, avec des pillules & des frictions mercurielles.

Ces différentes observations nous apprennent qu'il n'est pas impossible, comme on l'avoit cru, de guérir la rage, lorsque l'hydrophobie étoit une fois déclarée; elles nous font voir aussi qu'on peut parvenir au même but par différens moyens; mais on a reconnu si souvent l'inutilité des

(1) On en trouve la Traduction Françoise chez *Cavélier*, rue S. Jacques à Paris, & on ne sçauroit assez en recommander la lecture à toutes sortes de personnes.

(2) Journal de Médecine, t. 5, p. 197.

Digitized by Google

bains, qu'on ne doit plus balancer à les bannir entiérement du traitement, lorsque l'hydrophobie est déclarée ; car il est constant que les bains, & généralement tous les liquides, bien loin de soulager, augmentent la violence des symptômes, & jettent les malades dans des convulsions affreuses. L'usage des bains ne pourroit donc tout au plus convenir que lorsque l'horreur des liquides ne se seroit point encore manifestée. Reste donc à opter entre le mercure & les anti-spasmodiques, qui ont si bien réussis au Docteur Nugent; la prudence exigeroit peut-être que l'on fît usage en même temps de ces deux différens remedes, quoique les anti-spasmodiques soient les seuls qui paroissent convenir, lorsque les symptômes de la rage ne sont plus équivoques. Et en effet, ne paroît-il pas évident que le mercure ne peut pas combattre essentiellement le virus hydrophobique, si les poisons agissent plutôt sur les solides que sur les fluides, comme M. Mead, ce sçavant Médecin Anglois, paroît l'avoir démontré dans son excellent Traité (1) des poisons ? & si tous les symptômes qu'ils occasionnent, sont une suite de l'irritation spasmodique dont les nerfs sont affectés, je ne crois pas qu'on puisse

(1) Rich. Mead. *Examen venenorum, in variis tentam.* Distribut. a. c. Lorry. M. D. interpret.

Digitized by Google

regarder le mercure comme un anti-spasmodique, il paroît avoir une vertu contraire; il est certain au moins qu'on ne doit l'administrer qu'avec beaucoup de circonspection & de ménagement aux personnes délicates, & qui ont le genre nerveux bien susceptible d'irritations. Il paroît au contraire que tous les remedes anti-spasmodiques sont les seuls qu'on doive employer dans la cure de cette cruelle maladie. L'heureuse expérience que M. Nugent a faite du musc, du castoreum, du camphre, de l'opium, &c. avec lesquels il a guéri Elisabeth Bryant, ne devroit-elle pas nous enhardir à tenter les mêmes remedes? l'expérience, qui seule peut nous instruire parfaitement, nous apprendra peut-être un jour la véritable méthode de traiter cette maladie, & nous indiquera les remedes dont il faudra constamment faire usage: M. Nugent nous a mis sur les voies; des essais multipliés confirmeront peut-être la solidité de sa théorie.

Le mercure, s'il produisoit le même effet, ne le feroit que par accident, comme il ne me seroit pas difficile de le prouver, si je je ne craignois d'excéder les bornes d'une Lettre qui n'est déja que trop longue, mais que je n'ai pas cru devoir faire plus courte; j'ajouterai seulement que les absorbans, &

Digitized by Google

la poudre d'huitre en particulier, dont on a fait assez généralement usage jusqu'à présent, ne paroissent guere propres à combattre un mal qui exige des remedes dont l'opération soit plus sûre & plus manifeste; car ou ils agissent comme absorbans, ou comme apéritifs & stimulans. Dans le premier cas, on suppose qu'ils doivent neutraliser le virus, dont il paroît bien que l'acidité n'est qu'imaginaire; & dans le second, quel grand effet peuvent-ils produire par la petite quantité de sels alkalis qu'ils contiennent, pour guérir un mal dont tous les symptômes sont furieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Remedes dont l'on peut faire usage, lorsqu'on a eu le malheur d'être mordu par quelque animal enragé.

Poudre de M. George Cobb.

Prenez de cinnabre factice & naturel de chacun vingt-quatre grains & vingt grains de bon musc: vous mêlerez le tout avec suffisante quantité d'un syrop quelconque, pour en faire un bol que l'on prendra chaque jour; mais si la rage étoit déclarée, il faudroit en faire usage trois fois par jour.

M. Nugent a encore employé avec succès le bol suivant: Prenez assa fœtida, douze grains; musc, dix grains; camphre, six grains: faites du tout un bol avec suffisante quantité d'un syrop. Il faut en faire usage une ou deux fois par jour. Mais si l'hydrophobie s'est manifestée, on peut, & même on doit en user plus souvent, comme trois ou quatre fois par jour, & y ajouter à chaque fois un grain d'opium.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

SEI Sinfonie à quatro due Violini, alto Viola e Basso. Dedicate all'illustrissimo ed Eccellentissimo Mylordo Viceconte di Jallow, Colonello d'Infanterie Irlandese, al Servizio della sua Maesta Christianissima. Composte da Antonio Bailleux. Prix 9 liv. *A Paris*, chez MM. *Bayard*, rue S. Honoré, à la Regle d'or; *le Clerc*, rue du Roule, à la Croix d'or; Mlle *Castagneri*, rue des Prouvaires, à la Musique royale. Gravée par Mlle Vendôme.

SIX Trio pour le Violoncel, un Violon & Basse continue, dédiés à Mgr le Duc d'Ayen, composés par M. Chrétien, ordinaire de la Musique du Roi. Prix 7 liv. 4 s. Se trouvent aux adresses de Musique, & au Bureau du Mercure.

Digitized by Google

PEINTURE.

*LETTRE de M. Roy à M. de R***; sur la Perspective linéaire du Docteur Brook Taylor.*

Vous croyez, Monsieur, que ma nouvelle méthode de pratiquer la perspective (1), est à peu près semblable à celle du Docteur Brook Taylor (2), dont la Traduction Françoise vient de paroître. Il y a une si grande différence entre la perspective linéaire de ce célebre Géometre, & celle que j'ai proposée, que l'on pourroit vous soupçonner de n'avoir aucune connoissance de la mienne; si ce n'est que peut-être vous avez oui dire qu'elle est fondée sur les triangles semblables, seule

(1) *Essai sur la Perspective pratique par le moyen du calcul* (annoncé dans le Mercure de Décembre 1756). *A Paris*, chez *Ch. Ant. Jombert*, Imprimeur-Libraire du Roi.

(2) Nouveaux principes de la Perspective linéaire; traduction de deux Ouvrages, l'un Anglois du Docteur Brook Taylor; l'autre en Latin, de M. Patrice Murdoch, &c. Ces deux Méthodes sont précédées d'une troisieme, par M. de Saint-Jacques-de Sylvabelle.

Digitized by Google

partie en quoi ces deux méthodes se rapportent; mais ce rapport ne veut pas dire qu'elles soient à peu près semblables.

En effet, si vous eussiez vu ma petite brochure, par les premieres pages vous vous seriez apperçu que je n'adopte point l'usage des lignes, ni celui des échelles de dégradations dont on s'est toujours servi dans la perspective linéaire pour trouver les points de projections sur les Tableaux ou Desseins.

De même vous auriez vu que je n'employe ni algebre, ni regle de proportion pour le même sujet. Enfin vous auriez remarqué une notable différence entre ce que cet illustre Mathématicien enseigne sur le mêlange des couleurs, & ce que je propose pour imiter leurs dégradations; mais pour vous convaincre davantage sur ce sujet, permettez que premiérement je rappelle quelque chose de ce que vous avez dû remarquer dans l'Ouvrage de cet Auteur. Après quoi, sans oser mettre ma méthode en parallele avec la sienne, j'ajouterai ici le précis de ma brochure.

Remarque premiere. Dans son Introduction, pag. 43, le Docteur Taylor nous annonce qu'il a ajouté quelques exemples à son Ouvrage. Ces exemples sont, dit-il, une preuve sensible de la supériorité que

les principes que j'avance ont sur les regles ordinaires de la perspective, par la simplicité des figures & le petit nombre des lignes que j'employe pour tracer différens sujets qui, selon la méthode commune, ne pourroient l'être que par une multitude de traits propre à y jetter de la confusion.

Il n'y a rien là d'exagéré, on est convaincu de ces vérités dès le premier problême, page 29. Mais remarquez bien, Monsieur, que le Docteur Taylor se sert encore de quelque ligne sur le Tableau, & que, comme dans toutes les autres méthodes, c'est par la section de ces lignes qu'il trouve les points de projections.

Or je n'employe aucune ligne pour trouver les mêmes points, puisque je ne me sers que d'un simple calcul arithmétique, comme vous le verrez dans la suite. Ceci doit donc établir une différence entre les deux méthodes.

Malgré la supériorité incontestable que la méthode du Docteur Taylor a sur celles qui ont parues depuis environ 300 ans, il est évident que dans la pratique, excepté qu'elle procure moins de confusion, elle est cependant sujete aux mêmes obstacles dont j'ai parlé à l'égard des autres méthodes, dans la premiere partie de mon Essai, page 7 & suivantes, où, après avoir prouvé

Digitized by Google

que ces obstacles les rendoient bien souvent impraticables & inutiles aux Artistes, j'ai conclu, page 16, art. 9, que la maniere de chercher les Plans perspectifs & l'apparence de la grandeur des objets, par la section des lignes, ou par le moyen des échelles, ne pouvant être considérée comme universelle, on ne doit espérer une telle méthode que par le moyen des nombres.

Cela me donne lieu de remarquer ici que les Auteurs qui ont écrit sur la perspective, n'ayant apparemment jamais représenté que quelques figures placées sur le devant du Tableau, ce qui est toujours suffisant pour la théorie; ces Auteurs, dis-je, n'y ayant rencontré aucunes difficultés, n'ont point eu lieu de chercher à les surmonter.

Cependant si on consulte les Artistes, la plûpart répondront qu'ils sont rebutés par les obstacles qui se rencontrent continuellement dans la pratique des regles qu'on leur a enseignées, & qu'ils sont obligés, malgré eux, de les abandonner par l'impossibilité de représenter sur leur Tableau, selon ces mêmes regles, tous les objets que l'œil peut embrasser & voir d'un seul point dans une étendue de trois ou quatre mille toises quarrées de terrein.

Remarque deuxieme. A la fin de son In-

Digitized by Google

troduction, page 53, le Docteur Taylor, après avoir exposé son sentiment sur le mêlange des couleurs, dit qu'il ne peut rien donner de mieux sur ce sujet, que ce qu'il a tiré des principes de Newton, & ajouté à son ouvrage en forme de supplément, à quoi on pourroit, dit-il, ajouter encore une méthode sûre pour apprendre à un éleve le secret de ménager avec art le clair-obscur.

Vous voyez, Monsieur, que ce Sçavant n'a point confondu, comme vous, le mêlange des couleurs avec leurs dégradations, connues sous le nom de *perspective aérienne*, celle-ci devant nécessairement marcher de concert avec la perspective linéaire. Vous verrez à la fin du précis (1) ci-joint, si ce que j'ai proposé peut servir à l'idée de cet Auteur au sujet du clair-obscur.

D'abord, j'ai divisé la perspective en quatre parties.

Par la premiere, on doit trouver sur le tableau l'apparence du plan horizontal de chaque objet, selon le lieu qu'il occupe dans le plan général du sujet, même dans le cas où l'horizon seroit confondu avec la base du tableau.

(1) Ce précis pourra suffir aux personnes intelligentes pour pratiquer la perspective linéaire & aérienne.

Digitized by Google

La ſeconde doit donner l'apparence exacte des objets, ſelon leur plan particulier, & le lieu qu'il occupe ſur le plan général.

Dans la troiſieme, il s'agit de connoître, pour tous les différens plans, quelles ſont les parties des objets, ou les objets mêmes qu'il ne faut plus repréſenter ſur le tableau à cauſe de leurs petiteſſes.

La quatrieme conſiſte à dégrader les couleurs pour chaque plan proportionnellement à la force ou vivacité naturelle qu'elles ont ſur le premier.

Avant d'entrer en matiere, voici l'explication abrégée de quelque terme dont je me ſuis ſervi.

Figure premiere.

XY. Baſe du tableau.
AV. Principale du tableau; elle eſt toujours l'apparence de la principale indéfinie VI du plan. *fig.* 2.
V. Point de vue.
HI. Horizon.
AF. Toiſe primitive.
BG. Toiſe relative.

Figure deuxieme.

AM. Baſe du plan.
VI. Principale du plan indéfinie en I.
LV. Diſtance antérieure.
VH, VI. Diſtances poſtérieures.
LH, LI. Diſtances principales.
HP, HE *ou* IG, IF. Diſtances horizontales, ou paralleles à l'horizon.

$\frac{0}{0}$. Formule, c'eſt une eſpece de fraction dont le numérateur eſt un nombre qui

Digitized by Google

exprime la diſtance antérieure, & le dénominateur eſt un nombre qui exprime la diſtance principale; l'une & l'autre en toiſes, lorſque la diſtance poſtérieure eſt en toiſes : en pieds, lorſque la diſtance poſtérieure eſt en toiſes & pieds : enfin en pouces, lorſque cette diſtance eſt en toiſes, pieds & pouces.

La néceſſité d'opérer par le moyen du calcul, avec la plus grande préciſion, m'a obligé de ſubdiviſer la toiſe ordinaire en parties infiniment petites. Ainſi la toiſe contient 6 pieds, le pied contient 12 pouces, le pouce 12 lignes, la ligne 12 points, que j'appelle douzieme; le douzieme contient 12′, la premiere contient 12″, la ſeconde contient 12‴, &c.

Quoique j'aie prouvé le peu d'uſage que l'on peut faire des échelles de dégradation, j'en ai cependant propoſé une que j'ai imaginée, & qui, je crois, peut être diſtingué de toutes les autres; vous en jugerez, Monſieur : en voici la conſtruction.

(*Fig.* 1.) L'horizon HI étant placé ſur le tableau à une hauteur quelconque parallélement à la baſe XY, diviſez HI en deux parties égales au point V, abaiſſez VA perpendiculaire ſur XY.

Quoiqu'il ait toujours été en uſage de placer le point de vue à un point quelcon-

Digitized by Google

que de l'horizon, & même quelquefois hors du tableau; j'ai prouvé dans mon Essai, page 24, que ce point doit toujours être placé, ensorte qu'il divise l'horizon quelconque H I en deux parties égales.

Présentement divisez A V en deux parties égales au point B, divisez encore B V en deux parties égales au point C, continuez de diviser toujours de même en deux parties égales, tant qu'il sera possible, la partie la plus près du point V, par chaque point de division B, C, &c. tracez des lignes paralleles à la base X Y.

Considérez A B comme premier terme d'une progression décroissante, dont B C est le second terme, &c. la somme de toute la progression sera A V moins une quantité égale au dernier terme quelconque de la progression.

Remarquez bien que cette progression décroissante sur le tableau, est l'apparence d'une progression géométrique double croissante sur le terrein ou sur le plan général du sujet, & souvenez-vous que le premier terme de cette derniere est toujours égal au nombre qui exprime la distance antérieure quelconque, soit en toises, en pieds, ou en pouces.

Premiere exemple. Si la distance antérieure est supposée 2 toises, le premier

Digitized by Google

terme de la progreſſion croiſſante ſur la principale du plan, ſera 2 toiſes, le ſecond ſera 4 toiſes, le troiſieme ſera 8 toiſes, &c.

Il y a plus, les deux tiers A D ou B E, &c. de chaque terme, ſeront l'apparence exacte de la moitié du terme correſpondant ſur le plan : ainſi A D ſera l'apparence de 1 toiſe, & B E celle de 2 toiſes, &c.

Remarquez que ſi l'on trace F V quelconque, toutes les paralleles B G, &c. compriſes dans le triangle F V A, ſeront dégradées en progreſſion décroiſſante; enſorte que B G ſera égale à la moitié de A F, ainſi des autres.

Cela poſé, ſi A F égale la toiſe primitive B G, &c. toutes ces autres paralleles ſeront des toiſes relatives avec leſquelles on doit donner les dimenſions convenables aux objets ou lignes, qui ont leurs plans ſur chacune de ces paralleles.

Voici la même échelle exprimée par des quantités relatives au premier exemple, & à la même figure.

Vous obſerverez, Monſieur, que la premiere colonne marque le rang des termes, & qu'ils ne peuvent guere excéder le onzieme.

La ſeconde donne vis-à-vis de chaque terme la grandeur de la ligne A B, B C, &c.

Digitized by Google

Dans la troisieme colonne, on trouve sur la même ligne la quantité 2 toises, 4 toises, &c. dont chaque ligne AB, BC, &c. est l'apparence.

Dans la quatrieme, à la fin de chaque ligne, on trouve 6 lignes, 3 lignes, &c. pour la grandeur de la toise relative convenable au premier point B, C, &c. de chaque terme.

Termes.	21 lignes égalent AV	
1	10 lig. 6 d.	AB
2	5 . . . 3	BC
3	2 . . . 7 . 6′	
4	1 . . . 3 . 9	
5	0 . . . 7 . 10 . 6″	7
6	0 . . . 3 . 11 . 3	
7	0 . . . 1 . 11′ . 7″ . 6‴ . . .	
8	0 . . . 0 . 11 . 9 . 9	
9	0 . . . 0 . 5 . 10 . 10 . 6⁗ . .	
10	0 . . . 0 . 2 . 11 . 5 . . 3 . . .	
11	0 . . . 0 . 1 . . 5 . 8 . . 7 . 6′′′′′	

Dist. ant. 2 t.	12 lignes égalent FA.	
. . . . . 2 t.	6 lig.	BG
. 4	3	
. 8	1 . . 6 d.	
. 16	0 . . 9	
. 32	0 . . 4 . . 6′	
. 64	0 . . 2 . . 3	
. 128	0 . . 1 . . 1 . 6″	
. 256	0 . . 0 . . 6 . 9	
. 512	0 . . 0 . . 3 . 4 . 6‴ . . .	
. 1024	0 . . 0 . . 1 . 8 . 3	
. 2048	0 . . 0 . . 0 . 10 . 1 . 6⁗ .	
4094 t.		

Digitized by Google

Par la construction de cette échelle, il est évident que le rapport de la progression décroissante avec la progression croissante, peut être considéré comme un axiome de géométrie & d'optique, qui sert de fondement & de démonstration à toute ma méthode, tant à l'égard de la perspective linéaire, qu'à celui de la perspective aérienne, comme vous le verrez ci-après.

(*Fig.* 2.) Je suppose ici que A V, soit la principale du tableau élevée perpendiculairement sur K F principale du plan indéfinie en F, que L soit l'œil du spectateur, & K son point d'assiete.

Je dis que si on fait A E égal à A K, le rayon visuelle L E coupera A V en deux parties égales au point B. Car si on fait E H parallele à L K, on aura le parallélogramme rectangle L H E K, dont L E est la diagonale, laquelle, en coupant A V au point B, forme les triangles semblables L V B, L H E, & donne cette proportion.

L H : H E : : L V : V B.

Or les trois premiers termes sont connus; car L H ou K E, est la distance principale qui peut toujours être mesurée sur K F, principale indéfinie du plan.

De même H E égale toujours A V principale du tableau, laquelle l'Artiste peut mesurer exactement en toise, ou parties de toise ordinaire.

Digitized by Google

Enfin LV ou KA, distance antérieure, ne varie point dès que l'Artiste l'a une fois déterminée.

Cela posé, VB sera toujours connu: donc si de VA on ôte VB quelconque, le reste BA quelconque sera toujours l'apparence de AE distance postérieure quelconque mesurée sur AF partie postérieure de la principale indéfinie du plan. Voici l'application des nombres à cette proportion:

LH : HE :: LV : VB

4 toiſ. . 12 lig. :: 2 toiſ. . VB ou 6 lig.

En attribuant ces quantités aux trois premiers termes, la regle de proportion faite, vous aurez 6 lignes pour la grandeur de VB. Donc sur le tableau, le point B sera l'apparence du point E du plan.

Remarquez bien que 6 lignes sont les $\frac{1}{2}$ de HE ou de AV, ou de 12 lignes, & souvenez vous que le nombre 2 exprime la distance antérieure LV ou KA que j'ai supposée 2 toises. Remarquez aussi que le nombre 4 exprime la distance principale LH ou KE. Or ces deux nombres forment une espece de fraction à laquelle j'ai donné le nom de formule.

Cela posé, pour trouver sur la principale AV d'un tableau quelconque, l'apparence d'une distance postérieure AF, ou d'un point quelconque F pris sur la princi-

Digitized by Google

pale indéfinie du plan, il faut diviser A V par le dénominateur de la formule, & multiplier le quotient par le numérateur. Le produit pris avec le compas sur une regle de laiton divisée exactement en pouces & lignes ordinaires, & portée sur la principale du tableau de V vers A, donnera le point C quelconque pour l'apparence du point F.

Remarquez en passant que supposant E F, second terme de la progression croissante, il sera double de A E premier terme: dans ce cas E F aura pour son apparence C B moitié de B V partie la plus près du point V. Donc si on prolonge A E principale indéfinie, & si l'on divise cette ligne selon les termes de la progression croissante, on trouvera leurs apparences sur C V, par le moyen des termes de la progression décroissante.

Deuxieme exemple sur la premiere figure. On demande l'apparence ou projection d'un point pris sur la principale du plan à 30 toises de la base. Selon ce que j'ai expliqué ci-devant, la formule sera $\frac{2}{32}$. Divisez 21 lignes, ou, ce qui est le même, 252^{d}. grandeur de la principale A V par 32, le quotient sera 7^{d}. 10$'$. 6$''$, lequel étant multiplié par 2, le produit sera 1^{pi}. 3^{d}. 9$'$. Prenez avec le compas cette derniere

quantité sur la regle de laiton, & la portez sur la principale du point V vers A, vous aurez sur A V l'apparence du point dont il s'agit.

Il est évident que si par ce point on trace une ligne parallele à la base X Y, cette parallele sera l'apparence d'une autre parallele tracée par le point, qui a été pris d'abord sur la principale du plan.

J'ai averti dans mon Essai, p. 24, que pour la pratique, il faut observer que la distance antérieure ne soit jamais moins que les deux tiers du double d'une ligne droite menée du point de vue à l'angle du tableau, qui en est le plus éloigné, afin que la plus grande largeur de celui-ci soit toujours vu sous un angle aigu. J'en ai expliqué la raison.

Voilà, Monsieur, en quoi consiste la premiere des quatre parties de la Perspective.

Par la seconde partie, il s'agit de trouver l'apparence d'un point quelconque pris sur cette parallele du plan de laquelle je viens de parler, & en même temps de déterminer l'apparence de la grandeur d'une ligne, dont ce point seroit le plan.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que j'appelle distance horizontale la partie de la parallele comprise entre le point dont

Digitized by Google

il s'agit, & la principale du plan.

Souvenez-vous que (*figure premiere*) j'ai supposé A F, toise primitive, égale à 12 lignes : cela posé, il faut diviser cette quantité ou son égale 144^{d}. avec le même diviseur 32 ; ensuite multipliez le quotient avec le même multiplicateur 2, le produit 9^{d}. sera la toise relative dont la sixieme partie 1^{d}. 6$'$. sera le pied, & 1$'$. 6$''$. sera le pouce relatif.

Avec cette mesure commune, vous trouverez qu'un point pris sur la parallele du plan à 6^{t}. 2^{pi}. 4^{pou}. de sa principale, aura son apparence sur la parallele du tableau à 4^{li}. 9^{d}. 6$'$. de sa principale A V.

Il est clair qu'avec la même mesure commune, vous trouverez l'apparence exacte d'une ligne dont ce point seroit le plan, & de même celle de tous les objets ou lignes qui auroient leur plan, ou point d'assiete sur cette même parallele à la base X Y.

En procédant de cette maniere pour tous les différens plans, il n'est aucun objet dans toute la composition du tableau que l'on ne puisse mettre en perspective selon son plan particulier, & selon le lieu qu'il occupe sur le plan général du sujet.

A l'égard de la troisieme partie de la Perspective, il suffit d'avoir trouvé la toise

relative

relative, & ses parties pour connoître si on peut encore représenter un objet, selon les dimensions qu'il a naturellement; satisfaction que peut donner l'échelle que j'ai proposée ci-devant, même avant de commencer le tableau.

Voilà, Monsieur, l'essentiel pour pratiquer la perspective, sans tracer aucune ligne sur les tableaux ou desseins.

J'ai expliqué dans mon Essai un moyen pour abréger le calcul, lorsque les distances postérieures sont en parties de toise; ensuite j'ai donné le modele d'un Mémoire Perspectif, dont chaque page est divisée en deux colonnes. La premiere sert à placer toutes les dimensions, & autres mesures prises sur le plan; la seconde colonne est destinée pour écrire les quantités trouvées pour les apparences sur le tableau; après quoi j'ai proposé la maniere de tracer le plan des ombres (1) sur le plan général, &

(1) J'ai imaginé un instrument, dont je donnerai la description & l'usage dès que j'en aurai gravé les figures; c'est un espece d'astrolabe avec lequel on trouvera facilement, sans aucun calcul, la grandeur des ombres, selon la latitude quelconque des lieux, la déclinaison du soleil & l'heure du jour, sans sortir du cabinet. Par ce moyen, les Artistes pourront observer le costume des ombres, lorsque les sujets l'exigeront: cette partie du costume paroît avoir été presque totalement négligée.

Digitized by Google

de représenter la réflexion des objets dans l'eau ; enfin j'ai avertis que la méthode prise inversement, sert avec la même exactitude pour les plafonds, & parconséquent pour les coupoles.

La quatrieme partie de la perspective regarde la dégradation des couleurs ; il y a si peu d'Auteurs qui ayent écrits sur cette partie, & ce qu'ils en ont dit est si peu utile aux Artistes, que l'on en pourroit presque conclure qu'elle n'a pas été traitée. J'ai hazardé quelques réflexions sur ce sujet, dont voici le précis.

On sçait que les objets qui ont leur plan sur la base du tableau, doivent toujours avoir leurs plus fortes ombres inférieures au noir. Cela posé, en affoiblissant géométriquement le noir, comme pour imiter sa propre dégradation, selon une distance quelconque, j'ai conclu que les plus fortes ombres des objets placés sur le tableau, selon cette même distance, doivent être inférieures à ce noir affoibli. Cette maniere de comparer la plus grande force des ombres au noir affoibli, paroît suffisante pour régler tout le clair obscur d'un tableau.

L'affoiblissement des ombres & l'obscurcissement des lumieres provenant de l'augmentation du volume d'air, & cette augmentation étant proportionnée à celle de

Digitized by Google

la distance comprise entre le spectateur & les objets, il suit que cette apparence de dégradation de couleur doit marcher de concert avec l'apparence de la dégradation des objets; & que pour imiter de tels effets sur le tableau, il faut que les objets, leurs couleurs & leurs ombres, soient dégradés à proportion de la distance où ils y doivent paroître représentés.

Cela posé, pour fixer le dégré de force des plus fortes ombres de tous les objets qui ont leur plan ou point d'assiete, sur une même ligne parallele à la base du tableau, voici ce que j'ai proposé.

Pesez exactement deux grains de noir, broyé à l'huile, & autant de grains de blanc broyé de même, qu'il en est marqué par le nombre de toise de la distance postérieure : mêlangez le tout, vous aurez une teinte dont la force doit toujours être supérieure à celle des plus fortes ombres dont il s'agit.

Par exemple, si un objet quelconque doit paroître sur le tableau, comme s'il étoit placé à 337 toises de distance postérieure, pesez deux grains de noir & 337 grains de blanc; mêlangez le tout, vous aurez la teinte convenable pour fixer les plus fortes ombres de cet objet.

J'ai expérimenté qu'il faut plus de 4000

Digitized by Google

grains de blanc pour détruire totalement deux grains de noir.

Je n'ai pas prétendu fixer le noir à deux grains ; on peut augmenter ou diminuer cette quantité d'une autre petite quantité connue : par ce moyen l'on donne plus ou moins de force à tout le clair-obscur du tableau.

A l'égard de l'obscurcissement du blanc, il est si peu sensible, qu'il se peut faire sans regle. Cependant, Monsieur, si vous en êtes curieux, voici la construction d'une échelle de dégradation des couleurs qui pourra vous satisfaire sur ce sujet.

Sur une toile à part, tracez au moins deux parallélogrammes rectangles d'environ un pouce de largeur, & dont la hauteur soit égale à celle de la principale du tableau. Divisez ces parallélogrammes en progression décroissante ; je suppose que A V (*fig.* 1.) soit le premier.

Placez du noir au premier point A ; ensuite pesez deux grains de noir, & autant de grains de blanc qu'il en est marqué par le nombre qui exprime la distance antérieure en toise, le tout mêlangé ; cette teinte sera convenable au premier point B du second terme. Prenez de cette teinte B, & la fortifiez de plus en plus avec du noir, fondez en descendant vers A sans y toucher.

Digitized by Google

Pour continuer, pesez partie égale de la teinte B & de blanc, mêlangez le tout vous aurez la teinte du premier point C du troisieme terme; ensuite prenez de cette teinte C, & la fortifiez de plus en plus avec la teinte B, fondez en descendant vers B sans y toucher : en continuant ainsi pour les autres termes, vous aurez l'échelle de dégradation du noir.

A l'égard du blanc, je suppose présentement que A V soit le second parallélogramme.

Placez du blanc au point A; ensuite pesez deux grains de blanc, & autant de grains de la teinte du neuvieme terme (1) de la dégradation du noir, qu'il en est marqué par le nombre qui exprime la distance antérieure en toise : mêlangez le tout, vous aurez la teinte du premier point B du second terme; éclaircissez cette teinte de plus en plus avec du blanc, fondez en descendant vers A sans y toucher.

Ensuite pesez partie égale de la teinte du neuvieme terme du noir & de la teinte B, vous aurez la teinte du premier point C

(1) Cette teinte du neuvieme terme de la dégradation du noir se trouve égale à une teinte composée de 1022 grains de blanc & de grains de noir, lorsque la distance antérieure est exprimée par le nombre 2.

Digitized by Google

du troisieme terme ; éclaircissez de plus en plus cette teinte avec la teinte B, fondez en descendant vers B sans y toucher. Continuez de procéder de même pour les autres termes.

Pour faire usage de cette échelle, il faut la placer à côté du tableau ; ensorte que les termes de l'un répondent exactement aux termes de l'autre.

Dans cette position, les plus fortes ombres des objets qui auront leurs plans sur une ligne quelconque BG parallele à la base XY, seront fixées par la dégradation du noir qui se rencontrera vis-à-vis. Par ce moyen les teintes d'ombres, & même de lumieres de tous les objets représentés sur le tableau, seront proportionnées aux teintes d'ombres & de lumieres des objets, qui ont leurs plans sur la base.

J'ai expliqué, dans mon Essai, comment l'on pourroit dégrader les couleurs simples ou principales, en procédant de la même maniere ; enfin j'ai terminé mon petit ouvrage en proposant de faire une expérience qui prouveroit dans le besoin, ou pour la simple curiosité, l'exactitude de la perspective de tout un tableau fait selon ma méthode.

Je crois, Monsieur, que vous êtes présentement convaincu que ma maniere de

Digitized by Google

pratiquer la perſpective eſt différente de celle du Docteur Taylor; mais ſouffrez que je vous faſſe encore remarquer que ſi les Artiſtes écrivoient en abrégé au bas ou derriere leurs tableaux ou deſſeins; 1°. la hauteur de la principale, 2°. la grandeur de la toiſe primitive; 3°. la diſtance antérieure, il en réſulteroit pour eux l'avantage d'impoſer ſilence à la critique ſur ce qui regarde la perſpective, & le ſpectateur inſtruit ſur cette note auroit l'agrément de ſçavoir, 1°. par le moyen de la diſtance antérieure & de la toiſe primitive, à quelle diſtance il doit ſe placer pour voir le tableau, comme il convient; 2°. en remarquant combien la principale contient de toiſe primitive ou de ſes parties, il connoîtroit à quelle hauteur en toiſe ordinaire l'œil eſt élevé au deſſus du plan; 3°. il pourroit juger à peu près des dimenſions de tous les objets par leurs rapports avec les figures dont les premieres pourroient être égales, ou à peu près à la toiſe primitive; 4°. il connoîtroit en quelque ſorte les différens éloignemens de pluſieurs de ces objets, par le moyen des termes de la progreſſion décroiſſante fixée par la hauteur de la principale, & dont le premier terme eſt déterminé par la diſtance antérieure (1).

(1) N. B. Si un Artiſte n'a pas ſuivi les regles de

Digitized by Google

Je souhaite en faveur des jeunes Eleves, que des Professeurs de Peinture, Sculpture & d'Architecture qui auront connoissance de la méthode du Docteur Brook Taylor, & de la mienne, veuillent bien prendre la peine d'en faire l'application à des tableaux ou desseins de grandeur quelconque, & quelques soient les sujets. Selon le succès qui en résulteroit, ces habiles gens pourroient décider si elles peuvent être préférées aux méthodes dont on a toujours fait usage depuis environ trois siecles. Cette décision rendue publique, les jeunes gens qui se destinent aux Arts, où le dessein est nécessaire, ne seroient plus exposés à perdre leur temps à l'étude de plusieurs livres qui, en les instruisant peu, les fatiguent quelquefois beaucoup, & par-là les obligent de négliger une science qui, au jugement des vrais Connoisseurs, est absolument nécessaire à leur Art.

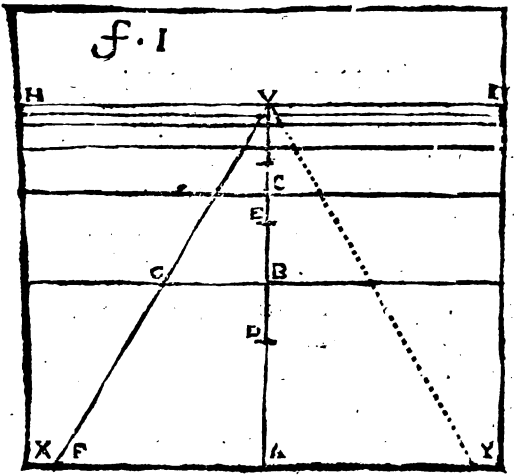
J'ai l'honneur d'être, &c.

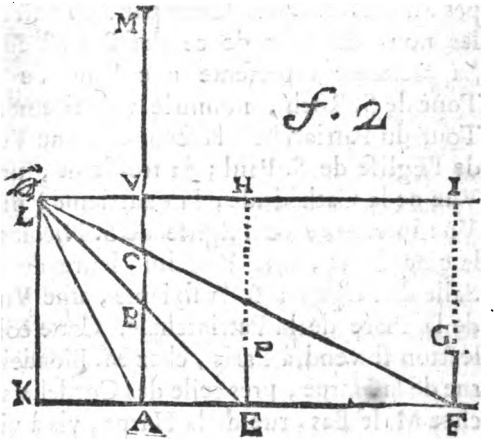
ROY, Graveur en Taille douce, & Maître Graveur sur tous métaux.

A Paris, ce 10 Novembre 1757.

la perspective, il doit supprimer cette note, parce qu'elle met tous les Connoisseurs dans le pouvoir de vérifier son tableau ou dessein.

Digitized by Google





Digitized by Google

GRAVURE.

Il vient de paroître avec privilege du Roi, six nouvelles Estampes, & un frontispice, représentant les principales Vues des ruines de la ville de Lisbonne, depuis l'événement terrible qui est arrivé à cette Capitale, & dont les desseins ont été envoyés par deux Artistes de cette même Ville, & viennent d'être gravés à Paris, sous l'inspection de M. Blondel, Architecte du Roi, très-expert en cet Art, par M. le Bas, Graveur célebre, qui a fait autant de tableaux de ces six belles Estampes, d'ailleurs intéressantes par l'idée qu'elles nous donnent de ce désastre affreux. La premiere représente une Vue de la Tour de S. Roch, nommée vulgairement Tour du Patriarche; la seconde, une Vue de l'Eglise de S. Paul; la troisieme, une Vue de la Cathédrale; la quatrieme, une Vue intérieure de l'Eglise de S. Nicolas; la cinquieme, une Vue intérieure de la Salle de l'Opera; & la sixieme, une Vue de la Place de la Patriarchale. Cette collection se vend à Paris, chez M. Blondel, rue de la Harpe, près celle des Cordeliers; chez M. le Bas, rue de la Harpe, vis-à vis

Digitized by Google

la rue Persée, & Mme la veuve Chereau, rue S. Jacques, près celle des Noyers. Le prix de l'exemplaire est de 12 liv. sur grand papier de chapelet, & de 10 liv. sur grand raisin.

ARTS UTILES.

OPTIQUE.

M. l'Abbé de la Ville, habitué à Saint Gervais, à Paris, & qui travaille en optique, a eu l'honneur de présenter derniérement à M. le Marquis de Paulmy, Ministre de la Guerre, un verre concave géométriquement travaillé & supérieurement fini, avec lequel le Ministre découvre aussi loin que peuvent le faire ceux qui ont la vue longue. Ce succès & l'applaudissement que les Connoisseurs ont donné au peu d'ouvrages de l'Auteur qui ont paru, lui font présumer que les Sçavans verront avec plaisir un microscope universel, & nécessaire aux Chimistes, qu'il se propose de rendre public, & auquel il donnera la derniere main l'été prochain.

Digitized by Google

MÉCHANIQUE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, les différens Instrumens dont la musique se sert, se sont ressentis comme elle, & aussi long-temps qu'elle de ses imperfections : ceux-ci ne se sont perfectionnés qu'en raison de celle-là ; mais si les Instrumens à cordes ont acquis des degrés de bonté par la correction de leur forme, par le changement de leur diapason, il leur restoit encore une imperfection telle qu'on ne pouvoit espérer d'attraper l'accord parfait des différentes cordes dont ils sont montés.

« Tout le monde a éprouvé (dit un de » nos Journalistes) les défauts presque im- » patientans des chevilles dans les vio- » lons, & autres Instrumens à cordes. On » n'a presque jamais ce qu'on veut avec » cette pauvre méchanique. Veut-on mon- » ter le ton ? on est porté plus loin qu'il ne » faut : Veut-on le baisser ? on descend au » dessous du point qu'on désire : il faut » tâtonner en déçà, en delà, racler long- » temps, pour voir si l'on a trouvé (à peu

Digitized by Google

» près) le point juste ; & les Auditeurs ont » presque perdu le désir de jouir d'une » bonne symphonie, quand il faut l'ache- » ter par les désagrémens d'un prélude si » ennuyeux. »

Ce n'étoit point l'Artiste qui devoit sentir ce défaut. Content de construire son Instrument, de le polir & l'orner en raison du prix convenu, ou qu'il en espéroit ; une cheville de poirier sain & bien sec, déguisé sous la couleur d'ébene joliment contournée, rehaussée d'un bouton d'ivoire, étoit tout ce qu'ils sçavoient & pouvoient faire de mieux.

C'étoit donc le Musicien, j'entends le Musicien ingénieux, qui sentant le vice de ces chevilles, devoit imaginer les moyens d'un autre méchanisme, qui conservant la même utilité, fît disparoître le défaut.

M. Domenjoud, Avocat en Parlement, a la gloire d'avoir le premier levé l'obstacle, & le sieur Gaviniés, Maître Luthier, à Paris, auquel il a confié son invention, est le premier Artiste qui l'ait exécuté.

Cette invention consiste à substituer des vis aux chevilles des Instrumens à cordes. Ce nouveau méchanisme est consigné dans une petite brochure, imprimée dans le courant de l'année derniere, chez Thibouft, place de Cambray, à Paris.

Digitized by Google

Mais l'expérience de tous les jours nous montre que l'Inventeur n'a d'ordinaire que la gloire de l'invention, & que la perfection de la chose inventée est réservée à d'autres, souvent aux Artistes.

Le sieur Gaviniés s'est contenté d'exécuter cette nouvelle méthode, d'accorder les Instrumens avec précision, par des vis d'ivoire dont la disposition au bout du manche ressemble à une patte d'oye, figure assez barroque pour les yeux accoutumés à voir ces Instrumens terminés par une jolie tête, ou par un rouleau contourné avec élégance, accompagnés de chevilles agréablement symmétrisées.

Un Artiste de cette Ville, guidé par un Virtuose, dont les momens de loisir sont consacrés à l'étude des belles connoissances, sans changer de méchanisme, ni lui faire perdre de ses avantages, a sçu le renfermer dans la tête ordinaire du violon, & a substitué des vis de fer d'un pas très-serré, à celles d'yvoire du sieur Gaviniés. Voilà déja un pas vers la perfection, puisqu'il restitue à nos yeux la forme ordinaire, & enleve à l'extrêmité de l'Instrument la surabondance de pesanteur que le premier méchanisme y ajoutoit nécessairement.

Le sieur Coré, Horloger de cette Ville,

Digitized by Google

a plus fait, Monsieur : il n'est point imitateur : il va au même but ; mais par une route toute différente, & qui n'appartient qu'à lui seul. Sa méthode est si simple, si aisée, qu'on est étonné, lorsqu'on l'a vue, qu'elle n'ait pas été inventée en même temps que l'Instrument même auquel elle est destinée ; & c'est, à mon avis, ce qui en fait le mérite & la perfection. Elle conserve à l'instrument ses chevilles, leur forme & tous leurs usages ; il n'en change que la matiere, les siennes sont de métal.

Il adopte à cette cheville une petite roue dentelée, dans laquelle engraine une vis sans fin, surmontée d'un bouton crantelé qui sert à la mouvoir en tous sens, dont le mouvement est quarante fois plus accéléré que celui de la cheville ; d'où il suit que si, en mouvant cette vis, vous ne lui faites faire qu'un quarantieme de son tour, vous ne haussérez ou baisserez la corde que d'une 1600e partie du volume, ou cylindre de la cheville ; ce qui démontre parfaitement la précision & la perfection de ce méchanisme.

Elle se meut si facilement (cette vis sans fin), que lorsqu'avec la cheville (qui ne résiste qu'en raison de la tendance de la corde, & jamais par la cause de la pression ou frottement du bois des trous dans les-

Digitized by Google

quels elle agit) ; que lors, dis-je, qu'avec la cheville vous avez monté la corde à peu près au ton que vous désirez ; vous lui donnez le point de perfection avec le premier de vos doigts qui se trouve à portée du bouton, tandis que de la main droite vous tirez le son avec l'archet.

La beauté & l'avantage de cette méthode sont, qu'avec toute la simplicité possible, la cheville conserve tout son mouvement propre, sans faire violence à la vis sans-fin, & que la vis sans-fin fait obéir la cheville sans effort aux différens & moindres mouvemens nécessaires, pour hausser ou baisser la corde au degré qui donne la perfection du ton désiré.

Le sieur Coré, Horloger, Inventeur de cette cheville qu'il a déja exécutée à la satisfaction de plusieurs Connoisseurs, demeure à Metz, vis-à-vis la Paroisse S. Martin.

J'ai l'honneur d'être, &c. *D...*

Metz, ce 4 Février 1758.

Au moment que j'allois fermer ma lettre, le sieur Coré m'apporte encore son violon, auquel il a ajouté trois nouvelles chevilles dont le méchanisme dérivé du premier, est simplifié à chacune par gradation, toujours avec utilité & intelligence : ainsi les Curieux pourront choisir.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

Le Dimanche 29 Janvier, l'Académie royale de Musique a représenté *Alceste* pour la derniere fois. Le mardi 31, elle a donné les *Amours des Dieux*, avec des changemens dans l'arrangement des actes. Le premier (Amymone) a été supprimé. On lui a substitué Ariane, qui formoit auparavant la derniere entrée. Celle de Coronis a toujours gardé le second rang, & la Provençale a pris la place d'Ariane. Dans cet acte ajouté, Mlle Arnoud a représenté la jeune Provençale, avec les graces ingénues de son âge. Elle n'a dans son rôle qu'un seul morceau de distinction. C'est le monologue (Mer paisible), où elle a mis toute l'expression qu'il demande. La preuve du plaisir qu'elle y a fait, est l'affluence qui l'a suivie jusqu'au Carême.

On a continué ce Ballet, ainsi distribué jusqu'au mardi 14 Février qu'on a donné

Digitized by Google

la premiere représentation d'*Enée* & *Lavinie*, Tragédie. Les paroles sont de feu M. de Fontenelle, & la musique de M. Dauvergne, à qui elle fait beaucoup d'honneur. Les symphonies & les airs de violon sont de la plus grande beauté. Le troisieme & le quatrieme actes méritent tous les applaudissemens qu'ils ont reçus du Public. La fête de Bacchus, & celle de Vénus qui se succedent dans ces deux actes, forment un contraste charmant. On est tour à tour enlevé par la vivacité qui anime la premiere, & enchanté par la volupté qui regne dans la seconde. La Passacaille est un morceau admirable. Celui de Didon dans le second acte, ne doit pas être oublié. Il est du plus grand genre, & chanté par Mademoiselle Sixce, comme il est fait par M. Dauvergne, c'est-à-dire supérieurement. Cet éloge n'est point exagéré : il est justifié par le succès. Mlle Sixce réunit dans ce morceau tous les suffrages, & redouble les brillantes espérances qu'elle a d'abord données de son talent. Nous finirons cet article par un trait de louange qui la distingue. Elle a la voix extrêmement juste, qualité aussi rare qu'elle est nécessaire dans le chant.

On ne représente les *Amours des Dieux* que les jeudis.

Digitized by Google

COMEDIE FRANÇOISE.

Le ſamedi 28 Janvier, les Comédiens François ont donné la cinquiéme repréſentation du *Faux Généreux*, après laquelle l'Auteur a jugé à propos de la retirer. Il y a dans cette Comédie des ſcenes bien faites, & des détails heureux. C'eſt dommage que le Faux Généreux tienne à d'autres caracteres, & n'en ſoit pas un lui-même. Nous oſons dire plus : Nous ſommes perſuadés que le titre a nui à la réuſſite, & qu'il eſt peut-être le défaut le plus choquant de la piece. Quoi qu'il en ſoit, nous croyons qu'elle eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, & que M. le Bret peut l'avouer ſans rougir.

Le Dimanche 29, un jeune & nouvel Acteur débuta par le rôle de Darviane dans *Mélanide*, & par celui d'Olinde dans *Zénéide*. Le mercredi premier Février, il repréſenta le Marquis dans les *Dehors trompeurs*, & le petit-Maître dans la *Pupille*. Il a joué ſucceſſivement dans pluſieurs autres pieces ; mais le rôle de Darviane eſt celui où il a le plus réuſſi. Il l'a rendu avec tout le ſentiment & le feu qu'exige la ſituation. On peut dire à ſa

Digitized by Google

louange qu'il est bien au théâtre ; qu'il a l'air décent, le maintien aisé & le geste naturel. Il joint à ces avantages celui d'être fort jeune. Il aura tout le temps de perfectionner son jeu, & nous ne doutons pas qu'avec du travail & de l'application, il ne devienne aussi agréable qu'utile dans l'emploi des seconds *Amoureux*. Il a débuté aussi dans le sérieux ; il a joué Andronic dans la Tragédie qui porte ce nom ; Nerestan dans *Zaïre*, & dans *Alzire* Gusman ; mais il nous a paru, ainsi qu'au Public, qu'il étoit plus appellé au comique noble, qu'au grand tragique, qui demande plus d'organe & de représentation.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens continuent les représentations de la *Noce interrompue*, Parodie d'Alceste, qui a eu une pleine réussite, & de grandes chambrées qui en sont la meilleure preuve, surtout pour les Acteurs. Elle est du bon faiseur (M. Favart) ; elle a le mérite des anciennes Parodies, c'est-à-dire qu'elle respire cette gaieté franche qui vaut bien la fadeur pastorale de nos Parodies modernes. Elle offre d'ailleurs un spectacle varié, & relevé du sel de la critique, par l'épisode du Docteur

Digitized by Google

Glouteau, dont les ordonnances sont autant de traits satyriques, décochés successivement contre les pieces nouvelles de l'année dont il se fait lire la liste. Si cet épisode (1) n'est pas absolument neuf, il est heureusement rajeuni par des traits du moment.

(1) Il nous a paru une imitation des *Spectacles malades*, ancien Opera comique en un acte, dans lequel l'Opera & les deux Comédies viennent consulter un Médecin étranger, qui avoit alors la vogue.

OPERA COMIQUE.

Le mercredi premier Février, ce Théâtre a fait son ouverture par le *Peintre amoureux de son modele; Jerôme & Fanchonnette*, &c. précédés d'un Prologue, & suivis d'un nouveau Ballet pantomime. La direction de ce Spectacle a passé de M. Monet à M. Favart, son plus brillant appui; elle ne pouvoit tomber en de meilleures mains. M. Favart en a l'administration conjointement avec M. Corbi. Son nom seul fait à ce théâtre l'effet d'une piece nouvelle, qui a réussi. Elle y attire l'affluence.

On y donne actuellement le *Docteur Sangrado*, piece nouvelle en un acte, qui a reçu du Public un accueil favorable. Elle est précédée du *Diable à quatre*, qu'on revoit toujours avec plaisir.

Digitized by Google

CONCERT SPIRITUEL.

Le Concert du jeudi 2 Février, jour de la Purification de la Vierge, a été le plus beau qu'on ait vu depuis long-temps. Mlle Arnoud y a attiré la foule, ainsi qu'à l'Opera. La salle étoit pleine à quatre heures & demie. Elle a chanté un verset dans *Deus noster refugium*, Motet à grand chœur de M. Cordelet, qui avoit été précédé d'une symphonie. Ensuite M. Vachon a joué pour la premiere fois un Concerto de violon avec le plus éclatant succès. On a admiré en lui la grande exécution, & applaudi le talent supérieur. On peut dire de M. Vachon :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître ;
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de Maître.

Mlle le Miere a chanté un petit Motet. M. Balbastre a joué sur l'orgue un Concerto de sa composition. Mlle Fel a chanté un petit Motet pour la Fête du jour. *Laudate Dominum, quoniam bonus*, Motet à grand chœur de M. Mondonville, a couronné ce brillant Concert.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, *le* 12 *Décembre.*

TOUT ce qu'on voit jusqu'ici du nouveau Sultan promet le regne le plus heureux. Outre les libéralités faites aux Janissaires, le Grand Seigneur a donné cinq cens bourses, pour libérer une partie de ceux qui sont détenus dans les prisons de cette Ville.

Il a transpiré quelque chose des intrigues que certaines Puissances ont essayé de pratiquer à la Porte, pour inspirer au Sultan de l'ombrage contre la Russie & la Cour de Vienne. Mais il paroît que l'on n'a pas réussi à lui faire prendre le change, & que ce Prince est mieux instruit qu'on ne le suppose.

ALLEMAGNE.

DE HANOVRE, *le* 18 *Janvier.*

Les Prussiens depuis quelque temps avoient poussé de Magdebourg à Halberstadt un corps composé de six Bataillons, d'un Régiment de Dragons & d'un Régiment de Hussards, & la présence de ces troupes autorisoit les habitans à refuser les contributions en argent, & les fournitures

Digitized by Google

de grains auxquelles ils s'étoient soumis. D'autre part, il étoit necessaire de ravitailler le château de Regenstein, qui n'avoit plus de vivres que pour quelques jours. Toutes ces circonstances firent prendre au Maréchal de Richelieu la résolution d'envoyer un fort détachement, pour enlever les Prussiens. Il choisit pour cette expédition le Marquis de Voyer, Maréchal de Camp, qui étoit à Wolfembuttel, & on lui donna onze Bataillons, trente-six Piquets, deux Régimens de Cavalerie & un de Hussards, avec quatre cens chevaux qui étoient revenus de Brunswick. Le 10, le Marquis de Voyer rassembla ses troupes sur le haut Oker, en faisant barrer les chemins pour arrêter tout ce qui pouvoit avertir l'ennemi de ses dispositions, & le même jour à l'entrée de la nuit, il les fit marcher sur trois colonnes. Celle de la droite, aux ordres du Comte Turpin, étoit composée du Régiment d'Infanterie de royal Baviere ; de celui de Dumoutier, Cavalerie ; de trois cens Hussards en avant, de quatre compagnies de Grenadiers, & de douze Piquets venant de Goslar. Elle déboucha de Schlad en dirigeant sa marche par Stapelnbourg & Dehrembourg, & elle devoit se porter vers la porte de Halberstadt qui conduit à Quedlinbourg. La colonne du centre, commandée par M. le Marquis de Langeron, étoit formée de deux Bataillons Autrichiens ; du Régiment de Condé, Infanterie ; du Bataillon des Grenadiers de Bergeret, & du Régiment de Cavalerie de Berry. Cette colonne, précédée par cent Hussards de Turpin, déboucha par Ornebourg, & marcha par Osterwich & Zillengen, pour se rendre à la porte d'Halberstadt, qui est en face de ce chemin. Elle avoit quatre pieces de canon & un pétard pour faire sauter cette porte. La colonne de la gauche,

aux

Digitized by Google

aux ordres du Marquis de Belzunce, consistoit en quatre bataillons de son Régiment, six compagnies de Grenadiers, vingt-quatre Piquets, & les quatre cens chevaux de Brunswick. Elle partit d'Achem, & marcha par la digue de Keendam. Sa destination étoit de passer le ruisseau d'Oltheim au dessous d'Halberstadt, & d'en aller masquer la porte qui va à Groningue.

Ces trois colonnes débouchèrent en même temps à l'heure marquée, & le Marquis de Voyer marcha avec celle du centre. Cette colonne & celle de la gauche rencontrerent en chemin des glaces qui leur causerent quelque retard; la troisieme arriva devant Halberstadt le 11 au matin. Les Prussiens étoient fort tranquilles, parce qu'une de leurs patrouilles, qui avoit été jusqu'à Osterwich, leur avoit rapporté qu'il n'y avoit rien de nouveau. Mais une seconde patrouille ayant rencontré l'avant-garde de M. le Comte Turpin, alla porter l'allarme à Halberstadt, ce qui obligea les ennemis à l'abandonner précipitamment, & à laisser leur hôpital avec beaucoup d'effets dans cette Ville. Ils évacuerent en même temps Quedlinbourg, & se replierent sur Ascherleben par la route de la Sala.

Les fruits de cette expédition sont d'avoir fait entrer des vivres pour six mois dans le château de Regenstein, & d'avoir tiré d'Halberstadt deux cens mille écus à compte des contributions que cette Ville devoit. M. le Marquis de Voyer a fait distribuer aux troupes, par forme de gratification, soixante-dix mille rations de pain que les Prussiens n'ont pu emporter. Il a fait brûler un magazin d'échelles préparées, selon toutes les apparences, pour quelque entreprise secrete. On a de plus abattu huit cens toises du mur qui formoit l'en-

Digitized by Google

ceinte d'Halberstadt : on a brisé & brûlé toutes les portes de la Ville, & tous les pilastres qui les soutenoient ont été détruits.

M. le Marquis de Voyer est venu ici rendre compte de toutes ces opérations à M. le Maréchal de Richelieu. Il a amené avec lui pour ôtage M. Dudick, homme de grande considération dans le pays ; les deux Chefs de la Régence d'Halberstadt, deux Référendaires du Clergé, & de principal Négociant de la Ville. Des deux cens mille écus exigés à compte, la plus grande partie a été payée comptant en especes, & l'on a de bons effets pour la sûreté du reste. Enfin, il nous est encore venu gratuitement deux mille cinq cens sacs de grains, sans préjudice des cent vingt-cinq mille sacs qui étoient promis par la convention, dont l'inexécution a été punie.

M. le Comte Turpin a détruit ou enlevé à Quedlinbourg tous les magazins que l'ennemi y avoit formés. Peu de jours après, les Prussiens ont encore abandonné Achersleben, & tous les quartiers qu'ils occupoient dans le pays. Une grande partie des traîneurs & des prisonniers qu'on leur a faits, ont pris parti dans nos Régimens.

De Kaunsorate en Bohême, *le 27 Janvier.*

Depuis le départ du Prince Charles, le Maréchal Comte de Daun continue de faire ses dispositions, tant pour assurer ses cantonnemens & faire échouer les entreprises que les Prussiens pourroient tenter de ce côté-ci, que pour se mettre en état d'agir lui-même à la premiere occasion. Le Général Comte Nadasti a son quartier général à Leitomissel. L'armée se renforce tous les jours ; ce Royaume seul va fournir dix mille recrues d'infanterie.

Digitized by Google

Sur l'avis qu'on a eu qu'un corps de Prussiens étoit en marche pour tenter une irruption dans la Silésie Autrichienne, les troupes de Baviere qui s'étoient jointes au corps du Général Baron de Marshal, cantonné aux environs de Welwaren, ont eu ordre de se rendre du côté de Brinn en Moravie.

Nos Croates ont repoussé vigoureusement près de Schatzlar vers Libau, un gros détachement de Prussiens, & ils ont fait des prisonniers.

Le corps du Général Marshal est dans une position fort avantageuse. Il forme une chaîne qui s'étend depuis Leitmeritz le long de l'Eger jusqu'à Saatz ; ensorte qu'il peut aisément se porter en force sur l'Elbe, & de tel autre côté où il sera nécessaire.

Nous attendons incessamment la garnison de Lignitz, qui est en marche pour nous rejoindre.

Quatre mille Croates, à ce qu'on assure, se sont fait jour à travers l'armée ennemie, près de Breslau, & ont pris la route de Pologne.

La garnison de Schweidnitz a fait le 13 de Janvier une vigoureuse sortie sur les troupes Prussiennes qui bloquent cette Place. Les ennemis y ont perdu bien du monde, & le détachement de la garnison y est rentré avec beaucoup de prisonniers, de vivres, de bagages & de bestiaux.

Les Prussiens ont fait du côté de Gratz en Styrie une tentative qui a échouée. Le 15, vers une heure après midi, les ennemis au nombre de dix-huit cens hommes d'Infanterie, & de deux mille trois cens hommes tant Cavalerie que Hussards, se mirent en mouvement. Leur avant-garde qui venoit de Schmirowitz, s'avança jusqu'à une métairie dont elle s'empara sans peine. Le reste des Prussiens qui s'étoit formé sur la montagne, la

Digitized by Google

descendit en même temps, & tous ensemble ils attaquerent une brasserie située au bas de cette montagne, & qui ferme de ce côté-là l'entrée de Gratz. Ils avoient laissé derriere eux sur la hauteur, de l'artillerie qui, en les protégeant, foudroyoit le front de l'attaque. Aussi-tôt que M. le Marquis de Ville, Lieutenant-Général qui commande à Gratz, avoit vu l'ennemi s'ébranler, il avoit envoyé ordre au Colonel Simbshon de soutenir la brasserie. Cet Officier en conséquence fit occuper par quelques troupes un jardin, qui est au dessus de cette brasserie, & il y plaça du canon qui fut si bien servi, qu'après une attaque qui dura plus d'une heure, les Prussiens furent forcés de prendre la fuite & de regagner la montagne. On les poursuivit autant qu'il fut possible, & on leur tua encore ou on leur blessa une trentaine d'hommes. Cette retraite précipitée se fit avec tant de confusion, qu'ils abandonnerent leurs morts & leurs blessés. Leur perte, y compris quelques prisonniers qu'on leur a faits, peut se monter à peu près à quatre cens hommes. Les Impériaux, de leur côté, n'ont eu que trente-un blessés & huit morts. Les Prussiens qui étoient partis de Troppau à six heures du matin, n'y sont rentrés qu'à huit heures du soir : ils n'avoient laissé dans cette Ville qu'environ deux cens hommes.

Sur quelques mouvemens faits par les Prussiens du côté de la Moravie, & vers les frontieres de la Hongrie, on a détaché le Général Gastheim avec six mille hommes pour occuper les gorges de Jablunka. Les Hongrois des Cercles limitrophes ont en même temps reçu ordre de se tenir prêts à monter à cheval au premier avis.

Les exactions que les Prussiens font dans la Silésie Autrichienne, sont si exhorbitantes, qu'une

Digitized by Google

grande partie des habitans déserte le pays. On assure que la seule ville de Troppau a été taxée à quatre-vingts mille écus.

De Breme, *le 16 Janvier.*

M. le Maréchal de Richelieu ayant des avis sûrs que les Hanovriens, non contens d'avoir enfreint la convention de Closterseven, en renouvellant les hostilités qu'ils s'étoient engagés de cesser, vouloient encore s'emparer de la ville de Brême, ce qui nous auroit empêché de soutenir les quartiers du bas-Aller, & nous auroit ôté la communication avec l'Oost-Frise, envoya ordre à M. le Duc de Broglie de les prévenir. En conséquence cet Officier Général fit marcher hier un détachement au village de Hosselhausen, pour contenir les ennemis qui s'y étoient présentés; & sur le soir, il fit sommer les Magistrats de Brême de recevoir les troupes de Sa Majesté dans leur Ville. Après une négociation qui dura jusqu'à dix heures, on lui remit une porte qui fut occupée par six compagnies de Grenadiers. Ce matin M. le Duc de Broglie est entré dans la Ville à la tête d'une compagnie de Grenadiers, pour en imposer à la populace, qui s'étoit ameutée devant la maison de Ville, pendant que l'on travailloit au logement des Troupes. Le tumulte ayant été appaisé par ses soins, la Garnison est entrée, & le logement s'est fait sans aucune difficulté. Le Baron de Wormser, Brigadier d'Infanterie est resté dans la Ville pour y commander.

Accord fait entre M. le Duc de Broglie & les Magistrats de Brême.

Article Premier. Comme l'occupation de la Ville est faite au nom de Sa Majesté Impériale,

Digitized by Google

Il s'entend qu'Elle ne sera aucun préjudice à la liberté & immédiatéité de la Ville & du territoire y appartenant, & à ses privileges.

Réponse. L'infraction de la Convention de Closterseven étant la seule raison qui oblige M. le Maréchal-Duc de Richelieu à s'emparer de la Ville de Brême, elle ne doit point douter que sa liberté immédiate & celle de son territoire, ainsi que ses privileges, ne soient conservés par Sa Majesté Impériale.

Article II. Conséquemment, le Gouvernement, la Religion & son exercice dans les Eglises Réformées, ainsi que dans le Dôme, le Commerce, tant par terre que par eau, l'Etat Politique, Ecclésiastique & Militaire de la Ville, ne souffriront aucun changement.

Réponse. Accordé. Il sera même donné des Gardes les jours de Fêtes, pour la tranquillité du Service, toutes les fois qu'elles seront demandées.

Article III. Les Passeports donnés par le Sénat, tant pour les personnes que pour les marchandises & les hardes, seront respectés.

Réponse. Accordé.

Article IV. Les fortifications de la Ville demeureront en l'état présent, sans aucun changement.

Réponse. Si on y fait quelques changemens, ce sera plutôt pour les améliorer.

Article V. L'Arcenal de la Ville, ses munitions, les canons, les magazins à poudre & à bled, & les attirails de guerre appartenant à la Ville, resteront entiérement & pleinement à la Ville.

Réponse. L'Arcenal, les munitions, les canons, les magazins à poudre & le magasin à bled, reste-

ront à Messieurs de la Ville. Les clefs de l'Arcenal, ainsi que celles des magazins, seront entre les mains de MM. les Magistrats : on y mettra seulement des Gardes, pour la sûreté de ce qui y est renfermé.

Article VI. La Ville sera dispensée de loger des Troupes Françoises, qui y monteront la garde conjointement avec celles de la Ville.

Réponse. On ne logera dans la Ville que la quantité de Troupes nécessaires pour la sûreté, & les Magistrats peuvent être certains que toutes les précautions seront prises pour que les logemens ne soient point à charge.

Article VII. On cédera une ou deux portes de la Ville aux Troupes Françoises, qui y monteront la garde conjointement avec celles de la Ville.

Réponse. Les Troupes Françoises monteront la garde aux portes conjointement avec les Troupes de la Ville, mais à toutes les portes.

Article VIII. Aussi-tôt que la situation présente des deux armées dans notre voisinage changera les portes, les fauxbourgs & le territoire de la Ville seront évacués sans aucune prétention ou exécution, sous quelque prétexte que ce soit.

Réponse. Accordé, dès que les raisons de guerre ne le demanderont plus. Cet article répond en même temps à celui qui suit.

Article IX. Les portes de la Ville, les fauxbourgs & le territoire seront évacués dans le cas où le Général de l'armée Françoise donnera une Déclaration qui portera qu'il ne veut plus occuper la ville de Brême, & qu'il la laisse jouir de la neutralité.

Réponse. Répondu par l'article précédent.

Article X. On ne demandera à la Ville ni por-

Digitized by Google

tions, ni rations, ni subsistances, ni chauffage; tout sera payé en argent comptant, sans forcer la Bourgeoisie à la livraison.

Réponse. Tout sera payé en argent comptant par les Officiers. Pour ce qui est du chauffage, il sera nécessaire que les hôtes y pourvoyent, jusqu'à ce qu'on ait pu faire prendre des arrangemens par les Commissaires.

Article XI. Une exacte discipline sera observée parmi les Troupes qui seront dans la Ville, dans les fauxbourgs & le territoire.

Réponse. La meilleure & la plus exacte sera observée; je leur en donne ma parole d'honneur.

Article XII. Leurs Majestés Impériale & très-Chrétienne voudront bien procurer la sûreté du commerce, & garantir la Ville & son territoire à la paix prochaine en pleine liberté & immédiateité, & Elles ordonneront qu'elle soit dédommagée de tout ce qu'elle a souffert pendant cette guerre.

Réponse. Accordé.

Article XIII. On n'établira dans la Ville ni dans les fauxbourgs aucun hôpital.

Réponse. Accordé. On établira seulement dans un des fauxbourgs un hôpital ambulant, pour donner les premiers secours aux malades & blessés, qu'on fera transporter ensuite dans les hôpitaux de Hoya ou de Verden. Signé, *le Duc de Broglie.*

Au nom du Sénat, *D. Smidt*, *L. Groning*, *J. de Meinertshagen*, *J. Nonnen.*

Au nom de la Bourgeoisie, *F. H. Kroft*, *H. Meyer*, *Pierre Wichelhausen*, *André*, *J. Trevisanus.*

Digitized by Google

DE HAMBOURG, *le 28 Janvier.*

Toutes les lettres de Léipsick & de Dresde ne parlent que des contributions dont l'Electorat de Saxe est accablé. Voici le résultat de ces lettres dont on laisse aux événemens à constater l'exactitude. La seule Ville de Léipsick, qui a déja payé au Roi de Prusse, en especes, onze tonnes d'or, c'est-à-dire onze cens mille écus, (sans ce qui lui en a coûté pour les quartiers & pour l'Hôpital des Prussiens,) a reçu ordre de fournir encore, au plus tard à la fin du mois, la somme de huit cents mille écus, sous peine d'exécution militaire; ce qu'on a de la peine à concilier avec la promesse donnée par écrit de la part du Roi de Prusse, que cette Ville, après avoir satisfait au paiement des trois cents mille écus éxigés d'elle au mois d'octobre dernier, seroit exempte de toutes autres contributions. Il est vrai que cette imposition est faite à titre d'emprunt; mais elle doit être repartie sur les Négocians & les Bourgeois, principalement sur les Catholiques Romains qui ont déja contribué aux premieres.

On a signifié en même temps à la Noblesse de Saxe des ordres précis de payer, sans autre délai, le don gratuit de six cents mille écus qui lui a été demandé dès l'année derniere; & il faut que le paiement de cette somme soit fait en trois termes égaux, dont le dernier est fixé au 15 février prochain.

L'assemblée des Etats de Saxe convoquée à Léipsick, n'a encore rien réglé par rapport à l'administration des revenus de l'Electorat. Cependant le Directoire de Torgau a confisqué depuis peu le Baillage de Barby qui est affermé, & le scellé a été mis sur les greniers & les magasins publics.

Digitized by Google

Les exécutions militaires recommencent dans le Cercle de Misnie, pour les fournitures de froment que les Prussiens en exigent. On se sert de la même voie pour le recouvrement de tous les deniers de la Steuer, qui sont restés entre les mains des Receveurs particuliers. Le cercle de Neustadt est obligé de fournir, pour les Troupes du Maréchal Keith, cent soixante-cinq mille mesures de farine, & cinquante-cinq mille cinq cens rations. Enfin le chapitre de Merseboug est taxé à soixante-dix mille écus, sans avoir pu obtenir de modération.

DE FRANCFORT, *le 25 Janvier.*

Un détachement Prussien de cent cinquante hommes, commandé par le Partisan Meyer, arriva le 20 de ce mois à Nischwitz, château appartenant au Comte de Bruhl, premier Ministre de Sa Majesté Polonoise. Ce Partisan fit aussi-tôt sonner le tocsin, pour assembler les Paysans du Village & des environs; ensuite il leur ordonna, sous peine d'exécution militaire, de se rendre le lendemain au château, avec des hâches, des leviers, des pelles & autres instrumens semblables. Ces ordres donnés, le détachement s'occupa le reste du jour & toute la nuit à démeubler les appartemens, ce qui ne se fit pas sans pillage. Le lendemain 21, plus de deux cents Paysans s'étant rendus à l'heure marquée au château, le Partisan Meyer les obligea d'en briser toutes les portes & fenêtres, d'enfoncer les plafonds & les planchers, d'abattre les toits, de renverser les escaliers, les cloisons, les murs intérieurs, &c. ce qu'il fit faire avec tant d'activité, qu'en moins de six heures il ne resta que la carcasse du bâtiment. L'orangerie & les jardins furent traités de même. Toutes les allées furent coupées, les charmilles détruites,

Digitized by Google

les bosquets & les palissades arrachés ou brûlés, & plusieurs milliers d'arbres fruitiers sciés à un demi-pied de terre. Après la destruction du château, on alla piller les fermes & leurs dépendances, qui ne furent garanties d'une ruine totale qu'en payant sept mille florins au Partisan. Tous les effets du château ont été conduits à Halle.

Le même jour, le magnifique château de Pforten, dans la Lusace, appartenant encore au Comte de Brulh, fut mis au même état que celui de Nischwitz, par un détachement de Hussards du Régiment de Seckely.

DE DANTZICH, *le 26 Janvier.*

La marche des Russiens est certaine. Une colonne de leurs troupes d'environ dix mille hommes, aux ordres du Général Romanzow, a passé Tilsit & s'est portée sur Konigsberg. On assure même que la garnison de cette Ville, ainsi que celle de Pillau, s'est retirée, après avoir encloué le canon qu'elle n'a pu emporter, & que les Magistrats de Konigsberg ont député au Général Fermer, pour régler la Capitulation. On ajoute que les Russiens observent partout la plus exacte discipline.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Le 29 du mois de Janvier, M. le Comte de Clermont, Prince du Sang, prit congé du Roi, de

la Reine & de la Famille Royale, pour aller prendre le commandement de l'armée du Roi à Hanovre.

Le 2 de Février, fête de la Purification de la Sainte Vierge, MM. les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint Esprit, s'étant assemblés vers les onze heures du matin dans le cabinet du Roi, Sa Majesté tint chapitre, & nomma Commandeur de ses Ordres, M. l'Abbé Comte de Bernis, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangeres. Le Roi sortit ensuite de son appartement, pour aller à la Chapelle. Sa Majesté, devant laquelle les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en manteau, le Collier de l'Ordre & celui de la Toison d'Or pardessus. Elle étoit précédée de Monseigneur le Dauphin, de MM. le Duc d'Orléans, le prince de Condé, le Comte de Charolois, le Prince de Conty, le Comte de la Marche, le Comte d'Eu, le Duc de Penthievre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Le Roi assista à la bénédiction des cierges & à la procession qui se fit dans la Chapelle; & la Grande Messe fut célébrée par l'Abbé Gergoy, Chapelain Ordinaire de la Chapelle-Musique. Sa Majesté fut reconduite à son appartement en la maniere accoutumée.

Il a été rendu le 29 décembre dernier une ordonnance par laquelle « Sa Majesté accorde une » amnistie générale à tous les Officiers-Mariniers » & Matelots qui auront désertés, tant de ses Vais- » seaux & autres Bâtimens, que des Ports & Ar- » senaux de marine, à condition néanmoins, pour » ceux d'entre lesdits Officiers-Mariniers & Ma- » telots qui seront dans le Royaume & dans les » Isles Françoises de l'Amérique, qu'ils se pré-

» ſenteront aux Commiſſaires de la Marine, &
» autres Officiers chargés du détail des Claſſes des
» Matelots, quinze jours après la publication de
» la préſente Ordonnance dans les lieux où ils ſe
» trouveront; & pour ceux qui ſeront dans les
» Pays Etrangers, qu'ils ſe préſenteront pareille-
» ment aux Conſuls François & autres Officiers
» commis par Sa Majeſté dans leſdits Pays, & ce
» dans le terme d'une année, à compter du pre-
» mier février prochain, que ladite Ordonnance
» aura été publiée dans ce Royaume, pour y être
» renvoyés par leſdits Conſuls avec une conduite,
» ſous la charge de ſe repréſenter immédiatement
» après leur retour dans le Royaume, devant les
» Commiſſaires de la Marine, & autres Officiers
» chargés du détail des claſſes. »

M. l'Evêque Duc de Laon a pris congé du Roi & eſt parti le 9 février de Paris, pour ſe rendre à ſon Ambaſſade à Rome.

La place de Major des Gardes du Corps, dont M. de Suſy a donné ſa démiſſion, a été accordée par le Roi à M. de Monmort.

Le Roi a accordé le grade de Maréchal de Camp de ſes armées à M. le Prince de Condé & à M. le Comte de la Marche.

Le Roi vient de nommer M. de Chevert Lieutenant-Général, Grand-Croix de l'Ordre de Saint Louis, & lui a accordé une gratification annuelle de mille écus, en attendant qu'il jouiſſe de la penſion ſur l'Ordre, attachée à cette décoration. Sa Majeſté a encore ajouté à cette grace quatre mille livres de penſion ſur le Tréſor Royal, en attendant qu'il ſoit pourvu du gouvernement qu'elle lui promet d'eſpérer.

On a célébré le 11 de ce mois, dans l'Egliſe de la Paroiſſe du Château, pour le repos de l'ame de

Madame Henriette de France, le service fondé par Monseigneur le Dauphin. Ce Prince, Madame la Dauphine, Madame Infante, Madame, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, y ont assisté.

Le service annuel fondé par le Roi dans l'Abbaye Royale de Saint Denis pour Madame Henriette de France, y fut célébré le 13 avec les cérémonies ordinaires. L'Evêque de Meaux, premier Aumônier de Madame, y assista, ainsi que Madame la Duchesse de Beauvilliers, Dame d'Honneur, M. le Baron de Montmorency, Chevalier d'Honneur, M. le Duc de Saint-Agnan, & plusieurs personnes de distinctions.

Nous apprenons de Provence que le froid y a été excessif pendant plus d'un mois, quoiqu'on y ait joui du plus beau soleil. La Durence & le Rhône ont été pris d'une telle force, que les voitures les plus pesantes ont roulé sur la premiere, & que la seule largeur du Rhône a empêché de tenter le même passage sur ses glaces.

BÉNÉFICES DONNÉS.

M. l'Evêque de Troyes que le Roi avoit nommé à l'Evêché d'Aire, ayant supplié Sa Majesté de trouver bon qu'il n'acceptât point ce Siege, & qu'il se démît de l'Evêché de Troyes, a été nommé à l'Abbaye de Notre-Dame de Cherlieu, Ordre de Cîteaux, Diocese de Besançon. Sa Majesté a aussi nommé à l'Evêché d'Aire, M. l'Abbé de Raigecourt, son Aumonier; à l'Evêché d'Orléans, M. l'Evêque de Digne; à l'Evêché de Digne, M. l'Abbé du Quaylar, Archidiacre & Grand-Vicaire de ce Diocese, & à l'Evêché

Digitized by Google

de Troyes, M. l'Abbé de Cicé, Grand-Vicaire du Diocese de Bourges.

MORTS.

Messire *Louis-Hector*, Comte de Gelas-Voisins, Marquis d'Ambres, Vicomte de Lautrec, Baron des Etats de Languedoc, Brigadier des Armées du Roi, mourut à Toulouse le 28 Décembre dans sa quatre-vingt-troisieme année.

Messire *N. de la Boissiere*, Abbé Commendataire de l'Abbaye royale de Longway, Ordre de Prémontré, Diocese de Rheims, & ci-devant Coadjuteur du Grand-Maître du college de Navarre, est mort dans la ville de Kimper, le 14 Janvier, âgé de soixante-seize ans.

Messire *Baillard*, ancien Institutéur des Enfans de France, Doyen de Sorbonne, Abbé de l'Abbaye royale de la Bussiere, Ordre de Cîteaux, Diocese d'Autun, est mort à Paris le 22, âgé de 84 ans.

Messire *Paterne*, Abbé de la Case-Dieu, Ordre de Prémontré, Diocese d'Auch, est mort le même jour en cette Ville dans sa soixante-unieme année.

Messire *de Cotte*, Chanoine de l'Eglise de Paris, Abbé des Abbayes de Lonlay, Ordre de S. Benoît, Congrégation de S. Maur, Diocese du Mans, & de S. Severin, Ordre de S. Augustin, Diocese de Poitiers, & Prieur de Notre-Dame de Baillon, dépendant du Prieuré de S. Martin des Champs, Diocese de Beauvais, est mort aussi dans cette Ville le 24, âgé de soixante-dix ans.

Le 25 Janvier 1758, mourut à Lille en Flandre, de la petite-vérole, Damoiselle *Alexandrille-Victoire Pajot-du Rouble*, âgée de 19 ans, fille de Christophe Pajot, Ecuyer, Commissaire des

Digitized by Google

Guerres, Directeur des Postes de ladite Ville, & de Dame Marie-Françoise Benier. Cette jeune personne possédoit les graces & tous les talens nécessaires pour bien réussir dans le monde. Elle est généralement regrettée.

Messire *N. de Saint-Pierre*, Archidiacre de Rouen, Abbé Commendataire de l'Abbaye royale du Treport, Ordre de S. Benoît, même Diocese, est mort à Rouen le 30.

Messire *N. de Saint-Exuperi*, Doyen de l'Eglise de Paris, Abbé Commendataire de l'Abbaye de Saint Denis, Ordre de Saint Augustin, Diocese de Rheims, est mort en cette Ville le premier Février, âgé de cinquante-cinq ans.

ADDITION
A LA PARTIE FUGITIVE.

Vers du R. de P. à M. de V.

CROYEZ que si j'étois Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrois voltiger la fortune légére,
Et m'en mocquerois aujourd'hui.
Je connois l'ennui des grandeurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces miséres de toute espece
Et ces détails de petitesse,
Dont on est accablé dans le sein des honneurs;
Je méprise la vaine gloire;

Digitized by Google

Quoique Poëte & souverain,
Quand du ciseau fatal terminant mon destin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de mémoire !
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux ?
Les doux plaisirs de la mollesse,
La vive & naïve allegresse
Ont toujours fui des Grands la pompe & les faisceaux :
Nés pour la liberté leur troupe enchanteresse,
Préfere l'aimable paresse
Aux austeres devoirs guides de nos travaux.
Ainsi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis ;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état nous fait la loi,
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans son hermitage
Dans un pays dont l'héritage,
Est son antique bonne foi,
Peut se livrer en paix à la vertu sauvage,
Dont Platon nous marqua la loi :

Digitized by Google

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en Roi.

AVIS.

EAU Royale du sieur Dardel, ancien Echevin de la ville de Chamberry, approuvée par Messieurs les Médecins de ladite ville, qui en ont vu des effets surprenans, & par feu Monsieur Dodart, premier Médecin de Sa Majesté Très-Chrétienne. Ladite approbation renouvellée par brevet de Monsieur Chicoyneau, Conseiller ordinaire du Roi, en ses conseils d'Etat, & premier Médecin de Sa Majesté, suivant le brevet & privilege du 20 Septembre 1750, & confirmée par Messieurs de la Commission Royale de Sa Majesté. Voici ses vertus & son usage.

L'expérience a fait connoître que cette Eau est très-bonne pour les maux d'estomac provenant de foiblesse & relâchement, cessation de chaleur naturelle: la dose est de deux bonnes cuillerées à café, dans une cuillerée de vin. L'on en peut user fréquemment, suivant les besoins.

Elle est merveilleuse pour les indigestions provenantes de plénitude. Elle aide à la coction, en en prenant de même deux cuillerées à café, dans une cuillerée de vin, & même plus grande quantité, si le mal continue.

Elle guérit les coliques venteuses & bilieuses, en en prenant deux cuillerées à café, moitié de vin: on s'en frotte aussi le ventre dans les grandes douleurs. On en peut donner aux enfans jusqu'à six gouttes, & autres plus avancés en âge, à proportion; & si le mal résiste, on continuera d'en prendre par intervalle.

Digitized by Google

Elle agit puissamment dans les syncopes, défaillances, évanouissemens, en en prenant la quantité ci-dessus, si le cas le requiert.

Elle est très-bonne pour les maladies du cerveau, telles que les vertiges, affections soporeuses. Elle soulage les maux de tête, fortifie le cerveau, en s'en frottant les tempes, & en en prenant par les narines.

Elle est souveraine dans les accidens d'apoplexie; elle ranime les esprits, en en prenant trois cuillerées à café, avec autant de vin, & même pure dans les accidens violens: l'on réitérera la dose, suivant que le cas exige.

Elle facilite les accouchemens; elle donne des forces aux femmes, lorsqu'elles sont épuisées par les efforts qu'elles ont faits; elle les ranime, en en prenant une cuillerée à café, & autant de vin: on continuera d'en donner suivant le besoin.

Elle est fort bonne pour la paralysie, le rhumatisme, en s'en frottant la partie affligée, & y tenant dessus un linge blanc, mouillé dans ladite eau, de laquelle l'on prendra deux cuilleres à café, dans une cuillerée de vin.

L'on peut s'en servir pour les plaies simples, contusions, mettant ladite eau avec du vin, y trempant un linge que l'on mettra dessus, humectant de temps en temps.

Elle guérit aussi les tranchées des chevaux, en en en donnant la moitié d'une bouteille avec autant de vin.

L'expérience fera mieux connoître ses qualités & ses vertus.

Le Public est averti que le sieur Dardel ne mettra plus son cachet au col de la bouteille, attendu que plusieurs Particuliers l'ont contrefait, de

Digitized by Google

même que son Eau, mais qu'il mettra son nom signé de sa main sur ladite bouteille, de même qu'il se trouvera mis au bas de son imprimé.

Cette Eau se vend au Bureau du sieur Bertaut, Marchand Limonadier, rue Saint Antoine, au coin de la rue Percée, à Paris. Le prix est de 40 sols.

AUTRE.

Les sieurs Stoucrad & compagnie, ci-devant logés dans la maison de M. Titon, rue Montreuil, continuent la fabrique des toiles dorées & argentées à dessein, imitant les étoffes riches de France, des Indes, de la Chine, & les damas de toutes sortes de couleurs. Ces toiles sont très-propres pour tapisser des antichambres, salles à manger, garde-robes & cabinets; on en fait des paravents & des écrans: leur éclat est aussi brillant, que leur solidité reconnue. Nous pouvons l'attester par expérience. Il demeure rue de Charenton, à l'hôtel de Gournay, la derniere porte cochere à gauche, en entrant par la porte Saint Antoine.

AUTRE.

Le sieur Prudhomme, Marchand, rue des Lombards, vis-à-vis celle des cinq diamans, à la Prudence, à Paris, donne avis qu'il lui est arrivé un assortiment de très-beau papier des Indes, peint des différentes grandeur & fonds, propre pour tapisseries, dessus de portes, écrans & paravents, & qu'il est assorti dans ces sortes de papiers, de façon à ne laisser rien à désirer.

Digitized by Google

AUTRE.

MADEMOISELLE Feloix, qui demeure rue & fauxbourg Saint Jacques, dans une maison à porte cochere, entre les Feuillantines & les Bénédictins Anglois, au fond de la cour, a une collection de 3600 pierres de composition de couleurs différentes, imitant les pierres fines, & représentant divers sujets exécutés d'après les pierres antiques gravées, qui sont dans le cabinet du Roi, & chez plusieurs Princes François & Etrangers. Le prix desdites pierres est depuis une livre jusqu'à trois livres. En lui envoyant des cachets ou des armes gravés, elle en tire des copies de différentes couleurs, qu'elle vend 6 liv. S'il se trouve quelque curieux qui veuille faire acquisition de cette collection entiere, elle s'engagera à lui enseigner la composition de ses pierres, & la maniere de les travailler.

AUTRE.

LE sieur Maillard, Marchand d'estampes, demeurant rue Saint Jacques, la deuxieme grande porte au dessus de la rue des Noyers, donne avis qu'il a une suite de cent planches sur divers sujets de dévotion, de morale, &c. Il vient d'exécuter de nouveaux emblêmes en forme d'étrennes & d'almanach, pour chaque mois de l'année, propres à orner un almanach : le tout orné de vignettes gravées & enluminées avec soin. Il continue de peindre toutes sortes de papiers à vignettes

Digitized by Google

& différentes fleurs : comme aussi d'exécuter toutes sortes de vignettes & caracteres. Il entreprend à noter des livres d'Eglise.

AVIS de l'Auteur du Mercure au sujet du Choix des Anciens Mercures.

Nous ne pouvons plus cacher à nos Lecteurs que les neuf volumes du *Choix des meilleures pieces tirées des anciens Mercures, avec un extrait du Mercure François*, qui ont paru, ne sont pas notre ouvrage ; M. de Bastide en est lui seul l'Auteur, & va continuer cette collection avec des augmentations telles qu'elles sont annoncées dans l'Avis qu'il a publié par la voie des petites Affiches, & auquel nous souscrivons. Il n'y a qu'un seul article à corriger, c'est le dernier où il est dit que le nouveau Choix se délivrera chez M. de Bastide. Il continuera toujours à être distribué au Bureau du Mercure de France, chez M. Lutton.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Mars, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 27 Février 1758. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS à Madame L. G. N. page 5
Le Verre naturel, ou les Conserves, Conte, 8
Epître à M. C... l'aîné, 24
Suite de M. de Fontenelle, &c. 27
Epître à M. Legat-de Furcy, Maître de Musique & de Claveſſin, 44
Epitaphe de la Chate de M. de... Greffier honoraire du Parlement de... par M... 45
Lettre à l'Auteur du Mercure, & Mort de Guillot, 48 & 49
Epître à M. Chaumont-de la Galaisiere, &c. 51
Menuet de l'Opera d'Hippolyte & Aricie, Parodie, 55
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure du mois de Mars, 56
Enigme, 57
Logogryphe, 58
Chanson, 59

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Extraits, Précis ou Indications de livres nouveaux, 61
Lettre à l'Auteur du Mercure, 65

Digitized by Google

Précis de la Démonstration de la Propriété de la Liqueur fondante de M. Dienert, Médecin, 85
Lettre à l'Auteur Mercure, 93
Programme de l'Académie de Bordeaux, 106

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Histoire. Divorce de l'Histoire & de la Fable. Dissertation critique du P. Féijoo, &c. 109
Médecine. Lettre de M. Desbrest, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, à M. Mauflatre, Docteur en Médecine de la même Université, 128

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Musique, 153
Peinture. Lettre de M. Roy à M. de R... sur la Perspective linéaire du Docteur Taylord, 154
Gravure, 178
Optique, 179
Méchanique. Lettre à l'Auteur du Mercure, 180

ART. V. SPECTACLES.

Opera, 185
Comédie Françoise, 187
Comédie Italienne, 188
Opera Comique, 189
Concert Spirituel, 190

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 191
Nouvelles de la Cour, de Paris &c, 203
Bénéfices donnés, 206
Morts, 207
Addition à la Partie fugitive, 208
Avis divers, 210

La Chanson notée doit regarder la page 59.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DEC 11 1935

Digitized by Google

Digitized by Google